


BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
149
H
27
NAPOLI



102 149
8 76
134 27

PROGRÈS
DES
ALLEMANDS.



PROGRÈS
DES
ALLEMANDS,

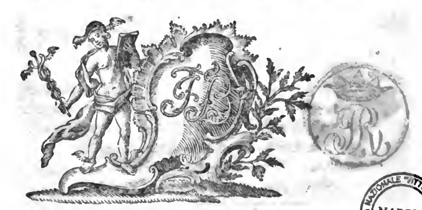
Dans les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts, particuliérement dans la Poësie, l'Eloquence & le Théâtre.

PAR M. LE BARON DE BIELFELD.

- - - *Sua nomina cuique.*

MANIL.

Troisieme Édition, revue & considérablement augmentée.



A LEYDE, & se vend à LEIPSICK, en Foire.
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Fils, Libraire à Liege.

M. DCC. LXVIII.

A

L'ACADÉMIE ROYALE

DES

SCIENCES

ET DES

BELLES-LETTRES

DE BERLIN.

MESSIEURS,

Je suis infiniment flatté de l'honneur que vous m'avez fait de m'admettre parmi vous, dès la renaissance de l'Académie. *Ma reconnoissance s'étoit renfermée jusqu'ici dans les bornes d'une admiration muette. Je souhaitois de pouvoir vous témoigner publiquement, combien m'étoit chere la prérogative d'appartenir à votre illustre Corps, & quel étoit le zele qui m'animoit pour sa gloire. Si j'ai différé jus-*

qu'à présent de vous en faire un aveu formel, c'est que les maximes & les usages de l'Académie n'admettent guere d'autres discours, que ceux qui ont pour objet un utile examen de quelque partie des Sciences ou des Belles-Lettres. Le sentiment de mon insuffisance m'a fait quitter la plume, aussi souvent que je l'avois prise. J'ai conçu qu'il étoit impossible de vous rien donner, mais qu'il falloit prendre chez vous tout ce qui pouvoit être digne de paroître en public; & je crains bien de n'avoir pas puisé assez long-temps. Enfin, les mouvements de mon zele l'ont emporté sur toutes les considérations qui devoient me retenir, & j'ose aujourd'hui soumettre à vos lumieres quelques réflexions sur les Progrès des Lettres & des Arts en Allemagne.

Je me croirois trop heureux, Messieurs, *si ce premier essai pouvoit avoir le bonheur de vous plaire : mais je ne puis l'espérer, si vous ne daignez vous relâcher de cette scrupuleuse sévérité, que chacun de vous porte sur ses propres ouvrages, toutes les fois que vous venez accumuler par vos écrits ce trésor d'érudition en tout genre de littérature, dont l'Académie est dépositaire. Souvenez-vous*, Messieurs, *que plus vous êtes maîtres de l'art, plus j'ai droit d'attendre de vous de l'indulgence & de l'encouragement.*

AVERTISSEMENT
SUR CETTE
TROISIEME ÉDITION.

L'Accueil favorable dont le Public a daigné honorer ce petit Ouvrage, & le débit rapide des deux premieres Editions, m'engagent à en donner une troisieme. Mon dessein étoit d'abord de faire un choix des plus célebres Poëtes & Orateurs Allemands, de traduire leurs meilleures Pieces, & d'en former une collection complette, sous le titre de *Parnasse Allemand*. C'eût été le plus riche monument que j'aurois pu ériger à ma Patrie, si mes foibles Traductions avoient pu répondre à la beauté des Originaux. Mais n'osant m'en flatter, & me trouvant occupé d'ailleurs, dans ma retraite champêtre, à divers Ouvrages de longue haleine, qui exigent toute mon application, je me suis contenté de parsemer tout le corps de ce Traité de corrections & d'augmentations utiles, que les remarques de plusieurs Amis & de quelques Journalistes judicieux ont rendues nécessaires. Je puis dire à cet égard avec

M. Rouſſeau : „ Rien ne me coûte moins „ que l'aveu de mes fautes, perſuadé que „ les plus habiles ſe ſont inſtruits par les „ leurs, & qu'un Homme ſage, ni un bon „ Ecrivain, n'ont jamais été l'ouvrage d'un „ jour. *Magiſter hodiernus, heſternus error.* „

Il s'en faut néanmoins de beaucoup que j'aie corrigé tout ce que l'on a trouvé de défectueux dans ce petit Traité. Le meilleur Livre fondroit à l'ardeur de la critique, ſi l'on vouloit en retrancher tout ce que les Archivaires du Parnaſſe croient y remarquer de repréhenſible ; mais, par bonheur, leur jugement n'eſt pas ſans appel. Etant obligés d'être univerſels par état, ils ont rarement auſſi bien étudié chaque matiere en particulier, que l'Auteur qui la traite, & celui-ci doit être auſſi éloigné d'une timide facilité à ſuivre tous les avis qu'on lui donne, que d'un orgueilleux entêtement pour ſes idées.

J'y ai ajouté encore quelques Pieces choiſies de notre fameux Poëte Gunther, pluſieurs Epigrammes de Wernicke, les Poéſies de Madame Karſchin, deux Tragédies, le Codrus de M. le Baron de Kronegk & Miſs Sara Sampſon de M. Leſſing, & deux Comédies, les Sœurs amies de M. Gellert, & le Triomphe des bonnes femmes de M. Elie

Schlœgel. Je ne fais si le choix que j'en ai fait, sera approuvé par tous mes Compatriotes. Il y en a peut-être de plus belles & de plus nouvelles sur notre Théâtre que je ne connois point. Les goûts sont différents à cet égard comme à bien d'autres. J'ai pris celles que j'avois sous ma main, & je les ai crues propres à remplir mon but.

Comme je n'aime point à m'attribuer un honneur qui ne m'est pas dû, je dois avertir mes Lecteurs, que le Triomphe des bonnes femmes a été traduit par un homme du monde, aimable & spirituel, & les Sœurs amies par une jeune Demoiselle de Hambourg, qui est allée à Paris fournir la meilleure preuve de la These générale que j'ose avancer dans cet Ouvrage.

J'ose inviter les Amateurs des beaux Arts & des Lettres, qui possedent les deux Langues, à poursuivre & à remplir mon idée. La difficulté n'en sera pas si grande qu'elle le paroît au premier abord. Il ne faut que de l'application. Notre Allemagne nourrit dans son sein un grand nombre de François, dont les aïeux se sont retirés de leur Patrie, pour cause de Religion, sous le regne du Roi Louis XIV. Ils transporterent alors leurs foyers, leurs pénates, leurs temples, leur langage, leurs mœurs & leur in-

duſtrie chez nous. Leurs deſcendants, nés au centre de la Germanie, apprennent aujourd'hui de leurs peres & de leurs Paſteurs la Langue Françoiſe, & l'Allemande de leurs Concitoyens. L'accueil que ces refugiés ont rencontré en Allemagne, ſemble les engager à quelque reconnoiſſance, & ce ſera s'acquitter honorablement d'une eſpece de dette, s'ils veulent bien faire connoître aux nations étrangeres le génie qu'ils ont rencontré dans leur nouvelle Patrie. Notre Langue, comme la plupart des autres de l'Europe, n'eſt généralement faite que pour une ſeule nation. Haller n'eſt preſque lu que par des Allemands, comme Milton, le Taſſe & le Camoëns ne ſont lus que par des Anglois, des Italiens & des Portugais. La dépenſe d'eſprit, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, eſt trop grande pour le fruit qu'elle rapporte; au-lieu que le François étant devenu preſque univerſel, un bon Ouvrage écrit ou traduit en cette Langue, trouve des Lecteurs chez toutes les nations, la gloire de l'Auteur s'étend juſqu'aux extrémités du monde.

Je ſuis fort éloigné de croire que j'aie épuiſé la matiere que je traite dans ce petit Eſſai. Je n'ai donné que de ſimples Fragments de quelques-uns de nos meilleurs

Poëtes. Ceux qui voudront travailler après moi, pourront les traduire en entier, & y ajouter les Poéſies de Beſſer, Pietſch, Richey, Rammler, Zacharie, la belle Collection des Poëtes de la Baſſe-Saxe de Weichmann, les meilleurs Poëtes Suiſſes, les Fables charmantes de Lichtwehr, dont j'aurois donné quelques échantillons ſi je les avois connues plutôt, le beau Panégyrique de Maurice de Saxe, par Weiſs, & quantité d'autres Ouvrages excellents. Ils rendront, je penſe, un ſervice ſignalé à la République des Lettres, & leur nom paſſera à l'immortalité de pair avec celui de leurs Auteurs.

Au reſte, en élevant ce petit monument au génie des Germains, mon intention n'eſt nullement de déprimer celui des autres nations. Mon eſprit n'eſt atteint d'aucune prévention nationale : c'eſt au contraire celle des autres que je voudrois guérir. La République des Lettres (comme je le remarque dans le corps de l'Ouvrage, & comme je ne puis aſſez le répéter) eſt répandue ſur la ſurface de toute la terre ; aucun peuple n'en eſt exclus, & je ne cherche qu'à faire aſſigner aux Allemands la place qu'ils ont droit d'y occuper. Mais je dois les avertir en même-temps que cette République univerſelle a ſon temple & ſon ſanctuaire,

dans lequel on n'eſt introduit que par le bon goût. Si mes Compatriotes ſe détournent du chemin qui leur eſt tracé par les grands hommes que je leur propoſe ici pour guides, je crains qu'ils ne s'écartent de la vraie route, & il eſt bon de les avertir de quelques écueils dont ils s'approchent de trop près.

Le premier de ces écueils, eſt la grande manie des *Traductions*. Il ne paroît aujourd'hui dans le monde, & ſur-tout en France, nul ouvrage, bon, médiocre ou mauvais, dont il ne paroiſſe au bout de quelques mois une Verſion Allemande. On n'attend pas que le ſort d'un livre ſoit fixé par l'approbation ou la critique des Connoiſſeurs, l'avidité ſouvent imprudente des Libraires, le déſœuvrement de quantité d'eſprits médiocres, la commodité enfin de ſe rendre Auteur à la faveur des penſées d'autrui, tout cela engendre d'abord des Traducteurs. D'un autre côté, trop de plumes qui pourroient faire beaucoup mieux, ſont occupées à traduire. Il en réſulte encore un très-grand inconvénient pour notre Langue qui s'abâtardit par-là. Pluſieurs de ces truchements ſuivent trop ſervilement le langage de leurs Originaux, & parlent François avec des mots Allemands. Tous leurs

tours, toutes leurs phrases, tout l'esprit du style, tout cela est François, il n'y a dans leurs Traductions que les noms & les verbes détachés qui soient Allemands, & si cela continue, notre belle Langue mere va dégénérer incessamment en jargon.

Le second écueil est le choix des matieres qu'on entreprend lorsqu'on veut écrire un Livre original. Il y a quelques nations, qui, avec beaucoup d'esprit, ne sont pas trop heureuses à cet égard. Toutes les fois que je lis un Journal étranger, & que je viens, par exemple, à l'article d'Espagne, je me sens revolté de n'y trouver d'annoncé que la vie de quelque Sainte ou de quelque Saint, l'Histoire d'un Ordre Religieux, d'un simple Monastere, le Panégyrique de tel ou tel Bienheureux, des Homélies, des Livres de controverse, & cent miseres pareilles. Il est déplorable qu'une nation qui pourroit faire si bien, s'occupe de semblables objets. L'article d'Allemagne n'est pas non plus toujours aussi intéressant que je le desirerois. Il y regne à mon gré souvent encore trop de pédantisme, quoique je ne sois pas aussi ennemi du pédantisme raisonnable que de la frivolité, comme on le verra dans le corps de cet Ouvrage.

Le troisieme écueil enfin que je veux in-

diquer, ne regarde que les jeunes Poëtes Allemands. Il s'eſt introduit depuis peu chez nous un goût bien bizarre pour les Vers hexametres non rimés. On ſe ſert d'un ſtyle empoulé, obſcur, énigmatique, pour les rendre ſupportables. L'art du grand Ecrivain, ſoit en Poéſie, ſoit en Proſe, fut toujours d'exprimer de belles penſées dans un langage clair & intelligible. La facilité que trouvent beaucoup de génies du ſecond ordre à fabriquer ces ſortes de vers hexametres en fait regorger nos Librairies.

Cependant, comme je ne m'apperçois point que nos Poëtes de réputation en faſſent un trop fréquent uſage, que le premier qui les a mis en vogue eſt un homme de mérite, dont j'eſtime d'ailleurs les talents, & que cet ouvrage-ci eſt plutôt deſtiné à faire l'éloge que la cenſure des Allemands, je me contente d'effleurer ſimplement cette matiere; mais l'intérêt que je prends à la gloire littéraire de mes Compatriotes, m'engagera peut-être à donner un jour un petit Traité, dans lequel je l'examinerai plus à fond ſur les regles de la ſaine Critique. Puiſſent mes efforts contribuer à former le goût de notre Jeuneſſe ſtudieuſe!

TABLE
DES
CHAPITRES.

DÉDICACE *à l'Académie Royale des Sciences & des Belles Lettres.* Page v

AVERTISSEMENT *sur cette troisieme Edition.* vij

CHAPITRE I. 1°. *Réflexions générales.* 2°. *Des Traductions.* 3°. *De la Langue Allemande.* 4°. *Des Académies Allemandes.* 5°. *Du Pédantisme.* 6°. *Du goût.* Page 1

CHAP. II. 1°. *Des Auteurs Allemands pour les Sciences supérieures.* 2°. *Des Historiens.* 3°. *Des Critiques.* 4°. *Des Artistes.* 15

CHAP. III. *Des Inventions & des Découvertes des Allemands.* 37

CHAP. IV. *Des Anciens Poëtes qui ont précédé Opitz.* 57

CHAP. V. *Opitz.* 75
CHAP. VI. *Le Baron de Canitz.* 107
CHAP. VII. *Gunther.* 124
CHAP. VIII. *M. de Haller.* 154
CHAP. IX. *M. de Haguedorn.* 180
CHAP. X. *M. Gellert.* 189
CHAP. XI. *M. Gleim.* 195
CHAP. XII. *M. de Derſchau & M. Wernicke.* 200
CHAP. XIII. *Madame Karſchin.* 213
CHAP. XIV. *Du Théâtre Allemand en général.* 236
CHAP. XV. *Miſs Sara Sampſon.* 291
CHAP. XVI. *Codrus.* 363
CHAP. XVII. *Les Sœurs Amies.* 440
CHAP. XVIII. *Le Triomphe des bonnes Femmes.* 545
CHAP. XIX. *De l'Eloquence des Allemands.* 666
CHAP. XX. *Concluſion.* 695

AVIS AU RELIEUR.

La Carte doit être placée à la fin.

PRO-



PROGRÈS
DES
ALLEMANDS,
Dans les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts.

CHAPITRE PREMIER.

I. *Réflexions générales.* II. *Des Traductions.* III. *De la Langue Allemande.* IV. *Des Académies Allemandes.* V. *Du Pédantisme.* VI. *Du Goût.*



'Etat des Lettres en Allemagne est une matiere si peu connue dans d'autres pays, qu'elle a paru mériter d'être traitée dans une Académie, fondée au centre de l'Allemagne par la main & sous la puissante protection d'un Monarque que la postérité citera toujours, lorsqu'elle voudra exalter la gloire de la Nation Germanique; & nos Neveux diront: Fréderic le Grand, Roi de Prusse, *fut un Prince Allemand.* Aussi,

après ce grand exemple, je me dispenserois de tout autre argument, si mon dessein étoit de faire le panégyrique de ma Nation; mais ce n'est point là mon but. Mes réflexions n'ont pas pour objet de mettre fastueusement cette Nation au-dessus des autres Peuples: ce n'est pas un esprit de prééminence ou même de rivalité nationale qui m'anime, j'en suis très-éloigné. Accoutumé à envisager le monde littéraire comme une seule République, dont chaque peuple fait une famille, & chaque Savant un citoyen, je crois que tous les pays policés ont payé une espece de tribut à cette République commune; & je ne me propose autre chose, que de faire voir de quelle maniere les Allemands se sont acquittés de leur contingent. J'essaierai seulement de les justifier contre les accusations & les cris de quelques Etrangers, qui n'ayant aucune teinture de notre Langue, condamnent nos Auteurs sans les entendre. C'est ainsi, par exemple, que M. l'Abbé de B***. de l'Académie Françoise, dit, dans son Epitre aux Graces:

Dans l'abyme immense du temps,
Tombent ces recueils importants
D'Historiens, de Politiques,
D'Interprêtes & de Critiques,
Qui tous, au mépris du bon sens,
Avec les Livres Germaniques,
Se perdent dans la nuit des ans.

Il est à croire que cet Auteur, si juste & si aimable dans ses ouvrages, n'auroit pas hasardé un pareil jugement, s'il eût été bien au fait de la Littérature Allemande, & qu'il n'eût pas eu besoin d'une rime en *iques*. En général, lorsque la Poésie embrasse certaines matieres, défions-nous toujours de ses charmes séducteurs. Il semble que la justesse, ou des idées, ou des expressions, ait peine à se captiver dans les

entraves des vers. Ne pourroit-on pas de même demander à Monſieur de B***. où il a trouvé que les bons Hiſtoriens, quoique volumineux, tombent dans l'oubli? où il a connu de grands Traités de politique qui ſe ſoient perdus dans la nuit des ans, tandis qu'il y en a ſi peu d'écrits, & peut-être point du tout? Les mauvais Livres en tout genre & dans toutes les Langues tombent généralement dans le mépris, ſur-tout les mauvaiſes Poéſies; mais les bonnes Hiſtoires, les bons Ouvrages de politique, les bonnes critiques paſſent glorieuſement à la poſtérité, de même que pluſieurs excellents Livres Germaniques.

Il ſeroit à ſouhaiter pour les Allemands, qu'il n'y eût que des Auteurs médiocres qui tinſſent un pareil langage; mais malheureuſement la plupart des Gens de Lettres des Nations étrangeres penſent de même. Les meilleurs Ecrivains d'entr'eux, comme les moindres, l'écrivent tout haut. J'ai été étonné de trouver dans les charmantes *réflexions critiques ſur la Poéſie & ſur la Peinture de Monſieur l'Abbé du Bos*, le raiſonnement ſuivant.

» La Peinture & la Poéſie, dit-il, ne ſe ſont point » approchées du pole plus près qu'à la hauteur de la » Hollande : on n'a guere vu même dans cette Pro- » vince, qu'une peinture morfondue. » Voilà donc les peintures de Rubens, de Rembrandt, de Mieris, de Van-der-Werff dégradées : nous voilà tout-à-fait exclus, nous autres Allemands, du rang des Poëtes & des Peintres.

Tout le monde ſait avec quelle malignité le Pere Bouhours a parlé du génie Allemand. Mais, quoique la façon indécente dont il s'exprime ait été déſapprouvée, même en France, on voit cependant que de pareilles cenſures percent à la faveur des traits piquants qui les parent, & parce qu'elles forment d'ailleurs par contre-coup un éloge tacite du Pays de leur Auteur : ce qui chatouille & flatte agréablement certains Lecteurs.

II. Tout ce que l'on peut dire avec une espece de raison, c'est que la plupart de nos Livres se perdent dans l'oubli pour les Nations étrangeres, sur-tout pour les François. Ils ne parviennent pas même à leur connoissance, faute de traductions. Mais je crois qu'il en faudroit attribuer la cause plutôt à la difficulté qu'il y a de les traduire, qu'à leur démérite. La Langue Allemande, hérissée de mille difficultés pour les nationaux mêmes, n'a encore jamais été sue d'aucun Etranger; & rarement un Allemand possede-t-il assez bien le François, pour qu'il soit en état de rendre en cette Langue toute la force & toutes les beautés de nos ouvrages Allemands. C'est ce qui empêche le commerce littéraire entre ces deux nations. Il n'en est pas de même, par exemple, des François & des Anglois; il y a des liaisons plus intimes entr'eux. Nous avons vu quantité de Savants François voyager en Angleterre, & en rapporter l'intelligence assez parfaite de cette Langue; & parmi le Clergé François, établi en Angleterre depuis le refuge des Protestants, il se trouve un grand nombre de Gens de Lettres qui se sont appliqués avec succès aux deux Langues, & qui, par de fort bonnes versions, ont fait passer aux François la connoissance des principaux Auteurs Anglois. Mais, malgré ces avantages, le nombre des livres Anglois traduits de Langue Françoise n'est pas fort considérable; & dira-t-on pour cela, que ceux qui n'ont pas encore été traduits n'en valoient pas la peine, ou qu'ils *tombent dans l'abyme immense du temps*? Il semble qu'il y ait une espece de présomption à croire, que tout ce qui n'est pas encore connu en France ait perdu l'espérance de passer à l'immortalité.

D'ailleurs, qu'il me soit permis de faire ici une remarque générale. On peut traduire des livres qui traitent des arts, des sciences, des opinions & des systêmes de Philosophie, &c. Mais des Ouvrages qui sont purement enfants de l'imagination, tels que la

Poésie, ne se traduisent jamais bien. Il est comme impossible de faire passer les beautés &. les graces de détail naturelles à une Langue, dans une autre, quoique les idées en gros puissent se rendre. Presque tous les Poëtes anciens ont été traduits, & traduits fort imparfaitement ; malgré cela, ces chef-d'œuvres de l'antiquité ne sont pas tombés dans l'oubli & dans le néant.

Pour en donner un seul exemple, je ne citerai que la quatrieme Ode d'Horace, traduite par Monsieur Dacier, par le Pere Sanadon, & par le Pere Tarteron. Monsieur l'Abbé Des-Fontaines, dans son discours sur la traduction des Poëtes, qu'il a mis à la tête de son Virgile, rapporte en entier ces trois traductions, & convient qu'elles ne sont pas bonnes. Il y joint une quatrieme version de sa façon, qu'il a cru meilleure. C'est ce que je laisse à décider à ceux qui connoissent toute la délicatesse des deux Langues.

C'est apparemment ce qui fait dire à Monsieur de Voltaire, dans ses réflexions sur la Tragédie. » J'ai hasardé de traduire quelques morceaux des meilleurs » Poëtes Anglois ; en voici un de Shakspear. Faites » grace à la copie en faveur de l'original, & souve- » nez-vous toujours quand vous voyez une traduction, » que vous ne voyez qu'une foible estampe d'un beau » tableau. »

Si donc il est comme impossible de bien traduire les Poëtes anciens, qui ont écrit dans des Langues savantes que tous les Gens de Lettres possedent, est-il surprenant que les Ouvrages d'esprit qui ont paru en Allemagne ne soient point traduits en François, cette nation étant si peu au fait de notre Langue ? Et pourra-t-on conclure delà que tous les Ouvrages Allemands soient mauvais ?

Peut-être peut-on dire à la gloire des Nations étrangeres, qu'elles ont chez elles dans tous les genres de Littérature tant d'Ouvrages excellents, qu'il leur a paru

superflu, au milieu de cette abondance, d'avoir recours aux productions de leurs voisins. Car quel est l'homme d'esprit qui n'admirera pas les écrits dont les François, les Anglois & les Italiens ont enrichi la République des Lettres? Leurs Livres ne sont-ils pas devenus la source du bon goût? Quel besoin ont-ils de s'occuper à des traductions de nos Ouvrages, eux qui possedent tant d'excellents originaux?

J'allegue cette raison comme une espece de supplément à toutes les autres, pour répondre à ce reproche usé & populaire que j'entends faire tous les jours aux Allemands; *mais vos livres ne sont point traduits!* peut-être trouvera-t-on que la réflexion suivante est plus concluante.

III. Depuis le moyen âge, la plupart, pour ne pas dire tous les Savants Allemands, ont écrit en Latin; & étant devenus, pour ainsi dire, étrangers à leur patrie, le vulgaire en Allemagne ne les a presque connus que par des traductions. Or, à plus forte raison, leurs écrits ont-ils de la peine à percer jusqu'aux autres nations, où les gens du monde, & même beaucoup de Gens de Lettres lisent rarement des livres Grecs ou Latins. (*a*)

Cet ancien usage, cette mode gênante de n'écrire que dans des Langues savantes, a fait beaucoup de tort à la nôtre, & aux progrès des Belles-Lettres en Allemagne; car tandis que chez plusieurs de nos voisins la plupart des Gens de Lettres se bornent à bien comprendre le Latin (mais ne s'en servent que rarement dans l'usage ordinaire, & peuvent, par conséquent porter toute leur application à cultiver leur propre Lan-

(*a*) Mr. de Leibnitz, par exemple, a composé un Poëme Latin sur la mort du Duc Jean-Frederic de Brunswick, qui le fait comparer par un des plus beaux Esprits de France aux bons Poëtes de l'antiquité.

gue) nos Savants au contraire sont réduits à la dure nécessité de sacrifier les plus précieuses années de leur jeunesse à l'étude du Grec & du Latin, quelquefois même des Langues Orientales; & outre cela, pour peu qu'ils ambitionnent à paroître avec éclat dans le monde, à apprendre le François, l'Italien, l'Anglois, &c. (b) que de temps perdu! que de moments donnés à une étude qui n'exerce que la mémoire, & que l'on pourroit employer ou à perfectionner la Langue maternelle, ou à se mettre de bonne heure au fait de quelque partie des sciences!

(b) Nous trouvons même dans la Bulle d'or un passage singulier, qui a du rapport à ce que je viens d'avancer. Le XXX. Chapitre de cette Loi fondamentale du saint Empire traite *de Institutione Electoralium hæredum in Linguis*, de l'Instruction des Princes Electoraux dans les Langues, & l'Empereur Charles IV. y ordonne, § II.

Quàpropter statuimus, ut illustrium Principum, putà Regis Bohemiæ, Comitis Palatini Rheni, Ducis Saxoniæ, & Marchionis Brandenburgensis, Electorum filii, vel hæredes & successores, cùm verisimiliter Teutonicum idioma sibi naturaliter inditum scire præsumantur & ab infantiâ didicisse, incipiendo à septimo ætatis suæ anno, in Grammaticâ, Italicâ, & Sclavicâ Linguis instruantur; ità quod infrà decimum-quartum ætatis annum existant, in talibus juxtà datum sibi à Deo gratiam eruditi, &c.

„ Nous ordonnons donc, que les fils & Successeurs des „ Princes illustres, savoir, du Roi de Boheme, du Comte „ Palatin du Rhin, du Duc de Saxe, & du Marcgrave de „ Brandebourg, tous Electeurs du saint Empire, (comme il „ est à croire que l'Allemand leur est naturel, & qu'ils le savent dès leur tendre enfance) seront instruits, depuis l'âge „ de sept ans, dans les Langues Latine, Italienne & Esclavonne, de maniere qu'à l'âge de quatorze ans ils puissent „ posséder ces Langues, selon la grace & les facultés que „ Dieu leur accordera. „ Si les Princes doivent savoir tant de Langues, que doit-on exiger des Savants, sur-tout si on y ajoute l'intelligence de la Langue Françoise & Angloise, qui sont devenues si nécessaires depuis l'année 1356. que Charles IV. fit cette Bulle d'or.

Il eſt certain que ſi les Allemands n'avoient que leur Langue à cultiver, elle auroit acquis depuis long-temps ce degré de perfection, cette certitude, cette politeſſe, cette douceur, cette aménité, que pluſieurs ſociétés littéraires tâchent de lui donner aujourd'hui.

Ce n'eſt pas que la Langue Allemande n'ait été aſſervie depuis très-long-temps à des regles ſolides de la Grammaire. La traduction de la Bible, faite par *Martin Luther*, en eſt une preuve, l'édition de Wittemberg ſur-tout, qui a paru en l'année 1541. & que Luther avoit ſoigneuſement revue & perfectionnée, eſt écrite d'un ſtyle fort pur & fort correct; & comme nous avons pluſieurs verbes qui régiſſent tantôt le datif & tantôt l'accuſatif, on peut dans tous les cas douteux s'en rapporter hardiment à la Bible Allemande de Luther, qui ne s'eſt jamais trompé dans ces ſortes de conſtructions non plus que pour les autres difficultés & les doutes de notre Langue. Tout ce que l'on peut reprocher à cette verſion, ainſi qu'au ſtyle en général de ce ſiecle-là, c'eſt qu'il eſt dur & ſec, quoique correct.

Depuis le temps de Luther, pluſieurs Savants ont travaillé à épurer & à perfectionner la Langue Allemande; mais comme ce n'étoit pas alors le regne du bon goût, ils la gâterent abſolument à force de vouloir lui faire faire des progrès. On vit des romans *in-folio* écrits dans le goût des Amadis; mais d'un ſtyle ridiculement ampoulé, plein de phœbus & de pompeux galimatias. Tels ſont entr'autres le roman d'*Hercule* & d'*Herculiſca*, l'*Octavie Romaine*, l'*Arminius de Lohenſtein*, *la Princeſſe Baniſe d'Aſie*, & pluſieurs autres. Cette derniere commence ainſi.

» Que la foudre, le tonnerre & la grele, ces inſ-
» truments vengeurs du ciel irrité, écraſent la pompe
» de tes orgueilleuſes tours couvertes d'or, & anéan-
» tiſſent juſqu'au ſouvenir de la ſuperbe cité de Pégu!
» c'eſt ainſi que s'écria le Prince Candor, lorſque l'Au-

» rore, avec ses doigts de rose, eut à peine ouvert les » portes de l'Orient, & doré la cime des tours de » la ville, &c. »

On peut juger par ce ſtyle, de celui de tous les autres. Preſque tous les ouvrages, les harangues, les diſcours publics, les poéſies, & les morceaux d'éloquence de ce ſiecle-là, ſe reſſentent de ce ſtyle empoulé. Mais ce qui a droit de nous ſurprendre, c'eſt qu'ils ſont écrits fort correctement & ſans mêlange même d'un ſeul mot d'aucune Langue étrangere.

Car il eſt bon de remarquer, que preſque en mêmetemps l'abus de ſe ſervir à tout moment d'expreſſions Françoiſes ou Latines s'étoit introduit dans notre Langue; & pour avoir le bon ton, il falloit dire les choſes les plus communes avec un mot étranger. Cette affectation donnoit aux Allemands je ne ſais quel air d'érudits, qui plaiſoit beaucoup alors.

On ne s'eſt apperçu qu'aſſez tard, que cette introduction des mots étrangers dans notre Langue n'étoit d'aucune utilité, vu ſa richeſſe naturelle : car, ſi j'en excepte les termes de l'Architecture militaire & de quelques autres arts, nous avons une ſi grande abondance de mots pour rendre toutes nos idées, & tant d'expreſſions purement ſynonyme, que le choix nous embarraſſe ſouvent. D'ailleurs, cette adoption, bien-loin de donner de la force à notre Langue, comme elle le fait, par exemple, à l'Angloiſe, l'affoibliſſoit au contraire & en faiſoit un jargon barbare. La Langue Françoiſe peut naturaliſer des mots Latins en leur donnant une terminaiſon Françoiſe, & l'Angloiſe ſe ſert du même privilege en prenant de toutes les autres Langues, au-lieu que les ſons de l'idiome Allemand, ainſi que les caracteres, ſont ſi différents & ſi éloignés des autres Langues, que ce mêlange ne pouvoit que bleſſer des oreilles, même médiocrement délicates.

IV. Cette corruption fut enfin apperçue de quelques

Savants Allemands, qui s'efforcerent de rétablir la Langue dans son ancien lustre, & de lui donner des graces nouvelles. Monsieur Gottsched, Professeur à Leipsick, fut un des premiers qui travaillerent avec succès à cet ouvrage; & sans entrer dans l'examen des matieres qu'il a traitées, je suis charmé de pouvoir lui rendre la justice, que la Langue Allemande lui doit beaucoup. Ses efforts ont été au moins l'aurore d'un plus beau jour; quantité de Gens de Lettres ont été animés par son exemple; des Sociétés, ou plutôt des Académies Allemandes, se sont formées, témoins celles de Leipsick, de Jena, de Gottingue, de Greifswalde, de Konigsberg en Prusse, &c. toutes ont pour objet la perfection de la Langue, & toutes jouissent de la satisfaction de voir les fruits de leurs travaux. L'art de bien parler en Allemand fait des progrès de tous côtés : on s'en pique même dans des pays voisins; & nous voyons tous les jours en Suisse, ainsi qu'en Prusse, paroître des ouvrages, qui font honneur également à ces pays & à l'Allemagne. Enfin notre Langue se polit de plus en plus. Le style pur & naturel est celui dont on fait usage; & les élocutions bizarres, les longues périodes & parentheses, les mots étrangers, & les expressions ténébreuses sont reléguées dans la plupart de nos Chancelleries, qui y trouvent encore je ne sais quoi d'expressif & de nerveux.

Je souhaite seulement que les Académiciens Allemands n'aillent pas au-delà du but dans leurs travaux, qu'ils n'énervent pas la Langue à force de la polir, & qu'ils ne veuillent pas bannir plusieurs mots excellents qu'un long usage a rendu naturels, pour en substituer d'autres qui sont moins justes, moins connus, moins nobles & moins expressifs.

Il seroit à souhaiter encore, que ces savantes Sociétés voulussent réunir leurs efforts pour enrichir la Langue d'une Grammaire & d'un Dictionnaire qui nous manquent, & qui eussent assez d'autorité pour fixer la

Langue & pour faire respecter leurs décisions dans les différentes Provinces d'Allemagne; au-lieu de se borner, comme elles ont fait jusqu'ici, à nous fournir des exemples & à nous donner d'excellents modeles dans les différents genres d'écrire. Ce n'est pas que nous n'ayions quelques bons ouvrages en ce genre, comme la Grammaire de M. Gottsched, les Dictionnaires de Frisch, de Bodicker, &c. Mais il semble que pour donner à une Langue son dernier degré de perfection, il faille l'autorité & la réunion d'une société de Gens de Lettres, & que ce ne soit pas l'ouvrage d'un seul. Ce n'est pas un petit inconvénient pour ceux qui s'appliquent à l'étude de la Langue Françoise quand ils trouvent que Mrs. Vaugelas, Desmarets, la Touche, Grimaret, Restaut, & plusieurs autres Grammairiens de cette nation, ne sont pas toujours d'accord entr'eux, sur des points essentiels. J'aimerois à voir une Grammaire Allemande qui pût, pour ainsi dire, juger en dernier ressort, & autant que possible, sans appel. Je voudrois que nous eussions un Dictionnaire pareil à celui de *la Crusca* pour la Langue Italienne, au Dictionnaire de l'Académie, ou à celui de Trevoux pour le François. C'est sur un si grand objet que porte ma réflexion, & je ne la fais point pour déprimer les ouvrages fort estimables que nous avons déjà en ce même genre.

V. Voilà ce que j'ai cru pouvoir remarquer sur les traductions & sur la Langue Allemande. Qu'il me soit permis de répondre encore à un reproche, que j'ai entendu faire assez souvent aux Savants de notre nation par des personnes dont je respecte d'ailleurs infiniment les sentiments : on les accuse de *pédantisme*, & d'écrire sans *goût*, il seroit à souhaiter que cette imputation fût entiérement destituée de fondement. Cependant, si l'on considere que les meilleurs Auteurs des nations étrangeres sont communément des per-

ſonnes, ou chargées d'emplois diſtingués, ou répandues dans le grand monde & ſouvent attachées à des Cours, tandis que la plupart des Auteurs Allemands ſont des Profeſſeurs qui occupent des chaires dans les Univerſités, qui, par la nature de leur charge, ſont obligés d'enſeigner les ſciences à la jeuneſſe, & contractent naturellement cette façon de traiter méthodiquement & ſéchement les matieres qu'ils expliquent; on ſera moins étonné de ne point trouver dans leurs écrits cette légéreté qui eſt ſi fort du goût de ce ſiecle. Mais qu'un homme du monde en Allemagne ſe mette ſur le rang des Auteurs, il évitera de tomber dans le pédantiſme.

Il me paroît d'ailleurs qu'on abuſe un peu de ce nom odieux, & qu'on appelle ſouvent *pédant* un homme qui ſait à fond les choſes dont il parle, & qui ne ſe contente pas de les effleurer; dans ce ſens-là, il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui veulent éclairer les autres, fuſſent pédants; j'oſe même aſſurer, qu'il eſt impoſſible de parvenir au vrai ſavoir, à une intelligence ſolide de quelque ſcience, de quelque art, & de quelque métier que ce puiſſe être, ſi ce n'eſt par la *pédanterie;* on ne verroit pas dans le monde tant de gens ſuperficiels, s'il y avoit plus de cette ſorte de pédants.

VI. Quant *au mauvais goût*, qui regne, dit-on, dans les livres Allemands, & qui eſt comme une ſuite naturelle de ce prétendu pédantiſme, je crois que l'on peut répondre de plus d'une maniere à ce reproche; car en général le mot de *goût*, eſt une expreſſion fort vague, fort équivoque, & qui, pour être dans la bouche de tout le monde, n'excite pas pour cela des idées plus diſtinctes ni plus préciſes dans tous les eſprits. Oui, le goût, ſi facile à connoître par le ſentiment, eſt très-difficile à faire connoître aux autres par une définition. S'il m'étoit permis de me ſervir d'une expreſ-

ſion des livres ſacrés, je dirois que c'eſt *ce caillou blanc, cette pierre de touche que nul ne connoît, que celui qui l'a reçue;* mais ſi néanmoins on demande quelle eſt l'idée que je m'en forme, j'avouerai que le goût me paroît être *une faculté particuliere, un talent de l'ame, qui naît du bon diſcernement de l'eſprit, qui ſe perfectionne par les connoiſſances, & qui nous fait trouver preſque du premier coup d'œil des rapports juſtes, des proportions exactes, des ornements convenables à chaque objet, ainſi qu'à ſes uſages.*

Or cette heureuſe ſympathie qui ſe trouve entre la droite raiſon & les choſes raiſonnables, demande naturellement qu'un ouvrage, de quelque genre qu'il puiſſe être, porte avec ſoi le caractere & la phyſionomie de l'uſage auquel il eſt deſtiné; & ce ſeroit pécher griévement contre le bon goût, ſi l'on vouloit décorer un arcenal des mêmes ornements, qui peuvent embellir une ſale de feſtins, ou imiter ce petit curieux repréſenté dans le temple du goût, qui

Lorgnette en main diſoit : tournez les yeux,
Voyez ceci, c'eſt pour votre chapelle.
Sur ma parole achetez ce tableau :
C'eſt Dieu le Pere en ſa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Vateau.

Mais n'eſt-ce pas appliquer en quelque maniere le goût du Vateau à la grave Philoſophie & aux ſciences abſtraites, que de les écrire, de les expliquer avec les ornements, avec les pompons du ſtyle fleuri & recherché de quelques Auteurs modernes? car, outre que le véritable bon goût, ce me ſemble, n'accorde à ces ſortes d'ouvrages qu'une ſimplicité mâle qui annonce le ſérieux de la choſe qu'on traite, il n'eſt guere poſſible de démêler l'exacte vérité à travers cette foule de comparaiſons, de ſaillies, de jeux d'eſprit, dont

le genre d'écrire est tout parsemé. Il ne se peut que toutes les figures, toutes les comparaisons, quoique belles, quoique brillantes en elles-mêmes, soient toujours parfaitement justes & exactes dans tous leurs rapports avec l'objet qu'on veut éclaircir ; & la plus légere, la plus imperceptible nuance d'inexactitude à cet égard jette l'esprit dans des écarts, & lui fait une illusion étonnante sur la vérité de la chose.

La Philosophie est un vrai dédale, la vérité est l'issue qu'on cherche, & je ne connois pas de meilleur fil d'Ariadne pour nous y guider, que la méthode de raisonner des Mathématiciens, qui a été si heureusement employée par notre célebre Wolff. On est trop heureux de sortir de ce labyrinthe en y marchant à pas lents & mesurés ; on s'égare en y courant.

Pour quitter la comparaison, je dirai qu'il me semble qu'un livre dont l'unique objet est la recherche difficile de la vérité, ne sauroit être écrit trop sérieusement & trop naturellement : c'est là la vraie place de la sécheresse & de la méthode ; le faux est toujours si proche du vrai, qu'il n'y a que ce seul moyen pour discerner l'un d'avec l'autre. Ceux qui s'ennuient à la lecture d'un ouvrage de Philosophie, dont le style est sec, mais méthodique, devroient être condamnés à ne lire que des romans. Cependant, à Dieu ne plaise que ces considérations générales portent sur ces ouvrages excellents, écrits en France & en Italie par les plus beaux Génies du siecle sur des matieres philosophiques, & d'une maniere qui met ces sciences abstraites à la portée même d'un sexe, qu'une présomption pédantesque voudroit en exclure. Il est permis aux grands Maîtres de s'élever quelquefois au-dessus des regles générales de l'art. Il y a d'ailleurs une très-grande différence entre trouver de nouvelles vérités philosophiques, & entre rendre claires & sensibles ces vérités qui ont déjà été découvertes. J'avoue donc que je suis un des plus sinceres admirateurs de ces

hommes illuſtres, dont la main délicate a trouvé moyen d'embellir une Science abſtraite, par des graces infinies, & par un enjouement attrayant. Ces livres immortels ſont très-capables d'enrôler ſous les étendards de la Philoſophie, ceux qui ont naturellement le plus de répugnance; & dès le premier pas, on ſe ſent entraîné dans cette carriere, quoiqu'on en trouve ſouvent les ſentiers hériſſés de ronces & d'épines. On commence par être Philoſophe galant, on finit par être profond.

CHAPITRE II.

I. *Des Auteurs Allemands pour les Sciences ſupérieures.* II. *Des Hiſtoriens.* III. *Des Critiques.* IV. *Des Artiſtes.*

J'Appelle ici *Sciences ſupérieures* toutes les parties de la Philoſophie, la Théologie, la Juriſprudence & la Médecine.

Nous avons en Allemagne trente-quatre Univerſités, & peut-être le double d'Académies & de Colleges illuſtres. Tout cela eſt fondé pour l'inſtruction de la jeuneſſe. On enſeigne dans les Colleges les Langues & les humanités; on explique dans les Univerſités les ſciences ſupérieures. Il ſeroit en effet honteux pour la nation Allemande, ſi, avec tant de ſecours, avec d'auſſi excellents établiſſements, elle n'avoit produit que des Savants médiocres ou peu dignes de conſidération. Mais la foule d'Auteurs reſpectables, qui ſe préſente dans ce moment à mon imagination, me diſpenſe de chercher loin un autre argument que leurs noms. Cependant il n'en eſt pas de même en Allemagne: elle s'eſt reſſentie pendant long-temps, comme ſes voiſins, de la décadence univerſelle des Lettres; & peut-être s'en

eſt-elle reſſentie plus que les autres pays. L'Egliſe y triomphoit, ou plutôt elle y exerçoit un empire tyrannique ſur les conſciences & ſur les eſprits. La liberté de penſer, & de penſer tout haut, ſi néceſſaire aux progrès de la Philoſophie, & ſi dangereuſe pour le Deſpotiſme Eccléſiaſtique, étoit opprimée par des Prêtres, à qui tout devenoit ſuſpect, & qui ſe trouvoient les maîtres abſolus de l'eſprit des Princes comme du peuple. Tout le ſavoir, ou pour mieux dire, l'ombre qui en reſtoit encore, étoit renfermée dans les Couvents; & l'on peut juger de l'état des Lettres, lorſqu'elles ſont uniquement entre les mains de Moines ignorants. Nous avons à Luther l'inexprimable obligation d'avoir arraché le bandeau de la ſuperſtition aux Peuples Allemands, rompu les chaînes que portoient les Sciences, délivré les Gens de Lettres de leur fatale obéiſſance à la Hiérarchie de l'Egliſe Romaine, & étendu la ſphere des connoiſſances de l'eſprit humain. Car la plupart des Univerſités ont été ou fondées ou reformées depuis lui; & c'eſt une remarque bien curieuſe à faire, quand on obſerve encore aujourd'hui que fort rarement il ſort un livre raiſonnable d'aucune des Univerſités Catholiques, qui ſont établies en diverſes contrées de l'Allemagne, dans quelque genre de Littérature que ce puiſſe être; tandis que ſous les Princes Proteſtants on fait tous les jours de ſi beaux progrès, tant eſt funeſte le joug qui s'appeſantit ſur l'eſprit!

Une ſeconde cauſe qui a arrêté pendant long-temps les progrès des Lettres, c'eſt que dans pluſieurs Provinces de l'Allemagne les peuples étoient ſerfs, & que les eſclaves ne ſont guere propres à donner du luſtre aux ſciences.

Enfin les guerres continuelles qui ont agité l'Empire Germanique, ont arrêté l'avancement des Lettres : le bruit des armes y a fait taire les Muſes juſqu'en l'année 1495. Les guerres particulieres, que l'on nommoit *diffida-*

diffidationes, étoient permises & autorisées en Allemagne. La moindre petite ville, le plus pauvre Gentilhomme avoit droit de déclarer la guerre à son voisin. Il armoit ses Bourgeois ou ses Sujets, venoit fondre sur son ennemi, pilloit ses terres ; & quelquefois ces étincelles de guerre allumoient un grand feu. Au milieu de tant de désordres & de tant de brigandages, dans lesquels tout le peuple étoit enveloppé, peu de gens furent à même de se vouer aux études ; & quoique l'Empereur Maximilien I. coupât la racine à ce mal horrible par la loi qu'il fit en 1595. & qui abolit cet abus, l'Allemagne ne jouit pas long-temps d'une parfaite tranquillité. Quel théâtre perpétuel de troubles & de guerres n'a-t-elle pas formé depuis ? Et si l'on considere que ces guerres ne se sont pas allumées sur ses frontieres, mais qu'elles ont été portées dans son sein, ne sera-t-on pas surpris d'y voir les Lettres dans l'état où elles s'y trouvent ?

Car, malgré tout ce que je viens d'observer, il ne faut pas croire que dans ce temps de désordre & de confusion, les sciences aient été absolument mortes & anéanties en Allemagne. Au contraire, il nous reste encore de ces siecles plusieurs beaux monuments dans divers genres, dont je pourrois citer ici les Auteurs, si leurs noms & leurs ouvrages n'avoient pas déjà été publiés par des Critiques savants de nos jours; je m'apperçois d'ailleurs que cet ouvrage grossit sous ma plume plus que je ne voudrois, que je suis forcé de passer les bornes que je m'étois prescrites, & qu'une digression sur les anciens Auteurs Allemands me jetteroit dans un travail immense & qui m'écarteroit de mon sujet. Mais je ne puis néanmoins m'empêcher de remarquer ici en passant, que dans ces temps reculés, on avoit en France une idée bien différente du génie & de la capacité des Allemands, que n'en ont eu depuis le P. Bouhours, & quelques autres Auteurs François aussi peu polis que lui ; & qu'il y en a eu une époque où l'on a mis en question le problême opposé au sien.

Je n'en apporterai d'autre preuve que les propres paroles de M. d'*Aubigné*. Cet Auteur célebre dit dans la Préface de son Histoire Universelle, en parlant de M. le Président de Thou, ces paroles remarquables. » La France n'a jamais produit un esprit puissant comme celui-là, pour l'opposer aux Etrangers, & surtout *aux Allemands*, nous reprochant qu'il sort bien des François quelque chose subtile & délicate, mais jamais d'œuvre où il paroisse force pour supporter un labeur, équanimité pour être pareil à soi-même, ni un puissant & solide jugement, &c. »

Aussi le rétablissement des Lettres en général dans toute l'Europe, n'est pas si ancien qu'on le diroit bien. Avant les Médicis en Italie, avant Leon X. qui parvint au saint Siege en 1513, avant François I. en France, qui commença à regner l'an 1515. avant Henri VIII. en Angleterre, qui fut couronné en 1509. les Lettres étoient dans un pitoyable état par-tout. Il sembloit que les grands Princes s'étoient donnés rendez-vous dans le monde, pour y devenir à la fois les restaurateurs des Lettres. L'Allemagne ne resta point en arriere : Luther dessilla les yeux, délivra les Savants de leurs entraves ; & l'Empereur Charles-Quint, qui parvint à l'Empire d'Allemagne en 1519. & qui réunissoit toutes sortes de gloire, participa aussi à celles des autres Monarques à l'égard des Lettres.

Mais tandis que les autres nations avançoient si heureusement dans cette carriere, il faut en convenir, les Allemands ne les suivoient que de loin. Ils ont peut-être atteint le but plus tard que les autres, mais je crois qu'ils l'ont atteint. C'est de quoi nous peuvent convaincre les écrits des Auteurs illustres dont je vais citer les noms.

Mon dessein n'est pas cependant de donner ici une liste de tous les Savants d'Allemagne qui se sont distingués dans chaque branche de la Littérature, j'excéderois de beaucoup les limites de cette dissertation.

Quelle est la nation qui a plus fait gémir la presse que la nôtre? mais comme ce n'est pas du nombre des Auteurs qu'un peuple peut tirer gloire, mais uniquement de l'excellence de leurs ouvrages, je ne citerai que trois ou quatre grands hommes dans chaque science, & que j'ose mettre en parallele avec ceux des autres nations.

Ce nombre sera, je pense, suffisant pour convaincre tout homme qui n'est pas dominé par des préjugés aveugles en faveur de sa nation favorite, que l'érudition des Allemands n'est point à mépriser. Car si l'on considere, que de tous les Auteurs de tant de siecles de l'antiquité, il n'en est passé qu'un petit nombre jusqu'à nous; si l'on tourne ses yeux sur les peuples modernes, & qu'on voie si peu de leurs ouvrages goûtés, même de leurs siecles, il me semble que les Allemands seront assez disculpés, quand même ils ne pourroient produire que quelques Savants illustres, dont les écrits ne se perdront probablement jamais dans l'abyme immense des temps.

Et pour ce qui regarde la *Philosophie*, j'ose rappeller ici la mémoire de l'illustre Leibnitz, à qui l'Académie Royale de Berlin a presque les mêmes obligations que l'Académie Françoise peut avoir au Cardinal de Richelieu, pour lequel elle éternise sa reconnoissance d'une maniere aussi glorieuse à elle-même qu'à son Bienfaicteur. M. de Leibnitz inspira au Roi Frédéric I. le généreux dessein de former à Berlin une Société de Gens de Lettres, dont ce Monarque le nomma Président perpétuel. Il avoit non-seulement la gloire d'être le premier Promoteur de cet admirable établissement par son crédit, mais il obtint aussi la flatteuse satisfaction de devenir utile à cette Compagnie par ses lumieres extraordinaires. Et en effet, qui méritoit mieux que lui de devenir, si j'ose m'exprimer ainsi, l'ame de cet illustre corps, lui, dont le vaste génie embrassoit toutes les sciences, & qui pouvoit présider si utilement à chacune de ses classes? Lui, qui étoit à la

fois Hiſtorien, Juriſconſulte, Théologien, Poëte, Orateur, & ſur-tout Philoſophe & Mathématicien, & qui nous a laiſſé de ſi beaux monuments dans tous les genres? Le célebre M. de Fontenelle s'exprime à ſon ſujet de la maniere ſuivante :

» Cette lecture univerſelle & très-aſſidue, jointe à » un grand génie naturel, le fit devenir tout ce qu'il » avoit lu; pareil en quelque ſorte aux Anciens, qui » avoient l'adreſſe de mener juſqu'à huit chevaux at- » telés de front : il mena de front toutes les Sciences. »

Je ne ſaurois mieux faire, que de renvoyer tous ceux qui voudront connoître M. de Leibnitz & ſes principaux Ouvrages à la lecture de l'éloge admirable que M. de Fontenelle en a fait; & il ne m'eſt pas permis de louer après lui.

Notre Académie, qui doit à M. de Leibnitz ſon premier être, auroit ſouhaité de pouvoir déranger le cours de la nature, & donner à ſa perſonne cette immortalité que ſa mémoire & ſes écrits ont obtenue. Elle regretteroit encore aujourd'hui ſa perte, ſi elle ne voyoit la place, qu'il a occupée ſi dignement, remplie. Il ſemble qu'après la mort de Leibnitz, le génie tutélaire de cette Compagnie ait ſaiſi le flambeau de la vérité & de l'évidence, que ce grand homme portoit dans toutes les Sciences, pour le mettre en France, comme dans un dépôt ſacré. C'eſt là où M. de Maupertuis l'a repris. Il en a éclairé ſa nation & les autres, il l'a porté juſqu'au pole; & enfin il eſt venu nous le rendre. Si M. de Leibnitz a été l'Auteur de quelque ſyſtême ingénieux, ſon digne Succeſſeur l'eſt d'une démonſtration ſur la vraie figure de la terre, qui ne tranſmettra pas moins ſon nom & ſa gloire à la poſtérité. La place qu'il occupe nous rend en quelque maniere participants de cette même gloire : nous en ſentons tout le prix, & nous adorons avec reconnoiſſance la main royale qui a donné ce Préſident à l'Académie.

Leibnitz mourut en 1716. Douze ans après, l'Al-

lemagne fit la perte de Tomasius, un des plus beaux génies du siecle. Ses Ouvrages, dont le nombre est prodigieux; sont écrits avec autant de profondeur que de légéreté. L'esprit y étincelle par-tout. On trouve entr'autres le catalogue de ses Ouvrages dans la Bibliotheque Germanique, Tome I. pag. 138 & suivantes. Thomasius auroit immortalisé sa mémoire, quand il n'auroit fait pour le bien de l'humanité autre chose que de saper jusqu'aux fondements la crédulité populaire pour les sorcieres & le sortilege, la magie, les spectres, les revenants, & pour mille autres puérilités semblables. Ses écrits sur cette matiere ouvrirent les yeux à la plupart des Princes d'Allemagne, qui firent abolir les procès & les cruautés horribles, exercées contre ces esprits malades, qui se croyoient eux-mêmes sorciers, ou que la méchanceté & l'aveuglement des autres en accusoient. (*a*) Aussi, depuis ce temps, les contes des sorcieres sont-ils abandonnés au peuple ou à ceux qui pensent populairement.

Je puis, à juste titre, ranger au nombre des excellents Philosophes Allemands le fameux *Baron de Puffendorf*, qui vivoit au milieu du siecle passé, & dont les Ouvrages ont été traduits en toutes les Langues. Son traité *des Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, mais surtout son grand Ouvrage *du Droit de la Nature & des Gens* est regardé encore aujourd'hui comme un chef-d'œuvre de Morale, de Droit & de Politique. J'aurai occasion de le représenter bientôt comme un Historien des plus distingués.

Enfin, je reviens au célebre *Baron de Wolff*, dont le seul nom faisoit le plus bel éloge. Ce génie créateur subtil & profond, est devenu, pour ainsi dire, l'Anatomiste de toute la nature prise dans le sens le

(*a*) Avant Thomasius une vieille femme n'osoit avoir les yeux rouges, sans courir risque d'être accusée du crime de sortilege & de périr sur le bûcher.

plus universel. Nous lui devons la seule méthode presque infaillible pour découvrir la vérité.

De combien d'autres découvertes, de combien de nouvelles vérités ne lui est-on pas redevable ? les suffrages se réunissent en sa faveur. Toutes les Académies & les Compagnies savantes de l'Europe l'ont mis au rang de leurs membres ; & nous avons la satisfaction de l'estimer comme confrere.

Ce sont là les quatre colonnes sur lesquelles je m'applique pour justifier la Nation Allemande à l'égard de la Philosophie. Quant à la *Théologie*, il ne sera pas aussi facile de citer des noms qui frappent également tout le monde, & des Auteurs dont les ouvrages soient aussi universellement admirés. La raison en est toute simple. L'Europe Chrétienne est divisée en tant de Sectes, dont les dogmes & les opinions sont si différents, & qui ont si peu de charité l'une pour l'autre, qu'un Théologien ne sauroit obtenir une approbation générale chez toutes. Pour peu que nous fassions un examen févere sur nous-mêmes, nous trouverons qu'il nous en coûte d'admirer un Théologien d'une communion qui n'est pas la nôtre; (*b*) & telle est la force des préjugés de l'enfance (sur-tout pour ce qui tient

(*b*) Dès qu'il s'agit de matieres de Religion, le raisonnement des meilleurs Auteurs devient souvent suspect. Moreri, par exemple, ou ses continuateurs, en fournissent un exemple assez plaisant dans le fameux Dictionnaire. On y dit à l'article *Luther :*

„ On ne peut nier qu'il n'ait eu un grand feu d'esprit, „ & *quelque* érudition, &c. „

Mais à l'article de *Calvin*, où il s'agit de faire connoître un homme dont la doctrine est encore plus condamnée de l'Eglise Romaine que n'est celle de Luther, voici comme l'Auteur s'exprime.

„ Luther étoit Docteur en Théologie & *habile Docteur ;* „ mais Calvin ne fut jamais Théologien, il fut seulement le „ Droit civil & les Langues. „

Peut-on se couper & se contredire si manifestement ? Peut-on

à la Religion) qu'on voit des hommes souvent à peine Chrétiens, mais fort zélés Catholiques ou Protestants. Cependant si l'on veut écarter ces nuages dont l'esprit de parti ou l'attachement pour quelque Secte offusque le discernement, & faire abstraction des dogmes ou des opinions que chaque Théologien est obligé de soutenir pour la défense de son parti, on conviendra que *Jean Eckius*, *Adam Tanner*, *Daniel Papebroch*, Originaire de Hambourg, *Christofle Brower*, dans l'Eglise Catholique; *Luther*, *Philippe Melanchton* (un des plus beaux génies & des plus savants hommes qui aient jamais existés) *Martin Chemnitius*, *Sebastien Schmidt*, *Abraham Calovius*, *Jean Gerhard*, *George Calixtus*, *Wolff* de Hambourg, *Rambach*, *Carpzov* de Lubeck, *Arnoldt*, *Spener*, *Mosheim*, *Rheinberk*, chez les Luthériens; & *Coccejus*, *Lampe*, *Iken*, *Haseus*, *Jablonsky*, *Mell*, *Sack*, chez les Reformés, sont des Théologiens du premier ordre, dont les ouvrages ont répandu un grand jour sur diverses parties de la Théologie, & qui ont été reçus du Public avec des applaudissements presque universels.

A l'égard de la *Jurisprudence*, je crois qu'on peut avancer hardiment qu'il n'y a pas de pays en Europe, où cette Science soit traitée avec plus d'ardeur, & cultivée avec plus de succès qu'en Allemagne. C'est une vérité qui est confirmée par le témoignage de plusieurs Savants de toutes les nations. En effet, si nous avons à nous plaindre, c'est de la trop grande abondance d'Auteurs en matiere de Droit. Cette foule immense

soutenir tantôt que Luther n'avoit que *quelque érudition* & tantôt qu'il étoit un *Docteur habile?* Peut-on avancer qu'un homme, tel que Calvin, ne fut jamais Théologien, lui qui a écrit un livre admiré même de ses adversaires, qui est *l'Institution Chrétienne*, & qui outre cela nous a laissé l'*Harmonie des trois premiers Evangiles*, *les Commentaires sur saint Jean*, sur les *Epitres de saint Paul*, sur quelques *Prophetes*, & divers autres Traités qu'on a recueillis en 9 volumes *in-folio*?

de commentaires sur les Loix Romaines & Germaniques, mais sur-tout la grande diversité d'opinions de tant de Jurisconsultes qui souvent expliquent le texte d'une maniere totalement opposée, tout cela n'a servi qu'à obscurcir & qu'à embrouiller la Jurisprudence, bien loin de l'éclaircir & de fixer l'interprétation du sens des Loix. Un Avocat, quelle que puisse être la cause dont il entreprend la défense, quelque paradoxe que puisse paroître la question qu'il a à soutenir, trouvera toujours des Auteurs qu'il pourra alléguer en faveur de son sentiment; & l'on a vu plus d'une fois que de pareilles autorités ont surpris les Juges, qui se sont laissés éblouir par des subtilités sophistiques jusqu'à méconnoître la vérité & la justice. Rien ne me paroît donc plus admirable que la sage ordonnance du Roi, qui défend, sous des peines rigoureuses à tout homme de loi, de faire le moindre commentaire sur le *Code Fréderic* que Sa Majesté vient de publier; on reconnoît dans chaque partie du Gouvernement la grandeur du génie & la justesse des vues de notre Monarque.

Mais cette quantité de Jurisconsultes ne pouvoit que produire un certain nombre d'Auteurs illustres, qui se sont acquis une célébrité universelle, c'est une forêt épaisse & touffue que la foule des personnes de Loix en Allemagne, où quelques chênes élevent leurs têtes par-dessus les autres arbres, d'entre ces Jurisconsultes du premier ordre; je me contenterai de citer les Carpzov, les Cocceji, les Stryck, les Heineccius, les Boehmer. (*c*) Tous ces grands hommes ont joint à leur

(*c*) Il est remarquable que M. le Chancelier Boehmer ayant fait paroître en l'année 1747. son *Droit Canon* sous le titre de, *Corpus Juris Canonici, cum Codicibus veteribus Manuscriptis aliisque Editionibus collatum, & variantibus Lectionibus, Notis atque Indicibus instructum, præmissâ Præfatione duplici, Halæ* 1747. Qu'il dédia, dis-je, cet important ouvrage au Pape Benoît XIV. qui occupe aujourd'hui le Saint Siege; ce Savant Pontife a reçu avec une bonté singuliere, & comme

profonde érudition, à leur ſagacité merveilleuſe, une aſſiduité, une fécondité ſi grande, qu'il faudroit écrire un volume conſidérable pour donner le catalogue de leurs ouvrages, leurs noms ſeuls me diſpenſent de les faire connoître, ils ne ſauroient être inconnus à tous ceux qui pratiquent le Droit ; & il eſt peu important à d'autres que je les inſtruiſe de leurs travaux.

La conſtitution compliquée de l'Empire a fait naître parmi nous une autre ſcience, qui eſt celle du *Droit Public* de l'Allemagne, & qui comprend la connoiſſance générale des droits de l'Empereur, des Princes, de l'Egliſe & des Peuples ; encore à cet égard avons-nous de fort habiles Auteurs. Tels ſont Gundling, Maſcow, Pfeffinger, Ludwig, Schmaus, & un grand nombre d'autres : & comme ces droits ſe fondent en partie ſur les Loix & en partie ſur des faits ou des coutumes, la ſcience s'en puiſe auſſi en partie dans la Juriſprudence civile & en partie dans l'hiſtoire ; ce qui demande une double application.

J'en viens à la *Médecine.* Chaque nation croit ordinairement ſes Médecins les meilleurs. Preſque en venant au monde nous avons beſoin de leurs ſecours ; & avec l'uſage des aliments nous commençons celui des remedes. La même habitude qui nous donne une certaine prédilection pour la nourriture que nous avons priſe dans notre jeuneſſe & dans notre patrie, nous fait auſſi préférer nos Médecins compatriotes & leur méthode. Enfin nous naiſſons à côté d'eux, nous ſommes accoutumés à leur façon de guérir. Je crois même que ces méthodes doivent varier ſelon les différents climats & le tempérament dominant dans chaque peu-

un préſent agréable, le livre de M. Boehmer. On allegue même dans quelques Pays Catholiques cet Ouvrage, & l'Auteur a acquis une ſi grande réputation en Italie, qu'on envoyoit aſſez fréquemment des Procès difficiles & compliqués à la déciſion de la Faculté de Droit à Halle, dont M. Boehmer étoit le Doyen : j'en ai été témoin oculaire.

ple. Il ſeroit donc inutile de rechercher quel eſt le pays qui a produit les plus grands Médecins ; & ce ſeroit d'ailleurs agir contre l'eſprit de cette Diſſertation. Je me contenterai de remarquer que l'Allemagne n'a rien à envier à cet égard aux autres Pays, en rappellant ſimplement les noms de Stahl, de Hoffmann, de Haller, de Juncker, de Ellert, de Lieberkuhn, de Hugo, de Werlgoff, & de tant d'autres que je pourrois nommer, ſi je ne craignois de bleſſer ici leur modeſtie.

Pourquoi ne puis-je pas auſſi citer l'illuſtre *Boerhaave?* Pourquoi ce grand homme n'eſt-il né, pour ainſi dire, que ſur nos frontieres ? Mais ce pere de la Médecine moderne appartient preſque à tous les pays ; & il n'y a guere aujourd'hui d'endroit, où les plus habiles Médecins ne ſoient ſes éleves ou les ſectateurs de ſes principes. (*d*)

II. S'il y a une partie des Lettres où la plupart des Modernes ſoient notablement inférieurs aux Anciens, je crois que c'eſt pour l'*Hiſtoire*. Il ſemble que nous ayions perdu cette meſure des proportions, cette juſteſſe, cette ſage économie, qu'avoient les Hiſtoriens Grecs & Romains pour ne pas donner ni trop ni trop peu d'étendue à leurs récits. Preſque toutes les Hiſtoires modernes me paroiſſent, ou des eſpeces de Chronologies décharnées où l'on raconte trop ſéchement les événements qui ſont arrivés, ou bien des ouvrages ex-

(*d*) M. de Fontenelle dans l'éloge qu'il a fait de M. Boerhaave, ne me paroît pas dire de cet homme rare tout le bien qu'il devoit. Il le loue, j'en conviens ; mais il avoit ſon éloge à faire, pouvoit-il le blâmer ? Il le loue froidement ; & c'eſt ce qui me ſurprend. Lui qui ſait tirer ſi habilement la quinteſſence des Académiciens défunts, pour les préſenter dans le plus beau jour dont ils ſont ſuſceptibles. Ce qu'il dit de M. Boerhaave revient à-peu-près au diſcours de ce jeune Courtiſan, qui trouvoit que le Maréchal de Turenne étoit un joli garçon.

cessivement volumineux dans lesquels on s'étend sur des détails qui lassent l'esprit, épuisent la mémoire, & sont communément assez inutiles. Personne n'admire plus que moi l'Histoire universelle de l'illustre M. de Thou; mais elle commence par l'année 1543. finit en 1610. & comprend ainsi l'espace de soixante-sept ans. Il y a dix volumes *in-quarto*, sans les preuves. Or, supposons l'existence du monde depuis la création, à cinq mille ans, on verra qu'il faudroit lire près de sept cents cinquante volumes *in-quarto*, si l'Histoire de tous les siecles étoit écrite de même. Quelle vie & quelle mémoire pourroient suffire à cette seule étude!

Une seconde prérogative des Histoires anciennes sur les modernes, c'est que nous n'y rencontrons pas cet esprit de parti, ce zele caché, cette partialité pour quelque secte particuliere, que la différence des Religions a introduit dans les Histoires modernes, qui les infecte toutes, & qui altere souvent à vue d'œil, mais presque toujours imperceptiblement, l'exacte vérité; le nombre des Historiens est immense, il y en a beaucoup de fameux. L'excellent qui passe à la postérité, est fort rare dans tous les genres. Le Pere le Long (*e*) a donné les titres & l'analyse de dix-huit mille ouvrages, qui ont été écrits sur la seule Histoire de France. Il est certain que le monde ne connoîtroit guere ni ces Livres ni leurs Auteurs, si cet Ecrivain ne les eût tirés de leur profonde obscurité. Dans cette incroyable multitude d'ouvrages historiques d'un seul Royaume, on ne trouve que deux Histoires de cette nation qu'on puisse lire aujourd'hui; celle de Mezeray & du Pere Daniel.

Nous n'avons pas à cet égard un meilleur sort en

(*e*) Son livre porte pour titre, ***Bibliotheque Historique de la France, contenant le Catalogue de tous les Ouvrages, tant imprimés que manuscrits, qui traitent de l'Histoire de ce Royaume, par Jacques le Long***, à Paris, 1719. fol.

Allemagne, elle fourmille d'Ouvrages historiques ; mais il y en a peu qui portent le caractere de l'immortalité. Cependant nous pouvons oppoſer aux plus excellents Hiſtoriens modernes, un *Sleidan*, un *Baron de Puffendorf*, un *Maſcow*, un *Hahn*, un *Comte de Bunau*, Seigneur auſſi reſpectable par ſes rares talents que par ſa naiſſance & par ſes vertus, & quantité d'autres, dont les noms ſont fort avantageuſement connus dans la République des Lettres.

Quant à l'*Hiſtoire Sacrée*, il faudra, je crois, déſeſpérer d'en avoir jamais une fidelle. On dit communément, que pour compoſer une bonne hiſtoire profane ou politique, il faudroit que l'Auteur n'eût point de patrie ; on pourroit exiger à plus forte raiſon pour l'Hiſtoire ſacrée que l'Auteur ne fût né dans aucune Religion. L'humanité eſt trop foible pour pouvoir ſe dépouiller de tout attachement à un parti & des principes que l'on a ſucés, pour ainſi dire, avec le lait. S'il y a dans le monde de fidelles annales des révolutions arrivées dans la Religion, il me ſemble qu'on pourroit leur comparer l'Hiſtoire de l'Egliſe & des Héréſies du célebre Arnoldt, ainſi que celle de l'illuſtre Mosheim.

III. Quelle eſt la nation qui ſoit plus riche que les Allemands en *Littérateurs* & en *Critiques* ? C'eſt ici que M. de Leibnitz trouve encore une place diſtinguée. Je pourrois auſſi remonter à des temps anciens & rappeller ici les noms de *Th. Reineſius*, de *Caſp. Barth*, de *Conring*, de *Morhoff* & de quantité d'autres ; mais pour ne pas violer la loi que je me ſuis faite, de ne citer dans chaque ſcience qu'un petit nombre de perſonnages illuſtres, je me contenterai de nommer, d'entre nos Critiques modernes, Ludwig, Fabricius, Geſner & Baumgarten, tous Auteurs célebres, dont les travaux répandent un grand jour ſur la plus ténébreuſe antiquité.

Quoique j'aie déjà parlé des Philosophes en général, on me permettra d'ajouter encore quelques mots à l'égard des *Mathématiciens.* Je crois que Copernick né dans la Prusse Royale, Kepler, Leibnitz, Tschirnhaus, Euler, &c. sont des noms que l'on respectera toujours dans cette science sublime. J'aurai occasion, dans le Chapitre suivant, de faire connoître les découvertes dont on leur est redevable.

La *Physique* n'est pas non plus en terre étrangere en Allemagne. Déjà *Othon de Guerricke*, qui vivoit à Magdebourg vers l'année 1675, y faisoit des progrès étonnants, dans un temps où elle n'étoit guere encore perfectionnée dans le reste de l'Europe; & l'on regardoit comme des miracles, toutes les découvertes qui sortoient de son cabinet. Depuis sa mort cette science n'a point été négligée; Mrs. Winckler, Lieberckun, Waitz, Pott, Marggraff, & quantité d'autres Scrutateurs de la nature, ont poussé leurs observations & leurs expériences, pour le moins, aussi loin que les plus habiles Physiciens des nations étrangeres.

La Physique ne se contente pas de connoître ce que l'on sait déjà : elle veut des découvertes; & heureusement les grands Génies, qui marchent dans la route qu'elle trace, trouvent toujours des prodiges nouveaux sous leurs pas.

Nous ne manquons pas non plus de fameux voyageurs. Les voyages de *Keysler* en Europe, ceux de *Kœmpser*, au Japon, d'*Olearius*, celui sur-tout de *Kolbe* au Cap de Bonne-Espérance, & plusieurs autres, sont connus & estimés de tout le monde.

Enfin nous avons encore en Allemagne quelques Auteurs originaux, soit pour des sciences utiles, soit pour des ouvrages d'esprit que je n'ai pu ranger dans les classes que je viens de parcourir. Par exemple, les Tables généalogiques de *Hubner*, & la Géographie complette du même Auteur, sont des ouvrages avec les

quels on trouvera difficilement quelque chose à comparer chez les autres nations ; aussi sont-ils traduits en différentes Langues. Le recueil des Satyres enjouées & sérieuses de M. *Liscow* est un livre original, qui ne trouve de parallele que les œuvres du fameux Docteur Swift d'Angleterre. Tout comme le célebre M. Racner, si connu chez les Etrangers par les traductions & les extraits, qu'on a faits dans les meilleurs Journaux de ses Satyres, peut, sans ombre de flatterie, être comparé à Lucien.

Au reste, les excellents ouvrages anciens & modernes des autres Nations, sont aussi assez communs dans notre Langue. Parmi le grand nombre de traductions, nous avons en vers Allemands l'Enéide, la Jérusalem du Tasse, le Paradis perdu de Milton, & quantité d'autres Poëmes célebres.

Je ne parle point de l'Histoire universelle composée en Angleterre par une société de Gens de Lettres, dont M. *Baumgarten* vient de donner une belle traduction, enrichie de notes très-savantes, ni de celle de l'Histoire générale des voyages, ni de l'Histoire de l'Empire d'Allemagne, du *P. Barre*, ni de celle d'Italie de *Muratori*, ni de plusieurs autres.

Ce feroit ici le lieu de parler des *Poëtes*, des *Orateurs* & du *Théâtre* Allemand. Mais comme cette partie des Lettres caractérise particuliérement l'esprit & le génie d'une nation, je la traiterai dans la suite plus amplement que je ne pourrois le faire ici : car il ne suffit pas de l'examiner, il est nécessaire d'y joindre des exemples, ce qui demande un plus long détail.

IV. Mais je ne puis passer sous silence les talents des *Artistes* de notre nation. Si les Allemands élevoient leur ambition jusqu'à croire qu'ils égalent l'Italie ou même la France dans la perfection des beaux arts, il faudroit qu'ils eussent plus de présomption & moins de discernement qu'ils n'en ont en effet. Cependant l'Al-

lemagne n'a pas toujours été destituée d'habiles Peintres, & la peinture a plus d'obligation aux Allemands qu'on ne croit, puisque c'est à eux qu'est due l'invention des couleurs à l'huile. Jusques vers le milieu du XV. siecle, tous les Peintres du monde n'avoient peint qu'avec des couleurs à l'eau qu'ils détrempoient avec du blanc d'œuf, avec de la gomme ou avec de la colle. *Antoine* ou *Antonello* de Messine fut le premier, au rapport de tous les meilleurs Auteurs que j'ai consultés, qui se servit des couleurs à l'huile, & voici comme il y parvint. Se trouvant à Naples, il y vit un tableau qui venoit d'être envoyé de Flandres au Roi Alphonse. Il y trouva une vivacité de coloris singuliere, mais il fut bien plus surpris encore, lorsqu'il remarqua que l'eau n'y faisoit aucun dommage. Il desira fort d'en connoître l'Auteur, & cet Auteur étoit *J'en van Eick* de Maseick dans le pays de Liege, le premier inventeur de la peinture à l'huile, & duquel on a encore quelques tableaux bien conservés & fort estimés. Antonello se rendit à Bruges, où étoit alors van Eick, & contracta avec lui une amitié si grande, que ce dernier lui communiqua son secret. Après la mort de notre van Eick, Antonello retourna à Venise où il est mort, comme il paroît par son Epitaphe, que l'on voit encore dans cette ville. Parmi ses disciples il se trouve un Dominicain qui hérita de lui la composition des couleurs à l'huile & qui fut appellé dans la suite à Florence. Là, il se lia d'amitié avec *André de Castagnano*, qui, par sa malice & ses flatteries, lui arracha son secret & l'assassina peu de temps après, pour en être le seul dépositaire. C'est ce qu'André confessa à l'article de sa mort; & c'est le même qui est connu sous le nom *degli Impiccati*, pour avoir peint à Florence au Palais de la *Podesta*, par ordre de la République, le fameux tableau du supplice des Conjurés contre les Médicis. Il n'est pas besoin de remarquer ici de quelle importance cette invention est,

& sera à jamais, pour la peinture; vu, qu'à parler franchement, un tableau qui n'est pas peint à l'huile, ne sauroit guere avoir cette vivacité, cette ame, cette vérité, & sur-tout cette durée, qui rend nos bonnes pieces si précieuses.

Au reste, on connoît par-tout les noms & les tableaux d'*Abert Durer* dont Raphaël lui-même étudia le dessein, de *Jean Holbein*, de *Lucas Kranach*, de *Kloekner*, qui a été ennobli en Suede, & qui a reçu le nom de *Ehrenstrahl*, de *Denner*, de *Werner*, du Chevalier *Gotfried Kneller*, auquel l'Angleterre a érigé une statue dans l'Abbaye de Westminster à côté du tombeau de ses Rois, & de plusieurs autres Peintres habiles que je pourrois citer, si je ne m'étois fait une loi de me borner à un petit nombre de noms fameux dans chaque art & dans chaque science.

Je ne saurois cependant m'empêcher de dire encore quelques mots de deux habiles Maîtres en peinture que notre Allemagne a produits, & dont le premier s'appelloit *Willmanns*. Il étoit natif de Silésie, où l'on trouve encore beaucoup de ses tableaux. Il a été employé à peindre les Couvents de Lebus & de Grischau, où il a fait des chef-d'œuvres dignes de la plus grande admiration. On voit entr'autres dans l'Eglise de ce dernier Monastere les portraits des Ancêtres du Sauveur, depuis David jusqu'à lui, représentés dans une espece d'arbre généalogique. Cette piece est d'un prix inestimable pour les vrais Connoisseurs; aussi a-t-elle été gravée plus d'une fois. Si l'on considere en général la belle composition, la correction d'un dessein, l'élégance & les graces des airs de tête, mais sur-tout la vivacité du coloris dans les tableaux de Wilmanns, je crois qu'on pourra, sans prévention, lui donner une place distinguée parmi les plus célebres Peintres, quoiqu'il ne soit pas si fort connu hors de l'Allemagne.

Le second habile homme dont je veux parler, est M. Dieterichs de Dresde. Je ne connois guere de Peintre qui

qui possede, si je puis m'exprimer ainsi, une aussi grande volubilité de pinceau. La rapidité avec laquelle il peint est surprenante. Chaque trait, chaque coup de pinceau qu'il donne, est à propos, nécessaire, assuré. Il compose avec chaleur, dessine correctement, & imite tous les coloris. Ce qu'il y a d'extraordinaire en effet, c'est qu'il n'a point de ton ou de maniere à lui particuliere, mais il peint dans tous les goûts qu'il veut; tantôt gracieux comme le Guide, tantôt galant comme Watteau, tantôt fort comme Rembrand; il ne seroit presque pas possible de reconnoître ses tableaux, si on ne les distinguoit par une certaine hardiesse & une certaine façon d'empâter les couleurs, qui lui est particuliere.

Mais il s'en faut de beaucoup, que je puisse citer tant de noms fameux pour la *Sculpture*, quoique certainement nous ayions eu quelques maîtres en cet art auxquels il ne manquoit qu'une renommée pour publier leur mérite dans les pays étrangers. Le ciseau de *Schluter*, par exemple, peut être mis en parallele avec tout ce qu'il y a d'habile parmi les Modernes. On voit à Vienne plusieurs Chef-d'œuvres du Savant *Rauchmüller*, qui étoit Statuaire de la Cour Impériale, & qui a fait entr'autres le tombeau du Comte de Sponeck au *Kukus bad*, admiré de tous les Connoisseurs. On trouve aussi en divers endroits de l'Allemagne des morceaux de sculpture charmants de *Wettel*, de *Raphaël Donner*, de *Balthazar*, de *Kracker*, de *Permoser*, natif du pays de Saltsbourg, du *Baron Strudell*, & de quelques autres Statuaires & Sculpteurs fort célebres.

Mais pour ce qui regarde les temps reculés, il est certain que le goût gothique, qui a dominé si long-temps dans ces contrées, ne souffroit guere les embellissements que demande la noble Architecture de l'Antiquité & de l'Italie moderne. Une belle statue auroit été fort déplacée dans un édifice travaillé comme à jour & orné de mille petits colifichets. Mais la prin-

cipale raiſon pourquoi la peinture n'a pas fait de plus grands progrès en Allemagne, & que la ſculpture s'y eſt encore moins perfectionnée, c'eſt, je crois, le peu d'encouragement que l'on a donné juſqu'ici à ces beaux arts. Dès que l'Italie a produit des Princes amateurs & protecteurs des Arts, elle leur a auſſi donné des Peintres excellents; aujourd'hui qu'il n'y a plus de Médicis, on ne voit plus en Italie des Raphaël, des Guide, des Michel-Ange, des Carache. Si nous avions en Allemagne une ſeule bonne Académie de peinture, je ſuis perſuadé qu'on en verroit ſortir d'habiles Maîtres. Quant à la ſculpture, rien n'eſt plus commun que de dire, *pour voir des chef-d'œuvres en ce genre, il faut aller en Italie;* & ce langage eſt très-vrai. Mais croit-on que toutes ces antiquités parfaites qu'on y admire, aient été travaillées en Italie? Nullement: ce ſont pour la plupart des ouvrages de la Grece qui ſe trouvent comme en dépôt à Florence, à Rome, & dans d'autres villes de ces contrées. Si les anciens Germains avoient auſſi-bien porté leurs armes dans la Grece que les Romains, & qu'ils euſſent eu les mêmes facilités pour le tranſport, l'Allemagne ſeroit peut-être aujourd'hui la dépoſitaire de ces tréſors. Avec d'auſſi excellents modeles & avec beaucoup d'encouragement, il falloit preſque néceſſairement que l'Italie devînt le ſiege & l'école commune des beaux arts; & je crois que ces raiſons-là y ont plus contribué que le climat, l'air & les aliments. C'eſt une eſpece de ſuperſtition à laquelle je n'ai pu me ſoumettre juſqu'à préſent. Il s'enſuivroit qu'un Artiſte qui travailleroit dans la canicule, & qui auroit un Cuiſinier Italien, feroit des ouvrages plus parfaits qu'un autre. La Hollande, ſous le plus mauvais climat du monde, n'a-t-elle point produit des Peintres & des Sculpteurs excellents? D'ailleurs, il ne faut pas croire que les grands Sculpteurs, tels que les Michel-Ange, les Bernini, ſoient fort communs, même en Italie. Et

après tout, voudroit-on dépriser une nation, parce qu'elle n'a pas précisément chez elle la perfection d'un art qui dans le fond n'est que pour l'amusement? La Nation Angloise, par exemple, sera-t-elle moins estimable pour n'avoir jamais produit un Peintre ou un Sculpteur excellent, & s'être contentée, en s'appliquant aux arts utiles, aux lettres & au commerce, de se procurer toutes les ressources qui peuvent la mettre en état d'épuiser les autres pays des plus beaux morceaux qu'ils possedent dans ce genre? Heureux au contraire le peuple qui peut faire servir les autres à ses plaisirs!

Le goût Gothique dont je viens de parler, a surtout arrêté les progrès des Allemands pour *l'Architecture;* cependant il ne faut pas croire que cet art soit entiérement inconnu parmi nous. On en sera convaincu, si l'on considere les principales villes d'Allemagne, & sur-tout Berlin. Cette derniere peut être comparée dans sa totalité aux plus belles villes de l'Europe, en deçà des Alpes. L'arsenal, la maison d'Opéra, & quelques autres bâtiments publics, sont des morceaux auxquels tous les Connoisseurs donnent une approbation unanime; & le Roi embellit tous les jours sa superbe capitale par des édifices somptueux. Nous ne manquons pas non plus de grands noms parmi les Architectes Allemands (*f*) Goldmann, Sturm Schlu-

(*f*) Les connoisseurs conviennent que jusqu'à présent personne n'a traité plus amplement que *Goldmann* la Doctrine des cinq ordres. Ses propositions sont préférables, dit-on, à celles de Scamozzi; ses ordres ont plus de beauté & d'élégance que ceux de Palladio, & plus de conformité avec le goût antique que ceux de Vignole.

Leonhard Christofle Sturm a donné, outre plusieurs ouvrages, le Cours complet d'Architecture Civile, *in-folio, Augsbourg*, 16 *volumes.* On peut dire qu'il a fait le Cours d'Architecture le plus beau & le plus complet qui ait paru jusqu'à présent, je ne dirai pas seulement en Allemagne, mais même ailleurs.

André Schluter, Prussien de naissance, excelloit dans la

ter, Bott, & quelques autres Maîtres de l'Art, se sont acquis une réputation que l'on n'obtient jamais sans un mérite réel.

L'Architecture militaire a été cultivée également par quelques grands hommes; & il n'y a guere d'Officiers Ingénieurs, qui ne connoissent les noms & les ouvrages de Sturm, de George Rimpler, de Jean Bernhard Scheiter, & dont les autres nations ont même beaucoup emprunté.

Enfin *la Musique* est cultivée avec beaucoup de succès en Allemagne. Lorsqu'un pays produit des Hendel, des Hasse, des Graun, des Telemann, il n'a rien à envier à ses voisins. La Musique instrumentale est fort bien exécutée par les Allemands. Les voix sont prises en Italie. Nos Princes estiment trop leurs Sujets pour priver un seul d'entr'eux du plus bel apanage de l'humanité, uniquement pour satisfaire à leurs plaisirs.

Ce sont là quelques réflexions générales, que j'ai osé hasarder sur l'état des Lettres & des Arts en Allemagne, & sur ceux qui y ont acquis le plus de célébrité. Les bornes d'une simple Dissertation (que je ne suis que trop obligé d'excéder) ne m'ont point permis de m'étendre davantage. Ceux qui voudront connoître plus particuliérement nos Auteurs & leurs Ouvrages, pourront s'en instruire dans les *Acta Eruditorum* de Leipsick, qui sont, sans contestation, un des plus célebres & des plus excellents Journaux que l'on ait vu paroître dans la République des Lettres.

Je crois cependant qu'à envisager les objets dans la généralité, on se persuadera, par ce que je viens de remarquer, que les Sciences ne sont nullement négli-

peinture, dans la sculpture, & dans l'Architecture civile; aussi les Etrangers qui ont vu de ses Ouvrages l'ont appellé le *Michel-Ange du Nord.* Voyez *Ouvrages divers sur les Belles-Lettres, l'Architecture civile & militaire, méchaniques, & la Géographie*, 1747.

gées en Allemagne; que ceux qui s'y appliquent ne travaillent pas sans succès; que nous sommes en droit de faire des paralleles avec d'autres nations; que presque dans tous les genres nous possédons des ouvrages dignes de l'attention du Public; & que s'il nous manque peut-être quelque chose, ce sont des romans.

CHAPITRE III.

Des Inventions & des Découvertes des Allemands.

LEs réflexions que nous avons faites jusqu'ici prouvent bien que les Allemands sont en possession de cette sorte d'esprit, qui est absolument nécessaire pour approfondir les matieres & pour perfectionner les sciences; mais elles ne constatent point que cette nation ait le *génie de l'invention*, qui caractérise si avantageusement les peuples; comme c'est là un point sur lequel roulent presque toutes les censures que nous essuyons, j'ai cru qu'on ne pouvoit pas mieux en saper les fondements, qu'en rappellant ici les principales inventions dont l'Europe est redevable aux Allemands. C'est ce que je tâcherai d'exécuter briévement dans ce Chapitre.

Je ne conçois point qu'on puisse contester l'esprit créateur à une nation qui a produit les plus grandes découvertes; & pour faire connoître que ce n'est pas aux Allemands qu'on peut reprocher de *n'avoir pas inventé la poudre*, je commencerai par cette invention même. Je n'ignore pas qu'on prétend que les Maures qui étoient assiégés en l'année 1343. par Alphonse XI., Roi de Castille, tiroient certains mortiers de fer, dont le bruit étoit semblable au tonnerre; & Don Pedre, Evêque de Léon, dans la Chronique du Roi Alphonse qui conquit Tolede, dit qu'en une bataille navale qui

fut donnée entre le Roi de Tunis & le Roi de Maure de Séville, il y a plus de quatre cents ans (ce qui seroit au moins vers l'année 1340.) ceux de Tunis avoient certains tonneaux de fer, avec quoi ils tiroient force tonnerres de feu. (*a*) Du Cange dit aussi, qu'on voit dans les registres de la Chambre des Comptes, que l'usage en étoit en France dès l'année 1338. Quant à ces Historiens Espagnols, je ne sais si leur témoignage est d'un assez grand poids pour contre-balancer celui de tous les autres, & si même les feux & les tonnerres dont ils parlent ont été l'effet précisément de notre poudre à canon; car leurs expressions sont applicables à toutes sortes de matieres combustibles. Le rapport de Du Cange mérite plus de réflexion, puisqu'il n'y a guere de dates plus certaines que celles qui sont tirées des registres de la Chambre des Comptes. Cependant il est comme indubitable que cet Auteur s'est trompé, & que la dépense qu'il a prise pour de la poudre à canon, se rapporte à quelque autre article des matériaux pour la guerre, dont on se servoit alors. Car tous les bons Auteurs conviennent unanimement, qu'il en faut attribuer la premiere invention en Europe à *Berthold Schwartz* (ou *le Noir*) Cordelier Allemand. Le seul André Thévet prétend, que ce fut un Moine de Fribourg, nommé *Constantin Ancklitzen* (*b*) qui en fut l'inventeur. Mais cet Auteur est fort suspect; & quoiqu'il ait voyagé dix-huit ans dans les pays étrangers pour s'informer des choses qu'il a rapportées, le Pere le Long le traite d'insigne menteur & d'Ecrivain fort ignorant. Schwartz donna ou vendit son secret aux Vénitiens, qui s'en servirent la premiere fois contre les Génois, & principalement au siege de Chiozza en l'an-

(*a*) Dictionnaire de Trévoux, pag. 1663. le 1. Can. Tom. 1.
(*b*) Le Dictionnaire de Moreri confond les noms de Constantin Ancklitzen & de Berthold Schwartz, & croit que c'est la même personne; il ne seroit pas difficile de prouver qu'il se trompe.

née 1380; & depuis ce temps l'uſage en devint plus commun par toute l'Europe. Eſt-il croyable que ſi la Nation Françoiſe avoit connu l'invention de la poudre à canon avant Berthold Schwartz, elle ne s'en ſeroit jamais glorifiée? Peut-on ſe perſuader que tous les Hiſtoriens ſe ſeroient tus ſur une découverte auſſi conſidérable & qui a dû néceſſairement changer tout-à-coup tout l'art de la guerre, de l'attaque & de la défenſe des places, &c. dans un temps où l'on écrivoit juſqu'aux moindres bagatelles? Il y a plus: Schwartz dit lui-même, dans un Traité qui ſe trouve parmi les Ouvrages d'Albert le Grand, que ce fut en priſon qu'il inventa la poudre. Auroit-il oſé avancer hardiment une pareille impoſture aux yeux de tout l'Univers, ſi l'on avoit eu en France des preuves auſſi claires pour le confondre? Enfin, l'on aſſure que les Chinois ont connu la poudre à canon long-temps avant les Européens. Je le veux croire, plutôt que d'en examiner les preuves. Mais quand même la choſe ſeroit conſtatée, cela n'ôteroit point à Schwartz le mérite de l'invention parmi nous; vu qu'au commencement du XIV. ſiecle l'Europe n'avoit point encore de liaiſons avec la Chine, & que ce Cordelier n'a pas pu obtenir par cette voie des notions ſur ſa poudre à canon. La Chine étoit pour le XIV. ſiecle à-peu-près ce que les terres auſtrales ſont pour nous.

En général, je ne crois pas qu'on puiſſe diſputer aux Allemands l'invention ni de la poudre ni de la *Pyrotechnie*, qui enſeigne l'uſage du feu, ſon application & ménagement en différentes opérations. La Pyrotechnie militaire ſur-tout doit ſes plus beaux progrès à l'Allemagne. M. Weiler, Général d'artillerie au ſervice de Brandebourg, eſt l'inventeur des *Boulets rouges* que le Général Wrangel mit en uſage au ſiege de Breme; & M. de Geiſler, Commandant de l'artillerie à Dreſde, a inventé les *Carcaſſes*. Il en fit en 1675. à Paris l'épreuve en préſence du Roi Louis XIV.

C'eſt à l'hiſtoire à prouver ſi depuis l'invention de la poudre à canon, les batailles ont été plus ou moins meurtrieres qu'auparavant, & ſi cette découverte a été utile ou pernicieuſe au genre humain. Il y a des Philoſophes qui prétendent qu'il ne faut maintenant dans les combats que de la bravoure & du ſang froid, au-lieu qu'il y falloit autrefois de la force, de l'adreſſe & de la valeur; car, diſent-ils, ſi la vraie valeur n'eſt que le ſentiment de ſes forces, à quoi ſert ce ſentiment vis-à-vis de cent bouches d'airain? J'abandonne ce raiſonnement pour ce qu'il peut valoir, & je me hâte de parler d'une invention beaucoup moins due au haſard, plus ingénieuſe, plus ſage & plus utile que celle de la poudre & des inſtruments meurtriers; c'eſt *l'Imprimerie.* Il eſt certain que rien n'a plus contribué à polir l'Europe que cet art, qui met les productions des plus beaux génies de chaque ſiecle entre les mains de tous les particuliers. La ſphere des connoiſſances humaines s'eſt étendue depuis ce temps, les mœurs ſe ſont adoucies, le goût pour les Sciences s'eſt augmenté, le commerce entre les peuples les plus éloignés a obtenu de grandes facilités, quelle obligation le genre humain n'a-t-il point aux inventeurs d'un pareil art? Il ſeroit inutile de prouver par de longs arguments, qu'il a été trouvé en Allemagne. C'eſt une vérité généralement reconnue; & qui ne ſemble être conteſtée de quelques-uns que par la gloire qui y eſt attachée. Car il importe peu que ce ſoit Jean Mentzel, Bourgeois de Strasbourg, ou Jean Guttemberg, citoyen de Mayence, ou bien Jean Fauſtus, & ſon gendre Schæffer, qui aient inventé l'Imprimerie vers le milieu du XV. ſiecle; ce ſera toujours à un Allemand qu'il faudra attribuer cet honneur. Il eſt certain que tous les premiers livres qui ont été imprimés, ſont tous de leur impreſſion; & ce qui n'eſt pas moins conſtaté, c'eſt que dans toute l'Europe les premiers Imprimeurs que chaque grande ville fit venir à beaucoup de

fraix pour établir chez elle une Imprimerie, furent des Allemands. A Paris, Martin Crantz, Ulric Gering, & Michel Friburger, qui avoient été mandés d'Allemagne par Jean de la Pierre, Prieur de Sorbonne, imprimerent dans une fale de la maifon de Sorbonne, en 1470, les Epitres de Pergamenfis *in-quarto*, & plufieurs autres livres. Au refte, l'Imprimerie des Chinois, dont on vante fi fort l'ancienneté, n'a rien de commun avec la nôtre. Les Chinois n'ont pas même encore aujourd'hui des caracteres mobiles; & d'ailleurs cette impreffion Chinoife, quelle qu'elle puiffe être, n'a été connue en Europe que long-temps après l'établiffement d'une infinité de preffes dans toutes les villes confidérables, de maniere qu'on n'a qu'à envifager la chofe de quelque côté qu'on voudra, la premiere invention en fera toujours due à l'Allemagne.

La *Gravure*, cet Art admirable, qui confacre à la poftérité l'image des Hommes illuftres, & qui les multiplie eux & leurs plus belles actions dans tous les cabinets des perfonnes de goût, doit à l'Allemagne peut-être plus qu'on ne penfe. On prétend communément que la premiere invention en a été trouvée dans le XV. fiecle par *Mafo Finiguerra*, Orfevre de Florence. (*c*) Les Dictionnaires & les Auteurs des vies des Peintres, qui fe copient les uns les autres, le difent unanimement. Cependant fi l'on étoit à même de leur montrer des eftampes originales, qui ont été gravées en Allemagne manifeftement avant le temps de Finiguerra, il faudroit, je crois, céder à l'évidence. Je paffe d'autant plus légérement fur cette matiere, que je fais, qu'un de mes dignes Confreres Académiciens travaille à l'Hiftoire de la Gravure, & que fes obfervations répandront un grand jour fur tous ces objets. Mais quoi qu'il en puiffe être, tout le monde fait qu'Albert Durer, & quelques autres Peintres Al-

(*c*) En 1460.

lemands, qui furent des premiers, perfectionnerent le Burin, étant suivis de près par *Marc-Antoine*, qui fut aidé des secours du grand Raphaël. (*d*)

La fameuse machine du vuide ou la *Pompe Pneumatique* fut inventée vers le milieu du XVII. siecle par Othon de Guericke, Bourg-mestre de la ville de Magdebourg, & depuis Envoyé à la Diete de l'Empire. A quelle foule de découvertes en Physique cette invention singuliere n'a-t-elle pas donné lieu? Les corps ayant été enfermés dans cette machine comme dans un autre monde, on en a découvert des propriétés inconnues jusqu'alors; & si les Anciens qui excelloient presque en tout, nous paroissent si ignorants lorsqu'ils raisonnent sur les secrets de la nature; si depuis un siecle la Physique semble avoir changé totalement de face, il est certain que nous en avons l'obligation en partie à la pompe pneumatique, & en partie à la perfection de l'optique.

Or, à l'égard de cette derniere science, l'Allemagne ne le cede point à d'autres Pays. Je ne rapporterai point ici tous les progrès que *l'Optique* a faits parmi nous. Elle étoit connue des Anciens; & tous les Peuples modernes ont appris d'eux les éléments de cette science. Les Allemands en ont profité également; ils se sont appropriés de plus les découvertes des autres Nations, & y ont ajouté les leurs. Déjà le Pere Kircher (*e*) au commencement du siecle passé, en a dévoilé tous les secrets; & depuis ce temps on l'a cultivée avec le plus grand succès. La partie sur-tout de la *Dioptrique* ou de la réfraction, dont les Anciens n'avoient point d'idée, a été fort heureuse-

(*d*) Voyez Felibien, *Entretiens sur les Vies & les Ouvrages des Peintres*, tom. II. entret. 3.

(*e*) Il fut appellé en Italie, où le Pape Innocent X. l'estima beaucoup. C'est lui qui a rélevé le fameux Obélisque de Caracalla.

ment recherchée & mise en œuvre chez nous. On trouve dans les Mémoires de notre Académie, de l'année 1745, la description d'un Microscope Anatomique de l'invention de M. Lieberkuhn, servant à faire voir la circulation du sang des animaux vivants, qui a mérité des applaudissements universels; & les microscopes à réflexion de ce même habile homme, qui éclairent l'objet en même-temps qu'ils le grossissent, ont été envisagés par la Nation Angloise, juge compétent de cette matiere, comme une invention aussi belle que neuve.

Que de progrès, que de découvertes les Allemands n'ont-ils par faits dans la *Chimie!* avec quelle avidité les ouvrages de nos Chimistes sont-ils reçus des Etrangers! avec quelle subtilité ils décomposent les corps & en font l'analyse! que de phénomenes singuliers, que de prodiges n'ont-ils pas rencontrés sous leurs pas, à mesure qu'ils ont poussé plus loin leurs recherches! En effet, il est indubitable que depuis les temps d'Isaac Holland, de Basile Valentin & de Théophraste Paracelse (lequel étoit natif d'un petit Bourg, nommé Eindsiedlen, dans le Canton de Schwitz, & qui mourut en Alsace l'année 1541.) la Chimie a été cultivée avec le plus d'application & le plus de succès en Allmagne. On peut s'en convaincre par la seule inspection des Ouvrages de *Libavius*, de *Rolfinck*, de *Zwolfer*, de *Tacken*, de *Barner*, & de beaucoup d'autres qui sont devenus, pour ainsi dire, le bréviaire des Chimistes. Il est à croire que c'est pour cette raison, que déjà le fameux *Boyle* appelloit la Langue Allemande, *Linguam Hermeticam*, l'idiome de la Chimie, parce que dans cette science les plus importantes découvertes ont été faites par des Allemands & transcrites en leur Langue. Parmi les Modernes, on trouve l'application solide de la Chimie & sa grande utilité admirablement bien développées dans les écrits de *Beecker*, de *Kunckel*, de *Hoffmann*, & sur-tout dans

ceux de l'illuſtre *Stahl.* Ce grand homme a laiſſé tous ſes Prédeceſſeurs fort en arriere, ſoit par le grand nombre d'expériences également ſolides & ſubtiles qu'il a faites, ſoit par le jugement profond & la ſagacité ſinguliere qu'il poſſédoit à expliquer les motifs & les cauſes de tous les phénomenes qu'il rencontroit dans ſes opérations. *La Chimie Raiſonnée*, ſi connue de nos jours, lui doit ſa forme & ſon luſtre; car c'eſt de lui que nous tenons les découvertes les plus importantes & les plus aſſurées dans la maniere de traiter les ſels & dans la ſcience de la fermentation. (*Halotachnie* & *Zymotechnie.*) Ses principes ont été ſuivis & perfectionnés de plus en plus par *Henckel*, *Jungker*, *Neumann*, *Pott*, *Marggraff*, &c., & les ouvrages qu'ils ont publiés ſur ces matieres, ſont recherchés avec avidité par les Etrangers curieux. On les a même traduits en pluſieurs Langues.

Il en eſt de même de cette partie de la Chimie qui traite de la *Metallurgie* ou de la ſolution des métaux. On connoît dans ce genre les ouvrages des anciens Auteurs Allemands, comme de Grégoire Agricola, d'Ercker, de Lohneis, &c. qui tous ont leur mérite; mais cette ſcience a été traitée depuis plus ſolidement par nos Modernes, & d'une maniere plus profonde & plus ſatisfaiſante dans les Ecrits de *Stahl*, de *Henckel*, de *Cramer*, de *Schluter*, &c. Perſonne n'ignore combien les *Mineurs* Allemands ſont recherchés dans toutes les quatre parties du monde. *L'Acier* ſe fait principalement en Allemagne & avec le plus grand ſuccès. Le *Léton*, la *couleur bleue de Saxe*, *nommée Email ou Climent*, *& en Allemand*, *Smalte*, *la ſéparation ſeche de l'or & de l'argent*, *le pourpre d'or*, & quantité de productions pareilles, ſont dues au génie inventeur des Allemands. Ceux qui connoiſſent *le verd de Saxe*, trouvé il n'y a pas long-temps à Groſſenhayn, admirerent la ſingularité & peut-être la beauté de cette couleur. Il y en a cependant une

autre bien plus universellement goûtée & d'un bien plus grand usage, tant pour la teinture que pour la peinture, c'est *le bleu de Prusse* ou de *Berlin*, dont les Peintres Italiens mêmes font beaucoup de cas. Cette admirable couleur fut trouvée à Berlin par un certain *Diesbach*, Originaire de Suisse, & pour lors Disciple du fameux Dippel. En cherchant de nouvelles couleurs pour le Vernis, il découvrit ce bleu de Prusse, que son Maître & le Docteur Roser aiderent à perfectionner. Il s'associa ensuite pour la fabrique & le débit de cette couleur avec le Recteur Frisch, auquel il enseigna son secret & qui acheva d'y porter la derniere main.

C'est aussi à la Chimie qu'est due la *Porcelaine de Saxe*, dont l'invention fait tant d'honneur à l'Allemagne. (*f*) Un connoisseur impartial n'a qu'à promener ses regards dans la manufacture de Meissen, pour convenir qu'elle efface tout ce que la Chine & le Japon ont jamais produit de plus parfait en ce genre, surtout pour ce qui regarde le goût & l'invention. Le plus habile Peintre Chinois ne seroit pas admis comme apprentif à cette fabrique.

En parlant de ces opérations chimiques, elles me conduisent naturellement à l'invention de *Phosphore*. On est surpris d'abord de voir cette découverte attribuée tantôt aux Bolonois, tantôt à *Kunckel*, Chimiste de l'Electeur de Saxe, tantôt à *Daniel Krafft*, tantôt à *Brandt*, tantôt à *Benjamin Mooler*, & tantôt à d'autres encore : mais il est bon de savoir que le Phosphore de Bologne n'est qu'une espece de pierre calcinée, qui ne se trouve communément que dans les environs de ladite ville, quoique Mrs. Pott & Marggraff aient fait connoître qu'elle n'est pas même fort rare dans le Brandebourg. Le dernier en a aussi dé-

(*f*) M. de Tschirnhaus & le Baron Bötger en sont les principaux Auteurs.

couvert une composition artificielle. Les autres Phosphores au contraire sont tous tirés de l'Urine, & il est indubitable que *Brandt* en est l'Inventeur. Il communiqua sa découverte à *Krafft*, Médecin de Dresde, & le même qui l'apporta en France. Krafft en donna une idée, mais fort imparfaite, à Kunckel, qui y travailla depuis avec beaucoup de succès. Après lui un certain Godefroid Hanckwitz, natif du Pays d'Anhalt, mais qui vivoit à Londres, s'appliqua beaucoup aux Phosphores, & enfin M. Marggraff a porté cette invention curieuse au plus haut degré de perfection dont elle ait été susceptible jusqu'ici.

Otton de Guericke, le même qui fut l'Auteur de la Machine pneumatique, peut passer, à bien des égards, pour le premier qui ait trouvé l'*Electricité*. Il semble que cette propriété singuliere des corps n'ait pu échapper à un Scrutateur infatigable de la nature : du moins nous en a-t-il ouvert, dans son Livre intitulé : *Experimenta Magdeburgica*, (g) les routes, qui depuis ont conduit les habiles Physiciens de ce siecle à toutes les expériences aussi ingénieuses que subtiles, qu'ils ont faites & qu'ils réiterent tous les jours sur cette matiere. M. de Fontenelle, en parlant de Guericke, dit, *qu'il étoit sorti de ses mains des merveilles qui l'étoient autant pour les Philosophes que pour le peuple, & que ses expériences furent appellées par quelques Savants les miracles de Magdebourg.* Mais s'il est vrai que M. Guericke ait le premier dérobé à la nature le secret de son feu céleste dont elle anime tous ses ouvrages, les Physiciens modernes chez toutes les nations de l'Europe ont si fort renchéri sur ces premieres lumieres, qu'il semble presque que la découverte en appartienne au XVIII. siecle. Les Allemands y ont concouru également; & les expériences faites par Mrs. de *Kleist* de Custrin, *Ellert*, *Waitz*, *Winckler*, *Ludolff*, *Marg-*

(g) Edit. de l'année 1671. Liv. 4. Chap. 15.

graff, & tant d'autres ont été ſuivies de la découverte des plus ſinguliers phénomenes.

En parlant de ce feu répandu dans toute la nature, ma mémoire me rappelle l'invention d'un feu artificiel, qui fut trouvé & mis en uſage à Berlin en 1668. c'eſt le *feu bleu* à l'uſage des artificiers, qui eſt ſi fort admiré par tous ceux qui connoiſſent la théorie & la pratique des feux d'artifice.

Je ne ſaurois paſſer ſous ſilence une anecdote fort remarquable au ſujet de la *découverte de l'Amérique.* Pluſieurs Auteurs dignes de foi rapportent, qu'un certain *Martin Béhaim*, né d'une famille noble de Nuremberg, s'étant appliqué à la Coſmographie & à la navigation, obtint, vers l'an 1460. de la Ducheſſe Iſabelle, un navire pour aller à la découverte de l'Amérique, *dont il avoit conçu la premiere idée.* Il découvrit l'Iſle Fayal, le Bréſil, le Détroit qui a dans la ſuite porté le nom de Magellan, &c. l'an 1485. le Roi Jean II. créa Béhaim Chevalier. Il mourut à Liſbonne en 1506.

M. Doppelmayer, dans ſa Relation hiſtorique des Mathématiciens & des Artiſtes de Nuremberg, rapporte » que *Martin Béhaim* étoit né d'une famille qui » ſubſiſte encore. Il s'appliqua beaucoup à la Coſmo- » graphie & à la navigation; & les grandes connoiſſan- » ces qu'il acquit dans ces deux ſciences lui firent » penſer, qu'outre la terre connue il pouvoit & de- » voit y avoir du côté de l'Occident pluſieurs autres » pays. Plein de ces conjectures, il ſe rendit dans » les Pays-Bas auprès de la Ducheſſe Iſabelle, & de- » manda qu'on voulût lui équiper un navire pour al- » ler à cette découverte ; ce qu'il obtint environ » l'an 1460. Après quelque temps de navigation dans » la Mer occidentale, il découvrit une Iſle que les » Portugais nommerent depuis l'Iſle Fayal, nom qu'ils » ont dérivé du bois de Fau, dont les Forêts ſont » garnies. Cette Iſle ayant été peuplée, *Béhaim* re-

» çut ordre en 1466. de s'y établir; il le fit, & y a passé » une grande partie de sa vie. (*h*)

» Vers l'an 1416. *Béhaim* continua à chercher d'au- » tres pays. Il trouva une partie de l'Amérique, sa- » voir le Brésil, le Détroit, qui dans la suite, a porté » le nom de Magellan, &c. L'an 1519. Magellan » étant entré dans le Cabinet du Roi de Portugal, il » y trouva une Carte dessinée de la main de notre » *Béhaim;* il y vit distinctement le Détroit, il entreprit » d'y aller, il le trouva & lui donna son nom. De- » puis, Colomb découvrit d'autres Provinces; mais, » à proprement parler, c'est à *Béhaim* qu'on doit les » premieres découvertes de l'Amérique.

» L'an 1485., le Roi Jean XI. créa *Béhaim* Che- » valier; & en 1492. il vint faire un tour à Nurem- » berg, sa Patrie, pour y voir ses parents. C'est dans » ce temps qu'il y fit ce Globe de vingt pouces de » diametre, sur lequel il dessina toute la terre suivant » le systême de Ptolomée, en y ajoutant ses nouvelles » découvertes. La famille de *Béhaim* conserve encore » précieusement ce Globe, que M. Doppelmayer a » réduit en Mappemonde & fait graver à la fin de » ce livre. Depuis ce temps *Béhaim* fit encore d'au- » tres voyages. Il mourut à Lisbonne au mois de Juil- » let 1506., trois mois avant Colomb. »

Ce fait paroît aussi être fort connu des Historiens, puisque le Moreri même en parle dans des termes fort précis, & qui méritent que je les rapporte en entier, voici ce qu'il dit : » Béhaim de Schwartzbach, ancienne » famille

(*h*) On trouve dans les archives de la famille de *Béhaim* un écrit en vieux Allemand sur du parchemin, dont voici le commencement : *Herr Martin Behaim, Ritter, Herrn Martin Behaims Sün, von der Schopperiun gebohren, hat unterm Herrn Johannes, den andern Künig in Partugal, in einer Insel gewont, so er gefunden hat*, Insula de Faya *genannt unter und bey den Inselen* Açores *gelegen, in dem Occidentalischen* Ocean, &c.

» famille noble d'Allemagne. Elle tire son origine de » Boheme; & il en est sorti plusieurs illustres Personnages, & entr'autres *Martin* qui mérite bien d'avoir ici une place. Isabelle, Duchesse & Régente » de Bourgogne, épouse du Duc Philippe II. surnommé le Pieux, lui ayant confié un vaisseau, il » s'en servit pour parcourir l'Océan. Dans ses courses, il découvrit l'Isle de Fayar & les Isles Açores » qui en sont voisines. Ensuite il fit la découverte » des Isles de l'Amérique & du détroit pour aller » par l'Occident aux Indes Orientales, selon que le » rapporte Wangenseil qui l'a tiré des archives de Nuremberg. Jean-Baptiste Riccioli assure, que Christofle Colomb s'est servi dans l'Isle de Madere des » cartes marines de Martin Béhaim. L'on dit de plus, » qu'elles ont servi à Magellan pour la découverte du » détroit qui porte son nom. *Il est le premier, qui a* » *trouvé l'usage de la boussole dans la Navigation.* » Le 18 Février de l'année 1485. le Roi de Portugal le fit Chevalier. Il mourut à Lisbonne le 29 » Juillet 1506., laissant un fils de même nom que lui, » qu'il avoit eu de Jeanne de Macedo, fille de l'Amiral de Portugal. Grand Dictionnaire Universel Hollandois Wangenseil *in paneg. Bohem.* Riccioli *in* » *Geogr. Reform.* № 3. Freher *in Theatro.* »

Voilà bien des particularités, bien des anecdotes, bien des noms qui paroissent si précis qu'on ne sauroit presque douter de la vérité d'un fait, qui, s'il est bien constaté, donneroit lieu à beaucoup de réflexions. Il seroit en effet plaisant que la ville de Gênes par Christofle Colomb, Florence par Améric Vespuce, le Portugal par Velasco de Gama, s'attribuassent la gloire d'avoir produit les grands hommes qui ont fait de si considérables découvertes, tandis que la premiere idée en a été conçue dans une tête Allemande. Il seroit singulier que leurs noms, que l'histoire fait voler par tout le monde, & que l'on a célébrés par

de magnifiques Poëmes, paſſaſſent à la poſtérité la plus reculée, tandis que le nom de *Béhaim* ſeroit à peine connu : on pourroit tout au plus les comparer à des perſonnes de médiocre taille, qui étant montées ſur les épaules d'un Géant, voient un peu plus loin que lui.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que toutes les dates ſe rapportent parfaitement à ce qui vient d'être dit en faveur de M. de *Béhaim*, & que s'il a entrepris ſa navigation en 1460., il eſt très-naturel que ſes cartes maritimes, le journal de ſon voyage & tous les mémoires de ſes découvertes, aient été conſervés en Eſpagne, ou en Portugal dans les archives de la marine ; & qu'ainſi ceux qui ont tenté après lui les mêmes entrepriſes, aient beaucoup profité de ſes lumieres.

Mais quand il n'auroit fait, comme Moreri & pluſieurs Auteurs le prétendent, qu'appliquer le premier l'invention de la *Bouſſole* au grand uſage de la navigation, ſon nom mériteroit d'être immortel, & feroit infiniment d'honneur à l'Allemagne.

Le fameux Obſervatoire de Paris nous offre encore une preuve bien ſenſible du génie inventif des Allemands : c'eſt le *miroir ardent* de Tſchirnhaus, qu'on y voit, & qui excite l'admiration des Savants. Voici la deſcription que M. de Fontenelle en fait.

» Ce miroir eſt convexe des deux côtés, & eſt
» portion de deux ſpheres, dont chacune a douze pieds
» de rayon. Il a trois pieds Rhinlandiques de diame-
» tre, & peſe 160 livres ; ce qui eſt une grandeur
» énorme par rapport aux plus grands verres convexes
» qui aient jamais été faits. Les bords en ſont auſſi par-
» faitement travaillés que le milieu ; & ce qui le mar-
» que bien, c'eſt que ſon foyer eſt exactement rond.
» Ce verre eſt une énigme pour les habiles gens. A-t-il
» été travaillé dans des baſſins, comme les verres or-
» dinaires des lunettes ? A-t-il été jetté en moule ? On
» peut ſe partager ſur cette queſtion. Les deux manie-

» res ont de grandes difficultés; & rien ne fait mieux » l'éloge de la méchanique dont M. de Tſchirnhaus » doit s'être ſervi, &c. »

En parlant de cet habile Mathématicien qui étoit né à Kiſlingſwald, terre qui lui appartenoit dans la Haute-Luſace, il ne ſera pas hors de propos de remarquer qu'il eſt l'auteur des fameuſes cauſtiques qui ont retenu ſon nom; car on dit communément *les Cauſtiques de M. de Tſchirnhaus*, comme on dit la Spirale d'Archimede, la Conchoïde de Nicome, &c. Quiconque voudra ſavoir ce que c'eſt que ces cauſtiques, qui rendront le nom de leur inventeur célebre à la poſtérité, peuvent en trouver une deſcription abrégée dans l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1709. (*i*) J'ai cru devoir ſimplement rappeller ici leur nom, pour faire connoître que c'eſt là encore une découverte que les Mathématiciens doivent aux Allemands & à un homme d'une naiſſance illuſtre, qui a ſacrifié une fortune conſidérable & les plus beaux jours de ſa vie à ſon amour pour les Sciences.

L'Allemagne n'a jamais manqué de bons Mathématiciens, ni d'habiles Aſtronomes; elle a même donné naiſſance à des hommes, qui ont éclairé le monde par des lumieres toutes nouvelles. Le célebre Nicolas Copernic, Auteur du vrai *Syſtême qui établit l'immobilité du Soleil & le mouvement de la terre*, étoit né dans la Pruſſe Royale. *Kepler*, qui développa *les Loix des mouvements céleſtes*, étoit Suabe. Voilà donc les principes & les fondements les plus eſſentiels de l'Aſtronomie encore dûs à deux Allemands. Il eſt ſurprenant combien les limites de cette ſcience ont été étendues depuis environ trois ſiecles par les ſoins & les veilles de nos Compatriotes. *Purbach*, & ſon digne Eleve *Jean Muller*, natif de Königsberg en Franconie, furent les premiers qui travaillerent à débrouiller

(*i*) Pag. 143. Edition de Hollande.

les sciences préparatoires de l'Astronomie. Ce Muller, appellé souvent *Regiomontan*, du nom de sa patrie, perfectionna le premier la Doctrine des *Triangles*, *Rectilignes & Sphériques*. Il calcula, par un travail étonnant, des *Tables pour les Sinus des Minutes dans les Quarts de Cercle*. *Erasme Reinhold de Saalfeldt*, qui est si fameux par les Tables Prussiennes. (Tabulæ Prutenicæ) y ajouta les *Tables des Tangentes*, & *George Joachim* Rheticus, celles *des Sécantes*. *Batholomée Pitiscus*, un Siléſien, a enrichi le monde de ce trésor, par l'ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Canon Sinuum ad Radium* 1. 00000. 00000. 00000., & *Benjamin Beor*, dit *Ursinus*, calcula leurs Logarithmes. L'illustre *Gassendi*, dans sa vie de *Tycho Rrahe*, rend à notre Regiomontan la justice qui lui est due, & le reconnoit pour un génie du premier ordre. Le fameux *Pierre Ramus*, ou *la Ramée*, pousse cet éloge beaucoup plus loin, & prétend que la ville de Tarente peut tirer moins de gloire d'avoir produit un *Archytas*, Syracuse un *Archimede*, Byzance un *Proclus*, Alexandrie un *Ctesibius*, que Königsberg d'avoir vu naître dans ses murs le célebre *Muller*. Le nom de cet habile Astronome avoit passé, même de son vivant, jusques dans les pays les plus éloignés. Je n'en saurois donner de preuve plus convainquante qu'en rappellant ce qui arriva à Rome lorsqu'on y étoit occupé à la reforme du Calendrier Julien. On fut obligé d'y appeller notre Muller avec un autre Mathématicien Allemand, nommé *Clavius*, natif de Bamberg, pour venir à bout de cette entreprise.

Regiomontan a montré le premier de quelle maniere on peut trouver la grandeur d'une Comete, sa distance de la terre, sa vraie place au Ciel, & son mouvement. Après lui, *George Samuel Dorfel*, Ecclésiastique Protestant à Plauen dans le Voigtland, hasarda de soutenir, à l'occasion de la grande Comete qui parut en 1680. que toutes les Cometes parcourent des

paraboles, & que le Soleil eſt placé dans leur foyer. Ce Dorfel, qui paroît donc être l'Auteur du vrai ſyſtême des Cometes, attribué communément au fameux Whiſton Anglois, en a donné la théorie dans ſon Traité *de Cometâ*, & eſt mort en 1688.

Jean Lipperheim de Weſel eut la gloire d'inventer des Lunettes, par le moyen deſquelles *Chriſtofle Scheiner* de Mindelsheim obſerva le premier des tâches au Soleil; & ce fut par le ſecours de ces mêmes Inſtruments que *Simon Marius*, Aſtronome du Marcgrave de Brandebourg, découvrit les Satellites de Jupiter, qu'il appella en l'honneur de ſon Souverain, la Conſtellation ou *les Aſtres de Brandebourg*. *Kepler & Fabricius* firent la découverte des étoiles variables. On pourroit encore citer un grand nombre d'Aſtronomes illuſtres, tels qu'un *Landgrave de Heſſe*, le Bourg-meſtre *Hevel* de Dantzich, *Walther* de Nuremberg, *Schickard Rayer*, ſi connu par ſon *Uranometrie*, *Kirch*, & une infinité d'autres; il ſeroit également facile de faire voir les progrès conſidérables qu'ils ont faits dans leur ſcience; mais les bornes de cet ouvrage s'y oppoſent.

Si l'on vouloit faire des recherches exactes, peut-être ſe trouveroit-il que le grand Newton a puiſé ſon fameux ſyſtême & ſon calcul des ſuites infinies dans les Ouvrages de Nicolas Mercator, qui avoit publié en 1668. ſa *Logarithmotechnie*, où il donnoit par une ſuite ou ſérie infinie la Quadrature de l'Hyperbole. Je ne ſais pas préciſément ſi M. Newton avoit en effet trouvé avant *Mercator* (qui étoit Allemand & né dans le Holſtein) cette théorie ſi féconde & ſi générale. On prétend que ſa jeuneſſe l'avoit empêché de donner plutôt ſa découverte au Public; mais il eſt certain que M. Newton lui-même en laiſſe la gloire à notre Allemand; & dans une lettre du *Commercium Epiſtolicum*, il dit, *qu'il avoit cru que ſon ſecret étoit entiérement trouvé par Mercator, ou le ſeroit par d'autres, avant qu'il fût d'un âge aſſez mûr pour compoſer.*

N'eſt-il donc pas bien remarquable, que tant de grandes découvertes, tant de belles inventions tiennent plus ou moins, mais toujours par quelque endroit, à l'Allemagne?

La *Coſmographie* eſt encore redevable à l'Allemagne de beaucoup de progrès. Homan, Zurner, Seuter, & quantité d'autres, s'y ſont appliqués avec autant de zele que de ſuccès, & je doute fort que dans toute l'Europe on ſoit en état de montrer une carte mieux faite, avec plus de ſoin, & où toutes les ſituations ſoient mieux marquées, que la grande carte de Boheme faite par Muller. L'Allemagne en général n'a pas été un des derniers pays de l'Europe, qui ait cultivé la Géographie. Tout le monde ſait qu'*Oronce Finé*, Profeſſeur Royal en Mathématiques à Paris, eſt un des premiers en France qui ait donné des cartes au Public. M. de Thou nous le préſente comme un Savant qui réveilla dans ce Royaume les Sciences qui y étoient ou inconnues ou éteintes. Or il vivoit ſous François I., c'eſt-à-dire, vers l'année 1515; & ce Monarque, né Protecteur des Lettres, ſe plaiſoit à lui faire ſouvent viſite, pour le voir travailler à ſes cartes. Les Grands du Royaume, & les Ambaſſadeurs étrangers, curieux par état, imiterent le Prince. Finé ſe glorifioit d'être le premier François qui avoit fait la carte de la France. Mais il ne diſoit point qu'il l'avoit empruntée des Allemands, & que cette carte fameuſe, ainſi que la plupart de ſes autres, étoient copiées après celles de *Sébaſtien Munſter.*

Au reſte, il faudroit écrire un volume immenſe, ſi l'on vouloit rapporter toutes les inventions des Allemands en fait de *méchanique.* Ils excellent ſur-tout dans les machines qu'on emploie dans les carrieres & dans les mines.

Et pour parler d'un Ouvrage de méchanique plus curieux encore qu'utile, tout le monde connoît les fameux *Automates* que *Vaucanſon* & *France* ont fait ad-

mirer à Paris ainsi que dans divers autres pays de l'Europe, & dont ils ont prétendu se faire tant d'honneur. Je suis fâché pour eux, de faire peut-être disparoître un peu de cette gloire, en découvrant que l'invention de ces mêmes automates fut trouvée dans le siecle passé, par un Professeur de Jena, nommé Weigell, qui a présenté au Public des machines bien plus surprenantes que le fameux *Fluteur* ou que le *Canard* qui digere. Je ne rapporterai aucune autre preuve de ce fait, que celle que tout Lecteur François peut vérifier dans le Journal des Savants, édition d'Amsterdam, mois de Janvier & de Décembre de l'année 1677.

» Le Sieur Weigelius, (disent les Journalistes) est » l'Auteur de la surprenante machine de l'homme artificiel, dans laquelle on voit circuler une liqueur » qu'on y met par la bouche, de la maniere que le » sang circule dans le corps humain. Ce qu'il y a de » plus grossier dans la liqueur qui circule dans cette » machine, se séparant du reste dans les cours de cette » circulation, sort par le derriere de la machine comme » des excréments, & ce qu'il y a de moins grossier » sort par devant comme de l'urine.

» On remarque dans cette machine le mouvement » naturel des poumons, l'attraction & expulsion de » l'air, en un mot, tous les mouvements du pouls, » & tous les autres qui sont naturels à l'homme. »

L'on voit bien que M. Vaucanson, pour faire son flûteur, n'a fait qu'ajouter à cette invention le méchanisme de quelques tuyaux, & d'un soufflet tel qu'on en voit dans toutes les petites orgues portatives de Nuremberg.

Le même Journal, au mois de Janvier 1680. parle encore d'une autre machine plus curieuse que la premiere. Voici les propres paroles : » Le même Au» teur a fait un cheval d'airain, dans lequel il a mis » un ressort si admirable, qu'il donne à ce cheval, qu'il » revêt d'une peau de véritable cheval, un mouve-

» ment. assez fort & assez continuel, pour lui faire
» faire dans un jour d'Automne quatre milles d'Alle-
» magne, c'est-à-dire, huit lieues de France, pourvu
» que ce soit en platte campagne. »

Jean Hautsch à Nuremberg fabriquoit des charriots, qui rouloient par ressorts; ils avançoient deux mille pas en une heure.

Enfin, je ne doute point qu'on ne veuille mettre au nombre des inventions aussi curieuses qu'utiles, celle des *montres de poche.* Or il est certain que nous devons cette invention à un Allemand, nommé *Peter Hele*, qui fabriqua les premieres à Nuremberg, en l'année 1500. Ces premieres montres avoient la forme d'un œuf. Mais il faut convenir que les Anglois & les François ont beaucoup perfectionné cette invention, & qu'ils nous surpassent aujourd'hui dans l'horlogerie. Je ne parle ici absolument que des premieres inventions.

Ce sont là quelques-unes des plus considérables inventions & des grandes découvertes, que l'Europe doit aux Allemands. Peut-on croire qu'il ait fallu du génie pour les trouver? Le Docteur Swift, Anglois, soutient que non. (*k*) Il dit en propres termes, que *l'usage de la boussole, de la poudre à canon, de l'Imprimerie, &c. a été tiré des ténebres de l'ignorance par la Nation la plus stupide, les Allemands.* On perd ses peines à répondre par des arguments solides à un ouvrage qui n'est qu'un persifflage continuel : ainsi je n'ai garde de vouloir prouver méthodiquement, que M. Swift avoit oublié sa Logique dans le moment qu'il traitoit de stupide une nation à laquelle il attribuoit lui-même la gloire des plus belles inventions. Mais, pour repliquer à ce Critique, si les livres & les inventions ne prouvent pas qu'une nation ait du génie, quels sont donc les caracteres qui peuvent le prouver? Croira-

(*k*) Voyez son Conte du Tonneau, Tom. 2. pag. 135.

t-on la Nation Angloiſe plus ſpirituelle qu'une autre, parce qu'elle ſait faire le commerce, qu'elle excelle dans des manufactures qui dépendent d'un pur méchaniſme, & que le Peuple Anglois paſſe ſa vie à prendre dans des Gazettes la matiere de ſes ſpéculations politiques? Qu'une nation ait produit un ou deux Poëtes, & qu'en revanche elle n'ait jamais eu ni Peintre, ni Sculpteur, ni Muſicien, dont le nom ait paſſé la mer, eſt-ce une preuve que cette nation-là l'emporte pour le génie ſur tous ces autres peuples dont elle tire ces mêmes Artiſtes, ainſi que les inventions les plus utiles? Au reſte, le Conte du Tonneau eſt un de ces livres badins, où l'on cherche moins à parler ſérieuſement qu'à montrer de l'eſprit. Je n'en ſuis pas moins l'admirateur du beau génie de M. le Docteur Swift, quoique je ne puiſſe prendre pour un bon mot une réflexion fauſſe en elle-même & dite avec ſi peu de politeſſe.

J'eſpere enfin que les inventions que je viens de rapporter, ſuffiront pour prouver ma theſe. Je n'ignore pas, que preſque dans toutes les Sciences, les Allemands ont fait encore d'autres découvertes dont je n'ai point fait mention, ſoit parce que je les ai ignorées, ſoit parce qu'elles ne ſe ſont point préſentées à ma mémoire, ſoit parce que je ne les ai pas jugées aſſez importantes, ſoit enfin parce que j'ai cru qu'un Auteur ne doit jamais tout dire.

CHAPITRE IV.

Des anciens Poëtes qui ont précédé Opitz.

LA premiere connoiſſance que nous ayions des Allemands, nous la devons aux Auteurs Latins. Je n'ai garde de vouloir examiner, ſi les anciens peuples

de la Germanie avoient des caracteres & savoient écrire avant les guerres qu'ils eurent avec les Romains qui les rendirent fameux; mais il y a grande apparence que non, vu qu'il n'est jamais parvenu à la postérité un seul monument qui puisse le faire conjecturer. Au contraire, *Tacite*, qui est le premier qui en ait fait une relation ample & détaillée, nous dit en termes formels : (*a*) » Il célebrent par des *Hymnes anti-* » *ques* (ce qui est chez eux la seule façon de conser- » ver la mémoire des choses remarquables & le seul » genre d'Annales) le Dieu Tuiscon, sorti de la terre, » & son Fils Mann, qui ont été la Tige & les Fon- » dateurs de leur nation. »

Lui, & les autres Historiens Latins qui ont parlé des Allemands, nous disent aussi, *qu'ils chantoient les actions de leurs Princes & de leurs Héros, pour en transmettre la mémoire à leurs Enfants.*

On peut conclure delà que l'usage des Lettres a été inconnu aux anciens Germains, mais que la Poésie étoit déjà fort ancienne chez eux du temps de Tacite, puisqu'il appelle leurs Hymnes, *Carmina antiqua.* Il est remarquable aussi, que du même moment que nous connoissons les Allemands, nous les connoissons aussi comme Poëtes. S'il est vrai ce que dit un Auteur ingénieux, *que toute la question de la Prééminence entre les Anciens & les Modernes bien entendue se réduit à savoir, si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui :* si, dis-je, ce raisonnement est vrai, nous pouvons soupçonner qu'il y avoit peut-être du bon dans ces anciens vers des Germains. Le fond de l'esprit humain a, je crois, été le même dans tous les siecles; mais comme cet esprit s'étend infiniment,

(*a*) *Celebrant Carminibus antiquis (quod unum apud illos Memoria & Annales Genus est) Tuisconem Deum Terra editum, & Filium Mannum, Originem Gentis conditoresque.*

à meſure que les connoiſſances ſe multiplient, & que la Poéſie ſur-tout a beſoin d'une infinité de figures, de métaphores & de comparaiſons, qui ne ſauroient être que groſſieres ſi elles ne ſont priſes dans les mœurs d'une nation policée, il eſt à croire que ces Hymnes ſe ſont fort reſſentis de la profonde ignorance où vivoient les Germains avant qu'ils euſſent commerce avec d'autres peuples.

Cependant il ne faut pas croire que les Germains fuſſent les ſeuls qui chantaſſent de mémoire les actions de leurs Fondateurs & de leurs Héros, & qui n'euſſent que ce genre d'Hiſtoire. Il ne ſeroit pas difficile de prouver que tous les peuples ont été dans ce cas. Les plus anciens Hiſtoriens des Grecs ſont les Poëtes ; & chez les Romains nous n'avons pas un ſeul ouvrage écrit en Proſe avant le temps d'*Appius Cæcus*. Tous les Auteurs diſent la même choſe des Chinois ; & *Ynca Garcillaſſo de la Vega*, dans ſon Hiſtoire du Perou, nous l'aſſure même des Américains. En effet, lorſqu'on ſe repréſente un peuple qui n'a nulle notion de l'Ecriture, il ſemble qu'il ne lui reſte aucun autre moyen, aucun parti à prendre pour conſerver la mémoire des faits, que la Poéſie ; c'eſt la nature même qui y conduit, c'eſt Phœbus qui inſpire les vers.

Jean Aventin, qui vivoit au commencement du XVI. ſiecle, & qui eſt fort verſé dans les antiquités d'Allemagne, aſſure » que le Roi Tuiſton, pour exciter la poſtérité aux grandes vertus, ayant commandé » à ſes peuples d'honorer les belles actions des hommes illuſtres par des Hymnes, le Roi L[illegible]er, à ſon » exemple, ordonna de compoſer des chanſons ſur » ceux qui feroient des actions mauvaiſes, pour les » couvrir de honte & les engager à ſe corriger ; que » ces eſpeces de Satyres avoient été chantées publiquement devant les maiſons, mais pas avant qu'on » eût allumé la chandelle, d'où elles avoient pris le

» nom de *Chansons Nocturnes*, ou *Hymnes à la chan-*
» *delle*. (*b* »

On remarque ici quelques traces des usages des Egyptiens, & peut-être une méthode plus simple, plus naturelle pour dégoûter les hommes du vice & les encourager à la vertu.

Le même Auteur, qui avoit fouillé la plupart des Bibliotheques d'Allemagne, parle encore en plusieurs endroits des anciens Vers Allemands qu'il a trouvés par-ci par-là ; & il dit entr'autres » avoir vu
» dans le Couvent de Saint Emeran à Ratisbonne de
» vieux Vers Latins fort bons, qui contenoient une
» description des faits héroïques de quelques anciens
» Rois ; *que ces Vers avoient été composés originelle-*
» *ment en Allemand*, & que l'Empereur Charlema-
» gne les avoit fait traduire en Latin par les plus ha-
» biles Poëtes. »

Albert Crantz, natif de Hambourg, qui vivoit vers la fin du XV. siecle, & qui, outre plusieurs autres ouvrages, a écrit une Histoire des Saxons en treize livres, & une des Vandales en quatorze livres, nous avoue ingénument, que les anciens Vers Allemands lui ont été d'un grand secours pour la composition de ces Histoires.

Le savant Tritheme, Abbé de Spanheim, qui écrivoit également vers la fin du XV. siecle, dit en termes formels : (*c*)

» C'étoit une coutume parmi nos ancêtres, tant
» François que Germains, de faire écrire en Vers

(*b*) *Ou Hymnes à la Lumiere*, la chandelle de ces temps-là étoit vraisemblablement du bois gras, ou quelque chose de pareil.

(*c*) *Mos erat majoribus nostris Francis & Germanis, ut Heroum facta vel dicta memoratu digna, per Sacerdotes Templorum patriis commendarentur carminibus, in quibus discendis, memorandis & decantandis, juvenum excitarentur ingenia, quæ consuetudo multis duravit annis, nec hodie defecit.*

» par les Prêtres les actions ou les paroles mémora-
» bles des Héros & de leurs aïeux pour les faire ap-
» prendre & chanter par la jeunesse, afin de l'exciter
» par-là à la vertu; coutume qui a duré fort long-
» temps, & qui n'est pas encore tout-à-fait abolie de
» nos jours. » Je pourrois alléguer quantité d'autres Auteurs qui assurent tous la même chose, si mon dessein étoit de grossir cet Ouvrage par des citations, & si je ne croyois que l'authenticité des anciens Vers Allemands est hors de toute contestation. Nos plus savants Critiques prétendent, que l'on trouve encore dans les Bibliotheques de plusieurs anciens Couvents de l'Allemagne quelques morceaux de cette Poésie antique; & quelques-uns assurent même en avoir vu qui étoient écrits sur du vélin. Si cela est, on ne sauroit trop blâmer ceux qui par paresse, par ignorance, ou par envie, cachent de pareils trésors à la République des Lettres; quoiqu'au fond je sois persuadé, que l'Histoire n'y perd pas plus que la Poésie.

Il est toujours certain, qu'il nous reste très-peu de notions de l'ancienne Poésie des Germains avant Charlemagne. Ce Prince, en rétablissant l'Empire d'Occident, voulut en même-temps y rétablir les Lettres. Je m'éloignerois trop de mon sujet, si je voulois rapporter ici tout ce que l'Europe, mais sur-tout l'Allemagne & la France, lui doivent à cet égard. Sous son glorieux regne, l'usage des caracteres devint commun, les Loix & l'Histoire furent écrites. Il a, dit-on, commencé à écrire une Grammaire Allemande; & ce qui est plus certain, c'est qu'il a composé des Vers Latins & Allemands. Le *Chronicon Mindense* le dit en propres termes; (*d*) & je le trouve confirmé par plusieurs Auteurs, sur-tout par M. Borel dans ses *Recherches sur les Antiquités Gauloises & Françoises*.

Louis le Débonnaire, Fils de l'Empereur Charle-

(*d*) Pag. 101.

magne, s'est donné beaucoup de peine pour faire traduire l'Ecriture Sainte en Vers Allemands; & c'est là, je pense, la plus ancienne version, dont on trouve les traces dans l'Histoire. Ce fait est rapporté avec beaucoup de précision par André du Chêne. (*e*)

Du temps de l'Empereur Lothaire I. vivoit Odefroi, Moine du Couvent de Weissembourg, qui, sous le regne de Louis II., son Successeur, publia une traduction en Vers Allemands des quatre Evangélistes. Dans une des trois Préfaces qui sont à la tête de cet ouvrage, l'Auteur dit qu'il s'y est engagé par les sollicitations de l'Impératrice Judith, qui témoignoit beaucoup d'aversion pour les Poésies mondaines & licencieuses; ce qui prouve assez (comme l'a fort bien remarqué M. Morhoff dans ses instructions pour la Poésie) que les Allemands faisoient dès-lors des Vers, qui n'avoient pas toujours pour objet les choses sacrées. Mais soit qu'il y ait eu peu de ces Poésies, soit qu'elles n'aient pas mérité d'être conservées, soit aussi que les manuscrits aient été perdus dans les troubles presque continuels de l'Allemagne, il est certain que nous ne connoissons qu'un très-petit nombre de ces anciennes pieces de vers, & que nous sommes obligés de descendre presque tout d'un coup jusqu'au regne de Fréderic Barberousse, pour pouvoir citer quelque Poëte de nom. On parle bien de quelques Versificateurs qui vi-

(*e*) Tom. II. pag. 326. *Cùm Divinorum Librorum solummodò Litterati atque Eruditi priùs notitiam haberent, ejus studio atque Imperii tempore, sed Dei omnipotentiâ atque inchoantiâ mirabiliter actum est nuper, ut cunctus Populus suæ ditioni subditus Theudiscâ loquens Linguâ, ejusdem Divinæ Lectionis nihilominùs notitiam acceperit. Præcepit namque cuidam uni de Gente Saxonum, qui apud suos non ignobilis vates habebatur, ut vetus ac novum Testamentum in Germanicam Linguam poëticè transferre studeret: quatenùs non solùm Litteratis, verùm etiam Illiteratis Sacra Divinorum Præceptorum Lectio panderetur.*

voient ſous les *Othons*, d'un Willeramus, qui fleuriſſoit ſous les Empereurs *Henri* III. & *Henri* IV.; mais, ou il nous manque leurs ouvrages, ou on ne ſauroit les ranger ſous les Poëtes Allemands, n'étant connus que par des Poëſies Latines.

Mais, quoique je me ſois fait une loi de ne parler que des Poëtes qui ont écrit en Langue Allemande, je ne ſaurois cependant paſſer ſous ſilence la fameuſe Roſwide, qui eſt ſi connue dans les ouvrages des Savants, tantôt ſous ce nom, & tantôt ſous celui de *Hurofvita*, de *Hurofvith* ou de *Roſvite*. Elle a compoſé ſix comédies dans le goût de celles de Térence, un Poëme ſur l'Empereur Othon le Grand, & pluſieurs autres pieces de vers. (*f*) Cette ingénieuſe fille étoit Religieuſe du Monaſtere de Gandersheim. Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur le ſiecle dans lequel elle a vécu, & la plupart ſe trompent à cet égard. Il eſt cependant fort probable qu'elle écrivoit vers l'année 970. parce qu'elle compoſa ſon Poëme ſur Othon I. à la priere de l'Empereur Othon II. qui regnoit alors. Tous les Critiques donnent de grands éloges à ſes Poéſies.

Au reſte, quoique ces premiers temps de l'Allemagne ſoient peu féconds en Poëtes, dont les noms & les ouvrages ſoient parvenus juſqu'à nous, il ne faut pas s'imaginer que les autres peuples modernes ſoient plus riches que nous en anciennes Poéſies. En Italie, Le Dante, Petrarque & Bocace, qui ſont les plus vieux Poëtes de cette nation, n'ont vécu que vers l'an 1300. En France les premiers Poëtes dont on ait connoiſſance, ſont les Poëtes Provençaux; & le plus ancien d'entr'eux a écrit, ſelon le rapport de *Claude Fau-*

(*f*) Taubmann dit: *Habui ego in Bibliothecâ Illuſtris Puellæ Germanæ, cui nomen Rhoſvita, Comedias ſex in æmulationem uti præſcripſit, Terentii factas item Panegyricum Hexametro & Elegiaco Carmine Ottoni Magno dictum, annis ab hinc ſeptingentis & amplius.*

chet, (*g*) en l'année 1155. ce qui tombe précisément sous le regne de Barbarousse. (*h*)

Or, sous cet Empereur, la Poésie étoit dans son plus beau lustre en Allemagne. Le Monarque lui-même, les Princes & les premiers Seigneurs de la nation s'occupoient à faire des vers; on disputoit à la Cour de l'Empereur pour le prix de cet art; on établit des jeux, dans lesquels des couronnes de laurier furent données par les Dames les plus qualifiées à ceux qui l'avoient emporté. L'histoire dit, qu'une certaine Dame de Winsbeck fit à une pareille fête la fonction de décerner cette couronne. Elle étoit Poëte elle-même; & nous lisons encore avec plaisir les belles exhortations en vers qu'elle a adressées à sa fille. Son époux avoit le même talent; & il nous a laissé une instruction pour son fils, qui est excellente ainsi que tous ses autres ouvrages. C'étoit un homme de grande considération, qui accompagna l'Empereur dans son expédition pour la Terre-Sainte.

M. Morhoff, dans son Histoire de la Poésie, (*i*) nous donne les noms de cinquante-huit des plus illustres

(*g*) Le Livre de M. Fauchet porte pour titre : *Recueil de l'origine de la Langue & Poésie Françoise, Rime & Romans.* M. Antoine du Verdier, Seigneur de Vauprivas, a rapporté la même chose dans sa *Bibliothequè des Auteurs François.* Le premier Poëte François, ou plutôt Provençal, qu'ils alleguent, est Maître-Eustache, qui vivoit en l'année 1155. Jean Nostradamus, qui a donné la Vie des principaux Poëtes Provençaux, est encore du même sentiment. Enfin M. de Fontenelle, dans son Histoire du Théâtre François, ne date la Poésie en Franee que du temps des Trouveires, Troubadours ou Poëtes Provençaux. Ils demeuroient dans l'Aquitaine, & s'assembloient à Toulouse. Le Moreri, pag. 206. lettre E. dit également : *Maître Eustache, que les Anciens appellent Huisiate ou Wistate, fut le premier Poëte François. Il a écrit un Roman intitulé Brut. Il vivoit l'an* 1145.

(*h*) Voyez Morhoff, pag. 293.

(*i*) Pag. 299.

tres personnages qui vécurent vers ce temps, & peu après en Allemagne, & qui tous s'appliquerent à la versification. Nous y trouvons l'Empereur Henri VI., le Roi Wenceslas *de Boheme*, le Marcgrave Henri *de Misnie*, le Marcgrave Othon *de Brandebourg*, & quantité d'autres Seigneurs des plus distingués.

Les ouvrages même de ces illustres Poëtes n'étoient guere connus il y a quelques années. M. Morhoff avoit tiré leurs noms des remarques du célebre Melchior Goldast, Critique judicieux & infatigable, auquel nous avons seul l'obligation de connoître, quoiqu'imparfaitement, l'ancienne Allemagne. Ce savant Antiquaire nous assure avoir *vu & lu* tous ces ouvrages dans la Bibliotheque de *Schobinger*, Taubmann, dans la Préface de son Commentaire *in Culicem Virgilii*, en porte le singulier jugement suivant : *Hæc profectò talia sunt, præ quibus genuinus aliquis Germanus Græcos Latinosque Poëtas fastidiat.* C'est, je crois, vouloir trop prouver.

Mais nous avons à *M. Bothmer* de Zurich l'obligation de connoître depuis quelques années les principaux Poëtes d'un âge aussi reculé, plus particuliérement que nous n'osions l'espérer jamais. Cet habile homme, Littérateur savant, Critique judicieux, & fort bon Poëte lui-même, a publié, il n'y a pas long-temps, un ouvrage très-curieux sous le titre d'*Echantillons de l'ancienne Poësie des Suabes du* XIII. *siecle, tirés de la Collection de Manesse.* Ce Livre, imprimé en grand in-8vo., est de 269 pages, outre l'Avant-Propos & un petit Glossaire à la fin. Il contient un nombre considérable de Poésies Suabes que l'Editeur a copiées mot pour mot sur un manuscrit infiniment rare, qui se trouve à Versailles dans la Bibliotheque du Roi. C'est par les bontés de M. l'Abbé de Salier, qui en est Bibliothécaire, que M. Bothmer a obtenu l'inspection de ce MSC. qui lui a été envoyé en original sous l'adresse de M. de Courteille, Envoyé extraordinaire de

S. M. T. C. aux Treize Cantons. Voici, en raccourci, l'idée que M. Bothmer nous donne de la beauté de ce précieux monument. C'eſt un grand *in-folio* écrit de deux mains différentes & en deux colonnes qui partagent les feuilles en longueur par le milieu. Les lignes ſont eſpacées au compas. Elles ne finiſſent pas avec le Vers, comme dans les éditions des Poéſies modernes ; mais les Vers ne ſont pas ſéparés les uns des autres que ſimplement par un point. Le texte eſt écrit fort liſiblement & avec beaucoup de ſoin. Ce Livre contient les Productions de cent quarante Poëtes, parmi leſquelles il y en a quelques-unes qui vont juſqu'à trois cents Strophes, de maniere que l'ouvrage entier contient environ ſix mille de ces Strophes. Les Mignatures ſuperbes, dont ce Livre eſt orné & dont il y en a une à la tête de chaque Poëte, augmentent le prix de ce ſuperbe MSC. Les deſſeins n'en ſont pas fort corrects ni fort élégants, ſelon le goût du ſiecle d'alors, mais le coloris eſt d'une vivacité admirable. Devant chacun de ces petits tableaux eſt un rideau de taffetas; ce qui ſans doute a beaucoup contribué à leur conſervation. Ils ont rarement du rapport avec la piece de Poéſie dont ils ornent le frontiſpice, mais ils ſont alluſion aux inclinations favorites du Poëte : tantôt c'eſt une chaſſe, tantôt un combat, tantôt un tournoi, &c. La plupart de ces peintures ſont encore ornées d'un caſque, d'un bouclier ou d'un écu dans leſquels les regles du blaſon ſe trouvent très-exactement obſervées, de maniere qu'elles pourroient encore ſervir à répandre des lumieres ſur cette Science & à la perfectionner. Elles apprennent auſſi à connoître les habillements, les armes, les trains de guerre, & diverſes particularités ſemblables de ce ſiecle reculé, & peuvent donner des connoiſſances utiles aux Hiſtoriens, aux Poëtes & aux Critiques ſur tous ces objets.

Au reſte, M. Bothmer croit avec beaucoup de vrai-

femblance que ce MSC. a été reçueilli & fait à Zurich même, par les foins d'un certain *Ruedger Maneffe*, qui étoit Sénateur de cette Ville en l'année 1280. & qui s'eft procuré une ample collection des meilleurs pieces de Poéfies Allemandes de fon fiecle.

L'ancien Langage Allemand n'a que très-peu d'affinité avec notre Langue moderne. Le caractere, qui eft nommé quelquefois, caractere de Moines, les noms, les verbes, les phrafes, la conftruction, tout eft différent, & il faut une étude particuliere pour comprendre l'ancien Germain. Je ne m'y fuis jamais appliqué, & c'eft ce qui me met dans l'impoffibilité de juger fainement de toutes les beautés que d'autres trouvent dans ces vers, & encore moins d'en traduire quelques morceaux pour les enchaffer ici. Mais autant que je puis m'y connoître, voici quel en eft mon fentiment. Toutes les Poéfies contenues dans ce fameux MSC. font ou des Odes, ou des Vaudevilles. Toutes, fans exception, ne refpirent que l'amour. C'eft pour cette raifon que leurs Auteurs prirent le nom de *Minne-Zingers*, qui fignifie en vieux Allemand *Poëtes* ou *Chantres de l'Amour*. L'ufage de cette expreffion s'eft encore confervé jufqu'à ce jour dans l'Idiome Hollandois. On voit, par les obfervations grammaticales & par le Gloffaire de M. Bothmer, que le langage de ces tendres Lyriques n'a rien de barbare, mais que leur ftyle eft pur & affervi aux plus exactes regles de la Grammaire. Leurs Odes n'ont pas une grande élévation, l'objet de leur chant n'en paroît guere fufceptible. Ce font plutôt des efpeces de Quatrains ou de Stances. Leurs Vaudevilles ou Chanfons fouffroient encore moins de brillant ou de fublime. On y trouve donc beaucoup de naïveté, des images affez nobles & fort naturelles, par-ci par-là, des traits de Morale qui marquent du génie & qui tendent à infpirer la vertu plutôt que la galanterie. Il eft à croire qu'un fiecle qui a produit tant de Verfificateurs pour chanter l'amour, n'aura

pas été destitué de Poëtes capables d'embrasser des objets plus graves, & c'est dommage qu'il ne se soit pas trouvé alors en Allemagne plus d'un Manesse pour en former des collections propres à instruire & à amuser la postérité.

Toutes ces Poésies nous conduisent à ces temps déplorables, où l'Empereur Fréderic II. ayant été la victime de l'orgueil & de l'ambition des Papes, l'Allemagne tomba dans les funestes désordres du grand Interregne, qui commença en l'année 1250. & dura jusqu'en 1273. que Rodolphe, Comte de Habsbourg, fut élu Empereur. Ces vingt-trois ans ne forment qu'un enchaînement continuel de troubles, de guerres & de désolations, que causa la rivalité de cinq compétiteurs à l'Empire, appuyés chacun par un puissant parti. On sent bien que des temps aussi orageux ne pouvoient qu'interrompre les progrès des Lettres, & sur-tout de la Poésie, qui ne fleurit que dans des jours tranquilles & sereins.

Presque les seuls Versificateurs que l'on connût & qu'on estimât alors, étoient les soi-disants *Maîtres Chanteurs* (*k*) C'étoient des Poëtes de profession qui formoient une société, un corps à part dans l'Empire, qui obtinrent le monopole exclusif de débiter des vers & de célébrer les faits & gestes des preux Chevaliers & des valeureux Champions dans les tournois. Déjà l'Empereur Othon II. leur avoit accordé plusieurs grandes prérogatives, qui furent confirmées & augmentées dans la suite par Maximilien I. dans la fameuse Constitution qu'il fit *de honore & privilegiis Poëtarum.* Les Empereurs Charles V. & Rodolphe II. y ajouterent encore de nouveaux privileges; & dans leurs Ordonnances de Police des années 1548. & 1577. on trouve que ces *Maîtres Chanteurs* sont distingués fort avantageusement des mauvais Rimailleurs, dont l'Allemagne

(*k*) *Meister Sanger.*

étoit inondée, & que l'on y proſcrit. Ils obſervoient plusieurs cérémonies aſſez bizarres à la réception d'un nouveau membre de leur corps, le couronnoient de laurier, & lui donnoient la permiſſion de porter l'épée. M. Morhoff nous donne un échantillon de leurs Poéſies. (*l*) C'eſt une eſpece d'Ode, ou plutôt de Chanſon, pour être récitée avant une bataille. Cette piece, quoique d'un ſtyle aſſez approchant de celui d'à-préſent, me paroît fort mauvaiſe. Il y a un refrain qui doit imiter le ſon du tambour par ces mots:

Pidi, pom, pom, pom.
Drari, drom, drom, drom,
Kyrie eleyſon.

Malheur aux Poëtes, qui du plus beau talent de l'eſprit humain, d'un art infiniment noble, ſont obligés de faire un vil métier!

Cependant il ne faut pas confondre avec ces *Maîtres Chanteurs* une autre eſpece de Rimeurs, qui infecterent pendant quelque temps l'Allemagne, & que l'on nommoit des *Maîtres de Ferule;* (*m*) c'étoient de mauvais plaiſants dont on ſe ſervoit dans les Proceſſions publiques, mais ſur-tout dans les exercices des Chevaliers de l'Arquebuſe. Lorſque ceux-ci tiroient au blanc ou à l'oiſeau, ils faiſoient des impromptus ſur chaque coup. Leurs bouffonneries, ſouvent mêlées d'obſcénités, ſont très-propres à amuſer la populace.

Pour revenir plus immédiatement à notre ſujet, nous remarquerons que, ſelon le rapport d'une ancienne Chronique de Limbourg, les Allemands changerent vers l'année 1350. (ce qui tombe ſous le regne de Charles IV.) non-ſeulement leurs habits, mais auſſi leur Poéſie & leur muſique. Il paroît cependant que

(*l*) Pag. 315.
(*m*) *Pritſth Meiſter.*

cette réforme n'eut pas encore tout le succès qu'on en auroit souhaité ; & les morceaux de Poésie qui nous restent de ce temps-là, se ressentent de l'imperfection qui accompagne ordinairement les premiers pas nouveaux dans chaque art.

Environ dans ce temps-là, ou du moins peu avant, vivoit Hugues de Trimberg, qui a écrit un assez gros livre en vers, qu'il nomme le *Coureur* (*n*) & qui contient une Satyre assez ingénieuse des abus qui regnoient alors dans tous les états, mais principalement parmi le Clergé.

Il avoit pour Contemporain un certain Freydanck, qui composa un ouvrage qu'il intitula *la Bible des Laïques ;* c'étoit un récit en Vers des principales Histoires du vieux & du nouveau Testament, mêlé de Réflexions morales & d'excellents préceptes.

Vers la fin du quinzieme siecle fleurissoit en Allemagne le célebre Conrad Celtes Protucius, natif de Schweinfurth sur le Meyn. L'Empereur Fréderic IV. honora cet habile homme d'une estime particuliere ; & ce fut des mains de ce Monarque qu'il reçut le Laurier Poétique. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut le premier Poëte Allemand qui obtint cet honneur. Celtes s'étoit acquis également la protection de Fréderic, Duc de Saxe, & de plusieurs autres Princes de l'Empire. Nous avons une édition de ses Poésies à Nuremberg en 1502.

En l'année 1494. Sébastien Brandt, fameux Jurisconsulte & Conseiller de l'Empereur Fréderic IV., publia un Livre qui a pour titre, *le Nouveau Vaisseau de Narragonie.* (*o*) C'est une Satyre des mœurs du siecle ; il y représente quantité de foux de différentes especes, rassemblés dans un vaisseau qui vogue au gré des vents.

(*n*) *Den Renner.*

(*o*) Le mot Allemand *Narr* veut dire Fol ; *Narragonie*, Pays de la Folie.

Je ne saurois passer sous silence le Poëme qui a pour titre, *les faits & gestes, ainsi que les dangers du preux, du louable & du bien renommé Héros & Chevalier Tewrdanck*, composé par Melchior Peintzing, Chapelain à Saint-Alban, près de Mayence, & Prévôt de Saint-Sebolde à Nuremberg. L'Auteur dédie son Ouvrage à Charles-Quint, qui n'étoit alors encore que Roi d'Espagne, Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, &c. aussi ce Poëme parut-il en 1517., c'est-à-dire, deux ans avant l'élévation de Charles à l'Empire. Le style de ce Livre est dur & rude, la versification lâche & peu correcte. Au reste, il auroit paru digne d'attention au Pere le Bossu, qui a prétendu établir pour regle qu'un Poëte épique doit choisir son sujet avant ses personnes, & disposer toutes les actions qui se passent dans le Poëme avant que de savoir à qui il veut les attribuer. Car ici c'est l'envie, l'audace, la présomption, l'amour, & d'autres passions, qui sont personnifiées & que l'Auteur introduit sous des noms allégoriques, qui veulent séduire le Chevalier Tewrdanck, qui lui tendent sans cesse des pieges; mais ce Héros s'en tire toujours avec honneur, & châtie enfin tous ces ennemis secrets de son repos. Sous cette allégorie continuelle l'Auteur trouve moyen de rapporter les principaux traits de la vie de l'Empereur Maximilien I. & de le présenter comme un modele de vertus.

Ce qui gâte ce Poëme, ce sont les récits longs & ennuyeux de toutes les actions merveilleuses que le Héros entreprend pour plaire à la Princesse Ehrenreich, Fille du Roi Romreich, qui regnoit dans un pays situé vers le couchant du Soleil. Les combats en champ clos, les monstres terrassés, les lions pourfendus, & toutes les gentillesses de l'ancienne Chevalerie n'y sont point épargnées; il y a à la Bibliotheque du Roi un exemplaire de ce Livre magnifiquement imprimé.

Après avoir parlé d'un Poëme épique, oserai-je ne pas interrompre l'ordre des temps, descendre tout d'un

coup jusqu'à un ouvrage qui, sous un titre Bas-Comique & sous une forme très-simple & naïve, nous présente un tableau parfait des mœurs du siecle & la critique la plus ingénieuse des sottises humaines? C'est *Reynier le Renard.* Ce Livre est attribué à Nicolas Baumann, qui, après avoir essuyé bien des malheurs, parvint à être Secretaire du Duc Magnus de Mecklenbourg, & qui le publia en l'année 1522. Ce n'est pas un petit préjugé en faveur de cet ouvrage, qu'il a été traduit en toutes les Langues, & nommément en François, comme il paroît par la Bibliotheque de Du Verdier, qui le cite sous le titre suivant.

» Reynier le Renard, Histoire très-joyeuse & ré-
» créative, contenant 70 chapitres, imprimée en deux
» Langages, François & Bas-Allemand, Anvers 8vo.
» par Christofle Plantin 1566. »

L'original Allemand a 75 Chapitres, dont le Traducteur François a retranché ceux qui traitent trop librement des abus qui s'étoient glissés parmi le Clergé. Comme l'Auteur vivoit dans la Basse-Saxe, il a écrit dans le patois de son pays. Il y a bien des gens qui le comparent à tout ce que nous avons de meilleur en ce genre.

Je ne cite point le livre de l'Espiegle, qui n'étant point écrit en Vers, ne sauroit trouver place ici. Il me paroît d'ailleurs fort au-dessous de Reynier le Renard, quoiqu'on ne sauroit lui disputer le caractere d'Original en son espece. On voit encore aujourd'hui le tombeau du fameux *Espiegle* dans la Ville de Molln.

Presque dans le même temps vivoit Jean Sachse, qui d'abord fut un simple artisan, parvint ensuite au poste de Maître d'école à Nuremberg, & s'appliqua fortement à la Poésie, depuis l'année 1514. jusqu'à 1567. Il a composé & publié 6048 pieces de Vers dans lesquels il y a du génie, mais, comme on peut croire, peu de savoir, & qui se ressentent du mauvais goût universel de ce siecle, ainsi que de la rudesse de la Langue & de la stérile abondance du Poëte.

Ce fut vers ces temps-ci que Luther entreprit sa réformation. Le zele & peut-être l'Enthousiasme pour sa nouvelle Doctrine s'étoit emparé de tous les esprits, & paroît avoir absorbé le goût de la Poésie, les troubles & les guerres cruelles que la Réformation fit naître, acheverent d'étouffer la voix des Muses; personne ne pensa à faire des vers. Il n'y eut que les Maîtres Chanteurs, qui continuerent leur métier, & qui rimaillerent pour gagner leur vie.

A mesure que l'Allemagne se calma, le génie poétique de la nation sortit de sa léthargie. M. Morhoff rapporte en entier un Poëme sur la *Ligue Anséatique*, qui fut composé en l'année 1618., par Jean Domann, Syndic des Villes Anséatiques. Il y a de fort jolies choses dans cette piece, & la versification en est plus réguliere que de tous ceux qui l'ont précédé; mais le style n'est ni assez correct ni assez poli.

Cependant *Jean Domann*, & un certain *Pierre Denaisius*, fameux Jurisconsulte & Assesseur de la Chambre de Spire, qui versifia au commencement du XVII. siecle, furent les avant-coureurs du grand homme qui étoit sur le point de paroître, & qui devoit donner un nouveau lustre à sa Patrie par ses Vers immortels.

Car je serois fâché de me faire illusion au point d'envisager les Poëtes dont j'ai parlé jusqu'ici comme excellents. Non certes; leurs ouvrages ne sont que médiocres, & se ressentent de l'état de langueur où les beaux Arts & les Lettres étoient tombés généralement après la décadence de l'Empire des Romains. Tout ce qui me paroît, c'est qu'on peut sans présomption comparer ces anciennes Poésies Allemandes à celles des Ronsards, des Du Bartas, & de tout ce que la France a produit avant Malherbe. Il n'en est pas de même pour l'Italie. Dante, Petrarque, l'Arioste, Boccace, le Triffin, le Tasse, ces hommes incomparables avoient déjà vécu lorsque M. Opitz parut.

On aura remarqué, que je n'ai cité d'autres Poëtes

que ceux qui ont écrit précisément en Langue Allemande; si j'avois voulu rapporter les seuls noms de ceux qui se sont rendus célebres en Allemagne par des Vers Latins, j'aurois été obligé d'excéder les bornes d'une Dissertation. Je suis d'ailleurs pressé de venir à ce temps heureux, à ce siecle qui produisit Opitz.

C'est ici une vraie époque pour la Poésie en Allemagne. J'essaierai de faire connoître Opitz, son génie & ses ouvrages dans le Chapitre suivant. Après lui cet art s'est encore perfectionné peu-à-peu parmi les Allemands; & la foule des Gens de Lettres qui s'y sont appliqués, n'a été que trop grande. Dans la suite de cet ouvrage je tâcherai de faire choix des Poëtes les plus célebres qui ont écrit depuis Opitz, & de donner une traduction de quelques-unes de leurs pieces. Ce n'est pas que je croie pouvoir les présenter dans tout leur éclat. Une foible version en prose n'est guere capable d'exprimer des beautés poétiques. Le style, les rimes, l'harmonie, la cadence, tout concourt dans les vers à charmer l'oreille & à ravir l'ame. La prose, dénuée de tous ces avantages, ne peut tout au plus que rendre à l'esprit les idées en gros, & faire connoître le plan général d'un Poëme. Qu'est-ce encore lorsque cette prose n'est qu'une traduction d'un homme qui n'écrit pas dans sa Langue!

Les deux derniers Chapitres contiendront quelques réflexions sur le théâtre Allemand & sur les Orateurs de cette Nation. Trop heureux, si les exemples dont je ferai choix, paroissent à des Juges éclairés des preuves de ma these, & que je sois fondé à dire: *Alunt & nostra flumina cygnos.*

CHAPITRE V.

D'Opitz.

DÈs le moment que Martin Opitz de Boberfeld fit paroître ſes premiers vers, il éclipſa tous les Poëtes dont la réputation avoit brillé pendant les ténebres qui couvroient les Arts & les Sciences en Allemagne.

Il naquit le 23 Décembre 1597. dans la ville de Buntzlau en Siléſie, de parents d'une fortune médiocre. Après avoir beaucoup voyagé & paſſé par différents états de la vie, il parvint au poſte de Conſeiller du Prince de Lignitz, & fut enfin Hiſtoriographe du Roi de Pologne. Il mourut de la peſte à Dantzick le 20 d'Août 1693., ſans avoir été marié.

Les voyages lui avoient procuré la connoiſſance des plus illuſtres Savants de ſon temps; & il entretenoit un commerce de Lettres réglé avec le fameux Grotius, Saumaiſe, Heinſius, & beaucoup d'autres. Il profita de leurs lumieres, & indépendamment de ſon talent pour la Poéſie, il devint lui-même grand Littérateur. S'il y a un défaut que l'on puiſſe reprocher à ſes Poéſies, c'eſt qu'elles ſont trop chargées d'érudition.

L'édition que j'ai de ſes œuvres eſt de l'année 1644., en trois Volumes *in-octavo* d'un caractere fort menu, & qui pourroient faire ſix volumes d'un caractere raiſonnable. J'ai marqué en note les titres des pieces que ces œuvres contiennent. (*a*) On ne peut que s'éton-

(*a*) Volume I.

1. L'Epitre dédicatoire, qui ſert en même-temps de Préface, datée de Breſleau le 28 Décembre 1628.
2. Epitre à Uladiſlas IV. Roi de Pologne & de Suede.

ner de voir un homme qui n'a poussé sa carriere qu'à environ 42 ans, posséder une érudition aussi profonde, une lecture aussi vaste, voyager presque continuellement, & trouver le loisir, au milieu des agitations

*3. Epitre au Prince Ulric de Holstein.

4. Le Mont Vésuve, Poëme.

* 5. Déscription de la Seigneurie de *Vilguet* en Silésie, appartenante au Duc Henri Wenceslas de Munsterberg.

6. Daphné, Poëme Lyrique pour être mis en Musique.

7. Eloge du Dieu Mars, Poëme.

8. De la tranquillité de l'ame.

9. Eloge de la Vie champêtre.

10. L'Antigode de Sophocle, traduite du Grec, & mise en Vers Allemands avec des notes fort savantes.

11. Les Troyennes de Séneque, traduites du Latin en Vers Allemands avec des notes.

12. Les Sentences de Caton, traduites en Vers Allemands.

13. La vanité du Monde, traduite du François.

14. Les Quatrains de Pibrac, traduits du François en Vers Allemands.

15. Hymne à la gloire de Bacchus, traduit du Hollandois de Heinsius.

Volume II.

1. Les Forêts poétiques : livre premier, qui contient des Odes, des Epitres & des Poésies diverses sur toutes sortes de sujets.

2. Les Forêts poétiques : livre II. contenant des Epithalames.

3. Les Forêts poétiques : livre III. contenant des Elégies.

4. Les Forêts poétiques : livre IV. contenant des Poésies tendres, des Pastorales, des Eglogues, des Sonnets, des Epigrammes.

5. Les Amours de la Nymphe Hercinie, Pastorale.

Volume III.

Poésies sacrées.

1. Le Cantique des Cantiques, mis en Vers Allemands en forme d'Eglogue. Il contient sept Chants, qui forment un Dialogue entre Salomon & la Sulamite, les Filles de Jérusalem chantent le Chœur.

de la guerre de trente ans, d'écrire un si prodigieux nombre d'excellents vers. Il n'appartient qu'à de certains génies supérieurs, de remplir si merveilleusement le court espace que la nature met entre l'instant de la naissance & celui de la mort.

Il eut le bonheur de jouir pendant sa vie d'une réputation qu'il méritoit. On disoit de lui, *non potest ascendere altius musa patria ;* & je crois qu'on ne s'est pas trompé de beaucoup. M. Morhoff lui compare, & semble même lui préférer le Poëte *Flemming*, qui écrivit après lui ; mais il n'appartient pas à tout le monde de sentir toutes les beautés d'*Opitz*.

Il est remarquable que ce Poëte a été contemporain de Malherbe, & que ces deux grands hommes sembloient s'être donné le mot pour faire connoître le véritable bon goût des Vers, l'un en Allemagne & l'autre en France.

Voici la traduction la plus fidelle qu'il m'a été possible de faire d'un Poëme d'*Opitz*, sur l'embrasement du Mont Vésuve. C'est une de ses premieres produc-

2. Les Lamentations de Jérémie en Vers Allemands.
3. Le Prophete Jonas, Poëme.
4. Judith, Ouvrage dramatique.
5. Cantiques sacrés, tirés des Epitres de saint Paul & des autres Apôtres, pour être chantés les Dimanches & les Fêtes.
6. Odes sacrées, tirées des Pseaumes de David.
7. Hymne sur la naissance du Sauveur.
8. Pensées à l'occasion de la nouvelle année 1621.
9. Soupirs poussés près de la Croix de Jesus-Christ.
10. Le Pêcheur repentant.
11. Hymne à la gloire de Jesus-Christ.
12. Réflexions sur le Martyre du Sauveur, en prose.
13. Consolations Chrétiennes & Philosophiques contre les malheurs & les revers de la guerre, divisées en quatre Chants.

Il a traduit outre cela en Vers Allemands *l'Argenis* de Barclay ; mais elle ne se trouve pas dans le Recueil de ses Ouvrages. Je ne rapporterai pas non plus ici les titres de différents Ouvrages fort savants, qu'il a composés en prose.

tions. Si l'on vouloit faire le parallele de ce Poëme avec quelque autre écrit dans une Langue différente, l'équité exigeroit de ne pas opposer un original en vers à une traduction en prose; au moins faudroit-il, ce me semble, renverser les vers & retrancher les rimes de la piece qu'on croit rivale, la réduire en langage ordinaire, & puis confronter.

Cette remarque générale doit s'appliquer à toutes les pieces qui sont contenues dans la suite de cet Ouvrage.

LE MONT VÉSUVE.

Poëme de M. Opitz.

Nature, dont la vertu fit éclore les éléments, toi qui es le premier ouvrage & le chef-d'œuvre du Tout-Puissant, sœur de tous les temps & mere des êtres d'ici-bas, Déesse, permets à mon esprit de pénétrer dans ton empire; qu'il ose raconter tes merveilles, dont, avant moi, nul Germain n'a parlé en langage des Dieux. Guidé par la vérité, je vais développer la cause qui fait lancer des pierres au Vésuve : d'où naît son embrasement, quelle matiere nourrit ses flammes.

Viens, Apollon, viens à mon secours suivi de la troupe sacrée des Muses. Que leur main me guide dans cette carriere nouvelle, je marcherai d'un pas sûr, où leur esprit me conduira.

Et toi, Héros, digne rejetton des illustres Piastes, image de l'ancien temps, lumiere de ce siecle, Prince par ta haute naissance, mais plus encore par ta valeur, toi qui es doué de tous les talents & d'une ame inébranlable, délices de la patrie, & qui fais la plus douce consolation de tes peuples, pardonne, par un effet de ta clémence, aux transports de mon cœur, qui ose te consacrer des Vers si peu dignes de tes regards.

Pour offrir des présents à un grand Prince, je sens qu'il faut posséder des trésors qui me manquent. Sup-

plée à ce défaut; jette sur moi quelques rayons de cette grace, de cette protection que tu accordes toujours aux Sciences. Daigne recevoir mon ouvrage avec plaisir; & puisse ce léger plaisir être bientôt suivi de la douce satisfaction de voir finir les horreurs de cette guerre cruelle! Oui, Prince, tu poseras, par la bénédiction du Ciel qui te chérit, les fondements d'une nouvelle félicité : ton bras formidable frappera ceux qui pourroient former le dessein de mettre notre patrie de nouveau en feu & en sang : les villes & les habitants de la campagne se réjouiront de ton bonheur, & tu seras ici le témoin de la liberté de tes Sujets & de la gloire de tes enfants!

L'homme sage se fait une habitude d'employer à mille travaux le temps, ce court espace de la vie; & son esprit s'applique aux plus beaux arts. Mais il ne trouve rien qui soit plus propre à prouver sa supériorité sur les autres êtres qui habitent ce *monde* qui les nourrit, que lorsqu'il emploie les facultés de son ame à contempler ce vaste édifice depuis le faîte jusqu'aux fondements; lorsqu'il occupe les yeux de son esprit, qu'il promene ses regards sur les ouvrages de son Créateur, dans lesquels la sagesse & la bonté éclatent par tout; & quand il examine & l'essence & les mœurs de la nature, d'abord il remonte vers les lieux d'où il est descendu, il s'éleve jusqu'au Ciel, d'où il tient cette partie de la divinité qui est en lui. Il observe que tout est uniforme dans cette voûte immense, si simple en sa structure. Il n'y trouve ni grandeur ni mesure de compas, relative à aucune autre. Tout y est sans mêlange, entier, parfait & immuable. Tout ce que les Cieux renferment est orbiculaire & lumineux, asservi au mouvement, rapide par sa nature, riche & puissant par ses effets. Il y voit ces spheres où les étoiles, ces ornements de la nuit, font leur course éternelle, au-dessus desquelles brille le Trône du Très-Haut.

Après avoir examiné ces corps céleſtes, il enviſage les êtres qui ſont ſous eux. L'air, le feu, l'eau & la terre deviennent les objets de ſon attention. Il voit ce qu'ils ſont & ce qu'ils deviennent, lorſque le froid, le chaud, l'humide & le ſec les uniſſent enſemble. Il connoît par quel mêlange admirable les couleurs ſe peignent à nos yeux; quelles ſont les cauſes du goût, des ſons, de l'odeur, du ſentiment. Il diſtingue les créatures qui ſont douées d'une ame & de la vie : parmi ces êtres différents l'homme ne ſauroit rien trouver de plus noble que l'homme même. Il ſent la préférence naturelle qu'il a ſur tout ce qui habite la terre, ſur tout ce que nourrit l'air, ou que la mer enferme dans ſon ſein.

Oui, le grand livre du monde, qui nous parle à chaque pas de celui qui créa l'Univers, & qui verſe encore ſi abondamment ſur lui ſes divines influences, contient la plus belle étude. Eh! ſans ces connoiſſances, à quoi nous ſerviroit notre exiſtence? Sommes-nous ſur la terre pour chercher avidement l'or & l'argent, les honneurs & la pompe; pour paſſer les jours & les nuits dans les feſtins, ou pour ſatisfaire à tant d'autres beſoins honteux?

Non, l'homme n'eſt véritablement homme que quand la noble ardeur de connoître, l'éleve au-deſſus de lui-même, quand il pénetre dans le ſein de la nature. Tantôt porté juſqu'au firmament, il y rit des Palais que nous élevons, de l'or que nous tirons des entrailles de la terre, & de toute la terre même. Lorſque d'en haut il contemple ce petit globe que la mer couvre en partie & qui en partie eſt déſert, inhabité, tantôt ſable aride, tantôt vaſte ſolitude, & nulle part tout-à-fait cultivé, couvert ici de neiges éternelles, & là, embraſé d'un Soleil dévorant : ah! dit-il en ſoi-même, eſt-ce là ce point où ne regne jamais le repos, ſi le fer & le feu n'en ſont le partage? où l'on ne reſpire que la guerre? Inſenſés que nous ſommes!

Voici

Voici jusqu'où vont les limites des Germains ; n'allons pas plus avant usurper sur l'Empire des François. C'est ici qu'est tracée la frontiere de l'Hespérie. Le sage regarde d'un œil serein & tranquille tout ce qu'on prend aujourd'hui pour le rendre demain. Il est content, lorsque les sciences qui le conduisent à connoître la cause de toutes choses, le font en même-temps triompher de la mort & de l'envie.

Qu'est-ce donc qui peut m'empêcher plus long-temps de remonter à mon sujet? déjà mon esprit s'éleve dans les airs, & son vol rapide m'emporte.

Mais comment puis-je, ô délicieuse Campanie! te contempler de tous côtés? Chaque bourg, chaque hameau a ses charmes; si la fertile Italie est le jardin du monde, tu es le jardin de l'Italie. Le Ciel te rit sans cesse. Les zéphirs qui soufflent chez toi, sont toujours salutaires. Bacchus & Cerès s'y disputent le prix. Celle-ci vante ses épis dorés, celui-là son jus divin. Flore y fait naître un double Printemps, & les fleurs y couvrent deux fois les champs. Nulle mer n'a sur ses bords d'aussi beaux édifices. Nulle part on n'a vu de port aussi superbe que *Cajette* près du *Cap de Misene*, où le Fils d'Anchise, conduit par la Sybille à travers les ténebres, trouva le chemin des Enfers, où le Peuple profitant des bains salubres, passa ses plus beaux jours dans les bras de la mollesse, où la volupté, plus que la guerre, fit perdre à Annibal même sa puissance. Ici, les montagnes couvertes de buissons, sont riches en gibier; là, l'œil découvre des vignobles fertiles, la délicieuse *Falerne*, l'abondante *Sorrento*, le *Gaure* que Pan connoît mieux que tous les autres côteaux, où jadis la tendre Néréide se promena dans le calme de la nuit, où dans une feuille de vigne elle recueillit les larmes que lui fit verser l'amour; où, près du *Lac de Lucrin*, Galathée par son adresse échappa aux Satyres effrontés.

L'on convient cependant que le Vésuve l'emporte

ſur tous les autres Monts : Véſuve l'objet de mes chants ! il voit devant lui la mer de Thyrrhene, qui en baigne le pied. C'eſt dans cette mer que s'élevent les Iſles de *Prochyta* & de *Pythecuſe*, & *Neſita*, fameuſe par ſon air ſouvent infecté ; ainſi que la célebre *Caprée* qui ſervit de retraite au farouche Tibere, lorſque ce Maître de la terre, rongé par les remords, n'y vivoit que dans les cruelles inquiétudes qui accompagnent le crime, exemple terrible pour les Tyrans, qui, commençant par proſcrire les gens de bien, finiſſent par ſe proſcrire eux-mêmes ; qui deviennent l'horreur du genre humain, & qui, après une cruauté de courte durée, ſont obligés de deſcendre tout ſanglants chez le gendre de Cerès !

Plus près du Véſuve eſt ſituée la belle *Naples*, appellée *Parthenope* du tombeau de ſa Nymphe : c'eſt là que coule le *Sebethe*, qui arroſe cette charmante contrée que Pellion choiſit autrefois pour y bâtir ſa maiſon de plaiſance, nommée *Pauſilippe*. Virgile, le divin Virgile, choiſit même le pied de cette montagne pour y faire ſon tombeau. De fertiles prairies, de vaſtes plaines, abondantes en fruits & en troupeaux, environnent le Mont. Il reçoit de ſes vignobles de l'ombre & des plaiſirs. Ils eurent de tout temps la réputation de produire le nectar le plus délicieux de la terre. Ainſi que le Parnaſſe, ce riant ſéjour des Muſes, il préſente une double colline dont la cime s'éleve dans les nues.

Hélas ! pourquoi faut-il que les dons les plus rares de la généreuſe nature ſoient accompagnés de tant d'imperfections, de tant de défauts, & qu'ils portent avec eux leurs propres poiſons ? Les plus beaux plaiſirs de la terre s'envolent : le malheur eſt éveillé avant même que le bonheur ſoit endormi ; l'abeille, qui diſtille le miel, malgré ſa douceur, eſt armée de l'aiguillon ; & là où l'on trouve la roſe, l'épine eſt à craindre.

La ſavante antiquité ne détermine point le temps

où cette montagne fit la premiere fois ses ravages, ni quand son embrasement commença d'éclater. Je ne veux point rappeller ici l'horrible incendie qui arriva sous le fortuné regne de Titus, lorsqu'Eole en porta les cendres jusqu'en Afrique & en Egypte. L'Histoire a marqué combien de fois, & avec quelle fureur, ce torrent embrasé est sorti de son gouffre : je descends à une époque plus récente. On n'a vu qu'onze fois décroître la lune pâle & mourante, depuis que l'antre enflammé ouvrit de nouveau sa bouche terrible pour vomir des feux dévorants.

La moitié du monde étoit ensevelie dans un doux & tranquille sommeil, quand tout-à-coup la contrée qui environne le Vésuve s'éleva avec tout ce qu'elle porte; & bientôt après, cédant à son énorme poids, s'abaissa en tremblant. Le peuple effaré pâlit, les voûtes des maisons s'ébranlent, la mer est agitée. Aurore paroît, mais plus pâle que jamais. Elle trouve toute la montagne environnée d'un épais nuage, que l'éclat de ses rayons brillants ne sauroit percer; elle se voit incapable de donner des couleurs à la triste & sombre campagne; elle laisse ses coursiers blancs en arriere; ils la suivent de loin.

Jamais les prairies ne parurent si noires, quand, au milieu de la nuit, les étoiles perdent leur éclat dans un épais brouillard qui vient les cacher. La fumée monte droit comme un énorme pin dessus sa racine; & s'étant élevé jusqu'au Ciel, elle se partage de tout côté & forme de longs rameaux. Le prodigieux amas de cendres qui accompagnoit cette vapeur, creve & se répand dans les airs. Bientôt un épouvantable fracas se fait entendre : on croit que Jupiter fait gronder son tonnerre, qu'il lance ses foudres sur les ouvrages des hommes pervers, & que les fondements de la terre en sont ébranlés. Tel un Héros intrépide, qui combat pour la liberté, & qui justifie tous ses exploits par la bonté de sa cause, fait pleuvoir autour

F ij

de lui des grenades enflammées, foudroie par ces globes d'airain qui portent dans leurs flancs le feu & la mort, une ville obſtinée qui doute de la juſtice de ſes armes, & méconnoît ce qui lui eſt ſalutaire.

L'embraſement juſqu'alors renfermé, ſe fait des routes nouvelles pour jetter au-dehors ſes flammes dévorantes ; il vomit les entrailles de la terre ſous des formes hideuſes ; il pouſſe vers le Ciel avec un bruit affreux des monceaux d'une fange infectée & d'un ſable noir tout rempli de ſoufre & de bitume, contre leſquels il n'eſt point d'abri aſſuré.

De ce gouffre fatal on voit ſortir en même-temps un fleuve brûlant, à qui tout eſt contraint de céder ; il ſe partage en ſept rivieres ardentes qui mugiſſent & précipitent leurs cours vers le rivage où leurs flots embraſés conſument & les plaines & les côteaux. A l'inſtant les campagnes ſont déſolées, & les troupeaux dévorés par les flammes. L'herbe ſe ſeche tout-à-coup. Les arbres tout en feu ſont entraînés avec leurs racines. Les forêts & les pleines de *Phlegrée* ſont couvertes de flammes. Ici, l'ancienne *Hérąclée*, là, l'agréable château, nommé *Octavien*, là, mille bourgs, mille villages, mille hameaux remplis des fruits de la terre ſont embraſés. Les eaux épouvantées fuient le rivage.

Une partie du peuple, triſtes reſtes de ceux qui ſont étouffés par les cendres & la fumée ou emportés par les flots ardents, court, s'éloigne, revient ſans haleine & ſans forces, nud, bleſſé, meurtri, à demi mort, & rempliſſant de ſes cris, de ſes plaintes, le Ciel qui en eſt attendri & qui ſemble gémir avec lui.

Tel qu'un ſoldat dans l'ardeur de la bataille, lorſque l'ennemi & la mort ſe trouvent vis-à-vis de lui & que la fumée & la pouſſiere l'ont aveuglé, lance le feu, combat, & croyant ſe faire un paſſage au travers du danger, s'y précipite de plus en plus ; tel ce peuple effrayé & enveloppé dans les cendres qui volent, court à travers les rochers & ſe jette dans les précipices.

L'un dit adieu à ses murailles fumantes ; l'autre tend les bras à son triste pere, qui, courbé sous le poids de la vieillesse & de l'infirmité, suit à peine ce fils qui s'efforce à l'entraîner. Le péril cependant semble hâter ses pas, & lui faire oublier le bâton qui lui sert d'appui. Un autre ne sauroit se résoudre à abandonner une épouse malade, & de foibles enfants. Chacun s'empresse à se saisir de ce qu'il a de plus précieux ; & cependant tout ce qu'on emporte n'est pas sauvé. L'avarice en jette plusieurs dans le danger : plus d'un périt avec son argent. Mais que vois-je ? les flammes sont contraintes de céder à celui qui est aimé de Dieu. Le Ciel donne des signes presque visibles de son amour pour la piété. C'est ainsi qu'on vit autrefois deux freres vertueux préservés des fureurs de l'Etna, qui, tandis que leurs compagnons sauvoient leur or & leur argent, se chargerent d'un plus doux fardeau : ils emporterent ceux qui leur avoient donné le jour. C'étoit pour eux la plus grande richesse ; ils remplissoient leur devoir. Quel trésor pour ces généreux fils, que les cheveux blancs d'un pere & d'une mere ! Aussi l'ardeur de cet amour fidele les garantit-elle des flammes menaçantes ; qui s'écartent à leur approche, leur laissent un libre passage, & semblent les respecter. O, que la piété est un puissant bouclier contre les infortunés !

Mais tandis que les champs sont tout fumants de soufre & de bitume, que les arbres & les buissons se consument, & que la mer étonnée rappelle ses flots, que les astres sont obscurcis durant la nuit, & le Soleil pendant le jour, le peuple palpitant, interdit, immobile, ne sait quel est le sort qui l'attend. Les uns croient que le grand jour est venu, où le souverain Maître du monde jugera les humains ; d'autres pensent que c'est le même feu que le Ciel irrité fit pleuvoir autrefois pour consommer des villes criminelles, dans les contrées où la corruption du Lac Asphaltite se fait sentir encore ; eaux maudites que les bêtes & les oi-

ſeaux fuient, qu'aucun air ne purifie, qui ne nourriſſent point de poiſſons, qui n'enfantent que le bitume, dont les bords ne portent aucun fruit, & qui ſervent de preuve éclatante à quel point de ſévérité l'Eternel punit des vices abominables!

Tout inſpire la crainte & l'inquiétude à ce peuple infortuné. Il voit ce qui n'eſt pas. Le repos & le ſommeil ſont bannis des villes de *Stabie*, de *Salerne* & de *Nole*. *Capoue* tremble. *Parthenope*, la Reine de la mer, la gloire & l'ornement de la Sicile, appréhende de ſe voir abymée par le tonnerre & les éclairs. Les animaux s'épouvantent, les hommes frémiſſent, celui-ci gémit de ſon malheur particulier, celui-là de la calamité générale. Pluſieurs, dans leurs craintes mortelles, ſouhaitent la mort. Le plus grand nombre court plein d'ardeur vers les temples, pleure ſes crimes. Quelques-uns invoquent le ſecours d'un objet impuiſſant, qui étant lui-même expoſé aux flammes, ne ſauroit les aider. D'autres ſavent mieux élever leur cœur vers celui qui ſeul peut les ſecourir. Telle eſt la foibleſſe des humains, lorſque les fléaux viennent fondre ſur eux : ils ont recours à Dieu. Mais dans les lieux où la joie & la proſpérité habitent, rarement on voit l'encens fumer ſur les autels.

Muſe, ne tarde plus à dévélopper la cauſe qui produit l'embraſement du Véſuve, ſon tonnerre & ſes feux ſouterreins. N'en croyons point les imaginations des Poëtes; ne figurons pas que Vulcain ait établi là ſes forges, qui vomiſſent les éclairs & les flammes, lorſque dans le calme de la nuit, ce Dieu, aidé de Bronte, de Stérope & de Pyracmon, fabrique les armes de Jupiter, & fait retentir l'air du bruit des métaux & de l'enclume, ne nous perſuadons point que ce ſoit là que gémiſſent les Géants, qui étant animés d'un vain courroux contre les habitants de l'Olympe, furent enfin mais difficilement terraſſés. Ils prétendent que quand Tiphon, renfermé dans ce profond cachot, s'agite,

& qu'il ramasse ses forces pour lever sa tête altiere sur laquelle repose l'énorme poids du Vésuve, alors toute la contrée d'alentour tremble, & de sa bouche affreuse il vomit les pierres, le bitume & le feu. Accordons cette liberté aux Poëtes peu instruits des secrets de la nature ; il leur est permis de rendre les pierres vivantes, & les Dieux mortels.

Pour moi, je tâcherai de ne rapporter que ce que l'évidence rend indubitable. Cependant je ne veux point ici réfuter l'opinion de ceux qui, accoutumés à attribuer au Ciel l'origine & la cause de tout ce qui se meut & s'agite sur la terre, prétendent que ce phénomene dérive des astres, & sur-tout de Mars, de Saturne & de Jupiter. Mais il y a un systême qui approche plus de la vérité.

Soit que la terre dans toute sa vaste enceinte soit creuse & remplie de vuides immenses, composée comme elle l'est de diverses matieres dont les éléments ne se ressemblent point, qui restent sans mêlange, & ne se confondent jamais, elle enfante ou détruit à chaque instant quelque partie de son être & change la matiere en différentes formes, soit aussi, comme l'ont cru quelques-uns qui en avoient sondé toutes les profondeurs, que la terre vive elle-même, & que l'ame du monde, qui donne en partie l'existence, la remplisse & la pénetre, de façon que cet énorme animal respire & fait circuler son sang dans ses veines. (*b*) Toujours est-il certain qu'elle n'est nulle part aussi creuse, que dans les endroits où la mer baigne le rivage, & bat ses fondements avec autant de bruit que d'impétuosité. Elle creuse & s'ouvre un passage par-tout où le terrein est foible & léger. Dans quelque lieu qu'elle s'introduise, & quelque partie de la terre que ses sels puissent ronger, elle y porte avec

(*b*) Ovide Liv. XV. de ses Métamorphoses dit, *nam sive est an mal tellus, & vivit habetque spiramenta, &c.*

ſoi le vent qui l'accompagne toujours. Quand donc tous les creux en ſont entiérement remplis, & que l'air refuſe de céder à l'air, elle uſe de violence & pouſſe ſes efforts vers le Ciel. Mais comme l'eau tient bouchés les mêmes paſſages par leſquels elle s'étoit d'abord ouvert l'entrée, on la voit recourir aux plus violents moyens pour trouver d'autres iſſues. C'eſt alors qu'elle s'agite, qu'elle fait trembler la terre, fend, rompt à droite à gauche, entr'ouvre les montagnes, crévaſſe les vallons auſſi-loin que ſes vents engouffrés peuvent aller. Tout cede à la force de ces vents, & le monde n'a rien de ſemblable à leur violence. Sans le vent nulle force ne ſauroit avoir de mouvement. C'eſt lui qui attiſe le feu, qui donne l'activité à Thétis & la vie à Nérée. Il fait enfler les voiles; le Vaiſſeau eſt en péril lorſqu'Eole le lâche de ſon antre pour ſoulever les ondes, & qu'il lui permet d'agiter le liquide élément.

Les pays les plus voiſins de la mer étant plus ſujets aux tremblements que les contrées éloignées du rivage, prouvent aſſez que ces mouvements ſont cauſés par les vents & les eaux qui pénetrent dans le ſein de la terre. C'eſt ainſi que Paphos & Nicopolis ont été plus d'une fois renverſés. L'Iſle de Chypre a ſenti les mêmes ſecouſſes. Tyr & Sydon, les Reines des Villes, ont été ébranlées juſques dans leurs fondements. Comme l'on voit l'homme ſain, frais & tranquille auſſi long-temps que l'air & le ſang conſervent un cours égal dans les différents canaux de ſon corps; & qu'au contraire dès que le moindre dérangement les preſſe & les tient renfermés, l'angoiſſe le tourmente & la toux éclate: de même ici, lorſque les flots & les vents ne ſauroient s'ouvrir les paſſages qui leur ſont deſtinés par la nature, ils s'élevent avec violence & briſent les obſtacles avec fureur. Mais au-lieu que dans le corps humain le tremblement ſe fait ſentir depuis la tête juſqu'aux pieds, les tremblements de la

terre ne s'étendent pas plus loin qu'à ces endroits creux où l'air est enfermé. Ainsi, lorsque Chalcis fut presque entiérement renversée, Thebes resta immobile sur ses fondements; quand Egée éprouva des tremblements, Patras, sa proche voisine, n'en ressentit rien; Hélice & Buris, près de la mer de Corinthe, tomberent en ruines, tandis que le reste de l'Achaye fut épargnée.

Mais, dira-t-on, le tremblement dont nous parlons s'est fait sentir fort au loin, un grand nombre de villes en ont été ébranlées. La raison en est, que dans ces contrées la terre est comme parsemée de tous côtés de ces profondes concavités. Le vent y pénetre, le soufre s'y engendre, il s'enflamme, le feu éclate : ne le voyons-nous pas à *Bayes*, ainsi qu'au noir *Averne*, par où l'on dit que les ames font le fatal voyage des Enfers; de même qu'à *Pucéoles* dont les eaux rendent la santé perdue, où l'Orateur Romain se délassoit des soins qu'il avoit donnés à la République; à cette source salutaire qui guérit les maladies des yeux; à la caverne de Vulcain qui nourrit dans ses entrailles un feu si violent, que les flots indomptables en sortent tout bouillants, s'élancent en l'air, & répandent de tout côté cette fumée que son bitume résineux produit? Le fleuve de *Leucogée*, dont les eaux provoquent l'appétit & font de si merveilleuses cures, ne prouve-t-il pas la même chose? Passerai-je aussi sous silence l'antre de *Charon*, dont les vapeurs étouffent soudain les hommes & les animaux? Si l'on veut porter plus loin ses regards, ne découvre-t-on pas *Enaria* bâtie entiérement sur des flammes au milieu de la mer? N'y voit-on point l'*Epopéus*, Volcan, tout aussi terrible que ce Vésuve? Venez en Sicile : là s'éleve l'*Etna* qui souvent fait pleuvoir ses cendres sur toute la contrée, qui lance des pierres, vomit des flammes de bitume, imite le tonnerre & fait sortir de ses flammes une mer embrasée. Non loin

delà eſt ſituée l'Iſle de *Lipare* avec ſix de ſes ſœurs, qui toutes ſont ardentes, & dont les feux ſe font quelquefois une route au travers des flots.

Or, ſi dans cette vaſte étendue de pays le ſein de la terre eſt comme empreint de ſoufre, ſe peut-il faire autrement qu'il ne produiſe des effets qui lui ſont naturels? Ainſi tout s'enflamme, tout s'embraſe dans les endroits où l'air preſſé, s'agite, & pouſſe avec violence les pierres contre les pierres, qui ſont par-tout environnées de matieres ſulfureuſes & combuſtibles.

Tels dans les ſombres forêts, lorſque les vents en furie excitent l'ouragan, on voit les arbres pouſſés les uns contre les autres, ſe choquer, frotter tête contre tête, branche contre branche, avec tant de force que ce mouvement continuel, joint à l'ardeur du Soleil, cauſe un ſubit embraſement, qui ne ceſſe ſes ravages qu'après avoir mis en cendres les plus hauts chênes & les plus épais buiſſons qui ornent la campagne, & avoir conſumé juſqu'au tendre gazon des prés d'alentour. S'il eſt donc poſſible qu'une forêt d'arbres verds puiſſe s'allumer en plein air, qu'eſt-ce que le vent ne fera point dans les lieux où il eſt enfermé & où il ſent ſa captivité? Car ce n'eſt pas la ſuperficie de la terre, mais ſes profondeurs qui ſervent à l'air de priſon; de même que l'haleine que nous reſpirons ne prend point ſa ſource dans la ſuperficie de la peau, mais dans le fond de nos entrailles. Cette vérité eſt claire; & nous ne voyons la preuve en ce que cette force peut élever le lit de la mer & l'en faire ſortir, engloutir des villes, contraindre des peuples entiers à abandonner le ſiege de leur habitation, créer des campagnes dans des contrées où les flots s'agitoient auparavant, & placer la mer au même endroit où juſqu'alors on voyoit la terre ferme.

C'eſt ainſi que ma Muſe a tâché d'expliquer en partie comment le Mont s'allume, & pourquoi les contrées d'alentour ſont ſujettes à trembler auſſi long-temps

que dure son embrasement. Mais comment est-il possible qu'une flamme toute terrestre soit si durable, & qu'elle ne se dissipe qu'après avoir consumé tout ce qu'elle a pu envahir? Je conviens que depuis long-temps ce feu seroit éteint, si par les loix de sa propre nature, il n'enfantoit lui-même au milieu de ses ravages, les aliments dont il se nourrit. L'humidité & l'air l'entretiennent, en l'occupant sans cesse, de la terre & de la fange que la chaleur fait suer : il naît de l'alun, du soufre & un bitume qui lui est semblable, brunâtre, huileux, combustible, qui brûle dans les flots & se nourrit de l'eau même. Aussi l'embrasement ne dure-t-il que jusqu'à ce que le feu ait épuisé cette matiere onctueuse, qui souvent s'élance du fond de l'antre comme un fleuve, & enduit d'une espece de poix les champs & les forêts. Mais tandis que ce Volcan brûle, il est sans cesse arrosé par les eaux; & lors même que le soufre, le bitume & l'alun sont consumés, leur germe cependant ne l'est jamais; il trouve toujours une nouvelle nourriture. Se peut-il donc que le feu s'éteigne à un point qu'il ne reparoisse de temps à autre avec une nouvelle ardeur, sur-tout quand le vent l'attise & lui donne l'ame?

Mais avant que la flamme perce au-dehors, ce même vent fait gémir les profondeurs de la terre & ses flancs. Tel qu'à l'approche d'une horrible tempête, de tout côté on entend au loin un bruit sourd qui engage le prudent Pilote à caler de bonne heure les voiles, pour ne pas succomber à l'impétuosité des vents, quand la mer courroucée attaque le fragile vaisseau, & que sa fureur pousse ses vagues jusqu'aux nues.

Il nous reste encore à développer la cause d'un autre phénomene, & à approfondir l'origine de ces pierres ponces & de ces cailloux ferrugineux que la montagne vomit sans cesse. Est-ce là, dit-on, simplement le soufre, le bitume & l'alun? Non : mais quand l'embrasement, causé par les vents, est obligé de s'attirer

& de se nourrir soi-même par des aliments convenables à la nature du feu, il ne lui suffit pas d'attaquer les plus foibles parties de la terre, il en déchire les veines métalliques, il perce les voûtes des antres les plus profonds ; & s'élançant ensuite du centre même de la terre, il rompt tout ce qui est au-dessus de lui & vomit de sa bouche enflammée, avec un mugissement qui remplit les airs, des morceaux de rochers fondus; il couvre la contrée d'alentour de ces minéraux à demi formés, & il la change en un triste désert. Veut-on savoir pourquoi cette mouelle & ces os de la montagne, ces pierres & ces métaux n'ont pas été consumés depuis long-temps, les campagnes en ayant été si souvent inondées? Cela vient de la nature même de la terre, qui jamais ne peut être épuisée à tel point, qu'elle ne véjette de nouveau & ne reproduise toujours ce que l'instant d'auparavant paroissoit détruire.

Le monde en est encore étonné, & le peuple qui jamais n'approfondit la nature & les propriétés des choses dont il est environné, qui se sert plus des yeux du corps que des facultés de son esprit ; le peuple prend pour miracle tout ce qu'il ne voit pas arriver journellement, quoique la force & l'artifice de la nature se manifestent si bien dans mille ouvrages qui sont autour de nous & sur nos têtes.

Celui qui voit d'un œil d'indifférence, & sans que son cœur soit ému, comment Phœbus, par ses rayons brillants, fait peindre chaque jour tout ce globe du monde, ce grand livre qui nous montre la sagesse du Tout-Puissant ; comment, après lui, Cynthia de son croissant d'or éclaire la voûte azurée, quand Hespérus a déployé son voile sur la terre; comment Persée brille & court, tandis que Cassiope demeure assise, & que Bootes marche d'un pas lent; comment, pendant l'Hyver, la neige, cette eau réduite en une poussiere volatile & écumeuse, sert de couverture aux champs qui se reposent ; comment le Printemps rafraîchit, ani-

me, vivifie la campagne engourdie, comment cette terre qui nous porte aujourd'hui, & nous couvre après la mort, produit le bled & l'herbe, nourrit les animaux & le peuple des airs; comment ce monde, cette créature admirable, ce grand & superbe Palais est si parfait dans son ordonnance, dans sa structure & ses ornements; celui, dis-je, qui ne sent pas que tous ces objets sont autant de merveilles, comment le Vésuve pourroit-il l'étonner?

Si ce n'en est pas encore assez, que son esprit s'exerce à découvrir la cause qui fait qu'un fleuve, tel que l'Erasinus ou le Lycus, est englouti par la terre qui le dégorge à une distance fort éloignée; que dira-t-il en voyant une source riche en eaux, couler tantôt avec abondance & tantôt tarir & se dessécher? en voyant les cheveux des ondes claires de Crathis, pour parler le langage des Poëtes, ressembler à l'or les plus pur; en voyant le Lynceste enivrer & faire chanceler celui qui boit de ses eaux; un autre, abreuvé du Clitor, quitter pour jamais le jus de Bacchus; la chair corrompue d'un taureau reproduire des abeilles; le noir escarbot renaître dans les entrailles d'un cheval mort, dans l'écrévisse le scorpion, & dans la fange les grenouilles; le phœnix consumé par le feu sortir vivant de ses cendres? & le corail, l'ornement des Belles, n'être qu'une plante aquatique avant que l'air l'ait endurci?

Tout cela n'est que pure nature. Mais il semble que les humains soient si aveuglés, si endurcis, qu'ils méconnoissent la puissance, la sagesse du Créateur dans tous ses ouvrages, à moins que quelque nouveauté, peu digne même d'attention, ne vienne frapper leurs yeux & les éblouir. Que le Soleil a d'éclat & de majesté! cependant nous ne levons que rarement les yeux vers lui. Mais lorsqu'un autre corps se range devant lui & obscurcit sa lumiere, le peuple accourt, admire & tremble. Foibles esprits que nous sommes! ce qui est rare ou étranger nous frappe plus que ce qui est

véritablement grand. Toutes les fois que nous voyons quelque chose se détruire dans la nature, nous pâlissons, comme si tout ce qui est sous le Ciel, n'étoit pas asservi à la même loi !

Avouons néanmoins qu'il n'est guere de spectacle plus terrible que le Vésuve brûlant, les rivieres embrasées qu'il répand, & les tremblements de terre qui se font sentir aux environs. Muse, c'est à toi de consoler les cœurs abattus par des motifs plus grands & plus puissants que jamais. Eh! quel mortel peut faire avec assurance, avec tranquillité, un seul pas où la nature même ne sauroit conserver sa propriété ordinaire, la stabilité ? Lorsque sous un toit qui tombe en ruine on entend le moindre fracas, aussi-tôt on en déserte, on fuit, on laisse après soi jusqu'à ses plus précieux effets; mais où trouver un asyle lorsque ce vaste édifice sur lequel nous fondons des villes, qui soutient & qui porte tout, est lui-même sur le point de crouler ? Quel espoir, quel conseil peut-on donner quand la fuite n'offre nulle part une retraite assurée ? Lorsqu'un ennemi furieux m'attaque, mon bras me défend, je lui oppose des remparts; pour être à l'abri du tonnerre, je vais chercher les antres profonds. Si l'orage se forme, le sage Pilote gagne promptement le port, quoiqu'il ne soit qu'étranger sur la terre. Quand un incendie éclate, on peut sauver ce qu'on a de plus précieux; ni les pluies douces qui font la fécondité des champs, ni celles qui inondent les vallons, ne percent les toits; & lorsque la peste fait des ravages, on peut s'en garantir par la fuite. Mais le Vésuve embrasé est d'autant plus terrible qu'il enveloppe tout ce qui est à sa portée, que ses feux s'allument sous nos pas, qu'ils nous surprennent avec une véhémence qui fait tout trembler, qu'ils renversent des pays entiers, & que loin d'être évités par la fuite, tel qui cherche à sauver sa vie par ce moyen, est souvent le premier englouti.

Mais que m'importe, si je suis inhumé par un homme ou par la nature ? Si mon corps est enseveli sous un peu de terre ou sous une grande masse qui le couvre ? Croyez-vous que la Campanie seule soit un lieu de désolation ? Non : aussi-loin que votre œil porte, la mort y habite. Là, par-tout est le Vésuve. Ce char de votre ame, cette prison que vous êtes obligés de traîner, votre corps n'est nulle part en sûreté. Oui, l'homme, ce balon de la fortune, ce jouet du caprice des temps, n'a pas à attendre pour périr que l'Etna vomisse des flammes, que l'éclair paroisse, que le tonnerre gronde, que les villes s'abyment. Hélas ! nous craignons la mer, tandis qu'une seule goutte d'eau détournée dans le gosier peut nous étouffer. Pourquoi appréhendons-nous la terre ? Nous y rentrerons indubitablement, quelques fortunés que nous soyons sur sa surface. Dois-je m'embarrasser si c'est elle-même qui s'entasse sur moi, ou si c'est un autre qui m'en couvre ? O qu'heureux est celui qui reçoit tout ce qui lui arrive comme venant de la main du Très-Haut, avec constance & fermeté ; & qui, tandis que le cœur du vulgaire est accablé par la douleur, implore le secours de la raison, qui lui met devant les yeux la vraie cause de toutes les choses qui lui sont sujettes aux loix du monde ! Heureux qui reconnoît que tout ici-bas commence & périt, périt & recommence !

On dit que l'Eternel nous envoie quelquefois les cometes, les débordements, le tonnerre, les éclairs, les tremblements de terre, comme des Prophetes & des Messagers pour nous avertir que sa vengeance est prête d'éclater. Les interprêtes des songes assuroient jadis qu'un pareil tremblement présageoit aux hommes quelque grande révolution, des Rois morts ou détrônés, les guerres allumées par des peuples barbares ou étrangers, des fléaux & des malheurs prochains. Mais faut-il que le Tout-Puissant, pour faire entendre sa parole, ou nous annoncer sa colere, forme des ruis-

ſeaux de bitume pareils à celui-ci ? Pour prédire que le pays va être changé en déſert, faut-il que le ſoufre pleuve & que la flamme dévore tout ce qu'il contient ? D'autres encore ont obſervé que jamais ce Volcan ne s'eſt embraſé en vain, & que ſes ravages ont toujours été ſuivis de la peſte, de la guerre ou de la famine.

Laiſſant là toutes ces opinions, je n'en chercherai pas les preuves dans les Annales. Je ne citerai point les événements paſſés : mais demande-t-on quels ſont les malheurs que nous annonce ce nouvel embraſement, la réponſe ne ſera pas difficile à trouver.

Les temps de l'accompliſſement ſont dejà arrivés. L'Allemagne eſt preſque conſumée par la guerre civile. Le Rhin, le ſuperbe Rhin, ne porte plus à la mer qu'une onde captive. L'orgueilleux Danube eſt entraîné ſous un nouveau joug. L'Elbe eſt teinte du ſang répandu ſur ſes bords. Quel cœur ne pleureroit pas le triſte ſort de la fameuſe Cité qui eſt aſſiſe ſur ſa rive ? L'Océan même a été menacé. L'ancienne liberté eſt dans les fers ; cette liberté qui peut à peine d'une voix mourante appeller à ſon ſecours. L'Orient, l'Occident, le Septentrion ſe ſont armés pour & contre nous, ils nous ont fait la guerre, ils ſe la font à eux-mêmes. Les Dieux tutélaires ſont remontés dans les nues. La juſtice s'eſt perdue. La fidélité au front chenu, eſt morte de vieilleſſe. L'union s'enfuit. La paix ſur-tout s'eſt cachée dans un lieu où il eſt impoſſible de la trouver. Où eſt ce temps, ce vieux ſiecle d'or, où perſonne n'étoit chaſſé de l'héritage de ſes peres, où l'on ignoroit juſqu'aux mots de *mien* & de *tien*, où tout étoit en ſûreté ? Maintenant nous nous retranchons, nous élevons autour de nous des remparts & des murailles ; & quand ils ſont élevés, la ruſe ennemie les mine & nous livre des aſſauts ſouterreins. Jupiter ne lança jamais des foudres ſi terribles. Jamais le Véſuve en fureur ne fait un fracas ſi épouvantable,

table, lorsque ses ondes enflammées commencent à bouillonner; jamais il ne vomit ses entrailles avec des coups de tonnerre aussi affreux, que sont ceux de cent bouches d'airain dont les farouches humains font retentir la voûte des Cieux, ni jamais ils ne sont précédés d'éclairs aussi terribles que ceux dont la cruelle industrie des mortels effraie la terre & la mer. Il est à croire que ce fut Alecton, qui du fond des Enfers, souffla la premiere le brasier par lequel la méchanceté des hommes a changé le métal en un liquide ardent, & fondu cette artillerie meurtriere, qui rend inutile le plus noble courage & fait tomber le plus grand Héros avant que son bras ait pu montrer ce qu'il auroit osé pour la Religion ou pour la Patrie.

Dans les temps où l'homme combattoit corps à corps, la vertu seule donnant tout l'avantage, le grand cœur & la noble audace obtenoient la couronne de la victoire; mais aujourd'hui le plus vil des mortels, que le terrein favorise, immole le plus intrépide Héros. Un Achille, dont le nom seul terrasse l'ennemi, sera mis à mort par la main d'un Thersite : indignes humains! qui réduisez la méchanceté en systême & le meurtre en art, vous ne pensez nuit & jour qu'à inventer de nouvelles armes; vous vous couvrez le corps de cuirasses & la tête de casques; vous désolez le monde, vous y faites des solitudes nouvelles par les incendies, le meurtre & le pillage; vous le remplissez de crimes & de forfaits jusqu'alors inconnus; vous faites taire les Loix & la Justice; vous épuisez les trésors publics; vous n'épargnez ni l'âge tendre de l'enfance, ni les cheveux blancs d'un respectable vieillard; vous déterrez les morts, vous troublez leur repos; & vous faites voir qu'avec le nom de Chrétiens vous avez des ames de Barbares.

Ah! si jamais la liberté d'oser dire la vérité reparoît sur la terre, quelles expressions inventera un esprit vrai & hardi, pour peindre assez vivement notre

tyrannie & nos mœurs ſauvages, ſemblables à celles des Cyclopes? Pour quelle génération perverſe la poſtérité nous prendra-t-elle? Le Ciel nous fait entendre ſa voix formidable, il nous parle par des phénomenes; la terre ſe meut & vomit des flammes de ſon ſein; l'air enfante la contagion, la nature menace; mais tout cela ne fait ſur nous que de foibles impreſſions; & nous ſommes ſemblables aux rochers, qui s'élevent dans la mer, & qui ſont affermis contre les vents & les vagues.

Mes Freres, mes Concitoyens! ſi déſormais nous devons encore aiguiſer le glaive, réuniſſons tous nos efforts pour l'intérêt commun. N'ayons pour objet que la liberté. Embraſſons la cauſe de Dieu. Ecartons tout intérêt particulier. Si vous êtes ſuſceptibles de compaſſion, faites-la éclater envers ceux dont les biens ſont livrés à votre diſcrétion. Songez que le but de la guerre eſt la paix, & que la fin des combats eſt la réconciliation. Oui, la guerre ne doit être que l'eſclave de la paix; celui qui s'y propoſe un autre but n'eſt qu'un lâche ennemi de l'équité & du repos, il ne mérite point que la fortune l'accompagne. Contemplez ces villes ſuperbes, elles ſont ruinées. Voyez ces temples autrefois conſacrés aux prieres, ils ſont ou détruits ou profanés. Jettez les yeux ſur ces livres qui renferment des tréſors de ſageſſe, que votre barbarie ne produira jamais, ces livres ſacrés, vous les réduiſez en poudre & en cendres. Ici les Loix ſe taiſent; & tandis que Mars fait éclater le bruit des armes, Thémis n'eſt point écoutée; là reſtent incultes les champs, qui auroient beſoin du ſoc de la charrue, de ce fer qu'on n'emploie qu'à la deſtruction du genre humain.

Invocation à Jeſus-Chriſt.

O toi, Homme-Dieu, Chriſt, Dieu de paix! qui n'es deſcendu ſur la terre que pour nous faire entrer

dans l'alliance éternelle, arme ton bras, arrache le glaive sanglant des mains d'un peuple qui ne fait que renverser la justice & les loix. Conserve-nous dans les lieux où nous sommes, & conduis-nous où nous devons aller. Fais abonder les fruits dans nos champs. Fais fleurir les vertus dans nos cœurs. Envoie-nous cette fille du Ciel, cette paix si desirée. Préserve ma patrie des craintes de la guerre & des fléaux qui la suivent. Fais que de toute part on nous annonce le retour de la liberté; mais sur-tout, ô Eternel! répand sur le Héros, sur le Sage à qui j'ai consacré ces vers, ainsi que sur toute sa Maison, un repos constant & les sources intarissables de tes bénédictions!

Si l'on fait attention au siecle où *Opitz* écrivoit, on sera surpris de trouver tant de goût dans le plan de son Poëme, tant de politesse & d'aménité dans l'expression. Dans les endroits où la Physique semble vouloir y développer tous les secrets de la nature, son style est simple & approprié à l'instruction; mais on diroit que le génie du Poëte n'a pu s'arrêter plus de temps à ces matieres abstraites, qu'il en falloit précisément pour expliquer son systême. Sa Muse est pressée de quitter ce terrein ingrat & stérile; on la voit tout d'un coup s'élever à des comparaisons brillantes, à des peintures hardies, à des maximes de morale sublimes. Tout ce qu'il a écrit dans le genre de l'Epopée est du même goût; mais ce n'est pas le seul où il ait brillé. Sa belle imagination & ses vastes connoissances éclatent en tout genre de Poésie. Les matieres les plus seches fleurissent sous sa plume. Voyez, par exemple, comme il manie un sujet stérile & rebattu; je parle d'un Epitalame, il n'y a guere d'Artisan en Allemagne, qui, au jour de ses noces, n'en reçoive quelques-uns, comme un tribut que des Poëtes misérables rendent à ses rares vertus: aussi pour l'ordinaire, ces vers ressemblent-ils au

Héros qu'on y célebre. M. Opitz, obligé de ſe conformer à la mode de ſon pays, en a fait un grand nombre que l'on trouve dans ſes forêts poétiques; en voici un ſeul échantillon.

LA PUISSANCE DE L'AMOUR.

A l'occaſion du Mariage d'un Poëte de ſes Amis.

Lyre dorée, mon ornement & ma joie! Phœbus te fit parvenir de main en main juſqu'à moi, afin que par tes accords je puiſſe égaler ma patrie aux autres nations, dont les beaux vers ont rendu le langage & le nom célebrès par toute la terre. C'eſt de vous que je parle, vous, brillante Italie, & vous, France ſi polie. Thebes dans ſon effor vous atteint à peine; & peu s'en faut que vous ne diſputiez le prix aux plus grands Poëtes de l'ancienne Rome. Mais Apollon m'a impoſé un ſecond devoir, c'eſt de porter à la poſtérité les noms illuſtres de ceux de mes Contemporains qui marchent dans la carriere de l'honneur & de la gloire.

Aimable Lyre, il nous faut raſſembler aujourd'hui tous les agréments, employer tous les ſons harmonieux que les ſeuls Poëtes connoiſſent. Chere conſolation de ma vie, il eſt juſte que nous faſſions plus d'efforts que jamais pour chanter avec grace. Le meilleur de tes amis, l'honneur des Muſes, va commencer en ce jour une vie nouvelle. Ses vœux ſont accomplis, une beauté incomparable ſatisfait tous ſes deſirs. Ses Chants gracieux, ſes Concerts raviſſants & toujours nouveaux, qui l'ont élevé au-deſſus du vulgaire, reçoivent enfin la plus riche récompenſe.

Tel eſt le juſte prix qu'obtient un génie ſublime, qui d'un vol audacieux ſe porte juſqu'au Ciel, & qui dans ſes travaux n'a pour objet que la gloire, ſoit

que le Soleil ſorte de l'onde, ſoit que le jour cede aux ombres de la nuit. Oh, que le nom eſt brillant, que donne l'éclat des beaux Arts! Il eſt cependant moins eſtimé que la récompenſe d'un amour vertueux, par ceux qui cherchent & qui connoiſſent le vrai bonheur.

C'eſt l'Amour, qui a porté l'Etre Suprême à créer l'Univers; c'eſt l'Amour qui en empêche la diſſolution. C'eſt lui qui fait que les Aſtres prêtent leur lumiere à la nature, que le feu agite l'air par ſa chaleur, que le zéphir anime & careſſe les ondes, que le ſec ſe marie avec le liquide, & que la terre à ſon tour ſuce & boit les eaux, que l'air concentre les vapeurs & forme les nuages, & que le feu ſe diſſipe dans la froide région des airs.

Si les montagnes & les vallons ſont embellis & ombragés par les arbres épais; ſi les plus belles plantes ſortent du ſein de la terre; ſi l'on voit les prés, les bois & les champs ornés de tendres fleurs, les ſemences produire de nouvelles moiſſons, les forêts ſe repeupler ſans ceſſe de gibier; ſi à l'approche du Printemps qui rajeunit la nature, chaque oiſeau fait éclater ſa joie par ſon ramage; ſi tant de poiſſons nagent dans les eaux; ſi l'homme même ſubſiſte encore, & que la fureur de la guerre n'ait pu nous détruire, tous ces miracles ſont dûs à l'Amour.

Ecoutez donc ſa voix, vous qui êtes dans l'âge d'aimer, & d'aimer ſans crime. Ce n'en eſt pas un de former un tendre engagement, ſi vous n'êtes point ſéduits par les faux attraits de la volupté, de cette enchantereſſe, qui par ſes feux follets, par ſes trompeuſes amorces, attire & les jeunes gens & les vieillards, les mene dans les ſentiers des illuſions, & les fait tomber dans le repentir. Si vous ne ſuivez point les

ſeules impulſions de la volupté qui ôte la raiſon, même au Sage, je vous permets d'aimer.

Aimable ami, à qui la troupe des neuf Sœurs a diſpenſé depuis long-temps les dons les plus rares, Vénus même devient aujourd'hui votre bienfaictrice en vous donnant un objet charmant, dont les faveurs ſont au-deſſus des délices de l'eſprit, des arts & des ſciences. Les graces réſident dans ſes yeux, la diſcrétion dans ſa bouche, la pudeur dans ſon maintien, la modeſtie dans ſa démarche. La nature par ſa puiſſance ſecrete l'a douée de la vertu, du génie & des talents qui l'élevent preſque au-deſſus de ſon ſexe, & en font le chef-d'œuvre.

Pourrois-je ſouhaiter pour moi-même un objet plus accompli? Votre main élégante, votre plume ſi connue dans le monde ſavant, pourra nous tracer déſormais les plaiſirs que vous allez goûter. Vous poſſéderez tous les biens que les ondes dorées du Pactole jettent ſur ſes riches bords, tout ce que le noir Africain, ſous un Ciel toujours brûlant, a de plus précieux, tous les tréſors que l'Ibérie ravit au nouveau Monde. Deux cœurs fideles ſont exempts du ſouci d'entaſſer l'or & les richeſſes. Leurs eſpérances & leurs ſoins tendent à aimer & à être aimés.

Couple amoureux & fortuné! Vénus fait déjà paroître le flambeau qu'elle allume pendant la nuit, pour nous faire ſouvenir de ne pas retarder plus long-temps vos plaiſirs. Epouſe charmante, la couche nuptiale vous attend. Junon nous promet, que de vos chaſtes embraſſements il naîtra bientôt un enfant des Muſes. Tout ce qu'il dira dans ſon langage enfantin, lorſqu'il ne fera encore que bégayer, tous les ſons que ſes petites levres articuleront, feront des vers.

Comme Opitz n'eſt pas moins fort, moins touchant dans ſes Poéſies ſacrées, qu'il eſt aimable dans les vers gracieux, profond & élevé dans le genre épique, j'ai cru devoir en donner ici un eſſai.

Soupirs répandus au pied de la Croix du Sauveur.

Foibles mortels, toutes les fois que vous avez contemplé la brillante clarté du Soleil, que les vents impétueux ont ſoufflé autour de vous, que vous avez vu la Lune ſe lever & les Aſtres dans la nuit vous éclairer du haut des Cieux, vous eſt-il jamais arrivé de réfléchir qu'il y a un Dieu au-deſſus de vous, qui entretient le Ciel, la terre & la mer dans leur activité, & qui portant dans ſes mains un ſceptre éternel, regne ſur tout le vaſte Empire de l'Univers? C'eſt lui qui s'offre ici à vos regards; venez contempler votre Créateur, le Dieu de toute éternité, le Roi de la nature; voyez ſes flancs percés, ſa tête meurtrie, ſes cheveux ſanglants, ſon corps, ſes pieds & ſes mains, qui autrefois commandoient aux mers, attachés à la Croix. Accourez ici; verſez des torrents de larmes, comme il en répandit pour vous, lorſqu'une ſueur de ſang inonda ſon front ſacré, lorſqu'avec le monde entier il portoit l'énorme fardeau de nos crimes.

O honte, ô cruauté, ô forfait inoui! que vois-je? la voûte céleſte s'ébranle, les nues cedent; l'air, la terre, le feu, la mer ſemblent ſouffrir & vouloir rentrer dans le chaos. Le Soleil ſe cache pour n'être pas témoin de la déſolation univerſelle. Nation farouche, génération infernale! ô Iſraël! c'eſt donc ainſi que tu récompenſes celui qui te conduiſit hors d'Egypte à travers des déſerts que nul mortel n'avoit encore franchis, celui qui dans tes beſoins fit couler pour toi l'eau du rocher, celui qui te nourrit du pain céleſte, & dont tu ne pus contempler la face ſur le Mont Oreb, devant qui les Chérubins oſent à peine lever les yeux?

Tu veux aujourd'hui le couvrir d'ignominie. ? Ce même JEHOVA, dont un saint respect te défend de prononcer le nom, ce Lion de Juda, cet Eternel qui est la Vérité & la Lumiere, tu veux le détruire; c'est lui que tu insultes, que tu outrages, & que tu attaches à une croix.

Peuple ingrat! tu veux donc méconnoître ce Dieu qui opere tant de miracles à tes yeux, qui convertit l'eau en vin, qui fait enfler le pain dans la bouche de ceux qui s'en nourrissent, qui lui-même jeûna pendant quarante jours, qui marche sur les ondes, qui rend la vue aux aveugles, qui délivre les possédés, qui ressuscite les morts, & dont tous les ouvrages sont si fort au-dessus de la puissance humaine?

Déjà, pour égorger l'Agneau Pascal, l'on voit ce peuple nombreux accourir en foule de Tyr, de Sydon, de l'Idumée, de la fertile Syrie, des bords de la Mer Morte, où jadis Sodome fut réduite en cendres pour des crimes moins affreux, où le Mont Liban s'éleve & offusque la vue du Soleil. On les voit accourir, afin que ce ne soit pas toi seule, ô Solyme! qui exerce le plus horrible des forfaits.

Aujourd'hui tout le monde abandonne le Sauveur; ses bienfaits sont par-tout oubliés. Autrefois il nourrissoit la multitude, & maintenant il se plaint en vain de la soif. Les muets allerent lui demander l'usage de la parole, & s'en retournerent parlants; ne les entendez-vous pas, qui élevent leur voix contre lui & qui demandent sa mort. Il fit marcher les Paralytiques, qui fuient à présent loin de lui. Il ressuscita les morts, & aujourd'hui on lui ôte la vie.

Cette tête sacrée, cette chevelure, qui autrefois étoit ornée, non de fin or, mais de la couronne du firmament, & environnée des rayons du Soleil, ce Corps divin qu'une Vierge porta dans ses flancs, deviennent maintenant des objets de mépris. Cette poitrine, que la fable oseroit comparer à celle d'Alcide,

n'eſt à l'heure qu'il eſt que plaies & qu'ulceres ; & nous ne ſommes pas encore touchés à ce ſpectacle ! Si nos cœurs ne ſont pas émus en voyant tant de ſouffrances, quel eſt notre endurciſſement ? Un Tigre eſt-il auſſi féroce ? Que ſeroit-ce de nous, hélas ! ſi l'homme Dieu n'eût ſubi pour nous toutes ces peines ? Mais telle étoit la force de ſon amour pour ces mêmes hommes, qui maintenant ſont tout de glace, & ont étouffé tout ſentiment pour lui.

Sortez donc de votre léthargie, quittez le dangereux ſommeil de la ſécurité. Ceſſez de vivre dans une pareſſe honteuſe. Le Seigneur ne demande point de nous des holocauſtes de choſes humaines & périſſables, n'égorgez point d'agneaux, ne tuez point de geniſſes. Il n'exige point d'encens ni de cierges bénits. L'œil de Dieu perce dans les plus épaiſſes ténebres. Il ne veut que le cœur. Il vous demande une ame pénitente, qui pleure ſes péchés. Il veut être invoqué. Ce ſont là les dons & les offrandes, les ſeules marques d'une vraie fidélité, qui ſoient agréables à ſes yeux.

Voyez avec quelle bonté il penche vers nous ſa tête mourante, il vous montre ce côté que la lance a ouvert, il étale ces mains que les clous ont percées ; écoutez le cri qui ſort de ſa bouche au moment qu'il expire, tel qu'un pere parle à ſes enfants lorſqu'il ſent le fil de ſes jours prêt à être tranché, & que ſes yeux mourants ſe troublent : regardez comme il étend ſes bras vers ſes fils.

Ses *compaſſions* pour nous ne ſauroient-elles donc ceſſer dans le moment même où perſonne n'a compaſſion de lui ? Prêt à quitter la vie, il ne met point de bornes à ſa miſéricorde & à ſon amour pour le genre humain. Mais notre endurciſſement va ſi loin, que nous avons des oreilles pour ne point ouir, & des yeux pour ne point voir. Nous ne ſongeons jamais à ce qui doit nous arriver en ce jour, où ce

Monarque de l'Univers exigera de nous le tribut de la vie qu'il nous a confiée, & nous demandera compte de nos actions. Hélas! quand ce monde périra par les flammes, nul de ceux qu'il aura réprouvés ne sera capable de soutenir le seul aspect du feu qui l'attend? Et cependant tous seront contraints de descendre aux Enfers. C'est alors que le repentir, le désespoir s'emparera, mais trop tard, de votre ame: le temps ne reculera plus pour vous. Vous demanderez que les rochers tombent sur vous, & que les montagnes vous couvrent; mais vos cris seront inutiles.

Ainsi, tandis que vous vivez, & que vous en avez le pouvoir, faites tous vos efforts pour corriger votre cœur, & pour changer votre esprit. Pensez à la demeure céleste qu'habitent ceux qui jouissent de l'amour de Dieu, & qui, éloignés des enfers, nagent dans la plénitude des plaisirs. Alors Jesus-Christ vous traitera en freres, comme il a fait dès le commencement des temps. Il habitera lui-même au-dedans de vous; & après bien des peines & des travaux, il vous ornera de la couronne incorruptible de l'éternité, & vous fera marcher dans les plaines célestes où le firmament sera sous vos pieds.

J'espere que ces morceaux, quoique pris presque au hasard, & sans doute fort imparfaits dans la traduction, seront cependant capables de faire connoître & goûter les Poésies de M. Opitz. Son exemple donna une émulation si grande à ses compatriotes, qu'on vit naître bientôt après une foule de Poëtes Allemands qui tous aspiroient à la gloire, mais peu l'obtinrent. Flemming fut celui de tous qui marcha de plus près sur ses traces; cependant, quoique j'estime ses ouvrages, j'ai cru pouvoir me dispenser d'en produire des essais après ceux d'Opitz. Le goût de la Poésie s'empara tellement de notre nation, que non-seulement les Gens de Lettres en général se croyoient obligés par état de

faire des vers, mais même qu'on en faisoit faire aux enfants dans les écoles, & aux jeunes gens dans les classes. Cet art, qui demande un amas prodigieux de connoissances & un esprit fort mûr, fort accoutumé à la réflexion, étoit envisagé comme une partie essentielle de l'éducation. Bientôt tout le monde rimailla, & l'Allemagne fut inondée de mauvais vers. Mais parmi ce nombre prodigieux de Poëtes, nous en distinguons plusieurs qui ont excellé dans leur Art. Je continuerai à faire connoître les principaux d'entr'eux, en traduisant quelques-unes de leurs pieces. Mais j'observerai désormais moins l'ordre du temps où ils ont vécu, que les différents genres de Poésie qu'ils ont embrassés; ce qui pourra faire connoître, que nous ne manquons pas d'habiles gens dans tous les genres de Poésie.

CHAPITRE VI.

Le Baron de Canitz.

APrès la mort d'Opitz & de Flemming, le véritable bon goût de la Poésie se perdit de nouveau parmi les Allemands; & ce qui est extraordinaire, c'est qu'en même-temps leur Langue se perfectionna. Il y avoit en Allemagne des Gens de Lettres, capables de s'appercevoir de la barbarie de quelques expressions, de les retrancher, d'en substituer d'autres à la place, de sentir la rudesse du langage & de le polir, mais il ne se trouva point de génies capables de remplacer Opitz. Hoffmannswaldau & Loheinstein furent admirés assez long-temps, sans être fort admirables. Le premier avoit le talent d'alambiquer ses pensées & de faire des jeux de mots. Ses ouvrages sont si fort semés de *concetti* & de pointes, qu'on ne sau-

roit les lire ſans dégoût. Lohenſtein au contraire cherchoit le ſublime dans l'emphaſe de l'expreſſion. Son ſtyle eſt ſi ampoulé, ſi guindé, ſi pompeux, qu'il tombe ſouvent dans un pur galimatias. On doit cependant lui ſavoir gré d'avoir banni de la Langue Allemande tous les mots étrangers. Son Roman héroïque *du généreux Capitaine Arminius* eſt écrit avec beaucoup de correction & de pureté, mais comme ſes autres ouvrages, dans un ſtyle trop rélevé. On y reconnoît la main d'un pédant ſpirituel.

Vers la fin du ſiecle dernier, les Allemands ſemblerent tendre à la perfection de la Poéſie ; & Canitz marchant ſur la route qu'Opitz avoit frayée, fut le premier qui en approcha. Ce n'eſt pas cependant le Poëte le plus chaud que nous ayions, mais certainement le plus poli & le plus correct. On ne voit pas dans ſes ouvrages de grands traits, des idées hardies, enfants d'une imagination vive & féconde, mais ſon ſtyle eſt charmant. Il travailloit ſes Poéſies avec beaucoup de ſoin. Auſſi eſt-ce principalement le ſtyle qui a le plus contribué aux grands ſuccès qu'ont eus les Poéſies de M. de *Canitz*. Car il fut le premier de nos Poëtes, qui écrivit avec élégance & pureté. Or, c'eſt là le coloris du tableau ; mais malheureuſement ce coloris ne ſauroit ſe rendre dans une traduction qui n'en eſt que l'eſtampe. Nous voyons, & par l'hiſtoire de ſa vie dont nous ſommes redevables à feu M. Kœnig, Maître des Cérémonies à Dreſde, & par la correſpondance littéraire qu'il entretenoit avec M. de Beſſer, & avec pluſieurs autres Savants, dont il nous eſt reſté pluſieurs fragments, que M. de *Canitz* étoit rarement content de ſes Vers, qu'il les changeoit plus d'une fois, & qu'il a beaucoup médité avant que d'écrire, & encore plus corrigé avant que d'avoir cru ſa piece digne du Public. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans ſes Poéſies, c'eſt la douceur des ſentiments qui y ſont répandus & les graces qui regnent

dans le tour & dans les expressions. Je déclare que je suis incapable de faire connoître ces beautés dans la traduction, quelque peine que je me sois donnée pour les rendre en François.

L'usage de la Cour & du grand monde que M. de *Canitz* (*a*) a eu pendant toute sa vie, ses voyages presque par toute l'Europe, la fleur des belles choses qu'il avoit cueillies dans ses études, le commerce littéraire qu'il a toujours entretenu avec les Savants les plus distingués de son siecle, l'influence qu'il a eue lui-même dans les affaires publiques, ayant été employé à des négociations importantes, tous ces avantages, soutenus d'un beau génie, ne pouvoient que produire un Poëte excellent.

Ce n'est point par la quantité de ses vers qu'il s'est acquis une grande célébrité, car nous n'avons qu'un seul volume de 226 pages *in-octavo* de ses Poësies; mais on peut dire aussi qu'il n'a rien donné de médiocre, & que tout y est achevé.

L'Editeur, M. Kœnig, les a partagées en cinq classes, dont la premiere contient les *Poësies sacrées*, qui sont en partie de sa propre invention, & en partie des traductions élégantes de quelques Pseaumes de David. On peut, je crois, les comparer sans être prévenu aux Odes sacrées de Rousseau. La seconde classe renferme ses *Poësies mêlées*. Elles roulent sur divers sujets; on y voit des Epitres adressées à ses amis, des Lettres de félicitation, des Réflexions morales, & entr'autres une Description en Vers de tous les Empereurs Romains depuis Jules-César jusqu'à Augustule. La

(*a*) Sa naissance lui en procura les moyens. Il naquit à Berlin le 27 Novembre de l'année 1654. sous le regne du grand Electeur. Son origine, tant du côté de son pere que de sa mere, étoit illustre, & lui-même fut reçu depuis Chevalier de l'Ordre de Saint Jean, où l'on n'admet que des Nobles capables de prouver leur seize quartiers, il parvint jusqu'au poste de Ministre d'Etat.

troisieme classe contient douze *Satyres*, dont la premiere a pour titre, *la mort d'un avare sordide;* la seconde, *de la liberté;* la troisieme, *de la Poésie;* la quatrieme, *de la vie de la Cour, de la Ville & de la Campagne;* la cinquieme, *de la grandeur d'ame dans l'une & l'autre fortune;* la sixieme, *des prérogatives de la vie champêtre;* la septieme, *la suite du même sujet dans une réponse à M. de Brandt;* la huitieme, *de la Cour;* la neuvieme est une espece de Fable qui sert à prouver, *que le monde veut toujours critiquer;* la dixieme est une traduction de la cinquieme Satyre de Boileau sur *la Noblesse* à M. le Marquis de Dangeau; la onzieme est une Version libre de la dixseptieme Epitre du premier Livre d'Horace, *sur la bonne conduite;* la douzieme enfin, est une traduction de la dixieme Satyre de Juvenal, *sur l'inconstance de la fortune à la Cour.* La quatrieme classe renferme des *Elégies*, dans lesquelles l'Auteur a sur-tout excellé. La cinquieme & derniere classe enfin est un mêlange de *Plaisanteries & de Poésies galantes*, qui se ressentent de sa politesse & du langage de la Cour qui lui étoit naturel.

Nous avons encore en Allemagne un certain genre particulier de Vers, qu'on nomme *Knittelhardis*, mais dont on ne se sert qu'en style simple & naïf. On peut, à plusieurs égards, les comparer à ces Vers François écrits en style Marotique, ou si l'on veut, au genre comique de Scaron. M. de *Canitz* y excelloit; & nous trouvons à la fin de ses Ouvrages deux Lettres écrites dans ce goût, & adressées à un de ses amis de Dessau, qui sont des chef-d'œuvres. Je voudrois en pouvoir donner la traduction, s'il étoit possible de les traduire; mais comme toute la gentillesse, toute la naïveté & tout le plaisant de ce genre de Poésie gît principalement dans l'expression & dans le tour, ce qui dépend seul de la Langue, on sent bien que ces Germanismes continuels ne sauroient se rendre dans une autre Lan-

gue, & qu'en voulant traduire une piece qui eſt charmante & pleine de bonnes plaiſanteries en Allemand, je ne préſenterois qu'une Verſion froide, platte & inſupportable aux Lecteurs François.

Je m'en tiendrai donc à donner pour échantillon de la Poéſie de Mr. de *Canitz*

La Satyre troiſieme ſur la Poéſie.

Çà, mon eſprit, ne differe plus de haſarder une bonne œuvre, & renonce à jamais à toute Poéſie; ferme l'oreille à la voix de la Syrene, & va chercher une occupation plus utile. Quoi, dis-tu, dois-je déjà abjurer un amuſement qui juſqu'ici m'a ſervi à chaſſer l'ennui, la mélancolie, les ſoucis importuns & à accourcir agréablement quelques heures trop longues? Quand tant d'autres, à force de chercher le plaiſir, ſe jettent dans un grand chagrin, lorſque pour un point de plus ou de moins ſur la carte ou le dez, ils ſe voient enfin expulſés de la terre de leurs Aïeux. Mais ſoit, je ſuis déjà accoutumé à me faire violence & à me taire fort diſcrétement ſur les ſottiſes que je vois regner dans le monde. Il n'y a qu'un article que je me réſerve, c'eſt le droit d'oſer chaque ſoir, par quelques rimes, me confier à moi-même tout ce que j'ai obſervé fort patiemment le long du jour. Je ne demande pas ce privilege pour nuire au prochain, mais uniquement pour décharger mon cœur du fardeau qui l'accable. C'eſt alors que dans ma ſolitude je ne paſſe rien à perſonne, je ne reſpecte aucun lieu & n'épargne ni la chaumiere du Berger ni le Trône des Rois. Un Suiſſe rébarbatif, qui l'halebarde en main & l'œil plein de fierté, placé comme un Chérubin à la porte pour défendre l'entrée à gens de ma ſorte, je l'oblige à quitter ſon poſte & à fuir comme une biche timide devant mes traits, quand mon juſte courroux commence à s'enflammer, qu'il perce juſques dans le ſein de l'a-

veugle fortune, & qu'il arrache le masque au vice hideux. Malheur sur-tout à un fol qui veut passer pour un sage ! car pour peu que son nom puisse entrer dans mes Vers, aussi-tôt je le place à côté de *Mayer*.

Cette manie m'a pris de bonne heure, quand, éleve des Muses, j'étois assis encore sur les bancs poudreux des classes. Falloit-il rêver à ces passages qu'on nous fait apprendre par force dans la jeunesse, & qui s'effacent de la mémoire peu de temps après qu'un fils, estimé spirituel, les a récités d'après son Précepteur en vrai perroquet, mais à la grande consolation de ses parents extasiés ? Hélas ! c'est alors que les vers & les rimes venoient interrompre toute mon application. Sans art & sans étude, je peignois naïvement tout ce que le Maître & ses disciples m'offroient de ridicule. Mais le temps leva peu-à-peu la toile, & me découvrit le théâtre du monde. Il m'apprit à connoître tout ce que la Cour, l'Eglise, la Ville & la Campagne ont de plus merveilleux. Il m'apprit à sentir mes propres défauts, & à distinguer ce qui est digne de louange & de blâme. J'en ai fait mon profit ; & graces au Ciel, plus je vis, plus je suis confirmé dans la persuasion qu'un esprit qui a vaincu la tyrannie des préjugés, & qui sait faire usage de sa liberté, est un trésor bien plus estimable que toutes les richesses du monde.

Voilà les réflexions que ma plume trace quelquefois en vers. Or faut-il qu'un amusement innocent, qu'une occupation à laquelle la nature même.... Mais non, arrête, esprit séduit ! si je te blâme aujourd'hui, c'est précisément parce que je crains que cette manie, qui est encore facile à détruire, ne se change insensiblement chez toi en seconde nature : en quel endroit du code trouves-tu que Justinien ait permis de faire la guerre aux sots ? Le sage ne considere-t-il pas comme un grand bonheur, qu'on n'ait pas encore mis d'impôts sur les pensées ? Ainsi le meilleur conseil est de tout voir,

voir, & de garder le silence? Permettons à chacun d'extravaguer tant qu'il veut; & n'est-il pas tout aussi difficile de ramener le monde insensé à la raison, que d'arracher au Clergé le tribut que lui donnent ses dévotes ouailles?

Un miroir qui retrace fidélement la laideur, en est souvent par cette raison même abhorré. Tu te flattes, il est vrai, que jamais tes écrits ne verront le jour; mais ne te flattes-tu point d'un espoir trompeur? J'ai déjà découvert, ce me semble, plus d'une feuille de ton griffonnage clandestin, qui vole par les cabarets. Te voilà donc convaincu d'être Poëte, tu auras beau t'en défendre; & qui sait si bientôt on ne te verra pas faire gémir la presse? Peut-être même qu'un jour la race future recherchera tes vers, ces fruits de ton oisiveté; & qu'on les trouvera dans un même paquet avec ceux de Juvenal, mais pour leur servir d'enveloppe.

Si ton meilleur ami t'écrit & te demande un conseil, tu ne réponds pas; on diroit que tu ne l'en juges pas digne. Quelqu'un vient-il te faire un rapport qui ait pour objet ton honneur, tes intérêts, ta prospérité, tu le fais attendre à ta porte. Te trouves-tu dans une compagnie, où la gaieté anime le discours & dissipe le chagrin de ceux mêmes qui sont les plus affligés, c'est alors que ton front se couvre de mille plis, & que tu sembles représenter l'image de Caton. Chacun alors voudroit savoir quel est le mal qui te tourmente, mais tu l'ignores toi-même; & sans satisfaire à leur curiosité, tu t'échappes doucement pour gagner ton logis. Là, tu fais barrer ta maison; chaque serrure est fermée à double tour, ainsi que fait un magicien qui veut conjurer les esprits. Tandis que la moitié du monde se délasse de ses travaux, ton voisin effrayé par l'éclat du feu de ta cheminée & par la lumiere de ta lampe nocturne, s'éveille & est surpris de te voir encore à la fenêtre, comme un vrai

somnambule qui se prépare à grimper aux toits & aux clochers. Pourquoi ? Qu'as-tu ? Qu'est-ce qui t'inquiete ? Un mot. Eh, quel mot ? Un mot dont la rime puisse terminer ton vers.

Maudite Poésie ! ah, mon esprit ! écoute la voix de la raison, & ne m'oblige point à employer les secours de la pharmacie pour te guérir. Commence par attaquer tes propres défauts, avant de critiquer les actions d'autrui. Car si je voulois me donner la peine de l'examiner à fond, dis-moi, n'aurions-nous pas honte l'un de l'autre ? Enfin celui qui veut se charger de l'office de Juge, doit examiner avant tout si sa propre conduite est conforme à ses préceptes. Un M***. enflammé ne rougit-il pas, lorsque déclamant du haut de sa chaire, il censure ses ouailles galantes, & leur parle de la vengeance céleste & du feu du Ciel en présence de Cloris, qui l'autre nuit encore reposoit dans les bras amoureux de l'hypocrite Pasteur ?

Est-il possible que l'art de rimer ait encore des charmes pour toi ? Ecoute seulement nos chants, je t'en conjure ; regarde ces misérables vers que l'Allemagne voit éclore par-tout jusqu'à ses derniers confins. Les ruisseaux abondants d'*Opitz* sont taris, nous y passons à pieds secs. Où trouve-t-on la fontaine d'*Hoffmann* ? Où voit-on couler les fleuves de *Lohenstein* ? Et si j'en excepte *Besser*, y a-t-il quelqu'un parmi nous, qui connoisse la source véritable de l'Hypocrene ? Le premier rimailleur qui boit avec Pégase à l'abreuvoir fangeux, entre soudain dans l'ordre des Poëtes ; & c'est ainsi que notre Hélicon est changé en Blocksbergs, (*b*) Montagne si diffamée, où l'on n'entend que les cris

(*b*) Le *Blocksberg*, ou la *Montagne de Brocken*, est la plus haute de celles du Hartz. Selon la tradition populaire, elle sert de rendez-vous aux sorcieres, & l'on débite mille impertinences ridicules à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette montagne est sauvage & déserte, & que le climat y est fort âpre.

ſauvages du Dieu Pan, qui récompenſe la cohue de ſes Chantres par des couronnes de Saules & de Grelots.

L'antiquité ne chanta jamais de Héros, qui ne dût ſa gloire à ſon mérite & à ſes vertus; & le Langage des Dieux ne fut point profané par la bouche des Eſclaves. Où eſt maintenant le Poëte qui ménage cet art divin! apperçoit-il quelque favori de l'aveugle fortune, qui ſoit d'humeur à payer la façon des vers, auſſi-tôt le rimeur attele ſon Pégaſe, qui porte un encens acheté à beaux deniers comptants juſqu'au trône de la vérité, qu'on irrite à chaque inſtant par de pareils meſſages.

Si nous voyons la plupart des hommes ſe perdre dans le ſein de l'oiſiveté & des plaiſirs; s'il y en a ſi peu qui s'évertuent dans la carriere de la vraie gloire, la faute en eſt aux Poëtes, trop prodigues de leur encens. Combien de fois ne les voit-on pas pour un vil intérêt donner leur corps & leur ame en caution pour aſſurer l'immortalité à la dupe qui les paie, qui comme un champignon eſt à peine ſorti de la terre & que rien ne diſtingue du peuple, ſi ce n'eſt qu'un Prince foible le ſouffre à ſes côtés, ou qu'il peut mettre dans la balance, à la place de chaque grain de vertus qui lui manque, le centuple de vaine fortune ou d'un or mépriſable.

On ne penſe plus en écrivant à ce qui convient au ſujet; nulle penſée n'eſt exprimée ſelon les regles du bon ſens; on a rempli la feuille avant d'avoir conſulté la raiſon. On fait d'un Pigmée un Atlas, & d'un Atlas un Pigmée; quoique la vérité des proportions faſſe dans les tableaux le charme de l'œil, & que le portrait d'un Nain perd ſa grace s'il eſt repréſenté ſous les traits d'un Géant. Pourquoi liſons-nous avec tant de plaiſir la merveilleuſe hiſtoire d'Enée? C'eſt que ſi ce Héros eſt attaqué par quelque Monſtre furieux, Virgile le peint avec des couleurs ſi vraies, & ſi heureuſement, que nous nous ſentons ſaiſis d'une ſecrete

horreur ; & quand je t'entends, ô Didon, parler d'amour & te plaindre d'ingratitude, je ſuis prêt à venger ſur les Troyens l'affront que tu as ſouffert. Aujourd'hui nul Poëte ne ſauroit attraper ſi adroitement la nature, il la mépriſe trop, il cherche de nouvelles routes ; il répand des larmes qui font rire, & quand il veut rire, ſon Lecteur eſt prêt à pleurer. Pour comprendre ſon Allemand, il faut qu'un Allemand même ſoit ſavant : aucun mot n'eſt proféré qui ne ſoit monté ſur des échaſſes. Arrive-t-il dans ces temps de guerre le moindre événement, il me ſemble auſſi-tôt entendre ſonner le tocſin qui annonce un orage. *Un nuage épais qui renferme dans ſes flancs les flammes céleſtes, obſcurcit l'Horiſon ; l'éclair, portant en croupe les foudres vengereſſes, perce de toutes parts ; l'épouvantable tonnerre gronde, & fait voler de tous côtés les fleches qu'il enfante.* Le pauvre Lecteur s'afflige ; & puiſqu'il ſent bien qu'un orage ſi furieux doit être ſuivi d'une ondée terrible, il ſe dépêche pour gagner un abri : & fermant le livre, il laiſſe pour la punition du genre humain rimer le pauvre Benêt, qui reſſemble à un poſſédé, écumant dans ſes accès de fureur.

Arrive-t-il par haſard la mort de quelque Régent d'Ecole dans un Bourg. Grand Dieu ! quel tintamar les Poëtes ne font-ils pas autour de ſon tombeau ? On chante pouille à la mort, qui n'a pas voulu étendre au-delà de quatre-vingt ans le terme d'une vie ſi précieuſe. On remue la terre, on fait tapage dans le Ciel ; Phœbus avec tout ſon cortege, & Minerve qui rit dans le fond de ſon cœur, ſont obligés de s'envelopper triſtement dans de lugubres habits de deuil, & ne ſauroient trouver de conſolation contre la perte du Régent d'Ecole. Le Poëte, dans ſa docte Elégie, met ſouvent plus de Dieux en jeu, qu'on ne voit de Bourgeois ſuivre gravement le convoi funebre.

Tel autre, qui ſe trouve atteint par les fleches du Dieu d'amour, exprime ſon martyre par mille bouffon-

neries. On diroit, à le voir, qu'il eſt piqué de la tarentule. Tout ce qu'il a, dès ſa tendre jeuneſſe, copié dans les Livres, il le contraint d'entrer dans ſes vers. Il croit que ſes ſoupirs, ſi remplis d'érudition & de lecture, amoliſſent les rochers. *Les flammes de l'Etna ſont l'image de ſon amour ; & les glaçons éternels qui couvrent le ſommet des Alpes, ſont moins froids que le cœur de ſa Belle.* En attendant, la pauvre enfant eſt étourdie par ce magnifique langage, & peu s'en faut qu'elle ne tombe en ſincope. Oui, quand ſon Coridon, à ſes pieds proſterné, n'exhale que l'ambre & la civette pour adoucir l'amertume de ſes plaintes, ſi elle ne prend alors quelques grains d'antidote, certainement l'empoiſonneur n'a qu'à employer ce qui lui reſte de ſa perfide Poéſie, pour faire l'Epitaphe de ſa Maîtreſſe.

C'eſt ainſi que penſoit M. de *Canitz* dans ſes Satyres ; mais je ne ceſſe point de répéter, qu'il m'a été impoſſible d'exprimer toute la force & la délicateſſe des tours qu'il emploie en Allemand. Suivons-le maintenant juſques ſur le tombeau d'une Epouſe qu'il idolâtroit, & écoutons les ſoupirs que ſa mort lui arrache.

DORIS.

Elégie de M. de Canitz ſur la mort de ſa premiere Epouſe.

Doris me ſera-t-elle ravie ? La mort me l'a-t-elle arrachée ? Où n'eſt-ce qu'une illuſion qui cauſe ma frayeur ? Vit-elle encore ? Non, je l'ai perdue. Le tombeau couvre ma chere Doris. Ah, ſort rigoureux ! Viens trancher le fil de mes jours.

Puis-je ſurvivre à toi que j'aimois plus que ma vie ? A toi que j'avois empreinte dans mon cœur, toi qui rendis mon bonheur ſi parfait, que ni le monde, ni ſes Couronnes & ſes Empires ne pouvoient me don-

ner de desirs, parce qu'ils n'étoient pas d'un prix égal à toi.

Doris, peux-tu m'affliger? Qu'est devenue la fidélité, qui partageoit toujours & ma joie & ma douleur? Tu voles vers la demeure céleste, & tu quittes pour la premiere fois ton époux. Tu romps les nœuds sacrés, qui t'attachoient à lui. Ta félicité n'adoucit point mes tourments.

Quel flux & reflux de pensées accablantes! ô perte inexprimable, que tu déchires mon cœur! mais pourquoi, tandis que je me désole, une joie secrete s'empare-t-elle de mes sens; chaque fois que je pense à celle qui fait le sujet de mon affliction?

Hélas! puissai-je réussir à former des accents dignes de Doris! Mais ma voix est interrompue par mes soupirs, la main me tombe, mes paroles se changent en sanglots, & je suis devenu à moi-même le seul & le triste témoin de ma profonde douleur.

Vous qui par vos Ecrits & vos Vers, savez triompher du trépas, chantez le chagrin qui me dévore & le mérite de Doris, afin que la postérité la regrette, & me plaigne. Mais non, vous pouvez vous en épargner la peine. Car il n'y a que moi qui les connoisse.

Il est vrai que les perfections de son ame n'étoient pas ensevelies. Non, elles étoient admirées de tous nos citoyens; mais personne ne les connoissoit comme moi. Bien des femmes obtiennent tous les suffrages, qui ne possedent pas tant de vertus, que la modestie en fit cacher à Doris.

L'instant qui détache les liens de sa vie, prouve assez qu'elle jouissoit de la faveur de son Dieu. Voyez

comme la mort la menace ! mais la mort commence elle-même à frémir quand Doris lui fait connoître en souriant, que celle qui peut détruire la nature, est à peine capable de troubler son sommeil.

Jamais dans le vain tumulte du monde, la multitude séduite ne put séduire Doris: Jamais elle ne but le poison des vices, cachés sous le nom de nectar; tant elle possédoit naturellement la pierre de touche de la vertu.

Mais dans ses discours comme dans ses actions elle observoit une retenue, qui ne censuroit jamais la conduite d'autrui pour autoriser la sienne : quelles leçons de sagesse ne donnoit-elle pas par sa bouche, & que de trésors inestimables n'offroit point l'exemple de sa vie !

Faire à tout le monde un accueil gracieux, témoigner une amitié sincere, répandre des bienfaits, c'étoient là ses innocents artifices. Ni la faveur, ni la confiance intime des Grands de la terre (c) ne purent jamais lui donner le moindre orgueil. Hélas! disoit-elle, nous tombons dans la poussiere avec tout ce qui fait le fondément de nos belles espérances.

Elle ne cherchoit point à plaire par une conduite affectée. C'étoit là un jeu trop indigne d'elle. Et quel besoin pouvoit-elle en avoir ? Son front sur lequel on voyoit briller la candeur, faisoit autant rougir l'envie, que son aspect lui gagnoit de cœurs.

Déjà depuis long-temps je m'étois senti touché de la douceur de ses mœurs; mais notre hymen augmenta

(c) Elle fut extrêmement distinguée de Fréderic I. Roi de Prusse, & de la Reine son Epouse.

infiniment l'ardeur de mon amour. J'avois fait choix d'un cœur, qui, dans l'adversité comme dans la fortune, conservoit le même calme & la même sérénité.

A la mort de nos chers enfants (*d*) elle ne donna point de marques d'un coupable désespoir. Maisons & biens (*e*) périrent par les flammes, mais son courage héroïque n'en fut point ébranlé. Vaincre sa douleur, régler ses vœux, soumettre sa raison aux arrêts du sage Créateur, & porter la consolation dans mon ame, voilà ce qu'elle fit.

De quel retour de tendresse ne paroît-elle pas, mon amour! elle ne vivoit que pour moi, & n'étoit attentive qu'à deviner mes desirs. Hélas! j'ai perdu tous ces avantages. Quel désespoir me saisit? Mon étoile infortunée m'a-t-elle donc condamné à vivre dans les douleurs d'une mort continuelle?

L'innocence du seul gage qui m'est resté de notre amour, me cause même une douleur nouvelle. La sincérité de son cœur, sa vivacité, son esprit enjoué, me retracent trop vivement l'image de sa mere.

Ce qui fit autrefois mes plus cheres délices a pris maintenant pour moi l'amertume de l'absynthe; & foible roseau dénué de tout support, je me sens plier au moindre vent. Le théâtre brillant des Cours ne m'inspire que du dégoût; & ma maison me paroît un désert, depuis que j'y cherche en vain ma Doris.

Mon esprit errant parcourt les terres & les mers. Ni les vallées, ni les côteaux ne m'offrent un asyle

(*c*) De sept enfants elle ne garda qu'un fils.
(*d*) Sa belle terre de *Blumberg* fut presque entiérement réduite en cendres en l'année 1695.

contre la violence de mes chagrins. Les monts & les plaines, les mers & les terres ne ſont pas capables d'adoucir mes ennuis; je n'y trouve point Doris.

O vous! inſtants écoulés, que ma négligence me fit paſſer trop ſouvent ſans ma Doris, que ne puis-je vous racheter de mon ſang! Soleil, rends-moi ces jours précieux, retourne ſur tes pas! revenez, temps paſſé, mais ramenez-moi Doris!

Mais non, ne revenez point ſans ſoulager mes peines, vous ne feriez que retarder la mort que je deſire depuis ſi long-temps. Mais, ſi vous pouvez me ramener Doris, hâtez-vous. Non, non, arrête!... Vous pouvez revenir ou ne revenir pas.... tous mes vœux ſont incertains.

Chere moitié de ma vie languiſſante, Doris! gémirai-je donc en vain pour toi? Peux-tu entendre les ſoupirs d'un époux fidele, dans le répos dont tu jouis? Es-tu touchée de la rigueur de mon ſort? Hélas! permets-moi d'interrompre ton ſommeil, & tourne ſur moi un ſeul de tes regards!

Montre-toi ſous ces traits gracieux, qui ont calmé ſi ſouvent mes déplaiſirs, lorſque tu étois encore ſur la terre; ou ſi le Ciel ordonne que tu doive te ſéparer à jamais de moi, pour dernier adieu fais-moi connoître, ſeulement par quelque ſigne, que mon déſeſpoir ne t'eſt pas inconnu.

Permets-moi de te contempler telle que tu parois maintenant dans les céleſtes plaines, où tu es environnée d'une clarté plus brillante que le Soleil. Ou ſi la foibleſſe de nos ſens ne ſauroit percer le voile qui nous cache la ſplendeur des Anges, prends la forme

que tu voudras, rends-toi visible à mes yeux, viens soulager la douleur qui m'accable.

Hélas! que ne m'est-il permis de t'embrasser encore en l'état où je te vis, lorsqu'au dernier instant de la vie, & prête à expirer, tes yeux charmants se troublerent, & qu'une sueur mortelle inondoit tes joues? Je croirois au moins mes desirs en quelque maniere satisfaits.

Oui, quoiqu'un vain songe soit trompeur, je serois content si dans un instant de sommeil tu voulois te présenter à mes yeux : mais si cet espoir consolant m'est encore interdit, il me reste la ferme espérance, que le noir sentier de la mort me conduira infailliblement jusqu'à toi.

C'est alors qu'après tant de langueur, je te verrai dans la Cité de Sion : jour heureux, jour si desiré, puisses-tu bientôt arriver! Une même tombe renfermera mes cendres & les tiennes; & là, victorieux de la corruption, nous y attendrons le jour, où nos ames seront réunies à nos corps ressuscités.

Que vois-je! puis-je en croire mes sens éperdus? ô frayeur agréable! N'est-ce pas Doris que j'entends, dont la voix charmante m'adresse ces paroles? *Il ne m'est pèrmis que de proférer trois mots : je connois l'excès de ta douleur; suis-moi, oublie ton chagrin, Doris ne t'oubliera jamais.* (*f*)

(*f*) Cette piece a été si universellement goûtée parmi nous, qu'il n'y a guere d'Allemands qui n'en sachent quelque strophe par cœur. Et c'est à quoi M. Kœnig a fait allusion, lorsqu'en publiant ces Poësies, il a fait graver une Urne sépulcrale sous l'Elégie de Madame Canitz. Cette Urne, au pied de laquelle est une tête de mort qu'un serpent s'efforce en vain de ronger, porte pour toute inscription ces peu de paroles : *Majus ab exequiis nomen in ora venit.*

Autant qu'on aura trouvé M. de *Canitz* attendrissant dans l'expression de sa douleur, autant est-il gai, poli, aimable dans ses Poésies galantes. Des sujets assez stériles par eux-mêmes, des riens prennent des graces & de l'ame sous sa plume. J'en rapporterai un seul exemple. C'est un remerciement enjoué qu'il adresse à deux Demoiselles de Schwerin, qui avoient travaillé à lui préparer une garniture, dont il vouloit faire présent à sa Promise.

Nymphes charmantes, permettez-moi de baiser ces belles mains, que vous avez hier occupées pour moi depuis le matin jusqu'au soir; souffrez que je consacre ces premieres heures du jour à vous témoigner respectueusement la vive reconnoissance dont je serai toujours rempli pour vous.

Si l'aimable Dorilis (g) ne m'a pas tout-à-fait oublié, j'en suis redevable à vos travaux. Mon imagination me représente encore ces doigts légers & délicats se promener de tout côté, pour orner de nœuds & d'atours celle que mon cœur adore.

Tant que ma bouche pourra parler, elle fera retentir vos louanges, & chantera tous les points que votre aiguille a tracés en faveur du plus indigent de vos serviteurs. Il n'a qu'un cœur à vous offrir, il est prêt à vous en faire don pour prix de ce bel ouvrage, si vous trouvez qu'il puisse en payer la façon.

Couple charmant, on eût dit que vous combattiez à l'envi à qui donneroit le plus de grace & de symmétrie aux fleurs, aux rubans que vous avez arrangés, vous avez la gloire de m'avoir choisi quelque chose de parfait, mais vos peines & vos soins sont encore plus précieux.

(g) Nom qu'il donne à sa Promise.

Tout ce que je regrette, c'est qu'une de vous deux ayant combattu sans dez, son pouce ait été atteint d'une blessure. Hélas! j'ai vu le plus beau sang du monde teindre une main qui effaçoit la blancheur des lis; mais ma douleur a égalé du moins la vôtre, car je pense que la voix d'un sang si pur s'éleve jusqu'au Ciel pour lui demander une juste vengeance.

Perfide aiguille, quelle est ton audace? Puisse ta pointe s'émousser & ne jamais plus produire un point raisonnable. Au reste, pour ne pas vous arrêter plus longtemps, je finis en bornant mes vœux à pouvoir bientôt par un baiser respectueux, guérir le pauvre pouce blessé.

Il me paroît que la simplicité & la politesse qui regnent dans cette piece, en forment la beauté.

CHAPITRE VII.

Gunther.

JEan Christian Gunther, qui mérite une place distinguée au Parnasse Allemand, naquit en Silésie vers la fin du siecle passé, avec des talents décidés pour la Poésie. Tous ses vers sont pleins de feu & d'images; mais le style, en beaucoup d'endroits, n'en est pas trop correct. Il fut emporté à la fleur de son âge, & cette mort prématurée l'a sans doute empêché de donner les derniers coups de lime à toutes les Poésies qui nous sont restées de lui, que l'on a soigneusement recueillies après sa mort, & dont le public a vu beaucoup d'éditions.

Celle que je possede est divisée en trois parties. La premiere contient des *Odes*, dont 64 sont sacrées,

& 111 mondaines ou profanes. On y a ajouté 12 belles Cantates du même Auteur. La seconde partie renferme 37 Satyres & 50 tant Madrigaux que Sonnets, Epigrammes, Inscriptions & autres pieces de Poésies. Dans la troisieme partie l'on trouve 112 Lettres en vers, quelques Poésies Latines, 59 pieces de Poésies, que l'Auteur nomme ses Essais de jeunesse, & un Supplément d'œuvres mêlées.

Toutes ces pieces étant fort longues, & les moments de mon loisir fort courts, je n'en traduirai que les endroits qui me paroissent les plus propres à faire connoître le beau génie de ce Poëte.

Pensées pour dernier adieu, à l'occasion d'une maladie dangereuse dont l'Auteur fut attaqué.

A l'aspect des approches de la mort, je n'ai pas la foiblesse de trembler. Je sais que mon joug sera brisé dans le tombeau. Que d'autres succombent, que d'autres nagent dans leur angoisse, que la timidité seule retienne leurs gémissements. Pour moi, je vois avec plaisir paroître mon dernier crépuscule.

Ame accablée ! cesse tes plaintes : tes combats & ta course seront bientôt terminés. Le sentiment de tous les maux disparoît dans la derniere nuit, où je cesse d'être en but aux traits d'un persécuteur, où je ne goûterai plus l'amertume qui se mêle dans tout ce que nous faisons ici-bas.

Crois-moi, à ta priere, l'ombre au cadran ne retournera point en arriere. L'édifice fragile de ce corps ne sauroit résister encore long-temps. Le feu, le courage & les forces s'épuisent insensiblement, & au moment que je suis devenu plus sage pour faire un juste emploi du temps & de la jeunesse, l'un & l'autre sont passés comme une ombre.

Quoi ! tu tardes encore ? romps tes liens avec magnanimité. Ce passage sauroit-il t'intimider ? Il est vrai, le changement est grand ; mais de cette vie à l'immortalité il n'y a qu'un pas, & tu peux le faire d'autant plus courageusement que la sagesse t'accompagne.

C'est elle qui t'enseigna autrefois l'art de mourir tranquillement. Tu goûtas ses leçons ; fais-en aujourd'hui une utile application. Montre, comme tu le fis autrefois dans le malheur, que ton courage te distingue du peuple qui se désespere dans les derniers moments.

Fuis donc, mon ame ! mais non, arrête un instant. Acquittes-toi d'un devoir essentiel de la vie. Qu'avant de prendre congé du monde, quelques vers manifestent encore ta derniere volonté. Cessez, calomniateurs, cessez de rire, si l'indigence est tout ce que je possede. Gunther peut tester encore, car il est Chrétien.

Reprends, *ô Créateur!* mon ame & ma vie, reprends le talent de l'esprit que tu me confias. Songe à ton alliance ! Quoique mes efforts ne tendent pas au grand, je croirai cependant mon zele bien employé, pourvu que mon exemple affermisse un seul homme dans la vérité.

Vous, *égarements de ma jeunesse*, sans lesquels il est presque impossible qu'un mortel puisse acquérir en ce monde de l'esprit & de la vertu ; vous, compagnons du printemps de mes jours, je vous donne à l'oubli : puisse-t-il vous emporter dans l'abyme du néant. Hélas ! que ce temps me cause de regrets !

Et vous, *Ennemis*, qui êtes accoutumés à contempler mes maux d'un œil tranquille & moqueur, je

vous laisse mon cœur qui fut toujours ouvert à la réconciliation, pour toute vengeance de vos cris. *Amis*, qui n'en portez que le nom, & qui nourrissez des sentiments de Joab, gardez mes malheurs & mes chagrins jusqu'à ce que vous vous corrigiez.

Mon cœur & mes veines sont prêtes à se déchirer, je succombe presque sous mon désespoir, quand je pense que ni mes prieres, ni mes larmes ne sauroient te fléchir, *ô mon Pere !* Toi dont l'amour paternel est devenu, par les artifices de la superstition, le tyran du cœur le plus sincere & le plus droit qui fut jamais.

J'observerai cependant un respectueux silence, & remplirai mes devoirs. Si ma colere ne me laisse pas reposer tranquillement dans le tombeau, j'attendrai dans l'éternité le retour de la tendresse, & je souhaite que ta mort puisse être exempte d'inquiétudes & de remords.

Toi qui fis mon malheur sur la terre, *Probité trop chérie !* toi que j'envisageois toujours avec plaisir, au milieu de tous mes maux, comme mon plus précieux trésor, sors de ton séjour de tourments, sors de mon sein, où, pour comble de chagrin, tu as toujours été nuisible à toi-même.

Vas, cherche un meilleur sort, une habitation plus digne de toi. Vois ce que j'apperçois, vois le cœur de *Beuchelt* qui s'ouvre déjà, viens y loger, viens y porter la bénédiction & l'assurance que Gunther espere par rapport à toi, d'être digne de son amitié.

Fidele Mentor, qui vis sous un Ciel éloigné, toi qui m'appris autrefois la science des astres, & ce qui est nécessairement au repos de l'ame, puisque le sort me met aux portes du trépas dans le temps qu'à peine j'ai atteint mon sixieme lustre, mon cœur te voue

& te souhaite le reste des années qui manque encore à ma vieillesse.

Mais hélas! quels tendres pleurs viennent tirer mon ame de sa léthargie? Les pierres poussent-elles des soupirs, ou est-ce un songe qui séduit mon oreille? C'est *Philis* qui occupe mes pensées, la tendre & trop chere Philis. Dans cet instant mon courage commence à chanceler. Hélas! mon plus bel espoir s'évanouit.

Philis qui m'aimeroit dans mes plus grands malheurs, & quand même la chaumiere la plus chétive nous serviroit d'habitation, Philis qui unit à la délicatesse du corps la force de l'esprit, & qui par un retour de fidélité se sent déjà atteinte de maladie.

O tendre amour! sois béni; vole au lit de Philis, console-là, dis-lui quand les larmes baignent son visage, qu'elle doit modérer sa douleur. Dis-lui que la plus grande partie de mon être est en dépôt dans son cœur, & lorsqu'un jour on la descendra au tombeau, je mourrai avec elle pour la seconde fois.

Et toi, *Lyre chérie*, à qui puis-je te léguer? Il y en a beaucoup qui voudroient te condamner au feu, car tu rends des sons trop aigus. Mais pourrois-je te voir consumer par les flammes? Non, tes accents, que tu ne me refuses jamais, & qui ont souvent ranimé mon cœur abattu, méritent une meilleure récompense.

T'offrirai-je au Dieu du jour? Non, tu n'es pas un ornement digne de lui. A force d'avoir été touchée, tu ne rends pas encore des sons assez moëlleux pour pouvoir être suspendue à l'Hélicon. *Opitz* te feroit honte, *Flemming* s'y opposeroit. Que la *Vérité* te prenne, & qu'elle aille courir le monde avec toi.

Quel

Quelques Strophes détachées d'une Ode que l'Auteur composa à l'occasion de la paix conclue entre l'Empereur & la Porte Ottomane en 1718.

Eugene est parti. Muses, suivez. Il s'arrête, il résout, il combat de nouveau. Dans les plaines où il est accoutumé de cueillir les lauriers, on le voit déployer les rangs & étendre les frontieres. Son épée, qui frappe & remporte toujours la victoire, inspire à l'ennemi une nouvelle terreur, tout comme elle affermit le courage & la puissance des peuples combattants, qui, sous les auspices de l'aigle, volent pour arracher le croissant Ottoman.

Déjà l'on voit le Coursier du vainqueur, qui, plein d'ardeur, s'ébroue, écume & sent le combat de loin. La fortune se glisse dans l'armée pour apprendre d'Eugene à être constante. L'air retentit, la rive tremble, le Cavalier brûle d'impatience, le Fantassin s'élance pour attaquer la multitude farouche; & l'on diroit, en voyant avancer ces Guerriers, ne voir qu'un seul cœur qui vole à l'ennemi.

Jette un regard en avant, illustre Race d'Arminius, vers les lieux où le caprice du temps a démoli le pont de Trajan; remarque ce qu'on y voit se mouvoir & briller. C'est un bruit confus d'armes & de cuirasses, ce sont des légions d'ombres Romaines, ce sont les ames des anciens Héros. Elles viennent pour être témoins de ta valeur, elles vont annoncer d'avance à la postérité ce que tu fis par ton courage.

L'Auteur adresse ensuite la parole aux Ottomans & dit:

Modérez votre fureur, marchez pas-à-pas! Vous menez à votre suite les chars, les chevaux & les cha-

meaux. Vous nous fourniſſez vous-mêmes les inſtruments pour emporter le butin. Mais évertuez-vous. Le danger approche, pirouettez en boitant autour de l'autel de Mahomet, implorez-le en baiſſant vos armes; élevez votre voix, criez; il dort peut-être, il compoſe, ou bien il eſt occupé ailleurs.

Après avoir employé quelques Strophes à décrire la fureur des Turcs, l'injuſtice de leurs procédés, & le peu de ſuccès qu'ils eurent dans cette guerre, il leur donne le conſeil d'implorer la clémence de l'Empereur, & d'embraſſer ſes genoux, après quoi il continue.

Mais, arrêtez, crayons! ne ſoyez pas aſſez téméraires, pour vouloir retracer les perfections de Charles. Nous riſquerions de nous voir contrains à chercher le même aſyle. La vérité d'ailleurs n'a pas beſoin de vos peintures. Votre art ne ſauroit faire de lui un portrait reſſemblant. Gardons un ſilence reſpectueux. Entrons dans le Sanctuaire où ſont placées les images des Aïeux auguſtes de Habsbourg, & diſons: *Charles les comprend tous*, c'eſt ainſi que nous pourrons montrer ſa grandeur.

Muſes, retournez dans les champs de Mars. Vous y verrez des branches d'Olivier ſortir des piques qui y ſont plantées. Irene y dreſſe une tente magique, ſuivez-la juſques ſur les remparts & dans les tranchées. Les glaives s'arrondiſſent & ſont changés en faucilles; la fortune refond les boulets & en forme les ſtatues des Héros; la poudre eſt employée aux feux de joie, le canon ne vomit plus la mort, ſon bruit n'inſpire plus la terreur, mais il fait éclater l'alégreſſe.

Si Ovide* repoſe encore à l'endroit, où la renommée a placé ſon tombeau, je ſouhaiterois par un mot

tout-puissant de pouvoir ranimer ses cendres. Il ne songeroit plus à sa patrie; amoureux de Charles, sa lire ne célébreroit plus que sa gloire, Eugene seroit l'objet de ses Chants, & il s'écrieroit : *César, reçois mes remerciements, que tu m'as heureusement proscrits!*

La joie suspend les facultés de mon ame, & me rend incapable de peindre la félicité de la Germanie. Dans toutes les contrées soumises à l'Aigle Impérial, cette année doit former un jubilé. Le Héraut de la paix vole de tout côté, il entonne sa trompette, les citoyens de tout âge le questionnent, le vieillard à la tête chenue ranime ses forces, & laisse tomber son bâton, la jeunesse folâtre, l'enfance joue & rit, le plus tendre nourrisson au sein de sa mere, semble vouloir mêler son gazouillement à l'alégresse commune.

C'est ainsi qu'éclata la joie universelle des Habitants de l'ancienne Grece, lorsqu'après dix ans de siege & de travaux, la Maison de Dardanus, dont l'incontinence avoit attiré la malédiction des Dieux, fut consumée par les flammes. Corinthe, Argos, Athenes, quitterent l'Arene, le Cirque & les Ecoles, tout le Peuple courut au-devant des Vaisseaux, hommes, femmes & enfants se presserent vers le port; mille cris confus s'élevent dans les airs, chacun s'impatiente, se rejouit, ou questionne.

Mais, quel voile se leve à mes yeux! Je vois le théâtre des temps les plus reculés. Là, je vois combattre un Godefroi. Les palmes fleurissent à l'entour de sa tête. On gémit, on jette des cris d'alégresse, on combat, on pille. Jamais croisade ne fit un bruit plus grand. La troisieme & la plus grande partie du monde détruit l'espoir des Sarrasins, & étrangle le tyran avec les chaînes qu'il forgea.

Le Nil s'effraie, Damas est en feu, les flammes s'élevent sur les montagnes d'Ascalon. Le tumulte, la famine, la peste & le massacre désolent tout l'Orient. Le Jourdain s'arrête comme un mur. On diroit que c'est un second Josué qui suspend son cours. Oui, il vient, descendant de Germains. Quel est son nom? Mais la Providence appelle, & ravit à mes yeux le Héros, son nom, son état, le théâtre du monde & ma prévoyance.

Mais où s'égare mon esprit! Que devient mon Héros? Priveroit-il la terre de sa présence! Ou bien sa tente est-elle découverte, pour ne pas être profanée? Oui, je vois l'éternité; elle ourdit, elle brode sa robe triomphale, elle entoure son image d'étoiles, pour en orner son Apothéose. C'est par son histoire que nos neveux apprendront la gloire & la félicité de notre siecle.

L'ame ne connoît point de repos; chaque pensée en enfante une autre. Héros incomparable, tu en agis de même dans le cours de ton illustre vie. Ton ardeur use de modération. L'essence de ta valeur ne consiste qu'en victoires fondées sur la sagesse. Ta jeunesse & ta vieillesse paroissent également comme l'âge viril. O grand homme, quelle fiction la Poésie pourroit-elle imaginer pour célébrer ta gloire!

Vous, qu'une heureuse ardeur anime à marcher sur les traces du sublime Virgile, pourquoi restez-vous dans l'inaction? Vous n'avez pas choisi un assez beau sujet. Vous méditez, vous chantez péniblement. Vous rimez des fables, & vous périssez comme elles. Venez! voulez-vous passer glorieusement à la postérité! Venez, prenez en main vos crayons dorés, & écrivez ce que Dieu fit par les mains de Charles. L'Aigle vous élevera avec lui.

L'héritage de Joseph vit en paix, & jouit de la prospérité du frere. (*a*) Le berger rit, ses troupeaux augmentent, ses agneaux sont gras & sains. L'Elysie, (*b*) cette terre promise, cultive son commerce, bonifie ses champs & bâtit non-seulement des greniers, mais aussi des édifices où l'on enseigne la sagesse. L'Italie prépare de nouvelles victoires. C'est ainsi que la paix & la guerre nous montrent le sixieme Charles, le plus grand des Césars.

Seigneur ! le moindre de tes Sujets, dût-il rester enseveli dans la poussiere, te suivra de loin dans ta carriere glorieuse. Oui, j'y supporterai toutes les fatigues. Quand même tu me reléguerois jusqu'aux frimats de l'ourse, j'y volerai avec joie, j'y trouverai une mer où je pourrai graver ton éloge dans des glaces éternelles. Car tant que je respirerai, Charles, Eugene & la vertu resteront l'objet des travaux de ma Muse.

Eloge des actions héroïques de Sa Majesté le Roi de Pologne, Fréderic Auguste, 1719.

Le Respect me justifie, ô mon Roi & mon Héros ! si ma Muse bronche à chaque syllabe, & si ma bouche timide est prête à se taire en voyant ton auguste visage, dont l'éclat divin m'éblouit.

On sait, il est vrai, depuis long-temps que ton cœur magnanime, & ton esprit généreux se plaisent à la naïve simplicité, que les douces qualités de ton ame te couronnerent beaucoup plutôt que ton front ne fut ceint du Diademe. Mais quoique cette clémence me soit connue, ainsi qu'à l'Univers, cependant l'autre

(*a*) *Charles avoit hérité les Etats d'Autriche de la Succession de son frere Joseph.*
(*b*) *Nom que portoit autrefois la Silésie.*

jour ces rayons de la majesté frapperent mon esprit à tel point, que mon Pégase en fut épouvanté, & demeura immobile & rétif.

Seigneur, si un seul de tes regards lancé de près, a une vertu si puissante quand personne ne doit craindre tes foudres & ta vengeance, que ne doit-il pas faire dans les lieux où la crainte seule fait fuir tes ennemis, & où ta colere dit : *Les voilà étendus par milliers!* Le passé est passé. Mon Roi sait pardonner. (*c*)

Allez, Poëtes, allez invoquer par vos cris neuf Muses à la fois. Il n'y a point de secours à espérer de la Fable. Ma plume prend la clémence d'Auguste pour la Déesse de son art, mon esprit sent déjà la vertu de ses influences. Je m'adresse, Seigneur, directement à toi, comme on implore la Divinité, dont tu suis l'exemple en gouvernant ton empire.

Le véritable héroïsme est modeste. On sait, ô mon Roi! que tu abhorres l'impudence de ces ames vénales qui écorchant l'oreille de leurs sons faux & aigus, te racontent par intérêt tout ce que tu es, & tout ce que tu fais, font monter les paroles sur des échasses, mettent leur vanité à écrire obscurément, & enveloppent la clarté brillante de tes actions des plus sombres nuages.

Il est difficile de se garantir de soi-même ; cependant, Seigneur, je suis incapable d'une pareille foiblesse : mes vers coulent naturellement, je reconnois ma foiblesse, & je ne m'en apperçois jamais si bien qu'en voulant peindre ta grandeur, qui est ce qu'elle paroît. Aussi me tairois-je volontiers, mais la vérité s'y oppose, la vérité, qui seule gouverne mon cœur, & qui aujourd'hui m'entraîne avec violence aux pieds de ton trône.

Combien de fois ne me suis-je pas élevé contre notre siecle, qui ne respecte ni ne craint plus le jugement de la postérité, & qui ne sauroit ressusciter ni un Vir-

(*c*) *Il avoit été appellé pour faire des impromptus devant le Roi, & ne put jamais dire un mot.*

gile ni produire un Beſſer, pour chanter dignement tes louanges? Nous ne manquons pas de froids Verſificateurs. Le Nord n'eſt pas ſi fertile en flocons de neige, on ne voit pas tant d'avides moineaux ſe jetter en Automne ſur les dons de Cerès, les jeunes Eleves d'Eſculape n'envoient pas tant d'ames au ténébreux ſéjour, que de Poëtes de cette eſpece viennent ſe préſenter à tes yeux.

L'un farcit de ſentences & de chiffres un Madrigal, dans lequel il prédit à quel nombre d'années tu porteras ta vie; aveuglement ridicule! comme ſi par l'inſpection des aſtres la Providence mettoit la clef de ſes décrets dans la cervelle des ſots! Là, vous voyez une montagne en travail, qu'enfante-t-elle? une ſouris. C'eſt un autre qui ronge ſes ongles, tranſpoſe, efface, ajoute & ſe tourmente pour eſtropier les noms & les titres des hommes illuſtres, & les rendre perclus & boiteux dans ſes plattes anagrammes. Un troiſieme veut s'élever dans les nues, il commence par ce magnifique début. Héros magnanime, Héros de tous les Héros! & reſte court au même inſtant. Le quatrieme eſt poſſeſſeur d'un livre rempli d'emblêmes, de productions rares de la nature, de perles, de plantes, d'armoires & de curioſités étrangeres; c'eſt là ſon tréſor & ſa conſolation. Sa verve y puiſe les matériaux pour forger, en dépit de Phœbus, des rimes pleines d'art & d'ornements, & c'eſt cette marchandiſe précieuſe qu'il vient d'offrir, au nouvel an, à ſon Prince qui le paie.

Tu vois, Seigneur, combien peu je ménage les ſots, j'oſe même les attaquer à tes yeux; non pas parce qu'ils s'efforcent de te plaire, mais parce que je voudrois qu'ils s'exprimaſſent naturellement. La vraie grandeur n'a pas beſoin d'un éclat emprunté, & tout fard eſt ſuſpect. Quel eſt le plus bel ornement d'un tableau? Ce n'eſt pas la quantité & la bigarrure des couleurs; non, c'eſt la vérité & la reſſemblance qui

font l'ame & le prix du portrait, comme la ſimplicité l'eſt de la nature.

Que de Lauriers, ô Héros, n'as-tu pas plantés, là où la Viſtule fait couler ſes ondes en tournant? Quel eſprit, quel courage, que de vertus ne fit pas éclater déjà l'aurore de tes jours? Si chez la poſtérité l'art des Poëtes demeure en eſtime, les peuples des temps les plus éloignés, dont les aïeux ſont encore à naître, ſe proſterneront avec admiration, lorſqu'ils entendront prononcer ton nom; & comme la délicateſſe des ſiecles modernes enviſage ſouvent les événements du vieux temps comme moitié fabuleux, ils te prendront toi & Hercule pour des demi-dieux, de même que beaucoup d'Anciens regarderent Noé & Oſiris. Un pareil Laurier cependant eſt aſſez ordinaire. Un Héros doit toujours être Héros ſans qu'il ſoit ſanguinaire. Les annales les plus ſtériles, les contrées les plus petites & les plus déſertes, ont fourni tout au moins un Hector. Un Prince au contraire qui réunit la gloire à une ame pacifique, mérite de plus grands éloges, & ſe trouve bien plus rarement. Rome étoit déjà vieille, & plus d'un char de triomphe y avoit porté plus d'un Scipion au Capitole, avant qu'on vît paroître un Titus, qui bannit la guerre, ſuſpendit le glaive, fut nommé les délices du genre humain & le pere de la Patrie, & qui mourut plus glorieuſement, que s'il eût rendu l'ame au lit d'honneur, environné de meurtre & de carnage.

C'eſt encore à cet égard, qu'Auguſte occupe le premier rang parmi les Héros de nos jours. O mon Roi! lorſque je te contemple ſous cet aſpect glorieux, je vois du premier coup d'œil, combien tu t'éleves dans la Paix ſur les autres Rois.

L'amour pour ton peuple l'emporte ſur tous tes autres ſoins. Ton œil, qui veille ſans ceſſe, eſt notre rempart & notre ſûreté. Tu connois ton pays comme toi-même, tu es le plus précieux bien qu'il poſſede, & ſi tu épargnes ta vie, tu ne l'épargnes que pour

notre prospérité. Les hommes, aux mains desquels tu confies le gouvernail de l'Etat, sont remplis de prudence, ton choix ne consulte que leur mérite, leur regard s'étend sur le passé comme sur l'avenir, leurs conseils sont exempts de flatteries; ni la crainte, ni l'intérêt ne les sauroient porter à te déguiser la vérité. Ceux aussi que le courage & l'ardeur consacrent aux travaux de Mars, ne forment point un appareil oisif d'une valeur imitée, qui réjouit simplement la vue, & ne fait que jouer avec les armes. La campagne a vu couler leur noble sueur, l'ennemi a senti la force de leurs bras, les fatigues ont endurci leurs corps. Quel est le soldat, qui plein d'ambition, ne volât à travers des flots ou des flammes, au premier signal que tu donnes? Si un Empire doit subsister, la justice & la clémence doivent y tenir un équilibre égal. C'est ainsi que chez toi, Seigneur, les peines & les récompenses partagent le Gouvernement souverain. Quel est le mortel qui sorte mécontent de ta présence? Quel est l'indigent, ô Prince charitable! qui ne bénisse ton regne? Quelle est la veuve dont tu laisses étouffer les soupirs dans ses larmes? Quel est le sujet qui ne te souhaite les années de Nestor? Tu n'entends pas, il est vrai, combien de vœux, s'élevent vers le Ciel pour ta personne, mais je jure par cette main, qui posa la Couronne sur ta tête, que mille & mille ames sous leurs rustiques toits, implorent tous les jours, en toutes sortes de Langues, l'Etre suprême pour ta conservation. (*d*)

Si jamais un Romain pouvoit sortir de son tombeau, s'il pouvoit porter ses pas sur les remparts de tes formidables Cités, en voyant ces portes, ces fossés, ces bastions, ces murailles & ces canons, son ancienne valeur se ranimeroit, il frissonneroit, il admireroit dans

(*d*) *Il y a ici une lacune que je n'ai point traduite pour ne pas rendre la piece trop longue, & parce que les pensées ne roulent que sur les embellissemens qu'Auguste fit à Dresde.*

un respectueux silence. Et s'il entroit dans la ville, qu'il y vît les apprêts d'une fête brillante, tant d'arcs de triomphe lui feroient croire qu'Adonis ou Vénus sont prêts à y faire leur entrée. Oui, s'il te voyoit, ô Héros! à la premiere aube du jour, dans les plaines de l'*Oester*, comme Général & comme soldat, voler autour de tous les rangs, & tantôt par un signe & tantôt par ta voix faire agir les hommes, les chevaux & les armes, il accoureroit à l'instant, se mêleroit avec tes Guerriers, & se croiroit dans le camp de César. Dût-il même remarquer qu'une belle illusion l'eût séduit, ce n'est pas ton esprit, mais seulement ses propres sens qui l'auroient trompé.

O Saxe! ne crains point la décadence des temps heureux. Le bras d'Auguste fonde aujourd'hui ton empire par la guerre & les combats. Il fait ce que fit David, & lorsqu'un jour (que Dieu veuille reculer) il ira rejoindre ses peres, on verra son Prince magnanime, comme un second Salomon, recueillir son héritage & occuper son trône. Tels sont les arrêts de la Providence. On verra renaître le siecle d'or, le pouvoir des vices sera dompté à jamais, les loups & les brebis paîtront ensemble, le glaive ennemi n'arrêtera point les travaux de la faucille; ton Cercle Electoral deviendra un Paradis terrestre & le grenier des contrées voisines. Le sang de Vittekind y regnera en paix. O Roi! que la gloire environne! jusqu'où me perds-je? Plus je brûle d'écrire, plus je contemple, & plus les rayons de ta gloire m'éblouissent. Ceux qui te louent le mieux, en disent beaucoup trop peu. Fais ce que tu veux, combats, badine, donne, commande, cache la majesté sous un masque plaisant, exerce-toi dans un tournoi, habille-toi pour la chasse, viens voguer sur les ondes, l'orage reconnoît l'esprit de César, tu ne saurois te déguiser, le Roi paroît par-tout. (e)

(e) *Il y a ici encore une lacune.*

Monarque incomparable! tandis que tes veilles & tes travaux guerriers donnent le repos à tes peuples & de l'éclat à tes annales, que les grands & les petits respirent la joie sous ton sceptre; que la bénédiction, la magnificence, les plaisirs, la sûreté & la liberté regnent dans tes Etats; tandis que des Artistes des contrées les plus célebres sont honorés à ta Cour; que la Musique & la Peinture sont tes délices, pourquoi, Seigneur, la Poésie indigente doit-elle seule se plaindre? Elle vient, se prosterne & embrasse tes genoux paternels; elle te caresse en pleurant, elle espere de trouver un asyle dans tes bras. Elle est jusqu'ici orpheline, errante, sans appui, & devient sous le ciel d'Allemagne le jouet des caprices du sort; on l'opprime dans les villes, on s'en rit à la Cour, & on ne la nomme plus qu'une *soubrette congédiée*. Un pareil affront blesse sa noblesse, qui fut cependant honorée de Rome, d'Athenes & du grand Louis François. Viens à son secours, augmente tes titres glorieux; un Roi Héros a plus d'un moyen pour aider. Le Ciel a réservé peut-être pour toi l'honneur d'être son protecteur, afin que la grandeur du Monarque éclatât par la grandeur de l'objet. Nous bégayons encore, nous autres Germains, & si par fois on a vu éclore quelques cygnes, leurs chants n'ont presque été que de simples essais; d'où vient? C'est qu'il n'y a point d'Auguste qui comble leurs vœux.

Je n'ignore pas ce que l'envie dit de nos vers. On prétend que la paresse domine nos Poëtes, que leur verve s'exhale purement en rimes licencieuses, & que, semblables à ces arbres qui fleurissent sans porter de fruit, l'Etat ne retire aucun avantage de leurs travaux. Mais ce reproche n'attaque que ceux qu'Apollon traite de *Maîtres-Chantres*, mais nullement ces beaux Génies que la nature, le feu divin & la vérité enflamment, & qui peuvent prescrire des loix à l'envie & au temps. Les victoires & les exploits des

peres excitent le courage des neveux. Ce qu'Alexandre fit dans sa jeunesse, César le voit gravé sur l'airain; il pleure, il se presse de partager avec lui les dangers, les conquêtes & la gloire. Mais le bronze & le marbre, les métaux & les pierres ne sont pas à l'abri du dépérissement. La rigueur des saisons efface tout ce que nous y gravions. Mais nous traçons sur le papier des monuments bien plus durables, qui bravent le temps & la mort. Le laurier, donné par les mains des Muses, conserve, comme le beaume, les grands hommes dans tout leur éclat, il ressuscite les morts & les tire du tombeau, il nous représente l'image de l'anneau de l'éternité, comme il en possede la vertu.

Que de Héros, malgré leur courage, leurs fatigues, leurs triomphes, & leur magnificence, ne sont pas ensevelis avec leur gloire depuis plusieurs milliers d'années dans l'oubli, & dans la nuit du néant! Car n'ayant point trouvé d'Homere qui les ait portés à l'immortalité, leur nom a suivi le sort de leur corps, l'un & l'autre sont péris. Mais qu'Achille paroisse encore enflammé de colere à nos yeux, que la volage Renommée connoisse encore aujourd'hui la ruse & la finesse d'Ulysse, & que nous admirions la valeur précoce & les regrets cuisants du jeune Marcelle, à qui le doit-on? à un vieillard aveugle, ou bien au divin Virgile?

Ne crois pas, ô mon Roi! que ma plume audacieuse, qui offre à ta grandeur un humble sacrifice, ait la vanité téméraire de vouloir déifier ton nom, & porter ton éloge jusqu'au Ciel. Tu es grand par toi-même, tandis que je croupis dans la bassesse & dans la misere. L'Hyssope sauroit-elle donner de l'ornement à une couronne? Mais, si jamais tu daignois par un seul de tes regards, changer mon rigoureux destin, je crois qu'en peu de temps j'éleverois ma voix à un ton plus sublime. Je demande & je risque beaucoup, mais tu es Auguste, tu te plais naturelle-

ment aux bienfaits, & tu crois comme cet autre Prince débonnaire, le jour perdu auquel, par hasard, tu n'as pas fait quelque action généreuse. Les Muses, il est vrai, me sont assez favorables, elles me nomment leur enfant, mais mon patrimoine ne consiste qu'en quelques talents, qui doivent me tenir lieu de biens. Aussi mes vœux & mes desirs ne sont-ils pas fort grands: je fais peu de cas des veaux d'or de la richesse, & ne demande point un emploi lucratif. Celui que sa naissance condamne à ramper, ne sauroit guere chercher à s'élever plus haut que le lierre, quand il embrasse les plus basses du cedre.

Mon Roi & mon Héros! ta gloire occupera ma veine dans mon repos littéraire, & ta généreuse clémence sera ma divinité tutélaire. Permets que, rempli d'amour & de respect pour toi, ma lire s'exerce à célébrer tes exploits. Que d'autres, qui ont fait ligue avec la fortune, aillent courir aux dangers, pour teindre de nouveau sang les titres d'une antique noblesse, ou pour amasser en faveur d'une grande Maison, de plus grandes richesses; quant à moi, je les honore & les loue, mais satisfait de mon état, je serai content si la main bienfaisante d'Auguste donne un doux asyle aux Muses, si je puis dans une retraite tranquille remplir des annales éternelles de ton nom & de ta gloire, & si jamais je me trouve en état de dire: *Muses, recevez mes adieux, suspendez ma lyre, laissez reposer mes crayons; j'ai achevé un ouvrage qui me donnera l'immortalité, je puis maintenant sans regrets renoncer au reste de ma vie, ainsi qu'à l'art de la Poésie.*

ÉPITRE.

A un Pere irrité dont l'Auteur cherche à fléchir la colere en quittant sa patrie.

Quid feci, quid commerui aut peccavi, Pater?

Jusqu'à quand, ô mon pere! mon espoir sera-t-il

trompé ? Jusqu'à quand ferai-je de vains efforts pour te parler ? Si ma douleur ne sauroit émouvoir ton sang, puisses-tu être touché par ces vers, qui expriment aujourd'hui la derniere force des sentiments d'un fils! Cinq fois j'essayai de paroître devant tes yeux, cinq fois tu m'as dédaigné. O, sont-ce là des entrailles de pere! Songe donc quel cuisant chagrin doit ressentir un enfant qui se trouve plongé par l'Auteur de ses jours dans des craintes & des alarmes continuelles! N'ai-je pas toujours donné de justes louanges à tes vertus & à tes sentiments ? Ai-je opposé jamais un cœur indocile & rébelle à tes leçons ? N'ai-je point étudié avec plaisir, dans l'espérance d'exciter la joie dans ton ame & que les fruits de mon éducation pussent te consoler dans tes chagrins ? Ai-je un autre but que celui de mener une vie sage & tranquille sur la terre ? Ne suis-je pas prêt à donner mon sang pour la prospérité de mon prochain ? Mon cœur nourrit-il la moindre malice ; la vengeance occupe-t-elle mon ame ? ou bien mes railleries audacieuses font-elles connoître que le malheur de mes ennemis me réjouisse ?

O mon Pere! ma conscience est tranquille ; si c'est l'hypocrisie qui séduit aujourd'hui mon esprit à implorer le retour de tes bontés par un motif d'intérêt, je consens que les tourments de Job viennent fondre sur moi, & que je sois condamné à errer, comme Caïn, d'un pied fugitif & toujours saisi de crainte, par toute la terre! Je ne suis pas exempt du péché originel d'Adam ; nos défauts sont nés avec nous, & je me suis égaré mille fois sans ma faute. Si l'Eternel lançoit chaque fois ses foudres vengeresses sur des fautes pareilles, ô combien peu verroit-on de vieillards à la tête chenue ? où en serions-nous, toi & moi ! Tu m'as donné l'être, tu m'as élevé, nourri, instruit & guidé, je le sais, & ma gratitude voudroit t'en faire un laurier qui pût orner ta tête, même dans le cercueil. Je le reconnois en silence, quoiqu'avec angoisse & douleur, parce

que ni le temps, ni la fortune ne me donnent les moyens de t'en offrir une autre récompense.

Quand les premiers rayons de l'aurore venoient dorer le Ciel azuré, quand la culture matinale du jardin ravissoit ton œil & ton cœur, tu préparois en badinant & plumes & papier pour mes études, & ton exemple actif me rendoit les crayons & les livres agréables. Combien de fois l'étoile du soir ne m'a-t-elle pas vu attentif à tes leçons? J'appris alors, comme enfant encore, à honorer Rome & la Grece, & mon oreille collée à tes levres portoit avec ardeur & gaieté l'énergie des deux Langues dans ma mémoire. Tu m'enseignas par degrés, & presque en jouant, tout ce qui fait l'objet des dégoûts des jeunes gens; parce qu'ordinairement, quelque pédant, la férule en main, abat chez eux tout courage & toute inclination, ou les met à la question par un fatras de regles insensées. Ne donne donc point à l'envie tant de prise sur toi & sur moi; que sa bouche ne te fasse pas perdre le fruit de tant de peines! Mets plus de confiance en ton propre sang, sois indulgent, & prête-moi l'oreille. Si je suis accusé avec raison, pourquoi ne me permet-on pas de comparoître devant le tribunal où je puis me justifier?

Si quelquefois j'ai commis des fautes, c'est la fougue de ma jeunesse qui m'y fit tomber: quel est l'homme qui vieillit sans broncher souvent? Oh, pourquoi punir par une si longue rigueur la foiblesse de l'humanité? Quel Juge est assez cruel pour ne pas permettre qu'on implore sa clémence? En regrettant mes erreurs, en changeant de conduite, & en portant désormais la plus sérieuse application à bien faire, je puis effacer beaucoup de taches, qui me rendent suspect chez les gens de bien, sans être fondées. Ne donne-t-on pas aux arbres gangrenés quelque temps pour se refaire? Et quels sont enfin ces péchés si grands & si griefs qui méritent si peu d'indulgence & de pardon si lent? Beaucoup

de calomnies, beaucoup de ſoupçons, quelques égarements de jeuneſſe, & en un mot des mouches dont on fait des Eléphants. Me blâme-t-on peut-être de ce que mon ame naturellement enjouée, s'eſt confiée quelquefois à d'autres comme à ſoi-même, & s'eſt montrée trop à découvert? Voyez, amis, la choſe eſt faite! Si c'eſt un vice, vous ne m'y verrez plus tomber. Ces prud-hommes ſi ſages, qui ont toujours le mot d'expérience à la bouche, s'efforcent mal-à-propos de fléchir mon eſprit par la violence & par le fracas. Un tranchant trop aigu eſt ſujet à s'ébrécher, & les paſſions qui ſe mêlent aux ſoins qu'on prend pour former la jeuneſſe, ne font qu'irriter les génies pleins de feu.

Mon unique but en ce monde eſt la recherche de la vérité, & de me conduire comme un membre utile de la Société. C'eſt pourquoi mon eſprit honore ces Docteurs, qui ſe ſont rendus célebres de nos jours, & qui tirent à la fin des ténebres la lumiere de la vraie Sageſſe. Si le peuple me blâme, ſi la haine dit que je m'enfonce dans des rêveries qui ne font que remplir la bourſe & la tête des doctes fumées, je pardonne à ſa ſimplicité, qui croupit dans la ſuperſtition & mépriſe les ſciences; parce qu'elle ne ſauroit goûter tout ce qu'elles renferment d'exquis. Si les calomniateurs (race méchante) attaquent mon Chriſtianiſme, j'en appelle à l'Eternel qui connoît tout, qu'il en juge, mais toujours avec ſa miſéricorde accoutumée! Je me ſens fortifié au milieu des orages par l'eſpoir certain que l'amour de mon Sauveur me rend un tout autre témoignage. J'avoue, il eſt vrai, que je fais peu de cas de ce verbiage entortillé & fanatique par lequel certaines gens extravaguent ſouvent en matiere de foi, & que je l'enviſage comme des pauvretés. J'avoue auſſi que rien ne me choque plus que d'entendre crier & tonner *Alazon*, quand, dans le cours d'une année, ſes véhémentes prédications ont fait plus d'hérétiques que de pécheurs pénitents. Je n'en dirois pas ici le mot,

ſi

si je n'en avois été moi-même la victime; mais comme son zele indiscret me damne, j'ai droit de me justifier. De mes vers funebres, où je chante l'amour de l'Etre suprême, il en tire un venin qui doit prouver que je suis atteint de *Quiétisme*, & que sais-je, moi, de quelles autres erreurs? Et pourquoi! Ecoutons la force & l'exactitude de son raisonnement. Pour avoir soutenu que rien n'adoucit plus l'amertume de la mort que l'amour du Sauveur, qui diminue les dernieres frayeurs, il prétend que j'ai nié cette hypothese, *la foi seule nous justifie.* Dites-moi où gît la conséquence? Si je disois, par hasard, *notre voisin bâtit une maison*, est-ce que j'exclus de ce travail l'Architecte & ses compagnons?

Il reste encore une accusation dont je dois me disculper. Bien des gens prétendent que je ne m'applique pas assez au métier qui donne la paix, & te persuadent, ô, mon Pere! que je témoigne pour toi du mépris, parce que je ne suis pas assez dévoué à Méditrine. Tu m'élevas de bonne heure à cet art si noble, ce n'est pas sans fruit que je goûtai tes leçons, je le connois par toi, & j'en sais tout le prix. Crois-moi donc que mon cœur lui donne la palme préférablement à tous les autres Arts. Je reconnois aussi que pour y acquérir une profonde & solide science, il faut aller par degrés, sans faire des sauts ou des écarts. Permets donc que je trace ici en peu de mots les devoirs du Médecin, car l'étendue de son art est plus vaste qu'on ne croit. Parcourir à peine pendant deux ans avec son Professeur les Ecrits de *Sennerts*, (*f*) étrangler des chiens, tisonner dans le feu, arrondir des pillules, arracher des herbages, prescrire au hasard des ordonnances, mépriser ses collegues, & se bouffir dans une vaste perruque à côté du lit d'un mourant, est une méthode également ridicule & commune: on

(*f*) *Auteur Allemand qui a traité de la Médecine.*

n'opere pas de grands miracles par elle. Livres, creuſet, verres & anneau ne ſont qu'un vain fatras, ſi l'on s'eſt imprimé de bonne heure les regles de la ſanté, & ſi l'on ne fait l'expérience utile par une ſage application. Ne veut-on pas, à l'exemple des charlatants, échouer à chaque écueil, il faut commencer par éclairer les ſens & le jugement, étudier les loix éternelles, que l'Architecte de l'Univers a établies entre l'ame & le corps. C'eſt là un bien plus digne ouvrage que de tailler dans de la vieille corne, ou de jouer avec des os, des pierres, des plantes, & du liquide métal. Quiconque ignore la ſcience des grandeurs & des forces, ne ſauroit connoître le corps humain, qui a le mouvement d'une pendule hydraulique. Que de prudence, que de ſoins ne ſuppoſent pas ces principes? Que de peines pour découvrir la nature de chaque corps indiſpoſé, pour trouver le ſiege & la cauſe de chaque maladie. Le dégoût, la quantité, l'inſtant mal-à-propos, ſont capables de convertir le Mitridate en poiſon. C'eſt aux temps futurs à rendre témoignage combien je m'applique à remplir ce précepte. Pourvu que je ſois perſuadé dans le fond de mon cœur, que j'ai pris la raiſon pour guide, j'écouterai avec une réſignation humble & tranquille, les orgueilleuſes clameurs de mes ennemis.

A l'égard de la Poéſie, j'avoue ingenument que, foible enfant encore, je ſentis déjà ſes attraits occupe tout mon cœur; & comme un aveugle penchant me conduiſit vers elle, je lui conſacre aujourd'hui, que la raiſon m'éclaire, mon amour le plus pur. A conſidérer la choſe ſous le point de vue ordinaire, le Parnaſſe, il eſt vrai, ne ſauroit être enviſagé que comme une pépiniere de rêveries. Nos Epithalames, nos Elégies, nos Quolibets bigarrés, les froids ſoupirs de nos amants paſſent pour des Poéſies galantes & bien tournées; mais de telles rimailles, que le titre ſeul décore, & que l'art de nos plus inſipides Verſificateurs efface,

ne trouvent pas de place plus convenable que dans les cabarets, ou bien à la fripperie des Muſes, où la lyre de Thérandre eſt ſuſpendue pour enſeigne. Les Poëtes, s'ils méritent ce nom, doivent être doués de talents, d'un génie tout de feu, d'eſprit, de diſcernement, de ſavoir, de vertus & d'expérience. Leur art conſiſte à conduire les hommes qui fuient des yeux la vérité trop découverte, par la ſageſſe des images & par le plaiſir, vers le bien. Ce qu'Homere & Virgile chanterent, ce que Fenelon écrivit, devient des modeles de ces ouvrages, qui ſont faits pour aller à l'immortalité. C'eſt là ce qu'ignore un Rimailleur déſavoué de Phœbus, qui ne ronge qu'à l'écorce, & qui ravit à la beauté, l'ame & la force par ſes ennuyeuſes explications. Mais, ſuffit pour le préſent. C'eſt à toi, ô mon pere, à juger ſi ma Muſe eſt repréhenſible, & quels ſont ſes défauts! (*g*)

Je ne ſuis pas rebelle aux remontrances, je les accepte même avec plaiſir, pourvu qu'elles ſoient polies, ſinceres & diſcretes. Mais je ne ſaurois ſouffrir ce peuple, qui ſur chaque mine ou chaque geſte nous fait un ſermon tout farci de morale, & qui n'a jamais moins de vertu dans le cœur, que quand il a le plus de piété ſur les levres. De pareils hommes ſavent exciter contre nous les foudres & les enfers; ils effraient, ils intimident, par des coups de maſſue, une brebis égarée; ils ferment ſans vocation & ſans pitié la porte du Ciel à une jeune fille pour un coup d'œil, pour un regard qui ne leur paroîtra pas innocent; ce ſont eux qui ſeuls s'eſtiment juſtes & qui ſe croient des Saints, qui regardent leur prochain avec mépris, qui joignent à tout moment leurs mains impures, qui s'attirent les yeux de tout le monde, qui trafiquent avec leurs prieres, & qui n'évitent que l'apparence, mais non pas le péché. Dieu! tu les connois, tu les marques,

(*g*) *Il y a ici une lacune.*

tu approfondis leurs cœurs & leurs œuvres. Un taciturne orgueil, l'avarice, l'envie; voilà les resſorts puiſſants de leur dévotion. S'agit-il de l'amour du prochain, d'oublier & de pardonner des offenſes de ſupporter les foibleſſes d'autrui, toujours le Chrétien eſt abſent. (*h*)

Vois, mon pere, ce qui m'accable. Ta colere détruit tous mes travaux. A qui mon cœur peut-il ſe fier déſormais en ce monde? Si je ſuis l'horreur de mes parents, hélas! eſt-il ſurprenant que des Etrangers m'évitent & me fuient? Et quand il me ſeroit mille fois permis de choiſir un pere à mon gré, jamais je ne choiſirois que toi. Si même tu m'étois préſenté par les mains de la Providence ſous un ſimple ſarrau, je ne voudrois devoir qu'à toi mon exiſtence. Figure-toi donc quel doit être mon déſeſpoir, quand je me retrace ton eſprit inflexible, & le chagrin qui dévore aujourd'hui ton cœur pour l'amour de moi, parce qu'on t'a peint mon portrait avec des couleurs fauſſes & trompeuſes, pour le rendre hideux à tes yeux. Je veux bien m'avouer coupable, ſi c'eſt là ce que tu demandes; je confeſſerai plus que je ne ſais, pour te faire plaiſir. Mais daigne jetter un regard en arriere, rappelle-toi le temps où tu me regardois comme un enfant, qui promet beaucoup, où je fis tes délices & ceux de tes amis. Pendant vingt années tu as été ſatisfait de ma docilité. Si quelquefois j'ai péché, c'étoit de ces fautes dont perſonne n'eſt exempt. La crainte, la compagnie, l'exemple, le manque de réflexion, l'ardeur de la jeuneſſe, ſont capables de conduire dans bien des égarements. N'en ſuis-je pas aſſez puni, puiſque la colere céleſte a fait tomber la fleur de ma jeuneſſe ſous tant de maux? puiſque tant de ſoucis & tant de veilles ont accourci la trame de mes ans? Et puiſque l'écume amere de la médiſance aſſaiſonne chaque morceau de pain que je mange?

(*h*) *Il y a ici une petite lacune.*

Venoit-il par hasard quelque fortune s'offrir à mes vœux, j'étois incapable de m'en saisir, car mon triste état tourmentoit nuit & jour mon ame; mon indigence d'ailleurs qui éclatoit au-dehors, & qu'un mauvais vêtement ne manifestoit que trop, dans le temps que la mode veut qu'on se donne des airs, me faisoit fuir tout couvert de confusion. Tout ce que j'ai essuyé, tout ce que jai souffert depuis six ans, n'est connu que de l'Etre suprême, dont la main paternelle m'a quelquefois envoyé de petites bénédictions fort inopinément. C'est lui seul qui sait combien de fois j'ai lutté contre les neiges & les glaces, contre les vents, les chaleurs & la faim. (*i*)

Si ma Muse, par quelque trait de satyre, a blessé quelqu'un sans raison, je lui en demande très-sincérement, & à la face du Public, un généreux pardon. Le crayon trop hardi est souvent emporté par l'exemple, par le feu de l'imagination, par le desir de plaire, ou par l'envie de badiner, & séduit à prendre trop de libertés poétiques. D'autres qui me censurent sur un ouidire, feront sagement d'examiner mieux, si je suis coupable. Ils ne condamneront plus alors un homme qui ne refusera jamais à autrui cette compassion, cette indulgence, cet amour charitable qu'il demande pour lui-même. Vous au contraire qui vous souillez de vices secrets, qui cherchez votre gloire dans l'ignominie du prochain, qui savez mettre l'injustice au creuset & la convertir en argent, qui savez masquer si adroitement la méchanceté, l'avariee & la haine, & qui couvrez toujours de fleurs les pieges de votre malice, vous avez beau farder les vices de votre cœur, vous avez beau m'opprimer adroitement, afin que je ne retire pas votre honte des recoins obscurs, où je sais que vous la cachez, & que je ne l'expose au grand jour, si par hasard je parvenois à m'élever; continuez,

(*i*) *Il y a encore ici une lacune.*

mais sachez qu'une juste vengeance, à laquelle vous n'échapperez point, prépare déjà ses instruments pour lever le masque qui vous couvre, pour déchirer votre visage par ses coups, & l'exposer ainsi à la risée publique. Vous me bravez aujourd'hui, parce que je suis dans le malheur; mais vous n'êtes point encore au bout, bien qu'en apparence la fortune vous favorise plus que ce Tyran de Samos, qui ne put jamais perdre son anneau. Quoique le temps & la prudence me fassent encore garder le silence, soyez assurés que vous n'échapperez point à mes coups.

Toi, mon pere, que le Ciel a doué d'un cœur modeste & humble, fais-toi violence pour écouter l'éloge de tes vertus que la vérité seule m'arrache. (*k*) Si par de sinistres artifices tu avois cherché d'envahir le bien de ton voisin, il t'auroit été facile, comme à bien d'autres, d'usurper la vigne de Naboht. Ton art fait tranquillement & avec peu d'apparat de plus belles cures que n'en fait avec tout son fracas un Docteur fastueux, qui remplit tous les jours sa bourse & ses caveaux, à l'aide de ses précieuses essences, de ses poudres d'or, & de ses *pillules de Polychreste;* & qui chez le peuple crédule est en plus grand crédit que Paracelse. Mais que t'en revient-il de cette candeur, de cette probité dans les guérisons? On ne te donne jamais comme à d'autres des colliers de perles pour en faire des breuvages. Tes gouttes noires, quelque efficaces qu'elles soient, te rapportent-elles de bons ducats trébuchants? Non; & pourquoi non? C'est que tu ne fais pas le Rodomont. Sois donc un peu plus Charlatan, prône tes remedes, jure-en, escroque les malades tant que la fievre dure, caresse les Sages-femmes, dis qu'elles ont raison, donne de l'espérance quand la mort est sur les levres, distille des sucs étrangers, fais des potions rares, dût-il en coûter la vie

(*k*) *Lacune.*

au patient, & quand il auroit déjà le rale, viens l'accabler de juleps. Lambine, pour ne pas faire cesser trop tôt le danger, ou s'il n'y en a point, bon, ne le fais-tu pas faire naître. Donne le bezoar, fais de coques d'œufs, comme une poudre merveilleuse, qui ne se vend qu'à grand prix. Promets à la jeune épouse en peu un meilleur mari. C'est là une méthode toute d'or, qui procure aux plus grands ignorants des maisons, & entretient leurs carrosses. C'est cet art qui fait que gens de tout âge recherchent ce grand Esculape, qui voit nager dans l'urine le foie & les poumons du malade, & qui fait tirer avec son *Bracatabra* des vers du fond des reins.

Non, la droiture de ton cœur ne sauroit souffrir une politique aussi artificieuse. Tu ne demandes à la Providence que d'avoir tous les jours ton pain ordinaire & d'être exempt de dettes. Combien de fois n'as-tu pas fourni des aliments aux pauvres, que tes soins guérissoient sans salaire, & cette nourriture ne leur étoit pas donnée avec des mains de Pharisiens. Une ame pacifique, beaucoup d'humilité, une sobriété scrupuleuse sont les dons que tu reçus en naissant. Quand les excès de bouche & de vin tiennent encore beaucoup d'autres ensevelis dans les plumes, on te voit déjà auprès de tes arbres, gai & dispos, jusqu'à ce que l'heure arrive où tu dois rendre à tes malades une visite matinale. Là, ton esprit étourdi ne perd pas la tremontane, & tu ne t'assoupis pas à côté du lit. Je sais que Calidor auroit encore de la pratique jusqu'à ce jour, si dans son ivresse sa main n'eût pris le menton pour le pouls, & qu'il n'eût séduit l'innocence de l'Apothicaire par une ordonnance dictée dans le vin. Ton esprit, ta piété, la candeur de ta conscience sont capables, il est vrai, de te consoler sans moi dans toutes tes afflictions, mais dans une angoisse soudaine, & dans le tumulte des passions, le sage ne pense pas à tout. La pureté de ta foi, la probité de tes actions

sembloient te mettre à l'abri de la colere céleste ; & l'audacieuse curiosité des hommes ne sauroit pénétrer les raisons qui ont irrité l'Etre suprême contre toi. Tant de veilles ne t'avoient procuré qu'une fortune médiocre. Cependant la Providence la trouva trop grande ; un cruel incendie consuma en peu d'heures le fruit modique de trente années de travaux & de peines. Quoiqu'aucun injuste denier n'ait aidé à cimenter la maison que tu habitois, les flammes dévorantes la détruisirent cependant jusqu'aux fondements.

Eleve ta tête abattue, reprends un visage serein, & ne t'enfonce point dans les décrets cachés, qui émanent du Conseil de Dieu. Sois soumis & content, car son amour peut éclater jusques dans les châtiments. Le destin n'est autre chose que la volonté de l'Etre suprême, qui réalise tous les événements, que sa prévision éternelle avoit connus, & que sa sagesse avoit approuvés, lorsqu'il résolut en général, de créer ce vaste univers. Certainement Dieu prévit aussi tous les péchés, tous les maux, toutes les peines, tous les tourments, tous les vœux & tous les desirs, qui s'introduiroient dans le monde ; mais il trouva que ces défauts des parties étoient nécessaires à la perfection du total. C'est ainsi qu'il a aussi prévu, & permis tes malheurs en vertu de sa bonté souverainement sage, que peu de mortels savent concevoir. Par ces rudes épreuves qu'il n'accorde qu'aux hommes vertueux, il allume en eux cette flamme qui les fait brûler pour le Ciel avec d'autant plus d'ardeur. Que les railleurs profanes se rient de ta piété, qu'ils se divertissent dans Sodome : (*l*) tu peux te réjouir d'avance de cette gloire immortelle qui rend aux ames des Elus leur innocence & leur éclat, après que leur patience a été suffisamment éprouvée dans ces vallées de misere, & après que de cette habitation de

(*l*) *Lacune.*

Babel, où ils ſont en eſclavage, ils auront élevé, dans la ferveur de leurs prieres, leurs regards vers *Salem.* C'eſt pour ce céleſte ſéjour, ô mon pere! que mon cœur, qui eſt exempt de toute fauſſeté, réſerve la juſte rétribution qui t'eſt due pour cette tendreſſe, cette bonté, ces exhortations, ces conſeils, ces châtiments, cette patience que tu as eus non-ſeulement pour moi, mais auſſi pour tant de nuits pénibles que j'ai fait paſſer dans ma jeuneſſe, à la plus tendre des meres. Avec combien d'amour & de reſpect, avec combien de deſir & de joie vous recevrai-je l'un & l'autre aux pieds du trône de l'Agneau? Avec quelle alégreſſe ne glorifierai-je pas l'Eternel, au milieu de la multitude de ceux qui ſont vêtus de vêtements blancs, pour m'avoir fait le premier né de votre amour.

Ne t'inquiete donc plus déſormais, quand la haine & l'envie veulent me noircir. Mon eſprit conſerve toute ſa force & mon cœur tout ſon repos; car je préfere les Sciences aux richeſſes & à la naiſſance, & je n'aime que Dieu, la vérité & le ſalut du prochain. Hélas, mon pere! veux-tu donc me condamner dans ta vieilleſſe ſans aucune miſéricorde? Mon pere, fais-y réflexion! Que dira la charité? Que dira l'humanité? Mon pere, hélas! ta tendreſſe me prive-t-elle de tout eſpoir de retour? Je te ſupplie, & pour toi & pour moi, ne nous rends pas la mort difficile à tous deux! Permets-moi d'embraſſer tes genoux, & qu'un baiſer reſpectueux puiſſe ramener la réconciliation. Je ſais qu'alors toutes mes entrepriſes ſuccéderont à mes vœux. Je te promets cette joie pure, qui adoucit l'affliction des parents, quand dans la réuſſite d'un enfant bien né, ils voient comme dans un miroir la renommée qui les ſuit après la mort. J'eſtime tes prieres & tes bénédictions plus que tous les tréſors. Cette approbation, ces louanges que les gens de bien donnent à tes vertus, à ta candeur, te deviennent non-ſeulement fort glorieuſes, mais ce ſont auſſi des

prérogatives dévolues par droit de succession sur moi, qui suis ton fils. Jamais je n'eus la foiblesse d'aspirer à de trop grandes choses, ni de fatiguer la bonté céleste par des vœux indiscrets. Elle connoît mieux que nous tous les besoins de notre indigence. Mais si bientôt elle me rend ton cœur, tous mes souhaits seront accomplis.

CHAPITRE VIII.

M. de Haller.

PArmi les Poésies Allemandes, il n'y en a guere, je pense, qui méritent plus d'être connues des étrangers que celles de Haller. Cette habile homme, né Suisse, jouit de la gloire flatteuse & si peu commune de devoir son élévation à son rare génie & à ses talents singuliers; & Sa Majesté Impériale a fait à l'esprit humain l'honneur d'ennoblir M. de Haller.

La Physique, l'Anatomie, la Médecine ont de grandes obligations à cet homme ingénieux & profond, mais sa Poésie n'a pas peu contribué à faire connoître ses autres talents.

La force & l'énergie forment le caractere dominant de ses vers; les tours en sont également beaux. Le style se ressent en quelques endroits du terroir où ils ont été produits, & l'on rencontre par-ci par-là, des expressions qui, pour être d'usage en Suisse, n'appartiennent pas à la Langue Allemande, quand on l'écrit purement.

Quiconque néanmoins voudroit toucher à ces mêmes expressions, courroit grand risque d'énerver les pensées de cet Auteur, & de substituer une correcte, mais languissante sécheresse, à une négligence sou-

vent heureuse par le feu de l'imagination qui l'a produite. (*a*)

On voyoit avec regret que la premiere édition des œuvres de M. *de Haller* ne se trouvât plus qu'entre les mains d'un petit nombre de curieux ; la crainte de passer dans le monde pour un esprit trop libre, l'avoit engagé depuis à retrancher dans les éditions suivantes plusieurs traits admirables, mais hardis ; il s'en excusoit lui-même en disant, *qu'il aimoit mieux sacrifier quelques vers à sa réputation, que de sacrifier sa réputation à quelques vers.*

Cependant il vient de paroître une nouvelle édition de ses Poésies, où il n'a pu refuser à l'empressement du Public, de restituer tous les endroits qu'il avoit retranchés.

Comme je ne saurois mieux faire connoître M. *de Haller* que par ses Poésies mêmes, je me hâte d'en présenter ici quelques échantillons ; & quoiqu'on ait déjà une traduction Françoise des pieces choisies de M. *de Haller*, qui a été publiée l'année derniere à Gottingue, je n'y renverrai cependant point le Lecteur, tant pour suivre le plan que je me suis fait, de traduire moi-même dans cet Ouvrage des morceaux de nos meilleurs Auteurs, que parce que je n'ai eu connoissance de cette traduction, qu'après avoir achevé celle des essais que je vais en donner.

ODE

A la Gloire.

Vaine gloire ! fantôme trop chéri ! l'antiquité t'a

(*a*) M. *de Haller* depuis plusieurs années qu'il réside à Gottingue a fort épuré son style. Il l'a prouvé depuis peu par une nouvelle édition qu'il vient de donner de ses Poésies, & qui est très-belle. Cependant il y a plusieurs corrections qui, quoique faites par l'Auteur même, ne détruisent pas tout-à-fait mon sentiment.

élevé des Auteurs, & tu es encore aujourd'hui l'idole de l'Univers; chimere enchanteresse, délices des oreilles, fille du préjugé, unique objet de l'insensé! qu'as-tu donc de si séduisant à nos yeux?

Tu appris aux hommes de l'âge d'or à devenir les artisans de leurs propres maux; tu as établi l'inégalité des conditions; c'est toi qui, des abymes de la terre, as tiré le premier glaive meurtrier, devenu depuis un vain & ridicule ornement.

Tu donnes à l'esprit ébloui des humains la soif des grandeurs, que le repos n'accompagne jamais: si nous chargeons nos foibles épaules de l'énorme fardeau des dignités, c'est parce qu'on te voit près du trône.

Tu menes des Guerriers armés à un trépas presque inévitable, à travers mille dangers qu'ils affrontent avec joie: c'est pour avoir part à tes faveurs après la mort, qu'un homme affoibli par l'âge, abrege la trame d'une vie si précieuse à la vieillesse.

Ton feu embrase les génies les plus sublimes; tu enseignes les arts, tu fais les maîtres, tu es l'appui de la vertu: le Savant même te suit de loin; son œil fixé sur les astres, y étudie moins les miracles de leur course, qu'il ne t'y cherche.

Ah! si les humains étoient capables de pénétrer ton essence, que tu paroîtrois néant à leurs yeux? Météore aussi éblouissant qu'enchanteur, on cherche en toi le bien suprême, & l'on n'y trouve qu'un faux & frivole éclat.

Jeune téméraire, s'écrioit un Sage, pourquoi dans ta course héroïque veux-tu pénétrer jusques dans la couche de l'aurore? Tu t'élances à travers le tranchant

de mille épées, uniquement pour que le peuple oisif de la Grece puisse s'entretenir à table de tes exploits.

Foibles humains, telle est votre manie! Nul n'est en valeur un Alexandre, mais beaucoup le surpassent en frénésie. Vous sacrifiez vos plus beaux jours, afin que l'Europe apprenne qu'il est dans le monde un homme de votre nom.

O le digne salaire de mes travaux, que celui de me voir nommé dans la Gazette à côté d'un Faquin! ô le bel emploi du sang d'un Héros, que ses prouesses servent un jour à remplir des Almanachs!

Trop heureux encore celui, dont la renommée célebre les blessures! Il obtient au moins cette superbe chimere : mais combien en est-il d'autres qui ont sacrifié leur vie avec le même courage, dont les noms se trouvent à peine dans la liste des morts?

Lorsque blessé dangereusement, le fils de Philippe vit couler son sang divin, la Renommée en pesa toutes les gouttes : mais les instruments de ses victoires, les compagnons de ses combats ont emporté avec eux leur gloire dans le tombeau.

Mais hélas! qu'ont-ils perdu? Vivre dans la mémoire des hommes nous touche peu quand nous ne sommes plus. *Achille* dont la vertu audacieuse sert encore aujourd'hui d'exemple à la Jeunesse guerriere, n'est-il pas mort comme le moindre des humains?

Fastueux maîtres des bords du Nil, élevez des piramides à jamais durables, & cimentées du sang des peuples, mais sachez que destinés à devenir un jour la pâture des vers, vous ne reposerez pas mieux sous ces monuments précieux que sous le simple gazon.

Dans le cours même de la vie, quelle ſatisfaction pouvons-nous attendre de la renommée? la gloire n'habite point avec le repos, elle ne fait ſon ſéjour que dans de magnifiques palais, elle a pour convives les Rois mêmes, mais elle les nourrit de fumée.

Dites-moi! le plus grand des Empereurs, ſous les lauriers qui lui ceignent le front, ne poſſede-t-il pas tout ce que vous pourriez ſouhaiter? mais ſerviles admirateurs que vous êtes d'un vain éclat, pénétrez juſques dans l'intérieur de ſon cabinet, & dites ſi vous enviez ſon bonheur!

Il faut convenir que l'oreille eſt magnifiquement frappée au nom de maître de la terre, & de maître plus grand encore par ſa dignité que par ſa naiſſance: mais la ſplendeur de dix couronnes, & la Majeſté d'autant de trônes, ne ſont que l'habit de cérémonie de l'inquiétude.

Eloigner de ſes Etats les armes dont l'Europe ſoulevée les menace, châtier ſes ennemis, ſe voir placé au gouvernail du monde, protéger ici une multitude de ſujets opprimés, & là travailler à pacifier les nations, ce n'eſt qu'une partie de ſes occupations.

Mais gouverner ſon propre Empire, maintenir les divers ordres de l'Etat, faire tout ce que la gloire & l'intérêt demandent, aiguiſer ſes armes pendant la paix, & jetter les fondements du bonheur de la poſtérité, ce ſont là des travaux qui l'occupent nuit & jour.

Il gémit ſous le poids de ſa dignité, vous en voyez la pompe, & il en ſent le fardeau, vous dormez tranquillement, & il veille: trop heureux ſi le deſtin détachoit de ſes mains les chaînes d'or qui le retiennent dans l'eſclavage!

Mais quand les revers & les infortunes viennent ſe joindre aux ſoucis ordinaires d'un Prince, quand la malice & la puiſſance forment autour de lui des orages qui ébranlent ſon trône, c'eſt alors qu'un Monarque ſent le poids du ſceptre.

Malheur au Prince que flatte un vain orgueil! Le maître des Rois qui lui met la couronne ſur la tête, lui fait ſentir que c'eſt de lui qu'il la tient; les lauriers ne le garantiſſent point de la foudre, le tonnerre frappe le faîte des tours, & les cataſtrophes ſont le partage des Tyrans.

Combien de fois n'a-t-on pas vu un puiſſant Monarque, paré le matin du diadême, à qui le ſoir on a refuſé les honneurs de la ſépulture? Combien de Héros, dont la guerre a mille fois reſpecté les jours, ont péri par un poiſon reçu des mains d'un ami.

Tel ſacrifie au ſalut de ſa couronne le ſang d'un fils dénaturé, qui travailloit à verſer le ſien; (*b*) tel autre voit tout-à-coup expirer ſous ſes yeux le dernier héritier de ſon Empire, (*c*) & laiſſe le ſceptre à ſon ennemi.

Le modele de toutes les vertus des Rois (*d*) a pour compagne un monſtre digne des châtiments les plus ignominieux; *Auguſte*, le vainqueur de *Brutus*, voit périr honteuſement ſa maiſon par les vices de ſes enfants.

Accours, *Annibal*, de la montagne brûlante de Calpé, franchis les Alpes & l'Apennin inacceſſibles

(*b*) Philippe II. Roi d'Eſpagne.
(*c*) Humbert Dauphin.
(*d*) Marc Aurele Antonin, *le Philoſophe*, & Fauſtine.

aux mortels, viens chercher la gloire dans le ſang des Romains! Rome craint de combattre contre toi, mais après toutes tes victoires, il ne te reſtera d'autre reſſource que le poiſon.

Je veux que la fortune toujours propice accompagne les deſſeins d'un Roi, je veux qu'elle comble tous ſes deſirs, en ſera-t-il plus exempt de ſoucis? L'ambition eſt un feu éternel, que ni le temps, ni la gloire même ne ſauroient éteindre.

L'objet le plus ardemment deſiré eſt oublié, dès qu'on l'a poſſédé un ſeul jour; chaque ſouhait eſt d'abord ſuivi d'un autre; la renommée eſt l'aiguillon qui anime ſans ceſſe notre courage à de plus grandes actions, & nous fait enviſager comme une honte des honneurs paſſés.

Lorſqu'à l'embouchure lointaine du Gange, le Fils de Philippe trouva les bornes de ſes travaux, ſon ambition ne fut point encore aſſouvie; le monde finit au terme de ſes victoires, mais il pleure de ce que le Ciel n'a point conſtruit des ponts aux confins de la terre, pour le conduire à de nouvelles conquêtes.

O vous, Miniſtres de la vertu, dont la Doctrine ſacrée conduit à la gloire la plus pure! quel eſt le but de votre ambition? Que vous ſert-il d'aſpirer au rang des Dieux, ſi les ſombres détours de l'impoſture menent à l'Apothéoſe.

Les belles actions ne ſont pas les ſeules qui paſſent à la poſtérité; la Renommée dans ſes Annales écrit à la même main, les lâchetés & les exploits héroïques, les vices & les vertus; elle ne peſe point le prix des faits; pour peu de ſuccès qu'ait eu une trahiſon éclatante, le nom de ſon Auteur ne périt jamais.

Qui

Qui a donné au Roi *Habis* (*e*) les éloges qu'il méritoit, tandis que les vies criminelles des Césars ont été tracées en caracteres ineffaçables dans mille ouvrages? Ne donne-t-on pas le surnom de Grand à *Alexandre*, dans le temps qu'*Unge* & *Ascan* (*f*) sont ensevelis dans le sein du néant?

Dites-nous, Héros les plus illustres! que pourra marquer de vous la postérité dans ses fastes, si ce n'est votre heureuse fureur? Qu'on vous ôte la gloire d'avoir dévasté le monde, pillé, tué, brûlé, détruit, que reste-t-il de vos faits qui soit digne d'être connu?

Mais supposons que la gloire soit le chemin qui conduise au bien suprême, en vaut-elle plus les peines qu'elle coûte? Elle veut qu'on lui sacrifie la fleur des plus beaux jours & la plus grande activité de l'ame, cependant on ne l'obtient qu'après la mort.

Ce n'est que par des sentiers difficiles qu'on monte avec peine jusqu'au faîte de la vraie gloire; chaque pas est payé par le sang; dans la vieillesse, on s'approche du sommet, on croit enfin s'en mettre en possession, la mort arrive, & nous replonge dans l'abyme.

Lorsqu'entouré d'une foule de ses Héros alarmés le vainqueur de Babylone apprend de ses Médecins qu'aucun secours ne peut le soustraire à la mort, à quoi lui servent toutes les couronnes, & que des débris de tant de trônes renversés, il se soit élevé pendant sa vie des autels?

(*e*) Roi d'Espagne qui regna long-temps & fort sagement; il fut le premier qui enseigna à ses Sujets l'agriculture & plusieurs Arts utiles. Voyez *Justin*.
(*f*) Les Fondateurs de l'Empire des Germains.

Que ta victoire d'Arbele te soulage maintenant! essuie avec les lauriers qui te parent, la sueur glacée du trépas! tu ne triomphas que pour mourir avec plus de peine, tu envahis le monde pour des héritiers étrangers; tu avois tout, & tu deviens néant.

Et toi, *César*, viens, vois, triomphe; assujettis la terre, le théâtre de tes exploits; mais sache aussi qu'il est des poignards forgés de tout temps pour te percer le sein, & que rien n'est capable de t'en garantir.

O trop heureux, celui qu'un destin favorable préserve d'une trop grande fortune, & d'une gloire trop éclatante, qui méprise tout ce que le monde adore, & qui libre de frivoles travaux, sait faire des forces de son corps & de son esprit, d'utiles instruments de la vertu!

Si la Poésie n'étoit autre chose que l'art de toiser des mots & d'enfermer quelques pensées triviales dans des rimes, ce seroit en effet un art bien frivole, ou pour mieux dire, un jeu d'enfant, & l'on n'auroit pas tort de comparer le talent de faire des vers, à l'adresse de jetter un grain de millet à travers le trou d'une aiguille: mais si l'on considere la Poésie sous un autre point de vue, & telle qu'on doit la considérer, il me paroît que c'est avec raison que tous les peuples anciens & modernes l'ont appellée un art divin; sa base est la plus profonde Philosophie, & la connoissance de l'Histoire, de la Fable, de la Physique, des mœurs & des usages de toutes les nations; en un mot, toutes les connoissances humaines servent à l'embellir; le vrai Poëte fait une espece de provision de toutes ces Sciences, & dans cet amas sa belle imagination trouve de quoi puiser le fond & les ornements de ses vers: la mesure des pieds, les longues & les breves, la scansion dans les Poésies anciennes, la cadence

des syllabes & les rimes chez les modernes, ont été inventées, moins pour flatter simplement l'oreille, que pour donner de la précision & de l'énergie à l'expression, & pour venir au secours de la mémoire; car il n'y a guere d'hommes qui n'aient expérimenté que les vers se retiennent beaucoup plus facilement que la prose: & combien d'apophtegmes, combien de préceptes de morale, combien de sentences admirables, ne seroient pas restés ensevelis à jamais dans les livres, si la Poésie n'avoit employé ces moyens pour les graver dans la mémoire des hommes? Enfin, lorsqu'on lit un Poëte, je crois que ce n'est pas pour y chercher des mots artistement arrangés, mais des pensées ingénieuses & des traits philosophiques, qui puissent ou étendre nos connoissances, ou nous rendre meilleurs.

Si l'on est curieux de voir un Poëme où ces qualités se trouvent réunies, qui renferme un grand fond de Philosophie, embelli par des traits brillants & de vives images, prises dans l'Histoire, ainsi que dans plusieurs autres Sciences, on pourra jetter les yeux sur la piece suivante, qui me paroît une des meilleures de l'illustre *Haller*.

La fausseté des vertus humaines.

A M. le Professeur Stahelin.

Vertus qu'un fard trompeur embellit, votre éclat ne m'éblouira plus: plaisez désormais au peuple, & briguez l'encens de la folie; quoique le masque du geste & du maintien couvre votre néant, je ne vous en dévoilerai pas moins: je vais devenir un *Swift*, un *Hobbes*, un ennemi des hommes; & je marcherai d'un pas audacieux jusques dans le sanctuaire qui renferme ces Idoles, que l'illusion & la frivole manie gardent nuit & jour.

O foibles mortels! peu s'en faut que vous ne remplissiez

le Ciel de Héros; mais que la vérité raconte leurs exploits, le faux éclat disparoîtra bientôt devant sa lumiere, & vous ne verrez qu'un esclave, où vous trouviez un Héros.

Sitôt que les peuples ont choisi quelque homme pour leur idole, il n'est dominé d'aucun vice, il ne lui manque pas une seule vertu, la postérité le peint sous les traits de la divinité, & grave sur le porphyre ses plus frivoles badinages; c'est en vain que l'Histoire de sa propre vie déposera contre lui, ses défauts seront embellis, & la vertu éclatera jusques dans ses foiblesses.

Qu'étoit *Socrate?* Un Sage voluptueux, d'un esprit imposant & d'une vertu équivoque; une saine morale découloit de ses levres, mais son cœur ne suivoit pas les oracles de sa bouche; son ame étoit ouverte à toutes les voluptés, sa tête reposoit mollement sur le sein de ses éleves, il dansoit avec son Phœdon, il enseignoit la pudeur, tandis qu'il brûloit d'une flamme impure; & c'est à ce foible qu'un Dieu décerna le trépied!

Plusieurs, il est vrai, ont mis un frein à leurs desirs, & sembloient rougir d'être hommes : un pieux *Simon* (*g*) plus solitaire qu'un Hibou, vieillit sur une

(*g*) *Simon*, surnommé *Stylite*, célebre Anachorete d'Antioche, naquit dans le quatrieme siecle, sur les confins de la Cilicie & de la Syrie. Son pere, qui étoit Berger, l'obligea de passer sa jeunesse dans le même emploi; mais le Fils ayant atteint l'âge de 13 ans, entra dans un Monastere, où l'austérité de sa vie lui attira de si puissants ennemis, qu'il fut obligé d'en sortir au bout de deux ans. Il alla ensuite se cacher dans une cabane près du Bourg de Télanisse, & y resta trois ans, d'où il sortit pour s'établir sur le haut d'une montagne de Syrie, & demeura sur une Colonne élevée de trente-six coudées, dans des exercices d'une continuelle pénitence; il faisoit entr'autres grand nombre de génuflexions. On dit que quelqu'un ayant entrepris de les conter, & étant venu jusqu'à deux mille, se lassa & ne passa pas outre. Il vécut plus de 69 ans, & l'Empereur *Léon* fit bâtir une magnifique Eglise en son honneur. *Moreri.*

colonne, d'où il regarde avec dédain le monde sous ses pieds. Plus d'un Caloyer (*h*) renonce au plus bel apanage de l'humanité, se prive de l'usage de la langue, & devient muet par dévotion. L'Ange d'Assise (*i*) éteint dans la neige & dans la glace le feu qui le dévore; l'ardeur de son zele lui fait déraciner la cause du péché jusques dans le siege de la volupté : & combien d'autres actions merveilleuses *Surius* (*k*) n'a-t-il pas marquées de rouge dans toutes les pages de son livre?

Mais à quoi sert-il de s'exiler du monde? c'est en vain qu'on se fait son propre tyran, si les vices qu'on hait sont remplacés par des vices plus grands, & si l'on voit naître l'ivraie à l'endroit où l'on a détruit le chardon. Souvent nous nous croyons libres quand nous ne faisons que changer de maîtres; nous déclamons contre l'avarice, & nous devenons prodigues. L'homme ne s'échappe point à lui-même; vainement il s'éleve, le propre poids de son corps l'attire intérieurement; ainsi la vertu élastique dans ces Astres, que le Soleil éclaire, les contraint à s'éloigner de leur centre, tandis qu'une invincible & éternelle attraction les rappelle de leur fuite, arrête leur vol audacieux, & les fait rouler dans une étroite orbite.

Allez, humains, taillez vous-mêmes vos idoles; que la faveur & le préjugé les forment à votre gré; racontez ce qu'ils ont fait & ce qu'ils n'ont pas fait, tenez-leur compte de tout ce qui peut tendre à leur gloire; le

(*h*) Religieux Grecs de l'Ordre de saint Basile, qui habitent particuliérement le Mont Athos, & souvent font vœu d'un silence perpétuel.

(*i*) *François* d'*Assise*, dit *le Séraphique*, Fondateur de l'Ordre des Freres Mineurs, toute sa vie n'est qu'un tissu des plus hautes extravagances qui soient jamais tombées dans l'esprit d'un homme : il paîtrissoit des figures de neige pour les embrasser.

(*k*) *Laurent Surius*, Chartreux, a écrit la Vie des Saints en 6 Volumes.

vice se fait connoître sous les couleurs de la vertu, & les plaies, quoique guéries, laissent des cicatrices.

Où est-il? montrez-le-nous, ce Héros, l'honneur du genre humain, que la nature ne connoît point & que votre imagination a forgé! dites-nous quel il doit être; parfait, exempt de tout défaut, semblable à Dieu en vertu & aux Anges en esprit, le bonheur d'autrui fait l'objet de tous ses vœux, & les bienfaits ceux de sa vengeance; sa plus grande volupté est d'étouffer ses desirs, son langage ordinaire est l'oraison; l'image de la Divinité se manifeste en lui par des miracles; à sa voix, le Soleil est forcé de s'arrêter, & le Démon de lui céder; il envisage le monde comme son passage, & la mort comme la porte qui le conduit à une nouvelle vie; pénétré de la vérité, il la scelle de son sang, brave ses bourreaux, monte avec alégresse sur le bûcher, & se croit régénéré, pourvu que son sang tout fumant fertilise les champs de l'Eglise : où voyez-vous ces Saints d'une vie sans tache, que Dieu donna pour modele aux humains? Les Anges de l'Eglise sont encore sujets à beaucoup de foiblesses, que la superstition couvre, mais qui répugnent à la raison; ne vous fiez point à ces regards finement étudiés, à cette hypocrite humilité; le serviteur des serviteurs n'en veut pas moins être le maître de toute la terre : le Prêtre n'a-t-il pas été de tout temps l'image de l'opiniâtreté? S'il dit un mot, c'est un oracle, s'il s'abaisse aux prieres, ce sont des commandements : ne vit-on pas l'Eglise se déchirer pour un Almanach? Le Saint de l'Occident lance l'anathême contre ceux de l'Orient, fait marcher au combat des Martyrs contre des Martyrs, & oppose dans les batailles la crosse à la crosse.

Les foudres du Midi sont repoussés par les foudres du Nord; (*l*) & l'Eglise, le siege du Très-haut, est

(*l*) Le Pape *Victor* avoit des démêlés avec l'Eglise d'Asie, au sujet de la Fête de Pâques, il lança contre elle des anathê-

ſouvent devenue le ſanglant théâtre des guerres & des combats, où la perfidie & la violence perſécuterent Dieu & la raiſon, & où l'arrêt du ſchiſme fut écrit avec le ſang du plus foible.

Et toi, Tyran cruel, zele abominable, monſtre animé contre l'héréſie! ce n'eſt point l'Enfer qui t'a produit, tu n'as point été formé de l'écume empeſtée de Cerbere; non, ce furent des Saints qui t'engendrerent; tes venins fermentent dans le ſang des Prêtres; ils ne prêchent que la charité, & ne reſpirent que la fureur.

Qui eſt-ce qui noya les débris de Toulouſe dans le ſang de ſes citoyens égorgés, & qui éleva aux Prêtres un trône de cadâvres entaſſés? *Dominique*, par ſes prieres, attira la foudre ſur le Prince des Albigeois, & ce fut lui, qui du pied de Montfort, écraſa la tête des Hérétiques. (*m*)

Qui ſait cependant ſi je ne blâme pas à tort & par envie de blâmer? La nature humaine n'eſt pas ſuſceptible de perfection; il ſuffit que les défauts ſoient compenſés par de plus grandes vertus; le Soleil, qui eſt la ſource de la lumiere, n'eſt pas lui-même exempt de taches : mais que dira-t-on, ſi le beau côté même

mes qui cauſerent beaucoup de ſcandale: *Fame Irenée* de lion lui reprocha vivement ſa conduite dans une lettre qu'il lui écrivit à ce ſujet, & lui enjoignit d'agir à l'avenir avec plus de modération.

(*m*) Perſonne n'ignore, je penſe, les perſécutions & les cruautés exercées contre les Albigeois, ni comment *Raimond*, Comte de Toulouſe, fut dépoſſédé illégitimement de ſes Etats. On trouve un Abrégé de cette Hiſtoire dans le Dictionnaire de Moreri à l'Article *Albigeois*. Cet Auteur cependant ne raconte pas tout ce qu'il auroit dû rapporter; il ſe contente de dire, *cette Guerre fut extrêmement ſanglante, comme le ſont toutes celles qu'on fait pour la Religion* : la bonne Foi auroit exigé de ne pas taire toutes les horreurs qui accompagnerent cette guerre, dont *ſaint Dominique de Guzman*, Fondateur de l'Ordre des Prêcheurs & Inquiſiteur en Languedoc, étoit l'ame & le tiſon.

du Héros, cette partie qui fait sa gloire, ne brille que d'un faux éclat? Si les louanges de ses vains admirateurs ne portent que sur des foiblesses, & si l'on trouve l'homme par-tout où l'on devroit trouver le Héros? Ah! quand même des suffrages universels étaieroient les temples qu'on leur dresse, la vérité ruine enfin l'édifice, qu'un foible préjugé a soutenu quelque temps.

Jamais le peuple ne connoîtra la vraie vertu, ni les barrieres imperceptibles qui séparent le bien du mal: le Sage apperçoit à peine les bornes qui distinguent les deux empires; leurs limites sont comme des flots qui se confondent : tel qu'on voit sur un taffetas changeant l'ombre & la lumiere s'allier au moindre mouvement, & produire d'autres couleurs, l'œil se contredit, & se défiant de lui-même, tantôt il prend le bleu pour le rouge, & tantôt le rouge pour le bleu; de même nous sommes souvent sujets à nous tromper dans nos jugements. Où trouve-t-on ce Sage qui n'ait jamais haï la vertu, ni jamais encensé le vice? C'est l'enchaînement des choses, les circonstances, le but & le motif qui déterminent le prix des actions, qui en font connoître la nature : la vanité seule peut ternir l'éclat des plus belles victoires: l'inconstance des temps change nos devoirs; ce qui est digne de louange aujourd'hui, peut être demain honteux. Un sot rend ridicule ce que l'on admiroit dans la bouche de Caton : c'est là ce que le peuple ignore & ce qu'il n'apprendra jamais; il s'attache à l'écorce, & ne pénetre pas jusqu'au fond; il ne connoît du monde que ce qui s'y meut extérieurement; les ressorts secrets qui causent ce mouvement lui sont cachés; il fonde son jugement sur l'opinion, & le change à toute heure; il voit par un œil étranger, & ne parle que par la bouche d'autrui. Ainsi que les rayons du Soleil, qui passent par un verre coloré, font illusion à nos yeux & nous peignent tous les objets sous un coloris trom-

peur ; de même le préjugé nous fait envisager toutes choses, non comme elles sont en effet, mais telles qu'il les rend ; il communique à nos idées sa propre nature, fait nommer l'hypocrisie piété, & la dévotion bigoterie ; les erreurs mêmes du pere ne meurent point avec lui, il laisse à ses héritiers ses préjugés avec ses biens ; le respect, la haine, l'amour, se sucent avec le lait ; la folie du petit-fils étoit celle de l'aïeul. C'est ainsi que juge le monde, c'est ainsi que les hommes dispensent la gloire & l'ignominie : avec de pareils principes, peut-on, sage ami, régler sa conduite sur leur opinion ?

Xavier (*n*) étend sa course miraculeuse par tout l'Orient étonné, il renverse les idoles de Java pour élever les siennes, jusqu'à ce qu'enfin les Bonzes audacieux pour conserver des sacrifices à *Amida*, tranchent la tête du saint Missionnaire ; il meurt, mais sa Religion vit, elle mine par les émeutes & la trahison l'Etat qui la tolere & qui la nourrit généreusement ; le Prince à la fin se réveille, & sa colere tardive fait condamner aux sources bouillantes les ennemis de son Empire ; (*o*) la plupart renoncent à leur Dieu pour conserver leur or, leur vie & leur repos : entre mille un seul Athlete meurt en signalant son courage, se précipite dans les dangers, méprise les chaînes, fortifie sa constance & expire enfin au milieu des prieres. Le nom de ce Martyr vivra encore long-temps après que ses cendres dispersées, seront devenues le jouet des vents & des tourbillons. L'Europe orne son image sur des autels éclatants, & le place dans le nombre de ceux qui composent les armées célestes du Très-

(*n*) *François Xavier*, il a été canonisé & appellé l'Apôtre des Indes.

(*o*) Le plus cruel supplice que l'on fit endurer aux Chrétiens, fut une source bouillante, où l'on descendoit les Martyrs, jusqu'à ce qu'ils mourussent, ou qu'ils reniassent leur Foi & leur Religion.

Haut. Mais lorſque ſur les bords du lac d'Errie (*p*) un Huron égaré dans les neiges profondes devient la proie de ſes ennemis ; quand le bûcher qui l'attend eſt allumé, & qué, laſſe de vivre avec lui, la femme d'un ſeul mot a prononcé l'arrêt de ſa mort, (*q*) quelle eſt la contenance du Barbare ? De quel œil enviſage-t-il ſon ſupplice ? Il chante au fort de ſes tourments, il rit quand on le menace, ſon ame inébranlable ne ſuccombe point aux douleurs ; la flamme qui le conſume ſemble n'être qu'un jeu pour lui, & lui ſervir de triomphe ; lequel de ces deux hommes meurt ici le plus glorieuſement ? Le même courage héroïque accompagne le trépas de l'un & de l'autre, & les anime tous deux : cependant un temple & un autel paient les ſouffrances du Martyr, tandis que le Héros nud de Québec meurt comme le plus vil des animaux. Tant il importe à celui que l'on mene au ſupplice de proférer des paroles conſacrées auxquelles il ne comprend rien. Mais non, le Huron fait plus que le Béat ; la cauſe de la mort en fixe la vraie valeur : le Martyr reçoit le châtiment de ſon crime ; celui qui foule d'un pied audacieux les Loix du pays, trouble le repos de l'Etat, profane le culte, lance contre l'Empereur d'inſolentes imprécations, ſeme de tout côté le germe de la rebellion, celui-là meurt parce qu'il eſt digne de mort ; & peut-on regarder comme un Héros, celui qui brave au gibet le ſupplice qu'il a mérité ? L'Américain au contraire, qui, attaché à un po-

(*p*) Lac de Conti près duquel habitent les Iroquois, ennemis mortels des Hurons.

(*q*) Ces peuples donnent au priſonnier la femme de quelqu'un qui aura été tué dans les combats. Si elle veut le garder, ſa vie eſt ſauvée, & il eſt même reçu parmi la nation victorieuſe : mais ſi elle le condamne à la mort, c'en eſt fait de lui, & cette femme alors eſt la premiere qui ſe raſſaſie de ſes membres découpés.

teau par les farouches Onontagues, (*r*) expire courageusement au milieu de mille tourments, périt parce que son ennemi l'immole, mais non pas parce qu'il est coupable; & ce n'est que dans l'innocence que j'admire la fermeté.

Lorsqu'un pénitent contrit dans de saintes douleurs, châtie son corps des péchés qu'il a faits, & de ceux qu'il va commettre encore; quand il déchire sa peau, qu'il teint de son sang l'instrument de sa pénitence, & qu'il montre avec ostentation à tout un peuple les cruelles empreintes de ses coups, on crie au miracle; & la postérité racontera les plaisirs qu'il s'est refusés, & les tourments qu'il a soufferts. Mais lorsqu'en Orient le Brachmane, d'ailleurs ami de la propreté, assaisonne ses mets d'ordures, qu'il jeûne des semaines entieres; quand les flots de sang coulent des larges blessures qu'il se fait par un esprit de repentance, & quand souvent la mort expie les fautes que Rome absout à prix d'argent; quand nud & immobile il endure pendant plusieurs années les rayons d'un Soleil brûlant, & qu'il laisse engourdir ses bras nuds & étendus avec contrainte, quel nom donnons-nous à cet homme singulier? Celui d'imposteur ou de fou.

Lorsque dans l'Ibérie un vœu éternel lie une jeune personne, & que des chaînes de diamant l'attachent; quand l'épouse, semblable à un cygne mourant, a entonné l'Hymne fatale des Vierges, & que la Cellule dont on lui a tant vanté les charmes vient d'engloutir enfin sa proie, quelle n'est pas l'alégresse du peuple? *Le bruit des acclamations* se fait entendre, tous s'écrient, *la mortelle cesse, l'Ange commence.* (*ſ*) Oui, entonnez la trompette triomphale, l'objet en est digne, couvrez les murailles du Temple de superbes tapis, vous venez d'obtenir un bonheur qui n'eut ja-

(*r*) Un des cinq Peuples des Mohoques ou Iroquois.
(*ſ*) Ce sont les propres paroles de St. Jérôme.

mais ſon pareil. Le monde renaît déjà, le ſiecle d'or approche. Je veux que la jeuneſſe fleuriſſe dans elle ſans ſe faire ſentir, & que le feu ſeul de la dévotion échauffe le ſang qui pétille dans ſes veines; que jamais elle ne jette un regard dérobé; mais hélas! trop tardif, ſur ce monde qu'elle vient de quitter, ni qu'aucun deſir d'y rentrer ne s'éleve dans ſon ame; que toujours la raiſon calme l'ardeur de ſes ſens, & que ſon ſein ſi pur ne ſoit jamais touché par une autre main que la ſienne; ſuppoſez ce qui n'arriva jamais, que la vertu puiſſe naître de la contrainte; pourquoi voit-on un vain peuple répandre des cris d'alégreſſe, & de qui chante-t-il les éloges? Seroit-ce de la malice & de la cupidité qui s'oppoſent au but du Créateur, & forcent au veuvage ce qu'il créa pour l'amour, qui étouffant en elle la noble lignée que le Ciel lui deſtina, & qui maintenant ne ſauroit éclore, deviennent peut-être les aſſaſſins de plus d'un Héros; ſeroit-ce enfin parce qu'un enfant ſéduit ſera déſormais dans l'ordre qu'elle profeſſe, inutile à d'autres, & le fardeau de ſoi-même? O vous, que la nature enſeigne & conduit à de meilleures routes! qu'eſt-ce donc que le Ciel nous commande, s'il ne commande d'aimer? Une loi peut-elle être juſte, quand la nature la condamne; & quand c'eſt elle-même qui nous enflamme, le feu dont nous brûlons pourroit-il être impur? A quoi ſert ce corps délicat & l'élégance de ſes membres? Tout n'eſt-il pas fait pour nous, & nous pour lui? Rien ne ſauroit réſiſter aux appas qui triomphent même du Sage; & qui eſt-ce qui donna à la beauté le droit éternel de plaire? La premiere loi de l'Etre ſuprême ſanctifia le chaſte amour, & la marque de ſa colere étoit la ſtérilité; les vertus ſont-elles donc oppoſées aux vertus? Les malédictions de l'ancienne Alliance ſe changent-elles en bénédictions dans la nouvelle?

Allons, la trompette ſonne, l'ennemi couvre la campagne, la victoire marche ſur mes pas, ſuivez-moi,

compagnons ! C'est ainsi que s'écrie un Héros intrépide, lorsque les foudres sortant d'un métal homicide, font trembler une vaste plaine, & abattent des rangs entiers ; inébranlable quand un rigoureux destin combat contre lui, son corps tombe percé de coups, mais le Héros ne tombe pas, il regarde le feu qui porte le trépas comme un feu de joie, & son œil voit couler avec une égale tranquillité son propre sang & celui des autres. La mort suspend déjà les fonctions de son cœur, mais son courage ne succombe pas encore ; il meurt content pourvu qu'il triomphe en mourant. O Héros ! ta valeur est insigne, la postérité la plus reculée lira gravé sur le durable porphyre, tout ce que tu fus autrefois. Mais lorsque dans les forêts d'Hercynie, un sanglier irrité par les longues poursuites du Chasseur ardent préfere enfin la mort, qu'il hérisse son poil, qu'il aiguise ses armes meurtrieres, qu'il passe dans sa rage sur une meute de chiens éventrés ; quand souvent il déchire encore ce même ennemi qui vient de lui plonger l'épieu dans le cœur, & qu'il ne tombe qu'après avoir assouvi sa vengeance, ne voit-on pas là un courage héroïque ? Cependant qui est-ce qui dresse un trophée à ce vaillant animal ? Les Chasseurs vont en faire le partage avec leurs chiens.

Quel est l'homme sage qu'on voit au fond de cette vaste solitude enfoncé dans ses propres pensées, qui baisse vers la terre ses regards timides & égarés ? Les lambeaux d'un drap usé couvrent à peine une partie de son corps, tout ce qu'il desire, c'est un morceau de pain mendié, & de l'eau pure qu'il boit dans le creux de sa main, l'indigence fait son bonheur. Il n'est point de ce monde, & tout le monde n'est rien pour lui ; jamais un métal brillant ne déroba un seul de ses regards. Jamais un coup d'infortune ne dérangea l'équilibre de son ame toujours égale, jamais la vue d'un bel objet ne dérida son front, la malignité même de l'envie ne sauroit avoir prise sur ses actions ;

ſon eſprit, tout rempli de la divinité, ne peut s'abaiſſer vers la terre : il connoît ſon propre néant, quelle eſtime peut-il faire du néant des autres? Les devoirs les plus auſteres de la vertu ſont ſes amuſements, déjà ſon ame eſt au Ciel, il n'y a que ſon corps qui tienne à la terre. O ſaint homme! quoique ta réputation t'éleve juſqu'aux nues, fuis Diogene, évite & crains ſa lanterne! Ah, ſi le monde pouvoit connoître le cœur comme les levres, on verroit peu d'actions reſſembler aux motifs qui les ont produites! C'eſt en vain que tu détournes le viſage, cet honneur que tu évites n'en eſt pas moins le Dieu pour lequel tu ſouffres tout. Tu cherches la gloire en la fuyant, comme autrefois Suréna (*t*) trouva la victoire dans ſa fuite; tu n'évites un moindre vice que pour tomber dans un plus grand, & celui qui s'eſt propoſé de devenir un jour demi-dieu, ne bâtit que pour l'avenir, il n'a plus rien dans ce monde, la renommée le peint des couleurs de la vertu; & que peut demander le Ciel même, dont un hypocrite ne ſoit pas capable?

Enfoncé dans les recherches & les méditations comme dans un rêve profond, un eſprit ſublime s'éleve au-deſſus de la ſphere de l'humanité. Voyez ſon regard effaré; toujours abſent, il meſure peut-être en ce moment l'eſpace de quelque autre monde, ſon eſprit ſans ceſſe tendu conſume la fleur de ſes années; le ſommeil, le repos & la volupté fuient ſon ame toute céleſte; il connoît déjà la ſuite infinie des nombres ſecrets, par leſquels chaque courbe irréguliere peut être meſurée exactement; il ſait pourquoi les aſtres ne ſortent point de l'orbite qui leur eſt aſſignée, comment les rayons briſés font naître la diapture des couleurs, quelle eſt la force & la vertu interne qui fait mouvoir les mondes dans leurs tourbillons, & quelle

(*t*) Général des Sparthes, lorſque ces peuples défirent l'Armée Romaine, commandée par l'infortuné Craſſus.

preffion fait gonfler la mer à des heures réglées, il n'ignore aucun de ces objets; fource intariffable de vérités jufqu'alors inconnues, il remplit le monde d'une nouvelle lumiere, mais, hélas! l'activité de fon génie & l'ardeur de fes travaux, attifent avec violence la mêche trop courte de fa vie, elle s'éteint, il meurt raffafié de fcience, & les Scrutateurs de la nature apprendront un jour dans les aftres le nom du Philofophe. O génie fublime! montre-toi, & fi dans l'empire du néant, l'idée du monde, & le defir des connoiffances te reftent encore, fais entendre à mon oreille avide d'inftructions, les dernieres preuves de ton favoir admiré de cent peuples divers! Comment diftingues-tu la vérité de l'illufion! de quelle maniere le folide eft-il féparé de l'efpace dans la nature? Qui eft-ce qui donne à la matiere informe des corps, des figures qui font toujours variées & qui ne fe confondent jamais? La tendance vers le cendre qui porte tout en bas, la vertu élaftique qui étend tout, l'attraction de l'aimant qui attire le fer, la propagation rapide de la lumiere, le nœud éternel des particules, le principe & la fucceffion perpétuelle du mouvement; ce font là des objets, ô rare efprit! que tu dois enfeigner à ces foibles mortels, dont aucun ne te reffemble, & qui tous te regrettent. Mais c'eft en vain qu'au flambeau de la Géométrie, tu cherches les traces obfcures de la vérité fur une carte parfemée de figures repréfentées avec art; jamais un efprit créé ne pénétrera jufqu'au fein de la nature, trop heureux encore fi elle lui découvre l'écorce qui l'enveloppe : ce n'eft qu'après mille peines & après bien des années confumées dans les veilles, que tu as appris toi-même combien il manque à nos connoiffances bornées, & que tu as été convaincu de ton ignorance.

Le monde qui obéit à Céfar n'eft plus digne de moi, s'écrie Caton, & à l'inftant il fe perce le fein; ni l'autorité des plus illuftres citoyens, ni l'éclat d'un

métal précieux, ni les poignards des assassins mercenaires, n'ont jamais pu ébranler sa fermeté, ni détourner du bon parti & du salut de son pays, cet esprit attaché constamment à la vertu. Rome vivoit en lui, il étoit la patrie : son cœur fut inaccessible à la volupté, & son ame à la crainte, sa vie étoit sans crime, & sa renommée sans tache; on voyoit renaître en lui cet ancien Héroïsme qui fait tout pour soi-même ; toutes les fois que la justice étoit aux mains avec la fortune, il n'étoit point embarrassé du parti qu'il devoit prendre ; les Dieux protégerent le vainqueur, & Caton les vaincus. (*u*) Mais le masque de la vertu tombera peut-être encore ici : la grandeur d'ame n'est qu'un orgueilleux caprice, qui ne plie point sous un joug étranger, qui brave le destin même, & qui se brise plutôt que de céder, un esprit à qui rien ne plaît, qu'aucune douceur n'est capable de calmer, qui trouvant tout en lui-même n'est susceptible d'aucun sentiment.

Eh quoi ! la timide vertu bannie du cœur des hommes a-t-elle donc pris son vol vers la voûte étoilée ? L'œil du Ciel ne veille-t-il plus sur les coupables mortels ? Entre tant de milliers ne s'en trouve-t-il pas un seul qui soit à l'épreuve ? Non, non, le Ciel ne sauroit haïr ce qu'il a créé, ni abandonner à sa colere l'ouvrage de sa bonté : ce que tant de sages souhaitent, le but de tant de travaux, la vertu habite au-dedans de nous, & personne ne la connoît ; cette aimable Fille du Ciel, cette vertu toujours égale est embellie des attraits de la plus agréable jeunesse : aucun sombre regard ne couvre de nuages la lumiere éclatante de ses yeux, & celui qui hait la vertu, ne la connoît pas; ce n'est point une loi arbitraire que nous enseignent les Philosophes, c'est la voix du Ciel qui

(*u*) *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.* Lucain.

qui ne parle qu'à nos cœurs ; ſon ſentiment intérieur juge toutes nos actions, avertit, exhorte, approuve, condamne, eſt le conſeil de l'ame ; celui qui marche à ſa voix ne s'égarera jamais dans ſon choix, il ne manquera jamais la vertu, & le vrai bonheur ne lui manquera point ; les orages des paſſions ne dérangeront jamais l'équilibre de ſon ame, le ver rongeur attaché aux vices qu'on déplore, ne déchirera point ſon cœur, il n'achetera point un bonheur éloigné par une miſere réelle, ni ne ſe précipitera point dans de longs malheurs, pour des plaiſirs de courte durée ; il regarde de l'or, les honneurs & les plaiſirs comme ce nectar & ces fruits dont un ſobre uſage eſt ſalutaire, mais l'abus nuiſible ; les dernieres frayeurs de la vie ne ſont pas capables de lui faire changer de couleur : il auroit volontiers vécu plus long-temps, mais il meurt ſans répugnance.

O favori du deſtin, ſage Epicure ! tu trouvas le premier les traces de la vraie vertu, non de ce fantôme imaginaire, que Zénon ſe forgea, qui ne marche que ſur les épines, & ſe condamne à la miſere, qui fait du monde un cachot, ſe donne mille peines pour choiſir ſes tourments, & devient lui-même beaucoup plus inſupportable que tous les maux : non non, la vraie vertu badine avec toi dans tes paiſibles jardins, te donne la joie & le repos pour compagnes inſéparables, diſtribue à chaque état ſon propre bonheur, dans la ſanté les plaiſirs, & le calme dans les douleurs ; tel que l'abeille fait diſtiller un ſuc plein de douceur de l'Abſynthe le plus amer, tu ſus faire ſervir à ta joie ce qui fait gémir les autres, tu reçus du même œil tous les dons de la nature, les maux avec patience & la volupté avec un plaiſir tranquille ; jouiſſant continuellement, & ſans jamais faire un ſeul vœu pour l'avenir, tu vis paiſiblement écouler tes jours ſans les compter. O vous, qui haïſſez ce Sage, parce qu'il vaut mieux que vous, en vain jettez-vous ſur ſa gloire

M

le noir venin de l'envie, la vertu qu'il enseigne plaît à la plus impétueuse jeunesse, & sa volupté est plus chaste que votre vertu !

Toutes les Poésies de M. *de Haller* sont de cette force, encore ne suis-je pas sûr d'avoir choisi les plus belles pieces. Son beau Poëme *des Alpes* auroit pu trouver place ici ; mais outre qu'il est si long qu'il m'auroit fait excéder les bornes de mon ouvrage, il se trouve dans le recueil de ses pieces choisies qui ont été traduites en François. Cependant je crois que le Lecteur ne me saura pas mauvais gré de lui faire connoître, comment ce génie plus qu'Anglois, profond, solide, philosophe, exprime ses idées lorsque l'amour dicte ses vers ; il semble que sa Muse change de nation, & devienne Françoise, dès qu'elle veut être galante & gracieuse. En voici un essai que je tire d'une Ode adressée à Doris.

Strophe I.

La lumiere du jour s'est obscurcie, le pourpre qui brille au couchant commence à se changer en une sombre pâleur, la Lune montre ses cornes d'argent, la nuit seme ses pavots au frais, & abreuve de rosée la nature altérée.

Strophe IV.

Dis-moi, Doris ! ne sens-tu pas dans ton cœur les mouvements délicats d'une aimable douleur, plus douce que le plaisir même ? Ne t'en coûte-t-il pas de jetter sur moi un tendre regard ? Ton sang ne coule-t-il pas avec plus de vivacité ? Ne sens-tu point palpiter ton sein innocent ?

Strophe V.

Je vois que ton cœur s'interroge, une idée dit à l'autre, que m'arrive-t-il ? Que sens-je donc ? Mon

enfant, tu ne le démêles point, mais je te l'expliquerai sans peine ; je sens bien plus pour toi.

Strophe VII.

Mon enfant, adoucis tes regards, soumets-toi à ton destin, rien ne lui manquoit que l'amour : pourquoi t'envier ton bonheur ? Tu n'en échapperas pas, qui doute a déjà choisi.

Strophe IX.

Eh quoi, l'amour seroit-il capable de t'effrayer ? Il n'y a que le vice qui doive se couvrir de honte, mais l'amour n'eut jamais d'alliance avec lui : jette un regard sur tes compagnes folâtres ; tu ne sens que ce qu'elles ressentent, ta flamme est celle de la nature.

Strophe XVI.

D'ailleurs, qu'as-tu à craindre ? Que d'autres conservent un cœur qui est trop tôt abandonné par celui qui le possede : tu restes toujours maîtresse des ames. Ta beauté enchaîne les esprits, ta vertu les retient dans les fers.

Strophe XVIII.

Tel vantera ses aïeux, tel brillera d'un éclat emprunté, tel enfin saura te peindre avec art l'ardeur de sa flamme ; chacun se fera valoir par quelque endroit : pour moi, je n'ai à t'offrir qu'un cœur que le Ciel m'a donné.

Strophe XIX.

Ne te fie pas, Doris, au premier Amant, il porte sur ses levres un double feu, mais il n'a que la moitié d'un cœur dans son sein : l'un est touché de l'éclat qui t'environne, un autre t'aime parce que tu es aimée de tout le monde, & un autre ne cherche en toi que son plaisir.

Strophe XX.

Mais moi, j'aime comme on aimoit avant que la bouche étudiât les ſoupirs, & que jurer une fidélité éternelle devînt un art; mes yeux ne ſont fixés que ſur toi, & de tout ce qu'en toi l'on admire, je ne demande que ta faveur.

Strophe XXI.

Ma flamme ne brûle pas uniquement dans mes Vers; je ne cherche point à te déifier. L'humanité te ſied trop bien; un autre pourra ſoupirer avec plus d'éloquence; ma bouche ſait moins dire, mais mon cœur ſent beaucoup plus.

CHAPITRE IX.

M. de Hagedorn.

LA République de Hambourg ne fournit pas ſeulement à l'Allemagne les richeſſes de la mer, elle lui a donné auſſi de tout temps des tréſors de Littérature. Au milieu du tumulte d'un vaſte commerce maritime, elle a produit des Savants diſtingués : & du ſein de l'opulence que ce même commerce y porte, on a vu ſortir des génies qui ont illuſtré leur patrie.

M. de Hagedorn eſt de ce nombre; né à Hambourg dans le temps que feu ſon pere y réſidoit de la part du Roi de Danemarck, il appartient de droit à cette ville, où il a fixé depuis ſon ſéjour; c'eſt là que jouiſſant d'une aiſance & d'une liberté ſi néceſſaire aux productions de l'eſprit, il donne l'eſſor à ſa Muſe, & met en œuvre avec le plus grand ſuccès, ſes talents pour la Poéſie.

L'eſprit & les graces qui regnent dans ſes vers ſont

très-capables de détruire les préjugés de ceux qui attribuent à certains climats les influences particulieres d'Apollon, pour certains genres de Poésies.

La tendre amitié qui m'a lié depuis long-temps à cet aimable Compatriote, ne me fait point illusion sur ses ouvrages; je ne les loue que par la persuasion intime de leur mérite.

Il excelle sur-tout dans les Poésies morales, dans les Fables & dans les Contes; ces derniers sont toujours assaisonnés de quelques Epigrammes ingénieuses, d'exemples & de préceptes, mais qu'il sait placer sobrement & à propos.

Comme il est savant & qu'il possede une vaste lecture, ses Poésies sont parsemées de quantité de traits d'érudition; on diroit qu'il a choisi plutôt M. *de la Motte* que M. *de la Fontaine* pour modele dans ses Fables.

On en pourra juger par la piece suivante. M. de la Fontaine a traité le même sujet, le Poëte François me paroît l'emporter par la naïveté, qui est le sublime du genre simple; l'Allemand au contraire éblouit par quelque chose de plus brillant.

Philémon & Baucis.

CONTE.

Les Poëtes savent mille choses que la partie grossiere du monde ne conçoit pas, dont l'ignorance & le préjugé ne font que plaisanter, & que la simplicité croit impossibles : nous chantons, & Borée est contraint de se taire, les Forêts tremblent, la Mer écoute; quand nous donnons carriere à notre génie, nous faisons descendre la Lune du Ciel.

Quel est le mortel audacieux qui oseroit nous blâmer? ignore-t-il le châtiment de Midas? Qui est-ce qui changea des vaisseaux en Nymphes, les cheveux

de Daphné en lauriers, les pleurs de Byblis en fontaine, Jupiter en Taureau d'Europe? Qui conduisit Orphée dans les Enfers? Qui a fait tous ces miracles, si ce n'est nous?

L'antique Phrygie éprouva autrefois, que les Dieux viennent rendre visite aux humains, nos bons vieux peres l'assurent par serment, mais cette vérité n'est bien connue qu'aux Poëtes : à quel point les immortels ont chéri le monde dans le siecle d'or de Philémon, c'est ce que nous apprend Ovide, ce Poëte si digne de foi, & depuis lui l'illustre Swift, l'honneur du Clergé.

Comme de ce bas monde jusqu'à la voûte étoilée les Messagers sont rarement fideles, deux Dieux fort sages conçurent le dessein de faire eux-mêmes la revue de la terre, & pour garder d'autant mieux *l'incognito*, ils se travestirent en voyageurs; en un mot, par pur amour pour le genre humain, le Dieu des filoux se joignit au Dieu du tonnerre, & le voyage fut entrepris.

Le rusé Jupiter évita par cette fuite la fureur jalouse de la vieille Junon, qui versoit l'amertume jusques dans son Nectar, & lui reprochoit chaque jour ce qu'autrefois il fit tantôt comme cygne, tantôt comme taureau, & toutes les autres incartades de sa jeunesse; Mercure suivit son pere avec joie, mais il n'avoit ni son caducée ni son pégase.

Ils eurent bientôt parcouru ce petit morceau de limon peuplé de fous, qu'on appelle le monde; ils virent des endroits où, cher Lecteur, ni toi, ni moi, nous n'irons peut-être jamais, & arriverent enfin jusqu'aux rives lointaines du Méandre : le jour étant sur son déclin, ils apperçurent à leur gauche un vaste palais, où le luxe & la somptuosité avoient établi le siege de l'insolence; c'est là qu'habitoit au milieu de la mollesse & de la cupidité un superbe Satrape, riche fardeau de la pauvre contrée, favori d'un Maître auquel des Sujets trop souvent taxés, obéissoient, réduits à l'indigence sans en être moins fideles.

C'eſt là que les Dieux chercherent du repos; & feignant comme voyageurs d'être accablés de fatigue & exténués de beſoin, ils demanderent avec beaucoup d'inſtance de la nourriture, & un peu de paille pour ſe coucher; ils ſupplierent, mais en vain; on les renvoya avec mépris, & Mercure s'étant gliſſé juſques dans le château, plus il pria & plus il éprouva que rien au monde n'eſt ſi arrogant, ſi fier, ſi inſolent, que le très-petit domeſtique d'un petit Seigneur, auſſi long-temps que l'honnête homme a beſoin de lui.

Delà ils ſe hâtent d'entrer dans pluſieurs autres Palais habités par l'opulence, mais ils en ſortent encore plus vîte qu'ils n'y ſont entrés; enfin ils font une derniere tentative, ils deſcendent dans la vallée, & frappent à la porte d'une chaumiere pour y obtenir un aſyle.

Sous ce ruſtique toit vivoient ſans enfants & ſans chagrins domeſtiques deux Epoux, qui d'un pas égal étoient parvenus à la vieilleſſe, & que la vertu balſamique du temps, avoit guéri des accès de la jalouſie; par une faveur toute particuliere du deſtin, ce couple ſupportoit patiemment le joug d'un long hymen.

Le vieillard Philémon les invite d'entrer, les conduit au foyer, les excite à la joie, appelle ſa compagne chérie, & Baucis hâte le pas à l'aide de ſes béquilles; elle ſalue ſes hôtes & leur ſerre la main, honnêteté que Jupiter, qui ſavoit vivre, lui revalut par un baiſer, un baiſer ſur la joue s'entend, & non pas appuyé avec la même ardeur qui l'attacha ſi ſouvent à la bouche de Leda; mais néanmoins le froid baiſer fait couler dans ſon ame un feu, un plaiſir qui lui rappelle ſa jeuneſſe.

Ses forces ſe raniment, elle agence avec plus d'adreſſe divers lits de chaume & de copeaux; ſur un amas de ſapin ſec, mais réſineux, eſt poſé un faiſceau de branchages; & après qu'elle a reveillé la braiſe aſſoupie dans les cendres, moitié ſoufflant, moitié touſſant, elle allume ſon feu. Bientôt après, l'on ſert dans

M iv

des vases d'argile du laitage, des légumes & des fruits : mais cette frugalité est accompagnée de beaucoup plus de joie qu'on n'en trouve à ces tables somptueuses, où la mordante Satyre assaisonne les mets précieux, où la malédiction se mêle avec le vin, où l'œil de l'envie s'enflamme, & où l'on entend siffler les serpents de la méchanceté.

Pour mieux encore réjouir ses convives, l'hôte joyeux ombrage sa table de branches de bouleau, déploie tout son esprit, égaie son discours à la façon des campagnards, par des jeux de mots & de grands éclats de rire ; il parle d'agriculture, de bétail, de troupeaux, de champs ensemencés, & raconte que le bled du voisin leve cette année à souhait. Mere Baucis explique les propriétés du temps, la nature des maladies, la vertu des plantes : ce toit de chaume, dit-elle, & ce foyer enfumé sont l'ouvrage de notre industrie, & jusqu'ici la malédiction qui suit un serment téméraire n'est pas encore tombée sur notre maison. Les bonnes gens font une longue énumération de tout ce qu'ils possedent & de tout ce qui leur manque ; ils comptent les années qui se sont écoulées dans leur mariage ; enfin elle ajoute qu'ils ont hérité depuis peu d'un meuble précieux : eh quoi ? d'une coupe antique faite de hêtre, ciselée avec beaucoup d'art & fort bien conservée. On y voit Silene appuyé sur un pressoir & s'enivrant avec ses Satyres ; sur le couvercle est l'image de Philémon ; elle demande ce vase, Philémon l'apporte, rempli d'un vin nouveau, pour finir agréablement le souper.

La fraîche liqueur est bue à longs traits : mais, ô Ciel ! la coupe se remplit d'elle-même : le vieillard s'en apperçoit, il en est frappé, lui qui jamais en buvant ne tricha ni ami, ni ennemi ; il porte une nouvelle santé à ses hôtes, & les regarde l'un & l'autre avec plus d'attention ; enfin Jupiter se fait connoître.

Ecoutez, leur dit-il, je ne vous en imposerai point ;

nous sommes des Dieux, cher hôte, chere hôtesse, vous pouvez nous en croire : je suis Jupiter, & voilà Mercure : vous en doutez ? Comment ! les Dieux sauroient-ils mentir ? Sachez que je dispose à mon gré de la foudre, & que lui vole à mes ordres.

Philémon jette sur lui un coup d'œil timide ; un rayon de lumiere qui le pénetre anime son regard ; il croit & ne raisonne point ; une sainte horreur saisit Baucis, & passe soudain dans tous ses membres glacés par l'âge ; ils reconnoissent dans leur convive un Dieu & ils l'adorent : Seigneur, s'écrie le Vieillard avec bonté, acceptez-vous ce que l'indigence peut vous offrir de bon cœur ! Aucun mortel ne jouit d'un bonheur égal au nôtre : que n'a-t-il été en notre pouvoir de vous régaler comme vous le méritez ! Mais les mets les plus exquis servis dans les Palais des riches, ne sont pas même encore dignes da la table des Dieux ; quand de pareils convives daignent manger chez un mortel, la terre, la mer & l'air n'ont rien d'assez délicat ni d'assez rare pour èux.

Le jour paroît, & le fils de Maïa conduit le couple étonné sur le sommet de la montagne voisine. Là, le Dieu du tonnerre dit : pour arrêter le cours de la méchanceté, que le Méandre submerge les insolents ! Il parle, & le fleuve obéit : soudain la contrée & le château, d'où jamais un regard compatissant ne tomba sur le malheur d'autrui, sont assaillis par les vents & les flots, & périssent avec horreur : la seule cabane de Philémon reste isolée sur une Isle, mais bien différente de ce qu'elle étoit. Tout ce qui étoit jonc ou argile se convertit en marbre & en or ; la table est changée en autel, les poteaux en colonnes, & la coupe en un vase de sacrifice.

Et pour plus de commodités dans ce Temple nouveau, le lit devient un banc d'Eglise, qui conserve encore l'ancienne vertu de faire bâiller les auditeurs, & de procurer un doux sommeil.

Cet insigne miracle remplit le couple fidele de trouble & d'admiration ; le respect se mêle au plaisir, l'étonnement à la reconnoissance ; ils prennent une confiance nouvelle, mais leur joie les rend muets ; enfin le Phrygien rompt le silence, & dit : Ah ! puisse Jupiter me trouver digne d'allumer dans ce Temple le feu des sacrifices, & de lui consacrer dans les honneurs du Sacerdoce les derniers restes de ma vie ! Heureux, si ma main pouvoit lui offrir le premier encens !

Le Dieu l'exauce, & lui permet, ainsi qu'à sa femme, de faire un second vœu. Hélas ! s'écrie Philémon, l'amour qui nous unit si long-temps, inspire à mon cœur un autre desir ; je hasarde encore cette priere ; puisse-t-elle, ô Jupiter, n'être point désagréable à tes yeux ! Fais que la mort nous enleve Baucis & moi dans un même jour, & qu'aucun de nous deux n'ait la douleur de pleurer sur le tombeau de l'autre. Les Dieux accordent ce vœu dicté par la tendresse, & si différent des vœux ordinaires que l'Hymen fait éclore : la promesse leur en est donnée ; un éclair fend la nue, le tonnerre gronde ; Jupiter disparoît, & se trouve en un instant dans la sixieme sphere.

Le bruit de ce prodige se répand bientôt de tout côté ; chacun vient visiter le nouveau Sanctuaire, soit pour interroger Philémon sur toutes les circonstances, soit pour lui offrir, par un pieux usage, des dons que le Vieillard, déjà rempli de son heureuse vocation, refuse quelquefois, mais que d'une main sacerdotale, il accepte plus souvent.

Un certain jour de Fête, entrant au parvis, il raconte aux voyageurs assemblés l'origine de l'édifice ; sa tête se transforme, ses cheveux se changent en feuilles, son corps se couvre d'écorce & de mousse. Baucis s'en apperçoit, & veut lui tendre la main, mais ses efforts sont inutiles ; elle est métamorphosée en tilleul, & son époux en chêne. L'accomplissement de

leur desir récompense leur fidélité : les peres montrent à leurs enfants ces arbres : leurs rameaux sont couverts du plus beau feuillage, & prêtent aux amants une ombre favorable. Bientôt la Renommée leur attribue une vertu magique ; on dit que l'herbe & la verdure de ce lieu enchanté excitent à la douce volupté ; que là, les Bergeres les plus farouches commencent à aimer la flatterie, & finissent par aimer le flatteur ; que plusieurs dont la fierté résista long-temps à leurs Bergers, y sentirent pour la premiere fois, leurs cœurs s'ouvrir à la tendresse ; que là, un baiser de Philis rendit Lycas heureux, & que ce Berger lui apprit ensuite tout ce qui charme & ravit bien plus encore ; la saison suivante trahit les faveurs qu'il avoit reçues ; l'arbre, le pauvre arbre, & non pas Philis, fut trouvé coupable ; peu s'en fallut que la mere ne coupât impitoyablement Philémon & sa femme, si Jupiter ne les eût protégés.

Frere Ambroise.

CONTE.

Frere Ambroise étoit un excellent Moine, grand ennemi des Matines, & qui en fait de sagesse le disputoit même à son Archevêque. Souvent il dormoit au chœur, souvent il buvoit au lit, il dormoit sur son vin & buvoit après son sommeil : le pauvre homme, hélas ! fut atteint au plus fort de l'Eté d'une fievre maligne, qui vint le clouer à son grabat. Aussi-tôt on voit accourir tous les Freres dodus ; chacun le visite, & chacun console le pauvre Frere moribond. Comme personne ne savoit faire raison le verre en main aussi merveilleusement que lui, l'Abbé du Couvent ne pouvoit se passer de ce grand homme ; sans lui il trouvoit jusqu'à son vin favori plat & insipide : l'Abbé donc fait appeller le plus fameux Médecin, lui ex-

pose le cas périlleux, implore son secours, & donne deux fois sa bénédiction. Voyez, dit-il, ce coffre fort, il est rempli, choisissez un présent, mais calmez, s'il se peut, les souffrances du cher Ambroise, déjà je prie Dieu pour lui, & j'irai jusqu'au jeûne, chose que je ne ferois pas pour un Cardinal. Le Docteur Patelin se rengorge & se rend à la cellule du malade; c'est là qu'avec une gravité muette, il examine l'urine, il tatonne le pouls, pese tous les symptomes, réfléchit aux accidents ou qui existent déjà, ou qui sont encore à craindre; enfin il rompt le silence, & dit. Par la vertu de l'art que je possede comme Docteur, j'observe ici la soif une très-fâcheuse circonstance; je trouve *secundo* la chaleur à son plus haut degré, & c'est elle qui dépêche souvent les Fideles pour l'autre monde: or, pour ne pas nous écarter des leçons d'Hippocrate, nulle innovation ne doit profaner l'art de la Médecine; il nous ordonne de commencer par guérir la soif, & de finir par la fievre; par conséquent la soif sera ici mon premier objet, d'autant plus.... Ah! s'écria Frere Ambroise, délivrez-moi seulement de la fievre; si Hippocrate ne peut me guérir, ce sera l'hypocras: quant à la cure de la soif, je m'en charge; très-Révérend Abbé, faites-moi donner, s'il vous plaît, le grand verre.

La Marte, le Renard & le Loup.

FABLE.

Une Marte étrangla un Coq de bois, le Renard dévora la Marte, & devint à son tour la proie du Loup affamé.

Cher Lecteur, tous les trois nous enseignent, que toujours les grands dévorent les petits.

La Brebis & le Buisson.

FABLE.

Une pauvre Brebis, exposée à la pluie & aux vents, se refugie dans un épais Buisson, & y cherche un abri : l'animal y est à couvert, mais sa toison demeure attachée aux ronces & aux épines.

Heureux celui à qui cette Brebis peut servir de leçon ! Plaideurs insensés, écoutez mes conseils, ne confiez jamais la laine à l'Avocat escroc ; ce que vous gagnez par un Procès ne vaut pas souvent la moitié des fraix.

Les Procès.

FABLE.

Un Prélat, attaqué en Justice, consulte un sage Vieillard, & lui dit : vous savez les Loix, un malheureux chicaneur me provoque, voici les papiers, de grace, instruisez-moi ; comment dois-je me conduire dans cette affaire ?

Le Vieillard lui répond : & quand vous auriez cent fois plus de paperasse, le meilleur conseil que je puisse vous donner, le voici. Si votre cause est bonne, accommodez-la ; est-elle mauvaise, plaidez.

CHAPITRE X.

M. Gellert.

J'Ai remarqué dans le Chapitre précédent, que M. *de Hagedorn* semble s'être proposé M. *de la Motte* pour modele ; & je vais maintenant parler d'un Poëte, qui

a mis dans ses Fables toutes les graces naïves de l'illustre *La Fontaine* : c'est M. *Gellert* de Leipsick.

Je pourrois, à la vérité, me dispenser de faire connoître ce charmant Auteur, puisque la premiere partie de ses Fables vient d'être traduite en Vers François & imprimée à Strasbourg : j'avouerai même que j'ai été fort content de cette traduction, pour ce qui regarde la fidélité, mais le style François (s'il m'est permis d'en juger) m'a paru dur, & la versification peu correcte ; il y a même plus d'une ligne qui ne forme pas un vers, & l'on remarque par-tout, que le Traducteur anonyme a du génie, mais que l'art lui manque. Il seroit à souhaiter qu'il voulût retoucher son ouvrage ; adoucir son style, s'asservir aux regles de la versification, & joindre la version de la seconde partie à la premiere.

Ce n'est pas que je présume de pouvoir mieux que lui rendre les beautés de l'Original de M. *Gellert* ; mais j'ai cru que mon petit Traité seroit incomplet, si je ne disois quelques mots d'un Poëte, qui a parmi nous une si grande & si juste réputation : je me contenterai de donner de lui deux Fables, dont l'une est tirée de la premiere Partie, & par conséquent déjà traduite ; l'autre est de la seconde Partie, & n'a point encore paru, que je sache, en François.

L'Abeille & la Poule.

FABLE.

La Poule indolente dit à l'Abeille : certes il en faut convenir, depuis que je te connois, je t'ai vue toujours désœuvrée ; tu ne penses qu'à tes plaisirs ; voltiger sur les fleurs d'un parterre & en tirer le suc, n'est-pas, je pense, un fort pénible ouvrage ; reste sur cet œillet ou vole ensuite sur la rose, à ta place j'en ferois bien autant : qu'as-tu besoin de te rendre

utile à autrui? Suffit que tous les matins nous fournissions d'œufs la maison.

Oh! dit l'Abeille, cesse tes railleries, tu crois, parce qu'en faisant mon devoir je ne crie pas vingt fois à pleine gorge comme toi, lorsque tu ponds un œuf, que pour cela je passe ma vie sans rien faire : ma ruche pourra servir de preuve qui des deux entend mieux l'art & le travail, ou de moi ou de la poule indolente; car si nous nous posons sur les fleurs, ce n'est pas pour profiter nous-mêmes, c'est pour y recueillir un suc, qui, changé en miel, flatte le palais des autres. Si nos travaux ne sont pas bruyants, si nous ne nous enrouons pas comme toi dans le nid, lorsqu'en Eté nous portons ce suc dans nos cellules, sache que nous sommes ennemies de toute vaine ostentation, & que quiconque veut nous connoître, doit examiner le dedans de notre ruche pour y découvrir notre diligence, notre art, & le bon ordre.

La nature d'ailleurs nous a douées de l'aiguillon, pour en punir tous ceux qui condamnent & méprisent ce qu'ils n'entendent pas; ainsi, ma pauvre poule, retire-toi.

Mauvais plaisant, qui plein d'amour-propre & d'ignorance, t'avises de condamner la Poésie d'un air de suffisance, que ce portrait t'instruise! L'Abeille tranquille est la Poésie; si tu veûx tenir le langage de la Poule, ma Fable est faite pour toi : tu demandes à quoi sert la Poésie, elle qui n'instruisit jamais? Mais comment peux-tu faire une telle question? Ton propre exemple te montre à quoi elle sert : c'est de pouvoir dire à gens qui n'ont pas plus d'esprit que toi, une vérité trop crue sous l'adoucissement d'une figure.

Voici encore un petit Conte de M. *Gellert* qui est de la seconde Partie de ses ouvrages, & que je ne crois pas avoir encore été traduit.

luera-t-on déformais comme Juge? oh, fûrement fon gendre!

Il court au Bailliage, il en revient bientôt, & tout tranfporté de joie, il fe jette fur fon banc, comme Juge du village.

Tel qu'un jeune Etudiant, qui après avoir achevé jufqu'au bout fa docte carriere, & fubi heureufement l'examen rigoureux, eft enivré de lui-même, & ne fe fent pas de joie, quand la fuivante de fa Maîtreffe vient lui faire un compliment de fa part, & l'appelle pour la premiere fois refpectueufement M. le Docteur, tel auffi Colin ne fe fentit pas d'aife, & ne fut que faire de fes mains ni de fes pieds, lorfque Nicole, fervante du Marguillier, le nomma pour la premiere fois M. le Juge.

Qu'il fe trouvoit heureux dans ce pofte honorable! Il mangeoit fon bon bouilli, & faifoit fouvent raifon à fes conviés; mais infenfiblement il lui furvint bien des cas défagréables, car quel eft l'emploi qui en foit exempt? Colin n'avoit encore fiégé que depuis peu de temps, lorfqu'un jour promenant fes chagrins, il vint fe jetter précifément fur la même place où le mariage lui avoit procuré fa fortune, & où fouvent il avoit formé des vœux pour devenir M. le Juge. Hélas! dit-il en lui-même, j'ai maifon, champ & honneur, mais je n'en fuis pas moins un homme miférable; tantôt je dois rendre compte au Bailli de la vie que menent les payfans, le Bailli alors me gourmande, & par fois me traite de fot; tantôt ce font les maudits Soldats qui me tourmentent, & qui par leurs jurements me font dreffer les cheveux à la tête; fouvent je fuis embarraffé quand il s'agit d'exécuter une ordonnance, & je ne fais à quel Saint me vouer quand le Collecteur vient ramaffer les quartiers; les payfans murmurent lorfque je les mets à l'amende, & fi je ne les y mets pas, ils fe moquent de moi. Jadis perfonne ne venoit troubler mon tranquille fommeil; aujourd'hui le premier fou

N

vient heurter à ma porte, & m'oblige de me lever; & quand personne ne me tourmente, c'est alors ma femme qui me chante pouille. Ah! si la honte ne me retenoit, je retournerois bien vîte à mon premier état, & je mourrois Batteur en grange.

Qui sait si plus d'un grand Seigneur ne dit pas en lui-même ce que dit ici le Juge? Qui sait combien il y en a, qui marchoient autrefois à pied d'un esprit tranquille, & qui maintenant roulent dans un pompeux carrosse dévorés d'inquiétude? Qui sait si le cœur de bien des Grands ne jouissoit pas d'un calme plus heureux avant qu'ils portassent la faveur du Prince attachée à un cordon? Hommes inquiets & mécontents de votre médiocrité, apprenez que ce n'est point le rang qui donne la joie & la satisfaction; apprenez que souvent ceux-là sont les moins heureux, qui sont les plus heureux en apparence.

Le jeune Prince.

CONTE.

Un jeune Prince vint saluer son oncle, qui lui fit un présent de deux mille pistoles, & lui recommanda de les bien employer.

Quelque temps après il se présenta de nouveau devant le même oncle, qui tournant adroitement le discours sur la matiere du présent, lui demanda quel usage il avoit fait de son argent. Voici, répondit le jeune Prince d'un air satisfait, voici encore la bourse toute entiere, il ne manque pas une pistole aux deux mille que j'ai reçues de vos bienfaits.

L'oncle se saisit à l'instant de la bourse & la jetta dans la rue. Mon neveu, lui dit-il, apprenez à faire un meilleur emploi de votre argent; ce n'est que pour pouvoir aider beaucoup de monde qu'un Prince a beaucoup de richesses.

Il n'y a certainement pas une piece de M. *Gellert* qui n'ait ses beautés, & qui ne mérite d'être traduite; indépendamment de l'excellente Morale qui y est répandue, on ne peut s'empêcher d'admirer le style naturel, coulant, naïf & pur, qui regne dans ses Fables; mais c'est une beauté que malheureusement on ne sauroit faire sentir dans une traduction : je dois à cet aimable Poëte la justice, que je n'ai pas lu de Vers Allemands plus aisés & plus propres pour la Fable.

CHAPITRE XI.

M. Gleim.

LA morale est l'ame des Vers, les charmes de la Poésie ne servent qu'à faire goûter & retenir ses préceptes; telle est la these générale, & nous avons vu jusqu'ici des Poëtes Allemands, qui paroissent avoir rempli ce but : mais les Anciens nous ont encore laissé des monuments d'un autre genre de Vers, qui ne semblent être faits, que pour inspirer l'amour de la plus délicate volupté, la morale y est présentée sous des peintures naïves & pleines de graces; il n'est pas permis à tout le monde, ni même à tous les gens d'esprit, de sentir les beautés de cette espece de Vers, car c'est moins à l'esprit qu'au cœur qu'ils parlent. Les Odes Anacréontiques sont en ce genre ce que nous avons de plus parfait chez les Anciens. Personne n'a chanté, ce me semble, comme Anacréon, l'amour & le vin. Parmi les François, le Marquis de Coulange, l'Abbé de Chaulieu, le Marquis de la Fare, Saint-Aulaire, & quelques autres ont été ses heureux émules.

Pour peu que l'on y fasse attention, on sentira facilement que ces especes de Vers sont très-difficiles à faire, & ceux qui sont imbus des préjugés vulgaires

contre notre nation, s'étonneront qu'un eſprit Allemand ait riſqué de s'aventurer dans une telle carriere: cependant il s'en eſt trouvé un aſſez téméraire pour oſer marcher ſur les traces d'Anacréon; c'eſt M. *Gleim*, employé au ſervice du Roi à Halberſtadt, qui nous a enrichi d'un petit volume d'Odes & de Chanſons. Le Lecteur jugera du ſuccès de cette entrepriſe, & des beautés de ſa Poéſie par les pieces ſuivantes. Mais encore un coup, je le prie de ne point s'attendre à de grands traits, ni à des penſées brillantes; le ſublime conſiſte ici dans la vérité des peintures & dans la naïveté de l'expreſſion. Il ſera néceſſaire encore, ſi l'on veut comparer les Ouvrages de M. *Gleim* avec ceux d'Anacréon, de faire une juſte différence entre les ſiecles de ces deux Poëtes: tous les deux peignent la volupté, mais la repréſentation varie ſelon les mœurs des temps & des peuples.

A ſa Muſe.

O toi! par qui j'ai tant de fois chaſſé les ſoucis importuns, continue à ſeconder mes chants: viens avec moi badiner, rire & chanter, tandis qu'Orgon ſoupire, gronde & fait du bruit.

Il s'imagine que je lui porte envie; mais comment le ferois-je? Eſt-il heureux? Non, ſes coffres ſont remplis, mais ſon cerveau eſt vuide, la ſtupidité & la noire malice ſe peignent dans ſes ſombres regards, ainſi que dans les plis de ſon front.

Tandis que je ris au milieu des roſes, & que je tâche de rendre mes jours gais & ſereins, il murmure ſouvent comme un ours irrité, il s'emporte & croit que je hais la vertu, que j'abandonne au Ciel le ſoin de ma fortune, que je chante, & que je ne ſuis pas tel que lui.

O Muſe! amie de l'aimable jeuneſſe, je t'aime autant que j'aime la vertu; elle plaiſante, rit & badine ainſi que toi : quand l'autre jour je raillois ce ſeu au point d'émouvoir ſa bile, n'étoit-ce pas elle qui me donnoit l'eſprit de le faire?

L'Amour dans le Jardin.

Le Soleil baiſſoit vers l'Occident, & formoit en baiſſant le dernier crépuſcule, lorſqu'un doux zéphire m'invita à ſortir de ma retraite; je le ſuivis dans la campagne, à travers une forêt de roſes nouvelles qu'il careſſoit en badinant. Les petits chantres des bocages m'amuſoient dans la ſolitude, & je ſentis mes paupieres appeſanties par un doux ſommeil. Je dormois, je vis l'Amour, je vis Dorinde, & mille autres Belles : je vis la charmante Vénus; aſſis ſur ſes genoux, je lui portai un tendre baiſer, je prononçai le nom de Dorinde, la Déeſſe me ſerra dans ſes bras, & me dit : oui, elle t'aimera. Soudain je m'éveillai, je tournai la tête, je prêtai l'oreille du milieu d'un tas de roſes, ſous leſquelles je me trouvois enſeveli; je ne fis qu'un ſaut pour me lever, & pour chercher le petit malin, qui m'avoit joué ce tour, mais tout-à-coup je me ſentis bleſſé; un enfant ailé, qui m'étoit inconnu, ſe cachoit derriere un buiſſon; je l'apperçus, il me dit avec un ris malin : voilà ce que peut mon arc; de ſon arc il me montroit Dorinde ſous un berceau de verdure; je ne ſais quelle étoit ma bleſſure, elle me faiſoit mal, elle me faiſoit plaiſir : je courus au berceau, je vis Dorinde, mes douleurs ceſſerent, il ne reſta plus que le plaiſir, elle étoit trop aimable.

Le Savant.

Apprendrai-je mon nom aux Gazetiers? Découvrirai-je des mondes nouveaux dans la voûte étoilée? Ai-

derai-je Wolff ou Knutzen à résoudre des problêmes? Pillerai-je des matériaux pour les Journalistes? Apprendrai-je d'un Critique à fronder ou à dire des injures? Chercherai-je dans l'histoire des exemples de vaillants insensés? Interrogerai-je mon esprit sur ce qu'il est, & sur le lieu qu'il habite? Serai-je hypocrite & brûlerai-je des Hérétiques? Enverrai-je mon grave portrait au Graveur? Convertirai-je le plomb en or? Enseignerai-je aux Conseillers à conseiller? Me gendarmerai-je contre le Diable de Milton? Inventerai-je des miracles, ou bien les expliquerai-je? Non, c'est ce que fera M. mon Parent, lui, le Prince des Foux fameux, lui, le plus profond de tous les Docteurs, lui, le Juge des arguments, oui, il se creusera le cerveau jusqu'à la mort; lui, l'ennemi juré de ma joie, pâlira, se desséchera sur les livres; il se rendra misérable à force d'étude: mais je veux lui demander alors, pensez-vous que ma Maîtresse me rende aussi misérable?

La Création de la Femme.

Au commencement du monde, Jupiter jetta un regard sur le premier Homme, & vit qu'il étoit seul, triste sérieux, rêvant sans cesse à l'origine de tout ce qui existe, allant souvent méditer dans un coin, & parlant toujours entre ses dents.

Il dit à la troupe des Dieux assemblés autour de lui: l'Homme va se perdre dans ses spéculations, si nous ne lui donnons quelques distractions: créons la Femme, un joli jouet pour l'amusement de l'Homme, qui puisse rire & jaser avec lui; je le veux, qu'elle soit!

Soudain la Femme fut; elle parut sous les traits de l'Homme, mais plus délicate, parée des attraits de la jeunesse, aux yeux vifs & touchants qui tomberent bientôt sur cet être pensif; elle saute vers lui, elle lui

donne un baiser, & lui dit : petit Folichon, regarde-moi, je suis faite pour jouer avec toi.

L'Amoureux.

Mais voyez donc ce jeune homme! il devient tout rêveur, il se glisse dans un coin, il parle tout bas, il est triste & mélancolique, ses joues perdent leur coloris, il n'y a plus de vivacité dans son badinage, il est sourd à la voix de ses amis, il ne s'enivre plus avec eux, il n'a des yeux que pour cette fille : mais voyez donc ce jeune homme! ma foi, il est amoureux.

La Voisine.

I. Le Voisin.

Ma Voisine, je l'avoue, est une femme charmante, sa vivacité m'amuse, & jamais je ne m'ennuie auprès d'elle ; tout ce qui me déplaît, c'est que son mari fait toujours sentinelle : mais quoi! n'ai-je pas du vin? Nectar délicieux, ami de l'Amour, tu viens à mon aide! je lui porte un verre plein, & en buvant il s'endort.

II. *Le Mari.*

Mon voisin m'envoie tous les jours de son bon vin : Ami, pourquoi le fais-tu? Mon voisin, je vois ta finesse! mais je suis encore plus fin que toi, je te fais boire de ton propre vin, & je me moque de toi; avant que tu sois parvenu à ce que tu veux faire, je te promets que tu auras bu chez moi tout ton patrimoine.

III. *La Femme.*

Mon enfant, ne trompe pas ainsi notre bon voisin: son vin est délicieux, il flatte ton goût, & tu en bois pour le moins autant que lui; penses-y, c'est un pé-

ché que de prendre ſans rendre : paie-lui donc ſon bon vin, & mets ta conſcience en repos; ſi tu ne veux pas payer, dis-moi, le ferai-je ?

Ma fuite hors du Camp devant Prague.

Tandis que ſur le Mont de *Ziska* l'Armée ennemie ramaſſoit toutes ſes forces, tandis que les bombes & les boulets faiſoient mille ravages dans le camp voiſin, lorſque je maudiſſois encore le coup qui m'avoit enlevé mon Prince, l'amour, d'une aile légere, vint tout-à-coup voler dans ma tente; téméraire, me dit le Dieu d'amour, peux-tu t'arrêter plus long-temps ici, où des hommes pleins d'audace tuent & ſe font tuer; ici, où les Dieux irrités raviſſent le jour aux plus grands Héros ? Ton Prince n'eſt-il pas déjà du nombre des morts ? Traître, vas ! ton Amante pleure; vas-t-en avant que les balles t'atteignent ! que fais-tu parmi les Héros ? Eloigne-toi, je ne ſaurois voir plus long-temps pleurer ton Amante. Je répondis, amour, mon cher amour, viens-tu maintenant de chez mon Amante ? Il ne repliqua rien, mais il ſaiſit le pivot de la tente, & ſoudain la perche devint blanche comme l'argent, la toile commença à tomber, & la perche en main il me mit hors de la tente & du camp. Si j'avois eu des Guerriers pour Spectateurs, lorſque l'amour me chaſſa ainſi, ah, qu'ils auroient ri ! mais le Dieu d'Amour eſt toujours inviſible pour les Guerriers.

CHAPITRE XII.

M. de Derſchau, & M. Wernicke.

JE m'étois propoſé de traduire encore quelques morceaux, de *Pietſch*, de *Richey*, du *Baron de Kreytz*, de *Broocks*, de *Bothmer*, de *Drollinger*, de *Neukirch*,

de *Triller*, & de quelques autres de nos meilleurs Poëtes Allemands, persuadé que leurs ouvrages, même dans la version, auroient fait honneur à notre patrie, & plaisir aux Etrangers : mais des occupations d'une nature toute différente, m'obligent à suspendre ce dessein, & à faire paroître ces premiers essais même sans y avoir pu mettre la derniere main; peut-être que quelques intervalles de loisir me permettront de reprendre cet Ouvrage, & d'y ajouter de nouvelles traductions, qui le rendront plus complet, & en formeront une espece de Parnasse Allemand. Je ne saurois cependant priver mes Lecteurs de la satisfaction de connoître l'Ode qui fut composée par M. *de Derschau*, à l'occasion de la victoire remportée par Sa Majesté le Roi de Prusse dans les plaines de Friedberg: quel sujet mérita jamais mieux d'être célébré par un grand Poëte!

Expression de la joie à l'occasion de la victoire de Friedberg remportée par Sa Majesté le Roi de Prusse le 6 Juin 1745.

Hic dies verè mihi festus, atras
Eximet curas ego nec tumultum,
Nec mori per vim metuam tenente
Cæsare terras.

Horat. Carm. Lib. III. Od. XIV.

Mon Roi triomphe soudainement, Fréderic le Grand triomphe encore! ô Silésie fortunée, éleve ta tête altiere! tes alarmes tombent avec tes ennemis : mais quel est ce penchant invincible, qui m'entraîne malgré moi, par des sentiers encore tout inondés de sang, jusqu'au champ de la victoire? Quel feu céleste vient animer mes sens glacés? Quelle divine influence excite aujourd'hui mes chants?

C'eſt le jour où mon Héros défait une armée de formidables ennemis ; le jour qui offre à l'Univers étonné un troiſieme prodige ; qu'il ſoit conſacré à l'éternité ! Il appuie la ſûreté de l'état ſur des fondements inébranlables, il anéantit les deſſeins des ennemis, & tout ce qu'avec nos craintes enfanterent l'orgueil & la cruauté.

Les ténebres couvroient encore la campagne du plus ſombre voile, quand déjà les deux armées s'étoient préparées au combat ; le fer alloit frapper de l'un & l'autre côté : malgré la lumiere incertaine de l'Aube, les Guerriers animés s'avancent d'un pas audacieux & vont à l'attaque ; la nuit paiſible ſemble vouloir partager l'honneur de cette victoire avec le jour qui commence à peine à naître.

L'aurore fuit, & voit avec frayeur les plaines de Friedberg ſe teindre de ſon pourpre ; elle couvre le Ciel de ſon manteau, & peint au monde une image ſanglante ; Phœbus abrege la durée de la nuit, il devance, dans toute ſa pompe & dans ſon plus grand éclat, la victoire qu'il éclaire ; à peine monte-t-il ſur le trône des nues, qu'il voit déjà mon Héros occupé à préparer ſon triomphe.

Deux peuples autrefois ennemis ſont réunis en ce jour par une jalouſie commune ; la multitude immenſe que la plaine ne pouvoit contenir, dégorge des montagnes, preſſée & telle qu'un énorme fardeau, roule juſques dans tes vallons, avec un fracas ſemblable à celui de la mer orageuſe, lorſqu'en fureur elle rompt les barrieres qui l'arrêtent, que ſes flots luttent contre les rochers qu'ils arrachent, & qu'ils pénetrent dans les campagnes effrayées en ébranlant les forêts & les côteaux.

Mais tandis que les deux Armées excitées par l'eſ-

pérance de la victoire, sont rangées en ordre de bataille, le magnanime Fréderic jette encore un regard sur les troupes qu'il aime, le trépas des vainqueurs touche sa pitié, il pese le prix des heures, dont la vie de tant d'hommes va être accourcie; non moins pere de la Patrie que Héros, il n'est point séduit par la gloire qui éblouit le vulgaire, il soupire, & donne le signal du combat.

Qu'entends-je! L'antre d'Averne a-t-il ouvert ses bouches enflammées? L'Etna déchaîné lance-t-il du fond de son gouffre ses feux, d'autant plus effroyables qu'ils sont captivés? Ni un tremblement qui agite la terre, ni les foudres qui fendent les nues, ne sauroient servir d'image à cette horreur; la colere des Dieux n'éclate point d'une maniere si terrible, quand dans les plaines de Thessalie, elle foudroie l'audace des Titans.

Là, des rangées de foudre d'un métal creusé & rempli de soufre, s'allument, ronflent, lancent & vomissent de tous côtés les dangers & la mort; leur bouche jette au loin un fer homicide, qui moissonne tout ce qu'il rencontre; l'air d'alentour s'obscurcit; l'instrument meurtrier écrase le cheval & le Guerrier qui le monte; & après s'être vuidé, il roule en arriere comme étonné de soi-même.

O Héros! que tu dois sentir de satisfactions en ce moment! Vois comme ton Armée récompense les peines que tu pris, quand dans le calme de la paix tu lui enseignois l'art de vaincre: on entend les coups de feu se succéder rapidement, mais avec égalité. Nulle force humaine ne sauroit rompre ni ébranler les rangs qui se serrent; la mort même, armée de fer & de feu, diminue le nombre des files, mais elle n'y porte point la confusion.

Que d'actions héroïques, qui furent dans ce grand jour le fruit de la valeur, ont été dérobées aux yeux de l'Univers! Chaque combattant devient un Héros, auquel il ne manque qu'une renommée : la présence du Roi enflamme, par un coup d'œil majestueux, la fidélité du Sujet. Quel Guerrier craint ici le feu & le danger? C'est la troupe des Brennons, & leur Héros est à la tête.

Tel qu'un lion irrité conduit ses lionceaux au carnage, avant même que leur poitrine soit couverte du crin formidable, avant que leurs griffes soient aiguisées, & leur bouche armée de ses dents carnacieres, & lorsque le seul courage les porte au combat; tels l'on voit ici les Princes du Sang Royal, animés par une valeur héroïque, marcher & combattre à côté du grand Fréderic.

Ton intrépide Coursier te porte au travers des foudres & des torrents de fumée dans les endroits où la mort fait ses plus grands ravages : tu es seul l'ame de ton armée : tantôt, par ton ordre, les Légions se soutiennent mutuellement, tantôt elles font des évolutions, & tantôt tout le corps de bataille sur un coup d'œil savant que tu jettes sur lui, présente soudain un nouveau front par les regles qu'inventa le Dieu Mars.

Cet esprit solide & ferme, qui nous présente toujours un Roi sous l'armure comme sous la pourpre, n'est ni ébranlé par la crainte, ni ému par la colere, ni séduit par la joie. C'est ce Sage que l'imagination des Poëtes dans leur divin enthousiasme nous peint, sans avoir pu jusqu'ici le réaliser, ce Sage, dis-je, que frappent les ruines du monde écroulé, sans que son ame en soit émue. (*a*)

(*a*) *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* Horat. Carm. Lib. III. Od. III.

Trois fois l'aile ennemie pénetre dans nos rangs, & trois fois on les force à reculer; l'air est rempli d'un cri frémissant, & la terre est jonchée de mourants & de morts : c'est là que tu tombas, généreux *Trouchses*, mais ta mort à mes yeux est digne d'envie : ce n'est pas en payant le tribut à la nature que tu rendis ta vie glorieuse, c'est en la sacrifiant au bien de l'Etat, que tu méritas l'honneur de l'immortalité.

L'issue étoit encore douteuse, le destin tenoit d'une main cachée sous un épais nuage, la balance indécise de la guerre : la supériorité du nombre des ennemis ne sauroit la faire pencher, ni lui faire perdre son équilibre; mais ce qui l'entraîne enfin, c'est notre droit & l'épée de Fréderic.

Déjà l'ennemi rompt ses rangs, déjà la bonne cause triomphe : telle qu'on voit dans l'Automne tomber par milliers les feuilles desséchées, quand la grêle frappe & agite les branches; ou tel que le Moissonneur, la faucille en main, coupe pas-à-pas les épis dorés, les renverse à ses côtés, & en jonche le guéret.

Tel on voit le champ de bataille jonché de tout ce que nos armes peuvent atteindre ; les uns sont contraints d'implorer la clémence du vainqueur pour passer sous son joug, ils demandent eux-mêmes des chaînes; le reste de la troupe épouvanté, cherche son salut dans la retraite; toute ardeur de combattre est éteinte en eux; dispersés, ils courent à l'aventure; les forêts & les montagnes leur servent d'asyle, ils laissent en arriere armes, drapeaux, tentes & canons, comme autant d'obstacles à leur fuite.

C'est ainsi, ô mon Roi! que déjà la troisieme victoire couronne la force de ton bras; c'est ainsi qu'une

fortune exempte de vicissitude suit les travaux de la valeur & de la prudence : ce n'est point ici l'ouvrage des caprices du sort ; tu ne triompheras pas inutilement comme Annibal ou Pyrrhus : (*b*) non, tu as déjà quitté le champ de bataille, déjà tes aigles audacieux volent à une gloire nouvelle.

Grand Roi, nos vœux t'accompagnent dans ta carriere héroïque ; permets-nous de te présenter humblement l'expression de notre joie : ton image, gravée sur le bronze & sur le porphyre, sera consacrée à la postérité comme un monument de tes faits magnanimes, & ton siecle t'éleve des autels dans tous les cœurs que la reconnoissance enflamme pour toi, ô génie tutélaire de tes Etats !

Mais que vois-je ? La Renommée, compagne éternelle des Héros, paroît toute environnée de la clarté la plus pure, pour annoncer au monde & à la postérité les prodiges que mon Roi vient de faire éclater : d'une main elle porte une couronne de laurier toute brillante de l'éclat des étoiles dont elle est entrelacée ; sa trompette pend à son côté, & ne lui sert que d'ornement.

De la main gauche elle tient sur son sein le plan de la bataille, la vérité l'a tracé, la bordure est l'ouvrage des Muses ; une admiration respectueuse est peinte sur le front de la Déesse ; elle plane dans les airs, & ne donne qu'un mouvement doux à ses aîles pour atteindre le temple de la gloire, qu'elle va orner de ce tableau, en l'y plaçant selon le decret de tous les

(*b*) On dit du premier : *non omnia eidem Dii dederunt, vincere scis Annibal, victoria uti nescis.* Liv. Lib. XXIII. Cap. 51 ; & Plutarque dit de Pyrrhus dans sa vie : *comparat eum Antigonus Alcatori, qui multa & secunda jacit, sed uti nescit jactis.*

Dieux, à côté des plus célebres exploits de César & d'Alexandre.

En revoyant cet Ouvrage, j'ai remarqué que parmi les différents genres de Poésies dont je viens de donner des échantillons, il me manquoit l'Epigramme. Quoique nous ayions plusieurs Auteurs qui ont fait des Epigrammes ingénieuses, je me suis cependant déterminé pour celles de *Wernicke*, qui sans avoir le clinquant de beaucoup d'autres, m'ont paru préférables pour le bon sens, la naïveté de l'expression, & la briéveté qui y regne. Le Lecteur en jugera par les essais suivants. Ce Poëte étoit né Prussien, comme il paroît par un endroit de sa Préface, & son Livre est imprimé à Hambourg au commencement de ce siecle. Le nom même de l'Auteur y est supprimé, & je n'ai pu recueillir d'autres particularités de sa vie.

I. *Propriété de l'Epigramme.*

C'est alors que l'Epigramme plaît à tout Lecteur, quand l'esprit en fait l'ame, & la briéveté le corps, quand son aiguillon ne perce point jusqu'au vif, & ne laisse après soi que l'idée d'une plaie, quand elle ne fait pleurer qu'à force de faire rire, & qu'elle saigne en chatouillant celui qui a besoin d'être saigné.

II. *Palémon.*

Palémon possede le cœur & l'oreille du Roi. Je le suis à travers des salles jusqu'à la porte du Palais. Je tousse, il tourne la tête. Je me baisse, il rit. Hier encore, me dit-il, je pensois à vous. Je le crois, & j'éprouve en effet, qu'il s'est souvenu de moi pour m'oublier.

III. *Severus.*

Il n'est pas surprenant que Severe ait pris tant de fierté, qu'il touche à peine à son chapeau quand on

le salue poliment, depuis que son Prince sur ses instances réiterées le plaça comme Copiste en son Conseil. Il fait paroître de la modestie dans son orgueil, & nous apprend, par sa façon d'agir, qu'il estime plus son emploi que sa propre personne.

IV. *La Vanité de cette Vie.*

Quel plus grand avantage Méthusalem retire-t-il de cent ans, qu'un enfant d'une année de vie? Celui-ci naquit comme lui; il mourut tout comme l'enfant. L'un & l'autre ne firent pas grand'chose. Tantôt ils ont ri, & tantôt ils ont pleuré pour rien. Hélas! quittez les soins pour votre vie. Une année est l'esquisse d'un siecle.

V. *Acrinitus, Ministre tout-puissant.*

Tu es aussi aveugle que la fortune qui t'éleva; car, comme elle, tu n'éleves que ceux qui sont destitués de mérite.

VI. *La reconnoissance pour un rien.*

Lorsqu'un Courtisan te promet beaucoup, ne lui fais jamais le moindre scrupule. Prosterne-toi à chaque mensonge. Prends chaque mot comme un don, & pour lui éviter la peine, aide-le à te tromper toi-même, tu verras à la fin qu'en effet celui-là te sert, qui ne te nuit point.

VII. *Corine.*

Corine peint & enlumine d'un fard trompeur son visage hideux : qu'y gagne-t-elle? Elle met dans le clair ce qui auparavant étoit dans l'ombre.

VIII. *La Sobriété.*

La Sobriété est la mere des vertus; elle nous fait plus de bien à mesure que nous nous en faisons moins; elle nous donne des récompenses tardives, mais solides.

des. Les aliments pris avec modération dans la jeunesse, nous ragoûtent le plus dans nos vieux jours.

IX. *Le Riche & le Pauvre.*

A considérer le train de la vie, on diroit souvent que le Pauvre a beaucoup trop de bien, & le Riche beaucoup trop peu.

X. *Le Poëme épique & l'Epigramme.*

Le Poëme héroïque doit imiter le feu continuel qui sort avec impétuosité des flancs de l'Etna; l'Epigramme au contraire doit ressembler aux étincelles qui éclatent de tout côté, quand l'acier est sur l'enclume.

XI. *La Conduite à la Cour.*

Les Grands à la Cour ont souvent l'esprit si fort de travers, que la plupart du temps on s'égare auprès d'eux par trop de précautions. Un ami nous aura frayé le chemin de la fortune, nous n'aurons pas dit un seul mot qui ne fût à sa place, bon, mais on n'éprouve que trop qu'on s'est conduit avec trop de prudence, & qu'on a manqué de faire un faux pas nécessaire.

XII. *A Amarillis.*

On te loue sans flatterie, comme on t'aime sans espoir.

XIII. *A un Peintre fameux.*

Tu as raison de mésestimer l'art des Peintres ordinaires, qui croient en savoir assez, quand ils attrapent simplement la ressemblance. Tu possedes le talent d'y ajouter l'éclat, & de faire naître la beauté là où tu ne la trouves pas. Ton pinceau étend le vaste empire de l'amour. Tu embellis chaque objet en le faisant ressembler. D'autres ne font que rendre à la beauté le tribut qui lui est dû : ils suivent la nature, mais tu lui montres le chemin, tu la corriges.

XIV. *Le Mariage du vieux Chlorus.*

Le vieux Chlorus prit femme jeune & gentille, & qui plus eſt, douée d'une grande fécondité, mais par haſard elle ne mit aucun enfant au monde, qui reſſemblât au pere putatif. La choſe lui parut ſuſpecte, il en dit un mot à l'oreille à ſon ami. Son ami, qui remarquoit que Chlorus en tenoit, & qu'il étoit tombé en enfance, le conſola fortement par ces mots : Ami, dit-il, ſois joyeux & content, ta cauſe eſt bonne. Es-tu ſi curieux de reſſemblance ? Voici le fait : *ſi les enfants ne te reſſemblent pas, tu leur reſſembles.*

XV. *Le Chanoine.*

Cratinus ne chante que quand il eſt gris, & ne fait ſa priere qu'en voulant ſe mettre à table ; cependant Cratinus paſſe ſa vie comme vrai homme d'Égliſe, à chanter & à prier Dieu.

XVI. *Sur la Fortune.*

Souvent une groſſe bûche de bois ſert à faire un Mercure ; tandis que maint homme de mérite, négligé des Courtiſans, n'a d'autre meſure que ſon ombre pour ſe meſurer. La Fortune en éleve beaucoup, mais elle en retient auſſi beaucoup dans la médiocrité ; & quiconque connoît le monde, conviendra que la Fortune a plus de Débiteurs qu'elle n'a de Créanciers.

XVII. *Tacite.*

Nous expliquons chaque mot, chaque phraſe de Tacite avec mille peines & mille réflexions. Les Lecteurs le font plus ſavant, qu'il ne les rend.

XVIII. *Céſar & Ciceron.*

Ciceron étoit la bouche, & Céſar le bras de l'Etat. Celui-ci opprimoit Rome, & celui-là la défendoit. On trouva cependant que cette défenſe étoit d'un foi-

ble fecours pour la liberté, parce que l'un ne s'attachoit qu'à contredire, & l'autre qu'à contre-balancer. L'un montroit à cette République orgueilleufe l'art de bien parler, & l'autre l'art de bien favoir fe taire. L'éloquence & la fervitude de Rome datent prefque du même jour.

XIX. *Artemidor le Biberon.*

Maint chimifte curieux raifonne fouvent fur la Tranfmutation des métaux, & veille nuit & jour d'un œil foigneux pour entretenir fon feu dans une égalité parfaite. Artemidor prend la chofe autrement. En buvant nuit & jour, il trouve le moyen de convertir l'or de fa bourfe en couperofe fur fon vifage.

XX. *Rebuffle le Joueur, fûr de fon fait.*

Rebuffle eft de bonne humeur, il fait un fûr moyen, vrai coup de Maître, pour fe venger de fon malheur. La fortune le trompe, car il perd beaucoup d'argent, il trompe la fortune, car il ne fauroit payer l'argent qu'il perd.

XXI. *Villanus.*

Une bouche bien fendue & vermeille, & que chacun voudroit baifer des yeux; un œil charmant, où loge l'amour qui en fait partir fes traits les plus rapides, ne fauroient toucher Villanus. Il croit que l'amour & la volupté ne réfident que fur de gros tettons. Il eftime la beauté par le poids & la mefure.

XXII. *La fureur poëtique.*

Qu'heureux eft l'homme qui fait fe nourrir de vent & de fumée; qui peut tondre la neige comme on tond un mouton; qui à l'art de convertir en ducats les rayons du Soleil, & qui fait imprimer le portrait de la Poéfie dans une toile d'araignée; qui trouve fur le fein, ou dans les bras d'Iris, une carriere, dont il tire

le marbre & l'albâtre; qui bâtit un Louvre pour y loger la gloire, qui fait ſortir de ſa plume des étoiles, & des pierres précieuſes; dont la Muſe n'exhale que l'ambre & le muſc; qui trouve l'onyx dans les yeux, & les perles dans des pleurs; qui file de chardons l'étoffe pour la robe du plaiſir; qui forge de fumée le caſque, la cuiraſſe & le bouclier pour l'illuſion, & qui comme un enfant né le Dimanche, voit ſouvent un rien en perſonne. O qu'heureux eſt l'homme qui oublie tous ſes maux, qui ne ſent ni la faim, ni la ſoif, tandis qu'il eſt dans ſa poétique fureur!

XXIII. *Thrax l'Hypocrite.*

Je ſurprends Thrax à l'imprévu, il eſt à côté d'une belle Thaïs. Il me dit que c'eſt le devoir de ſa charge qui l'a conduit ici, que ſa conſcience l'oblige de détourner par ſes leçons fidelles Thaïs de ſes péchés, & de ſes déréglements. Il ſe chauffe au Soleil, & prétend ſimplement en obſerver les taches.

XXIV. *A Vipſanius.*

Tu vantes ta naiſſance, & tu prétends delà qu'en prenant femme, il te ſeroit honteux de choiſir un objet qui fût d'une qualité inférieure à la tienne. Tu préferes Cléomene vicieuſe en tout ſens à la vertu. Dismoi, l'Eſclave n'eſt-il pas inſenſé, qui fait graver ſes armes ſur les chaînes qu'il porte?

XXV. *Les Voyages ridicules des Allemands.*

Quand Craton, avant de partir, vint prendre congé de moi, il étoit de beaucoup trop jeune encore pour un voyage auſſi éloigné. Auſſi qu'en arriva-t-il? Il ne rapporta des pays lointains que leurs folies. Ce jeune écervelé ne portoit chez l'Etranger que la honte de ſa patrie, & dans ſa patrie la honte des pays étrangers.

XXVI. *Sur une Epitaphe effacée par le temps.*

Ce monument effacé par le temps, nous apprit au-

trefois que dans ce monde-ci, tout est sujet à la vicissitude. Il le prouve bien plus clairement encore depuis qu'il n'est plus lisible. On n'en sauroit avoir de preuve plus certaine, l'Epitaphe elle-même est ici enterrée.

CHAPITRE XIII.

Madame Karschin.

NOus voyons briller depuis peu d'années sur le Parnasse Allemand une dixieme Muse, qui semble y être tombée du Ciel, & en avoir rapporté le feu divin. C'est Madame Anne-Louise Karschin. La Grece a eu sa Sappho, & la France sa Deshoulieres. Tous les Pays policés ont produit des Dames qui se sont illustrées par leurs talents pour la Poésie; & l'Allemagne n'a pas été moins favorisée à cet égard que les Contrées méridionales. Parmi plusieurs de ces Eleves des Muses nous comptons Madame de Ziegler, née Romanus, Madame Unzer, & feu Madame Gottsched, née Kulmus. Quand ce sexe, fait pour plaire en tout, s'occupe des beaux Arts, il manque rarement de succès. Il semble que les graces se plaisent à conduire la main de leurs Amies. Il regne dans les Vers de Madame Deshoulieres & de Madame de Gottsched autant d'aménité & de douceur, que dans les tableaux de la Rosalva. Mais cette aménité est presque toujours due à la nature de l'éducation des Dames, & à leur grand usage du monde. On voit en général dans les deux Sexes sortir quelquefois un génie heureux, du sein de la pauvreté & de la bassesse, & s'élever jusqu'au sublime; mais la délicatesse, & l'expression de la tendresse, ne s'acquierent que dans la Société la plus polie & la plus spirituelle. Encore un coup, la

composé la plupart de ses Ouvrages poétiques, dont le premier Volume vient de paroître. Il contient quatre Livres d'Odes, & un mêlange de quelques Vers sur différents objets. Les échantillons suivants pourront en quelque maniere faire juger de leur mérite. C'est au Lecteur à l'apprécier. La traduction est toujours une foible copie de l'original. Il est surprenant de voir avec quelle fécondité les Vers découlent de sa plume. J'en ai souvent été témoin avec étonnement, lorsque je lui ai donné ou des sujets à traiter, ou des bouts rimés à remplir. Elle prend soudain la plume, hésite d'abord un instant pour choisir le genre des Vers qu'elle veut employer, & compose ensuite avec une rapidité qui égale le torrent le plus impétueux. La plume ne sauroit suivre le génie, & tracer assez vîte ses pensées. Je suis dépositaire d'un gros Volume manuscrit de beaux morceaux de Vers & de Prose, qu'elle m'a adressé en six mois de temps, & qui tous méritent de voir le jour.

L'Auteur habile & aimable, qui nous a donné dans la Préface des Poésies de Madame Karschin un Abrégé de l'Histoire de sa vie, énonce à cette occasion une opinion au sujet de l'enthousiasme poétique, que j'ai cependant bien de la peine à adopter. Platon, dans le Dialogue intitulé *Jo*, croit » que le vrai caractere du » Poëte consiste en ce que ses Vers sont produits par » inspiration, sans qu'il sache lui-même ce qu'il chante. » Selon lui, l'harmonie, la marche des Vers mettent le Poëte dans un enthousiasme qui lui offre des » pensées & des images, qu'il auroit cherchées en vain » de sens rassis. »

L'Auteur de la Préface, en voyant la rapidité avec laquelle Madame Karschin compose, conclut delà, » que sa Muse lui inspire ses Vers, & que semblable » à une montre qui va dès que le ressort est monté, » elle chante sans sentir comment les pensées & les » images se forment dans son esprit, aussi-tôt que

» ſon ame eſt miſe en activité par la premiere im-
» preſſion ; & que ſon exemple prouve auſſi la ré-
» flexion plus délicate de Platon, que l'harmonie &
» la marche des Vers entretiennent l'inſpiration.

Ceux qui ont décompoſé les reſſorts de notre ame, qui en connoiſſent, pour ainſi dire, le méchaniſme, auront de la peine, je penſe, à ſuivre ce ſentiment. Ils croiront que chaque penſée qui naît en nous, prend ſa ſource dans celle qui l'a immédiatement précédée. Que notre imagination peut bien nous offrir des images, tirées ou des objets qui frappent nos ſens, ou de ceux dont le magaſin de notre mémoire étoit rempli, mais que ces images ſont toujours préſentées par l'imagination au tribunal de notre eſprit, qui décide ſi elles ſont juſtes, & ſi nous devons les employer ou non. Sans quoi le haſard ou l'inſpiration pourroit produire autant de mauvaiſes & de fauſſes penſées, que de bonnes & de juſtes. La chance ſeroit au moins toujours égale. Il eſt vrai qu'un Orateur ou un Poëte, qui eſt rempli de ſa matiere, & dont l'ame eſt, pour ainſi dire, toute concentrée dans ſon objet, penſe avec une vivacité étonnante. Les images ſe préſentent à ſon eſprit, & il les trie, les accepte ou les rejette plus vîte que l'éclair ; le degré de vîteſſe avec laquelle cette opération ſe fait, eſt un effet du plus ou moins de génie. On peut en ce ſens l'appeller enthouſiaſme ; mais je ne penſe pas que jamais bons Vers, ni penſées ſages & judicieuſes aient été écrits, ſans avoir paſſé par le tribunal, & même par l'examen de la raiſon, & les Vers les plus brillants m'ont toujours parus les plus raiſonnés.

On me pardonnera, j'eſpere, cette petite digreſſion. Si j'ai tort, je ne puis mieux le réparer qu'en offrant promptement à mes Lecteurs quelque choſe qui vaut mieux que mes raiſonnements, ce ſont les Traductions de quelques morceaux mêmes des Œuvres de Madame Karſchin.

ODE

Composée en s'éveillant la nuit au clair de la Lune.

A Dieu.

En m'éveillant je penſe à toi !
Dieu ! qui ſéparas la nuit d'avec le jour,
Et qui as revêtu de la lumiere du Soleil
La Lune au milieu des ténebres.

Elle brille d'un éclat royal au-deſſus de nous,
Dans un éloignement ſans meſure,
Et les étoiles l'environnent,
Innombrables ainſi que les ſables de la mer.

Quelle magnificence voit-on ſe répandre ſur tout l'horiſon !
L'obſcurité parée de la lumiere
Deſcend ſur nous ſes regards,
Et ſon viſage brillant de clarté, nous rappelle ton nom.

O Créateur des Soleils ! que tu es grand
Dans le plus petit des Aſtres !
Quel nom pourroit-on te donner
Pour déſigner ta grandeur inexprimable ?

Les étoiles du matin te célebrent,
Réunies en chœur, ainſi qu'au moment
Où un mot tout-puiſſant de ta bouche
Fit ſortir du chaos profond

Ces mondes rangés tout à l'entour
Du vaſte firmament.
Tu parlas, ta roue de tous les êtres ſe mit en mouvement,
Et elle court toujours ſans interruption.

Ces Aſtres brillent encore de l'éclat de la jeuneſſe,
Malgré tant de ſiecles écoulés!
Le changement des temps ne ravit point
Leur lumiere reſplendiſſante de leurs joies.

Mais ici-bas ſous leurs regards
Tout périt, vieillit, s'évanouit.
La pompe des Trônes, le bonheur des Couronnes
Sont menacés tôt ou tard par la chûte.

L'Homme deſſeche ainſi que l'herbe tendre,
Tout ſon luſtre devient la proie du temps.
Le Sage, qui naguere liſoit dans les Aſtres,
Eſt déjà étendu dans la pouſſiere.

Créateur tout-puiſſant! je lis ta grandeur
La nuit dans des livres ouverts par ta main;
Enſeigne-moi, ô mon Dieu!
A rechercher ta lumiere.

Sois toi-même la clarté de mon ame,
Toi qui gouvernes les Aſtres qui exiſtent,
Lance un de tes rayons dans mon cœur,
Afin qu'il apprenne à te connoître.

ODE

Au Prince de Pruſſe, au jour qu'il fit ſa Confeſſion de Foi, à Magdebourg, le 28 Janvier 1762.

Prince, environné de la gloire de la Religion!
Les Anges chantent des Hymnes à ton honneur,
Tu te proſternes aux pieds du trône élevé
Du Roi des Rois!

Tu es Chrétien avec une douce alégreſſe,
Et profondément incliné, tu prêtes hommage
Au Monarque ſouverain, dont la main toute-puiſſante
Peut précipiter les Rois du faîte de leur grandeur!

Celui dont le regne n'étoit pas de ce monde,
Defcendit du Ciel fur la terre.
Il s'affocia aux humains,
Pour réconcilier l'Homme avec Dieu.

Après avoir rempli ce grand ouvrage,
Il rejoignit fes Anges & remonta au Ciel,
C'étoit un Héros triomphant,
Il abattit dix mille monftres de l'Enfer.

Il nous laiffa un feftin en mémoire de lui,
Pour gage de fon amour jufqu'à la fin des fiecles,
Et tranfmit des myfteres facrés
Dans les mains de fes Serviteurs.

Prince! tu n'as pas honte de lui.
Nul Sage n'a jamais donné de plus belles leçons aux humains.
Aimer Dieu eft le premier devoir,
Et le fecond d'honorer les Rois après Dieu.

Aimer le prochain comme foi-même,
Et pratiquer toutes les vertus des Anges,
Ne pas être ce que font envers Fréderic
Ses ennemis, qui le font de la paix.

C'eft là ce qu'enfeigne la Religion,
Qui nomme Jefus-Chrift fon Auteur.
Salut foit au Monarque fur le trône,
Qui de cœur & de bouche en fait profeffion!

O Prince! tu marches à la tête du peuple,
Tu le ranimes : il éleve vers toi
Ses regards affoiblis par les angoiffes de la guerre,
Il te bénit, il fe félicite foi-même,

Avec le courage d'un vrai Chrétien,
Tu recevras les armes guerrieres de la main de Fréderic;
Non point pour répandre le ſang humain,
Mais pour faire rendre juſtice à la Patrie.

Tu t'apprêtes déjà à marcher
Aux champs de la victoire, Prince, l'honneur des Succeſſeurs au trône!
Les vœux du peuple & mes chants
Frapperont ton oreille dans ta carriere.

Sur une Cloche qui fut refondue à Magdebourg.

Métal inanimé,
Je convoquai pendant vingt luſtres
Par mes ſons, dont l'air fut partagé,
Tantôt au ſervice divin, & tantôt aux convois funebres.

L'uſage affoiblit mes ſons,
Mon creux métal fut refondu,
Lorſque déjà depuis cinq ans
La guerre avoit inveſti la Patrie.

Trois Monarques, au retour de chaque Printemps,
Envoyerent des armées innombrables,
Pour opérer la chûte de mon Roi & de ſa maiſon,
Si Dieu n'étoit pas au Ciel.

Il eſt un Dieu! Il couvre de ſon bouclier
La tête du Roi, lorſqu'il eſt environné
D'ennemis, auxquels il ne fut jamais permis
De franchir les remparts de cette Cité.

Que ne puis-je, ô Magdebourg!
Te dire avec la langue des Anges ces paroles!
Dieu vit: il opere encore les mêmes merveilles
Qu'il fit aux jours de David.

Vous, qui dans un fiecle d'or,
Montez jufques vers moi, pour lire ces mots:
Reconnoiffez le Dieu de toute gloire,
Qui fut le Protecteur de Fréderic.

Et vous, qui m'entendrez élever mes fons
Au Dieu du Ciel & de la Terre,
Portez-lui votre cœur, pour qu'il daigne l'inftruire,
Et qu'il foit faintement refondu.

Le Trajet de la Fiancée du Roi de la Grande Bretagne, au Mois d'Août, 1761.

ODE.

Le Soleil, majeftueufement placé
Sur la voûte azurée, regardoit en bas,
Lorfque la Reine d'Albion d'un œil doux & gracieux,
Saluoit le rivage de l'Elbe chargé de mille vaiffeaux.

Les zéphirs badinoient avec le dais de pourpre,
Qui couvroit fon navire, & les cœurs,
Pénétrés de fon regard plein de charmes
Qui reffembloit au regard d'une Déeffe, partageoient
fa joie.

Cléopatre fur fon vaiffeau d'or,
Allant à la conquête de Marc-Antoine,
Avoit moins d'éclat que la Princeffe, qui avec les attraits
de la bonté & de la jeuneffe,
Etoit toute nature & toute humanité!

Amphitrite la reçut d'un air plein de refpect,
Affigna autour d'elle un cortege de Nymphes,
La fille d'Agénort raverfa fur le dos de Jupiter transformé,
Avec moins d'admiration la mer.

Les Dauphins folâtroient devant la flotte,
Et Neptune étonné s'écria d'une voix formidable;
Elle a l'œil de Junon & l'aspect de Minerve,
Quel Dieu va la posséder?

Les Tritons sonnoient comme aux jours de Fête de leurs conques;
Les flots mêmes formoient un chant,
Ils félicitoient le peuple qui l'attire dans son sein,
Peuple pour lequel son amour affronte les dangers des flots.

Et Jupiter enchaîna les vents & les tempêtes,
L'air & la mer étoient tranquilles comme son ame.
Les vœux de Londres seuls voltigeoient à sa rencontre,
Que son trajet soit prompt sur les ailes des vents.

L'Image miraculeuse.

CONTE.

Au temps où Luther & Calvin,
Munis de Dieu, s'évertuoient
De retirer les pauvres humains
De l'aveugle superstition qui les tenoit captifs,
Il y eut une miraculeuse image,
Parée mieux qu'une Impératrice.
Les boiteux la prioient de guérir leur pied perclus.
Les sourds imprimoient plus d'un baiser sur le sol d'alentour,
Pour recouvrer l'ouie.
La femme stérile quittoit son mari suranné,
Et y faisoit plus d'un pélerinage,
Accompagnée de jeunes Blondins très-dévots,
Qui, sur les conseils de leurs Meres,
Demandoient à l'Image des Epouses bonnes & sages,
Qu'on obtient si difficilement par des prieres.
A certain jour de fête, tout un peuple à genoux
Environnoit l'Autel.

On entonna des Hymnes, on chanta des Cantiques,
Et ceux qui étoient les plus dévots,
Se frappoient & se meurtrissoient la poitrine.
Un pauvre & vieux Soldat barbu
Resta le plus long-temps aux pieds de cette Sainte.
Peut-être implora-t-il d'un ton de pénitence,
Son intercession pour les péchés de sa jeunesse.
Lui seul restoit encore étendu sur la terre,
Lorsque déjà le Prêtre avoit distribué
Toutes les bénédictions & les absolutions.
Et puis s'étoit hâté vers son dîner cossu, & son vin délectable.
Le jour se passa gaiement.
Le lendemain matin un Prêtre officieux
Alla pour faire changer d'habit la Sainte,
Car elle avoit au moins plus de cinquante robes,
Le Prêtre tout frappé d'effroi
S'écria : » que Dieu confonde le voleur audacieux!
» Il manque ici un beau collier de perles! »
C'est ainsi qu'il parla, & son cœur fut navré de douleur.
On fit des perquisitions; enfin l'on découvrit,
Que long-temps après les heures de dévotion,
Un soldat étoit resté à genoux devant elle.
On le cherche, on l'amene lié;
Et lorsqu'il voit les Juges, il dit d'un ton plein d'assurance:
» Oui, je ne nie point le fait, je tiens le précieux collier de perles.
» Mais ses mains me donnerent elles-mêmes ce trésor.
» Je suis un Guerrier indigent,
» Chargé de femme & d'enfants sans pouvoir les nourrir.
» J'appris que cette Image faisoit tant de miracles.
» Je me prosternai long-temps devant elle en oraison,
» Je lui disois : Madame, s'il est vrai
» Que vous soyez douée d'une puissance si divine sur la terre,
» Pour Dieu, assistez-moi!
» Nul bon Chrétien Catholique Romain, ne veut m'aider.

» Si vous ne venez à mon fecours,
» La mifere me forcera ce même jour
» A me faire Calvinifte.
» Je répétai fouvent la fupplication
» Et l'entrecoupai de profonds foupirs,
» En lui détaillant toute mon indigence.
» Il arriva pour lors ce que nul mauvais Hérétique ne croira
» Un infigne miracle. La Sainte détacha
» Ce beau collier de perles, dont fon col étoit orné,
» Me le donna de fa belle main,
» Et me dit : Va-t-en, va-t-en, achete
» Du pain pour ta femme & tes enfants !
» Mais ne deviens jamais une brebis égarée,
» Ne fors jamais du bercail de l'Eglife !
» C'eft ce qu'elle me dit; & j'en ai pour témoins
» Tous les Saints du Paradis.
Les Juges entendant fon difcours, furent forcés de fe taire,
Et les Prêtres s'écrierent: O, que grande eft la Sainte !

Aux Manes de fon Oncle qui lui apprit à lire & à écrire.

ODE.

Sortez de votre Temple,
Sacrés offements qui repofez
Dans la terre où je paffai ma jeuneffe !
Vieillard vénérable, ranime tes cendres,
Et puiffent ces levres parler encore une fois,
Qui jadis me donnerent le miel des inftructions !

Ou bien, ombre chérie, jette du haut de l'olympe
Un regard, & vois dans quel fentier je marche !
Ce n'eft plus derriere les troupeaux dans les prés.
Contemple ces humains fi parfaits (*a*)
Tous

(*a*) Elle fait Allufion à la Compagnie de Gens de Lettres, où elle fe trouvoit en compofant cette Ode.

Tous répetent les chants de ta niece,
Ecoute leurs discours, ce sont tes éloges!
Qu'à jamais ce tilleul ombragé verdisse,
Sous lequel, comme un Enfant chéri du meilleur pere,
Je pendois tendrement à ton cou,
Quand fatigué de la longueur du jour,
Ainsi que les moissonneurs de leurs pénibles travaux,
Un gazon servit à te délasser.

Sous ce toit d'un tendre & verd feuillage,
Je te répétois, sans les comprendre,
Vingt passages du Dieu des Dieux.
Du livre respecté des Chrétiens,
Je te citois les endroits obscurs;
Vieillard pieux! Et tu me les interprétois.

Ainsi que ces hommes en longs habits de deuil,
Qui nous enseignent dans les Chaires
Le vrai chemin qui conduit à la vie éternelle,
Quand tu parlois de la chûte & de l'Alliance de grace,
Chaque parole de ta bouche
Fut reçue avec une avidité mêlée de tendresse.

Habitant d'une sphere céleste!
Vois: une larme secrete de joie
Mouille souvent mon visage.
Si tu peux parler, ombre chérie! dis-moi,
Ton cœur espéroit-il alors que mes jours
Seroient tissus de bonheur & de gloire!

Quand mon œil attaché aux feuilles,
Avoit souvent devant soi les livres les plus sages,
Ou quand je cueillois dans les prés de fleurs,
Que mes petites mains délicates les apportoient,
Que j'en faisois l'ornement de tes cheveux,
Et que je m'étendois en souriant sur un lit de roses à tes côtés?

Sois revêtu de la céleste lumiere,
Sois nourri des regards de Dieu,
Trois fois plus que le sont les autres Ames qui t'environnent!
Pour chaque goutte que je boirai
Dans la coupe de joie ici-bas sur la terre,
Puisses-tu être abreuvé par une mer de délices dans l'éternité!

Aux Joueurs.

STANCES.

Mettez toujours vos cartes, jouez d'un air pensif,
Et sentez, pleins d'espérance,
Toute la joie que peut donner le gain.
Mon esprit, trop sec & trop stoïque,
Ne fut jamais séduit par les attraits du jeu,
Ni par le plaisir de la danse.

Trop engourdie pour plier mes pieds en cadence,
Trop austere pour penser en jouant,
Je n'acquis jamais l'un ou l'autre talent;
Je ne connois pas le nom de ces feuilles,
J'ignore quels sont les Valets ou les Dames,
Ni quelle carte a triomphé.

Jamais je n'aimai que les Livres,
Je les ai lus, je les ai approfondis.
J'en ai fait un, vaille que vaille,
Ni jeu, ni bal ne purent m'amuser,
J'appris par quels moyens les Héros obtiennent le laurier,
Je rêvai de dangers & de batailles.

Je marchois sur des remparts que j'avois faits moi-même,
Je rangeois mes troupes en bataille,
Et j'agis ainsi que fait un Général.

J'élevois des forts, je lançois des bombes,
Je ne faisois jamais aucun pas en arriere,
Et je parlois tout haut en ordonnant l'assaut.

Quand une forteresse étoit prise,
Je faisois approcher mon armée,
Et je pénétrois plus avant dans le pays ennemi.
Je fis habilement des marches, soit à droite, soit à gauche,
Je sabrois des milliers d'ennemis,
Que je trouvois épars dans les broussailles.

Là, tous ces petits morts & blessés,
Tombés sous mes coups redoutables,
Par milliers étoient étendus.
Fiere de mes exploits, je me croyois vainqueur,
J'étois enfant, hélas! & tels que les enfants,
N'agissons-nous pas trop souvent dans l'âge le plus mûr?

O, que mon imagination est vive!
Elle agissoit déjà alors,
Que je paissois encore mes troupeaux.
Maintenant elle voit de tout autres combats,
Elle se retrace ceux qui acquirent l'immortalité par leur valeur,
Et celui qui l'obtint par ses écrits.

Sapho à l'Amour.

O D E.

Fils de Cythere, enfant qui domptes l'Univers!
De quelle douleur ton petit doigt ne fut-il pas atteint,
Par la piquure de la dangereuse Abeille!
Puisses-tu la sentir encore aussi forte que la morsure d'un serpent,
Et te représenter alors ce que je dois souffrir,
Moi qui suis blessée de tes traits!

Ce n'eſt ni dans les doigts, ni dans les joues tendres;
Ni dans le cou que roidit la gerbe des muſcles;
Non, mais dans le cœur que je ſens ta plaie.
Hélas! tu empoiſonnas ta fleche,
Je ſens mille traits à la fois dans mes bleſſures,
Qui me font ſoupirer & gémir!

Prends pitié! prends ton carquois!
L'office des vengeurs eſt l'office des Dieux,
Et ton arc eſt aſſez fort pour la vengeance!
Hâte-toi, Amour, & venge-moi!
Ta fleche n'a pas effleuré mon cœur,
Mais un feu ardent conſume tout mon ſang.

Ce jeune Phaon, aux yeux noirs & étincellants,
Dont le regard eſt mortel pour moi,
Et à la bouche tendre & vermeille comme la roſe,
Met ſa volupté dans l'art de donner des tourments.
Je compte douze jours bien triſtes,
Chacun me parut auſſi long qu'un jour dans la moiſſon.

O, tu connois les vallons où il porte ſes pas!
Dans le bocage de palmiers, où l'on voit
La ſtatue de ta mere, c'eſt là qu'il ſe promene.
Va le chercher ſous l'ombre de ces chênes,
Et s'il veut s'enfuir dans les buiſſons de roſes,
Voltige autour de lui comme un oiſeau léger.

Il eſt agile ainſi que la biche légere!
Mais s'il s'arrête au courant des eaux,
Dont la molle & tendre fougere verdit les bords,
Rappelle-toi alors tout ce que je ſouffris,
Bande ton arc, ajuſte ton coup,
Attrape la place qui mérite le trait!

Amour, c'eſt à ſon cœur, plus froid que les glaçons
Qui bravent les rayons du Soleil,

C'eſt à ſon cœur, Amour, que tu dois viſer.
C'eſt alors qu'il ſentira la douleur de la profonde plaie.
Je le verrai accourir avec un cœur à moitié amolli,
Et plein de repentir ſe jetter dans mes bras.

L'Amour en pleurs.

STANCES.

(*En voyant une ſtatue d'un Amour pleurant dans le Jardin de Charlottenbourg.*)

Eh! qu'a donc cet Enfant divin, d'ailleurs ſi puiſſant,
Qui ſemble menacer le monde entier,
Le fils de Cypris? Quelle faute a-t-il donc commiſe?
Il fut puni, il pleure!

La larme coule ſur ſa tendre joue,
En langage muet elle exprime la douleur!
Son carquois, vuide de fleches,
Pend négligemment ſur ſon dos.

L'impérieuſe Vénus lui fit goûter
La coupe amere de ſa colere maternelle.
Elle prit ſes traits. Son orgueil fut bleſſé.
On le voit, couvert de honte, cacher ſes yeux de ſa main gauche.

D'un œil courroucé elle le regarde d'en haut,
Sans être touchée par ſes pleurs & ſes plaintes.
Hélas, elle ne rendra plus ſes traits au pauvre Amour confus,
Son front ſera marqué de honte!

Il lui raconte les plus grands exploits de ſon arc formidable,
Lui nomme mille Héros qu'il ſubjugua,
Et qu'il força à lui ſacrifier & à implorer ſon ſecours,
Dès qu'ils furent atteints par ſes fleches.

Tais-toi, fils inutile, lui répond Vénus en courroux;
Eh! que me sert Hercule ou bien Achille,
Si je ne vois à mes pieds abattu
Ce Héros qui ne veut sentir rien?

Il n'aspire qu'au laurier des Héros,
Il ne suit que Mars & Apollon
Qui réunissent leurs mains pour lui préparer une couronne,
Dont l'éclat brillera à perpétuité.

Un mortel se rira-t-il de ma puissance,
Tandis que j'ai vaincu le Dieu du tonnerre,
Et que je le forçai de se transformer,
Soit en cygne, soit en taureau, soit en nuage d'or?

Va-t-en, foible enfant, loin de mes yeux, va-t-en!
Fréderic est-il donc plus fort que Jupiter?
Oui.... dit l'Amour en sanglottant.... Ma mere, donnez-moi mes fleches....
Oui.... Il est plus qu'un Dieu.

Le Chantre d'Italie auprès de son troupeau.

CONTE.

Dans le pays où le divin Horace
Fit retentir ses accents à l'entour,
Où sous des voûtes de verdure éternelle le tendre Adolescent,
Promene dans chaque saison son espérance,
Quand il est d'accord avec sa Bergere.
En Italie enfin, il y eut un garçon Berger,
Qui jamais ne lut, ni jamais n'écrivit,
Mais qui depuis sa plus tendre enfance,
Paissoit ses tranquilles brebis;
Sans se douter des talents cachés au fond de son ame ingénue.

Un jour il étoit appuyé sur la chétive houlette,
Lorsqu'un Fermier vint l'aborder, se plaça près de lui,
Et lut à haute voix le Tasse.
Le Berger immobile fut tout oreille.
Et l'héroïque Chant pénétra toute son ame.
Le lendemain il commença par chanter
Un Poëme nouveau aux pâtres de la contrée.
Il célébra la beauté de la nature,
Les forêts d'orangers & les figuiers féconds,
La vigne & les vallons en fleurs.
Il toisa des syllabes, & il trouva des rimes,
Sans qu'aucun Maître lui apprît le choix
Des nobles & des belles expressions.
Le tendre amour fut souvent son seul Maître.
Il inventa des songes & sut les enchasser
Dans les chants, dont il régala les Bergers.
Ils étoient si touchants qu'il les excita à l'amour.
Chaque jour offroit quelques nouveaux couplets
Au peuple Berger. Il exaltoit souvent dans ses vers
La félicité d'Etrurie.
Car précisément dans ce temps,
La plus profonde paix regnoit tout à l'entour.
La renommée de ce Chantre vola
Jusqu'à la Cour du Duc, & ce Prince étonné,
Ordonna promptement d'amener
L'Ovide pastoral dans son Palais Ducal.
Il vint en habit de Berger; & l'on assure
Qu'en deux fois trente jours, il lui chanta plus de deux cents chansons.
Mais le Pâtre ne put soutenir plus long-temps
La flatterie des Courtisans, & la fausseté
Couverte de la pompe & magnifiquement masquée;
Ainsi que le venin sous la diaprure du serpent.
Le Berger plein de candeur se présenta devant son Prince,
Le suppliant en langage des Dieux,
De permettre qu'il pût retourner
Vers ses tranquilles pâturages.

Seigneur, dit-il, donnez-moi
Assez de pain pour pouvoir vivre avec ma Laure;
Je trouve en elle le monde entier & son bonheur.
Le Duc étoit un auguste Romain,
A son Berger il assigna une métairie.
Celui-ci sentant tout son bonheur,
Chanta encore trente années entieres,
Et mourut appuyé sur le sein de sa Laure.
Sa tête chenue étoit ceinte de myrthes fraîchement cueillis.
Trop heureuse, si quelque jour couronnée de lauriers,
Et entonnant ma lyre,
Je sors des bras de mes amis,
Pour prendre mon dernier vol vers l'Olympe!

*A Mademoiselle W. B***.*

Beauté, qui sortis des mains de la nature,
Pour former sa gloire & son ornement!
L'Alouette ne chante plus dans les guerrets appauvris.
Le Rossignol de ta sœur oublie même ses tons enchanteurs.
Elle se tait, & d'un air pensif,
Se promene dans sa mélancolique demeure....
C'est ainsi que souvent le Sage & l'ami des Humains,
Considere avec une douleur tranquille le malheur d'autrui:
Quand les maux accablants accompagnent les nouveaux jours,
Quand les plaintes & les gémissements retentissent à haute voix
Par toute sa Patrie.
On le voit alors dans un morne silence,
La douleur dans le cœur, regarder autour de soi,
Et chercher de ses yeux des jours plus sereins....
Fille charmante, qui reçus l'être de parents vertueux,
Dans la Capitale de Fréderic!

Tu vois d'un œil de pitié, que la pompe des arbres
leur eſt ravie,
Ainſi qu'aux fleurs leurs attraits.
Le mûrier.... Il eſt dépouillé de ſes feuilles;
Les boucles, qui jadis ornoient ſa tête,
Sont éparpillées ſur la terre qui couvre ſon pied,
Livides, ainſi que des corps morts!
Déjà les aquillons, qui forment leurs ſens funebres,
Hurloient à l'entour d'eux!
Quoi! la treille eſt privée de toute ſa parure!
Non, rien ne verdit plus dans ces aimables lieux,
Où naguere tu promenois tes pas,
Où les fleurs s'inclinoient devant les bords de tes habits blancs,
Lorſqu'elles apperçurent l'éclat de ton aſpect.
C'eſt ainſi, bel Enfant, que le temps t'enlevera un jour
Les plus beaux dons de la nature!
Ton automne & ton hyver arriveront avec la main
des Raviſſeurs.
C'eſt alors que ſemblable à la campagne,
Les attraits diſparoîtront de deſſus ce viſage.
Ils ne te laiſſeront que la beauté du cœur,
Que l'eſprit alors mûri; que les traits d'une ame
Ornée de vertus, & qui prouve
Qu'elle ne ſauroit être enlaidie,
Ni par le temps ni par les revers;
Mais qu'elle eſt animée par une étincelle de la Divinité!
Après vingt moiſſons, ſi les maladies ne font pas chez
toi leurs ravages,
Ton viſage conſervera encore cette beauté,
Qui met en défaut toute l'habileté du Peintre.
Mais lorſque tu auras ſurvêcu cinquante hyvers,
Le temps effacera de ſon haleine terrible,
Les roſes & les lis de tes joues,
Le temps qui détruiſit les jardins délicieux,
Jadis ſuſpendus dans les airs,

La ſtructure extérieure de ton corps, quoiqu'artiſtement fermée,
Et malgré la délicateſſe dont tes nerfs furent couverts,
Eſt fragile & périſſable; tels que les fleurs des arbres au Printemps,
Lorſque la gelée de la nuit ravage les boutons,
Et quand le Soleil bienfaiſant veut les rappeller à la vie,
On les voit encore, fanées & ſans appas, coller aux branches....
Mais les années augmenteront encore tes attraits,
Ton eſprit (la valeur intrinſeque de l'homme)
Dans un âge plus avancé fera le bonheur
De celui qui t'eſt deſtiné, & qui ſera jugé digne de toi.
Ce ſera pour lui une grande beauté,
Allors, que vous aurez paſſé enſemble des heures filées d'or & de ſoie.
Ce jeune & fortuné mortel nous eſt encore inconnu.
Tu ouvres l'oreille, tu écoutes, tu rougis, tu veux le ſavoir!
Le Ciel le connoît déjà, il ne permettra point
Que l'objet de tes tendres careſſes ſoit indigne de toi.
Non, ſage & fidele, vertueux, plein d'eſprit & de tendreſſe,
Sera celui qui te montrera encore d'autres vertus.

ODE

A LA PLUME D'OR.

(*A ſon jour de naiſſance, un Ami généreux lui fit préſent d'une Plume d'or maſſif, qui lui fut apportée dans le labyrinthe du Parc de Berlin, par un Ami traveſti en Homere.*

Toi, qui me fus donnée par la main de l'amitié,
Pour une plus longue durée,
Entre mes doigts laborieux,
Ne trace jamais des vers reprouvés par la ſageſſe.

L'Artisan qui forge les ornements,
Te créa d'un métal brillant.
Jupiter ne m'envoya pas ce don,
Tiré d'un oiseau qui plane sous le Ciel.

Ni l'autruche, ni les coqs de bois,
Qui s'accouplent au Printemps sur la cime des Monts
Hyociniens,
Ni le paon, qui forme la superbe roue, chef-d'œuvre
de la nature,
Ne t'ont point portée.

Dans de riches veines, avant ta naissance,
Une montagne te porta dans ses flancs,
Déchirés par des hoyaux,
Que l'avarice humaine tient à ses gages.

Peut-être fus-tu portée sur l'onde courroucée,
Dans un Château flottant,
Du rivage barbare,
Où des Canibales chantent leurs affreuses chansons.

Quand attachés à une broche de pin,
Ils semblent braver encore la mort au milieu des flammes,
Et se vantant, pour toute consolation,
D'avoir aussi rôti jadis les freres de leurs ennemis.

O plume qui me sera toujours précieuse!
Tu fus peut-être recueillie dans un ruisseau qui char-
rie le sable d'or,
Par une jeune Bergere,
Et qui disoit en soupirant:

» O poussiere méprisable!
» Où reste donc l'Amant qui m'aime?
» Son cœur brille dans ses yeux d'un éclat plus pur,
» Et est mille fois plus précieux que toi!

C'eſt ainſi que la jeune Nymphe
Te parloit, peut-être lorſque tu n'étois encore qu'informe métal.
Mais tu fus façonné depuis pour moi,
Et deſtiné au plus noble uſage.

Ne me ſers donc déſormais,
Qu'à célébrer les Héros & les Dieux,
Et à chanter, aux jours de leur naiſſance,
Des Amis qui penſent divinement.

CHAPITRE XIV.

Du Théâtre Allemand.

MIchel Sachſe, Hiſtorien Allemand, nous apprend dans la quatrieme Partie de ſa Chronique des Empereurs, page 253, que la premiere Comédie fut jouée en Allemagne, en l'année 1497, (*a*) que *Reuchlin* en fut l'Auteur, qu'il la compoſa en l'honneur de *Jean de Dalberg*, Évêque de Worms, & que le peuple la regarda comme un prodige : c'eſt là la premiere trace que je trouve de l'origine des ſpectacles en Allemagne : je doute preſque que l'uſage en ſoit plus ancien en France; car ſous François premier on y jouoit encore des Comédies ſaintes, qui devoient être monſtrueuſes, ſi l'on en juge ſimplement par les titres : en voici deux que le Commentateur de Boileau rapporte, & qui ſerviront à en donner quelque idée.

(*a*) Un Critique ſavant a obſervé, que Michel Sachſe s'eſt trompé, & que dès l'année 1450, il y a eu en Allemagne des Comédies, qu'on repréſentoit en temps de Carnaval, qu'un certain *Jean Roſenblüth* de Nurenberg en compoſa pluſieurs. Cette particularité m'étoit inconnue, lorſque je publiai la premiere édition de cet Ouvrage.

» Le Myſtere de la Paſſion de notre Seigneur J. C., » lequel fut joué à Angiers moult triomphamment, » & derniérement à Paris, avec le nombre des per- » ſonnages qui ſont à la fin dudit Livre, & ſont en » nombre CXLI. 1541. *in-quarto.* »

L'autre piece contient le Myſtere des Actes des Apôtres : elle fut imprimée à Paris en 1540, & marqua dans le titre qu'elle étoit jouée à Bourges; l'année d'après, elle fut imprimée à Paris où on la jouoit : cette Comédie étoit diviſée en deux parties, la premiere eſt intitulée :

» Le premier volume des Catholiques œuvres & » Actes des Apôtres, rédigés en eſcript par ſaint Luc » Evangéliſte & Hiſtoriographe, député par le Saint- » Eſprit, icelui Luc eſcripvant à Théophile, avec plu- » ſieurs Hiſtoires en icelui inſérées des geſtes des Cé- » ſars... Le tout vu & corrigé bien & duement ſelon » la vraie vérité, & joué par perſonnages à Paris en » l'Hoſtel de Flandres l'an 1541, avec Privilege du » Roi, &c. *in-fol.* »

La ſeconde partie a pour titre :

» Le ſecond volume du magnifique Myſtere des » Actes des Apôtres, continuant la narration de leurs » faits & geſtes, ſelon l'Eſcripture Saincte, avec plu- » ſieurs Hiſtoires en icelui inſérées des geſtes des Cé- » ſars : vu & corrigé bien & duement, ſelon la vraie » vérité, & ainſi que le Myſtere eſt joué à Paris cette » préſente année 1541. »

Je ne rapporte ces particularités que pour faire connoître qu'au milieu du XVI. ſiecle, les Allemands & les François n'avoient rien à ſe reprocher ſur l'imperfection des Spectacles, qui étoient également ridicules & extravagants chez les deux nations.

M. *de Fontenelle* rapporte dans ſon Hiſtoire du Théâtre François, que les Troubadours ou Poëtes de Pro-

vence ont fait quelques Comédies, mais qu'il n'en est resté que le nom d'une seule intitulée, *de l'Heregia dels Preyres*, de l'Hérésie des Prêtres; que cette piece fut composée par un certain *Anselme Faydet*, qui avoit la réputation d'être bon Poëte, qui vendoit ses Comédies & Tragédies deux ou trois mille livres, ce qui étoit une somme très-considérable alors, & qui après avoir reçu un accueil favorable en plusieurs Cours, mourut enfin en l'année 1220.

Si ce fait est bien avéré, le spectacle est au moins de 977 ans plus ancien en France qu'en Allemagne; mais il est surprenant que la Nation Françoise ait pu laisser le théâtre aussi imparfait qu'il l'étoit encore vers le milieu du XVI. siecle, après trois cents ans de pratique, & il y auroit à la vérité une espece de gloire à l'avoir connu plus tard: d'ailleurs les Poésies des Trouverres ou Troubadours sont toutes écrites en *Roman* ou Langue Romance corrompue, & n'appartiennent pas proprement à la Langue Françoise.

Mais s'il est vrai que les premiers temps du spectacle aient été également imparfaits en France & en Allemagne, il n'en est pas de même des progrès: car la Scene Françoise laissant de bien loin derriere elle la Scene Allemande, ou pour mieux dire, celle de toutes les autres nations, s'est élevée à la plus haute perfection, dont elle semble susceptible. J'avouerai même au risque de passer chez certains Savants Admirateurs de l'antiquité pour un homme de mauvais discernement, que si je trouve les Anciens supérieurs aux Modernes en plusieurs genres d'ouvrages d'esprit, ils me paroissent en revanche fort inférieurs aux François pour le Dramatique: qu'on compare le même sujet de théâtre traité par un ancien & par un moderne François; qu'on distingue tant que l'on voudra les différentes mœurs des siecles, (*b*) je crois qu'il faudroit être

(*b*) Toutes les fois qu'on veut critiquer les Anciens sur des

bien prévenu pour ne pas convenir que les *Corneilles*, les *Racines*, l'emportent sur les Sophocles, sur les Euripides, sur les Séneques; & les *Molieres*, les *Regnards*, sur Plaute ou Térence: ce n'est pas que la Scene antique n'ait ses beautés, mais les traits sublimes qu'on y trouve par-ci par-là sont noyés dans un verbiage froid, & dans des Scenes fort languissantes, au-lieu que les excellentes Pieces Françoises se soutiennent d'un bout à l'autre; & la severe critique ne passe pas aujourd'hui à un Auteur Dramatique le moindre mot inutile, ni une seule situation qui ne porte coup.

Il faut avouer cependant que les progrès du Théâtre François ont été fort lents pendant plusieurs siecles, & que ce n'est que depuis la fin du regne de Louis XIII. que la vraie Tragédie & la bonne Comédie se sont fait connoître en France; avant Corneille & Moliere, tout est pitoyable encore, mais ces grands hommes marcherent tout d'un coup, & à pas de géant, vers la perfection.

Je reviens au Théâtre Allemand: ce seroit peut-être ici le lieu d'en donner l'histoire; mais l'état imparfait où se trouve encore notre Scene m'en empêche, & je ne trouve pas de manie plus frivole que celle de s'épui-

platitudes manifestes, les Admirateurs Jurés prétendent esquiver le reproche en se rabattant sur la différence des mœurs de notre siecle à celles de ces Anciens; cette échappatoire est spécieuse, & séduit bien des gens: mais je voudrois qu'on admirât de bonne foi ce qui est admirable, & qu'on blâmât ce qui est blâmable; je souhaiterois qu'on distinguât ce qui peut appartenir aux mœurs, aux modes, aux coutumes, aux préjugés reçus, d'avec les choses qui n'y appartiennent point, & pour lesquelles les modes ne sauroient jamais changer: un âne a été un âne dans tous les siecles, & les comparaisons qu'on tire delà, ne sauroient jamais être ni nobles, ni gracieuses: des yeux gris n'ont vraisemblablement jamais eu beaucoup de feu & de vivacité, & n'ont par conséquent pas mérité d'être chantés par cinquante répétitions dans un seul Poëme: tant pis pour le siecle où de pareilles sottises ont passé pour des beautés; elles ne sont sûrement pas admirables dans le nôtre.

ser en savantes recherches sur des sujets qui n'en méritent pas la peine.

Nous trouvons d'ailleurs dans la Préface du *Théâtre Allemand, publié par M. le Professeur Gottsched,* (*c*) une liste fort ample de toutes les pieces dramatiques qui ont été imprimées en Allemagne depuis l'année 1500 jusqu'à nos jours : le nombre en est considérable, mais malheureusement les titres de la plupart des pieces rapportées dans ce Catalogue ne forment pas un préjugé en leur faveur, ce qui m'autorise à conjecturer que nos bons Aïeux n'ont pas eu au moins le goût trop bon dans le choix de leurs Sujets. J'ose même me défier un peu de l'exécution, & de la maniere dont ils les ont traités. *M. Riccoboni* nous a fourni pareillement la liste de 2655, tant Comédies, qu'autres pieces dramatiques, que le Théâtre François a produites depuis l'année 1450 jusqu'en 1730. Il faut convenir que les titres des anciennes Pieces Françoises contenues dans ce Répertoire, n'annoncent guere une plus grande perfection du Théâtre de cette nation dans ces temps reculés ; mais lorsqu'on descend à des époques plus modernes, on est obligé d'avouer que le génie François s'est tourné beaucoup mieux que le nôtre vers le dramatique, & y a fait des progrès plus brillants, sur-tout lorsque dans la collection de M. Riccoboni, ainsi que dans le nouveau *Dictionnaire du Théâtre*, on jette les yeux sur les noms & les titres des pieces de Corneille, de Racine, de Crebillon, de Campistron, de Voltaire, de Moliere, de Regnard, & de tant d'autres excellents Tragiques & Comiques, que la France a produits. En général, je ne crois pas que nous gagnions à la comparaison ; mais il faut en revanche convenir que les personnes de notre nation qui ont du goût, méprisent nos vieilles pieces, voudroient les voir ensevelies dans un oubli éter-

(*c*) Edition de Leipsick, 1741. vol. 2. & suivants.

éternel, & tâchent d'en effacer la honte en s'appliquant à faire mieux, & à atteindre à la perfection en ce genre. C'est une justice qui leur est due.

Car quoique je convienne qu'en Allemagne le Théâtre ne soit pas porté encore à ce degré de perfection où il est parvenu en France, en Angleterre & en Italie, je trouve peu équitables ceux qui jugent de la Scene Allemande sur les pieces qu'ils ont vu représenter par quelques troupes de Bateleurs errants, qui courent de foire en foire par toute l'Allemagne, & y jouent de mauvaises farces pour amuser la populace. Il y a long-temps que les honnêtes gens se sont revoltés contre ces sortes de spectacles, & ce n'est pas sans raison qu'ils sont condamnés publiquement par les Théologiens, comme étant tout aussi propres, par leur indécence, à corrompre les mœurs, que la bonne Comédie l'est à instruire les hommes, à corriger leurs vices & leurs ridicules, & à adoucir leur caractere.

Cependant, malgré le dégoût que ces farces inspiroient en général, malgré l'exemple des autres nations que l'on avoit devant les yeux, l'Allemagne a été fort long-temps sans avoir d'autre Théâtre que celui-là; il n'y eut pas un homme du monde, pas un génie d'un certain ordre, qui pensât seulement à s'appliquer au Dramatique, & quel homme raisonnable auroit voulu travailler pour de pareils Histrions? Il n'en pouvoit espérer cette satisfaction flatteuse que si peu de personnes connoissent, de voir jouer sa piece avec succès, & de mériter les suffrages d'un spectateur éclairé.

Le premier vice du Théâtre Allemand étoit donc de manquer de bonnes pieces; celles qu'on y représentoit, devenoient également ridicules, & par le plan & par l'exécution; on n'y voyoit jamais une époque de la vie, un événement développé; c'étoit toujours des histoires, quelquefois de plusieurs siecles; les regles du dramatique y étoient tout-à-fait inconnues, & les Comédiens donnoient une pleine carriere à leur imagination.

Une Comédie qu'on jouoit le plus universellement, étoit *Adam & Eve ou la chûte du premier Homme;* elle n'est pas encore tout-à-fait proscrite, & je me souviens de l'avoir vu représenter à Strasbourg : quelques endroits du Poëme de Milton pouvoient avoir fait naître l'idée de cette piece. On y voyoit une grosse *Eve,* dont le corps étoit couvert d'une simple toile, couleur de chair, exactement collée sur la peau avec une petite ceinture de feuilles de figuier, ce qui formoit une nudité très-dégoûtante; le bon homme *Adam* étoit fagotté de même ; le Pere Eternel paroissoit avec une vieille robe de chambre, affublé d'une vaste perruque, & d'une grande barbe blanche; les diables faisoient les bouffons & les mauvais plaisants.

Une autre piece que ces Comédiens regardoient comme une Tragédie sublime, & qu'ils nommoient dans leurs affiches, *une action d'éclat & d'état,* c'est *Bajazet & Tamerlan :* après que ces deux rivaux de tyrannie se sont fait dire par leurs Ambassadeurs les invectives les plus atroces, & les saletés les plus grossieres, ils en viennent à la bataille qui se donne sur le Théâtre : on voit Tamerlan qui terrasse Bajazet, ces Princes se prennent à brassecorps, & font des efforts terribles pour s'étrangler mutuellement, en jettant des cris & des hurlements affreux.

Dans une Tragédie intitulée *Dioclétien,* cet Empereur, grand persécuteur des Chrétiens, apprend que la belle Dorothée a embrassé en cachette le Christianisme ; transporté de colere, il fait venir son Général Antonin, & lui commande de violer publiquement cette Princesse. Bien-loin d'exécuter un ordre si bizarre, Antonin conçoit pour elle un amour respectueux, & tâche de la sauver. L'Empereur séduit par les mauvais conseils de son Chancelier, fait couper la tête à la Princesse, & cette exécution se passe sur le Théâtre à la vue des spectateurs. Dioclétien ne tarde point à se repentir de son crime, mais un moment après,

il eſt englouti par la terre. Le Général Antonin perd la raiſon de déſeſpoir & fait mille extravagances; il s'endort à la fin; Arlequin ſurvient & le reveille avec un jeu de cartes, en lui criant aux oreilles, *quatre matadors ſans prendre.*

Le Bouffon, ou le Plaiſant de la véritable Comédie Allemande, eſt appellé *Jean Sauciſſe*, c'eſt une eſpece de balourd; pour être parfait en ſon genre, on veut qu'il ait l'accent Saltzbourgeois; il eſt en poſſeſſion du privilege de dire force ſaletés : au prix de lui, le Polichinelle François eſt un Monſieur très-poli.

Dans une piece intitulée *Charles XII. Roi de Suede*, le Général Fier-à-bras commande dans la Forteresse de Fréderichs-hall; il paroît ſur les remparts, provoque Charles XII. lui chante pouille & l'appelle Fanfaron. Charles de ſon côté le menace qu'il le fera hacher menu comme chair à pâté; ſur quoi le Roi va reconnoître la ville. Jean Sauciſſe qui eſt en faction, lui crie, *qui va là?* Le Roi répond : *Charles XII.* & toi qui es tu? *Jean Sauciſſe XIII.* lui replique le Bouffon, qui lui fait enſuite la généalogie des Jean Sauciſſes. A la fin Charles ſe met de mauvaiſe humeur, & fait commencer la canonnade, mais il eſt bientôt étendu ſur le carreau : Fier-à-bras, ſuivi de Jean Sauciſſe, ſort de la place, & après avoir chanté victoire ſur le cadavre du Roi Suédois, il regagne la ville, & la piece finit.

Ce n'eſt pas que parmi tant de ſottiſes on ne voie de temps en temps, ſur l'ancien Théâtre Allemand, quelques bluettes d'eſprit, quelques ſaillies plaiſantes : il y a certainement des traits qui font rire même les honnêtes gens, mais ils ſont rares, & preſque toujours défigurés par des poliſſonneries groſſieres, ou par le nœud ridicule de la piece.

Un autre défaut de ces anciennes Pieces Allemandes, & qui n'eſt pas des moindres, c'eſt qu'elles ne ſont pas écrites d'un bout à l'autre. Les Comédiens

pour l'ordinaire n'en ont que le canevas, & jouent le reste d'imagination. Jean Saucisse sur-tout y trouve un beau champ, pour donner carriere à ses plaisanteries.

Au reste, tout étoit maussade dans ce spectacle; une mauvaise cabane de planches servoit de maison; les décorations y étoient pitoyables; les Acteurs vêtus de haillons, coëffés de grandes & vieilles tignasses, ressembloient à des fiacres habillés en Héros: en un mot la Comédie étoit un divertissement abandonné à la lie du peuple.

Au milieu de cette barbarie, une femme aimable osa concevoir le dessein d'épurer le Théâtre Allemand, de lui donner une forme raisonnable, & de le porter, s'il étoit possible, à la perfection, but que les esprits d'un certain ordre se proposent toujours dans leurs entreprises: cette femme étoit Madame Neuber, épouse d'un assez mauvais Comédien, mais bonne Actrice; outre son talent pour le Théâtre, elle en a beaucoup pour la Poésie, suite du génie & du goût avec lesquels elle est née. Ses premiers succès furent d'abord très-brillants; elle commença par s'assurer de plusieurs bons Acteurs & en forma d'autres: ce ne fut pas une petite acquisition que celle qu'elle fit en M. *Koch*, Comédien qui auroit passé même à Paris pour excellent, s'il avoit su la Langue Françoise, aussi-bien qu'il possédoit l'Allemande; c'étoit d'ailleurs un homme d'esprit qui avoit fait de bonnes études, & qui dans la suite a traduit en Vers Allemands quelques-unes des meilleures Pieces Françoises.

Mais ce n'étoit pas le tout d'avoir de bons Acteurs; Madame *Neuber* crut avec raison qu'il falloit aussi se pourvoir de bonnes pieces, & rien n'étoit plus difficile, par les raisons que j'ai déjà rapportées; elle s'avisa du meilleur expédient qu'elle pût prendre, & résolut de commencer par donner au Public de bonnes traductions, avant que de songer à lui présenter des originaux. Son premier début fut en Saxe, & elle y

trouva des secours. M. *Gottsched* accorda une espece de protection à ce Théâtre naissant, & le fournit non-seulement de quelques bonnes versions de Pieces Françoises, mais aussi de plusieurs Comédies de sa façon, ou de celle de ses amis, & entr'autres d'une Tragédie qui seroit belle dans toutes les Langues du monde; c'est *la Mort de Caton*, imitée en partie de l'Anglois de M. Addison, & en partie de l'invention même de M. *Gottsched.* M. *Koch* travailla aussi de son côté avec succès à la traduction des meilleures pieces du Théâtre François, & le public goûta avec avidité ces beautés nouvelles qui parurent sur notre Scene.

Ceux qui sont au fait des détails du Théâtre, savent combien il faut de dépenses & de goût pour l'habillement des Acteurs, pour les décorations, & pour mille autres besoins dont le Spectateur s'apperçoit à peine, mais qui sont ruineux pour l'Entreprenneur; Madame *Neuber* n'eut, pour subvenir à tous ces fraix, & pour la réussite de toute son entreprise, que la générosité de quelques particuliers & les ressources de son esprit : mais le croira-t-on? Cette femme, à laquelle on ne sauroit disputer la gloire d'avoir produit en Allemagne le premier Théâtre raisonnable, a été pendant plusieurs années en but à la Satyre la plus amere; & se trouve maintenant réduite, par les persécutions de ses ennemis, à un état d'indigence, qui fait honte à notre nation; au-lieu de reconnoissance & d'encouragement, elle n'a rencontré que des traverses & de l'envie. Faut-il donc que la malicieuse critique s'attache à tous les talents & à toutes les grandes entreprises? Faut-il que le monde soit rempli de ces ames corrompues, qui ne font que s'exhaler en vapeurs malignes?

Le Théâtre de Madame *Neuber* avoit déjà fait beaucoup de progrès, lorsqu'elle vint débuter à Hambourg; elle y trouva des personnes d'esprit, gens de lettres, amateurs des beaux arts, dont les travaux contribue-

rent beaucoup aux progrès de son Théâtre. M. de Stuven, dont les talents ont été employés depuis plus utilement par deux grands Princes, fut excité par son beau génie & par son amour pour les productions de l'esprit, à consacrer ses moments de loisir aux ouvrages dramatiques ; & il traduisit en peu de temps, avec autant d'élégance que de fidélité, *Phedre & Hypolite*, *Britannicus*, *le Comte d'Essex*, *Brutus & Alzire :* il a été imité depuis par plusieurs de ses Compatriotes, & peu s'en faut que nous n'ayions aujourd'hui les meilleures pieces de *Corneille*, de *Voltaire*, de *Crebillon*, de *Campistron*, de *Moliere*, de *Regnard*, de *Des Touches*, & en un mot, les plus célebres Tragiques & Comiques François rendus en notre Langue : nous sommes à cet égard aussi riches que les Anglois, qui ont enrichi leur Théâtre des traductions des plus excellentes Pieces Françoises.

Il auroit été à souhaiter que la troupe de Madame *Neuber* eût continué à jouir d'une suite de prospérité; mais la désunion s'étant mise parmi les Acteurs, plusieurs autres circonstances ayant concouru à la décadence de ce théâtre, chacun des principaux Acteurs a eu l'ambition d'être *Chef de troupe*, & de se former une compagnie séparée; cette désunion a détruit toute l'entreprise : du sein de la troupe de Madame *Neuber* sont sorties celles de *Schonemann*, de *Koch*, de *Shuch*, & d'autres qui se nuisant réciproquement, n'ont pu s'élever chacune en particulier à la perfection qu'elles auroient atteinte, si elles fussent restées unies : aujourd'hui chacune de ces troupes est défectueuse par quelque endroit, & sur-tout par les Acteurs qui faisant de leur art une simple profession méchanique, jouent pour l'ordinaire sans esprit & sans ame ; ils sont ou froids à glacer, ou ils déclament avec fureur : ce qui choque d'ailleurs beaucoup sur notre Scene, c'est la façon maussade & presque indécente, dont s'habillent, se coëffent & chaussent les Comédiens Allemands, sur-tout les

femmes ; il leur manque le goût & lès graces & nécessaires pour plaire au public raisonnable : on voit à l'heure qu'il est, qu'il seroit possible de porter le Théatre Allemand à un certain degré de perfection ; mais on s'apperçoit aussi, que la chose ne se fera jamais, à moins que quelque Prince éclairé ne s'en mêle, & n'entretienne à ses dépens une bonne troupe dirigée par un de ses Courtisans, qui soit au fait du spectacle. Au reste, nous avons, outre les traductions dont je viens de parler, quelques Tragédies & Comédies originales qui ne sont pas à mépriser ; M. *Gellert* nous a donné tout un volume de Comédies qui ont leur mérite ; & dans les Recueils que M. *Gottsched*, M. *Schonemann*, & quelques autres, ont fait publier depuis environ dix ans, l'on trouve quantité de pieces écrites d'origine en Allemand par différents Auteurs ; mais avec la sincérité dont je me pique, je suis fâché de ne pas pouvoir dire autant de bien de ces Comédies que des autres ouvrages de leurs Auteurs. Dans la plupart de ces pieces, l'intrigue n'est pas assez compliquée, les plaisanteries ne naissent pas assez du sujet même, & elles sont presque toutes mal dialoguées ; lès traits de Satyre ou de Morale qu'on y trouve répandus, ont à la vérité leur mérite, & partent d'un bon esprit, mais je voudrois qu'ils fussent amenés avec plus d'art, & qu'ils fortifsent, pour ainsi dire, naturellement des différentes situations où se trouvent les personnages, & du nœud de l'intrigue. Dans ces pieces les Scenes semblent être cousues l'une à l'autre, & parsemées de plaisanteries détachées ; les couplets d'ailleurs y sont trop longs pour imiter le naturel de la conversation, & l'Acteur a toujours l'air d'un déclamateur ; on croit entendre une de ces pieces qu'on fait représenter dans les Colleges par des Ecoliers ; il est dommage que les Auteurs de ces Comédies, avec le génie qu'ils ont, n'aient pas voulu étudier un peu plus la nature & Moliere : mais quoi qu'il en soit, on leur a toujours l'obligation d'avoir épuré

notre Théâtre, & d'en avoir banni tout ce qui peut blesser les oreilles délicates; il n'y a pas dans toutes leurs pieces une seule expression qui choque la bienséance.

Mais, malgré cela, je ne puis me résoudre encore d'être du sentiment de ceux qui prétendent que nous avons eu jusqu'en l'année 1730. *un Théâtre Allemand, asservi aux regles des anciens Grecs & Romains;* car il me semble d'abord que les traductions en général n'entrent pour rien dans le Théâtre des Allemands, mais que ces pieces appartiennent au Théâtre François, d'où elles sont prises pour la plupart; nous ne saurions nous faire honneur d'une chose qui n'est pas de notre invention, mais du crû d'une autre nation, & à laquelle nous n'avons fait que prêter notre langage. En second lieu, les pieces originales qui se trouvent dans ce recueil me paroissent toutes sujettes à ces mêmes défauts que je viens de blâmer, & il n'y en a pas une qui soit à l'abri d'une critique raisonnable : enfin, la premiere regle des Grecs & des Romains, & de tous les bons Dramatiques du monde, est de rendre une Comédie intéressante par une intrigue soutenue d'un bout à l'autre, par des peintures vraies, naturelles & bien frappées, & par des plaisanteries qui naissent du sujet même; or je crois qu'il seroit difficile de trouver cette regle observée dans les pieces qu'on veut nous présenter comme des modeles.

On a traduit depuis quelques années en Allemand le Théâtre de M. de *Holberg*, bel esprit Danois, & Auteur du *Voyage souterrein de Nicolas Kleimm*, de *la Vie des Dames illustres*, de plusieurs Fables charmantes & de quantité d'autres ouvrages d'esprit. J'avoue que le génie prodigieux de cet Auteur, m'a causé de l'étonnement, & que je n'ai guere vu une plus grande fécondité d'idées. Les plans de ses Comédies sont admirables, & les intrigues aussi naturelles que compliquées : tous les événements de la vie deviennent des sujets de Théâtre pour lui, & il les manie

avec beaucoup d'art. Quel dommage que ce bel esprit ait appris à connoître le grand monde trop tard, que le ton de la bonne compagnie ne regne pas assez dans ses pieces, qu'il ait pris dans un trop bas étage ses plaisanteries, & qu'un homme de goût ne l'ait pas guidé dans la carriere du Théâtre !

Pour revenir à celui des Allemands, nous avons encore une espece de Comédie qui n'est pas commune chez les autres nations, ce sont les *Pastorales ;* on les fait ordinairement courtes, d'un Acte, & les Comédiens les donnent souvent au-lieu de petite piece. M. Rost est le premier qui ait travaillé avec beaucoup de succès à ce genre de Dramatique : il semble que les Anciens, & Virgile lui-même, aient senti le besoin du Dialogue dans l'Eglogue, & les Modernes les ont imités. La plupart des Eglogues de M. de *Fontenelle* sont des Dialogues. M. Rost ne s'est pas trompé, lorsqu'il a cru que ce genre doucereux de Poésie conviendroit très-bien au Théâtre, où il acquerroit plus de vivacité par l'action. En effet les Pastorales charmantes qu'il a composées, ont eu un très-grand succès; j'en ai vu jouer quelques-unes qui m'ont fait un plaisir infini. Il est vrai que la nouveauté de cette espece de Comédie, l'habillement des Acteurs, leur jeu, les décorations, quelques danses de Bergers & de Bergeres amenées fort naturellement, tout en un mot, concouroit à rendre ce Spectacle agréable : mais il faut avouer que M. *Rost*, & quelques-uns après lui, ont très-bien saisi l'idée de l'Eglogue, & qu'ils ont embelli leurs Pastorales par une naïveté charmante, qui fait le sublime dans ce genre de Poésie.

Il me reste à parler de la *Tragédie.* La premiere que nous ayions eu en Allemagne, & qui mérite de porter le nom de Tragédie, est le *Timoléon* de M. *George Behrmann ;* l'Auteur est un Négociant de Hambourg, qui allie à cet état (fort considéré dans une Ré-

publique entiérement commerçante) tout l'esprit, tout le savoir d'un Homme de Lettres, & toute la politesse d'un aimable Courtisan : sa piece est écrite selon les regles les plus exactes du Théâtre ; la versification en est fort correcte, & le style aussi pur qu'élégant : j'en donnerai ici un extrait aussi abrégé qu'il me sera possible, & qui pourra servir d'exemple de l'état de la Scene tragique en Allemagne.

Le sujet en est pris des meilleurs Historiens, qui nous ont transmis les révolutions des Républiques de la Grece : » Tous représentent Timoléon comme un » des premiers citoyens de Corynthe, grand Capi- » taine, homme doux & humain, mais en même- » temps comme un Défenseur zélé de la liberté, & » ennemi juré des Tyrans; c'est aussi le caractere qui » domine dans toute la piece. Son frere ainé Timo- » phane, qu'il aimoit tendrement, & auquel dans un » combat il avoit sauvé la vie en exposant la sienne, » s'érigea en Tyran de Corynthe, & conçut le des- » sein d'opprimer la liberté publique. Dans cette oc- » casion l'amour de la Patrie l'emporta chez Timo- » léon sur la tendresse fraternelle, il préféra les de- » voirs de citoyen à ceux du sang; mais avant que » de se déclarer contre son frere, il n'épargna ni les » remontrances, ni les prieres, ni même les mena- » ces, pour l'engager à reprendre des sentiments ré- » publicains; rien ne fut capable de vaincre son am- » bition, jusqu'à ce qu'enfin sa fureur étant poussée » à l'excès, Timoléon, le seul appui de la Républi- » que, se vit contraint de faire périr ce frere, par la » main de ses plus intimes amis; cette action, quoi- » qu'admirée de tout Corynthe, attira sur Timoléon » la haine de Démaristie sa mere, qui en fut saisie » de la plus vive douleur, elle fit contre lui les plus » terribles imprécations; & lorsqu'il se présenta pour » la consoler, elle le chassa de sa présence & le » bannit de son cœur & de sa maison. Timoléon

» en fut si affligé qu'il résolut de se priver de la vie, » dans un temps où tous les citoyens de Corynthe lui » portoient leurs hommages, & l'envisageoient comme » leur libérateur & leur pere : les prieres de ses amis » le firent à la vérité changer de sentiment, mais elles » ne purent l'empêcher de quitter les affaires publi- » ques, & de sortir de la ville où il ne rentra que » long-temps après. »

Tel est le sujet de cette Tragédie, dont je tâcherai de faire une légere ébauche.

Noms des Acteurs.

Timoléon, Protecteur de la liberté.
Timophane, son frere ainé, Tyran.
Démaristie, leur mere.
Acradine, épouse de Timophane.
Æschile, frere d'Acradine. } Amis de *Timoléon*.
Orthagoras, parent de Démaristie. } Amis de *Timoléon*.

Tous ces personnages sont nommés dans l'Histoire : la Scene est à Corynthe dans le vestibule du Palais de Timophane.

Le premier Acte ne sert proprement qu'à l'exposition du sujet; le Poëte y fait le récit de l'événement qui a précédé l'action de sa piece, il y peint les caracteres de ses personnages, il montre dans Timoléon un citoyen zélé, ferme & inébranlable dans ses résolutions, mais en même-temps un frere tendre, un homme doux & modéré; il se fait connoître dès la premiere Scene, qui commence ainsi.

SCENE I.

Timoléon, Æſchile.

Timoléon.

» Non, Æſchile, non, il faut montrer de la dou-
» ceur, & demeurer tranquille, tandis que Timo-
» phane exerce ſa fureur ; plus on réſiſte à un Ty-
» ran, plus il s'éleve contre nous ; & lors même que
» ſon cœur eſt abattu de crainte, l'outrage éclate en-
» core dans ſa bouche. Mon frere eſt inflexible, je
» connois ſon caractere, tu ne le dompteras point
» par la fierté, il n'y a que les careſſes qui puiſſent
» le vaincre, Corynthe ne ſera point ſauvée par des
» menaces : obſerve ſes paroles & ſes regards ; les
» ſimples citoyens ne peuvent rien contre une Puiſ-
» ſance redoutée, que les Troupes étrangeres rendent
» encore plus formidable. S'il n'étoit pas à la tête de
» l'Armée, déjà je l'aurois bravé ; mais le parti le
» plus foible n'eſt point fait pour attaquer, il ne nous
» reſte d'autre reſſource que les prieres. O Corynthe,
» ô chere Patrie, ſois tranquille, mais veille à ta
» ſûreté ! »

Æſchile.

» Mais Timoléon, ſi Timophane ne cede point ?
» s'il refuſe de reconnoître le pouvoir des citoyens ?
» s'il.... »

Timoléon.

» C'eſt alors que la colere des Dieux éclatera ſur
» lui. »

SCENE II.

Acradine patoît.

Prête à aller au Temple pour implorer les Dieux, elle rencontre Timoléon & Æſchile, qui l'interrogent ſur les deſſeins de Timophane. Æſchile laiſſe échapper contre lui le mot de Tyran; Acradine répond :

„ Arrête, ou je te fuis pour jamais : c'eſt mon
„ époux! »

C'eſt ici où le Poëte, pour juſtifier la réſolution violente de Timoléon; le déſeſpoir d'Acradine & la haine d'Æſchile, exagere la cruauté de Timophane, ſuppoſant que le Tyran retient leur pere dans les fers, & qu'il eſt prêt à le faire périr : Acradine dit :

» Timophane ſe met en courroux quand ſon épouſe
» tremble pour les jours d'un pere, & lorſqu'elle cher-
» che du ſecours, ſa colere s'enflamme de plus en
» plus; c'eſt aujourd'hui que mon pere va périr. »

Ce rapport rend Æſchile furieux, il veut courir pour ſauver ce Vieillard, en immolant le Tyran, Acradine & Timoléon le calment, & ce dernier lui promet de ſauver ſon pere & ſa patrie, il ſort pour lui en rendre compte dans ſa priſon.

SCENE III.

Acradine tâche d'appaiſer Timoléon, en lui rappellant une prédiction d'Orthagoras, ſelon laquelle Corynthe devoit jouir le même jour d'une entiere ſûreté & d'un parfait repos; elle le conjure de veiller à ſa propre conſervation : Timoléon répond :

» Quoi, m'épargnerois-je, moi, tandis que les ci-
» toyens de Corynthe tremblent pour leurs jours? Non,
» je ne permets plus d'aſyle à la tyrannie; la liberté
» eſt le glus grand tréſor des citoyens, & lorſqu'on

» la perd, elle eſt perdue pour toujours; nous ne » ſommes pas nés pour l'eſclavage, nous ſommes nés » libres; nous ne connoiſſons de maîtres que le devoir » & la patrie, que le Sénat & le peuple, que la ſa» geſſe & la prudence, que la juſtice & l'équité, que » la droiture & la fidélité; quiconque nous ravit la » liberté, doit mourir en déteſtant ſon crime. »

SCENE IV.

Au même inſtant, Démariſtie arrive. Acradine ſe jette à ſes pieds, & la conjure de fléchir le courroux de Timoléon, elle ſort enſuite pour ſe rendre au Temple.

SCENE V.

Se paſſe entre Timoléon & Démariſtie, que l'Auteur repréſente comme une mere tendre & une femme reſpectable: voici en quels termes elle parle à ſon fils.

„ Hélas! te perdrai-je, victime de la liberté? toi, „ mon fils, que j'ai tant chéri, & qui ne m'as jamais „ affligée! tu as reſpecté ton pere, & tu ſus gagner „ le cœur de ta mere; la vertu, la patience, l'at„ tachement, la piété, les ſentiments d'honneur, „ dont tu fais profeſſion, ont fait ſans ceſſe mes plus „ cheres délices; oui, je donne de juſtes louanges à „ ta conduite; les pleurs que tu vois coûler ont leur „ ſource dans mon cœur, & ils confirment, ô mon „ fils! l'aveu que fait ta mere. Combien de fois n'ai-je „ pas dépoſé mes chagrins dans ton ſein? Combien „ de fois n'ai-je pas veillé pour ton repos? Les ſecrets „ de notre ame ne demeuroient pas cachés l'un pour „ l'autre; nous partageâmes les plaiſirs & les peines, „ nous nous conſultâmes mutuellement, mon atten„ tion ſe prêtoit à tes demandes, ton obéiſſance préve„ noit mes deſirs: ne ferme donc point aujourd'hui

„ ton cœur à mes vœux ; que mes larmes excitent „ encore ta pitié ! ſuis celui que la paſſion de regner „ empêche de regner en Républicain, qui ſacrifie la „ liberté à l'accroiſſement de ſa puiſſance, qui tou- „ jours inexorable ne ſuit que les mouvements impé- „ tueux de l'ambition ; mais, mon fils, n'oublie ja- „ mais qu'il eſt ton pere, & que je ſuis ſa mere. „

Timoléon répond avec tout le reſpect d'un fils vertueux, mais avec toute la fermeté d'un Défenſeur de la patrie. Démariſtie l'engage à ſuſpendre ſon reſſentiment, juſqu'à ce qu'elle ait parlé à Timophane qu'elle ſe flatte de gagner. Timoléon le lui promet, & en ſortant, il lui dit :

„ Ah, ma mere ! ſi vous pouviez lire dans mon „ cœur, à quel point je chéris mon frere, & avec „ quel déſeſpoir je vois cet orgueil, qui lui fait op- „ primer le repos de Corynthe, hélas ! ma triſte ſitua- „ tion vous cauſeroit encore plus de douleur ; mais „ j'enſevelis dans mon ſein tout ce qui pourroit vous „ affliger. »

SCENE VI.

Démariſtie, Timophane.

Timophane eſt peint comme un uſurpateur de la liberté, comme un homme violent & ambitieux ; il eſt ſurpris en entrant de trouver Timoléon dans ſon palais.

„ Lui ! dit-il, qui croit être mon maître, quand il „ n'eſt que l'eſclave du peuple, qui nomme violence „ tout ce que j'entreprends, & qui ne trouve juſte que „ ce qu'il fait. »

Démariſtie lui fait ſentir, qu'il ne rend pas juſtice à ſon frere, que Timoléon eſt rempli d'affection pour lui, & qu'il ne cherche que le ſalut de la Patrie. Timophane combat ce ſentiment, & repréſente Timoléon comme un frere jaloux de ſa grandeur ; il dit qu'en qua-

lité d'aîné, Démariſtie lui doit le plus de tendreſſe; mais il finit par ces mots :

» Le peuple ne fut jamais propre au Gouvernement, » il manque d'eſprit & de pénétration, chez lui le » même objet eſt mis vingt fois en délibération ſans » qu'il décide rien ; & la raiſon, c'eſt que chacun croit « le mieux ſaiſir la choſe, chacun s'érige en arbitre, » il veut que ſon avis l'emporte ; c'eſt ſur un Prince, » & non ſur une multitude de Plébéiens que le ſalut » de l'Etat doit repoſer : Timoléon me hait, & ne » cherche qu'à vous tromper. „

C'eſt ici que Démariſtie emploie toute la force de la perſuaſion pour faire changer Timophane de ſentiment ; elle lui rappelle le jour où Timoléon s'expoſa, dans une bataille, aux dangers les plus éminents pour lui ſauver la vie : Timophane répond :

„ C'eſt pour ſa propre gloire qu'il s'eſt expoſé au pé„ ril, il ne combattit point pour moi, mais pour lui„ même ; s'il m'eût abandonné, il ſeroit couvert de „ honte, & auroit manqué à ſon devoir. „

Enfin ce cœur altier eſt inflexible à toutes les remontrances de ſa mere, & menace de mort tout ce qui s'oppoſe à ſes deſſeins. Démariſtie outrée, lui dit d'un ton ſévere en le quittant :

„ Non, c'eſt à quoi tu ne réuſſiras jamais. „

ACTE II.

Plus l'action ſe développe, plus l'intérêt augmente : ce ſecond Acte me paroît plus fort & plus touchant que le premier, il eſt parſemé de réflexions jettées avec art, & l'Auteur y fait naître des ſituations qui tiennent en ſuſpens l'eſprit du Spectateur. Dès la premiere Scene Æſchile vient rendre compte à Acradine de l'état où il a trouvé leur pere : voici comme il s'exprime :

„ J'arrivois, je vis les larmes couler de ſes yeux, „ je me jettai entre ſes bras, il m'embraſſa & me „ dit :

„ dit : mon fils, ni le poids de mes chaînes, ni les „ horreurs du cachot, ni le malheur qui m'accable, „ ne doivent pas t'effrayer ; mon exemple au contraire doit animer ton courage : crois-tu que la dissimulation puisse nous procurer la sûreté ? Non, celui-là seul est tranquille, qui meurt libre & qui conserve sa vertu ; je ne mourrai point en traître, je „ veux mourir fidele ; jamais je ne soustrairai au devoir de citoyen, ce devoir auquel mes serments „ m'engagent, ce devoir que nous sentons mieux qu'on „ ne nous l'enseigne... „

Acradine admire la grandeur d'ame, & les vertus héroïques de son pere, & demande à Æschile ce que pense ce Vieillard de l'événement qui menace Corynthe : Æschile répond :

„ Il n'en est point alarmé, il croit la prédiction „ d'Orthagoras infaillible ; reposons-nous, m'a-t-il dit, „ sur la promesse de l'Oracle, soyons sans crainte, „ confions-nous aux Dieux, & dans nos malheurs „ n'espérons qu'en leurs secours : allez, mon fils, embrassez Acradine, calmez l'un & l'autre vos inquiétudes ; c'est ainsi que vous montrerez de la grandeur d'ame, & que vous serez mes enfants... „

Acradine.

„ Oui, je me montrerai digne de mon pere. „

On voit paroître en ce moment Timophane, & Æschile se retire.

SCENE II.

Timophane suivi de sa mere, Acradine.

Démaristie dit :

„ Non, je ne te quitte point, je te suivrai par-tout : „ quoi, tu ne m'écoutes pas ? tu résistes à ta mere ?

„ Choisis ce que tu veux être, ou mon assassin ou „ mon fils ! Si tu crois que le meurtre puisse contribuer à ta gloire, plonge le fer dans mon sein, & „ achete ta grandeur à ce prix; mais si le titre de fils „ peut te flatter encore, montre-moi une seule fois „ que tu es citoyen. „

Timophane emploie toutes sortes de raisonnements spécieux pour rendre les citoyens méprisables aux yeux de Démaristie, il représente leur conduite & leur façon de penser avec les couleurs les plus odieuses : Démaristie au contraire, lui trace le portrait d'un bon citoyen.

„ Mon fils, dit-elle, tu peinds des Tyrans, & „ non des citoyens; celui qui mérite ce titre, est un „ sujet qui écarte tout ce qui peut blesser ses fonc- „ tions, sa probité, son serment & sa république, „ qui n'aspire jamais à regner, qui ne gouverne que „ par obéissance, & qui, s'il accepte un emploi, en „ remplit les devoirs en tremblant; qui comme Juge „ plaint le coupable, & même en le punissant ne „ lui refuse ni la consolation, ni les conseils, qui „ excuse les fautes commises par foiblesse, mais qui „ châtie sévérement les forfaits de la malice; qui sa- „ crifie à l'Etat sa fortune, son repos & son assiduité, „ qui pense & parle toujours avec autant de candeur „ que de liberté, ne forme point les complots, mais „ les étouffe, ne s'approprie jamais le bien des ci- „ toyens, n'amasse point pour soi des trésors, mais „ les épargne pour l'Etat; qui par avarice ne les tient „ point enfermés quand le besoin les exige, qui acquiert „ tout pour la patrie, qui ne vit que pour elle, & „ meurt pour la liberté, qui n'offense jamais, & par- „ donne toujours, ne consacre point d'objets profa- „ nes, ni ne profane rien de sacré. „

„ N'est point intimidé sous la main de ses Maîtres,
„ Défend les vertueux, & fait périr les traîtres.

Timophane dit, qu'il ne connoît pas de citoyen, qui ressemble à ce portrait, & la prie de lui en nommer un : Démaristie répond :

„ C'est ton frere. „

Et en même-temps elle emploie l'autorité de mere pour engager Timophane à accorder un entretien à Timoléon, & à se réconcilier avec lui, Acradine y joint ses prieres & ses larmes, enfin Timophane y consent, & Démaristie sort pour appeller Timoléon.

SCENE III.

Timophane, Acradine.

Il permet à Acradine d'aller embrasser son pere; cette tendre & vertueuse femme est si touchée du changement qu'elle croit trouver dans son époux, qu'elle se jette entre ses bras, & lui dit:

„ Ah, Seigneur! que vous augmentez en moi les „ mouvements de la tendresse! A mesure que votre „ haine disparoît, mon amour s'accroît pour vous. „

Elle veut profiter de l'instant favorable, & demande à Timophane la liberté de son pere; il répond :

„ Oui, j'y consens s'il le veut; que ce soit par „ vous, Madame, que votre pere obtienne la liberté! „

Acradine fait éclater la joie la plus vive, mais elle est de courte durée; car Timophane lui dit, que ce n'est qu'à condition que ce pere quittera le parti du peuple pour se liguer avec lui. Acradine retombe dans le plus grand désespoir, & fait comprendre à Timophane que son pere est inflexible sur la liberté de la patrie. Timophane combat avec véhémence l'attachement du Vieillard au parti des citoyens, & finit par menacer Acradine, qui lui répond :

„ Non, je ne saurois lui porter une telle nouvelle: „ cher époux que mes larmes vous fléchissent! Crai- „ gnez qu'en outrageant mon pere, cet outrage ne

„ tombe ſur vous : puiſſiez-vous, au prix de mon ſang,
„ vous réconcilier avec lui, la victime eſt prête, que
„ votre main me frappe ! „

Timophane eſt inexorable, & Acradine ſort en s'écriant :

„ Ciel ! qui m'aidera à détourner ce malheur ? „

SCENE IV.

Timophane, Timoléon.

Timoléon témoigne à ſon frere, par des expreſſions remplies de tendreſſe, combien il eſt charmé de l'entretien que Timophane lui accorde, & lui dit :

„ Oui, mon cœur aime en frere, & n'a jamais
„ pu vous haïr, en voulez-vous des preuves ? Je ſuis
„ prêt à expirer pour vous ; tout ce qui m'eſt cher,
„ vous appartient, demandez ce que vous voudrez,
„ je vous cede tout, je me fais votre ſujet ; mais
„ ſoyez citoyen. »

Timophane répond :

„ Quoi, deſcendrai-je du rang de Souverain, pour
„ me réduire au niveau des citoyens ? Me donnerai-
„ je des Compagnons, quand je puis me donner des
„ Sujets ? Quelle eſt l'ame aſſez foible, pour vouloir
„ obéir quand elle peut commander ? J'exercerai la
„ clémence, & je comblerai de bienfaits, ceux qui
„ ſe ſoumettront ; j'honorerai celui qui me reſpectera
„ comme maître ; mais je n'accorde rien à des rebel-
„ les : jamais vous ne me ravirez le pouvoir ſuprême,
„ & j'immolerai les téméraires capables de pareils at-
„ tentats.

Timoléon qui avoit cru fléchir ſon frere, ſe voyant trompé dans ſon attente, en témoigne ſa ſurpriſe, & continue à employer toute ſorte de motifs pour le ramener ; il lui dit :

„ Eh, par quelle autorité toute l'armée vous obéit-„ elle? Qui vous donne ce pouvoir si redoutable au-„ jourd'hui à nos citoyens? Qui est-ce qui fit votre „ grandeur, si ce n'est Corynthe, qui voudroit tou-„ jours vous aimer, vous estimer, tandis que vous „ cherchez à la détruire par le meurtre & la vio-„ lence, &c. »

Enfin il le conjure de prendre des sentiments plus favorables à la Patrie; mais Timophane inexorable répond au contraire, qu'il se portera aux dernieres extrémités, si le peuple ne fléchit pas sous sa puissance; il lui expose par des raisons spécieuses, les inconvénients & les désordres, qui regnent dans les Gouvernements populaires, & finit en disant:

„ Oui, le temps presse, je veux vous dicter de nou-„ velles Loix, & comme maître je veillerai pour vo-„ tre salut. »

Timoléon outré, répond:

„ C'est à quoi jamais on ne consentira. »

Timophane.

„ Eh, qui m'en empêchera? »

Timoléon.

„ Ton frere, moi! »

Timophane.

„ Téméraire, ce n'est pas en vain que tu embras-„ ses le parti du peuple; je connois ton orgueil, tu „ penses à m'opprimer dans l'espérance que ma chûte „ sera ta gloire. »

Ensuite il l'accable par les railleries les plus piquantes, & en sortant il lui dit:

„ Dompte ton orgueil, sans quoi je me verrai forcé „ de le dompter. »

SCENE V.

Timoléon, Orthagoras.

Timoléon.

„ Viens, Orthagoras, ſois témoin de mes douleurs; „ on m'inſulte, on me raille indignement. „

Timoléon lui dit:

„ Hélas! ſa fureur eſt trop grande : ô liberté! „

Orthagoras.

„ Non, il ne nous la ravira jamais. „

Timoléon.

„ O repos!... ô Patrie!... puiſſe le ſuccès répondre à mes deſirs! „

ACTE III.

On convient généralement, que rien n'eſt plus difficile que de compoſer une Tragédie intéreſſante, ſans y faire entrer l'amour; cette paſſion en effet eſt la plus forte, la plus facile à ennoblir. Comme il n'y a guere d'hommes qui n'aient aimé, & qui n'aient éprouvé & les diſgraces & les faveurs de l'amour, on excuſe volontiers juſqu'aux écarts, que cette paſſion fait faire aux Héros; & la repréſentation d'une Tragédie, où l'amour eſt adroitement menagé, nous rappellant des ſituations où nous nous ſommes trouvés, & qui ſont analogues au ſujet que nous voyons devant les yeux, elle nous intéreſſe & nous affecte vivement, au-lieu que l'ambition, l'amour de la Patrie, l'ardeur de la gloire, & d'autres paſſions héroïques, ont beſoin de tous les ſecours de l'art & de l'imagination la plus bril-

lante, pour exciter dans le cœur des spectateurs le même degré de terreur ou de compassion : nous avons à la vérité au Théâtre François quelques pieces, où l'amour n'a point d'entrée, & entr'autres *la Mort de César, & Rome sauvée, ou la Conspiration de Catilina*, par M. *de Voltaire;* mais il a fallu toute la supériorité du génie & des talents de l'Auteur, & les sujets les plus grands, les plus connus & les plus intéressants de toute l'Histoire, pour suppléer au défaut de l'amour: c'est ce qui fait dire à M. le Comte *A***., dans sa Lettre sur *la Mort de César :*

„ L'amour est depuis trop long-temps en possession „ du Théâtre François, pour souffrir que d'autres passions y prennent sa place; c'est ce qui me fait croire, „ que Jules-César pourroit bien avoir le même sort „ que les Thémistocles, les Alcibiades & les autres „ grands hommes d'Athenes, admirés de toute la terre, „ pendant que l'Ostracisme les bannissoit de leur Patrie. „

J'aurois de bien plus justes sujets de crainte, que *le Timoléon* n'éprouvât le même sort, si jamais il paroissoit en François; & quoique l'amour n'ait pas communément autant d'empire sur les cœurs Germains que sur les François, j'ai néanmoins toujours appréhendé pour le succès de cette piece, même dans sa Langue originale. S'il m'eût été permis de donner des conseils à l'Auteur, j'aurois voulu qu'il n'eût pas exclu l'amour d'une piece qui étoit sur-tout son coup d'essai, & la premiere qui eût jamais été écrite dans notre Langue : c'est presque trop présumer de ses forces, que d'ouvrir une nouvelle carriere, hérisser son sujet de toutes les difficultés possibles, & espérer d'atteindre à la perfection : comme d'ailleurs *le Timoléon* est en cinq Actes, il semble que les mêmes pensées d'amour pour la Patrie, d'ambition, y reparoissent trop souvent sous diverses formes; c'est ce qu'on trouvera peut-être dans le troisieme & le quatrieme Acte. Cependant il me paroît que l'Auteur a ménagé des retours d'idées avec

tout l'art poſſible, & qu'il a ſu y faire intervenir quelques Scenes épiſodiques, mais amenées adroitement à ſon ſujet, & propres à ſoutenir l'attention du Spectateur.

SCENE I.

Orthagoras, Æſchile.

Le premier paroît conſterné, & dans une grande agitation; Æſchile lui en demande la cauſe; il répond que tout eſt perdu, que le péril augmente à chaque inſtant, que Timophane ne veut plus le voir ni l'écouter, qu'il l'a chaſſé de ſon appartement, & qu'il menace de faire périr le vieux Æſchile, & de le traiter en rebelle. Ce fils outré de l'affront que l'on fait à ſon pere & du danger où il eſt, ſe ſent animé d'une juſte colere; il jure de ſe venger du Tyran, & fait des imprécations terribles contre lui. Orthagoras s'efforce de le calmer, entr'autres motifs de conſolation, il lui dit:

„ O Æſchile, qui connoît les ſecrets des Dieux!
„ On croit ſouvent les entrevoir, & l'on eſt trompé.
„ Ami, fais-toi violence, & ne cherche point à pé-
„ nétrer dans le Conſeil; jamais on ne reconnoît
„ leur ouvrage, que quand l'événement eſt arrivé.

Æſchile flottant entre le deſſein d'immoler le Tyran & la perſuaſion d'Orthagoras, ſort pour aller trouver Timoléon.

SCENE II.

Acradine, Orthagoras.

Acradine s'informe d'Orthagoras, ſi la colere de ſon époux ne s'appaiſe point. Orthagoras répond, qu'elle ne fait que s'enflammer de plus en plus, que Timophane n'écoute plus que les flatteurs, & qu'il éloigne

tous ceux, dont les intentions ſont pures, enfin qu'il ſe rit de ſa prédiction. Acradine en témoigne ſa douleur & ſa ſurpriſe, & Orthagoras lui répond :

„ Oui, il ne craint plus les Dieux, il a commencé „ par la tyrannie, il finit par le ſacrilege. »

SCENE III.

Orthagoras, Démariſtie, Acradine.

Dans cette Scene Acradine rend compte à Démariſtie du peu de ſuccès de ſa médiation auprès de ſon pere, vers lequel Timophane l'avoit envoyée pour l'attirer à ſon parti ; la réponſe du vieux Æſchile me paroît belle ; voici quelques traits qu'Acradine en rapporte :

» Timide & tremblante à l'abord de mon pere, je „ commençois à peine à lui parler, qu'il m'interrompit „ & s'écria en colere, ma fille, qu'exiges-tu? Qu'oſes- „ tu me propoſer? Vois ces cheveux blancs que je porte „ avec honneur ; conſidere mon âge, mes emplois, „ ma fortune & mes malheurs ; examine tout le cours „ de ma vie, y découvres-tu le moindre trait, qui „ ne reſpire l'honneur de la droiture & la fidélité? Ah, „ qu'une vie ſans reproche me donne la tranquillité! „ dis à ton époux qu'il peut répandre mon ſang, que „ je protégerai juſqu'au dernier ſoupir le peuple & la „ liberté, que je ne recevrai point des fers de ſa main, „ que je mépriſe ſa haine, & que je mourrai dès que „ je ne pourrai plus vivre citoyen libre. „

Démariſtie admire la grandeur d'ame de ce vénérable Vieillard, & en même-temps elle conjure Acradine de ne point ſe rebuter, mais de faire les derniers efforts pour amollir le cœur de Timophane.

„ C'eſt ainſi, lui dit-elle, que tu nous convaincras, „ que tu chéris ton époux.

Acradine s'écrie :

„ Ah, ma mere, un pareil reproche ne me fera
„ jamais rougir ! vous en êtes témoin : ai-je jamais
„ jetté ſur votre fils un regard indifférent ? M'eſt-il
„ jamais échappé la moindre plainte contre lui ? Ne
„ l'ai-je pas aimé & reſpecté ? N'ai-je pas partagé avec
„ lui la proſpérité & les revers ? Lui refuſai-je jamais
„ mon eſtime & ma tendreſſe ? M'a-t-on vue man-
„ quer à mon devoir ? Et en eſt-il même aujourd'hui
„ moins cher à mon cœur ? Oui, je ſuis prête à me
„ charger de la haine du peuple, pourvu qu'il en ſoit
„ exempt, pourvu que ſa vie ſoit en ſûreté. „

Démariſtie charmée des vertus d'Acradine, lui en témoigne ſa ſatisfaction, elle lui dit enſuite :

„ Ma fille, ce qui me fut impoſſible ne te ſera pas
„ difficile, tu me rendras un fils en ton époux. „

Acradine continue à tracer les devoirs d'une épouſe vertueuſe, & finit par ces mots :

„ Quand même il ſeroit livré à toutes ſortes d'ex-
„ cès, qu'il auroit fait périr mon pere, & qu'il vou-
„ droit attenter à ma vie, je ſoupirerois, je fuirois, mais
„ je ne crierois pas vengeance. „

Elle ſort.

SCENE IV.

Démariſtie, Orthagoras.

Orthagoras fait comprendre à Démariſtie, qu'on ne peut rien eſpérer de Timophane, qu'il ne reſpecte plus rien, qu'il n'écoute que les flatteurs & ſon ambition, & finit par dire :

„ Celui qui ne reſpecte pas les Loix, mais en dicte
„ toujours de nouvelles, n'obéit jamais, mais parle ſans
„ ceſſe de regner, & n'épargne pas même l'innocence,
„ celui-là ne ſe laiſſe pas fléchir par des larmes ; il
„ eſt altéré de ſang, il cherche ſa gloire dans le

„ meurtre, & ſe flatte même de ne pas mériter le „ nom de meurtrier. „

SCENE V.

Orthagoras, Démariſtie, Timoléon.

Timoléon en entrant.

„ Tout eſpoir eſt vain, ſi l'on n'y porte un prompt „ ſecours; Timophane commence déjà à donner des „ ordres ſecrets, on briſe le temple, le ſanctuaire eſt „ profané, les portes de Corynthe ſont fermées, le „ Sénat diſperſé, les citoyens ſont conſternés, les fem- „ mes ſont tout en larmes, chacun jette ſur moi des „ regards déſolés, & me demande la liberté. „

Démariſtie.

„ Triſtes humains que nous ſommes, n'avons-nous „ donc que des imperfections en partage? „

A cet endroit Démariſtie conjure les Dieux d'une maniere touchante & pathétique, de fléchir le cœur de ſon fils ainé. Timoléon y joint ſes prieres; mais Orthagoras les interrompt en leur aſſurant que les Dieux ne permettront point la tyrannie de Timophane, & qu'ils ſont favorables; mais il ajoute que les Dieux veulent qu'on ſe ſerve des moyens qu'ils nous ont mis en main, que la douceur ayant été juſques-là inutile, il faut oppoſer déſormais la force à la violence, que les citoyens ſont prêts à tout entreprendre, & que Timoléon connoît leur courage & leur valeur : celui-ci répond :

„ Oui, j'en connois tout le prix, mais le peuple eſt „ ſans armes, les Arſénaux ſont fermés, tandis que l'ar- „ mée de Timophane, qui eſt aux portes de Coryn- „ the, eſt pourvue de tout. „

SCENE VI.

Les Acteurs précédents.

Timophane.

Timophane entre d'un air farouche, Acradine le ſuit juſques ſur le Théâtre, il lui dit dans la couliſſe :

„ Non, c'en eſt fait, je n'accorde point la liberté à „ votre pere, l'arrêt en eſt prononcé, il mourra... »

Et appercevant Orthagoras, il l'oblige à ſe retirer en lui diſant :

„ Impoſteur, qu'eſt-ce qui t'arrête ici? fuis ou meurs. »

Orthagoras ſort.

SCENE VII.

Démariſtie, Timophane, Timoléon.

Timophane.

„ Il eſt trop tard, la grace ne vous eſt plus offerte. „

Timoléon.

„ Qui n'a point de faute à ſe reprocher, n'a point de grace à demander. „

Timophane paroît outré de cette réponſe, & traite ſon frere d'audacieux & de rebelle. Démariſtie l'interrompt, en lui diſant :

„ Non, je ne ſaurois me taire à la vue de tant „ d'outrages : traître, eſt-ce ainſi que tu inſultes à ton „ frere, à mon fils? Il n'eſt point ton Eſclave, vous „ êtes du même ſang. „

Timophane.

„ Et qui ſuis-je donc maintenant? „

Démariſtie.

„ Un citoyen, & rien de plus; ſois digne de ce nom,

„ il t'élevera à la vraie grandeur ; ce n'eſt point la „ tyrannie qui te conduira au comble de l'honneur, „ l'amour ſeul peut te ſoumettre tous les cœurs. „

Timophane replique, que la force qu'il a en main le rend maître de l'Etat, & qu'il a formé une armée par ſon courage : Démariſtie au contraire lui fait comprendre que la valeur de ſon frere y a beaucoup contribué, & qu'il eſt ingrat de vouloir aujourd'hui le réduire à l'eſclavage. Timophane ſe radoucit, & répond :

„ Ne pourroit-il pas occuper après moi le premier „ rang dans Corynthe ? & mon hymen ne m'ayant „ point encore donné d'héritiers, il monteroit ſur le „ trône après moi : mon pere tâche de vaincre ton „ opiniâtreté, ſuis-moi, j'oublierai ta fierté, je te „ donnerai... »

Timoléon l'interrompant.

„ Non, tu ne peux rien me donner, tes faveurs „ ne me flattent point ; je penſe & je parle librement, un cœur tel que le mien ne connoît point „ la diſſimulation, & l'appât de tes promeſſes ne me „ fera jamais trahir mon devoir & mon honneur, „ l'ennemi de la Royauté ſait refuſer une couronne : „ tu n'es pas encore mon Maître pour oſer me commander ; conſulte auparavant le peuple & réfléchis „ à tes devoirs, c'eſt alors que je me conformerai „ à ta volonté ; ce n'eſt pas celui qui tâche de monter au trône par la violence, mais celui qui ſait s'en „ rendre digne par ſes vertus, par ſa fidélité, qui mérite „ les hommages des humains : mais ſi je te ſuis un „ frere odieux, quoi qu'il puiſſe m'en coûter, je te „ quitterai toi, ma mere & ma patrie : Æſchile, ce „ vieillard vénérable, me ſuivra dans la retraite, nous „ mourrons ſi tu le veux, nous ne cherchons ni la „ grandeur, ni la haine, la mort ne nous épouvante „ point, ſi nous tremblons, c'eſt pour le ſang des „ citoyens. »

Démariſtie appuie la déclaration de Timoléon, elle repréſente à Timophane la déſolation du peuple, le ſang qui a été répandu, les cris des meres, les larmes des Veuves, les malheurs des Orphelins.

„ Ah, dit-elle, mes enfants, réconciliez-vous, tra-„ vaillez au repos de Corynthe! Quoi! Timoléon s'a-„ vance, & toi... cruel, tu recules? Tyran, eſt-ce „ ainſi que tu réſiſtes toujours à ta mere? „

Timophane, bien-loin de ſe laiſſer fléchir, menace Timoléon de tout ſon reſſentiment, & lui dit que s'il continue à lui réſiſter, il fera éclater la plus cruelle vengeance, & n'épargnera ni les vieillards, ni les enfants au berceau; il ſort bruſquement.

Timoléon.

„ Va, je ne te crains point, un noble deſſein porte „ avec ſoi le courage; fortifie ton camp, place-toi „ au milieu de ton armée, tu n'y ſeras pas en ſû-„ reté, & tu verras que Timoléon ne doit pas prier „ en vain : ma mere, allez trouver Acradine. „

Démariſtie.

„ Rien ne finit ma miſere, rien ne calme ma dou-„ leur; le ſeul eſpoir qui me reſte eſt la mort. „

ACTE IV.

Cet Acte contient la cataſtrophe, qui eſt la mort violente de Timophane, qu'il ſemble qu'on ait prévue dès le commencement de la piece; peut-être en eût-elle été plus belle, ſi l'Auteur eût pu faire venir cette cataſtrophe d'une maniere plus inopinée, & que le nœud en eût été plus compliqué par des incidents peu attendus. Il paroît auſſi que le caractere cruel de Timophane n'eſt pas aſſez juſtifié; c'eſt un monſtre, qui ne ſuivant que les mouvements de ſon ambition, ſemble mériter la mort qu'on lui donne, & n'inſpire

aucune compassion; il n'a pas même de confident qui l'excite à la tyrannie, mais c'est précisément ce qui justifie la résolution violente de Timoléon, dont le fratricide révolteroit le Spectateur, si Timophane paroissoit moins coupable : mais ce qui me semble plus sujet à une critique raisonnable, c'est que dans toute cette piece, & sur-tout dans le IV. Acte, l'intérêt ne se réunit pas assez en faveur de Timoléon, mais paroît être divisé entre lui, Acradine, Démaristie, & même le vieux Æschile absent. On ne sait presque, qui des quatre on doit plaindre le plus : au reste, tout cet Acte est rempli de beautés de détail.

SCENE I.

Démaristie, Acradine.

Acradine.

„ Dieux! m'abandonnerez-vous dans l'état où je
„ suis. Amis du peuple, volez à notre secours, mon
„ pere va périr! „

Elle raconte à Démaristie tous les efforts qu'elle vient de faire pour appaiser la fureur de son époux, mais que tout a été inutile, que Timophane s'est arraché de ses bras, pour aller ôter la vie au vieux Æschile. Démaristie joint ses plaintes à celles d'Acradine, elle peint vivement le malheur de sa situation, & dit :

„ O combat trop cruel! il ne peut que m'en coû-
„ ter un fils, & le sort va choisir entr'eux : le frere
„ ainé aspire au trône, & son frere l'évite; lequel des
„ deux suivrai-je? Pour qui dois-je m'intéresser? Si
„ j'ose me déclarer, mes vœux sont soudain détruits.
„ O jour plein de douleur & d'amertume! ô Vieil-
„ lard vénérable, mais infortuné! „

Acradine.

„ Hélas ! peut-être en ce moment ne vit-il plus. »
Elle implore pour son pere, par des expressions touchantes, la protection de Démaristie, qui lui promet tous les secours dont elle est capable, & qui ajoute enfin :

„ Le Ciel est juste & veille sur nous, les Dieux „ peuvent faire en un instant ce qui paroît impossible „ aux humains ; & lorsque la cruauté & la tyrannie „ sont parvenues à leur comble, un coup éclatant les „ fait cesser soudain : ô fils dénaturé ! »

Acradine.

„ Mais il est mon époux ; vous savez, justes Dieux, „ comment je le recommandai à vos soins, lorsqu'il „ s'arracha de mes bras ; vous voyez mon cœur, & „ vous savez que rien au monde ne seroit capable de „ me consoler, s'il avoit le malheur de périr. »

SCENE II.

Æschile paroît en s'écriant :

„ La chûte de la liberté est arrivée, mon pere périt, & si je ne suis de Corynthe, mon sang va être „ répandu ; il faut que l'innocence cede au crime. »

Acradine.

„ Quoi ! refuse-t-on à un fils les derniers adieux de „ son pere ? D'un pere qui touche au moment fatal „ du trépas, & qui sacrifie ses jours au salut du peu„ ple ? Frere chéri, ne tremble point, cours le sau„ ver ; ma mere, assistez-nous, & que mon époux ne „ soit point le meurtrier d'un pere vertueux. »
Æschile continue à peindre la fureur de ce Tyran, & les horreurs qui se commettent dans Corynthe par son ordre ; il finit en disant :

„ Il

„ Il nous ravit ſa liberté d'une main enſanglantée, „ il commença par la déſobéiſſance, il finit par le „ meurtre. „

Acradine.

„ Cruel Epoux! fais-moi périr, mais laiſſe vivre „ mon pere; trop heureuſe de lui ſacrifier la vie qu'il „ m'a donnée! „

SCENE III.

Démariſtie, Æſchile.

Æſchile inſinue adroitement à Démariſtie qu'il eſt dans le deſſein de délivrer Corynthe du Tyran qui l'opprime, & tâche de la faire conſentir à cette entrepriſe. Démariſtie qui ſemble deviner ſa penſée, lui répond :

„ Ah! s'il n'étoit pas mon fils, je m'oppoſerois à „ ſa fureur, il ne vivroit plus; mais je ne puis que „ vous plaindre. „

Æſchile fait entendre que Timophane a mérité la mort, & qu'Acradine ayant en vain employé les prieres & les larmes, doit employer la violence.

„ Arrêtez! interrompt Démariſtie, un mot de votre „ ſœur terminera nos chagrins; je conçois qu'une femme „ ne ſauroit aimer ſon époux, dans lequel elle voit „ ſans ceſſe le meurtrier de ſon pere, ſa juſte haine „ doit étouffer ſa tendreſſe; & qui peut ne pas épargner le pere, peut immoler l'épouſe : je tremble... „

SCENE IV.

Timoléon paroît.

„ Ah, ma Mere!... „

Démariſtie, tremblante & déſolée, lui demande la cauſe de l'agitation violente, où il paroît être : Timoléon répond, que le danger augmente à chaque inſtant, que le maſſacre continue, & il finit par ces mots :

„ Pour moi, je ne lui céderai que par ma mort : „ je brave la rigueur du ſort, & quand même je ne „ ſervirois qu'un inſtant la liberté, je fais ce que je „ puis & ce que je dois : les citoyens, après ma mort, „ dépoſeront au tribunal de l'équité, que je les ai pro- „ tégés tant que j'ai pu, que j'ai reſpecté la Vertu, „ les Loix & la Patrie, que je me ſuis oppoſé à la ty- „ rannie, & qu'avec moi la liberté a été enſevelie dans „ le même tombeau. „

Après quelques conteſtations, Démariſtie vaincue par les raiſons de Timoléon, ſort pour aller faire les derniers efforts ſur Timophane, & dit :

» Non, mon Fils, je combattrai en mere, & je » ſatisferai à ce que je dois au peuple, au Sénat, & » à toi. »

SCENE V.

Timoléon, Æſchile.

» Timoléon rappelle à Æſchile le déſeſpoir du peu- » ple. As-tu vu, lui dit-il, comme le peuple couroit » ſur mes pas, lorſque Timophane m'ordonna de me » retirer? On eût dit que j'étois ſon ſeul ſoutien & ſa » ſeule eſpérance; ils ſe jetterent tous à mes pieds; à » peine l'un ſe taiſoit, qu'on entendoit les autres s'é- » crier : *O pere de la patrie! délivre-nous du joug qui* » *nous menace; c'eſt entre tes bras que nous nous jet-* » *tons, dans le temps que ton frere veut nous oppri-* » *mer : la chûte de la liberté entraîne la perte de Co-* » *rynthe : viens nous ſecourir, conſerve-toi, parle,* » *nous ſommes prêts de mourir à tes yeux!* »

Æschile répond simplement :

„ C'en est fait d'eux. „

Timoléon.

„ Non, c'est ce que tu ne dois pas croire. „

SCENE VI.

Orthagoras entre d'un air agité, & dit :

„ Fuyez, la mort nous attend ; retirons-nous avant „ que le Barbare nous ôte la vie ! „

Timoléon.

„ Quoi, je fuirois ? Non, je suis né pour résister, „ & non pas pour fuir lâchement. „

Orthagoras.

„ Nous sommes perdus, l'armée du Tyran a déjà „ pris les armes. „

Æschile.

„ Hélas ! que fait mon pere ? „

Orthagoras.

„ On est prêt à répandre son sang ; le Tyran méprise „ nos efforts & nos larmes, sa fureur nous menace „ des châtiments les plus séveres, si nous restons „ dans Corynthe. „

Timoléon.

„ Non, chers Amis, je ne fuirai point, ma résolu- „ tion ne changera jamais : celui-là ne mérite point „ le nom de citoyen, qui abandonne tout un peu- „ ple pour se soustraire à la rage d'un oppresseur ; „ vous me verrez mourir : plus la liberté s'ébranle, „ & plus je serai inébranlable. „

Æſchile ſaiſit ce moment pour rappeller à Orthagoras ſa promeſſe & ſa prédiction : Orthagoras paroît confondu ; Timoléon interrompt le trouble, & le ſilence qui regne un inſtant ſur la Scene, en s'écriant :

„ Pourquoi ſuis-je là cauſe que Timophane vit, & „ que je reſpire ? Pourquoi nous arrachai-je lui & „ moi à la mort, lorſque Corynthe combattit contre „ Argos ? Hélas ! ſi nous euſſions ſuccombé l'un & „ l'autre, ma patrie ne ſeroit point expoſée au meur„ tre & à la tyrannie ! „

Æſchile.

„ Et qui t'arrête dans ta juſte colere ? „

Timoléon.

Hélas ! il eſt mon frere.

Æſchile & Orthagoras continuent à preſſer vivement Timoléon, de ſe charger du ſoin de délivrer Corynthe ; il leur fait ſentir en peu de mots que tout eſpoir ſemble être perdu, vu que Timophane eſt le maître de l'armée, preſque entiérement compoſée de troupes mercénaires : c'eſt alors qu'Æſchile lui dit :

„ Mon pere va donc périr par un honteux ſupplice... „

Mais Timoléon, après avoir réfléchi un inſtant, ſemble ſortir d'un combat violent entre l'amour de la patrie & les ſentiments de la nature, & lui répond :

„ Non, il vit encore, & je préviendrai ſa mort ; „ le moment où on l'amenera à l'échafaud, ſera celui „ de ſa délivrance. „

Il tire deux poignards.

„ Voilà les ſeuls moyens qui peuvent le ſauver : „ ah, mon frere ! „

Orthagoras & Æſchile ſe ſaiſiſſent des poignards ; Timoléon leur défend d'attenter à la vie de ſon frere, & s'il y conſent, ce n'eſt qu'après qu'ils auront épuiſé tous les moyens capables de le ramener à des ſenti-

ments plus doux & moins tyranniques. Au milieu de cette conteſtation, Timophane paroît avec un viſage ſerein & un air ſi doux, que Timoléon s'écrie : „ O bonheur ineſpéré ! ſon cœur s'eſt laiſſé fléchir... „

SCENE VII.

Les Acteurs récédents, Timophane.

Timophane.

„ Venez, chers Amis, ma colere eſt déſarmée ; „ reſtez, ſoyez heureux dans Corynthe, je ſuſpends „ tout reſſentiment ; Æſchile vit encore. „

Æſchile.

„ Quoi, mon pere ! „

Timophane.

„ Oui, il reſpire, ma bonté fait grace à la réſiſ- „ tance qu'il me témoigne encore ; c'eſt à vous, mes „ amis, qu'il eſt redevable de ſes jours, malgré tant „ de faveurs, il ne ceſſe point de murmurer, il in- „ trigue, il n'en croit pas au rapport de ſa fille, il „ eſt envieux de notre bonheur, il rejette ma clé- „ mence ; tout fier de ſes dignités & de ſa naiſſance, „ il refuſe de vivre ſous moi dans le plus haut rang, „ & ſe flatte que vous ne vous êtes pas ſoumis à moi. „

Orthagoras.

„ Qui, nous ? „

Æſchile.

„ Moi ? „

Timophane.

„ Oui, vous. „

Orthagoras.

„ C'eſt ce que jamais un bon citoyen ne fera. „

Timoléon s'avançant pour embraſſer Timophane.

„ Ah, mon frere! .... „

Timophane.

„ Impoſteur! ſerois-je encore trompé? Mon épouſe „ & ma mere ont-elles trahi la vérité? N'eſpérez plus „ de grace, la mort ſera votre châtiment. „

Il veut ſe retirer.

Timoléon.

„ Arrête, Timophane, écoute-moi pour la derniere „ fois; puiſſe ma douleur ébranler ton cœur! Tes yeux „ ſont témoins de mes gémiſſements & de mes lar- „ mes; ce n'eſt que par la clémence & non par le „ meurtre que tu pourras parvenir à la vraie gran- „ deur, éleve-toi en vrai citoyen, accorde-nous ta „ tendreſſe, prête une oreille paternelle à nos vœux. „ Si ma mort peut faire renaître le calme dans Co- „ rynthe, ſi tu la veux, je me croirai trop heureux „ de la ſubir, puiſqu'auſſi-bien ce n'eſt que par mon „ trépas que tu peux atteindre à ton but. O mon „ frere! de quel œil pourrois-je voir le bouleverſe- „ ment de l'Etat, les citoyens réduits à l'eſclavage, & „ la liberté ſuccomber ſous la violence? Je ſerois Ty- „ ran moi-même, ſi je laiſſois la patrie ſans ven- „ geance. Perce ce cœur, frappe, que je ſois ta vic- „ time, ou bien.... „

Timophane.

„ Quoi! tu me braves encore? Ma vengeance va „ éclater ſur toi; traître, de quel front oſes-tu me „ donner le nom de frere? Tu me reconnoîtras dans

„ Corynthe pour ton Maître ; soumettez-vous promptement ! „

Timoléon.

» O devoir ! ô Corynthe ! »

Timophane.

„ Ennemi de ton frere, va, je ne t'écoute plus. „
Montrant Orthagoras :
» Je feignis de l'en croire, pour vous laisser à tous » le temps de réfléchir ; mais en ce moment, votre » mort va accomplir l'oracle : je consens qu'en secourant Corynthe, vous vous sauviez vous-mêmes ; » faites, si vous pouvez, ce miracle, les Dieux vous » protegent, & vous en êtes aimés.... C'en est fait » du Vieillard, je me venge de lui, & je prononcerai ensuite votre arrêt de mort ; préparez-vous à » le voir périr, & à périr vous-mêmes ! »
Il sort.

SCENE VIII.

Timoléon, Æschile, Orthagoras.

Æschile à Orthagoras.

„ Courons, Amis, le temps presse, châtions son „ audace, avant qu'il puisse joindre son armée. „

Timoléon criant après eux.

„ Arrêtez !... Quoi, le sang de mon frere... ? Amis, „ épargnez, hélas, épargnez ! „

ACTE V.

L'Auteur suppose, que pendant l'intervalle du quatrieme au cinquieme Acte, Timophane est poignardé

par Æſchile & Orthagoras. Il ſemble en général que cette piece manque d'action, que les principaux incidents, de même que la cataſtrophe, ne ſont mis qu'en récit, que toutes les Scenes ne ſont proprement que préparatoires aux événements qui forment l'eſſence de cette Tragédie, & que par-là, elle devient trop froide. Mais il eſt à croire que le Poëte a lui-même ſenti cet inconvénient, & qu'il l'eût évité, s'il n'avoit été gêné par ſon ſujet & par le plan de ſa piece, qui n'étoient guere ſuſceptibles d'action. L'aſſaſſinat de Timophane, commis aux yeux des Spectateurs, auroit formé un ſpectacle horrible; c'eût été enſanglanter la Scene de la maniere du monde la plus dégoûtante; & d'autres coups de Théâtre, quelque bien amenés qu'ils euſſent été, auroient encore plus partagé l'intérêt, qui ne l'eſt déjà que trop.

SCENE I.

Eſt entre Démariſtie & Acradine. L'une & l'autre font d'abord éclater leur déſeſpoir par quelques mots, qui ſemblent être coupés par leurs ſanglots, c'eſt ainſi qu'Acradine dit :

„ O Dieux ! il eſt mort.... „

Démariſtie répond ;

„ Et Timoléon eſt l'aſſaſſin !... „

Acradine.

„ Mon frere Æſchile.... ſon ami Orthagoras. „

Démariſtie livrée aux chagrins les plus violents, ne veut pas laiſſer la mort de Timophane ſans vengeance, ni faire tomber le châtiment ſur le ſeul fils qui lui reſte; elle eſt combattue par les regrets qu'elle donne à Timophane, & la tendreſſe qu'elle ſent pour Timoléon; ce combat des paſſions les plus fortes amene inſenſiblement le récit de la mort de Timophane, & des principales circonſtances qui l'ont accompagnée.

Acradine dit :

„ Dieux féveres, c'eft vous qui arrêtiez nos pas ! „ Nous arrivâmes trop tard. Hélas, Madame ! vo- „ tre fils vivroit encore, il vivroit, cet époux que „ mes yeux effrayés ont vu affaffiné, percé de mille „ coups ! „

Démariftie.

„ Ah, ma fille ! je fens les approches de la mort ; ce „ terrible afpect a bleffé mon cœur d'un coup mor- „ tel : je vis couler le fang de mon fils.... fes affaf- „ fins étoient encore élancés fur lui ; Timoléon fe „ couvroit le vifage, & fondoit en larmes ; je ref- „ tai immobile, il s'écria : ah, ma mere ! pardon- „ nez, Timophane eft mort, la tyrannie qui nous „ arma lui coûte la vie, pardonnez à votre fils ; en „ même-temps il baifa ma main : je m'arrachai d'en- „ tre fes bras, il me fuivit en gémiffant ; ma colere „ & ma douleur éclaterent en ces mots : *va, meurtrier*, „ *fuis-moi pour toujours ; ni tes larmes, ni tes raifons* „ *ne pourront jamais te rendre le cœur de ta mere, ce* „ *cœur que tu perces fi cruellement !* Il fe tut, mais „ je l'entends toujours ; il s'éloigna, & je le vois en- „ core ; préfent, je le fuis ; abfent, il me fuit par-tout : „ l'affaffin eft mon fils, la tendreffe maternelle me „ parle trop en fa faveur, pour que je puiffe l'étouf- „ fer ; il allume mon courroux, mais il excite ma „ pitié ; vois, ma fille, à quel point la rigueur du fort „ m'accable. „

SCENE II.

Orthagoras paroît envoyé par Timoléon pour flé- chir Démariftie, qui en l'appercevant s'écrie :

„ De quel front ofes-tu te préfenter à mes yeux ? „ Sors, affaffin de mon fils, féducteur de fon frere, „ deftructeur d'un trône ! „

Orthagoras répond :

» C'eſt une gloire dont je ne ſuis pas digne. Ti-
» moléon ſeul eſt capable de mettre des bornes à la
» fureur, c'eſt lui qui mérite ces lauriers, qui protege
» la patrie, qui ſauve tout un peuple, qui a le bon-
» heur de ſecourir les opprimés, de dompter un Ty-
» ran ; il propoſe les moyens, nous courons les exé-
» cuter, il triomphe.... »

A ces mots, Démariſtie, juſqu'alors incertaine ſi Timoléon a trempé dans la conſpiration contre Timophane, entre dans le plus grand excès de déſeſpoir. La douleur d'Acradine eſt plus tranquille, quoique plus forte dans le fond. Orthagoras emploie toute la perſuaſion pour les calmer l'une & l'autre ; il dit à Démariſtie, qui le menace de la mort :

„ Oui, je mourrai, pourvu que je puiſſe lui obtenir
„ de vous quelques marques de pitié & de pardon ;
„ lui, qui répandit un torrent de larmes, lorſque pro-
„ fitant de ſon déſeſpoir, on arrache de lui le conſen-
„ tement de la mort de ſon frere. Ah ! ſi vous ſaviez
„ quel ſupplice ſouffroit ſon cœur, lorſqu'il étoit par-
„ tagé entre ſon frere & ſa patrie, ſi vous l'aviez vu
„ le front inondé d'une pâle ſueur, ſoutenir à peine
„ les poignards d'une main tremblante, vous auriez
„ pour lui des entrailles de mere ; ſi vous aviez pu
„ entendre comme il imploroit ſon frere, comme il
„ plaidoit pour la liberté, pour le peuple & pour Co-
„ rynthe ; comme il ſoupiroit, prioit, & nous recom-
„ mandoit l'intérêt de la République ; enfin, comme
„ il vous plaignoit Madame, vous diriez, va, cours
„ le chercher. „

Acradine.

„ A toutes ces ſollicitations Timophane reſta-t-il
„ inflexible ? „

Orthagoras.

„ Il ne fit qu'en rire, il ne put ſoutenir notre préſence, il ſortit en nous menaçant; nous courûmes ſur ſes pas, mais en vain, il ferma l'oreille à nos prieres. Dans ce déſeſpoir Æſchile l'attaqua, je plongeai le poignard dans ſon ſein, en lui diſant: *Tyran, tu ne nous échapperas pas, reçois la mort que tu mérites!* Timoléon cria: *arrêtez*, mais c'en étoit fait de ſon frere. »

Démariſtie, bien-loin de goûter ces raiſons, ſe répand en plaintes nouvelles contre Timoléon.

SCENE III.

Æſchile entre.

Démariſtie détourne ſon viſage, & lui dit: » Retire-toi, ton crime eſt avéré. »

Æſchile.

„ Eſt-ce un crime que de ſauver la patrie & la liberté? Timoléon votre fils.... »

Démariſtie l'interrompant.

„ Je ne le connois point, il eſt indigne de ce nom & de ma pitié, il cherche ſa gloire dans le meurtre, & il s'eſt déshonoré. »

Acradine.

„ En protégeant Corynthe il m'a donné la mort, il a ſauvé le peuple & mon pere; mais hélas! mon époux a été la victime de ſes coups: courez, ne tardez point à amener ici l'Aſſaſſin! Si perſonne ne veut me venger, ma main l'immolera. Barbare! tu ne m'as point épargnée, je ne t'épargnerai pas; & vous, les inſtruments d'un meurtre ſi

„ cruel, qui vous faites un plaisir de mes larmes ;
„ qui vous repaissez de sang, si mes cris peuvent émou-
„ voir les Dieux, j'attirerai sur vous leur colere, leur
„ haine, leur malédiction & leurs châtiments. Ah,
„ ma mere! punissez Timoléon de votre propre main,
„ ou si vous l'épargnez, il mourra à mes pieds. „

Æschile.

„ Mais ton pere est vivant. „

Acradine.

„ Il vit, mais mon époux n'est plus : ô désespoir ! „
Elle sort.

SCENE IV.

Démaristie, Æschile, Orthagoras.

Démaristie se plaint que le corps de son fils est livré à la fureur de la populace, mais Æschile lui répond :
„ Le tumulte est appaisé ; votre fils, l'ami du peu-
„ ple, a calmé les esprits, un seul mot mêlé de ses
„ sanglots a pénétré tous les cœurs, les citoyens sou-
„ levés sembloient rougir de leur fureur, tous lui ont
„ prêté hommage, comme à l'Auteur de leurs jours ;
„ mon pere paroît, la populace implacable est domp-
„ tée, Timoléon s'écrie : *arrêtez, voici le soutien de*
„ *la liberté!* n'insultez point à mon frere, protégez
„ ses tristes restes, éloignez-vous, mes enfants! Cha-
„ cun garde le silence & s'éloigne. Il s'approche du
„ cadavre, le baise, pâlit & s'écrie : *Citoyens, je n'ai*
„ *point épargné un frere tendrement aimé ; votre salut*
„ *m'a coûté ce que j'avois de plus cher, il a péri, vous*
„ *êtes satisfaits, retournez....* A ces mots, ses larmes
„ ont étouffé sa voix. „

Ici, Démaristie paroît tantôt agitée par la douleur, & tantôt par la tendresse qu'elle sent pour Timoléon ; elle finit par ces mots :

„ O tendresse maternelle, que tu es un fardeau pe-„ sant! On fait des vœux pour obtenir un fils, on le „ met au monde avec des douleurs infinies, son édu-„ cation coûte mille tendres soins, à mesure qu'il croît „ en âge les soucis croissent avec lui, on consulte, „ on espere, on le consacre enfin à l'Etat; mais le „ peuple obtient-il quelque empire sur lui? un mo-„ ment suffit pour nous le ravir à jamais. „

Æschile.

„ Ayez plus d'indulgence pour un fils si digne de „ vous : va, Orthagoras, fais-le venir. „

Démaristie.

„ Pourquoi? „

Æschile.

„ Pour l'embrasser. „

Démaristie.

„ Moi, traître, je l'embrasserois! Que me sert son „ repentir, à quoi bon ses remords? Quand on est „ tout fumant du sang d'un frere, peut-on espérer une „ sincere réconciliation? Non, qu'il soit puni, qu'il se „ bannisse de ma présence! „

Orthagoras fait tous ses efforts pour calmer Démaristie, & après lui avoir fait sentir que Timoléon, dans l'excès de sa douleur, a besoin de consolation, & que l'inflexibilité de sa mere achevera de le mettre au tombeau, il lui représente l'état où Corynthe se trouve, depuis la mort de Timophane.

„ Envisagez, lui dit-il, le mérite qu'il s'est acquis „ dans la République; voyez à quel point s'éleve sa „ gloire, combien le Sénat & le Peuple lui témoignent „ d'amour & de considération; chacun s'écrie, *liberté*, „ *repos*, *félicité!* les ennemis sont tranquilles, les flat-„ teurs craignent d'être découverts par votre fils; ceux

„ dont l'audace nous menaçoit, se tiennent cachés, les
„ soldats étrangers tremblent & cherchent à fuir, ils
„ jettent leurs armes, on voit épars de tout côté les
„ épées, les boucliers, les lances & les casques; ce
„ n'est pas la main des hommes qui a fait ce grand
„ ouvrage dans Corynthe, les Dieux l'ont opéré; ce
„ sont eux qui ont inspiré à Timoléon le salut de la
„ Patrie. Et vous, mere cruelle, vous lui refusez
„ votre présence! „

Mais Démaristie, bien-loin de se rendre à ces raisons, lui répond:

» Je le suis, son ombre même m'épouvante; je n'ai
» plus de fils : malheureux! mon fils est péri, & par
» ton conseil. »

Æschile.

» C'est ce qui fait le salut de Corynthe. »

Démaristie.

» Et me donne la mort! Non, non, rien ne peut
» justifier un meurtre. Puisse, Timoléon, un juste châ-
» timent éclater sur toi! Que Corynthe se souleve,
» que la vengeance te poursuive, que le désespoir te
» saisisse! Perds dignité & emploi, va, cours à ta
» ruine, vis en esclavage, sois haï, & apprends à
» mourir en lâche! Puisse cette ombre, que tu viens
» d'envoyer aux enfers, te tourmenter sans cesse!
» Puissent tous les malheurs, les chagrins, les per-
» sécutions, les fléaux!... »

SCENE V.

Les Acteurs précédents, Timoléon, qui entre au même instant que Démaristie l'accable de ses imprécations.

» Ah, ma mere! écoutez les gémissements d'un
» fils infortuné. Je vous cherche, & mes larmes....
» mais quoi, vous détournez les yeux? »

Démarifte en fortant.

» Evite ma préfence, je ne puis t'accorder un regard. »

SCENE VI.

Timoléon, Æfchile, Orthagoras.

Timoléon fe voyant rebuté de fa mere, tombe dans le plus cruel défefpoir; les remords l'agitent violemment, & il finit en difant:

» O liberté! ô patrie! que vous ai-je donné? mon » frere perd la vie & moi le repos; pour comble » d'infortune vous attirez fur moi la malédiction de » ma mere. »

Æfchile.

» Quoi, tu fauvas le peuple, & tu ofes t'en re- » pentir? »

Timoléon répond, que ce n'eft pas la mort d'un Tyran qu'il regrette, mais que ce Tyran étoit fon frere. Æfchile lui fait comprendre que plus le facrifice eft grand, plus il en acquiert de gloire.

Timoléon.

» Amis, laiffez-moi, n'arrêtez point le cours de » mes larmes.... Mais hélas! les pleurs n'effacent » point un forfait, il faut que mon frere foit vengé. » Ni mon rang, ni ma gloire, ni ma fortune, ni » vos éloges ne fauroient me retenir; le meurtre refte » toujours meurtre, il me condamne à jamais; la na- » ture & la vengeance ne font contre moi qu'un feul » & même cri, la malédiction maternelle m'accable » déjà. O fils infortuné! fur qui ai-je vengé le mal- » heur de Corynthe? Sur mon frere!... oui, mon » arrêt eft prononcé.... Ce fer meurtrier doit le ven- » ger à fon tour fur moi. »

Il veut fe frapper.

Æſchile & Orthagoras l'arrêtent ; il les prie de le laiſſer ſeul, livré à ſes remords, mais ſes deux amis s'y oppoſent, & après lui avoir mis devant les yeux tous les motifs de conſolation, Orthagoras lui dit :

„ Non, nous ne le permettrons jamais : le Héros, „ en qui Corynthe fonde tout ſon eſpoir, qui eſt aimé „ du Sénat & du Peuple, & ſur qui l'Etat repoſe, „ ce Héros doit être conſervé ; mon eſprit voit déjà „ dans l'avenir, que ton bras va délivrer Syracuſe, „ que tu dompteras Carthage, que tu réprimeras l'au- „ dace des Tyrans, que les ennemis fuiront devant „ toi : vis donc .... „

Timoléon, après bien des combats, ſe laiſſe enfin gagner ; il conſent de vivre pour expier ſon crime par ſes remords, mais en même-temps, il déclare qu'il va ſortir de Corynthe, & ſe condamner à un exil perpétuel.

„ Voici, dit-il, que je dépoſe le fardeau de l'E- „ tat ; le poids m'en eſt déſormais inſupportable, un „ meurtrier ne ſauroit le porter : un frere m'accuſe „ moi-même, perſonne ne venge ſon ſang, je vais „ le venger. „

Quoique ſes amis faſſent encore de nouveaux efforts pour le détourner de ce deſſein, il demeure inexorable*, & finit par ces mots :

„ Je n'écoute plus rien : accordez-moi d'abord ce „ que j'attends de vous. Toi, Æſchile, j'exige de „ tes ſoins que le corps de mon frere ſoit remis à „ ma mere, comme le dernier gage de mon reſpect ; „ ſoulage ton pere dans les travaux dont il s'eſt chargé ; „ & ſi Démariſtie eſt irritée ſans retour, cede à ſes „ tranſports, conjure-la de redoubler contre moi ſes „ imprécations & ſes châtiments, je me ſoumettrai „ ſans peine à tous les tourments, reçois, ami, cet „ éternel adieu. „

Il l'embraſſe, & Æſchile ſort.

SCENE

SCENE VII. & derniere.

Timoléon.

„ Et toi, Orthagoras, reprends à l'inſtant les ar-
„ mes qui m'ont été confiées, rends-les à Corynthe;
„ les honneurs ne ſauroient me conſoler. O Sénat,
„ ô Citoyens, ô Patrie, jouiſſez d'une gloire, d'un
„ bonheur, d'un repos & d'une union conſtante! Vous,
„ peres du peuple, qui êtes dignes de ce nom, qui
„ gouvernez l'Etat, & qui goûtez les douceurs que l'on
„ éprouve en rempliſſant de ſi nobles devoirs, affer-
„ miſſez dans Corynthe la liberté, & ſoutenez-la par
„ votre valeur & par votre ſageſſe! C'eſt en vos mains,
„ peres de la patrie, que je remets la République;
„ & moi, aſſaſſin de mon frere, j'irai m'enſevelir dans
„ la retraite. „

Orthagoras continue de lui expoſer la néceſſité indiſpenſable, où il étoit d'immoler Timophane, & le déſeſpoir où ſa retraite va jetter tout Corynthe; mais Timoléon perſiſte dans ſa réſolution, & finit la piece en diſant:

„ Oui, ſes cruautés m'ont forcé de le faire périr:
„ ſi jamais quelqu'un d'entre vous pleure ſa mort, hé-
„ las! qu'il me plaigne en même-temps! O Dieux!
„ s'il n'eût point exercé de cruauté, j'euſſe défendu
„ ſes jours, même aux dépens des miens! Il eſt mort
„ en tyran & non en citoyen; je l'aimois toujours;
„ maintenant je me hais moi-même. Fideles & zélés
„ citoyens, vous êtes délivrés de l'eſclavage, vous
„ jouiſſez du retour de la liberté, votre oppreſſeur
„ n'eſt plus: ſi votre ſalut l'exige, j'affronte tous les
„ dangers; votre bonheur eſt ſorti du ſang de mon
„ frere: hélas!.... puiſſe le mien être un jour ré-
„ pandu pour vous! „

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Tel eſt *le Timoléon* de M. *Behrmann*, ſi l'on peut juger du mérite de cette piece par les extraits que je viens d'en donner. Il eſt vrai qu'elle aura peu de ſuffrages, ſi on veut la mettre en parallele avec les chef-d'œuvres que nous avons au Théâtre François, & comparer une proſe ſimple, comme la mienne, à la belle Poéſie qui regne dans les Tragédies Françoiſes; mais ſi l'on daigne conſidérer, que *le Timoléon* dans ſon original eſt rempli de très-beaux vers, qu'il m'a été impoſſible de rendre dans toute leur force, & que d'ailleurs c'eſt le premier coup d'eſſai du tragique en Allemagne, on conviendra qu'on eſt fondé à eſpérer de plus grands ſuccès, & qu'une nation qui n'auroit jamais eu de Tragédies dans ſa Langue, auroit été également ſurpriſe, & charmée de voir une piece comme celle-ci paroître pour la premiere fois ſur la Scene.

Ce fut en l'année 1752. que je publiai la premiere édition de cet Ouvrage. Je ne connoiſſois point alors la Tragédie de *Schlagel*, intitulée *Canut*, Roi de Danemarck; & j'avoue ingénument, qu'après l'avoir lue, j'ai eu quelque regret de ne pas l'avoir préférée pour la faire connoître, par une traduction, à mes Lecteurs dans les pays étrangers. Depuis ce temps, pluſieurs beaux Eſprits Allemands ſe ſont évertués à enrichir notre Théâtre par quelques Tragédies & Comédies, qui peuvent faire honneur à leur nom, ainſi qu'à notre nation. On n'attendra point, j'eſpere, que j'en donne la liſte, & encore moins les Analyſes ou les Traductions. Ce ſeroit m'engager dans un travail immenſe, & étendre cet Ouvrage au-delà de ſes bornes naturelles. Cependant, pour ſatisfaire la curioſité de ceux qui aimeront à voir les progrès de la Scene Allemande, depuis environ dix ans; j'ajouterai encore ici : 1°. l'extrait d'une Tragédie bourgeoiſe, que nous devons à M. *Leſſing*, & qui a eu ſur notre Théâtre tout le ſuccès qu'elle mérite. C'eſt *Miſs Sara Samp-*

son. 2°. La Traduction de *Codrus* de feu M. le Baron de Kronegk, jeune Gentilhomme, que la mort a ravi trop tôt au monde & aux lettres. 3°. *Les Sœurs Amies*, Comédie du genre touchant, composée par M. le Professeur Gellert, & traduite par une Demoiselle de Hambourg, de mes amies, dont on reconnoîtra le goût & les talents, par les graces qu'elle a répandues sur cette Version. Enfin 4°. *Le Triomphe des bonnes femmes*, Comédie pleine de feu, de vivacité & d'esprit, dont M. Schlœgen est l'Auteur, & qui a cherché à y imiter le goût de M. Néricault Destouches. Ces quatre Pieces occuperont les quatre Chapitres suivants, & pourront faire juger des progrès que la Scene Allemande fait tous les jours.

CHAPITRE XV.

Sara Sampson, Tragédie Bourgeoise en cinq Actes.

Quoiqu'on voie ici une Piece originale de M. Lessing, Auteur Allemand, qui s'est fait connoître par beaucoup d'ouvrages très-estimés, il semble cependant que le Sujet en soit pris ou imité des Romans Anglois, & que l'esprit, aussi-bien que le goût de cette Nation, y domine. On y trouve beaucoup de cette vivacité, de cette ame que les Anglois nomment *Humor*, beaucoup de naturel, de force & d'esprit. L'Auteur a osé s'affranchir des entraves de l'unité scrupuleuse du lieu, pour ne pas enfermer son action entre quatre murailles, si je puis m'exprimer ainsi, & pour la rendre peut-être par-là plus naturelle & plus vraisemblable, que si tous les personnages eussent été amenés par force au même endroit, comme devant un Tribunal, pour y conter leurs raisons. Il regne d'ailleurs un grand intérêt dans cette piece, il y a peu de

récits, tout y est mis en action, tout est plein de feu. C'est ce qui se fait sentir beaucoup plus encore à la représentation, qu'à la lecture, ou que dans une simple Analyse. Je ne disconviendrai pas cependant que cette piece ne me paroisse pas un peu trop tragique. Il est si facile de passer en pareil cas les bornes de la *terreur* ou de la *pitié*, qui sont les seuls sentiments que l'Auteur Tragique devoit chercher à exciter. En allant au-delà, on revolte le Spectacle au-lieu de l'attendrir. Les Anglois ne me paroissent pas avoir encore assez bien compris, qu'il ne faut pas tout peindre, & qu'un tableau, fait pour le plaisir, ne doit jamais représenter des objets dégoûtants. Il n'a pas fallu d'ailleurs un art médiocre pour produire sur la Scene deux femmes, dont Mellefont avoit abusé, sans choquer, par les situations qui naissent de ce commerce criminel, la délicatesse de ces Spectateurs, qui proscrivent avec raison du Théâtre tout ce qui pourroit blesser la décence & la pureté des mœurs. Au reste, mon dessein n'est pas de prévenir le jugement de mes Lecteurs, par mes réflexions : qu'ils jugent eux-mêmes du mérite de la piece, par l'exposé que je vais en faire.

Noms des Acteurs.

Le Chevalier Sampson.
Mademoiselle Sara, *sa fille.*
Mellefont.
Marwood, *autrefois aimée de Mellefont.*
Arabelle, *jeune enfant, & fille de la Marwood.*
Waitwell, *ancien Domestique du Chevalier Sampson.*
Norton, *Domestique de Mellefont.*
Betty, *fille de Chambre de Sara.*
Anne, *fille de Chambre de la Marwood.*
L'Hôte, *& quelques personnages muets.*

ACTE I.

SCENE I. (*)

Le Chevalier Sampſon, Waitwell, tous deux en habits de voyage.

Sampſon.

Ma fille ici ? .... Quoi, dans ce mauvais cabaret ?

Waitwell.

Mellefont aura ſans doute choiſi la plus mauvaiſe Auberge du lieu, pour y établir ſon domicile. Les méchants cherchent toujours l'obſcurité, parce qu'ils ſont méchants. Mais que leur ſert-il de ſe cacher à l'Univers entier ? La conſcience fait plus qu'un monde qui nous accuſe .... Quoi ? vous pleurez de nouveau, Monſieur, Monſieur !

Sampſon.

Laiſſe-moi pleurer, mon pauvre Waitwell. Ne crois-tu pas qu'elle mérite mes larmes ?

Waitwell.

Ah, fi ! elle les mérite ! Et quand ce ſeroient des larmes de ſang !

Sampſon.

Laiſſe-moi donc.

Waitwell.

Faut-il que l'enfant le plus beau, le plus aimable, le plus innocent qu'il y ait ſous le Soleil, ſoit ainſi ſéduit ! Ah, Sara, Sara ! Je l'ai vu croître ; je l'ai

(*) La Scene eſt dans une Salle de l'Hôtellerie.

eu cent fois sur mes bras. Cent fois sur ces bras, j'ai admiré son sourire gracieux, son bégaiement. Chacune de ses mines enfantines annonçoient l'aurore d'un esprit, d'une douceur....

Sampson.

Ah, tais-toi! Le présent ne déchire-t-il pas assez mon cœur? Veux-tu irriter encore plus mon tourment, par le souvenir de ma felicité passée? Change de langage, si tu veux me rendre service. Blâme-moi; fais-moi un crime de l'excès de ma tendresse; exagere la faute de ma fille; remplis-moi d'horreur pour elle, si tu peux; allume de nouveau ma vengeance contre son maudit Séducteur; dis que Sara ne fut jamais vertueuse, parce qu'elle a trop facilement cessé de l'être; dis qu'elle ne m'aima jamais, parce qu'elle m'a quitté secrétement!

Waitwell.

Si je disois cela, je dirois un mensonge atroce. Je m'en souviendrois au lit de ma mort, & moi, vieux scélérat, je mourrai dans le désespoir.... Non, Sara a aimé son pere, & l'aime encore. Pourvu que vous vouliez en être persuadé, Monsieur, je la reverrai encore aujourd'hui entre vos bras.

Sampson.

Oui, Waitwell, c'est de cela seul que je cherche à me convaincre. Je ne saurois me passer plus long-temps d'elle. Elle fait l'appui de ma vieillesse; & si ce n'est pas elle qui adoucit les tristes restes de ma vie, qui sera-ce? Si elle m'aime encore, sa faute est oubliée. C'étoit la faute d'une fille tendre, & sa fuite n'est que l'effet de son repentir. De pareils égarements valent mieux que des vertus forcées.... Mais je le sens, Waitwell, je le sens; quand même ces égarements seroient des crimes réels, des vices effectifs, ah! je lui par-

donnerois néanmoins. Je préférerois d'être aimé d'une fille vicieuse, à n'être pas aimé du tout.

Waitwell.

Essuyez vos larmes, Monsieur; j'entends venir quelqu'un. Ce sera l'Hôte, pour nous recevoir.

SCENE II.

L'Hôte, après les premiers compliments, avoue qu'il y a depuis quelques semaines dans sa maison, un Etranger avec sa jeune femme. Il dit qu'il la croit enlevée, qu'il ignore son nom, mais que cette aimable personne reste toute la journée enfermée dans sa chambre, & ne fait que pleurer. Ce récit attendrit Sampson, qui engage l'Hôte à le conduire dans l'appartement de l'inconnue. Les Acteurs sortent.

SCENE III.

La toile du milieu se leve, & l'on voit la Chambre de Mellefont, qui y est assis dans un fauteuil & en déshabillé. Il se plaint d'avoir encore passé une nuit dans une agitation cruelle. Il appelle son valet Norton, & lui ordonne de l'habiller. Il lui dit : oh! ne me fais pas la grimace, plains-moi plutôt.... Moi, vous plaindre! répond Norton, je sais mieux placer ma compassion. Et dans le reste du Dialogue, il lui reproche fort adroitement son genre de vie dissolu, la mauvaise compagnie qu'il a fréquentée, la dissipation de ses biens, & sur-tout son commerce illicite avec la méchante Marwood. Mellefont lui répond : Remets-moi dans ce train de vie, il étoit vertueux au prix de celui où je me vois plongé maintenant. Je dissipai mon bien, il est vrai. Le châtiment me suit, & je n'éprouverai, que trop tôt tout ce que l'indigence a de plus dur & de plus humiliant. Je fréquentai des femmes vicieu-

ses, à la bonne heure. J'étois plus souvent séduit que je ne séduisois, & celles que je séduisois, vouloient toujours l'être. ... Mais je n'avois pas encore la conscience chargée d'une vertu corrompue. Je n'avois pas encore précipité l'innocence dans un abyme de malheurs. Je n'avois pas encore arraché une Sara des bras d'un pere qu'elle aime, ni forcée à suivre un coupable, qui d'aucune maniere n'étoit plus libre. Je n'avois...

SCENE IV.

Betty arrive en sanglottant, & raconte que sa Maîtresse a passé une fort mauvaise nuit, qu'ayant à peine fermé les yeux, elle s'est réveillée en sursaut, & est venue se jetter entre les bras de cette servante; qu'elle a tremblé comme une feuille, qu'une sueur froide a inondé son visage, & qu'elle desire de parler à Mellefont. Celui-ci veut se rendre chez elle; mais Betty dit qu'elle voudroit venir chez lui. Mellefont y consent & renvoie Betty pour lui dire qu'il l'attend.

SCENE V.

Mellefont reste avec Norton, qui s'écrie : mon Dieu, la pauvre Miss! Mellefont en est extraordinairement ému, & dit enfin : vois-moi verser la premiere larme, que j'ai répandue depuis mon enfance; donne-moi donc des conseils! Que ferai-je? Que lui dirai-je? Norton lui conseille de sortir avec Sara hors du Royaume, & de l'épouser; il lui promet qu'il sera embarqué le lendemain par ses soins. Mellefont répond que par-là il commettroit une nouvelle cruauté envers elle, que la cérémonie du mariage ne peut être faite qu'en Angleterre, à moins de se précipiter dans le plus grand malheur.

SCENE VI.

Courte & épiſodique. Sara arrive, & Norton eſt renvoyé.

SCENE VII.

Sara, vous êtes foible, il faut vous aſſeoir. Sara s'aſſied, & lui demande pardon de ce qu'elle l'inquiete chaque matin par ſes plaintes. Il lui répond très-poliment, & avec beaucoup de douceur. Sara le preſſe de faire bénir leur mariage; elle veut que ce jour ſoit deſtiné à cette cérémonie, après l'avoir différée depuis plus de deux mois : elle le conjure d'avoir de l'indulgence pour la façon de penſer de ſon ſexe, & lui raconte un ſonge effrayant qu'elle a eu la nuit derniere. Ce récit finit par ces mots : J'étois prête à tomber dans ce précipice, mon pied chanceloit déjà, lorſque je me vis retenue par une perſonne qui me reſſembloit beaucoup. Je voulus lui en témoigner ma plus vive reconnoiſſance, lorſqu'elle tira un poignard de ſon ſein. Je t'ai ſauvée me cria-t-elle, mais c'eſt pour te perdre. Elle élança ſur moi ſon bras armé..., &, hélas! je m'éveillai avec le coup mortel. Réveillée, je ſentis encore tout ce que ce coup mortel peut avoir de douloureux, ſans éprouver ce qu'il peut avoir d'agréable, lorſqu'on peut eſpérer de trouver la fin de ſes maux dans la fin de ſa vie. Mellefont cherche à combattre cette crainte par des argumens qui ne ſont pas communs. Il lui dit entr'autres : Quoi! ma chere, ma ſpirituelle Sara, prendroit-elle cette effrayante image pour autre choſe qu'un ſonge?... Que l'homme eſt infortuné! Son Créateur ne trouva-t-il donc pas aſſez de tourmens pour lui dans l'empire des réalités? Falloit-il, pour les augmenter, créer au-dedans de lui un empire d'imaginations beaucoup plus vaſte encore?... Oubliez tout ce tiſſu d'un vain

rêve.... Sara répond : c'eſt de vous que j'attends la force de l'oublier. Que ce ſoit l'amour ou la ſéduction, le bonheur ou le malheur, qui m'ait jetté dans vos bras, mon cœur eſt à vous, & le ſera éternellement. Mais je ne ſuis pas encore à vous, aux yeux de ce Juge qui a menacé de punir les tranſgreſſions les plus légeres de ſes commandements.... Mellefont interrompt : Ah ! puiſſent tomber ſur moi ſeul tous les châtiments. Hélas ! replique Sara, peut-il tomber ſur vous quelque choſe, dont je ne ſois atteinte en même-temps ?... Ne donne point de fauſſe interprétation à mes inſtances. Une autre Amante, qui, par un ſemblable faux pas, auroit riſqué ſon honneur, chercheroit peut-être à en regagner une partie par des nœuds légitimes. Moi, Mellefont, je n'agis point par ce motif, je ne veux connoître d'autre honneur au monde, que celui de vous aimer. Je voudrois être unie avec vous, non pour l'amour du monde, mais pour l'amour de moi-même. Je ne vous forcerai point à me déclarer votre épouſe, je ne porterai point votre nom, & vous tiendrez notre union auſſi ſecrete que vous le voudrez. Elle ne ſervira qu'à la tranquillité de ma conſcience.... Arrêtez, lui répond Mellefont, ou je meurs à vos yeux. Que je ſuis malheureux, de n'avoir pas le cœur de vous rendre encore plus infortunée ! Il cherche enſuite de lui faire comprendre que c'eſt pour ne pas perdre une ſucceſſion importante qu'il veut différer l'hymen. Dans ce diſcours il lui échappe le mot de vertu. Ma vertu ? interrompt Sara, ma vertu ? Ne me nommez pas ce mot !... Il m'étoit doux autrefois, maintenant il me frappe comme un coup de foudre.

Mellefont.

Quoi ? Celui qu'on nomme vertueux ne doit-il donc jamais avoir commis la moindre faute ? Une ſeule peut-elle avoir le funeſte effet de détruire toute une ſuite

d'années passées dans l'innocence ? S'il est ainsi, nul homme n'est vertueux ; la vertu n'est qu'un fantôme, qui s'évanouit dans les airs, lorsqu'on croit l'avoir embrassé ; en ce cas un être infiniment sage ne sauroit avoir mesuré nos devoirs sur nos facultés ; alors le plaisir de pouvoir nous punir est le premier but de notre existence ; alors.... Je m'effraie à l'aspect des conséquences terribles dans lesquelles votre pusillanimité doit vous envelopper. Non, Mademoiselle, vous êtes encore la même vertueuse Sara. Ah ! si vous vous regardez avec des yeux si séveres, de quel œil pouvez-vous m'envisager ?

Sara.

Avec les yeux de l'amour.... Mellefont la conjure au nom de ce même amour, de se patienter encore quelques jours. Il lui dit qu'il veut sacrifier la moitié de sa succession, pour faire servir l'autre à leur établissement ; qu'il est en traité pour cela, & qu'il attend à chaque instant la réponse. Qu'ils partiront dès qu'elle sera arrivée pour la France, où ils concluront leur hymen, & trouveront de nouveaux amis. Cruel, répond Sara, cette union ne sera donc point dans ma patrie ? Je la quitterai donc comme une criminelle, & comme telle, je dois m'abandonner aux flots ?... Non, Mellefont, vous ne sauriez être aussi barbare envers moi. Si je survis encore à la conclusion de votre accord, vous ne devez pas regretter un jour de plus, passé en Angleterre. Non, il faut que ce soit là le jour, où vous me fassiez oublier les tourments de tous les autres jours, que j'ai coulés ici dans les larmes. Il faut que ce soit le jour sacré.... Mais hélas ! quand viendra-t-il ?

Mellefont cherche à lui faire entendre, qu'il manqueroit à cette union la solemnité & l'appareil nécessaires. Sara est interdite par cette réflexion, & lui témoigne qu'elle seroit capable de lui inspirer quelque

doute sur la sincérité de son amour. Il lui répond: Puisse le premier moment de votre doute, être le dernier de ma vie. Ah, Sara! par où ai-je mérité que vous m'en fassiez prévoir même la possibilité. Je conviens que l'aveu que je vous ai fait de mes égarements passés, ne sauroit me faire honneur, mais il devroit au moins me procurer votre confiance. La libertine Marwood me retenoit dans ses filets, parce que je sentois pour elle ce qu'on prend si souvent pour amour, & ce qui l'est si rarement. Je porterois encore ses honteuses chaînes, si le Ciel n'avoit eu pitié de moi, & qu'il n'eût pas peut-être jugé mon cœur digne de brûler d'une plus belle flamme. Vous voir, ma chere Sara, & oublier toutes les Marwood du monde, n'étoit qu'un. Mais, qu'il vous en coûta, pour me retirer de semblables mains! J'étois trop familier avec le vice, & vous le connoissiez trop peu.

SCENE VIII.

Norton vient apporter une lettre à Mellefont, qui paroît consterné en voyant l'adresse. Sara en conçoit quelque soupçon, & sort.

SCENE IX.

Mollefont reconnoît que cette lettre vient de la Marwood; & ne peut comprendre comment elle a pu découvrir le lieu de sa retraite. Il donne la lettre à Norton pour l'ouvrir. Celui-ci y lit ces mots, que Mellefont interrompt plusieurs fois par ses exclamations. „ Ce sera tout autant que si je vous eusse écrit une „ longue lettre, si vous daignez honorer d'une petite „ réflexion, le nom que vous trouverez au bas de „ cette feuille. La peine de vous découvrir a été „ adoucie par l'amour, qui m'aidoit à vous chercher. „ Il m'a conduit sur vos pas. Je suis ici, & il dépend

„ de vous, ou d'attendre ma visite, ou de me prévenir par la vôtre. „

Mellefont furieux dit, qu'elle paiera de sa mort cette audace. Norton répond, de sa mort? Il ne lui en coûtera qu'un regard pour vous revoir à ses pieds. Songez, Monsieur, à ce que vous faites. Il ne faut pas que vous lui parliez, où bien le malheur de la pauvre Sara est décidé.

Mellefont croit qu'il est nécessaire de lui parler; qu'elle pourroit le venir trouver jusques dans l'appartement de Sara, & faire éclater toute sa fureur contre cette innocente victime. Il sort avec Norton.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre représente la Chambre de la Marwood dans une autre Hôtellerie.

Marwood en négligé, & *Anne.*

Marwood demande à sa Fille de chambre si la lettre a été rendue. Anne répond, oui, en propres mains. Marwood est inquiete sur l'effet qu'elle fera. Elle dit, que l'indulgence, l'amour & les prieres seront les seules armes qu'elle emploiera pour regagner le cœur de son traître de Mellefont; mais qu'elle compte le plus sur le pouvoir d'Arabelle; qu'il a arraché cet enfant de ses bras, pour la mettre en pension chez une Dame, à laquelle il avoit défendu expressément, le jour avant sa fuite, de la faire voir à une certaine Marwood, qui pourroit la réclamer, sous prétexte d'être sa mere; & elle ajoute: Je reconnois à cet ordre la différence qu'il met entre nous deux. Il regarde Arabelle comme une partie précieuse de lui-même, & moi comme une misérable, qui avec tous ses attraits l'a rassasié jusqu'au

dégoût.... Quelle ingratitude! s'écrie Anne. Ah! dit Marwood, rien n'attire plus infailliblement l'ingratitude, que les complaisances qui sont au-dessus de toute reconnoissance.

SCENE II.

Un Domestique vient annoncer Mellefont. La Marwood compose son visage, & s'exerce à prendre un air calme.

SCENE III.

Mellefont, Marwood, Anne.

Dans cette Scene Marwood déploie tout son art pour regagner Mellefont.

Mellefont entrant d'un air farouche.

Ah, Marvood!...

Marwood, qui court au-devant de lui les bras ouverts & d'un air riant.

Mellefont à part.

Quel regard assassin!

Marwood.

Il faut que je vous embrasse, infidele, mais, cher déserteur!... Partagez donc ma joie!... Pourquoi vous arracher à mes caresses?

Mellefont.

Marwood, je m'attendois de votre part à une autre réception.

Marwood.

Comment! Peut-être à plus de tendresse? A plus de transports? Infortunée, que ne puis-je exprimer tout ce que je sens! Mon cœur tremble de joie de

vous revoir, de vous ferrer contre mon fein. Voyez Mellefont, la joie a auffi fes larmes. Vous les faites couler ces enfants de la douce volupté.... Mais hélas! larmes perdues! fa main ne les feche point.

Mellefont.

Marwood, les temps font paffés, où de pareils difcours m'euffent enchanté. Il faut maintenant me parler d'un autre ton. Je viens pour entendre vos derniers reproches, & y répondre.

Marwood.

Quels reproches pourrois-je vous faire, Mellefont? aucuns.

Mellefont.

Vous auriez donc pu, je penfe, m'épargner le chemin.

Marwood.

Petit homme fingulier, pourquoi voulez-vous me forcer de faire mention d'une bagatelle, que je vous ai pardonnée en l'apprenant? Une courte infidélité, un tour que m'a joué votre galanterie, & non pas votre cœur, ne mérite point de reproches. Venez, badinons-en.

Mellefont.

Vous vous trompez. Mon cœur y a plus de part qu'à toutes nos intrigues amoureufes, auxquelles je ne puis plus fonger qu'avec horreur.

Marwood.

Votre cœur, Mellefont, eft un petit folichon qui eft toujours la dupe de votre imagination. Croyez-moi, je le connois mieux que vous. Si ce n'étoit pas le meilleur, & le plus fidele cœur du monde, me donnerois-je tant de peine pour le conferver?

Mellefont.

Pour le conserver? Vous ne l'avez jamais possédé, vous dis-je?

Marwood.

Et moi je vous dis, que je le possede encore dans le fond.

Mellefont à part.

Quel serpent! Le meilleur parti que je puisse prendre, est de la fuir.... Dites-moi en peu de mots, Marwood, pourquoi vous m'avez suivi? Ce que vous disiez encore de moi? Mais dites-le sans ce sourire, sans ce regard qui m'épouvante, & où je crois voir l'enfer & ses séductions.

Marwood confidemment.

Ecoute, mon cher Mellefont; je vois bien ce qui se passe dans ton ame. Ton goût & tes desirs sont maintenant tes Tyrans. Eh bien, soit, il faut les laisser bouillonner. S'opposer à leurs mouvements impétueux, seroit folie. Le plus sûr moyen de les endormir, & de les vaincre, c'est de leur laisser un champ libre. Ils se détruisent eux-mêmes. Peux-tu me reprocher, petit volage, que jamais j'aie été jalouse, quand des attraits plus puissants que les miens, te rendoient infidele pour un temps? Je ne t'enviois jamais ce changement, auquel il y avoit toujours plus à gagner qu'à perdre pour moi. Tu retournois chaque fois avec plus d'ardeur dans mes bras, où je te retenois comme dans des liens doux & légers, mais non pas dans des chaînes pesantes. N'ai-je pas été souvent ta confidente, quand même tu n'avois rien à confier que les faveurs, dont tu me privois pour les prodiguer à d'autres? Pourquoi me crois-tu donc capable de faire éclater aujourd'hui, pour la premiere fois, un caprice contre toi, auquel

auquel je cesse d'être autorisée, peut-être, hélas! y ai-je déjà perdu tous mes droits? Si tes feux pour la belle Campagnarde ne sont pas encore évaporés, si tu sens encore pour elle la premiere ardeur de l'amour, si tu ne peux encore te passer de sa jouissance, qui t'empêche de lui être dévoué aussi long-temps que tu voudras, faut-il pour cela que tu fasses le projet insensé de vouloir fuir avec elle hors du Royaume?

Mellefont.

Marwood, votre langage est conforme à votre caractere, dont je ne reconnus jamais si bien la laideur, que depuis le temps que j'ai appris, dans le commerce d'une amie vertueuse, à distinguer l'amour de la volupté.

Marwood.

Mais voyez donc! Ta nouvelle Infante seroit-elle par hasard une fille à beaux sentiments? Vous autres hommes ne savez jamais ce que vous voulez. Tantôt ce sont les équivoques les moins gazées, les discours les plus scabreux, par lesquels nous pouvons vous plaire; tantôt nous vous ravissons quand nous ne parlons que vertu, & que nous semblons avoir les sept Sages de Grece sur notre langue. Le pis est, que vous vous lassez également de l'un & de l'autre. Le tour viendra assez tôt à ta belle Dévote. Veux-tu que je fasse un petit calcul? Au moment présent, tu es dans l'accès le plus violent vis-à-vis d'elle, & je lui donne encore deux, ou tout au plus, trois jours. A cette époque succédera un amour passablement tranquille, auquel j'accorde huit jours. La semaine d'après, tu ne penseras qu'accidentellement à cet amour. La troisieme, tu t'en feras souvenir, & quand tu feras las de te l'entendre rappeller, tu te verras réduit si promptement à la plus parfaite indifférence, que je puis à peine donner la quatrieme semaine à ce dernier changement.... Ainsi, calcul fait, voilà environ un mois,

Mellefont, que je veux bien t'accorder avec plaisir; pourvu que tu me permettes de ne pas te perdre de vue.

Mellefont.

Vous recherchez en vain toutes les armes avec lesquelles vous avez autrefois triomphé de moi. Une résolution vertueuse me met en sûreté contre votre esprit. Cependant je ne veux plus m'exposer, ni à l'une, ni à l'autre. Je sors, & n'ai plus rien à vous dire, sinon, que vous me verrez en peu de jours lié d'une maniere qui vous fera perdre tout espoir de me voir retourner jamais à un honteux esclavage. Vous aurez vu ma justification, par la lettre que je vous ai fait remettre avant mon départ.

Marwood.

Il est bon que vous me fassiez souvenir de cette lettre. Dites-moi, de grace, par qui vous l'aviez fait écrire?

Mellefont.

Ne l'avois-je pas écrite moi-même?

Marwood.

Nenni! Le commencement, dans lequel vous me faisiez je ne sais quelle supputation des sommes que vous prétendez avoir depensées avec moi, étoit sûrement écrit par quelque cabaretier, & le reste, tout farci d'arguments théologiques, par un trembleur. Quoi qu'il en soit, je veux bien y répondre sérieusement. Quant au point principal, vous savez que tous vos présents sont encore chez moi. Je n'ai jamais envisagé vos billets de banque, vos diamants, comme mon bien, & j'ai maintenant rapporté le tout, pour le remettre dans les mêmes mains qui me l'avoient confié.

Mellefont.

Gardez tout, Marwood, gardez tout.

Marwood.

Et moi, je n'en veux garder rien. Sans votre personne, quel droit y aurois-je? Quand même vous ne m'aimeriez plus, vous me devez cependant la justice de croire, que je ne suis pas une Amante vénale, qui s'enrichit indifféremment de toute sorte de butin. Venez, Mellefont, vous allez tout-à-l'heure être aussi riche que vous le seriez resté, peut-être sans notre connoissance, & peut-être point.

Mellefont.

Quel esprit, qui a juré ma perte, parle maintenant par votre bouche? Une voluptueuse Marwood, ne sauroit penser si noblement.

Marwood.

Nommez-vous cela noblement? Je ne l'appelle qu'équitablement. Non, Monsieur, non, je ne prétends point que vous me passiez cette restitution en ligne de compte. Elle ne me coûte rien, & je prendrois pour un affront le plus petit remerciement que vous voudriez m'en faire, parce que le vrai sens en seroit. » Marwood, je vous » prenois pour une lâche trompeuse, je vous remer» cie de ce qu'au moins vous n'ayiez pas voulu l'être » envers moi. »

Mellefont.

Il suffit, Madame, il suffit! Je suis, puisque ma malheureuse étoile me menace de m'envelopper dans un combat de générosité, dans lequel j'aimerois le moins à succomber.

Marwood.

Fuyez donc; mais emportez aussi tout ce qui pour-

roit me rappeller votre souvenir. Indigente, méprisée, sans honneur, & sans amis, je risquerai alors encore une seule fois, d'exciter votre compassion. Je ne vous présenterai dans la malheureuse Marwood, qu'une infortunée, qui vous a sacrifié sa naissance, sa fortune, sa vertu & sa conscience. Je ne ferai que vous rappeller le premier jour, où vous me vîtes & m'aimâtes, le premier jour où je vous vis, & vous aimai; cette premiere déclaration timide, qu'en bégayant, vous fîtes à mes pieds de votre amour; cet aveu que vous me forçâtes de vous faire de mon tendre retour; vos regards, vos embrassements enflammés qui suivirent cet aveu; ce silence éloquent dans lequel nos sens occupés l'un de l'autre, nous faisoient lire dans nos yeux les pensées les plus secretes de notre ame.... Je vous ferai ressouvenir de toutes ces choses, & de l'ivresse de notre joie. Alors embrassant vos genoux, je ne cesserai de vous demander le seul & dernier présent que vous ne pourrez me refuser sans rougir... la mort de vos mains.

Mellefont.

Barbare! Je serois encore prêt à donner ma vie pour vous. Demandez-la, mais ne faites plus de prétentions sur mon amour. Je suis forcé de vous quitter, Marwood, ou de me rendre l'horreur de la nature entiere. Je ne suis que trop coupable en m'arrêtant ici, & en écoutant vos discours. Adieu! vivez heureuse!

Marwood l'arrêtant.

Vous me quittez ainsi?... Anne, je vois bien que mes prieres seules sont impuissantes. Va me chercher mon Intercesseur, qui peut-être me rendra plus en ce seul moment, qu'il n'a reçu de moi.

Anne sort.

Mellefont.

Quel Intercesseur, Marwood?

Marwood.

Dont il n'a pas tenu à vous de me priver. La nature portera ses plaintes à votre cœur par un chemin plus court....

Mellefont.

Je frissonne. Vous n'aurez pas, j'espere....

SCENE IV.

Arabelle, Anne, Mellefont, Marwood.

Mellefont.

Que vois-je? c'est elle! Marwood, comment avez vous osé?...

Marwood.

Serai-je mere en vain?... Viens, Arabelle, viens! revois ici ton protecteur, ton ami, ton... Ah! que le cœur te dise ce qu'il peut être de plus que ton protecteur & ton ami.

Mellefont détournant le visage.

Dieu! que deviendrai-je ici?

Arabelle, qui s'approche d'un air timide.

Est-ce vous, Monsieur? Etes-vous notre Mellefont?... Mais non, Madame, ce n'est pas lui... Ne me regarderoit-il point si c'étoit lui? Ne me serreroit-il pas entre ses bras? Ne l'a-t-il pas toujours fait? Enfant malheureux que je suis! Qu'ai-je donc fait pour le fâcher? Cet ami, ce cher Monsieur, qui me permettoit de m'appeller sa fille?

Marwood.

Vous vous taiſez, Mellefont ? Vous n'accordez pas un regard à cette pauvre innocente ?

Mellefont.

Hélas !

Arabelle.

Eh, Madame ! il ſoupire. Qu'a-t-il ? Ne ſaurions nous l'aider ? Ni vous, ni moi ? Soupirons donc au moins avec lui.... Ah, le voilà qui me regarde !... Non, il détourne le viſage ! Il regarde vers le Ciel ! Que deſire-t-il ? Que demande-t-il au Ciel ? Puiſſe-t-il donc lui accorder tout ; dût-il même me refuſer tout en échange !

Marwood.

Va, mon enfant, va te jetter à ſes pieds ! Il veut nous quitter, il veut nous abandonner à jamais.

Arabelle ſe jettant à ſes pieds.

M'y voilà déjà. Vous, nous quitter ? Vous, nous abandonner pour toujours ? N'étoit-ce pas déjà une petite éternité que nous avons été privées de vous ? Vous perdrons-nous encore ? Vous avez donc dit ſi ſouvent que vous nous aimiez ? Quitte-t-on donc ceux qu'on aime ? En ce cas, il faut bien que je ne vous aime point ; car je ſouhaite de ne vous quitter jamais ; non, jamais ; auſſi ne vous quitterai-je jamais.

Marwood.

Je t'aiderai à prier, mon enfant ; aſſiſte-moi de ton côté... Eh bien, Mellefont ! vous me voyez auſſi à vos genoux..

Mellefont l'arrête au moment qu'elle veut se jetter à terre.

Marwood, dangereuse Marwood... Et vous aussi, ma chere Arabelle, vous agissez contre votre Mellefont? Il la releve.

Arabelle.

Moi, contre vous?...

Marwood.

Quelle est votre résolution, Mellefont?

Mellefont.

Ce qu'elle ne devroit jamais être Marwood, ce qu'elle ne devroit jamais être!

Marwood l'embrassant.

Ah! je le sais trop bien, que la droiture de votre cœur a toujours triomphé du caprice de vos desirs.

Mellefont.

Ne livrez plus d'assauts à ce cœur. Je suis déjà ce que vous voulez que je sois; un parjure, un séducteur, un ravisseur, un assassin.

Marwood.

Oui, vous le serez quelques jours dans votre imagination; mais après vous reconnoîtrez que je vous ai empêché de le devenir effectivement. Arrangez-vous seulement pour retourner avec nous.

Arabelle le caressant.

Ah, oui, faites-le, faites-le donc!

Mellefont.

Retourner avec vous! Eh, le puis-je?

Mellefont.

Il ne manquoit plus à Marwood, que d'employer contre moi le ſecours de ma conſcience! Mais ſuppoſé que ce que vous dites fût juſte, ne faudroit-il pas que j'euſſe un front d'airain, pour le propoſer moi-même à l'infortunée Sara?

Marwood.

J'ai pris des ſoins d'avance pour vous épargner cette confuſion. Il faut que je l'avoue. Dès que j'ai ſu le lieu de votre ſéjour, j'en ai fait avertir ſous main le vieux Sampſon. Il en a été tranſporté de joie, & a voulu ſur le champ ſe mettre en chemin. Je m'étonne qu'il ne ſoit pas déjà ici.

Mellefont.

Que dites-vous?

Marwood.

Atttendez tranquillement ſon arrivée, & n'en faites rien remarquer à Mademoiſelle Sara. Je ne veux pas même vous retenir plus long-temps. Allez la rejoindre. Elle pourroit prendre des ſoupçons. Mais je me flatte de vous revoir encore aujourd'hui.

Mellefont.

O Marwood! quelles étoient mes intentions, en venant vers vous, & quelles ſont-elles en vous quittant!.... un baiſer, ma chere Arabelle!....

Arabelle.

Celui-là étoit pour vous; mais il m'en faut un pour moi. Revenez donc bientôt, je vous en prie.
Mellefont ſort.

SCENE V.

Marwood, Arabelle, Anne.

Marwood, après avoir repris haleine.

Victoire, ma chere Anne ! mais qui m'a bien coûté !... Approche ce fauteuil ; je n'en puis plus... (*elle s'assied*) il étoit temps qu'il se rendît. S'il avoit hésité encore un moment, je lui aurois montré une toute autre Marwood.

Anne.

Ah, Madame ! quelle femme êtes-vous ? je ne sais qui pourroit vous résister.

Marwood.

Il ne m'a résisté que trop long-temps ; & certainement je ne lui pardonnerai pas de m'avoir presque mis dans le cas de me jetter à ses pieds.

Arabelle.

Oh, que non ! Il faut lui pardonner tout. Il est si bon, si bon....

Marwood.

Tais-toi, petite folle !

Anne.

Vous saviez le prendre par son côte foible. Mais rien, je crois, ne l'a plus touché que le désintéressement avec lequel vous lui offriez la restitution de tous ses présents.

Marwood.

Je le crois comme toi, ha, ha, ha ! (Elle rit d'un air dédaigneux.)

Anne.

Pourquoi riez-vous, Madame? ſi ce n'étoit pas votre ſérieux, vous riſquiez beaucoup. Suppoſons qu'il vous eût priſe au mot.

Marwood.

Va, va; il faut connoître ſes gens.

Anne.

Allons, il faut convenir.... Mais vous auſſi, Mademoiſelle Arabelle, vous avez fort bien joué votre rôle, fort bien.

Arabelle.

Et pourquoi donc? Pouvois-je faire autrement? Je ne l'avois pas vu depuis ſi long-temps. Vous n'êtes pas fâchée, j'eſpere, Madame, que je l'aime tant? Je vous aime tout autant que lui, tout autant.

Marwood.

Cela ſuffit. Je te pardonne cette fois, que tu ne m'aimes pas plus que lui.

Arabelle.

Cette fois? (*elle ſanglotte.*)

Marwood.

Tu pleures, je crois! Et pourquoi donc?

Arabelle.

Oh, que non. Je ne pleure point. Ne vous fâchez pas. Je vous aimerai tant, tant, tous les deux, qu'il me ſera impoſſible de vous aimer plus ni l'un ni l'autre.

Marwood.

Mais voyez donc.

Marwood.

Doucement, Mellefont, ou je commencerai à tenir le même langage.

Mellefont.

Je ne reviens, que pour ne plus vous laiſſer un moment ſur mon ſujet dans une erreur, qui pourroit me rendre mépriſable, même à vos yeux.

Arabelle.

Ah, Anne!

Mellefont.

Regardez-moi tant qu'il vous plaira d'un air furieux.... Pouvois-je un ſeul inſtant balancer, entre une Marwood & une Sara, au point que j'ai penſé me déterminer en faveur de la premiere?

Arabelle.

Ah, Mellefont!

Mellefont.

Ne tremblez point, ma chere Arabelle. C'eſt auſſi pour vous que je reviens. Donnez-moi la main, & ſuivez-moi hardiment.

Marwood les retenant l'un & l'autre.

Qui doit-elle ſuivre, traître!

Mellefont.

Son pere.

Marwood.

Va, miſérable; & apprends auparavant à connoître ſa mere.

Mellefont.

Je la connois. Elle fait la honte de sa famille....

Marwood.

Amenez-la, Anne!

Mellefont voulant l'arrêter.

Restez, Arabelle.

Marwood.

Point de violence, Mellefont, ou bien....
Anne amene Arabelle.

SCENE VII.

Mellefont, Marwood.

Marwood.

Nous voici seuls. Dites-moi, encore un coup, si vous persistez dans le dessein de me sacrifier à une jeune folle?

Mellefont à ce mot entre dans une colere excessive, & Marwood répond à ses discours par les plus grands emportements. Tous les deux se font les reproches les plus atroces, & la Marwood furieuse, finit par menacer Mellefont, qu'elle immolera Arabelle à sa vengeance.... Tu m'entends, lui dit-elle, tremble pour ton Arabelle! Sa vie ne portera point à la postérité le souvenir de mon amour méprisé. Ma cruauté éternisera ce souvenir. Reconnois en moi une nouvelle Médée!... Mellefont effrayé, lui répond, Marwood, la rage vous possede.

Marwood.

Ah! vous me faites souvenir, que je n'exerce pas encore ma rage contre celui qui le mérite le plus. Le pere en sera la premiere victime. Il sera déjà dans

l'autre monde quand l'ame de sa fille le suivra lentement, & avec mille soupirs.

Elle tire un poignard de son sein, & se jette sur lui en s'écriant:

Meurs donc, traître!

Mellefont, lui saisit le bras, & la désarme.

Monstre! qu'est-ce qui m'empêche de tourner ce même poignard contre toi?... Mais continue à vivre. Ton châtiment doit être réservé à d'autres mains.

Marwood.

O Ciel! qu'ai-je fait? Mellefont....

Mellefont.

Votre repentir ne m'en imposera point! Vous ne regrettez point d'avoir voulu me porter le coup mortel, mais de n'avoir pu le frapper.

Marwood.

Rendez-le-moi, ce couteau qui s'est égaré; rendez-le-moi, & vous verrez tout-à-l'heure, pour qui je l'avois aiguisé. C'étoit uniquement pour percer ce sein, qui depuis long-temps ne peut plus contenir un cœur prêt à renoncer à la vie, plutôt qu'à votre amour.

Mellefont.

Anne!

Marwood.

Qu'allez-vous faire, Mellefont?

SCENE VIII.

Anne arrive toute effrayée.

Mellefont.

Anne, as-tu entendu quelle furie est ta Maîtresse?

ſache que je redemanderai Arabelle de tes mains. Je ſaurai bientôt mettre cet enfant innocent, en parfaite ſûreté. La juſtice ſaura lier le bras d'une mere auſſi cruelle & auſſi meurtriere... Il veut ſortir. Marwood l'arrête par de feintes careſſes. Mellefont lui dit qu'il n'y a qu'un ſeul moyen pour calmer ſon juſte courroux, c'eſt de retourner dans ce même moment à Londres, & d'abandonnèr Arabelle à ſes ſoins. Qu'il y fera reconduire cet enfant ſous une autre conduite. Marvood y conſent, & ne lui demande qu'une ſeule & derniere grace, qui eſt de lui faire voir une ſeule fois Sara. Mellefont balance, & combat cette envie. La Marwood cherche à obtenir cette faveur par toutes ſortes de perſuaſions & d'artifices ; enfin il ſe laiſſe gagner à condition, que la Marwood paroîtra ſous le nom d'une parente, qui s'intéreſſe à leur ſort commun, qu'elle ne fera qu'une ſeule viſite à Sara, & partira inceſſamment après pour Londres. Il ſort en diſant qu'il va l'annoncer à Sara. La Morwood le ſuit, & dit à Anne en ſortant : Hélas, ma chere Anne! pourquoi nos forces ne ſont-elles pas auſſi grandes que notre courage! Viens m'habiller. Je ne renonce pas encore à mon projet. Il faut commencer par les endormir dans la ſécurité. Allons.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

Le Théâtre repréſente la Salle dans la premiere Hôtellerie.

Le Chevalier Sampſon & Waitwell.

Le Chevalier donne à ſon Domeſtique une lettre, pour la porter à Sara, qu'il veut préparer par-là, à recevoir ſa viſite, & à retourner dans ſes bras paternels.

nels. Waitwell lui demande ce qu'il a résolu à l'égard de Mellefont. Sampson répond, qu'il ne peut séparer Mellefont de l'Amant de sa fille, & s'accuse d'avoir été lui-même la principale cause du malheur qui lui arrive, par l'accès facile qu'il lui a accordé dans sa maison, & par les sentiments d'estime & de reconnoissance qu'il a inspirés à sa fille, pour cet habile Séducteur, dont il se croit maintenant trop heureux de pouvoir faire son gendre. Il craint seulement de le voir encore trop attaché à la Marwood, pour y renoncer en faveur d'une fille, qui n'a plus rien laissé à desirer à sa passion, & qui connoît si peu l'art de captiver, que possedent les coquettes.

SCENE II.

(*L'appartement de Sara.*)

Sara, Mellefont.

Mellefont prévient Sara sur la visite de la Marwood, qu'il lui annonce sous le nom d'une de ses parentes, appellée Lady Selmes. Sara cherche à s'en défendre, cependant Mellefont l'y fait consentir à la fin, par toutes sortes de caresses & de motifs captieux, mais bien délicatement amenés. Il sort pour chercher cette prétendue parente.

SCENE III.

Waitwell, Sara.

Betty fait entrer Waitwell. Sara est frappée de le voir, & craint qu'il ne vienne lui apporter la nouvelle de la mort de son pere. Elle ne lui donne pas le temps de parler, & se désespere. Waitwell parvient enfin à lui dire, que le digne Chevalier Samp-

ſon, le meilleur des peres, vit encore, & qu'il eſt rempli de tendreſſe pour ſa fille. Sara s'écrie : Ah! s'il m'aime encore, il doit donc me plaindre. Non, non, c'eſt ce qu'il ne ſauroit faire. Ne vois-tu donc pas combien chaque ſoupir qu'il perdroit pour moi, aggraveroit mon crime? La juſtice du Ciel ne mettroit-elle pas ſur mon compte chaque larme que je lui arrache? Quoi? je lui coûte des larmes? Et d'autres larmes que des larmes de joie?... Contredis-moi donc Waitwell! Non, il n'aura ſenti tout au plus, que quelques légers mouvements du ſang, que la moindre réflexion fait calmer. Il n'en ſera pas venu juſqu'aux pleurs. N'eſt-ce pas Waitwell, il n'en eſt pas venu juſqu'aux pleurs?... Waitwell en s'eſſuyant les yeux, dit : Non, il n'en eſt pas venu juſqu'aux pleurs.... Sara répond : Hélas! ta bouche dit non, mais tes propres larmes diſent oui. Waitwell lui préſente une lettre de ſon pere, qu'elle balance d'accepter ſans ſavoir ce qu'elle contient. Waitwell lui répond : De l'amour, du pardon, peut-être auſſi un repentir ſincere d'avoir voulu employer les droits de la rigueur paternelle contre un enfant, pour lequel combattent les privileges de la tendreſſe paternelle. Enfin vous obtenez la liberté de diſpoſer de votre cœur, & de votre main.

Sara.

Ah! c'eſt là juſtement ce que je crains. Je n'ai pas le courage d'affliger un pere tel que lui, & encore moins de le voir réduit par cette même affliction, par ſon amour, auquel j'ai renoncé, juſqu'au point de conſentir à tous les écarts, auxquels une malheureuſe paſſion m'a ſéduite. Si ſa lettre contenoit tout ce que peut dire en pareil cas un pere irrité, je la lirois à la vérité en frémiſſant, mais je pourrois néanmoins la lire; je pourrois oppoſer à ſa colere, une ombre de juſtification, & l'irriter par-là davantage. Je me tranquilliſerois au moins, en penſant qu'une violente colere

ne laisse pas de place à un chagrin cuisant, & que celle-là se convertiroit enfin en mépris amer pour moi; que l'indifférence succéderoit à ce mépris; que mon pere auroit le cœur en repos, & je n'aurois pas le reproche à me faire de l'avoir rendu malheureux à jamais...

Waitwel continue à persuader Sara d'ouvrir la lettre; elle s'en défend avec beaucoup de délicatesse & de grandeur de sentiments, & finit par dire: être infortunée toute seule, & sans mon pere, c'est là ce que je demande tous les jours au Ciel; mais être heureuse toute seule, & sans lui, c'est ce que j'abhorre....

Waitwell voyant qu'il ne peut rien gagner sur son esprit, par la voie de l'attendrissement, s'avise d'un autre expédient, & la trompe, en lui disant qu'il n'a osé lui dire tout ce que la lettre contient, pour ne pas l'effrayer, mais qu'au fond elle n'est que trop dure & trop amere. Sara, séduite par ce discours, ouvre la lettre en tremblant, mais y trouvant d'abord ces mots, *Fille uniquement chérie*, elle s'irrite contre Waitwell, & le traite de vieux imposteur. Il lui demande pardon, & s'en excuse, en disant qu'il n'a pu se résoudre à rapporter à un aussi bon pere une lettre qu'on n'auroit pas daigné ouvrir; & plutôt que de lui causer un pareil chagrin, il aimeroit mieux fuir aussi loin, que ses vieilles jambes peuvent le porter; & il ajoute: Je m'imagine qu'un pere est toujours pere, & qu'un enfant, quand même il seroit tombé dans quelque égarement, reste toujours un enfant; qu'il conviendroit que, sans penser toujours à votre faute, vous cherchiez l'occasion de l'expier, & qu'après qu'un pere aussi tendre a fait le premier pas pour la réconciliation, il ne doive point vous en coûter à faire le second... Sara paroît ébranlée par cette réflexion; mais elle s'écrie: Ah! mon pere seroit obligé de me pardonner trop! Waitwell répond: N'est-ce pas un grand plaisir pour un cœur généreux de pouvoir pardonner? En-

vieriez-vous à votre pere cette douce volupté?... Je crois que votre refus ne vient que d'une crainte fort louable, que d'une timidité vertueuse. Ceux qui sont capables d'accepter, sans la moindre répugnance, un grand bienfait, en sont rarement dignes. Mais la méfiance de nous-mêmes, ne doit pas passer ses justes bornes....

Sara se résout enfin à lire la lettre, & après avoir lu un instant tout bas, elle s'écrie : Ah, Waitwell ! quel pere ! Il nomme ma fuite une absence. Que cette expression douce la rend coupable!... Ecoute donc ! Il se flatte que je l'aime encore. Il se flatte!... Il me prie.... Un pere qui prie sa fille coupable !... d'oublier son excès de rigueur, & de ne le pas punir plus longtemps par mon éloignement.... Encore plus ! Il me remercie de lui avoir fait naître l'occasion de me montrer toute l'étendue de son amour paternel. Malheureuse occasion ! Ah ! que ne dit-il aussi, qu'elle lui a fait connoître toute l'étendue de la désobéissance filiale ! Non, il ne dit pas un mot de mon crime.... Il viendra chercher lui-même ses enfants. Ses enfants, Waitwell ! Ai-je bien lu ?... Oui. Hélas, je succombe ! Il dit que celui-là mérite en tout sens d'être son fils, sans lequel il ne pourroit point avoir de fille.... Oh ! plût à Dieu qu'il ne l'eût jamais eue cette fille infortunée !... Laisse-moi seule, Waitwell. Il demande une réponse, & je vais la faire en ce moment. Viens la prendre dans une heure. Ton zele me charme. Il est peu de domestiques qui soient amis de leurs maîtres.... Waitwell replique, en sortant : Ah ! si tous les Maîtres ressembloient au Chevalier Sampson, il faudroit que les valets fussent des monstres, s'ils ne laissoient pas leur vie pour eux.

SCENE IV.

Sara seule.

Qui l'auroit dit, il y a un an, que je me verrois obligée de répondre à une telle lettre, & dans des circonstances semblables?... Elle prend la plume & écrit, en faisant de temps en temps quelques tristes réflexions; mais enfin elle est interrompue, par l'arrivée de Mellefont & de la Marwood.

SCENE V.

Marwood, Mellefont, Sara.

Mellefont présente la Marwood à Sara, sous le nom de Lady Solmes, sa parente. La Marwood paroît frappée de la beauté & de l'esprit de sa rivale, & tombe dans une espece de rêverie, dont elle ne sort qu'en entendant parler de la lettre du Chevalier Sampson à sa fille. Sara donne cette lettre à Mellefont, qui reste immobile après l'avoir lue. Elle lui dit: Eh bien, Mellefont, vous vous taisez? Non, cette larme qui s'échappe de vos yeux, m'en dit beaucoup plus que votre bouche ne pourroit exprimer.

Marwood à part.

Quel tort ne me suis-je point fait? Imprudente que j'étois!

Mellefont.

Hélas, Sara! pourquoi faut-il que nous ayions affligé cet homme divin? Oui certes, un homme divin; car qu'y a-t-il de plus divin que pardonner?... Aurions-nous osé espérer seulement un dénouement aussi heureux? Quelle félicité m'attend! Mais que la persuasion de n'en pas être digne me sera douloureuse!

Marwood à part.

Faut-il écouter un pareil discours?

Sara.

Que ces sentiments justifient bien l'amour que je vous porte!

Marwood.

A quel contrainte affreuse suis-je réduite!... Elle cherche à jetter de la méfiance dans le cœur de Sara & de Mellefont, en disant que la lettre ne prouve rien; que cette bonté paternelle si inopinée, pourroit bien être une feinte, un piege tendu.... Sara répond qu'elle lui pardonne ce soupçon, parce qu'elle ne connoît pas son pere, qui est incapable de s'abaisser jusqu'aux ruses & aux trahisons..... Marwood commence en cet endroit à trembler, & dit qu'une petite foiblesse l'oblige à prendre l'air. Mellefont lui donne la main pour la reconduire chez elle. Sara reste un moment seule, la plaint, & veut se remettre à écrire.

SCENE VI.

Betty, Sara.

Betty vient l'interrompre; elle s'étonne de ce que la visite a été si courte, & croit remarquer dans la physionomie de Sara quelque chose de plus calme, & de plus gai qu'à l'ordinaire. Celle-ci répond que c'est l'effet de la lettre de son pere, & qu'elle veut aller trouver Mellefont, pour l'engager à joindre une réponse au Chevalier Sampson à la sienne, pour lui témoigner leur reconnoissance commune... Elles sortent.

SCENE VII.

Le Théâtre change, & représente la Salle.

Le Chevalier Sampson, Waitwell.

Sampson.

Tu as versé par ton récit du baume dans mon cœur, mon cher Waitwell. Je revis, son retour prochain semble me ramener vers ma jeunesse, autant que sa fuite m'avoit approché du tombeau. Elle m'aime encore! Tous mes desirs sont satisfaits. Retourne-y bientôt. A peine puis-je attendre le moment où je vais la serrer dans ces mêmes bras, que j'avois étendus avec tant d'ardeur vers la mort. Un vieillard tel que moi, a tort de serrer si étroitement les liens qui peuvent l'attacher à la vie. La derniere séparation n'en devient que plus douloureuse....

Il finit par rendre grace à la Providence du retour de sa fille, & ajoute : Ah! que la reconnoissance est foible dans une bouche mortelle! Mais je pourrai bientôt l'exprimer plus dignement dans une éternité bienheureuse....

Waitwell lui témoigne combien il est charmé de voir que la joie est retournée dans son cœur, & lui fait sentir combien il a partagé sa douleur. Sampson lui dit : Ne te considere plus, dès ce moment, comme mon Domestique ; tu as mérité depuis long-temps de jouir d'une vieillesse plus décente.... Sois seulement cette fois encore l'ancien Waitwell, qui jamais n'a trompé ma confiance. Cours, & tâche de me rapporter sa réponse dès qu'elle sera achevée.... J'y vole, répond Waitwell ; mais une pareille course n'est pas un service que je sois obligé de vous rendre, c'est une récompense que vous accordez à mon zele officieux.

Ils sortent.

Fin du troisieme Acte.

Mellefont.

Eh bien ! oui, Mademoiselle, notre bon, notre meilleur pere.... Fort jeune encore j'ai cessé de prononcer ce doux nom ; fort jeune aussi le sort me fit oublier celui de mere.

Sara.

Et moi je n'eus jamais le bonheur de le nommer. Ma vie fut sa mort. Je privai ma mere du jour involontairement, & peu s'en est fallu que je ne sois devenue aussi la meurtriere de mon pere.... Peut-être la suis-je déjà ! C'est moi qui lui ai ravi les années, les jours & les moments, que le chagrin, que je lui causai, diminuera du terme de sa carriere... Sans moi, il auroit vêcu plus long-temps. Tristes remords, que sans doute je n'aurois jamais eus à me faire, si une mere tendre eût conduit ma jeunesse.... Pourquoi, Mellefont, me regardez-vous si tendrement ? Vous avez raison ; une mere, à force de m'aimer, seroit peut-être devenue mon tyran, & je ne serois pas à Mellefont.... Mais ne nous arrêtons pas plus long-temps. Je vais achever ma lettre, je vous la montrerai, & j'espere que vous me ferez lire la vôtre.

Mellefont.

Chaque mot sera soumis à votre décision, hors ce que je dirai pour vous justifier ; car je sais que vous ne vous croyez pas aussi innocente que vous l'êtes.

Il reconduit Sara jusqu'à la Coulisse.

SCENE II.

Mellefont seul.

Il se promene en rêvant profondément, & dit enfin : Quelle énigme me suis-je à moi-même ? Que dois-je

penser de moi ? Suis-je un insensé ? Suis-je un scélérat ? Ou bien l'un & l'autre ?... J'adore Sara. Je sacrifierois mille fois ma vie pour Sara, elle qui m'a sacrifié sa vertu.... & cependant je crains le moment, qui, à la face du monde entier, me donnera sa possession. Il est maintenant inévitable, car son pere est réconcilié... Je suis captif de Sara, mais un prisonnier relâché sur sa parole. Cette idée est flatteuse. Pourquoi ne puis-je m'en tenir là ? Pourquoi faut-il que je sois enchaîné, & que je perde jusqu'à l'ombre de la liberté ?... Sara Sampson, mon Amante ! Que de félicité ne comprend pas ce mot ? Sara Sampson, mon épouse !... Ah ! voilà la moitié de cette félicité évanouie, l'autre moitié va s'évanouir encore.... Monstre que je suis !... Avec de pareils sentiments écrirai-je à son pere ? Mais non, ce ne sont point mes sentiments, ce sont des fantaisies, des fantaisies abominables, que ma vie dissolue m'a rendues familieres ! Je veux m'en défaire ou cesser de vivre.

SCENE III.

Mellefont, Norton.

Norton entre pour le féliciter d'une nouvelle qu'il vient, dit-il, d'apprendre de Betty.

Mellefont.

Sans doute notre réconciliation avec le pere ? Je t'en remercie.

Norton.

Le Ciel veut donc enfin vous rendre heureux....

Mellefont.

S'il le veut, ce n'est sûrement pas pour l'amour de moi. Tu vois que je sais me rendre justice.

Norton.

Mais.... la joie s'exprime-t-elle ainſi ?

Mellefont.

La joie, Norton ? Ah, la voilà perdue pour moi!

Norton le regardant fixement.

M'eſt-il permis de parler librement ?

Mellefont.

Oui, mais ne t'oublie point.

Norton.

Je n'oublierai point que je ſuis Domeſtique; mais un Domeſtique qui pourroit être quelque choſe de mieux; hélas! s'il avoit mené un autre genre de vie. Oui, je ſuis votre Valet, mais non pas pour me damner avec vous.

Mellefont.

Avec moi ? Et pourquoi dis-tu cela ?

Norton.

Parce que je ne ſuis pas médiocrement ſurpris de vous trouver tout autre que je croyois.

Mellefont.

Ne puis-je ſavoir ce que tu t'imaginois donc ?

Norton.

De vous trouver dans un vrai raviſſement.

Mellefont.

Il n'y a que le peuple qui ſoit tranſporté hors de lui-même, pour peu que la fortune lui rie.

Norton.

Le peuple a peut-être encore ce sentiment naturel, que mille illusions affoiblissent, & corrompent chez les Grands... Mais on lit sur votre visage encore quelque chose de plus que la modération.... Froideur, irrésolution, dégoût....

Mellefont.

Et quand cela seroit? As-tu oublié quelle personne se trouve encore ici, outre Sara! La présence de la Marwood....

Norton l'interrompant.

Pourroit bien vous inquiéter, mais non pas vous rendre abattu. D'autres soins vous agitent. Je souhaite de me tromper; mais il me semble que vous auriez préféré de voir que le pere ne se fût pas réconcilié sitôt.... La perspective d'un état, qui s'accorde si peu avec votre façon de penser....

Mellefont.

Norton, Norton, tu as été un grand scélérat, ou tu l'es encore, pour m'avoir su deviner si bien. Oui, il est certain que j'aimerai ma chere Sara éternellement; mais je ne saurois me familiariser avec l'idée, que je doive l'aimer éternellement.... Que j'y sois forcé!... Mais, ne crains rien, je saurai triompher de cette folie. Qui me dit d'envisager l'hymen comme un état de contrainte?...

Norton.

La Marwood viendra au secours de vos anciens préjugés. Je crains, je crains.

Mellefont.

Ce qui n'arrivera jamais. Tu la verras encore au-

jourd'hui retourner à Londres. Je viens de lui inſpirer une ſi forte terreur, qu'elle eſt obligée déſormais d'obéir au premier ſigne que je lui ferai.

Norton.

Cela eſt incroyable....

Mellefont lui raconte enſuite tout ce qui eſt arrivé, lui montre le poignard qu'il a arraché à la Marwood, lui dit les raiſons qui lui ont fait permettre ſa viſite à Sara, ſous le nom de Lady Solmes, & lui témoigne quelque inquiétude pour Arabelle. Il ajoute enfin : mais Marwood veut revenir. Soit.... La guêpe qui a perdu ſon aiguillon, ne peut plus que bourdonner. Mais n'entends-je pas venir quelqu'un ? Sors d'ici, car c'eſt elle.

Norton ſort.

SCENE IV.

Mellefont, Marwood.

Marwood affecte un calme & une tranquillité d'eſprit qu'elle n'a point; elle dit que l'orage eſt paſſé, & qu'elle ne ſent plus pour lui que de l'indifférence. Mellefont de ſon côté, lui fait quelques careſſes froides, & lui dit qu'il ſouhaiteroit que leur ſéparation fût telle qu'il convient entre gens d'eſprit, qui cedent à la néceſſité, ſans haine, & ſans aigreur, & en conſervant un degré d'eſtime mutuelle. Au milieu de ce diſcours, Marwood dit : mais un mot encore d'Arabelle. Vous ne voulez donc pas me la laiſſer !

Mellefont.

Non, Marwood.

Marwood.

Il eſt cruel, que ne pouvant plus reſter ſon pere, vous vouliez encore lui ravir ſa mere.

Mellefont.

Je puis rester son pere, & je le ferai toute ma vie.

Marwood.

Montrez-le donc tout-à-l'heure.

Mellefont.

Comment ?

Marwood.

Permettez qu'Arabelle possede comme un bien paternel toutes vos richesses, que j'ai simplement en garde. Quant à sa succession maternelle, je voudrois pouvoir lui laisser quelque chose de plus, que la honte d'être ma fille.

Mellefont.

Cessez, Marwood, un pareil langage. J'aurai soin d'Arabelle, sans mettre sa mere dans des embarras. Si vous voulez m'oublier, commencez par oublier que vous tenez quelques biens de moi. Je vous ai des obligations, & je n'oublierai jamais que vous avez contribué à mon vrai bonheur, même sans le vouloir. Oui, Marwood, je vous remercie très-sérieusement, d'avoir découvert le lieu de notre séjour à un pere, qui n'a tardé de nous pardonner, que parce qu'il l'ignoroit.

Marwood.

Ne me martyrisez point par des remerciements, que je n'ai jamais cherché à mériter. Le Chevalier Sampson est un vieux benêt, qui pense autrement que je n'aurois fait à sa place. J'aurois pardonné à la fille, mais son Séducteur, je....

Mellefont.

Marwood....

Marwood.

Je n'y penfois pas. C'eft vous-même qui l'êtes; n'en parlons plus.... Pourrai-je bientôt faire mes adieux à Mademoifelle?

Mellefont.

Sara ne pourroit pas fe fâcher, quand même vous partiriez fans lui dire adieu.

Marwood.

Je n'aime pas à jouer mon rôle à demi, & je ne veux pas même, fous un nom emprunté, paffer pour une femme fans favoir vivre.

Mellefont.

Si votre propre tranquillité vous eft chere, vous devriez éviter de revoir une perfonne, qui doit naturellement réveiller en vous de certaines impreffions.

Marwood d'un ton moqueur.

Vous avez meilleure opinion de vous-même que de moi. Mais quand même vous me croiriez inconfolable de votre perte, vous devriez du moins le croire en filence.... Mademoifelle Sara pourroit réveiller en moi de certaines impreffions! Vraiment, celle-ci, par exemple, que la fille la plus fage peut aimer quelquefois le plus grand vaurien.

Mellefont.

Bravo, Marwood, *Bravo!* Vous voilà précifément dans les difpofitions, où j'ai fouhaité de vous voir depuis long-temps; quoique j'euffe fouhaité, comme je viens de le dire, qu'en nous quittant, notre ef-

time réciproque n'eût point cessé. Peut-être se retrouvera-t-elle dès que la colere ne fermentera plus. Permettez que je vous quitte un instant. Je vais chercher Sara.

SCENE V.

Marwood seule.

Elle se prépare à dissimuler, & se flatte de pouvoir avoir avec Sara un moment d'entretien particulier, pour lui dire des vérités & des calomnies sur le sujet de Mellefont, & de finir par lui faire des menaces pour l'intimider.

SCENE VI.

Sara, Mellefont, Marwood.

Cette Scene se passe en compliments, à travers desquels Mellefont cherche à éloigner la Marwood, & à l'engager à partir encore le même soir pour Londres. Celle-ci paroît inquiete de ce que personne ne vient appeller Mellefont pour rester seule avec Sara.

SCENE VII.

Betty, Mellefont, Sara, Marwood.

Betty arrive, & dit qu'un Etranger demande avec empressement à parler à Mellefont qui croit que c'est une bonne nouvelle de sa succession. Il est inquiet, & voudroit que la Marwood sortît avec lui; mais Sara s'y oppose poliment, & lui dit qu'elle sera charmée d'entretenir Solmes pendant son abscence. En sortant, Mellefont jette un regard menaçant sur la Marwood, & lui dit : J'obéis, Milady, mais je serai sans faute de retour dans un instant.

SCENE

SCENE VIII.

Sara, Marwood.

Elles s'aſſoient, & Sara dit: Ne croyez-vous pas, Madame, que je ſerai la plus heureuſe perſonne du monde en épouſant Mellefont?

Marwood.

Si Mellefont eſt capable de ſentir ſon bonheur, il ſera, en vous poſſédant, l'homme du monde le plus digne d'envie. Mais....

Sara.

Un mais, & un ſilence qui donne tant de matiere à réflexion, Madame....

Marwood.

Je ſuis ſincere, Mademoiſelle....

Sara.

Et par-là infiniment eſtimable....

Marwood.

Sincere.... ſouvent juſqu'à l'imprudence, mon *mais* de tout-à-l'heure en eſt la preuve. Un *mais* bien peu réfléchi!

Sara.

Je ne ſaurois croire, Madame, que par ce ſubterfuge vous vouliez augmenter mon inquiétude. C'eſt, je penſe, une charité bien cruelle, de laiſſer entrevoir un malheur qu'on pourroit découvrir.

Marwood.

Nenni, Mademoiſelle. Mon *mais* vous donne trop à penſer. Mellefont eſt mon parent....

Sara.

C'eſt ce qui rend le moindre ſcrupule que vous avez ſur ſon ſujet d'autant plus grave.

Marwood.

Et quand Mellefont ſeroit mon propre frere, je prendrois fait & cauſe contre lui en faveur d'une perſonne de mon ſexe, vis-à-vis de laquelle il auroit d'indignes procédés....

Sara.

Cette réflexion....

Marwood.

M'a déjà ſervi pluſieurs fois de regle dans des cas douteux.

Sara.

Et m'annonce.... Je tremble.

Marwood.

Non, Mademoiſelle; ſi vous vouliez trembler....

Parlons d'autre choſe.

Sara.

Que vous êtes cruelle!

Marwood.

Je ſuis fâchée que vous me méconnoiſſiez. Quant à moi, ſi j'étois à la place de Mademoiſelle Sampſon, je regarderois comme un grand bienfait chaque avis qu'on voudroit bien me donner ſur le ſujet d'un homme, avec lequel je ſerois prête d'unir mon ſort à jamais.

Sara.

Mais, Madame, ne connois-je donc pas mon Mellefont? Croyez-moi, je lis dans le fond de ſon ame comme dans la mienne. Je ſais qu'il m'aime.

Marwood.

Et d'autres aussi....

Sara.

Qu'il en ait aimé d'autres, c'est ce que je n'ignore point. Devoit-il m'aimer avant que de me connoître ? Puis-je prétendre que je sois la seule qui ait eu assez d'attraits pour lui ? Puis-je me cacher les efforts que j'ai faits pour lui plaire ! N'est-il pas assez aimable pour avoir dû exciter ces mêmes efforts chez d'autres femmes ? Et n'est-il pas naturel que quelques-unes aient réussi dans leurs attaques.

Marwood.

Vous le défendez avec la même chaleur, & presque avec les mêmes armes que je l'ai déjà défendu souvent. Ce n'est pas un crime d'avoir aimé, encore moins de l'avoir été. Mais la légéreté est un crime.

Sara.

Pas toujours ; car souvent, elle devient excusable par les objets mêmes de l'amour, qui rarement méritent de le rester sans cesse.

Marwood.

La morale de Mademoiselle Sampson, ne paroît pas être la plus sévere.

Sara.

Elle n'est pas sévere pour ceux qui conviennent de leurs égarements. Car il ne s'agit pas ici de déterminer les bornes que la vertu nous fixe en aimant, mais d'excuser la foiblesse humaine de celui qui les a franchies, & d'en examiner les suites sur les regles de la prudence. Lorsque, par exemple, Mellefont aime une Marwood, & la quitte enfin, cette infidélité, com-

parée à l'amour même, eſt une belle action. Ce ſeroit un malheur s'il étoit obligé d'aimer éternellement une femme vicieuſe, parce qu'il l'a aimée une fois.

Marwood.

Mais Mademoiſelle, connoiſſez-vous donc cette Marwood, que vous nommez ſi hardiment une femme vicieuſe?

Sara.

Je la connois par le portrait que m'en a fait Mellefont.

Marwood.

Mellefont? Ne vous eſt-il donc jamais venu dans l'eſprit de croire que Mellefont ne peut être qu'un témoin ſuſpect dans ſa propre cauſe?

Sara.

.... Je m'apperçois enfin, Madame, que vous voulez me mettre à l'épreuve. Mellefont rira quand vous lui raconterez avec quel ſérieux j'ai défendu ſa cauſe.

Marwood.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle, il ne faut pas que Mellefont apprenne un mot de cet entretien. Vous penſez trop noblement pour vouloir brouiller avec lui une parente....

Sara.

Ah, je ne veux brouiller perſonne, & je ſouhaiterois que d'autres le vouluſſent auſſi peu!

Marwood.

Voulez-vous ſavoir l'hiſtoire de la Marwood en peu de mots.

Sara.

Que fais-je?... Mais oui. A condition, cependant, que vous cesserez, dès que Mellefont reviendra...,

Marwood.

Je vous aurois prié d'avoir la même précaution, si vous ne m'aviez prévenue. Ecoutez-moi donc!... Marwood est d'une fort bonne famille. Elle étoit veuve & jeune, lorsqu'elle fit la connoissance de Mellefont chez une de ses amies. On dit qu'elle ne manquoit ni de beauté, ni de ces agréments qui animent la beauté. Sa réputation étoit sans taches. Il ne lui manquoit qu'un article.... Des richesses! Elle avoit sacrifié ses biens importants à délivrer un mari, auquel elle ne croyoit rien devoir refuser.

Sara.

Voilà en effet un trait bien noble! C'est dommage qu'il ne brille pas dans un plus beau tableau.

Marwood.

Malgré ce défaut de fortune, elle étoit recherchée par des personnes qui ne desiroient que de la rendre heureuse. Parmi ces riches Adorateurs, Mellefont se présenta. Sa proposition étoit sérieuse, & l'état d'aisance, dans lequel il promettoit de mettre Marwood, étoit un des moindres motifs sur lequel il s'appuyoit. Il sentit d'abord qu'il avoit à faire à une femme désintéressée, qui auroit préféré une cabane à un palais, si dans la premiere il eût fallu vivre avec un objet aimé, & dans le second avec un homme, pour lequel elle n'eût senti que de l'indifférence.

Sara.

Autre beau trait que j'envie à la Marwood! Ne la flattez plus, Madame, sans quoi je serois peut-être obligée de la plaindre à la fin.

Marwood.

Mellefont étoit sur le point de s'unir avec elle ; lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort d'un Oncle, qui lui avoit légué tout son bien, à condition qu'il épouseroit une de ses parentes éloignées. Si Marwood avoit refusé pour l'amour de lui des partis plus riches, il ne voulut pas à son tour le lui céder en grandeur d'ame. Il prit le dessein de lui faire mystere de cette succession, jusqu'à ce qu'elle la lui eût fait perdre.... N'étoit-ce pas là penser grandement, Mademoiselle ?

Sara.

Ah ! qui connoît mieux que moi la noblesse de son cœur ?

Marwood.

Mais que fit Marwood ? Un soir assez tard, elle apprit sous main la résolution de Mellefont : le lendemain matin il vint pour la voir ; mais Marwood étoit disparue.

Sara.

Comment ? Pourquoi ?

Marwood.

Il ne trouve d'elle qu'une lettre qui lui apprit qu'il ne devoit pas s'attendre à la revoir jamais ; qu'elle ne balançoit point à lui avouer son amour, mais que par-là même, elle ne pouvoit se résoudre, d'être l'auteur d'une action, dont il se repentiroit nécessairement un jour ; qu'elle le dégageoit de ses promesses, & le conjuroit de se mettre, par le mariage prescrit dans le testament, en possession d'un héritage qu'un homme d'honneur pourroit employer à quelque chose de mieux, qu'à en faire un sacrifice inconsidéré à une amante.

Sara.

Mais, Madame, pourquoi prêter des ſentiments ſi admirables à la Marwood? Lady Solmes peut en être ſuſceptible, mais non pas Marwood.

Marwood.

Il n'eſt pas étonnant que vous ſoyez prévenue contre elle.... La réſolution de la Marwood penſa faire perdre l'eſprit à Mellefont. Il envoya de tout côté des Emiſſaires pour la chercher, & à la fin il la trouva.

Sara.

Sans doute parce qu'elle vouloit qu'on la trouvât.

Marwood.

Point de remarque amere, Mademoiſelle! Elles ne conviennent point à un caractere d'ailleurs auſſi doux que le vôtre.... Il la trouva donc, mais il la trouva inexorable. Elle refuſa d'accepter ſa main, & il n'en put obtenir que la promeſſe de revenir à Londres. Ils convinrent de différer leur mariage, juſqu'à ce que la parente, ennuyée d'un ſi long retardement, ſeroit forcée de propoſer un accord. Marwood, en attendant, ne put ſe défendre des viſites journalieres de Mellefont, qui pendant long-temps ſe réduiſoient à des attentions reſpectueuſes de la part d'un amant qu'on avoit relégué dans les limites de l'amitié. Mais qu'il eſt difficile de retenir dans ſes bornes un homme qui, comme Mellefont, poſſede toutes les qualités capables de nous le rendre dangereux! Perſonne n'en ſera plus convaincue que Mademoiſelle Sampſon elle-même.

Sara.

Hélas!

Marwood.

Vous ſoupirez? Marwood auſſi a ſoupiré plus d'une fois de ſa foibleſſe, & ſoupire encore.

Sara.

Madame, c'eſt aſſez. Ce tour, je penſe, eſt plus piquant que ma remarque amere.

Marwood.

Mon deſſein n'étoit pas d'offenſer, mais ſimplement de vous préſenter l'infortunée Marwood, dans un jour où vous puiſſiez en juger ſainement.... En un mot, l'amour donna à Mellefont les droits d'époux, & celui-ci crut qu'il n'étoit pas déſormais néceſſaire de les rendre légitimes par les loix. Que Marwood ſeroit heureuſe, ſi ſa honte n'étoit connue que d'elle-même, de Mellefont & du Ciel! Si une fille gémiſſante ne découvroit à l'Univers entier ce qu'elle voudroit ſe cacher à elle-même!

Sara.

Que dites-vous, Madame? Une fille....

Marwood.

Oui, Mademoiſelle, une fille infortunée perd, par l'intervention de Sara Sampſon, toute eſpérance de pouvoir jamais nommer ſes parents qu'avec horreur.

Sara.

Quelle affreuſe nouvelle! Quoi! Mellefont m'a caché ceci?.... Puis-je le croire, Madame?

Marwood.

Vous pouvez le croire ſûrement. Mellefont vous aura peut-être encore bien fait d'autres myſteres.

Sara.

Et qu'auroit-il pu me cacher encore?

Marwood.

Ceci, par exemple, qu'il aime encore la Marwood.

Sara.

Madame, vous me donnez la mort.

Marwood.

Eſt-il croyable qu'un amour, qui a duré plus de dix ans, puiſſe s'évanouir en un inſtant?... Je pourrois vous nommer pluſieurs jeunes Beautés, qui l'une après l'autre ont cherché d'enlever à la Marwood un homme, dont elles ſe ſont vues trompées cruellement à la fin. Il a un point fixe au-delà duquel il eſt impoſſible de le porter. Dès qu'il l'apperçoit, il s'échappe. Mais ſuppoſé, Mademoiſelle, que vous fuſſiez ſeule aſſez heureuſe pour le réduire ſous un joug, pour lequel il a tant d'averſion, croiriez-vous pour cela d'être aſſurée de ſon cœur?

Sara.

Malheureuſe que je ſuis! Que faut-il que j'entende?

Marwood.

Rien moins que cela? C'eſt alors qu'il voleroit d'autant plus promptement dans les bras de celle, qui n'a pas été ſi jalouſe de ſa liberté. Vous porteriez le nom de ſon épouſe, & elle le ſeroit.

Sara.

Ceſſez de me tourmenter par des images ſi cruelles! Conſeillez-moi plutôt, Madame, je vous en conjure, conſeillez-moi ce que je dois faire. Vous devez le connoître, vous devez ſavoir quels ſont les moyens, qui peuvent encore lui rendre agréable un lien, ſans lequel l'amour le plus ſincere reſte toujours une paſſion criminelle.

Marwood.

Je ſais qu'on peut prendre un oiſeau, mais j'ignore l'art de lui faire trouver ſa cage, plus agréable que

la liberté des champs. Contentez-vous de l'avoir attiré jusqu'aux bords de vos lacets, qu'il déchireroit en s'y jettant.

Sara.

Je ne sais si j'ai bien compris cette comparaison badine, Madame...

Marwood.

Vous l'avez comprise, si vous en êtes piquée... En un mot, votre intérêt, autant que celui d'une autre, la prudence, autant que l'équité, doivent faire renoncer Mademoiselle Sampson à toutes ses prétentions sur un homme qui a pris les premiers, & les plus forts engagements avec Marwood. Vous pouvez encore le quitter, sinon avec beaucoup d'honneur, du moins sans une prostitution publique. Une courte absence faite avec un amant, est à la vérité une petite tache, mais le temps l'efface. Tout est oublié au bout de quelques années; & une riche héritiere trouve toujours des épouseurs qui ne sont pas si délicats. Si Marwood étoit dans les mêmes circonstances, si elle n'avoit pas besoin d'un époux pour ses attraits qui sont sur leur déclin, & d'un pere pour sa fille, dénuée de tout secours, je suis sûre que Marwood agiroit plus heureusement envers Mademoiselle Sampson, que celle-ci, en formant des difficultés honteuses, ne cherche à agir envers la Marwood.

Sara se levant en colere.

Ceci va trop loin! Est-ce là le langage d'une parente de Mellefont?... Mellefont, qu'on vous trahit indignement! Je sens maintenant la raison pourquoi il ne vous laissoit qu'à regret seule avec moi. Sans doute il sait déjà ce qu'on doit craindre de votre langue. Langue envénimée!... Je parle avec franchise; car, Madame, il y a assez long-temps que vous parlez avec

indécence. Par quels moyens Marwood a-t-elle pu se procurer une amie qui plaide si bien pour elle, qui fait de si grands efforts d'imagination, pour me bercer d'un beau Roman, où elle est si fort flattée, & qui emploie toutes sortes de ruses, pour me faire soupçonner la probité d'un galant homme, qui n'est pas un monstre. Ne m'a-t-on parlé tantôt de la fille que Marwood prétend avoir eue de lui, & des Demoiselles qu'il a trompées, que pour m'insinuer à la fin, de la maniere du monde la plus sensible, que je ferois bien de céder le pas à une coquette endurcie dans le crime?

Marwood,

Modérez-vous, jeune personne. Une coquette endurcie dans le crime!... Vous vous servez là d'expressions dont vous ignorez la force.

Sara.

Ne paroît-elle pas telle dans le portrait même qu'en fait Milady Solmes? Eh bien, Madame, vous êtes son amie, & peut-être sa confidente. Ce n'est pas pour vous en faire un reproche, car il n'est guere possible dans le monde, de n'avoir que des amis vertueux. Mais faut-il que pour l'amour de votre amitié, je sois ravalée ainsi? Si j'avois eu l'expérience de Marwood, je n'aurois certainement pas fait le faux pas, qui me met avec elle dans un parallele si humiliant; & si je l'eusse fait, je n'y aurois pas persisté dix ans.... Ah! si vous saviez, Madame, quels remords, quelles angoisses m'a coûté mon erreur! Je dis mon erreur; car pourquoi serois-je plus long-temps si cruelle à moi-même, de la regarder comme un crime? Le Ciel même cesse de l'envisager comme tel. Il éloigne de moi la punition, & me rend un pere.... Je frissonne. Madame, tous les traits de votre visage changent en un moment! Vous êtes enflammée; votre œil égaré

n'annonce que fureur ; vous grincez les dents, & les mouvements convulsifs de votre bouche.... Ah, Milady ! si je vous ai offensée, je vous en demande pardon. J'ai tort d'être si sensible. Votre intention n'étoit pas sans doute de me faire tant de peine. Oubliez ma vivacité. Par quoi puis-je vous calmer ? Par où puis-je mériter votre amitié, telle que vous l'avez vouée à Marwood ? Je vous la demande à genoux, (*elle se jette à ses pieds.*).... Et si je ne puis obtenir cette précieuse amitié, accordez-moi du moins la justice de ne pas me mettre au rang de la Marwood,

Marwood qui recule fiérement quelques pas, & laisse Sara à genoux.

Cette attitude de Sara Sampson a trop de charmes pour Marwood, pour qu'elle n'en triomphe qu'incontnue.... Reconnoissez en moi, Mademoiselle, cette même Marwood, que vous implorez à genoux, de ne pas vous confondre avec elle.

Sara se leve avec précipitation, & recule quelques pas en tremblant.

Vous, Marwood ?.... Oui, je vous reconnois maintenant.... Oui, je reconnois cette libératrice assassine, qu'un songe avertisseur m'a représentée, le poignard levé sur moi. C'est elle-même. Infortunée Sara ! Fuyons. Sauvez-moi, Mellefont, sauvez votre amante. Et vous, pere adoré, n'entendrai-je plus votre voix ?... Où puis-je l'entendre ?... Au secours, Mellefont ! au secours, Betty ! La voilà, qui d'une main meurtriere s'élance sur moi ! Au secours !

Elle s'enfuit.

SCENE IX.

Marwood seule.

Que veut-elle donc, cette Visionnaire ?... Elle con-

tinue à éclater en regrets de n'avoir pas immolé Sara à son ressentiment. Elle craint celui de Mellefont.... Mais, dit-elle, on auroit fait peu d'entreprises dans le monde, si l'on avoit toujours réfléchi à l'issue. Et ne suis-je pas déjà préparée au plus funeste événement? Le poignard étoit pour d'autres, & le poison est pour moi.... Ah! s'il n'étoit donc pas destiné seul à ravager dans mes entrailles! s'il pouvoit couler dans les veines d'un infidele!.... Mais à quoi bon m'arrêter à des souhaits?... Allons! Il ne faut pas donner le temps, ni à eux, ni à moi-même, de reprendre nos esprits. Celui qui veut se risquer de sang froid, ne veut pas se risquer du tout.

Elle sort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE I.

SCENE I.

(*L'appartement de Sara.*)

Sara, *Betty.*

Sara est assise dans un fauteuil, & s'appuie sur Betty. La premiere, d'une voix foible & entrecoupée, cherche à excuser Mellefont, & dit qu'il n'a pu se dispenser de lui amener la Marwood, sous un nom emprunté; qu'il n'a pu lui refuser cette derniere & légere faveur; qu'il lui a été impossible d'en prévoir les suites, ni qu'il se verroit obligé de les laisser seules ensemble; que c'est sa propre faute, de s'être si fort effrayée; qu'au bout du compte, elle n'a pris qu'un évanouissement, & qu'elle y est sujette.... Betty répond que ce dernier évanouissement a été beaucoup plus fort que de coutume, que Marwood elle-même semble en avoir été touchée, & qu'elle n'a pas voulu quitter la

chambre, avant que Sara n'ait r'ouvert les yeux, & avalé le remede.... Sara demande si l'on n'a pas été chercher Mellefont, & elle sent, de temps à autre, des points, & des mouvements convulsifs, qui effraient beaucoup Betty.

SCENE II.

Norton, Sara, Betty.

Norton dit que Mellefont va arriver dans l'instant, qu'un inconnu l'a attiré jusqu'aux portes de la ville, en lui faisant accroire qu'un Seigneur de ses amis l'y attendoit pour lui parler d'affaires importantes; mais, qu'après plusieurs détours, l'imposteur étoit disparu; que Mellefont en étoit outré, sur-tout ayant su de sa bouche tout ce qui s'est passé pendant son absence. Sara continue à disculper Mellefont, d'une maniere ingénieuse & délicate. Enfin, Mellefont paroît, & Norton lui dit : Vous n'avez qu'à entrer, Monsieur, l'amour vous a déjà excusé.

SCENE III.

Mellefont, Norton, Sara, Betty.

Sara reçoit Mellefont avec beaucoup de tendresse, & sans lui faire le moindre reproche, elle lui demande s'il ne lui est pas arrivé aussi quelque fâcheux accident. Mellefont répond : Ah, Marwood! il restoit encore cette trahison! Ce scélérat, qui, d'un air mystérieux, m'a conduit d'une rue & d'un recoin à l'autre, n'étoit autre que son Emissaire. Cet artifice, inventé pour m'éloigner de vous, étoit trop grossier pour que je m'en défiasse. Mais elle n'aura pas été perfide impunément. Vîte, Norton, cours à son logement; arrête-la, & ne la quitte pas des yeux jusqu'à ce que je te suive.

Sara.

Mais à quoi bon, Mellefont? Je vous demande grace pour Marwood.

Mellefont.

Obéis!
Norton sort.

SCENE IV.

Sara, Mellefont, Betty.

Sara.

Accordez donc une libre retraite à un ennemi affoibli, après qu'il a hasardé le dernier assaut. Sans Marwood, j'ignorerois bien des choses....

Mellefont.

Bien des choses? Et quoi, par exemple?

Sara.

Ce que vous ne m'auriez jamais dit vous-même.... Vous vous troublez? Eh bien, je l'oublierai, puisque vous ne voulez pas que je le sache.

Mellefont.

J'espere que vous ne croirez rien qui puisse m'être désavantageux, & qui n'a d'autre fondement, que la jalousie d'une femme irritée, qui se répand en calomnies.

Sara.

Nous parlerons une autre fois de cela... Mais pourquoi ne commencez-vous point par me parler du danger qu'ont couru vos précieux jours. C'eût été moi, Mellefont, qui aurois affilé le fer que Marwood vouloit plonger dans votre sein.

Mellefont.

Ce danger n'étoit pas si grand. Une aveugle fureur animoit Marwood, & moi, j'étois de sang froid. Son attaque ne pouvoit donc qu'échouer.... Pourvu qu'une autre, qu'elle a fait sur le cœur de Mademoiselle Sara, pour lui ôter la bonne opinion qu'elle a de son Mellefont, ne lui ait pas mieux réussi. Peu s'en faut que je ne le craigne... Non, ma chere Sara, ne me cachez plus ce que vous vouliez savoir de moi.

Sara.

Eh bien.... Si j'avois encore eu le moindre doute de votre amour, la furieuse Marwood m'en auroit guérie. Elle sait sûrement que c'est moi qui lui ai ravi le bien le plus précieux; car une perte incertaine l'auroit fait agir avec plus de réflexion.

Mellefont.

En ce cas, je serai presque obligé d'attacher quelque prix à sa jalousie sanguinaire, à son emportement audacieux, à sa ruse perfide... Mais, Mademoiselle, vous voulez encore m'échapper, & me faire mystere....

Sara.

Non, je veux tout vous découvrir, & je viens de faire les premiers pas pour cela. Il est donc indubitable que Mellefont m'aime. Mais j'ai découvert qu'il manque à son amour une certaine confiance, qui me seroit tout aussi flatteuse que la tendresse même. En un mot, mon cher Mellefont, Marwood parloit d'un certain gage, & Norton, ce babillard.... Ne lui en faites pas un crime au moins.... Norton me nomma un nom, qui doit exciter dans votre cœur une autre tendresse que celle que vous sentez pour moi.

Mellefont.

Ciel, est-il possible? L'impudente a-t-elle avoué sa propre

propre honte?... Hélas, Sara! ayez pitié de ma confusion.... Sachant tout, pourquoi le voulez-vous savoir de ma bouche? Elle ne paroîtra jamais à vos yeux, cette petite infortunée, à laquelle on ne peut rien reprocher que sa mere.

Sara.

Vous l'aimez cependant?

Mellefont.

Hélas! trop pour ne pas en convenir.

Sara.

Que je vous aime, Mellefont, pour l'amour même de cette tendresse! Vous m'auriez offensée sensiblement, si vous eussiez renié cette sympathie du sang, par des scrupules désavantageux pour moi. Déjà vous me fâchez par la menace de ne pas vouloir la montrer à mes yeux. Au contraire, Mellefont, j'exige qu'au nombre des promesses solemnelles que vous me ferez à la face du Ciel, vous mettiez celle de ne jamais renvoyer Arabelle loin de nous. Entre les mains de sa mere, elle courroit risque de devenir indigne de son pere. Laissez-moi prendre la place de Marwood. Ne me privez pas du bonheur de me former une amie, qui vous doit sa vie; un Mellefont de mon sexe. O jours heureux, dans lesquels mon pere, vous & Arabelle occuperont à l'envi mon respect filial, ma tendresse attentive & mon amitié officieuse!... Sara sent des douleurs aiguës, qui lui font mettre la main devant le visage. Mellefont en est extraordinairement alarmé. Il veut qu'on appelle du secours, & dit: Betty qu'est-il arrivé?... Ce ne sont pas là des simples suites d'un évanouissement.

SCENE V.

Mellefont, Sara, Betty, Norton.

Norton arrive, & dit que Marwood s'est sauvée,

qu'à peine rentrée dans son appartement, elle s'est jettée dans son carrosse avec Arabelle & sa Femme de chambre, & qu'elle a fait courir les chevaux à bride abattue, n'ayant laissé que ce billet cacheté sur la table.... Mellefont prend le billet des mains de Norton, & le lit tout bas. Sara, qui s'y étoit opposée dans la crainte que cette lecture affecteroit trop Mellefont, dit : Betty, donnez-moi mon sel, j'en aurai besoin. Je crains une nouvelle frayeur.... Vois-tu quelle impression ce funeste billet fait sur lui.... Mellefont !... Vos sens s'égarent.... Mellefont ! Dieu ! il reste sans mouvement !... Betty, présente-lui ce sel, il en a plus besoin que moi !

Mellefont en repoussant Betty.

Malheureuse, n'approche point !... Tes remedes sont des poisons....

Sara.

Vous la méconnoissez ; rappellez vos sens !

Betty.

Prenez donc, je suis Betty.

Mellefont.

Souhaite, misérable, de ne pas l'être.... Fuis, cours, évite, au défaut d'une victime plus coupable, de te voir immolée à ma fureur.

Sara.

Quels discours !... Mellefont, mon cher Mellefont !

Mellefont.

C'est pour la derniere fois que le mot de *mon cher Mellefont* sortira de cette bouche divine. Je ne l'entendrai plus jamais !... (*Il se jette à genoux*) Souffrez, Sara, qu'à vos pieds !... Mais que veux-je découvrir

à ses pieds ?.... (*Il se releve avec précipitation.*) Moi, je vous découvrirois ?... Oui, Mademoiselle, je vous découvrirai que je serai pour vous un objet de haine, que vous devez me haïr.... Non, vous n'en saurez pas le contenu ; non, ce ne sera pas de moi que vous le saurez !... Mais vous l'apprendrez,... vous saurez !... Grand Dieu, pourquoi reste-je ici collé, oisif ! Cours, Norton, vole, rassemble tous les Médecins ! Betty, va-t-en chercher du secours ! Que ce secours soit aussi prompt que ton erreur !... Mais non, demeure ici ! J'y cours moi-même.

Sara.

Où donc, Mellefont ? Quel secours ? De quelle erreur parlez-vous ?

Mellefont.

D'un secours divin, ou d'une vengeance inhumaine.... Vous êtes perdue, ma chere Sara ! & moi aussi, je suis perdu !

Il s'enfuit.

SCENE VI.

Sara, Norton, Betty.

Scene courte & épisodique. Sara est dans des inquiétudes cruelles, sur ce qui vient de se passer. Betty ne l'est pas moins. Norton dit qu'il voit paroître le vieux Domestique du Chevalier Sampson.

SCENE VII.

Waitwell, Sara, Betty, Norton.

Sara dit : Tu viens sans doute reprendre la réponse, mon pauvre Waitwell. Elle est achevée, à quelques

lignes près.... Mais tu parois consterné. Sans doute; on t'a dit que je suis malade.

Waitwell.

Et quelque chose de plus!

Sara.

Est-ce donc dangereusement?... Je le crois plutôt par la violente angoisse de Mellefont, que par ce que je sens moi-même... Elle conseille à Waitwell d'attendre jusqu'au lendemain pour rapporter sa réponse, qu'elle espere de pouvoir finir vers ce temps. Elle continue de faire une description fort naturelle & touchante des maux qu'elle sent, & de la foiblesse mortelle où elle se trouve, & fait des reproches à Betty de la douleur excessive que celle-ci fait éclater.... Betty répond : Ah, Mademoiselle! permettez-moi de m'éloigner de vos yeux.

Sara.

Je te le permets. Je sais bien que ce n'est pas l'affaire de tout le monde d'être autour des mourants. Waitwell restera avec moi. Et toi, Norton, tu me feras plaisir d'aller chercher ton Maître. Tâche de le trouver; je languis de le voir.... Norton & Betty sortent. Cette derniere dit en partant : hélas, Norton, je pris le remede des mains de Marwood!...

SCENE VIII.

Waitwell, Sara.

Sara.

Waitwell, si tu veux bien rester avec moi, ne me montre pas un visage qui exprime tant de douleur. Mais tu demeures interdit!... Elle le conjure de rom-

pre son silence, de lui parler de son pere, de la rassurer sur le retour de sa tendresse pour elle, de lui dire que son pere est réconcilié, & qu'il lui a pardonné; qu'elle espere alors d'obtenir la miséricorde du Ciel; qu'elle n'aura plus à craindre, en quittant le monde, d'être chargée de la haine d'un pere, qui agit contre les mouvements de la nature, lorsqu'il est même forcé de haïr son enfant; enfin elle le prie de protester à ce pere si bon, qu'elle est morte dans les sentiments les plus vifs de repentir, de gratitude, & d'amour pour lui; que son cœur est rempli de ses bienfaits, & qu'elle ne souhaiteroit que de pouvoir rendre les derniers soupirs à ses pieds....

Waitwell la prépare tout doucement à l'arrivée de son pere.

SCENE IX.

Le Chevalier Sampson, Sara, Waitwell.

Sampson.

Tu restes trop long-temps, Waitwell. Il faut que je la voie.

Sara.

Quelle voix!

Sampson.

Ah; ma fille!

Sara.

Ah, mon pere!... Aidez-moi à me lever, Waitwell, afin que je puisse me jetter à ses pieds. (*Elle fait des efforts pour se lever, mais n'en a pas la force, & retombe dans le fauteuil.*) Est-ce bien lui?... Donnez-moi votre bénédiction, qui que vous soyez, ou un Messager du Très-Haut sous les traits de mon pere, ou mon pere lui-même!

Sampson,

Que Dieu te béniſſe, ma fille!... Demeurez tranquille!... Une autre fois, quand tu auras plus de forces, je te permettrai d'embraſſer mes genoux tremblants.

Sara.

Ou maintenant, ou jamais, mon pere. Bientôt je ne ſerai plus. Trop heureuſe ſi je puis gagner encore quelques inſtants pour découvrir les ſentiments de mon cœur.... Ma faute, votre généreux pardon....

Sampſon.

Ne te fais pas un reproche d'une foibleſſe, ni à moi un mérite d'un devoir. En me rappellant mon pardon, tu me fais ſouvenir auſſi que je l'ai trop long-temps différé. Pourquoi te mettai-je dans la néceſſité de me fuir? Et pourquoi encore aujourd'hui, après t'avoir pardonnée, voulois-je attendre ta réponſe? Quelque mécontentement ſecret ſe ſeroit-il caché dans les replis de mon cœur? Ai-je voulu être perſuadé de la continuation de ton amour avant de te rendre le mien? Un pere doit-il agir d'une façon ſi intéreſſée? Condamne-moi, ma chere Sara, condamne-moi! J'ai plus eu en vue ma propre joie que la tienne.... Dieu! ſi cette joie m'étoit ravie!... Mais non, tu vivras, mon enfant, tu vivras encore long-temps! Défais-toi de tous les noirs preſſentiments. Mellefont a fait le danger plus grand qu'il n'eſt. Il a mis toute la maiſon en rumeur; il court chercher des Médecins, qu'il ne trouvera pas dans ce chétif endroit. J'ai vu ſa douleur & ſon angoiſſe, ſans qu'il m'ait apperçu. Je ſais maintenant qu'il t'aime ſincérement, & je ne balance plus à t'unir à lui. Je veux l'embraſſer ici, & mettre ta main dans la ſienne. Ce que je n'aurois fait autrefois que par contrainte, je le fais aujourd'hui avec plaiſir, voyant combien tu lui es chere.... Mais je vois que tes forces

s'épuisent d'un moment à l'autre. Que faire, grand Dieu! Mes biens, ma vie peuvent-ils te sauver, ma fille? Dis donc, Waitwell! Cours donc!

Sara.

O le meilleur de tous les peres! Ce secours, quelque précieux qu'il puisse être, seroit encore en vain.

SCENE X.

Mellefont, Sara, le Chevalier Sampson, Waitwell.

Mellefont.

Je risque de remettre encore le pied dans cet appartement. Vit-elle encore?

Sara.

Approchez, Mellefont.

Mellefont.

Verrai-je encore, ma chere Sara? Non, je reviens sans secours & sans espoir. Le désespoir seul me ramene. Mais qui vois-je? Est-ce vous, Chevalier? pere infortuné! A quelle affreuse Scene êtes-vous venu assister? Hélas! vous arrivez trop tard pour sauver votre fille.... mais non pas pour vous voir vengé.

Sampson.

Ne vous rappellez pas en ce moment, que nous avons été ennemis. Nous cesserons de l'être & ne le serons jamais plus. Songez seulement à me conserver une fille, en vous conservant une épouse.

Mellefont.

C'est là l'ouvrage du Ciel.... Mademoiselle, je vous ai déjà causé tant de malheurs, que je n'hésite point

de vous annoncer le dernier. Hélas ! vous mourrez, mais vous ignorez par quelle main.

Sara.

Je ne veux pas le favoir. C'en eft trop déjà pour moi de le foupçonner.

Mellefont.

Il faut que vous le fachiez. Vos foupçons pourroient tomber fur un innocent. Voici ce qu'écrit Marwood: (*il lit.*) » Lorfque vous lirez ce billet, Mellefont, » votre infidélité fera déjà punie dans celle qui en » eft la caufe. Je m'étois fait connoître à Sara, & la » frayeur la fit évanouir. Betty employa tous fes foins » pour la faire revenir. Je m'apperçus qu'elle cher- » choit des cordiaux, & j'eus l'heureufe adreffe d'y » fubftituer des poifons. Je feignis d'être touchée & » officieufe; je préparois moi-même le breuvage; je » le lui vis prendre, & je fortis triomphante. La ven- » geance & la rage m'ont fait commettre un affaf- » finat; mais je ne veux pas être une meurtriere or- » dinaire, qui rougit de fon action. Je m'approche » de Douvres. Vous pouvez m'y pourfuivre, & faire » fervir ma main contre moi. Si je fors du port fans » être pourfuivie, j'y laifferai Arabelle fans lui faire » le moindre mal; mais jufques-là, je la confidere » comme un otage, Marwood.... » Mademoifelle, vous favez maintenant tout; & vous, Monfieur, gardez ce papier; il nous eft néceffaire pour faire punir la meurtriere....

Le Chevalier Sampfon demeure immobile. Sara prend le billet, & rappelle toutes fes forces pour le déchirer, difant que Marwood n'échappera pas à la vengeance célefte, mais qu'elle ne voudroit pas, que fon pere en fût l'inftrument.... Elle finit ainfi : Je vous aime encore, Mellefont, & fi vous aimer eft un crime, je meurs bien coupable. Mais, mon cher pere,

pourrois-je espérer en mourant, que vous ne refuseriez pas d'adopter un fils, au-lieu d'une fille que vous perdez? Mais que dis-je? vous aurez aussi avec lui une fille, si vous daignez reconnoître Arabelle pour telle. Hâtez-vous, Mellefont, de la rechercher, & que la mere se sauve.... L'amour de mon pere est un bien dont je puis disposer. Je le legue à Arabelle. Parlez quelquefois à cet enfant d'une amie, dont l'exemple pourra l'instruire à se mettre en garde contre les pieges de l'amour.... Mon pere, donnez-moi votre derniere bénédiction... Waitwell, console ton maître....

Sampson exprime en peu de mots l'excès de sa profonde douleur, & finit par dire: Invoque le Ciel, ma chere fille, de ta bouche mourante, à laquelle il ne peut rien refuser, que ce jour soit aussi le dernier de ma vie.

Sara.

Non,.... la vertu éprouvée doit servir d'exemple au monde; mais le Ciel arrache quelquefois, du milieu de sa carriere, une vertu foible, qui pourroit succomber à trop d'épreuves.... Mon œil se trouble.... Voici le dernier soupir.... L'instant est arrivé.... Mellefont!... Mon pere!...

Mellefont.

Elle meurt, Grand Dieu!...

Il se jette à ses pieds, & veut encore baiser sa main: mais le moment d'après il se leve, & exprime des sentiments dictés par le plus affreux désespoir. Il s'attribue à lui-même tous les malheurs qui viennent d'arriver, & dit enfin au Chevalier: Monsieur, votre bonté, votre indulgence m'impatiente. Faites-moi entendre que vous êtes pere.

Sampson.

Oui, je le suis; & je le suis trop, pour ne pas respecter la derniere volonté de ma fille. Venez m'embrasser, mon fils, vous qui me coûtez si cher.

Mellefont.

Non, Monſieur. La divine Sara a plus exigé que l'humanité ne peut accorder. Vous ne ſauriez être mon pere.

Il tire un poignard de ſon ſein.

Voyez ce poignard que Marwood vouloit tantôt tourner ſur moi. Pour mon malheur je la déſarmai. Si j'étois tombé, comme la victime coupable de ſa jalouſe rage, Sara vivroit encore. Vous auriez encore votre fille, & vous la poſſéderiez ſans Mellefont. Je ne ſuis plus le maître de changer des événements déjà arrivés, mais il dépend de moi de m'en punir.

Il ſe frappe, & tombant aux pieds de Sara, il dit en mourant :

Je ſens que je n'ai pas manqué mon coup. Si vous voulez maintenant m'appeller votre fils, & me ſerrer la main en cette qualité, je mourrai content.

Sampſon l'embraſſe.

Sara en expirant vous a parlé d'Arabelle. J'implorerois, ainſi qu'elle, votre protection pour cette infortunée.... mais elle eſt fille de Marwood & de Mellefont.... Mais quels mouvements inconnus me ſaiſiſſent?... Créateur!... J'implore ta miſéricorde!...

Sampſon.

Hélas! il expire! il étoit plus infortuné que coupable.... Eloignons-nous, Waitwell, d'un ſpectacle qui fait frémir la nature. Un même tombeau les enfermera tous deux. Viens, faiſons-en promptement les apprêts & ſongeons à Arabelle ; c'eſt un don que m'a laiſſé ma fille en mourant.

La toile tombe.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

CHAPITRE XVI.

Codrus, Tragédie en cinq Actes, par M. le Baron de Kronegk.

Codrus pro patriâ non timidus mori.

HORATIUS.

Noms des Acteurs.

Codrus, *Roi d'Athenes.*
Artandre, *Roi des Doriens.*
Elisinde, *Princesse du sang de Thésée.*
Médon, *son fils.*
Philaide, *Princesse du sang de Thésée.*
Nileus, *Confident de Codrus.*
Cléante, } *Confidents d'Artandre.*
Licas, }
Suite d'Athéniens & de Doriens.

La Scene est à Athenes, dans le palais de Codrus.

ACTE I.

SCENE I.

Elisinde, Philaide.

Elisinde.

VOtre tendre coeur ne se lassera-t-il donc jamais de verser des larmes? La triste Philaide sera-t-elle livrée à une affliction éternelle? Je respecte votre douleur, mais ne vous y abandonnez point. Vous gé-

miſſez en vain, & Médon n'eſt plus. Les Dieux n'exaucent point les vœux formés par le déſeſpoir, & les Manes ne ſauroient s'échapper de l'Empire des Ombres. Votre cœur eſt trop grand, trop ſenſible & trop fidele. La vertu pouſſée à l'excès, ne fut jamais exempte de défauts. Vous n'êtes pas la ſeule qui ait perdu le bonheur & le repos. Les mortels ſont nés pour les maux & la patience. Tout eſt nuit pour nous, mais pour les Dieux tout eſt lumiere, & le premier devoir des humains eſt de ſouffrir avec conſtance. Mais il eſt temps aujourd'hui de rendre graces aux immortels. La vie a ſon terme, & la douleur ſes bornes. Dieux! il eſt vrai, vous m'avez ravi le repos & la félicité; mais je vous offre les vœux de ma reconnoiſſance. C'eſt votre pouvoir qui conſerve ma patrie. Et vous, vous gémiſſez encore? La Promiſe de Codrus pleure? Ce jour qui porte la joie dans tous les cœurs, eſt pour vous un jour de deuil! Vous ſoupirez, quand la paix nous eſt rendue. Votre patrie eſt remplie d'alégreſſe, & vous êtes en proie à la douleur.

Philaide.

Cruelle! condamnez-vous les maux que je reſſens? Eſt-ce vous qui me conſolez? Eliſinde, penſe-t-elle à celui que je dois pleurer? Votre zele va trop loin, & votre vertu n'eſt qu'inſenſibilité. Quelle joie la paix peut-elle m'inſpirer? La paix,... non!... Mon cœur n'en ſauroit goûter. La tombe qui renferme votre fils, c'eſt là où gît ma paix & l'objet de mes vœux. Médon, c'eſt toi, qui le premier poſſédas ce cœur; c'eſt toi, cher Médon, que je pourrois oublier maintenant? Une juſte colere ne trouble-t-elle pas ton repos! Hélas! c'eſt ta mere, elle-même, qui veut m'y engager?

Eliſinde.

Ne renouvellez pas en moi des mouvements, à

peine calmés; tendre amie, la nature eſt plus forte que l'amour. C'eſt en vain que je rappelle le courage & la raiſon. Mon eſprit eſt ferme, mon cœur cede au deſtin. Je veux prendre de la raiſon la patience & la conſolation, quoique mes larmes prouvent aſſez que la douleur & la tendreſſe ſont encore maîtreſſes de mon cœur. Tandis que mon ame eſt livrée à la plus cruelle douleur, croyez-vous que j'oublie la mort de Médon? O mon fils! quand ſera-ce que les Dieux me permettront de te revoir un jour ſur les rives du Léthé! O mon fils! en te voyant égaler dans ta premiere jeuneſſe, *la valeur précoce* de Théſée, que mon eſprit ſe perdoit dans de flatteuſes illuſions, & quel avenir heureux ne ſe peignoit-il point! Je croyois te voir échauffé par le courage & le combat, couvert d'une noble pouſſiere, & du ſang de plus d'un Héros, chargé des armes que ton bras auroit enlevées aux ennemis, & ſortir victorieux d'une bataille ſanglante, au bruit des acclamations de ta patrie, protégée par ta valeur. La troupe de nos Vierges chantoit tes exploits, & nouoit des couronnes de fleurs pour toi. Je courus à la rencontre, & mes mains, conduites par la joie, prirent le caſque de ta tête, & l'épée de ton côté. Je contemplois avec une fierté tranquille les autres meres, parce que nul autre jeune Guerrier n'avoit égalé tes actions. Mais hélas! mon ſonge diſparut, tu mourus, rien ne reſta. Je vis tomber tout-à-coup l'édifice de mon bonheur. Eſt-ce là la conſolation de ma vieilleſſe? Eſt-ce là le prix de mes tendres ſoins & de mes eſpérances! O Médon! O mon fils!

Philaide.

Madame, vous pleurez! Je trouve en vous la mere de mon amant. Le ſentiment & la douleur triomphent de la farouche magnanimité. Venez, éloignons-nous de la pompe orgueilleuſe de ce monde, où nous

ne verrons plus Médon. Unissons nos chagrins, & notre fortune; fuyons dans un désert, & mêlons-y nos larmes; là où la nature gémit avec nous, & semble regretter Médon, où les pas téméraires des mortels n'oseroient nous troubler. C'est là où nous pourrons nous livrer tout entieres à notre douleur, ne parler que de lui, ne penser qu'à lui, jusqu'à ce qu'ayant consumé le reste de notre vie dans les pleurs, une même tombe puisse nous réunir tous les trois.

Elisinde.

C'est ainsi que vaincue par le chagrin & la douleur, vous vous sentez assez forte pour chercher la mort! Ayez plutôt le courage de vivre. La mort est le desir de la foiblesse, car elle termine ses maux. La vertu seule peut vivre dans le malheur. Vous voyez que je suis toujours la même mere, remplie de tendresse, mon chagrin est sans bornes; mais tous mes sentiments obéissent au pouvoir bien plus grand de la vertu. C'est elle, qui triomphe de tout. Nous ne vivons point pour nous, mais pour la patrie. Vous êtes le sang de Thésée, c'est à vous à monter au trône, & si vous aimez, mon fils, à vous montrer digne de lui. Vous l'aimiez, il vous aima, j'y consentis; le seul Codrus, ou lui, pouvoient mériter votre main, mon fils, parce qu'il descendoit, ainsi que vous, de Thésée, & Codrus, parce que sa valeur gouverne la patrie. Mais lorsque le Sénat d'Athenes, avant que la guerre fût allumée, envoya le jeune Médon à Thebes, il périt. O Dieux! vous l'aviez ainsi résolu. Il tomba, son noble sang fut répandu par des assassins. Le sort, qui toujours nous donna lieu de nous plaindre, vous destinoit le trône, & à lui le tombeau.

Philaide.

Pourquoi le sort, sans cesse irrité contre nous, ne me destina-t-il point la tombe, & le trône à Médon?

Elisinde.

Tel fut l'arrêt des Dieux! Vous connoissez la tendresse de mon cœur, vous fûtes témoin de mon affliction, & vous sentîtes ma douleur. Hélas! elle étoit assez forte pour me ravir la vie. Cependant je vis, & j'ai peine à le croire. Codrus vous aime aujourd'hui & demande votre main. Votre pere, en mourant, nous ordonne de serrer ces nœuds, & maintenant la guerre sanglante, dans laquelle les Doriens remplirent Athenes de tant de soucis, est calmée. Cette fête si sainte va s'accomplir par vous; obéissez à votre devoir, & cachez votre chagrin. Pensez-vous que, quand même mon fils vivroit encore, sa tendresse résistât à la vertu? Son Roi vous aime, il n'est que Sujet quoique descendant de Thésée. Qui ne peut obéir, est indigne de regner. Il fuiroit volontiers pour ne pas vous ravir à Codrus, ni vous priver du trône. L'esprit sublime de Codrus, qui soutient le peuple & la patrie, qui est trop grand pour son état, trop grand pour notre monde, le rend digne de votre amour. Quel sujet peut vous affliger désormais? Quiconque ne hait pas la vertu, doit aimer notre Roi.

Philaide.

Il mérite le respect bien plus que la tendresse. Athenes & moi nous sommes prêts à mourir pour lui. Mais hélas! pardonnez, je ne saurois vivre pour lui. Et quand même je serois prête à lui donner ma main, que lui serviroit cette main, lorsque mon cœur, toujours en proie à l'affliction, ne soupire qu'après la mort, & n'aime que Médon?

Elisinde.

Si votre espoir ne s'évanouit point avec ce corps, si les restes de Médon sont encore susceptibles de sentiment dans le tombeau, croyez-moi, vous troublez

ses cendres par vos plaintes. Il soupire, écoutez-le; son ombre vous conseille de remplir avec fermeté le devoir d'une sujette, la volonté d'un pere, & les décrets des Dieux. Donnez-moi la consolation de voir notre trône occupé par le rejetton de Thésée. C'est par vous seule, tendre amie, que ce but peut s'atteindre. Ah! si la tombe, & les ténebres de la mort t'environnent. O fils chéri! ô Médon! espoir d'Athenes, dernier reste du sang de Thésée; puisqu'enfin le Ciel, enviant à la terre ton noble courage, te reçut avec joie, daigne du haut de l'Olympe jetter sur nous tes regards, console ce cœur que tu as aimé; que Philaide fasse le bonheur de Codrus; tu approuves ces nœuds. Je sais que même après ta mort, tu chéris ta patrie.

Philaide.

Tu l'exiges donc, sort rigoureux.... Que mon cœur se revolte.... Je vais trouver Codrus, & lui jurer la fidélité. Le devoir, la patrie, & vous, le demandez. Je suis à lui, je lui donne ma main. Mon cœur n'est plus à moi. Ah, Médon!... Mais qui vient?... C'est le Roi.... Fuyons, & dérobons à ses regards la derniere de mes larmes.

SCENE II.

Codrus, Nileus, Elisinde.

Codrus.

Vous vous troublez, Madame, & Philaide fuit; elle s'éloigne toute consternée à mon approche! Parlez! pourquoi m'évite-t-elle? Mon aspect peut-il l'effrayer? Quel malheur sa fuite peut-elle me présager? Que mon état est cruel, que l'éclat de la couronne est un pesant fardeau, s'il peut effaroucher l'amitié & intimider

la

la confiance, si Philaide s'unit à moi par contrainte, & ne trouve point son bonheur dans le mien! Princesse! ne vîtes-vous point que ses yeux baignés de larmes m'annonçoient en fuyant son chagrin? Ma tendresse pourroit-elle être la source de ses maux, & notre union prochaine la cause de sa douleur? Suivez-la, Madame, & tâchez de découvrir ce qui agite son ame, faites-m'en un sincere aveu. Peut-être pourrai-je l'arracher à son tourment. Je l'adore, il est vrai; si cependant elle ne sent pour moi aucun tendre retour, mon cœur est trop grand, pour l'affliger davantage, & pour causer son malheur, & le mien par un amour obstiné. Je l'aime, mais si son cœur porte d'autres chaînes, & brûle d'une flamme étrangere, je la perdrai, il est vrai, avec un regret mortel, mais avec fermeté, & je la conduirai d'un front serein vers l'objet de ses vœux. L'Amour ne me force point à la tyrannie, & tous les cœurs sont libres, là où regne Codrus.

Elisinde.

Et qui pourroit, Seigneur, entendre parler de votre grandeur d'ame, sans en être touché? Qui peut vous voir, sans vous payer le tribut de ses hommages? Que la vertu est belle, & rare sur le trône! Puisse le cœur de Philaide être la récompense de votre magnanimité! Je me hâte de la suivre. Délivrée de chagrins, elle séchera ses larmes, & va bientôt vous recevoir comme époux.

SCENE III.

Codrus, Nileus.

Philaide ne fuit que par un mouvement de cette pudeur aimable, qui orne si bien la tendre jeunesse. Elle n'en est pas moins touchée de votre mérite. Sei-

gneur, montrez-nous un front plus calme, & consacrez ce jour si beau tout entier à la joie.

Codrus.

Je l'aime, tu le sais; la foiblesse est la compagne éternelle de l'amour, & mon cœur trop touché suit les traces de Philaide. Je serois cependant trop heureux, si la tendresse seule étoit la cause de mes tourments.... Mais ce cœur est agité par un autre chagrin encore, dont j'ignore la cause, qui me prive du repos & de l'espérance, en m'inspirant une crainte secrete. Est-ce pressentiment? Est-ce illusion? Mes larmes coulent malgré moi; c'est en vain que je cherche à fermer mon ame aux soucis. Un noir chagrin me suit par-tout & m'inspire l'épouvante. Athenes & moi, nous sommes à la veille de quelque grand événement. Je le crains, & avec raison. Dieux, qui gouvernez ce monde! que votre volonté se développe plus clairement à nos yeux. Si ce grand jour doit voir l'accomplissement du présage, Dieux, que votre courroux tombe sur moi, mais protégez Athenes.

Nileus.

Quoi, Seigneur! Vous qu'Athenes vit toujours semblable à vous-même, que la douleur n'a jamais pu accabler, êtes-vous encore Codrus? Nul accident sinistre ne semble nous menacer, & je vois trembler celui qui ne trembla jamais!

Codrus.

Ne crois pas, Nileus, que je sois atteint d'une crainte chimérique, & qu'un vain fantôme me séduise. Je sais qu'un esprit foible est toujours rempli d'inquiétudes, d'ardeur & d'impatience; qu'il est fier, lorsqu'il doit trembler, & craintif, lorsqu'il n'a rien à craindre. Le Sage conserve sa tranquillité, supporte sa fortune, & n'est point abattu par le malheur. Il ne s'endort

jamais dans la sécurité, ni ne perd tout espoir, il reste toujours grand par soi-même. Je le sais, & jamais tu ne me vis frémir d'une morne crainte : mais maintenant l'Univers entier semble vouloir s'écrouler sur moi. Les humains sont le jouet d'une puissance inconnue! L'image de la derniere nuit m'effraie encore toujours. Athenes reposoit, les soucis des humains étoient endormis; moi-même j'étois enseveli dans un léger & tranquille sommeil, quand un songe m'épouvanta. Je vis Athenes toute remplie de barbares, consumée par des flammes dévorantes; je vis nos jeunes gens errants dans des rues désertes, dispersés par la crainte, s'enfuir, tomber & expirer. Le Temple de Pallas en proie à la flamme irritée; je vis ce Palais couvert de décombres & de poussiere, l'enfant à la mamelle égorgé par des mains féroces, & tourner en mourant ses innocents regards vers le Ciel, la troupe sacrée des Vierges & des Prêtresses couroit éplorée, le sein découvert & les cheveux épars. Elles cherchoient en vain à se cacher devant le fer homicide, & leurs ames pures s'envoloient irritées, & en soupirant. Là, je vis les vieillards, privés d'armes & de force, leurs têtes vénérables s'abaissoient dans la poussiere ensanglantée. Je le vis avec effroi. Je vis tomber les murs, je vis Pallas elle-même me faire signe du milieu des flammes. Je me précipitai courageusement dans son Temple embrasé. La Déesse me tendit la main & m'attira vers elle. Soudain l'éclat des flammes disparut, & mon songe se dissipa. Il ne me resta que ma frayeur.

Nileus.

O Pallas! daigne nous garantir des effets du présage effrayant!

Codrus.

Arbas n'est-il pas encore revenu, lui à qui j'ordonnai de consulter à Delphes l'oracle d'Apollon? Je l'attends en vain.

Nileus.

Artandre est battu, & la Dorie, qui ne demande maintenant que la paix, laisse tous les chemins libres. Personne ne sait cependant encore qu'Arbas soit effectivement arrivé.

Codrus.

Où peut-il donc rester? Peut-être que la nuit de l'incertitude, qui tourmente mon ame, disparoîtra. Peut-être que par ce Décret des Dieux, Athenes apprend l'arrêt de son sort.

Nileus.

Athenes ne doit plus craindre les Doriens, & notre derniere victoire dissipe toute crainte. Artandre même desire de vous voir ici, Seigneur, sous les auspices de la paix, & tout paroît prêt à signer le Traité.

Codrus.

Oui, je dois lui parler encore aujourd'hui en ces lieux! Un Roi est trop grand pour violer sa foi. Je ne crains rien de sa part, & je condamne le soupçon, qui souvent, malgré moi, me rend quelquefois douteux encore. Le soupçon est l'effet de la crainte, & n'appartient qu'aux tyrans. Je cherche à bannir cette image de mon ame. Mais, dis-moi, ce Héros, dont la valeur faisoit fuir dans le dernier combat les Doriens, ne s'est-il pas fait connoître encore?

Nileus.

Trois jours sont écoulés, & l'on n'entend rien de lui. Artandre fut fait prisonnier. Le salaire de sa tyrannie étoit déjà tout prêt; mais, comme on dit, ce Héros lui rendit la liberté. Voilà tout ce que je sais.

Un Soldat.

Pardonnez, si mon devoir vous importune. Un Etranger demande à vous entretenir.

Codrus.

Ah, si c'étoit lui-même ! Qu'il vienne ! Quelle récompense Athenes pourroit-elle lui destiner ?

SCENE IV.

Codrus, Nileus, Médon.

Codrus.

Est-ce le fils d'Elisinde ? Un songe ne me séduit-il point ? Un Dieu vous a-t-il peut-être rendu la vie, pour la défense de la Patrie ? Est-ce vous, ô Médon ! Mon œil ne me trompe-t-il pas ?

Médon.

Non, c'est Médon, lui-même, qui vous parle, le fils d'Elisinde, qui honore son Roi, auquel une joie noble & pure apprend aujourd'hui à verser des larmes précieuses. Je fus jusqu'ici le jouet de la fortune inconstante : la puissance des Dieux me ramena trop tard. Pourquoi, Seigneur, pourquoi Médon ne pouvoit-il pas vous accompagner dans la mêlée, & combattre pour sa patrie & son Roi ? Pourquoi étois-je éloigné & retournai-je si tard, que je ne pus cueillir que des restes de lauriers ?

Codrus.

Je bénis les Dieux qui nous rendent Médon. Ce sont eux qui veillent sur les jours des vrais Héros, ce sont eux dont la puissance vous a garanti du trépas, qui ont fortifié votre bras, & dirigé vos coups

victorieux. Les preuves que vous donnâtes de votre valeur, annoncent le reste du sang héroïque de Thésée. Embrassez-moi. Vous êtes le même Héros qui, dans la derniere bataille, a dompté l'orgueil d'Artandre.

Médon.

Ce que j'ai fait n'est rien pour la patrie & pour mon Roi; assez peut-être pour mon bras, mais trop peu pour mon cœur.

Codrus.

Quel pouvoir divin vous rend donc au monde? Nous avons long-temps pleuré votre mort.

Médon.

Un bonheur inespéré m'arracha au danger & me conserva cette vie, que je dois un jour sacrifier d'une maniere plus noble à ma patrie. Vous savez qu'Athenes, avant que la guerre fût allumée, m'envoya à Thebes avec une suite peu nombreuse. Nous avancions hardiment, sans crainte de dangers; mais tout-à-coup nous fûmes environnés par des troupes nombreuses d'ennemis. Ils me laisserent blessé & les miens morts sur la place. J'étois étendu sans connoissance. Un hasard heureux emmena des bergers dans la forêt, où l'ennemi m'avoit trouvé. D'une main compâtissante ils banderent mes plaies. Leurs soins fideles & humains prolongerent le cours de ma foible vie; j'ouvris mes yeux, je les tournai vers la voûte étoilée, & je priai les Dieux de m'accorder une mort plus glorieuse. Ils exaucerent mes vœux, on m'emporta, & j'arrivai à Thebes dans un habillement inconnu. Là, je sentis que la puissance des Dieux me gouvernoit; je remarquai que mes prieres émurent le Peuple Thébain. Une armée de Boétiens courageux partit avec moi. Ils me suivent, & arriveront ici dans peu de jours. J'ai prévenu l'armée, impatient de revoir ces murs, où l'on

regrettoit la mort de Médon. J'ignore quel secret pouvoit nous charmer dans ces lieux, où nous avons vu, pour la premiere fois, la clarté du jour. L'air semble y être plus doux, & le soleil plus brillant; un verd plus riant peint les campagnes qui nous sont si connues. Celui qu'Athenes vit naître, meurt avec joie pour Athenes. Plein d'alégresse, il faut que je voie aujourd'hui la fête de la paix. Je la célébrerai avec toute la ville, quoique prêt pour la guerre. Une paix est plus précieuse, qu'un grand nombre de victoires.

Codrus.

C'est ainsi que pense un véritable Héros! La soif de la gloire & du sang, enflamme souvent des cœurs peu élevés; c'est plutôt férocité que valeur. Ce courage farouche, qui n'honore rien que les armes, est uniquement toléré par le Ciel pour châtier les mortels. Celui-là est un vrai Héros, qui procure le repos aux peuples; il est au-dessus d'un Prince, car il est vertueux. Mais les plus grands cœurs sont les plus tendres.... Elisinde vous attend avec les sentiments les plus vifs de l'amour maternel, je sors.... Mais je la vois déjà venir. Princesse, approchez, recevez votre fils, la gloire d'Athenes; il vit, abandonnez-vous à vos transports! Je vous laisse, soyez contents & rendez l'une & l'autre graces aux Dieux.

SCENE V.

Elisinde, Médon.

Elisinde.

Où suis-je? Puis-je respirer encore? O Médon! est-ce vous que je vois? Oui, c'est lui-même! O Dieux!... C'est lui... Embrasse-moi!... O Médon! O mon fils!

Médon.

O Dieu ! Elisinde ! Elle chancele.... Ne me la ravissez point au moment que je la vois ! Princesse ! méritai-je tant d'amour ?

Elisinde.

C'est toi, mon fils, tu vis. C'est là tout ce que j'ai desiré ! Dieux immortels, prenez maintenant ma vie. Une joie, trop prompte & trop grande, succede à mon affliction. Dieux, qui avez été témoins de ma douleur, à peine aurois-je hasardé de vous en prier. Mon fils ! quoi vous vivez encore !

Médon.

Mon bonheur m'a arraché aux ténebres de la mort, qui s'approchoient déjà de moi. Peut-être le destin veut-il que mon bras serve désormais les Dieux & ma patrie.

Elisinde.

Par quelle voie échappâtes-vous à la mort ? De quel Dieu puissant Médon obtint-il des secours ? Athenes vous croyoit déjà la victime de la fureur de quelque ennemi. Les vôtres furent trouvés morts.... Vous êtes du sang de Thésée. Vous n'aurez pas conservé la vie par des bassesses !

Médon.

Non, Elisinde, non. Prêt à la rendre, votre fils n'a point flétri la gloire de nos aïeux. Non !... Mais pardonnez, Madame, si mon tendre desir vous interrompt; pardonnez au sentiment le plus violent & le plus vertueux !... Philaide vit-elle ? Songe-t-elle encore à mon amour. Où est-elle !... La mort l'a-t-elle ravie ? Pourroit-elle m'être infidelle ? Je tremble ! vous pâlissez ! Vous vous taisez.... Ne me cachez point ce que je dois crain-

dre! Hélas! la puiſſance des Dieux ne m'arracha-t-elle du tombeau, que pour me faire trouver une mort plus cruelle? Découvrez-moi mon ſort; mon cœur eſt rempli d'alarmes.

Eliſinde.

Elle vit.... Mais quel lieu vous cacha juſqu'ici? N'avez-vous jamais perdu de vue les objets confiés à vos ſoins & à votre fidélité? Arrivâtes-vous à Thebes, & en revenez-vous ſeul?

Médon.

Oui, j'arrivai à Thebes.... Pourquoi le deſtin ne me ferma-t-il pas plutôt la paupiere pour jamais? Ah, Madame! parlez, faites-moi ſavoir mon ſort! Que votre fils & ſa douleur vous touchent! Elle vit, & ne m'aime point! Eſt-ce là le prix de la fidélité? Elle ne m'aime plus! c'eſt ce que m'annonce votre ſilence. Votre pitié ſeule vous fait différer l'aveu de mon malheur. A qui me ſacrifie-t-elle? parlez!

Eliſinde.

Médon! as-tu du courage?

Médon.

Dieux! quelle queſtion!... Parlez; mon ſang répandu doit-il vous convaincre que je ne le profane point: que je ſuis encore votre fils! que je ne crains point la mort? Qui eſt-ce qui peut nuire à ma gloire par quelque lâche calomnie?

Eliſinde.

Un grand Guerrier n'eſt pas toujours un grand homme. On peut riſquer ſa vie par ambition ou par orgueil; mais il faut plus de courage pour ſupporter le malheur. La vraie valeur eſt ſouvent la moins connue. Son ſiege eſt dans le cœur, & non pas dans notre

bras. Dis, as-tu assez de fermeté pour m'écouter tranquillement ?

Médon.

J'y suis tout prêt.

Elisinde.

Mais qui s'approche pour troubler notre entretien. Venez....

Un Garde.

Princesse ! Philaide arrive.

Elisinde à Médon.

Demeurez ici ! je vous quitte.

Médon.

Quoi ! Vient-elle ? Elle-même ?

Elisinde.

Vous me suivez ? Attendez-moi ici !

Médon.

O Ciel ! comment ? Je ne la verrai donc pas ! Dieux, quel sort !...

Elisinde.

Restez, Prince, vous ne pouvez la voir encore....

Médon.

Ma douleur ne sauroit donc....

Elisinde.

Est-ce là le courage de Médon ?

Médon.

Pardonnez, cruelle, à la fureur d'un amour trahi. Je ne me connois plus. Les maux que j'endure !...

Elisinde.

Es-tu encore, Médon? Suis-je encore Elisinde? Mes ordres ont-ils encore quelque empire sur toi? As-tu encore le même cœur dans ton sein? Obéis, & demeure ici!... Que sa douleur me cause de tourment! Elle sort.

Médon seul.

Le bonheur des humains ne peut donc durer qu'un instant! Dieux, protecteurs de ces lieux! & vous, murs paternels, que mon ame fut ravie en vous revoyant! Hélas! la plus vive douleur étoit trop proche de ma joie! Pourquoi le sort conserva-t-il mes jours infortunés? Je les aurois terminés moins douloureusement dans le combat. L'état de l'incertitude est trop violent! Découvrez-moi du moins ce que je dois regretter! O Dieux! le plus tendre de tous les sentiments ne sauroit-il vous toucher? Ravissez-moi ma gloire & mon bonheur, mais épargnez mon amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Elisinde, Médon.

Elisinde.

Mon fils, vous connoissez maintenant votre sort. Je vous plains, mais un Héros, dans le malheur même, doit exciter l'admiration & non pas les plaintes. Il n'y succombe jamais. Il sent sa douleur, mais il sait la vaincre. Obéissez à votre devoir. Tout Athenes fait éclater sa joie de voir le digne sang de Thésée sur notre trône. Vous savez que je vous chéris,

que j'aime Philaide. Elle vous étoit destinée. Le malheur vous sépare. Soumettez-vous au destin. Votre chagrin me touche. Mais la victoire n'est jamais sans combats, & la carriere de la vertu est remplie de travaux & de peines. Vous êtes sujet, rendez-vous digne du rang de Souverain.

Médon.

O, que ce devoir est difficile! Mon cœur peut combattre, mais non pas triompher. La vie & le bonheur des mortels dépendent des Dieux seuls! Ils ont remis leur pouvoir aux Rois. Ceux-ci regnent sur nous. Ils sont trop souvent les arbitres du plaisir ou de la douleur des humains, mais jamais de notre cœur, qui toujours est entraîné par un penchant inconnu. Nul Dieu, nul Souverain, ne domine sur notre amour. Je suis prêt à donner ma vie pour mon Roi; vous savez à quel point je lui fus toujours fidele. Mais je ne pourrai jamais vaincre ma passion. Aucun destin ne sera capable de me séparer de Philaide. Pardonnez, plaignez-vous-même votre fils infortuné! Si Philaide m'aime, elle fera peu de cas d'un trône, & sera heureuse avec moi, en me restant fidelle.

Elisinde.

Elle n'en sera pas moins blâmable, en se laissant éblouir par le préjugé, en fuyant la vertu, qui nous enseigne de résister à l'amour, lorsqu'il blesse le devoir. Vous aussi, Médon, vous, le Héros d'Athenes, couronné cent fois par la victoire, voulez-vous perdre le plus beau de tous les triomphes, l'Empire sur vous-même? Le devoir de Philaide vous ravit son cœur. Son pere en mourant lui ordonna cet hymen. Vous voudriez qu'elle combattît, ainsi que vous, la vertu, & vous cherchez encore à accuser le Ciel de votre infortune. Peut-être est-elle assez foible pour se donner à vous & pour vous suivre dans votre fuite: elle

eſt femme & elle aime. Vous devriez avoir plus de force, & montrer par votre exemple, qu'aucun malheur n'eſt capable de dompter un cœur qui penſe noblement. La fermeté eſt un devoir pour vous. Je ne condamne point l'amour, mais je veux qu'il cede au devoir. Rappellez vos ſens, ô mon fils! Ne détruiſez point l'eſpérance que nous avons conçue de vous. Soyez encore une fois Médon. La raiſon & la ſageſſe triomphent des paſſions, & la douleur même que reſſent la vertu, en ſe faiſant violence, embellit ſa victoire.

Médon.

Mon cœur eſt beaucoup trop foible pour l'auſtérité de vos leçons. Je ſens tout mon tort, mais c'eſt pour augmenter mon tourment. Dieux! daignez me guider, mon malheur vient de vous. Mon ame incertaine ſuccombe ſous ce coup. Vous pourrez peut-être me donner le courage de la perdre, mais non pas celui de ſurvivre à cette perte. Les forces manquent à mon cœur attendri. La mort me délivrera.

Eliſinde.

Meurs! & ſois vertueux! C'eſt le but de la vie. Reconnoiſſez, mon fils, mon amour & ma tendreſſe par ces mêmes ſentiments qui vous paroiſſent cruels aujourd'hui. Mon cœur maternel ſoupire en ſecret, quand vous pleurez & partagez votre douleur. Je ſouffre plus que vous! Ah! que je rendrois avec joie ma vie au Ciel, ſi par-là je pouvois vous voir heureux! Mais lorſque la vertu parle, elle fait taire mon chagrin. Je puis vous voir mourir ſi la vertu l'exige. Une mort glorieuſe eſt bien préférable à une vie flétrie par la moindre tache. Soyez courageux, mon fils; la timidité ſeule ſuccombe à la douleur. Parlez!... A quoi voulez-vous vous réſoudre?

Médon.

A être digne de vous. Je ne ſais quel eſprit, qui

anime chacune de vos paroles, éleve, en vous écoutant, mon cœur, & lui inspire une nouvelle fierté! Tel que la voix des Dieux, votre discours pénetre mon cœur étonné, & y réveille la vertu. Je sens un noble feu s'allumer dans mon sein. Je vais fuir Athenes, moi-même, & Philaide. Je l'aimerai toujours, mais triste & solitaire, loin d'elle & d'Athenes. Codrus la possédera. J'y consens; je pars! Ma vie n'est pas d'un assez grand prix, pour mon Roi, & ma patrie, je la donne volontiers.

Elisinde.

Vois, Thésée, son courage! Il est l'objet de ma gloire, de celle d'Athenes, & ton digne sang. Embrassez-moi, mon fils; votre éloignement m'attriste; mais vous apprendrez de moi à renoncer au bonheur que l'on estime le plus. Soyez heureux loin de moi!

Médon.

Je ne demande plus de vous qu'une seule & derniere faveur. Conduisez encore une fois mes pas vers la triste Philaide; & quand bientôt mon ame, lassée par des tourments continuels, en sera délivrée, & abandonnera ce corps, portez-lui alors, de vos mains compâtissantes, les tristes restes de Médon, remettez-lui en pleurant mes cendres, & ne vous opposez point aux larmes qu'elle répandra peut-être pour appaiser mes manes. Je partirai d'ici avant la fin du jour. Laissez-moi voir Philaide pour la derniere fois, & entendre de sa bouche un éternel adieu.

Elisinde.

Votre foiblesse ne détruira-t-elle point un si noble projet? Etes-vous assez fort pour soutenir cet adieu! Je vous défendis tantôt de la voir encore; je craignois votre douleur. Elle sait que Médon est vivant, elle pleure, mais elle ne sauroit résister au destin. Elle

est maintenant la Promise de Codrus. Je l'attends ici... Vous pleurez! Soyez mon fils! Je la vois déjà qui s'approche. Fuyez si la force vous manque. C'est le moment où il faut déplôyer toute votre fermeté.

Médon.

Ma douleur est trop grande pour que je puisse pleurer maintenant. O vertu! raffermis mon cœur contre cet aspect! O patrie! pardonne à ce dernier reste de foiblesse! Pardonne à l'impétuosité du sang qui coule dans mes veines : pardonne aux vœux indiscrets que forment mes tranquilles soupirs! Empêche au moins, qu'une larme de foiblesse ne mouille ma paupiere, tandis que mon cœur essuie un combat si violent. Hélas! j'affligerois Philaide, par ma douleur même. Je ne suis point assez foible pour aimer en elle mon propre bonheur. Le sien faisoit l'objet de tous mes vœux. Je n'estime pas ma vie; mais la sienne m'est inestimable.

Elisinde.

Je me sens touchée par ce noble courage. Je partage votre tourment, & je pleure à la fois de douleur & de joie.

SCENE II.

Philaide, Elisinde, Médon.

Philaide.

Cher Médon! est-ce vous que je vois? Un sort propice ramene-t-il le Héros que mon cœur ne cesse d'aimer? Moment fortuné, quoique mêlé d'amertume! Nul revers n'a pu arracher votre image de mon ame. Le monde m'a paru triste, parce que je ne vous y croyois plus. Vous vivez! Une simple erreur me fit pleurer votre mort! Ce n'est que depuis ce moment

que je vois reluire le soleil, & fleurir le Printemps. Médon seul l'orne, & l'embellit. Combien (*à Elisinde*) vous le savez, combien n'ai-je pas souffert? Elisinde même a combattu en vain mon désespoir. (*à Elisinde.*) Le lui avez-vous dit, Madame? (*à Médon*) Mais quoi? Vous ne parlez point? Vous pleurez? Une sombre douleur change vos traits! Justes Dieux! Hélas, il frémit! Il craint de me recevoir : & les larmes coulent malgré lui de ses yeux!

Médon.

Quel bonheur pour moi de vous voir encore une fois! Vous m'aimez; il suffit, je vais avec joie à la mort. L'arrêt du Ciel ordonne de nous séparer encore; les cœurs magnanimes sont destinés à souffrir ici-bas. Le plus grand bonheur des humains est d'être vertueux, & cependant ce bonheur devient souvent la source de nos tourments. Alcide, Philoctete, & Thésée même, étoient toujours errants, infortunés, enveloppés de dangers. Mais au-lieu d'un bonheur médiocre sur la terre, la récompense de la vraie vertu les attendoit déjà dans l'Olympe. Nous aussi, nous sommes destinés à marcher dans la même carriere, & à donner de l'éclat à la vertu par notre amour infortuné. Je vous reverrai Philaide dans un meilleur monde. Puisse votre grandeur d'ame vous aider à souffrir cet adieu. Je suis mon devoir : vous ne me reverrez jamais. Une terre étrangere va couvrir les cendres de Médon. Vous êtes maintenant à Codrus, & il est digne de vous. Mais, quand le destin vous déclare son épouse, quand la pompe de la couronne ornera ce beau front, quand l'éclat, qui séduit si souvent les Princes, vous environnera, quand, dans un tumulte éblouissant, vous serez livrée au plaisir, n'oubliez pas au moins que Médon vous aima. Dites, oui, Médon m'aima plus que sa vie : il m'a sacrifiée à la patrie & à son devoir. Nul mortel ne respire, dont l'amour

&

& les peines soient égales à celles qu'il ressentit. Repose en paix, infortuné! Que la terre te couvre doucement! Repose en paix, infortuné! Pour prix de ta fidélité, reçois encore cette larme que je consacre à la douleur.

Philaïde.

Seigneur, que dites-vous? Etes-vous aussi barbare que le sort? Voulez-vous, & pouvez-vous me fuir? Cruel, rappellez-vous le temps passé. Songez au bonheur dont nous jouissions alors, à ce que vous m'avez juré. Vous vivez donc, hélas! & vous êtes perdu pour moi! Vous n'êtes plus à Philaïde, & je vis encore! Vous m'aimez, si je dois vous en croire, & vous m'abandonnez! Si votre tendresse est sincere, rien ne sera plus capable de nous séparer, & celle qui ne vivoit que pour Médon, pourra mourir avec lui.

Médon.

Moi, je resterois! Je vous verrois dans d'autres bras! Pourrois-je modérer ma jalouse ardeur? Non, il ne me reste d'autre parti que de m'éloigner. Quand le Ciel nous sépare, vous apprendrez à me connoître. La vertu, l'honneur & le devoir l'emportent aujourd'hui sur vous & sur mon amour, mais la vie est beaucoup moins chere que vous. C'est la vertu qui m'ordonne de fuir.

Philaïde.

Et c'est elle qui m'ordonne de mourir. Je ne puis obtenir la pitié & le secours des Dieux. Vous me fuyez, Médon, vous! Rien ne me reste. Sort barbare, ta colere est-elle enfin épuisée! Ravis encore au monde, qui m'est odieux, cette ame, depuis longtemps lasse d'y gémir tu triomphes....

Elle tombe dans les bras d'Elisinde.

Médon se jettant à ses pieds.

Philaide !

Elisinde.

Triste tendresse, que vous coûtez de tourments ! Mon fils, montrez de la fermeté !

Médon.

Elle pleure, & je dois montrer de la fermeté ! Non, je ne puis résister plus long-temps à la douleur ! (*à Philaide.*) Vous me verrez mourir ici à vos pieds. Retenez seulement vos larmes. Votre douleur triomphe de mon courage. Je racheterois volontiers vos pleurs de mon sang. O désespoir ! O tendresse !

Philaide.

Je dois donc vous perdre, Médon ? Nos tourments ne sauroient donc fléchir le Ciel !

Elle releve Médon.

Elisinde.

Couple infortuné ! que le sort semble avoir choisi pour surmonter courageusement les plus violentes douleurs de l'amour, puissent vos ames ne point succomber sous le poids du malheur ! Triomphez de vous-mêmes pour vaincre la colere des Dieux ! Levez-vous, mon fils ; votre douleur & votre amour serviront encore à donner à la postérité un exemple de grandeur d'ame. Et vous, que le sort à choisi pour monter sur le trône, ne vivez en regnant, que pour assister la vertu. Songez que vous y fûtes destinée : ce sera votre plus grande consolation. Etouffez ces mouvements qui vous ôtent le courage. Ne prolongez point ces tristes moments d'un éternel adieu. Vos délais augmentent vos douleurs. Je vous regarde avec fermeté, mais je souffre plus que vous. Verser des larmes est un soulagement ; mais je me le refuse.

Philaide.

A combien de tourments mon cœur étoit-il donc destiné !

Médon.

Le sort devoit-il séparer deux cœurs comme les nôtres ?

Philaide.

Je ne vous verrois plus ?

Médon.

Je vous perds pour toujours ? Mais une prompte mort me délivrera des maux que j'endure.

Philaide.

Et moi.... Si ma douleur ne peut terminer plutôt mes jours, je vous promets de ne pas vous survivre.

Elisinde.

Il est temps de vous séparer. Codrus va se rendre en ces lieux. Phorbas, en ce moment, lui annonce le décret des Dieux. Je l'ai vu arriver. Les tourments de vos cœurs augmentent par vos pleurs, & les irritent.

Philaide.

Cruelle ! n'abrégez point ces instants fugitifs !

Elisinde.

Ce n'est pas moi qui lui ordonne de partir. C'est le sort & la vertu qui lui disent, il est temps de vous dire un éternel adieu.

Médon.

Je suis ma destinée. Je frissonne ! Quelle nuit couvre mes regards d'un voile épais ? Un froid mortel glace tout mon sang dans mes veines.

Elisinde.

Dieux immortels! fortifiez-le dans ses douleurs. Mon courage s'échappe; mon cœur se lasse de sa fermeté.

Médon.

O vous, tout mon bonheur, ô bonheur que je perds! Ma chere Philaide, (*Il lui baise la main*) vivez, soyez heureuse à jamais!

Philaide.

Oh Médon! Oh destin!

Médon.

Hélas! pourquoi votre Médon survit-il à ce tendre regard?

Elisinde embrassant Médon.

Mon fils, adieu! Reçois ces dernieres marques de ma tendresse maternelle, & de ma profonde douleur. Si tu veux ressembler aux Héros, apprends de Thésée à dompter les Tyrans: c'est de moi que tu appris l'art de se vaincre soi-même. Songe à moi, persévere, & que ta vie glorieuse serve au monde d'exemple du vrai héroïsme. Après avoir triomphé de chaque passion, cours à la victoire, sois guerrier, sois plus, sois vertueux! Dieux, secondez ses efforts, conduisez sa jeunesse. Diminuez ses maux, il les souffre par sa magnanimité; & quand même vous n'accorderiez pas à son nom la gloire de passer à la postérité, rendez-l'en du moins digne. C'est l'objet de mes vœux; puisse la tranquille vertu être l'objet des siens. Mon fils, n'oublie pas dans l'éloignement l'amour d'Elisinde.... Adieu, rien ne peut te retenir. Le temps est déjà passé.

Médon.

Princesse, adieu pour jamais.

Philaide.

Je meurs.

Elisinde.

Fuyez, mon fils!

Médon.

Je fuis, mais daignez écouter ma derniere priere. Secourez Philaide, calmez son désespoir! Partons enfin. Celui-là peut braver tous les malheurs, qui n'a plus rien à souhaiter qu'une mort glorieuse.

Il sort.

SCENE III.

Elisinde, Philaide.

Elisinde.

C'en est fait!... Il fuit! Oh, que ne puis-je pleurer dans la sollitude!... Qu'il est difficile, qu'il en coûte d'amertumes pour paroître intrépide aux autres, tandis que notre cœur succombe à la douleur! (*à Philaide*) Montrez de la fermeté! Médon s'est éloigné, la vertu a triomphé. Elle doit remporter encore une plus belle victoire sur vous dans le Temple....

Philaide se réveillant tout-à-coup, & courant vers la coulisse, par laquelle Médon est sorti.

Est-il sorti?... O Médon! vois-moi mourir. Cruel, reviens sur tes pas! (*à Elisinde qui l'arrête.*) Laissez-moi, Madame.... Il est déjà loin! Vous me retenez encore, & ne pleurez pas ce fils! Cœur dur & barbare!... Je cours au temple. Là, vous me verrez à côté de Codrus. Mais au même instant un poignard me délivrera des tourments de la vie, des douleurs de mon amour, & de vos regards.

Elisinde.

Que vous me touchez ! Hélas ! je souffre doublement en vous voyant souffrir !... On ne triomphe pas du sort par les larmes, mais par la vertu. Je ne pleure point....

Philaide.

Votre œil me fait voir le contraire, & c'est en pleurant que vous me dites, je ne pleure point. Pourquoi, lorsque la douleur s'est emparée si fortement de votre ame ?...

Elisinde.

O Ciel ! reprenez vos sens ! Je vois venir le Roi.

SCENE IV.

Codrus, Nileus, Elisinde, Philaide.

Codrus à Philaide.

Princesse, ce jour étoit destiné à me rendre heureux ; déjà les flambeaux de l'hymen éclairent le Temple. Déjà on entend retentir les chants d'alégresse. Cependant oserois-je le dire, hélas ! Le Ciel paroît être contraire à mes vœux. Des noirs pressentiments remplissent mon cœur. Je sens des douleurs inconnues, & je crains pour Athenes. Votre tristesse même augmente mes soucis. Je vois encore à regret sur votre front la douleur & le chagrin. Peut-être l'obscurité de l'avenir se dévoilera-t-elle en peu de jours ; peut-être même aujourd'hui. Mais songez, Madame, au tourment que souffre mon amour, en différant d'un jour la fête de l'hymen.

Philaide.

Egalement agitée de craintes & de funestes présa-

ges, mon cœur depuis long-temps ne sent qu'épouvante & amertume. Je vois, Seigneur, que des douleurs secretes & des soucis cuisants, vous occupent ainsi que moi. Je sors pour réfléchir dans la solitude à mes maux.

Elle sort avec Elisinde.

SCENE V.

Codrus, Nileus.

Nileus.

Seigneur! & c'est vous-même qui dites, serrez les nœuds de l'hymen. Quel malheur est-ce donc qui vous menace ainsi que la patrie? Le rapport de Phorbas vous effraieroit-il? Seroit-ce le decret des Dieux qui cause vos soucis?

Codrus.

Ne crains rien, Nileus, Athenes va triompher! L'arrêt du Ciel le promet, & vous n'avez rien à redouter. Mais je dois me taire encore sur le reste de sa volonté; peut-être la verrez-vous accomplie en ce jour. Je commence déjà à comprendre le sens de mon funeste songe, mais mon œil ne peut pénétrer encore à travers la nuit du destin. J'ignore par quoi.... Cependant, je suis satisfait, j'en sais assez, & mon cœur a déjà tout décidé. Le salut d'Athenes est entre mes mains. Tel est l'arrêt des Dieux.

Nileus.

Si notre bonheur dépend de vous, Seigneur, nous n'avons plus rien à craindre. Mais au-lieu d'une joie sereine, votre cœur me paroît rempli de la plus sombre douleur. Encore un coup, pourquoi différez-vous l'heureux moment?

Codrus.

Je ne souffre point, ami, je rends grace au destin. Quoique foible en apparence, quoique je semble souffrir, mon ame est libre, & je sens la tranquille satisfaction par laquelle les vertus élevent un grand cœur.... Mais, pourquoi Artandre n'est-il pas dans Athenes? Je devois le voir aujourd'hui dans ces lieux. Que le peuple soit prêt à le recevoir. Je m'empresse en attendant à aller au Temple de Pallas. Peut-être trouverai-je le repos aux pieds de ses autels? La Providence a environné la carriere de notre vie d'un épais nuage & de ténebres sacrées. Semblables à ceux qui sont privés de la lumiere, nous errons, mais un pouvoir inconnu gouverne tous nos pas. Après avoir passé nos années dans un songe continuel, le temps nous ramene vers nos aïeux. Nous sommes ce qu'ils étoient, & nous deviendrons ce qu'ils sont. Une mémoire glorieuse est tout ce qui reste de nous. Pour elle le Sage se rend maître du sort. La vertu seule peut à travers de ces ténebres nous conduire par des chemins sûrs à l'immortalité.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

Codrus, Nileus.

Codrus.

Quoi! Médon est parti soudainement, & en secret, d'Athenes? Tout consterné il s'est enfui d'ici? Tes yeux l'ont vu, dis-je?

Nileus.

Oui, Seigneur, je l'ai vu sortir de ce palais. Le

désespoir étoit peint sur son front. Il passa par la porte voisine, & tourna ses tristes regards encore souvent sur le palais & sur Athenes.

Codrus.

Il s'est éloigné sans me découvrir son chagrin! Pourquoi Médon veut-il se dérober à ma vue? Pourquoi mon ami me fuit-il? Tandis que chacun de mes Sujets peut s'attendre à mon secours, ou du moins à ma pitié.

Nileus.

Seigneur, je vois Philaide qui s'avance de loin.

Codrus.

Elle s'approche d'un air rêveur. Le désespoir semble conduire ses pas. Il me paroît qu'elle pleure, & parle tout bas. Enfoncée dans une profonde méditation, elle ne nous apperçoit pas encore.

SCENE II.

Codrus, Nileus, Philaide.

Philaide dans une profonde rêverie.

C'étoit ici! Oui, c'est ici que je le vis pour la derniere fois! O Médon!... Seigneur, pardonnez!... Elle voit Codrus, s'effraie, & veut sortir.

Codrus.

Quoi, Madame, vous vous pressez de sortir en me voyant! Quelle douleur vous agite? Pourquoi votre cœur trop timide, me la cache-t-il? Ne puis-je donc obtenir votre confiance? Et pourquoi cherchez-vous à éviter mes questions? C'est votre meilleur ami qui vous parle en ce moment. Ce qu'on dit à Codrus, n'est jamais su du Roi. Je ne vous parle point le lan-

gage des Amants. Je ne prétends point exciter votre compassion par de tendres plaintes. Mais donnez votre confiance à votre ami. Quand même vous ne m'aimeriez point, j'exige de vous cette marque d'amitié. Une secrete douleur vous tourmente, ainsi qu'Elisinde. Je ne puis en pénétrer la cause, mais vous pouvez m'en faire l'aveu sans nulle crainte.... Et Médon, Médon conduit par son désespoir, s'enfuit d'Athenes?

Philaide.

Seigneur, Médon parti... Pardonnez, hélas, oserois-je le découvrir!

Codrus.

Vous pleurez, c'est en vain que vous voulez cacher vos larmes! Continuez!

Philaide.

Pardonnez, Seigneur, si mon aveu vous afflige. Pardonnez, vous le voulez ainsi. Il s'est éloigné.... parce qu'il m'aime.

Elle se jette aux pieds de Codrus.

Pardonnez & accusez-en le destin qui gouverne tout! Je vous l'aurois découvert depuis long-temps, si la crainte ne m'eût arrêtée. L'amour nous avoit unis dès notre premiere aurore; notre sort, notre innocence & notre tendresse furent nos liens.

Codrus.

Vous l'aimez? Il vous adore? Pourquoi m'en fîtes-vous mystere; pourquoi me permîtes-vous de me tromper si souvent moi-même? Princesse, levez-vous, croyez que votre douleur me touche. Je veux vous voir heureuse, & Codrus ne force point de cœur. Mais continuez, quel motif fit partir le jeune Médon?

Philaide.

Il s'éloigna pour ne pas me priver du trône, pour ne pas ravir Philaide à Codrus. C'est par magnanimité qu'il se précipite volontairement dans le malheur. Son désespoir l'emporte, il va chercher la mort. Pardonnez, Seigneur.... Mes larmes s'échappent malgré mes efforts. Il est éloigné; son amour ne sauroit troubler votre repos. Je ne le verrai plus.... Mon cœur vous respecte! Si je ne sens point un retour de tendresse, Seigneur, daignez me plaindre : mon malheur le veut ainsi.... Le choix des sentiments ne dépend pas de nos cœurs, & un pouvoir inconnu les force tous à aimer. La sagesse peut dompter l'amour; mais elle n'en sauroit triompher entiérement. Celui-ci au contraire peut vaincre tout, hors la gloire & le devoir sur les conseils d'Elisinde.... Le fidele Médon s'éloigna pour céder à son Roi.

Codrus à Nileus.

Va, cherche à l'atteindre! Fais courir les Gardes après lui! qu'on tâche de le ramener. (*Nileus sort.*) Je puis le voir heureux; je rends graces au Ciel qui m'accorde encore le pouvoir de récompenser la vertu. Elisinde même ne veut pas favoriser l'amour de Médon! Ce fidele Ami, dans l'ardeur de la jeunesse, fuit & m'abandonne ce qu'il aime! Ah! si un Sujet me montre un pareil exemple, que ne doit pas faire un Roi? Comment pourrois-je le récompenser dignement! Un homme vertueux s'éleve au-dessus des Rois. Je le sens; une noble émulation s'empare de mon cœur. Egalons au moins Médon en générosité.

SCENE III.

Philaide, Codrus, Elisinde.

Codrus à Elisinde.

Princesse, approchez-vous; j'ai sujet de me plaindre.

Vous ordonnez à Médon de s'éloigner, ſans m'en avertir ? Dans les belles ames, la vertu va quelquefois trop loin ; en voulant s'élever au ſublime, elle devient ſévérité. Rien ne pouvoit bleſſer ce cœur plus ſenſiblement. Un bonheur, qui cauſe le tourment d'autrui, ne pourra jamais me charmer. Par moi, aucun ſujet ne ſera malheureux. Et quel ſujet encore ? Votre fils ! Son chagrin n'a-t-il pu toucher votre cœur ? Il m'auroit attendri. Heureuſement que le Ciel me l'a fait ſavoir à temps. Je l'en bénis, & votre fils revient encore aujourd'hui. (*à Philaide.*) Soyez, Madame, la récompenſe de la vertu ! Que l'amour faſſe votre bonheur !

Eliſinde.

La magnanimité peut-elle s'élever plus haut chez les mortels ?

Philaide.

L'étonnement..... La reconnoiſſance.... m'empêchent de parler. *Elle veut ſe jetter à ſes pieds, il l'en empêche.* Se peut-il, Seigneur ? Mon Roi, l'image parfaite des Dieux ! Mon cœur n'a pas la force de ſoutenir les ſentiments qui l'animent.... Je perds l'uſage de la parole.... Non.... Pourquoi ne puis-je, ainſi que Médon, donner ma vie pour mon Roi ? Pourquoi ma main eſt-elle trop foible pour le ſeconder ? J'irois, pour le ſauver, courageuſement à la mort. L'excès de la joie, la ſurpriſe m'abbat. Seigneur, vous nous rendez en même temps la vie à tous deux.

Eliſinde.

Et moi, ce que j'entends ne ſauroit me ſurprendre. L'action la plus héroïque eſt digne de mon Roi. Codrus ſeul en étoit capable. C'eſt le plaiſir des Dieux de faire le bonheur des mortels. Ils n'accordent ce plaiſir qu'à ces Rois ſi rares, qui, pour ſe rendre égaux aux immortels, rendent leurs Sujets heureux par leur

humanité; & qui étant grands par eux-mêmes, envisagent avec dédain la vanité des couronnes.

Codrus.

Soyez heureux, soyez contents, & rendez graces aux Dieux. C'est la récompense que je demande, & le bonheur où j'aspire.

SCENE IV.

Elisinde, Philaide, Codrus, Nileus.

Nileus.

Je fais suivre Médon par divers chemins. Mais, Seigneur, mes yeux ont déjà vu Artandre dans Athenes, qui, en signant le traité, se résolut de vous voir. Il s'avance vers le palais, & son cortege est grand.

Elisinde.

Venez, Philaide, venez implorer avec moi le Ciel, qu'il daigne maintenant affermir la paix.

SCENE V.

Codrus, Nileus.

Nileus.

De quel noble courage, Seigneur, donnez-vous ici les marques! Quoi, vous perdez volontairement tout ce que vous aimiez?

Codrus.

La raison soumet quelquefois les grandes ames: mais les louanges mêmes, qui font leur récompense, ne servent souvent qu'à renouveller les douleurs. Ne me

rappelle ni pertes, ni chagrins, & ne trouble plus la tranquillité de mon cœur par des éloges. Je rends graces aux Dieux, qui au dernier période de ma vie, m'ont encore procuré l'occasion de faire du bien. Mais Artandre va venir. Suis-moi, Nileus, allons à sa rencontre.

Nileus.

Pardonnez, le voici déjà qui s'avance.

SCENE VI.

Codrus, Nileus, Artandre, Licas, suite de Doriens.

Artandre.

Je bénis mon destin, qui accorde à mes desirs la satisfaction de revoir Codrus, en qualité d'Ami, dans Athenes. Depuis votre derniere victoire c'étoit l'objet de tous nos vœux, & ce grand jour va terminer certainement la guerre.

Codrus.

Si la valeur d'Artandre, lassée par de si longues querelles, nous donne des témoignages d'amitié, nous verrons fleurir une paix éternelle. Les Citoyens d'Athenes pourront recevoir déformais avec joie les Doriens, comme amis dans leurs murs. Le berger peut maintenant mener paître ses troupeaux en sûreté dans les champs ; aucun bruit guerrier ne troublera plus ses tranquilles plaisirs. Nos bois & nos vallons ne retentiront plus de lugubres gémissements, & l'Ilisse ne coulera plus ensanglanté, à travers de nos champs.

Artandre.

C'est de la paix que je souhaiterois encore de vous entretenir tout seul.

Codrus.

Nileus, laiſſe-nous !

Artandre bas à Licas.

Hâtez-vous, amis, d'éclater ! Notre deſſein réuſſit juſqu'ici. Prends bien garde à tout, (*haut*) ſors, Licas ! Nileus, Licas, & la ſuite ſortent.

Codrus.

Nous ſommes ſeuls.

Artandre.

Je rends graces aux Dieux, qui me permettent maintenant de voir Codrus ſeul, ſous les doux auſpices de l'amitié. Le ſort de la guerre, vous le ſavez, Seigneur, qui derniérement nous abandonna, s'eſt déclaré pour Athenes; mais ſi la guerre continue, ce bonheur peut encore changer. L'iſſue de la guerre eſt dans les mains d'un aveugle deſtin; & maintenant que la paix eſt arrêtée entre nous, il y va de l'intérêt d'Athenes, de la confirmer au plutôt. Je n'exige plus de vous qu'une légere faveur, que mon peuple deſire, & qu'il vous demande par ma bouche, avant de conclure le Traité. Vous pouvez l'accorder. C'eſt beaucoup pour les Doriens, & peu pour Athenes. Il eſt infiniment plus facile de répandre le ſang que j'exige, que de ſe réſoudre de nouveau à la guerre, & au meurtre. Je ſais que Codrus ne ſauroit nous le refuſer. Car qu'importe un Sujet, quand il s'agit du ſalut public ? Qu'importe une femme timide, quand elle perd pour ſon Roi une vie, qui n'eſt d'aucun prix pour l'Etat ?

Codrus.

Que dites-vous, Seigneur ?... Quel eſt ce ſang ? Je conſens à vos deſirs, ſi le Dorien n'exige que le

mien. Je le répandrai volontiers, pour procurer la paix à Athenes; mais nul de mes Sujets ne mourra pour l'amour de moi. Le Ciel me les a confiés, non pour verser leur sang impunément; non pour les faire servir, par la violence & l'esclavage, à mon orgueil; non, mais il me donna à mes Sujets, pour être leur protecteur. Ne croyez pas que la vengeance céleste reste toujours suspendue. Elle redemande aux Princes le sang des citoyens; aucun mortel n'est vil aux yeux du Ciel. Pour lui le Sujet est égal à son Roi. Artandre! sa justice dispense à chacun ce qu'il a mérité. Les Tyrans ressentent ses châtiments, & tremblent sur le trône.

Artandre.

Mon peuple veut son sang. Il faut qu'Athenes se déclare.

Codrus.

Dis-moi donc, quel sang sa fureur prétend-elle répandre? S'il est coupable, je le ferai verser. Je le fais à regret; j'aimerois à pardonner. Mais quand la nature & le devoir défendent de l'absoudre, la clémence même devient alors un crime. Si la justice veut la mort du coupable, celui qui le laisse impuni, se rend lui-même digne de son châtiment. C'est ainsi que Jupiter ne nous punit jamais par un mouvement de haine & de colere, & qu'il ne prend que tard en main ses foudres vengeresses.

Artandre.

Vous savez que le sang de Thésée, déjà du vivant de Thimoet, s'est efforcé de nuire au Peuple Dorien. Le reste de ce sang vit encore aujourd'hui dans Athenes. Mon peuple le demande. Voulez-vous que le salut d'Athenes dépende de nouveau d'une guerre incertaine, tandis que vous voyez ce moyen pour l'en délivrer d'abord? Donnez-moi, donnez à mon peuple

peuple ce sang odieux ; la paix sera durable à ce prix. Si votre sensibilité répugne à voir couler le sang, abandonnez-le-moi, je me sens plus de courage. Je vous épargnerai la peine de le répandre. Jupiter ne lancera pas d'abord du haut des Cieux sur moi ses carreaux. Tranquille dans l'Olympe, il est éloigné de nous. Les vils humains sont pour moi sur la terre. Je suis leur Jupiter. Vous pouvez maintenant vous déterminer. Si vous prétendez les sauver, je rompts le traité. Ne vous confiez pas trop sur votre derniere victoire : suivez mes conseils ! vous vous taisez ! Que choisissez-vous ?

Codrus.

La guerre. Codrus n'achete point la paix par la honte & la cruauté ! Non, les combats décideront de notre salut mutuel. Je verserai volontiers mon sang dans une guerre si juste. Pour exercer le meurtre & la tyrannie, Codrus n'a point de courage ; il ne veut point acquérir de gloire par la férocité, mais il a assez de fermeté pour mourir pour son peuple. Quiconque ne respecte pas les immortels, n'aime jamais sa patrie. Le sort de la guerre ne dépend point d'un aveugle destin ; les Dieux le conduisent du haut de l'Empirée, & ils ont coutume d'assister la vertu. Craignez-les, Artandre !.. Vous m'avez entendu ; vous savez ma résolution. Que la paix soit rompue ! Allez signaler votre courage ! Marchez dans la carriere de l'honneur ! Mourez pour votre patrie, je mourrai pour la mienne.

Artandre.

Quoi, tu choisis la guerre ! Suspends ta fureur impuissante ! Fais taire ton orgueil, & je te pardonne. L'obéissance seule pourra sauver ta vie. Tu m'accableras en vain de reproches & nommeras ma prudence du nom d'infidélité. Mais dis ce que tu voudras ; c'est le privilege de la foiblesse. Je puis, quand je le veux, voir à mes pieds la tête du fier Codrus. Je n'ai qu'à dire un mot.

Codrus.

Tu prétends être un Roi, & tu menaces de violer la foi donnée!... Mais quel bruit affreux, quels cris aigus frappent mon oreille!

On entend le bruit des armes.

Artandre tirant l'épée.

Je triomphe! Gardes!

Codrus tirant l'épée.

Comment! Arrêtez!

SCENE VII.

Artandre, *Codrus*, *Nileus*, *Licas*, *Cléante*, *suite de Doriens*, tous l'épée nue à la main.

Nileus qui se défend contre Licas & la Garde.

Trahison! Mon Roi, songez à vous sauver!

On le désarme.

Codrus.

Tyran!

Cléante lui arrête le bras, & on le désarme.

Artandre.

C'est en vain. Fier ennemi, tu peux attendre la fin de ta vie! Tout est-il fait, Cléante? Suis-je maître d'Athenes?

Cléante.

On combat encore, mais presque tout succombe. La troupe courageuse, qui dès le commencement est arrivée avec moi, a pris promptement possession des portes, & a frayé par-là le chemin au reste de l'armée qui étoit toute prête. L'ennemi surpris ne fait qu'une foible résistance.

Artandre à Codrus.

Que devient maintenant ton orgueil? Pourquoi tes Dieux ne se pressent-ils point? D'où vient qu'on n'entend pas gronder le tonnerre pour sauver Athenes? Qu'on leur donne des fers. Artandre triomphe par sa ruse. Oublie ce que tu étois, & ne songe qu'à ce que tu es maintenant.

On enchaîne Codrus & Nileus.

Codrus.

Quoique chargé de fers, je suis encore Roi.... Je me trouve vaincu par ton lâche artifice, mais c'est à ta honte. Je reste ce que je fus, même sans sceptre & sans couronne, tandis que tu n'es qu'esclave sur un trône profané.

Artandre.

Téméraire! Ne crains-tu pas ce que tu as mérité? Réfléchis aux suites d'un discours audacieux. Méconnois-tu ton sort? Athenes est sous mon joug, & tu n'es plus son Roi.

Codrus.

Mais je suis encore Codrus.

Artandre.

Il faut permettre à la foiblesse une audace inutile.

Codrus.

Tu peux me ravir ma vie, mais non pas ma vertu.

Artandre aux Gardes.

Veillez sur lui!

(*A Cléante & Licas.*)

Venez, amis, & montrez votre valeur. Répandez courageusement avec moi le sang des mutinés. Nous

triomphons. C'est ainsi qu'il faut séduire les esprits foibles, les enfants par les yeux, & les hommes par les serments. Suivez-moi, & montrez à mes côtés la colere qui vous anime. De tout ce qui s'oppose à moi, rien ne vivra dans Athenes! Des torrents de sang feront déborder l'Ilysse, & ses ondes sanglantes porteront à la mer la nouvelle ne notre victoire.

Il sort avec Cléante & Licas.

SCENE VIII.

Codrus, Nileus, Gardes.

Codrus.

Nileus, le sort qui me met dans les fers n'a point encore ému ce cœur tranquille. Mais, si je dois voir mon Athenes vaincue, moi-même dans l'impuissance de la sauver, & toi chargé de chaînes, mon cœur sensible, laisse alors un libre cours à sa douleur, & la grandeur d'ame n'arrête point les larmes de l'humanité. Etre témoin de la douleur de mes Sujets, des maux de mes amis, avoir perdu la liberté pour les secourir; voilà ce qui effraie mon courage, c'est là un véritable tourment. Etre ferme à l'aspect d'un pareil malheur ne seroit que montrer un cœur insensible. Que les Dieux punissent un Roi qui peut voir ou entendre les soupirs, les souffrances & les prieres de ses Sujets sans en être touché! Ne désespere pas cependant, Nileus, prends courage! Athenes va être délivrée par le sang d'un seul humain. Le Ciel lui-même le promet. Le sort va changer. Il enverra du secours, lorsque tout autre espoir nous manquera. Ramene-toi, Nileus, & fais des vœux au Ciel! Pardonne à ton ami, qui ne peut te protéger. Adieu! Embrasse-moi. Si rien ne peut te sauver, meurs comme l'ami de Codrus, & apprends de moi à mourir.

Nileus.

Vivez, mon Roi, vivez! Nul danger ne m'effraie. Vous fortifiez mon foible cœur, & je vais sans effroi à la mort. Si telle est la volonté du Ciel, il peut nous sauver encore. L'infortune ne sauroit m'abattre. Mais lorsque je vois vos chaînes, je sens mon ame succomber, & mon courage vaincu.

Codrus.

Je ne sens point ces chaînes; & mon cœur est libre, il suffit.... je ne suis pas vaincu. Le bras est enchaîné, l'esprit n'a point de liens. Adieu, j'ai vu le terme de tous mes maux. Nous jouirons bientôt, Athenes & moi, d'un retour de repos. Le Ciel est juste, il récompense la vertu. Elle gît, il est vrai, quelquefois dans la poussiere, tandis que le vice est sur le trône; mais la vengeance céleste attend enfin celui-ci. Elle suspend quelque temps ses châtiments, elle retient ses coups, mais elle ne sommeille pas toujours. Artandre est vainqueur en ce moment. Cependant tu l'as vu inquiet, interdit, confondu. Crois-tu qu'il soit heureux & moins infortuné? Il tremble sur le trône, & je suis libre dans les fers. L'inquiétude habite dans son cœur, & la paix dans le mien. O Dieux! c'est vous que j'implore, protégez Philaide! Que votre colere ne tombe que sur moi! Punissez la fureur des Tyrans; vengez-moi, & vengez Athenes!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

Elisinde, Philaide.

Elisinde.

Venez, il n'est plus temps maintenant d'implorer

le Ciel ! Allons courageusement au-devant du trépas. L'intrépidité inspire souvent le respect aux barbares mêmes. Si tout autre secours nous manque, la mort pourra nous délivrer. Nous sommes entourés. J'ai vu des troupes sanglantes de Soldats effrénés, semblables à des Tigres furieux, courir dans toutes les rues. Où sommes-nous réduites ! Aucun Dieu ne nous protege. Dans ce palais même tout est environné de Gardes. J'ai vu le peuple d'Athenes.... la postérité le croira-t-elle?:.. plier le genouil devant ces mêmes barbares, qui nous ravissent la liberté. Nul Chef ne conduit les nôtres, l'épée tombe de leurs mains ; la moindre partie fait encore une foible résistance. Athenes ! Athenes est détruite.... Puis-je survivre ! Soumettrai-je ma liberté aux chaînes de l'esclavage ? Non, je mourrai libre.... Voyez ce fer ! il sert de bouclier à notre gloire, il finit nos tourments.

Elle tire un poignard.

Si l'audace de notre ennemi ne redoute point la colere des Dieux, un courageux effort nous délivrera l'une après l'autre.

Philaide.

Oui, faites ce généreux effort sans différer. Tâchons de nous soustraire à la fureur, avant qu'on nous en ravisse le pouvoir. O Médon, reçois mes adieux !... Les derniers moments de ma vie sont encore à toi.... Dieux, ne le ramenez point. Nos douleurs lui sont encore inconnues. Qu'il vive & qu'il me venge ainsi que la patrie ! Je ne crains point ma mort, mais je tremble pour les chagrins de Médon. Après mon trépas je vivrai encore dans son cœur. Ah ! si quelque jour la victoire le couronne, & qu'au milieu des chants de triomphe, il passe près du tombeau de Philaide, je le vois qui s'arrête, touché par un tendre souvenir, & qui donne encore une larme à ma mort. C'est là tout ce que je desire.... Et vous, compagne de mes malheurs, vivez, embrassez-moi, & frappez maintenant.

Elisinde.

Il n'est pas temps encore de mourir.... Attendez votre sort. C'est un dernier remede qui reste toujours à la vertu. Le Ciel opere souvent en un instant les plus grandes révolutions, & les Dieux ont mis un terme certain à nos jours. C'est les irriter que de violer leurs loix, de rompre leur ordre. Ne croyez point que je cherche à vous inspirer la timidité. La vertu supporte ses maux aussi long-temps qu'elle peut. Souvent une noble & prompte mort forme sa plus grande récompense. Ce n'est que par un coupable empressement qu'on va trop-tôt au-devant du trépas. Ni la bouillante colere, ni le préjugé ne doivent nous y conduire. Montrez de la fermeté ! Ne craignez rien, reposez-vous sur mon courage ! Je vis encore ! Point d'affront ne déshonore le sang de Thésée ! Peut-être le Tyran voudra-t-il nous donner la mort ; mais nous ne craignons rien, dès qu'il ne faut que mourir.

Philaide.

On vient ! Un bruit affreux qui se fait entendre....

SCENE II.

Artandre, Cléante, Elisinde, Philaide, suite de Doriens.

Artandre.

C'est donc là le seul reste du sang de Thésée ! Allez amener Codrus, qu'il plaigne leur malheur ! (*aux Gardes.*) Chargez-les de fers.

Elisinde aux Gardes.

Arrêtez ! Moi porter des chaînes ? Tyran, donnez-nous la mort, mais non pas l'esclavage !

Artandre.

Je consens à vos desirs. Laissez-leur en attendant la liberté. Un Guerrier n'a pas à craindre d'aussi débiles mains. Leur mort prochaine va les délivrer plus promptement encore. L'orgueil la méprise dans l'éloignement, mais de près on en connoît l'horreur & l'on tremble à son approche.

Elisinde.

Tes menaces ne m'intimident point; c'est à toi-même à trembler. Le Ciel est prêt à te frapper. Ses foudres vengeresses ne sauroient être éloignées.

Artandre.

Je puis vous prédire votre mort avec plus de certitude. Je permets au Ciel de vous sauver, s'il le peut. Vous me bravez en vain; mais que peut votre foiblesse?

Elisinde.

.... Te mépriser.

SCENE III.

Artandre, Elisinde, Codrus, Philaide, Cléante, suite de Doriens.

Artandre.

Approche, & vois, pour la derniere fois, l'objet de tes amours! N'es-tu pas résolu encore d'implorer ma clémence? Regarde ici tes amis: leur mort te paroissoit un trop grand sacrifice pour obtenir la paix. Maintenant tu mourras avec eux.

Codrus.

Tyran! cesse tes vaines menaces. Qui sait mou-

rir courageuſement, ne craint aucun péril. Je ſuis prêt à mourir. (*à Philaide.*) Mais je ne puis voir couler vos larmes d'un œil tranquille. Le malheur qui vous accable, & qui menace encore Athenes, Princeſſe, c'eſt là ce qui rend mon trépas amer. Je vous aimai : mais cet amour infortuné céda, non ſans douleur, à un plus noble ſentiment. Mes vœux & mes efforts tendoient à vous rendre heureuſe. Le deſtin veut encore me priver de cette joie. J'ai vu votre chagrin, je ſuis retenu dans les fers ; cependant le ſort ne peut me vaincre entiérement. J'eſpere toujours. Peut-être que ma mort vous délivrera. Je ſuis prêt à la ſubir.

Artandre à Cléante.

Préparez ſon ſupplice. Je deſire de voir ſi rien n'effraie ſon courage, & ſi l'approche de la mort ne l'intimidera point. Mais Licas vient à nous.

SCENE IV.

Artandre, Codrus, Eliſinde, Philaide, Cléante, Licas, Médon enchaîné, ſuite de Doriens.

Licas.

Seigneur, vos Gardes ont arrêté ce jeune Athénien que vous voyez ici près des portes de la ville, & l'ont reconnu pour ennemi.

Eliſinde à part.

O mon fils! dans quel temps te vois-je revenir!

Philaide.

Juſte Ciel!

Médon.

Quel ſort affreux! Suis-je dans Athenes? Faut-il que je voie Artandre dans ces lieux, & Codrus dans les fers? N'eſt-ce point un ſonge qui me ſéduit?

Artandre.

Quoi, c'eſt vous, Seigneur! ſouffrez cet embraſſement! (*aux Gardes.*) Détachez ces liens! C'eſt lui, dont la pitié me ſauva la vie, lorſque dans le dernier combat le malheur m'approcha ſi près de la mort.

Eliſinde.

O Médon! Quelle main épargne cette noble vie! La reconnoiſſance eſt-elle donc auſſi la vertu des Tyrans?

Philaide.

O Médon, vous êtes libre! Je meurs ſans regret.

Médon dégagé de ſes chaînes.

L'étonnement me rend immobile, & mon cœur eſt ſaiſi d'épouvante.

Artandre.

Ne craignez rien de moi, vous me donnâtes la vie; je vous rendrai la vôtre avec joie. Attendez plus encore de reconnoiſſance.

Médon.

N'attendez rien de ma gratitude, quoique vous m'ayiez rendu la liberté. Artandre, je ſuis libre, mais Codrus eſt dans les fers: vous opprimez ma patrie, & voulez ſauver ma vie.

On lui rend ſon épée.

Mon cœur étonné & pénétré de douleur, ne ſait pas encore à quel uſage il doit employer cette épée.

Artandre.

Conduiſez tous les trois à la mort!

Médon.

Que dis-tu?... Philaide? Le Roi?... (*aux Gardes.*) Arrêtez!

Codrus à Médon.

Je meurs content; je vais au trépas! adieu! prenez ſoin d'Athenes!

Il veut ſortir avec les Gardes.

Eliſinde embraſſant Médon.

Adieu, mon fils, venge-moi.

Elle veut ſortir avec Codrus.

Médon.

Non, je vous accompagnerai. (*à Artandre.*) Tyran, que tardes-tu? Arrache-moi la vie. Reprends ce glaive que tu viens de me donner, (*il jette l'épée à ſes pieds*) avant que ma juſte colere puniſſe ta barbarie. Je mérite la mort pour t'avoir tantôt épargné. Je vais expirer avec eux. (*à Philaide.*) Je puis renoncer au monde, mais non pas vous quitter, après vous avoir revue. Princeſſe, le deſtin me ramene fort à propos dans ces lieux. Vous ne viviez pas pour moi, mais je puis mourir avec vous! (*à Artandre.*) Tyran, n'arrête plus tes coups!

Artandre après avoir rêvé quelque temps.

Tu hâtes ta perte, tu braves ma puiſſance, & je te plains. L'amour en eſt cauſe. Reſtez ici, & m'écoutez! Je n'oublie point que tu me donnas la vie: je te rends en échange encore une vie avec la tienne. Tu aimes, tu es plein de valeur, tu honores ces trois perſonnes. Choiſis parmi eux quel ſang tu veux ſauver. L'Objet de ton choix ſera libre à l'inſtant. Apprends à connoître ma grandeur d'ame, par ce trait de clémence. Je te donne une heure encore, pour y réfléchir. Je ſors, prends ta réſolution. Et toi, Cléante, cours annoncer cette grande action à tout le peuple. Répands auſſi cette nouvelle parmi les mécontents; dis que la vie de Codrus dépend maintenant de ſon Sujet, (*à Médon.*) Tu es

frappé de ma bonté, & tu ne daignes pas ſeulement m'en rendre grace! Demeure ici, & hâte-toi de choiſir!

Artandre & Cléante ſortent : Licas & les Gardes reſtent au fond du Théâtre.

Médon.

Quel choix, juſte Ciel!

SCENE V.

Codrus, Médon, Eliſinde, Philaide, Licas, Gardes.

Eliſinde.

Par quels chemins le Ciel conduit-il notre vie! O Médon! fais ſervir ton chagrin à relever ton courage. Je ne te donne pas le nom de fils, car tu n'es plus à moi. Dans ce triſte inſtant, il ne t'eſt permis que d'être citoyen d'Athenes. Fais taire tout autre ſentiment. Notre vie n'eſt conſacrée qu'au ſalut public. Je meurs encore contente, ſi Médon n'oublie point qu'il eſt du ſang de Théſée, du ſang des Héros qui protégerent autrefois Athenes.... Sauve-la de ſa perte. Tu peux.... Tu gardes le ſilence! Tu pleures! Que choiſis-tu?

Médon.

De mourir. Le dernier des vœux de l'humanité, le dernier terme de l'eſpérance, la mort eſt l'objet de mon choix..... J'y cours avec courage. Mais, par où la méritai-je? Grands Dieux, quel crime peut avoir enflammé votre colere? N'avez-vous donc plus de foudres pour vous venger? Envoyez-les ſur moi! Que le ſein ouvert de la terre, ſoit le tombeau où j'aſpire de deſcendre! Tonnez, éclatez! Mais, que dis-je? Hélas! mon courage eſt vaincu. Jamais mortel, ne ſentit des maux ſi cruels. Moi choiſir? chaque choix

devient nécessairement un forfait. Je ne puis opter qu'entre le crime & la douleur. Mon choix ne peut qu'outrager la nature ou blesser le devoir. O Dieux! est-ce ainsi que vous protégez la vertu?

Codrus.

Arrêtez, Médon; faites ce que la tendresse, le devoir & votre cœur vous ordonnent; mais n'outragez pas le Ciel. La sagesse du destin voile à nos foibles regards le sort du monde & des Héros. Simple mortel! instrument de sa puissance! adore celui qui te plaça sur la terre! Il t'en retirera à l'instant qui lui plait. Obéis sans murmure! Il regarde d'un œil tranquille & indifférent l'audace des méchants; parce qu'en un clin d'œil, il peut anéantir leurs coupables projets. Qui êtes-vous pour demander compte au destin? Le désespoir est tout aussi honteux que la basse timidité. Soyez ferme, & vous verrez bientôt Athenes délivrée de la guerre & de toute crainte, rendre grace à la Providence. Je sais que mon sang appaisera la colere des Dieux, que la paix & une gloire immortelle couronneront les cendres de Codrus. La grandeur d'ame d'une mere l'induit à erreur, & son zele va trop loin. Ecoutez la voix de la tendresse; pour moi, je suis destiné à la mort!

Philaide.

Que rien ne diminue votre courage! L'amour ne sauroit conduire Médon au crime. Obéissez à votre devoir, & détournez les yeux de mes douleurs. Me croiriez-vous incapable d'aller également d'un pas tranquille à la mort. Le vice seul est lâche & timide; mais celui qui vit dans l'innocence peut expirer sans trouble & sans crainte. Notre amour ne s'accrut point par la foiblesse. Je vous aimai, Seigneur.... car vous étiez vertueux. Soyez encore digne de cet amour! Laissez-moi courir au trépas. Mourante, vous me verrez

encore digne de vous. Vivez heureux, plaignez-moi, & n'oubliez pas la fidélité avec laquelle je vous ai aimé.... Mais suivez votre devoir, sacrifiez-lui, & au peuple d'Athenes, les plus tendres sentiments du cœur, & ne donnez qu'une larme à l'amour le plus infortuné.

Médon.

O vertu! qui rend mon cœur encore plus irrésolu, à quoi puis-je me déterminer? Sort cruel! où m'as-tu conduit? Hélas! chaque sentiment si noble ne sert qu'à détruire un autre; le devoir, la vertu & la nature, concourent à augmenter mon tourment.

Elisinde.

Avant qu'une éternelle nuit ferme ma paupiere, avant que la fureur du Tyran répande mon sang, je souhaiterois de m'entretenir seule avec mon fils. (*à Codrus.*) Pardonnez, Seigneur! (*à Licas.*) Consentez-vous à mes desirs?

Licas.

Rien ne s'oppose à vos vœux. (*aux Gardes.*) Emmenez ces deux.

Codrus à Elisinde.

Ainsi le sort d'Athenes dépend de ce seul & triste moment! Vos conseils, hélas! peuvent, peut-être malgré vous, causer la ruine de la patrie! Je dois mourir pour elle. (*Il regarde Licas.*) Il n'est pas temps encore de vous en dire plus. Adieu! (*Il sort avec une partie des Gardes.*)

Philaide à Médon.

Prince! soyez encore vainqueur dans ce dernier combat: choisissez en Héros! Je m'éloigne, mais je retournerai bientôt, pour passer avec vous les derniers instants de ma vie. Quelque cruel que soit le destin,

je le bénis encore de ce qu'il adoucit ma mort. J'étois à vous, je meurs à vous. Une plus longue carriere pouvoit-elle me donner plus de gloire & de bonheur ?

Elle sort.

SCENE VI.

Elisinde, *Médon*, Licas & une partie des Gardes, au fond du Théâtre.

Médon.

Elle fuit, & me laisse ici confus & désespéré. Elle voudroit que mon courage l'abandonnât à la mort ! Mais, une ame si noble subira-t-elle déjà le trépas ? Dieux, votre image n'ornera-t-elle pas plus long-temps cet univers ?

Elisinde.

Mon fils, reprenez votre courage, & m'écoutez tranquillement. Tout ce qui m'attache encore à ce monde, c'est vous seul. J'ai vécu assez long-temps, je puis mourir en paix. Et qu'est-ce que la mort ? Est-il donc si terrible de quitter la vie ? Qu'est-ce qui nous arrête ici-bas ? Depuis quand la vertu trouva-t-elle sa récompense sur la terre ? La mort en elle-même, ne sauroit exciter la terreur : c'est notre timidité seule qui tremble à son approche. Les maux & les soucis de la vieillesse, sont plus terribles qu'elle. Son appareil épouvante, mais elle-même n'est pas cruelle. Laissez-moi, mon cher fils, obtenir la derniere consolation, & si vous m'aimez encore, voyez-moi mourir courageusement.

Médon.

Vous voir mourir ? Moi ? Quel ordre cruel ! Non, je n'y puis consentir. Ma mort appaisera bien plutôt le destin, & délivrera mon ame des tourments qu'elle

endure. C'eſt là ce que je choiſis, c'eſt le ſeul choix qu'il m'eſt permis de faire.

Eliſinde.

Les moments ſont précieux. Mon fils, écoutez-moi plus tranquillement. Ma vie ne ſauroit être déſormais utile à la patrie. Je la donne volontiers pour ſauver Codrus. O Médon! c'eſt lui ſeul, qui peut-être délivrera Athenes; au-lieu que l'eſpérance même s'évanouira avec ſa mort. Si vous aimez la patrie, ſi la gloire peut vous toucher, faites voir le courage, que la vertu emploie pour exalter les mortels. C'eſt par-là qu'Athenes ſera délivrée. Je mourrai, & Codrus vivra. Ne ſuivez point les attraits de l'amour trompeur. Votre cœur eſt trop grand. Vous ne préférez point une vaine tendreſſe à votre patrie. La gloire vous conſolera de la perte de votre bonheur, & la vertu vous reſte. Sacrifier ſa fortune au ſalut public, eſt le devoir des Héros. Ah! ſi vous réſiſtez encore, ſi votre foibleſſe combat encore, ſachez que le devoir de la reconnoiſſance parle en faveur de votre Roi. Ses ordres vous rappellerent, dès qu'il apprit votre fuite. Votre Maître, votre Roi, vous céda Philaide. Il ſe vainquit ſoi-même, en vous la donnant. Apprenez de lui à l'imiter. Ne lui cédez point la victoire dans un combat de générosité.

Médon.

Expliquez-vous, Madame? Quoi? Codrus me donna Philaide?

Eliſinde.

Oui. C'eſt vous en dire aſſez. Vous pouvez maintenant vous déterminer. Le moment du choix s'approche.... Reconnoiſſez vos devoirs. Cherchez à relever votre courage. Soyez encore tel que vous étiez, lorſque votre grandeur d'ame vous arracha des bras de Philaide.

Philaide. Vous êtes toujours le ſang de Théſée. Adieu! Prenez une noble réſolution! ſi vous obtenez cette victoire, j'irai avec joie au trépas, & je mourrai tranquillement. Je vous laiſſe ſeul. Vous ne m'affligeâtes jamais. Dans les derniers inſtants, que le deſtin m'accorde encore, ne forcez pas votre mere à verſer des larmes: faites que fortifiée par votre courage, elle puiſſe, d'un front calme & d'un pas aſſuré, s'en aller vers les rives du Léthé, & fiere de ſon fils, y voir ſans rougir l'ombre de Théſée.

Elle ſort.

SCENE VII.

Médon ſeul. Licas & les Gardes au fond du Théâtre.

Devoirs cruels! ceſſez de m'agiter; mon cœur eſt trop foible pour réſiſter aux combats qui s'élevent au-dedans de moi. Le Ciel qui cauſe mes tourments, eſt ſeul capable de les calmer. Donnez un inſtant de repos à mon ame accablée! Ah! que ne peut-elle quitter entiérement ce corps fragile? Ah! que ne puis-je expirer avant de choiſir! La nature & le devoir m'ordonnent de ſauver une mere, tandis que l'amour & la tendreſſe parlent pour Philaide. Mon Roi a donné pour moi tout ce qu'il chériſſoit le plus!... Les devoirs ſont trop multipliés. Je n'ai qu'une vie! J'irois volontiers pour chacun d'eux à une mort certaine! Je ſouffrirois volontiers pour chacun d'eux l'effet des menaces d'Artandre! Mais non! je viens d'être condamné à la vie: je dois immoler deux, pour en ſauver un. Barbares! qui me donnâtes le jour, parlez, à quoi m'avez-vous encore deſtiné? Ne nous avez-vous doués d'une ame libre & généreuſe, que pour navrer plus cruellement notre cœur amolli? Mais non, vous êtes trop grands pour vous complaire à nos malheurs, & vous ne nous avez donnés l'être que pour nous rendre heureux. Ah! s'il eſt ainſi, pourquoi ſe tourmenter ſoi-même? Ne

pourrois-je faire mon bonheur en choisissant Philaide? Ne pourrois-je, éloigné du monde & d'Athenes, dans un hameau solitaire, inconnu à la postérité, vivre sans grandeur, mais fortuné? Nos jours couleroient dans un printemps continuel. Mais, que dis-je? Etre heureux sans vertu? Pensée qui m'effraie! Quand même la vengeance & les châtiments seroient suspendus, si rien n'excitoit mes remords, mon cœur ne feroit-il point de reproche? Coupable Médon! L'image pâle & sanglante de ta mere, l'ombre de Codrus ne se présenteront-elles point à tes yeux, dans ces mêmes hameaux? N'échapperas-tu pas l'horreur & la malédiction de ta patrie? Sors de mon cœur, pensée effroyable! c'est flotter trop long-temps dans le doute. Je veux qu'une résolution courageuse efface ma faute. Comment un si coupable souhait pouvoit-il s'élever dans l'ame de Médon? Ne force point ton foible cœur à se haïr soi-même. Apprends au moins à mourir vertueux. (*Après avoir rêvé quelques instans.*) Quelle lumiere céleste remplit tout-à-coup mon esprit! Oui, Médon, ton choix est déterminé. Cours, & consacre à la patrie les restes de ta vie; va délivrer à la fois, ta mere & Codrus. Oui, j'irai trouver incessamment le Tyran. Mais qui vois-je arriver?

SCENE VIII.

Philaide, *Médon*. (Licas, & une partie des Gardes au fond du Théâtre.)

Philaide.

Je viens vous soutenir! Le combat que vous éprouvez, doit toucher tous les cœurs! Si vous m'aimez en effet, apprenez à me perdre. Faites ce que le devoir ordonne! vous y étiez préparé. Il n'y a pas long-temps que vous me fuîtes ainsi qu'Athenes.

Médon.

Et quel Dieu vous a donné le courage, qui vous manquoit tantôt ?

Philaide.

J'étois destinée à vivre alors, & à vivre sans vous. Je puis être plus tranquille maintenant. Je sais qu'une mort plus noble terminera tous mes maux. Ne croyez pas, Seigneur, que quand même votre cœur me sauveroit par foiblesse, j'éviterois le trépas. Non, je n'en mourrois pas moins aujourd'hui ; & irritée contre vous, je vengerois de ma propre main votre devoir & la patrie.

Médon.

O vertu! qui ranime mon cœur d'un nouveau courage. O colere! qui releve nos charmes d'un nouvel éclat! Ah! quand la raison & la vertu parlent par l'organe d'une telle bouche, que d'attraits la vertu, n'a-t-elle point alors! Dieux! si chaque cœur pouvoit sentir ce que j'éprouve, l'amour même conduiroit tous les humains à la vertu. Cessez, Madame, vos reproches & vos plaintes! Médon, que vous aimez, sera digne de vous! mon choix va rendre la liberté à Codrus, & ma propre mort conservera la vie d'Élisinde. Pour moi, le même tombeau m'enfermera avec vous. Pardonnez le sacrifice que je fais au devoir de mon bonheur & de ma vie. Il ne me reste plus rien à consacrer à la tendresse. Je ne fais que mourir avec vous, au-lieu de vous délivrer.

Philaide.

Vous mourir!... vous Médon? Je verrois votre mort? Non, vivez pour le bonheur du monde.... vivez pour Athenes.... vivez pour honorer ma mémoire.

Médon.

Ah, ne revoquez point ces leçons magnanimes que vous m'avez données tantôt. Je meurs encore content, puisque je meurs avec vous, & que notre vertu triomphe. Je n'ai vécu que pour vous, la mort ne nous séparera point; nos feux brûleront encore au Royaume des morts. Nos cendres seront respectées dans les siecles à venir.... Cette même douleur qui vous arrache maintenant des larmes, en fera peut-être encore répandre à la postérité. Tous les cœurs généreux n'entendront point le récit de nos malheurs, sans donner quelque soupir secret à notre triste sort. Mais quoi, vous paroissez encore émue, Madame, vous pleurez!

Philaide.

Oui.... je pleure, ma mort ne me fait point souffrir, je ne suis touchée que de la vôtre.

Médon.

La mort n'a plus pour moi d'amertume. Mes jours n'étoient consacrés qu'à vous, & ensuite à Athenes. Peut-être le Ciel prend-il encore pitié de notre patrie. Souffrez que je vous embrasse pour la premiere & la derniere fois. C'est ainsi que nous irons d'un même pas au-devant de la mort; c'est ainsi que mon dernier regard verra encore le vôtre. (*Ils s'embrassent.*) C'est ainsi que nous parcourrons ensemble les sombres & tranquilles forêts de l'Elisée. Les Héros des siecles passés nous environneront, & notre mort excitera leurs louanges, ainsi que leur envie. Là, nul sort ne pourra nous séparer, un autre trépas n'éteindra plus nos tendres sentiments. La mort même est vaincue, ô amour! par ta puissance!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

Artandre, Cléante.

Artandre.

Le terme eſt expiré : il faut qu'il ſe déclare. Mais ne pouvois-je pas croire quelle ſeroit ſa réſolution? Il aime ; & l'amour fait taire toute autre paſſion. Le devoir, la vertu & la raiſon, ſont ſans force. C'eſt là ce que j'ai prévu, & c'eſt ce qui m'a engagé à lui laiſſer la liberté du choix. Crois-tu que la reconnoiſſance, la vertu des ames foibles, m'y ait porté? L'apparence extérieure fait, ou le Tyran, ou le Héros. L'on nomme vertueux celui qui connoît l'art de feindre, & coupable celui qui l'ignore. Le peuple imbécille eſt fait pour être toujours trompé. Qu'il eſt aiſé d'éblouir Athenes, par une magnanimité affectée! Les Athéniens cependant, quoique vaincus, ne paroiſſent pas encore calmés. Ils aiment toujours Codrus, & doivent me haïr ſecrétement. Ce penchant que j'ai montré tantôt à la reconnoiſſance, me gagnera peut-être inſenſiblement tous les cœurs. Ce même peuple, auquel je fus odieux, m'adorera enfin. Un ſeul ſoupçon trouble encore mon repos. D'où vient qu'on nomme celui qui me rendit la vie du nom de Médon? La tombe n'enferme-t-elle pas depuis long-temps le fils d'Eliſinde? Je lui ai fait donner la mort. On le laiſſa étendu, & ſans vie, ſur le chemin de Thebes. C'étoit l'ennemi le plus formidable qui menaçoit ma puiſſance. Mais pourquoi faut-il que je cherche un artifice, pour faire périr ce jeune Athénien, à qui je donnai la liberté du choix? Je commence à le craindre. Mon cœur regrettera-t-il juſqu'au dehors impoſteur de la vertu. Il m'eſt ſuſpect, & tout alarme les Rois. Mais le voici qui vient....

SCENE II.

Médon, Artandre, Cléante, Licas, Gardes.

Artandre s'asseyant.

Enfin vous voici. Découvrez votre choix!

Médon.

Oui, ma résolution est prise, mais avant de la découvrir, permettez à mon courage de vous faire cette derniere question : votre colere, Prince superbe, poursuit le sang de Thésée, mais votre fureur ne tombe que sur un sexe foible & timide. Il est encore un Prince vivant, de ce même sang que vous avez plus à craindre; son courage est assez grand pour délivrer Athenes. Je remettrai encore avant la nuit entre vos mains ce Prince, le plus grand de vos ennemis, si vous consentez à ma priere, si vous me jurez solemnellement de m'accorder la vie d'Elisinde, pour prix du sang de Médon.

Artandre.

De Médon?... Est-il vivant encore!... Oui, je vous le jure.... Parlez, en quel lieu est Médon?

Médon.

Il est ici.

Artandre.

Quoi, c'est vous?

Médon.

Moi-même.

Artandre.

Téméraire! quelle rage te séduit? Tu viens chercher toi-même la mort, & braves ma bonté. Tu vis? Par quel stratagême as-tu pu échapper à la mort?

Médon.

Remplis tes promesses, & cesse tes vaines menaces. Celui qui meurt par son propre choix, a banni toute crainte, & se rit des Tyrans. Donne la liberté à mon Roi, voilà ce que j'ai choisi. Tu dois encore cette même liberté à Elisinde. Je viens me mettre à sa place dans les fers.

Artandre.

Tu le veux, insensé! Rien ne pourra t'en délivrer. Qu'on le charge de chaînes.... Mais dis-moi, par quelle fureur ton choix extravagant répand-il le sang de Philaide? Tu l'aimes, & tu veux qu'elle meure, pour obtenir la liberté de ton Roi. Ton courage n'est qu'orgueil, & ta vertu démence.

Médon que l'on veut enchaîner.

Si j'étois Dorien, je ne l'eusse point fait. Je tends volontiers ces mains libres à tes chaînes; mais tiens ta parole donnée! ne perds point de temps; fais mettre l'un & l'autre en liberté!

Artandre aux Gardes.

Donnez-lui des fers. Son téméraire cœur va bientôt se repentir d'une si grande action, & son orgueil, vaincu par les tourments, regrettera de trouver cette mort qu'il vient chercher. Donnez, en attendant, la liberté à Codrus & à Elisinde: conduisez-les ici.

Cléante sort.

Médon.

Il suffit; sois fidele à tes promesses. Je vais avec joie à la mort, & je puis te le pardonner. La flamme de l'amour dissipera l'obscurité de la prison. Qu'importe que mon bras soit enchaîné, tandis que mon ame est libre? Prêt à subir le trépas, sans peine &

sans crainte, je puis d'un œil de compassion voir ton orgueil & tes soucis cuisants.

Il est emmené par les Gardes.

SCENE III.

Artandre, Licas.

Artandre.

Le Soleil, avant de finir sa carriere, sera encore témoin de la mort du coupable & de ma vengeance. Je mets Codrus en liberté, mais il me reste encore des moyens de me venger. Un prétexte suffit pour violer la foi, & les engagements. Je crains encore le peuple, qui, dans ses emportements, fait souvent le bien par méchanceté, & le mal par vertu. Prépare le supplice de Médon.... il subira la mort. Va, Codrus s'avance avec Elisinde.

SCENE IV.

Artandre, Codrus, Elisinde.

Codrus.

Tyran! est-ce par ton ordre qu'on me rend la liberté? Pourquoi es-tu fidele à tes promesses cette seule fois, que Médon m'a choisi? Je suis encore redoutable, je puis encore venger Athenes : que ma mort te délivre de cette inquiétude! Je brave ta colere & ta tyrannie. Il n'y a que mon trépas, qui puisse te mettre en sûreté. Ma vie est ta mort, ma mort te conserve la vie.

Artandre.

Ton intrépidité cede donc enfin? Tu es en démence. Mon pouvoir a donc fait sortir le cœur de Codrus de son assiette tranquille.

Elisinde.

Et moi!... Se peut-il? Moi... je cede au destin; tout mon courage m'abandonne en ce triste moment. Je pleure.... O nature, que ton pouvoir est grand! O mon fils! à quoi m'as-tu réduite? (*à Artandre.*) Je sais que ma douleur ne sert qu'à te réjouir. Vois mes larmes; vois-moi humiliée! triomphe, Tyran! je viens implorer ta pitié. Epargne mon fils, & donne-moi la mort! Un aveugle choix l'a engagé à se dévouer pour moi. Tu veux le faire périr? Toi? Ne te fit-il pas présent de la vie? s'il est possible que ton cœur puisse sentir les mouvements de l'humanité, & la reconnoissance toucher cette ame superbe, sauve au moins mon fils!... Tu ne parois pas ému encore; ma douleur n'a pu exciter l'humanité dans ton cœur. Parle! veux-tu me voir encore plus humiliée? (Pardonne, ô Thésée!) Oui, Tyran, tu le verras. Sois témoin de toute ma fureur, sois témoin de mes larmes. Vois-moi... je respire à peine... vois moi à tes pieds.

Elle se jette à ses pieds.

Artandre.

Levez-vous, sortez, vous le verrez mourir.

Elisinde se levant.

Puisque mes prieres n'ont pu te fléchir, crains maintenant ma colere! Un cœur tel que le mien, s'il est poussé jusqu'à l'abaissement, peut tout entreprendre. Non, ne crois pas que je me sois abaissée en vain, jusqu'à te supplier. Si ta vie t'est chere, épargne mon fils! Je ne crains point de crime, je ne veux que la mort, mais je respire la vengeance! Tremble, Tyran! si tu n'es qu'avide de sang, prends le mien pour assouvir ta fureur! Mais ne hasarde rien au-delà.... Dieux, vous ne vous pressez donc point de le punir;

vous pouvez le voir, & retenir vos foudres! Oue dis-je?... Ah, mon fils! Pardonne à ma faute! Veux-tu me voir une seconde fois à tes genoux? Sauve mon fils!
Elle se jette encore à genoux.

Artandre.

Tu mourras avec lui! Tes discours audacieux, & tes prieres ne peuvent mériter que la mort.

Elisinde.

Tout est en vain!... Mon fils!...
Elle se leve en fureur, & lui met un poignard sur le sein.
Parle! veux-tu le délivrer?

Artandre.

Quoi?

Elisinde lui tenant toujours le poignard sur le sein.

Garde-toi de parler... Jure-moi... Meurs, traître...
Artandre veut se lever, & se débarrasser de ses mains. Elle fait un mouvement du poignard, & est sur le point de le lui enfoncer dans le sein.

Codrus qui lui retient le bras, & la désarme.

Arrêtez!

Elisinde.

Que faites-vous?... Codrus lui-même! ô Ciel!

Artandre.

Licas, Gardes, à moi!

SCENE V.

Codrus, Elisinde, Artandre, Licas, Gardes.

Artandre.

Perfide! Tu reconnoîtras à ma vengeance sanglante,

qui tu viens d'offenser. (*à Cléante.*) Qu'on amene les prisonniers. Mourir n'est souvent pas difficile pour ceux qui sont au désespoir ; mais la mort de ton fils me vengera de toi. Un poignard percera son cœur à tes yeux, & tachée de son sang, tu me verras vainqueur. Furieuse & mourante, tu pourras en expirant blasphémer le Ciel. Toi, Codrus, reçois mes remerciements. Ton courage me sauva la vie. Ma reconnoissance te donne la liberté. Va, sois libre, mais vis désormais loin d'Athenes, & que l'Attique ne te revoie plus. Pour te montrer encore plus ma gratitude, des présents...

Codrus.

La bassesse fut toujours l'apanage des Tyrans. Epargne tes remerciements ! (*à Elisinde.*) Et vous, Madame, calmez votre douleur ! Je sais qu'en peu d'instants vous pardonnerez volontiers...

SCENE VI.

Codrus, Artandre, Elisinde, Médon, Philaide, Licas, Gardes.

Médon.

M'attend-on dans ces lieux pour me donner la mort ? Celui qui la mérita, peut seul trembler à son approche ! J'ai assez de courage pour la regarder en face. Un noble trépas embellit toute la vie. Mon cœur, en ce moment, goûte enfin le repos après tous ses combats ; je meurs volontiers à côté de Philaide. Rien ne trouble mon repos, mon ame s'envole avec joie. L'espérance d'un autre monde me montre le port de la vertu, dans un séjour que n'habite point Artandre ; où la douleur & les maux, épargnent les vertueux, où Thésée vivra avec nous. Ce qui fait frémir le vice, sert de récompense à la vertu.... Mais je vois pleurer Elisinde !

Elisinde.

Me pardonneras-tu, mon fils, les moyens que j'ai employés pour te délivrer, & qui maintenant excitent mes regrets? Le peux-tu croire?... Je parus en suppliante; mais tu étois en danger.... Je me jettai à ses pieds, pour l'implorer en ta faveur. Je vois que le Ciel en est irrité.... Le désespoir rend les cœurs téméraires. Il osa refuser avec audace. Animée d'une noble colere, ma main auroit déjà puni ce monstre, mais Codrus retint mon bras. Je vais t'accompagner à présent. Je vaincrai courageusement les horreurs du trépas. La timidité seule en fait une image effrayante; mais quiconque a vécu en Héros, sait mourir en Héros.

Artandre.

Va, Licas, accompagner Codrus, conduis-le hors d'Athenes, & ne le quitte point. Pour toi, Codrus, fuis loin de ces murs, & laisse Athenes au vainqueur qui y regne maintenant.

Codrus.

Je suis prêt à aller à la mort....

Il jette son Diadême aux pieds d'Artandre.

Vois à tes pieds ce vain ornement. Ces lieux où j'ai regné, ne me reverront jamais. Dieux protecteurs d'Athenes! c'est vous que j'implore. Enflammez mon ardeur, fortifiez en ce moment Codrus! Je sens vos feux dans mon sein, je sens de nouvelles forces. Vous conduisez mes pas à cette grande entreprise. Daignez accomplir cette fois vos promesses. Je suis prêt à suivre mon devoir & vos arrêts. (*à Médon.*) Adieu, jeune Héros, qui, animé du courage de Thésée, êtes prêt à sacrifier pour moi votre noble vie, cette action est trop héroïque. Jamais Sujet ne fera pour son Roi ce que vous fites pour moi. Je pars maintenant. Peut-être mon exemple vous servira-t-il encore à enseigner

à la postérité les devoirs des Rois. Vivez; (*il l'embrasse.*) mais, s'il le faut, mourez comme vous avez vécu. Allez à cette immortalité, qui faisoit l'objet de votre courage. Lors même qu'au sommet de l'Olympe vous serez près d'Alcide, n'oubliez pas de secourir encore Athenes. (*à Elisinde.*) Princesse! ne renoncez pas à toute espérance. Souvent le sort change lorsqu'on le croit le moins. (*à Philaide.*) Et vous, Madame, conservez ce courage qui vous éleve. Adieu, songez à moi, si vous me survivez.... Je ne reverrai plus ces lieux.... Il suffit, suivez-moi, & me conduisez hors d'Athenes.

Il sort, Licas le suit.

SCENE VII.

Artandre, Elisinde, Philaide, Médon, Gardes.

Artandre.

Amenez ce jeune Athénien! Qu'immolé par la main des esclaves dans un chemin public, il quitte le monde & Athenes, & apportez-moi sa tête.

Philaide.

Tu ne dis rien de moi : je l'accompagne.

Elisinde.

Mon fils!

Artandre aux Gardes, en montrant Elisinde & Philaide.

Retenez ces femmes. Elles pourroient émouvoir le peuple par leurs clameurs. Il ne s'excite que trop facilement à la pitié. Demeurez, vous serez témoin lorsqu'on me livrera sa tête.

Philaide.

Non, rien ne m'arrête, non, je ne le quitte point. O Médon, veut-on nous séparer, même en mourant!

Médon.

Peut-être la mort seule de Médon, suffira-t-elle! Qui sait si la colere des Dieux n'est pas appaisée par mon sang? Votre image chérie adoucit ma mort. Le dernier son qui sortira de ma bouche expirante, articulera votre nom.

Philaide.

Artandre, ne nous sépare point dans notre trépas! Sois humain cette seule fois! Qu'un même coup, conduit par ta fureur, nous immole tous deux! Donne-nous toi-même la mort! sois cruel par pitié!

Elisinde.

Mon fils, la vraie douleur est muette! Mon fils, embrasse-moi pour la derniere fois! Je retiens encore les larmes que le désespoir & la tendresse me feroient répandre. Elles te toucheroient, & il n'est pas temps maintenant de pleurer. Il est temps de mourir. Meurs! le courage des ames intrépides force les Dieux à se repentir des maux qu'ils font souffrir à la vertu. Je te suis au trépas.

Médon.

Ah! si vous voulez que je conserve mon courage, ne pleurez point!

Philaide.

Non, Médon ne mourra point tout seul.

Elisinde.

Mon cher fils!

Médon.

Princesse!... Elisinde!... (*à Philaide.*) Voici les horreurs de la mort, que je ressens en ce moment : ce

qui reste encore, n'est rien pour mon courage.* C'est à vous, Dieux d'Athenes, que je consacre mon sang. Prêtez-moi des forces, s'il se peut, protégez ces deux cœurs affligés, qui sont la plus belle partie de moi-même, ma Mere & mon Amante! mon esprit se détache de ses liens. Le corps qui se retient encore, ne sera bientôt que cendres & poussiere. Les tourments & le monde disparoissent déjà à mes yeux. (*aux Gardes.*) Venez, vous apprendrez à mourir. Un Héros véritable ne meurt jamais : il s'envole pour prendre sa place dans la voûte étoilée. Otez-moi la vie, & voyez mon trépas avec la même tranquillité, la même indifférence que je vais le souffrir. Et si vous aspirez à m'égaler en mourant, sachez que celui-là seul meurt libre, qui vêcut vertueux.... Suivez-moi...

Philaide, qui, presque évanouie, s'appuie sur Elisinde.

O Médon!

Médon prêt à sortir, se retourne, & court vers elle.

Hélas! (*à part*) sois intrépide, cœur infortuné!... Donnez-lui du secours.... Adieu.... C'étoit là le dernier tourment de la vie.

Il sort avec une partie des Gardes.

SCENE VIII.

Artandre, Elisinde, Philaide, Gardes, ensuite Licas.

Elisinde.

Oui, meurs! Le dernier bonheur qu'obtiennent les Héros, c'est de mourir pour la patrie & la vertu. Oui, mon fils, trop grand pour ce monde, va chercher la récompense qui t'attend dans un meilleur! Et toi, Tyran, ne me laisse pas du moins survivre longtemps à son trépas; hâte-toi de me donner la mort de ta main.

Licas pressé.

Seigneur ! Codrus expire ! Il veut vous voir avant sa mort. On l'amene.

Elisinde.

Codrus aussi ? Il meurt ! Athenes étoit....

Artandre.

Il meurt ! quelle main lui donna donc la mort ?

Licas.

Vous savez que je sortis du palais avec lui. La colere enflammée par le courage lui fit doubler ses pas. Je me hâtai de le suivre, mais hélas ! trop tard, & je ne pus l'atteindre. Dès qu'il se vit sans moi près des portes d'Athenes, il fondit sur la garde. Je vis qu'il réussit à percer deux Doriens de ce même poignard, qu'il tenoit dans sa main en vous quittant. Les Gardes le méconnurent ; je criai, mais en vain ; leur bras, conduit par la vengeance, lui porta bientôt le coup mortel. Il tombe, je le joins : il demande à vous parler. Les Soldats qui le portent, déplorent leur erreur. Je cherchois vainement à prévenir ce malheur. Il semble braver la mort d'un œil tranquille. Le peuple extasié le voit avec étonnement, s'assemble autour de lui, & pousse des sanglots. On voit l'horizon se couvrir d'une nuit obscure : le tonnerre gronde, la terre tremble, & paroît vouloir s'entr'ouvrir. Il semble que le Ciel veuille venger la mort de Codrus. Mais voici qu'on l'amene !

SCENE IX.

Codrus mourant, appuyé sur les Gardes, *Artandre*, *Elisinde*, *Philaide*, *Licas*.

Elisinde allant au-devant de Codrus.

Mon Roi !

Codrus

Codrus.

Ne pleurez point! C'en eſt fait.... J'ai rempli mon devoir.

Artandre.

On ne peut te garantir de ta propre fureur. Quelle rage!...

Codrus.

Lis, & tu l'apprendras! C'eſt là ce que l'oracle des Dieux à Delphes vient de prononcer. Lis... & tremble!

Il donne une feuille à Artandre, & on le place ſur un fauteuil.

Artandre.

De foibles menaces ne ſauroient encore m'intimider. (*Il lit.*)

» Quand verſé par la main d'ennemis furieux,
» L'auguſte ſang d'un Roi fera rougir la terre,
» Sa mort terminera les horreurs de la guerre,
» Et ſes peuples alors ſeront victorieux!

Voilà donc ce qui te porta à chercher la mort; voilà ce qui t'engagea à me conſerver la vie, lorſque tantôt ſa rage leva le poignard ſur moi? (*Il montre ſur Eliſinde.*) Tu meurs, heureux dans ton erreur: tu crois que ta patrie va triompher maintenant. C'eſt ton envie qui prétend m'enlever la gloire de mourir le premier. J'en ſuis reconnoiſſant. Peut-être Apollon n'accomplira-t-il pas ſa promeſſe! (*On entend le tonnerre dans le lointain.*) Mais quelle nuit obſcurcit ces lieux? Jupiter prétend-il que les Princes mêmes doivent le redouter? N'entends-je pas le tonnerre gronder dans le lointain? La foudre éclate! La terre tremble! Des cris lugubres rempliſſent l'air! On vient! On accourt! Un bruit confus frappe mes oreilles, & m'épouvante! Je tremble! Amis, ſecourez-moi.

Ee

SCENE X.

Artandre, Elisinde, Philaide, Codrus mourant, *Cléante, Licas, Gardes.*

Cléante, avec précipitation, une épée nue à la main.

Seigneur, tout est perdu! Un peuple inconnu pénetre dans la ville par la même porte, où la mort de Codrus a consterné les Athéniens. La victoire le suit. Venez, secourez-nous, venez relever le courage des Doriens. Une terreur non accoutumée a rempli tous les cœurs. Les Dieux mêmes combattent pour nos ennemis. Ils s'approchent du palais, rien n'arrête leurs pas. Les Doriens fuient & meurent en fuyant. Ceux qui échappent au glaive, tombent par la foudre. L'orage excite en eux la crainte & la timidité. La plupart restent étendus sur la poussiere, beaucoup sont dispersés. On combat, on s'égorge, on meurt, on veut se venger en mourant; on voit regner de tout côté, la nuit & la mort! Hélas! je n'ai pas le courage de tout exprimer. L'image de tant d'horreurs a frappé aussi mon cœur d'angoisse. Je frissonne. L'ennemi s'avance, les Gardes cedent déjà, & la mort de Médon est suivie d'une vengeance soudaine!

Artandre reste immobile & consterné.

Philaide.

La mort de Médon?

Elisinde d'une voix plaintive.

Mon fils!... (*courageusement*) le Ciel protege Athenes!

Codrus.

Je verrai donc encore le décret des Dieux accompli! Je rends grace au destin!

Artandre.

Ciel irrité ! triomphe ! mais ne crois pas qu'Artandre succombe encore. Venez, amis, venez mourir avec moi ! souvent le désespoir arrache la victoire, (*il tire son épée*) lorsqu'on n'espere plus rien, & que tout autre secours nous manque. Mourons ensemble, amis, mais faisons couler le sang en mourant ! Les Dieux me plongent dans l'abyme, ils veulent que je périsse. Ils me redemandent le sang des citoyens qui fut versé pour moi. Par une fureur plus grande encore, je brave leur colere. Que ne puis-je vivre encore pour mériter leur vengeance par de plus insignes forfaits !

Artandre, Licas, Cléante & les Gardes sortent, ayant leurs épées nues à la main.

SCENE XI.

Codrus mourant, *Elisinde*, *Philaide.*

Elisinde.

Rendrai-je grace au destin ? Plaindrai-je mes malheurs ? Ma patrie est libre ! Mais hélas ! mon fils n'est plus ! Je suis interdite, confuse ; mon cœur est agité par un triste mêlange de joie & de douleurs.

Philaide.

Le mien est vaincu par la douleur. O Médon ! quel sort cruel te fit courir si promptement à la mort ? Peut-être serois-tu délivré dans un instant. Malheureuse Athenes, à quoi te servent tes victoires, si désormais dans les guerres, tu te trouves abandonnée de ce Héros, si Médon & Codrus tombent ? Quel Prince va regner ? Quel Héros pourra combattre pour toi ? Le cri de la victoire n'arrêtera pas mes plaintes ; je ne veux plus rien entendre, ni de triomphe, ni d'alégresse. Mon cœur, qui oublie sa patrie, la nature & la victoire, ne fait aucun cas d'un monde où Médon n'est plus.

Codrus.

Suſpendez vos larmes, eſpérez, & ſoumettez votre volonté au Ciel. Lui ſeul peut calmer vos tourments. Sa puiſſance opere ce qui nous paroît impoſſible. J'ai ſuivi ſes arrêts, & ſes deſſeins ſont accomplis. Ma mort approche!... J'ignore quel pouvoir ranime encore mes forces, pour me donner le temps de voir les effets du décret des Dieux, & pour être témoin de votre bonheur! Je puis encore élever mes mains foibles & glacées vers le Ciel. Je lui demande avec larmes, de couronner ſans ceſſe ma patrie par la victoire & le bonheur. Puiſſent ſes Princes avoir toujours les ſentiments de Codrus! que jamais le vice ne profane le cœur des citoyens! que la vieilleſſe brille par le courage, & la jeuneſſe par la modération! Elle s'élevera par des victoires, mais plus encore par la vertu! Je me ſens affoiblir. Un pouvoir inconnu retient encore dans les liens du corps mon eſprit, qui d'ailleurs eſt prêt à quitter ce monde.

Eliſinde.

Exaucez ſes vœux, Dieux qui nous protégés, & dont la puiſſance fait éclater les foudres pour venger Athenes! qu'Athenes triomphe! Et toi, cœur navré, étouffe pour quelque temps ta trop juſte douleur! O mon fils! tu peux maintenant, du haut de l'Empirée, contempler la victoire de ta patrie, & mes larmes. Tu es dégagé de tous les attributs de l'humanité, & de toute foibleſſe, & libre de maux & de tourments, tu baiſſes tes regards ſur moi. Inſpirez-moi la grandeur d'ame néceſſaire, pour ſupporter mon malheur, & pour ne pas ſuccomber au milieu de l'alégreſſe publique. Ma tendreſſe t'élevera un monument éternel. Les citoyens d'Athenes l'arroſeront de leurs larmes; nos Vierges l'orneront de fleurs; on te conſacrera des hymnes, mais ils ſeront ſouvent interrompus par des pleurs. Tu ſeras

le génie tutélaire de ta patrie! Puiſſe ton eſprit dans toutes nos guerres précéder nos armées, & inſpirer la terreur à tous nos ennemis!

SCENE XII.

Codrus, Eliſinde, Philaide, Médon, Nileus, ſuite de ſoldats armés.

Médon.

Nous ſommes libres & vainqueurs! (*Elles courent l'une & l'autre au-devant de lui, & le conduiſent vers le bord du Théâtre, où eſt aſſis Codrus.*)

Philaide.

C'eſt lui! Il eſt vivant!

Eliſinde.

Mon fils!

Philaide.

O Médon! Quel bonheur!

Codrus.

Approchez! Quel Dieu vous rendit à Athenes?

Médon.

Dans quel état, Seigneur, mon œil vous revoit-il! Notre victoire ne peut maintenant réjouir Athenes qu'à demi, voyant tomber notre Roi. Seigneur, la troupe des Thébains, qui, comme je l'ai dit, s'étoit approchée de nos murs, arriva inopinément, conduite par une puiſſance immortelle. Les ténebres qui couvroient le Ciel, le bruit effroyable, excité par la tempête, les Dieux qui avoient frappé de terreur le cœur des ennemis, tout leur permit de pénétrer courageuſe-

ment dans la ville, au moment que les Gardes destinées à me conduire à la mort, m'amenerent dans la place publique. Le glaive étoit déjà tiré, lorsque tout-à-coup celui qui devoit m'immoler fut atteint d'une fleche décochée de loin, & étendu mort sur la poussiere. Elle partoit de la main de Nileus, qui, animé d'une noble ardeur, s'étoit dégagé de ses chaînes, alors je fus menacé par le glaive meurtrier. On court égaré, confus, on s'effraie, & l'on me croit péri. C'est alors que le Peuple Thébain commença à enfoncer courageusement. Ils vouloient venger ma mort sur tous les ennemis. Je me montrai enfin, nous vainquîmes, tout tomba. Artandre, qu'on retient encore enchaîné, attend sa mort, & tremble dans les fers. A la tempête, qui jusqu'alors nous avoit aidé à vaincre, succede un calme doux & tranquille. La nuit est dissipée. Le Ciel propice brille d'une sérénité nouvelle. (*L'éclair paroît, & l'on entend le tonnerre à gauche du théâtre.*) Le tonnerre se fait entendre de nouveau. mais d'un autre côté, pour montrer la puissance des Dieux, & pour marque de leur faveur. La guerre & nos maux sont terminés à la fois; les Dieux sont justes, Athenes est libre!

Codrus.

Oui, c'en est fait!... le tonnerre me l'annonce!... Dieux! Ce coup de foudre est le signal de vos bontés. Puisse-t-il frapper le cœur de chaque Roi, qui s'oublie dans la prospérité, & qui n'est point prêt à mourir pour ses Sujets! Approchez-vous, Médon! Vous seul êtes digne de regner à ma place. Que votre cœur ne s'égare jamais. Dans un rang élevé, la vertu est souvent en danger. Protégez ce peuple dont j'ai été le pere.

Médon se jettant à ses genoux.

Non, nul mortel n'est digne de regner après vous.

Cette gloire est réservée aux Dieux seuls, dont la puissance vient d'opérer tout ceci. Puissent-ils désormais regner seuls sur Athenes! Cette ville, à qui la liberté vient d'être rendue, ne reconnoîtra plus de maître. Et quel nom pourroit-on nommer après celui de Codrus? Je vais couler mes jours, comme citoyen d'Athenes, dans un paisible repos, & heureux par votre main. (*Il se leve, & donne la main à Philaide.*) Ah! cherche qui voudra le fardeau éclatant des couronnes; mes vœux se bornent à mourir un jour ainsi que vous.

Codrus.

C'est assez.... Athenes est libre.... & j'ai rempli mes devoirs. Adieu... embrassez-moi! vivez heureux, & ne m'oubliez jamais! (*Médon & Elisinde l'embrassent.*) Ne m'éleve point de monument, si ce n'est dans votre cœur! Je meurs heureux! Je ne sens point de douleurs. (*à Philaide.*) Vivez, Princesse, & goûtez le bonheur! Vous pleurez, vous paroissez émue! Dieux, dont la puissance gouverne les mortels, dégagez maintenant mon ame de ses liens!... O, que ces derniers instants sont doux! Je ne goûtai point de semblable bonheur dans tout le cours de ma vie. Qu'il est beau de mourir, lorsqu'on meurt pour la patrie! Adieu... mes forces s'épuisent... Venez fermer doucement ma paupiere.... la mort....

Elisinde.

Il expire.... Recevez-le, Grands Dieux! son ame libre & dégagée, monte au milieu de l'orage, vers l'Olympe! Cessez plaintes & regrets! sa mort mérite l'admiration beaucoup plus que les larmes.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

CHAPITRE XVII.

Les Sœurs Amies, Comédie en trois Actes, traduite de l'Allemand de Monsieur Gellert.

Noms des Acteurs.

Cléon.
Le Magister, *frere de Cléon.*
Emilie, *fille ainée de Cléon.*
Julie, *sa Sœur.*
Dorante, *Amant d'Emilie.*
Damis, *Amant de Julie.*
Ariste, *Tuteur de Damis.*
La Scene est dans la maison de Cléon.

ACTE I.

SCENE I.

Cléon, Emilie.

Emilie.

MOn pere, Damis est ici, le thé est servi dans le jardin, voulez-vous prendre la peine de vous y rendre ?

Cléon.

Où est Damis ?

Emilie.

Il s'entretient avec Julie.

Cléon.

Ma fille, ne t'ai-je point fait de peine, en invi-

tant Damis? Tu remarques ſans doute ſes vues? Te cauſent-elles du chagrin? Cher enfant, je te plains, étant l'ainée, tu devrois ſans doute être établie avant ta Sœur, mais....

Emilie.

Mon pere, pourquoi me plaignez-vous? Eſt-il d'une néceſſité abſolue que je me marie avant Julie? Il eſt vrai, j'ai quelques années de plus, mais ma Sœur eſt beaucoup plus belle que moi. Un homme auſſi ſpirituel, auſſi riche, auſſi galant que Damis, épouſant une femme ſans bien, peut avec juſtice faire tomber ſon choix ſur celle qui poſſede le plus d'agréments. Je me fais une loi, de me réjouir ſincérement du ſort heureux de Julie, & d'être ſatisfaite du mien.

Cléon.

Mon enfant, ſi tu es ſincere, tu mérites les hommages de tout notre ſexe, tu parles preſque auſſi doctement que mon frere, & cependant, tu n'as pas étudié comme lui.

Emilie.

De grace, mon pere, ne me louez pas, je ſuis ſi petite à mes propres yeux, que je dois regarder comme une flatterie, même les louanges de mon pere.

Cléon.

Mais je dois te connoître, tu as un cœur dont la vertu même s'honoreroit.

Emilie.

O Ciel! que vous m'humiliez! j'ai plus de honte d'entendre une louange, dont je ne me ſens pas digne, que de recevoir un outrage que je me ſerois attirée.

Cléon.

Je ne pense pas ainsi. Je fais beaucoup de cas d'une louange qui m'est due, & je ne balance pas un moment à l'accepter. L'approbation des autres est la récompense de la vertu, & elle ne rejette point une récompense méritée. Ecoute-moi, ma fille, tu es plus raisonnable que ta sœur, quoique tu sois moins belle, parle-lui, engage-la à abandonner les idées où je la vois, & à se prêter au lien qui doit l'unir à M. Damis; qu'elle tâche de s'y résoudre, avant que je me voie forcé à me servir de l'autorité paternelle; je ne sais qui lui a mis dans l'esprit cet amour bizarre de la liberté.

Emilie.

Il me paroît que M. Damis ne déplaît point à Julie, & j'espere qu'il viendra à bout de changer en amour constant & tendre, le petit entêtement que vous reprochez à ma sœur, j'aiderai M. Damis de tous mes efforts.

Cléon.

Oui, aide-le, ma chere fille, dis à Julie que je ne mourrai pas tranquille, si, pendant ma vie, je n'ai pu parvenir à lui assurer un sort fixe & gracieux.

Emilie.

Non, mon pere, employer de pareils motifs, c'est se servir en quelque maniere de moyens forcés. Julie trouvera assez de raisons pour se laisser toucher par le mérite de M. Damis, & dans le fond de son propre cœur, c'est avec de pareilles armes que je combattrai sa résolution, & elle sera vaincue par elle-même & par son Amant.

Cléon.

Bon, fais comme tu l'entends, mais ne donne pas

trop à la réflexion, vante-lui M. Damis, fais valoir cinquante mille écus d'argent comptant, &c.... Mais, mon cher enfant, peut-être t'eſt-il douloureux de voir ta ſœur ſi richement établie? Sans doute, elle a plus de figure que toi; mais le Ciel prendra ſoin de mon enfant, ne t'afflige point.

Emilie.

Le Ciel m'eſt témoin, que la douleur que j'éprouve dans cet inſtant, n'eſt cauſée que par l'opinion déſavantageuſe que vous avez de mon cœur. Vous pouvez le croire capable d'envier le bonheur d'une ſœur chérie? Il n'y a pas de vertu, à n'avoir point d'envie, ſur-tout, quand il s'agit d'une perſonne, pour qui le ſang & l'amitié parlent; mais, mon pere, on nous attend.

Cléon.

Tu romps exprès notre entretien, parce que tu te ſens émue; ſois tranquille, mon enfant, il n'eſt que trop vrai, je n'ai point de bien à te donner; mais tant que dureront mes jours, je ferai tout pour toi, reprends les Maîtres que tu as quittés, je payerai tout, tu es bien digne de ces effets de ma tendreſſe. Ecoute-moi, ma fille, ton Dorante, ton Ami, ou ſi tu veux, ton Amant n'eſt pas riche, non plus que toi. Un malheureux procès l'a ruiné, mais il a des talents, de l'acquit, & fera quelque jour, en t'épouſant, ſon bonheur, & le tien.

Emilie.

Ah, mon pere! Dorante m'eſt auſſi cher à préſent, qu'il l'étoit avant ſon malheur. Je ſais que vous approuvez notre amour, je remplirai les devoirs d'une femme, & il aſſurera la tranquillité & le repos de la ſienne; il a tant de mérite à mes yeux, qu'il n'a point d'inconſtance à craindre de ma part, quand no-

tre union feroit retardée de dix ans. M'accorderez-vous une grace? C'eft de l'inviter à venir ici.

Cléon.

Mon enfant, j'ai prévenu ta demande, il ne tardera pas à s'y rendre.
Dorante entre fans être apperçu d'Emilie.

Emilie.

Nos gens ne l'auront peut-être pas trouvé, il faut que je lui écrive un mot, je ne faurois lui faire une plus grande joie, il viendra fûrement, & prendra la part la plus fincere au bonheur de Julie; fon cœur eft tendre, plein de candeur; me pardonnez-vous, mon pere, de parler tant de lui?

Cléon.

De maniere que tu l'aimes donc bien tendrement?

Emilie.

Oui, mon pere, & fi fincérement, que fi j'avois le choix, j'aimerois mieux partager la pauvreté avec lui, que de jouir du fuperflu des richeffes avec tout autre.

Cléon.

Eft-il poffible! qui t'auroit crue fi amoureufe?

Emilie.

Dites, fi tendre; je ferois mécontente de moi, fi j'aimois moins, car ce n'eft que par mes fentimens que je puis mériter la préférence, que M. Dorante m'a accordée fur d'autres perfonnes de mon fexe. Penfez-y, mon pere, je ne fuis point belle, je ne fuis point riche, je n'ai d'avantages que mon innocence, & cependant il m'aime auffi parfaitement, que fi j'étois la plus aimable perfonne du monde.

Cléon.

Mais lui fais-tu l'aveu de tes ſentiments ?

Emilie.

Non pas en des termes auſſi formels ; il a trop de délicateſſe pour en exiger une déclaration, & quelquefois je ne lui aurois pas voulu de mal, de me preſſer un peu plus de lui découvrir une tendreſſe, qu'il mérite à tant de titres.

Cléon.

Tes ſouhaits vont être accomplis, tourne-toi, ma fille.

SCENE II.

Cléon, Emilie, Dorante.

Emilie.

Quoi ! vous m'auriez entendue ?

Dorante.

Pardonnez-moi, ma chere Emilie ; de mes jours je n'ai entendu rien d'auſſi flatteur, je ſuis dans l'ivreſſe de la joie, & ne puis apporter d'autre excuſe de mon audace, que l'excès de mon amour.

Emilie.

Vous auriez de la peine à trouver un meilleur Avocat que moi ; mais avez-vous tout entendu ? Je ne ſavois pas que vous fuſſiez ſi près, & mon aveu en eſt d'autant plus ſincere, & moins forcé ; ſi cet aveu eſt une faute, je m'en repens ſi peu, que je ſuis prête à la renouveller ; oui, je vous aime ; cette déclaration vous ſatisfait-elle ?

Dorante.

O, ma chere Emilie ! mon trouble eſt une preuve

des sentiments dont mon cœur est affecté. Vous m'aimez ! Vous daignez me le dire en présence de votre pere, vous ! ma vie, mes délices ! suis-je digne d'un tel bonheur ? Que vous dirai-je ? & comment l'exprimer ! Ah ! laissez-moi me remettre du désordre de mes sens.

Cléon.

Vous êtes tout ému, M. Dorante ? peut-être ma présence vous gêne-t-elle. Adieu, mes enfants, ayez soin de Julie, je vais parler à M. Damis.

SCENE III.

Emilie, Dorante.

Dorante.

Vous repentez-vous, mon aimable Emilie, de la joie que vous me causez ?

Emilie.

Dites-moi d'abord, si vous desiriez d'en apprendre autant ?

Dorante.

Si je l'ai desiré ! mille fois ; mais suis-je digne de tant de tendresse ?

Emilie.

Si j'en appellois à mon cœur, il diroit que vous méritez encore plus.

Dorante.

Non, je ne mérite pas encore ce cœur, mais j'emploierai mes jours à vous prouver que vous n'en avez pas fait don à un homme indigne de le posséder. Que votre ame est noble ! Je suis aimé de vous, je perds

ma fortune; & mon malheur, loin de diminuer votre tendresse pour moi, n'influe sur elle, que pour la redoubler! mes maux n'ont plus rien d'affreux, puisqu'ils ont servi de preuve à vos bontés. Un amour aussi constant est un sujet de louanges pour vous, s'il en est un de ravissement pour moi; & je mériterois la haine du genre humain, si je pouvois cesser de vous aimer.

Emilie.

J'ai eu tort de dire de moi des choses, dont on peut m'applaudir; mais tout ce qui est à votre avantage, m'est si précieux, que l'aveu même de l'amour que j'ai pour vous m'est agréable, s'il peut renfermer quelque chose qui vous soit flatteur. Depuis deux ans que vous me connoissez, vous savez si mon cœur est droit & sincere; quelle satisfaction pour moi, de pouvoir me rappeller sans remords & sans repentir, tant de jours, tant d'heures délicieuses passées avec vous, avec l'amour & la vertu.

Dorante.

Vous êtes donc satisfaite de votre Amant, belle Emilie? O! pourquoi ne puis-je rien pour votre bonheur! quelles délices ne doit-on point trouver à le faire, puisque l'idée seule du plaisir que j'éprouverois, est accompagnée de tant de douceurs? Aimable Emilie, Julie sera plus heureuse, beaucoup plus heureuse que vous....

Emilie.

Vous m'offensez de le dire, vous m'offensez même de le penser; Julie n'est pas plus heureuse que moi; & si elle a des obligations à son Amant, je ne vous en ai pas moins. Par votre société, par votre exemple, je suis devenue tendre, meilleure, & satisfaite de mon existence. Si ce n'est pas être heureuse, il

n'y a point de bonheur dans l'Univers ; mais, Monſieur, je deſire fort de travailler aujourd'hui à celui de ma ſœur ; elle aime Damis & l'ignore, tout me prouve ces ſentiments. Ses belles idées de liberté ne ſont peut-être que l'effet & le déguiſement de ſon amour ; elle aime, & l'image peu gracieuſe qu'elle ſe fait de l'Hymen, l'empêche de ſe livrer à ſon penchant. Il faut diſſiper ce petit nuage.

Dorante.

Et comment faudra-t-il s'y prendre ? Je vous obéis ſans reſtriction ; Damis eſt digne de Julie, & il aura en elle une femme charmante.

Emilie.

Ecoutez-moi.... Mais voici Damis qui vient.

SCENE IV.

Damis & les Acteurs précédents.

Emilie.

Vous avez l'air triſte, M. Damis.

Damis.

Eut-on jamais plus de ſujet de l'être ? Au-lieu de voir Julie diſpoſée à recevoir aujourd'hui ma main, je vois que j'aurai beſoin d'années entieres pour obtenir ce bonheur. Plus je lui montre d'amour, plus elle paroît inſenſible ? plus elle voit que mes vues ſont ſérieuſes, & plus elle lui déplaiſent. Que je ſuis malheureux ! Ah ! Julie, pourquoi faut-il que je vous aime ſi paſſionnément !

Emilie.

Ne vous découragez pas ; les rigueurs de Julie ne provien-

proviennent que d'un amour naiſſant & combattu, elle ſent qu'il commence à s'emparer de ſon cœur, & elle emploie ſes dernieres forces à lui faire acheter ſa victoire, elle ne voit pas clair dans ſes ſentiments, & il faudroit l'amener à pouvoir lire ce qui ſe paſſe dans ſon cœur.

Damis.

Et ſi elle perſiſte à n'y rien voir?

Emilie.

Il faut la vaincre, ſans qu'elle puiſſe ſoupçonner que nous méditions ſa défaite, mais il faut du temps, il n'eſt pas dit que vous deviez l'épouſer aujourd'hui, nous réuſſirons dans la ſuite, j'oſe vous l'aſſurer; mais il faut, Meſſieurs, que vous entriez dans le projet que je vais vous communiquer.

Dorante à Damis.

Je m'eſtimerois heureux de pouvoir contribuer à votre bonheur.

Damis.

Je ſais que vous avez tous les deux trop de généroſiré, pour ne pas me le prouver; & pour moi, rien ne me paroîtra difficile, pour parvenir à la poſſeſſion du cœur de Julie.

Emilie.

Changez d'abord de langage avec elle, feignez d'entrer peu-à-peu dans ſes idées; approuvez ſa crainte d'un engagement éternel, & ſon goût pour la liberté. Voyant votre ſentiment à l'uniſſon du ſien, cette harmonie ne pourra que lui plaire & la raſſurer; elle croira ne vous aimer, qu'à cauſe de ce rapport, quoiqu'elle vous chériſſe déjà par de meilleures raiſons, & ce jeu mettra tout ſon cœur à découvert.

Damis.

Veuille le Ciel que vos conseils soient efficaces! ah, que je serois heureux!

Emilie à Dorante.

Et vous, Monsieur, pour servir notre ami, feignez d'adorer Julie; cela jettera son cœur dans le désordre, elle sera outrée contre vous, & au milieu de sa colere, l'amour qu'elle a pour M. Damis, éclatera.

Dorante.

J'aurai bien de la peine à jouer le rôle, dont vous me chargez.

SCENE V.

Julie, & les Acteurs précédents.

Julie.

Ah, vous voilà tous ensemble! mon pere vouloit savoir où vous étiez; je vais le lui dire.

Emilie.

Ma chere Julie, pourquoi nous quittes-tu sitôt? ne trouves-tu aucun agrément dans notre compagnie?

Julie.

On ne peut qu'en trouver beaucoup, mais, où ma sœur & M. Dorante se trouvent, on entend à coup sûr parler d'amour, & je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à être un tiers entre deux Amants.

Emilie.

Et d'où vient que M. Dorante & moi, sommes seuls comptés au nombre des Amants? pourquoi ne fais-tu pas le même honneur à M. Damis?

Julie.

Il a eu la bonté de me promettre, que l'amour ne feroit de long-temps le fujet de fa converfation, & il eft trop fage pour me manquer de parole.

Damis.

Je vous l'ai promis, Mademoifelle, & je réitere ma promeffe. Ma tendreffe eft devenue eftime, attachement; vous pouvez m'interdire l'amour, mais un refpectueux dévouement eft indépendant de ma volonté; c'eft un tribut que vos vertus exigent. Non, Mademoifelle, je ne fuis plus votre amant, mais me permettrez-vous de devenir votre ami?

Julie.

Ah! de tout mon cœur. Beaucoup d'amis, & point d'Amant! c'eft là ma maxime & mon fouhait. J'ai toujours defiré de m'unir par les liens de l'amitié, & toujours craint de m'enchaîner par les nœuds du mariage. Si vous ne me parlez plus d'amour, votre fociété me fera infiniment agréable.

Emilie.

Venez, M. Dorante, nous fommes déplacés auprès de gens fi froids; leurs propos me glacent; allons plutôt trouver mon pere.

SCENE VI.

Julie, Damis.

Julie.

J'aime beaucoup ma fœur, mais je l'aimerois encore plus, fi elle étoit moins fenfible à l'amour. Il fe peut qu'il foit la fource de mille agréments, mais il donne un air trifte, contraint, rêveur, qui lui ôte tout fon prix à mes yeux. Ma fœur en eft un exemple par-

lant. Elle étoit infiniment plus gaie, avant qu'elle n'aimât.

Damis.

Je vous ai promis de ne plus parler d'amour, mais effectivement l'amitié s'offre à moi ſous un point de vue plus agréable.

Julie.

Vous voyez juſte; l'amitié eſt le plaiſir le plus doux de la vie; & l'amour en eſt le plus triſte; on s'aime pour ſe rendre heureux, mais la ſatiété ſuit de près le plaiſir; n'eſt-il pas vrai, Monſieur?

Damis.

J'ai déjà expliqué mes ſentiments là-deſſus.

Julie.

Je ne ſais comment vous enviſagez les miens: peut-être me trouvez-vous bizarre, ſinguliere, mais non. De la liberté dépend le bonheur de ma vie, laiſſez-moi là-deſſus mes idées. Ne peut-on pas s'exempter d'une peine qui paroît ſi rude? Oui, ma ſœur ſe trompe, on eſt heureux de ne pas la ſubir. J'en fais l'épreuve. Mais vous ne dites mot; je parle toute ſeule, vous paroiſſez triſte. O, que je ſuis charmée que vous ne ſoyez plus mon Amant! Il auroit fallu par complaiſance, que je paruſſe triſte auſſi.

Damis.

Mais, je ne le ſuis point.

Julie.

Et quand vous le ſeriez, je ne m'en embarraſſerois pas; car il n'eſt plus queſtion d'amour entre nous. Cependant, en qualité de votre amie, je ſuis fâchée de vous voir du chagrin, mais je ne m'en inquiete

pas. Moi-même je ne ſuis pas toujours gaie ; on n'eſt pas d'une humeur toujours égale. Vous avez peut-être quelque choſe qui vous occupe. Je ne ſoupçonne rien.... Je ne veux pas même ſavoir.... Mais il faut avouer, Monſieur, que j'ai en vous un ami bien muet ; depuis quand vous ſuis-je devenue ſi indifférente ?

Damis.

Pardonnez-moi, trop aimable amie, mon inſenſibilité apparente. J'étois occupé, pour vous plaire, à faire les derniers efforts pour triompher de l'amour & de moi-même, & pour me réduire à la ſeule amitié. La raiſon vient de ſoumettre mon cœur. Mon amour m'étoit cher, parce que c'eſt vous qui me l'aviez inſpiré ; maintenant l'indifférence me paroît avoir des charmes, puiſque je l'embraſſe pour me conformer à vos loix & à votre exemple. Ah ! fiez-vous à moi, de la peine que je me donnerai pour y perſiſter. Mais pardonnez-moi, ſi je retombe, & ſi quelquefois encore vous revoyez l'Amant. Non, Julie, je ne vous aime plus, mais, que ne pouvez-vous ſavoir combien j'apprécie le bonheur de vous avoir pour amie !

Julie.

Mais pourquoi détourner de moi la vue ? en amitié n'eſt-il pas permis de ſe regarder ?

Damis.

Cela eſt néceſſaire à mon triomphe ; peut-on vous voir, & ne pas vous aimer ?

Julie.

Eh bien, n'eſt-ce pas me dire que vous m'aimez ? O que cela eſt triſte ! Je vous vois des ſimptômes qui m'inquietent. Quelquefois vous êtes d'une tendreſſe à faire peur, & un moment après d'une indifférence à choquer. Eſt-ce là le perſonnage d'un ami ? Da-

mis, vous vous égarez, qu'eſt-il beſoin d'amour? La liberté n'eſt-elle pas plus noble que ces chaînes?

Damis.

Ah! il faut bien plus d'efforts pour ſe ſouſtraire à l'amour, que pour s'en laiſſer captiver.

Julie.

J'en conviens avec vous, & puiſque vous êtes du même avis, d'où vient votre ſurpriſe du cas que je fais de la liberté, puiſqu'il y a plus de mérite à la conſerver? Oui, j'aimerois mieux avoir dix amis qu'un Amant. N'eſt-il pas naturel de préférer dix ſources de plaiſir à une ſeule? Eh bien, mes raiſons ſont-elles ſi mauvaiſes? N'y a-t-il que de la bizarrerie dans mes opinions? Mais pourquoi tourner les yeux ſur moi, d'un air ſi touché? On diroit que j'excite votre compaſſion. Que veulent dire vos yeux? En vérité, je ne vous comprends pas; vous faites l'office d'un examinateur, plutôt que celui d'un ami; vous donnez toute votre attention mes geſtes, à mon air, & n'en faites aucune à mes diſcours. Je voudrois, Mr., je voudrois vous voir...

Damis.

Bien-loin de moi, vouliez-vous dire; je vais ſuivre cet ordre, quoi qu'il puiſſe m'en coûter. Continuez à me haïr, Julie, vous ne me verrez jamais déplorer la rigueur de mon ſort. J'ai l'honneur de prendre congé de vous.

Julie.

Haïr! Vous ai-je jamais témoigné de la haine? Mais je comprends votre idée; parce que je ne peux pas vous aimer, vous en concluez que je dois vous haïr; il y auroit de la grandeur d'ame dans le procédé. Voilà le fruit de cette tendreſſe ſi vantée! je ne ſortirai pas cependant de la modération que je me ſuis preſcrite,

quand vous me répéteriez encore avec un air composé, *j'ai l'honneur de prendre congé de vous*. C'est vraiment un langage du cœur.

Damis.

C'est le langage de la vénération.

SCENE VII.

Julie seule.

Quoi! il me quitte? Mais d'où vient l'inquiétude que je ressens? Je ne l'aime pas.... Non, je lui veux du bien, pas autre chose; mais quel orgueil insupportable de me quitter ainsi! l'aurois-je offensé? Non, non, s'il ne m'aime pas, il m'a trompée; mais il est si grand, si généreux! Tout me déplaît aujourd'hui; je suis d'une humeur insupportable. (*Emilie entre sans être apperçue.*) Si j'avois ici mon Luth, je pourrois....

SCENE VIII.

Emilie, Julie.

Emilie.

Je te le chercherai si tu veux; mais qu'as-tu, mon enfant? tu parles seule. Je ne te connoissois pas cette habitude.

Julie.

Quand ai-je parlé seule? J'ai le malheur aujourd'hui de paroître bizarre à tout le monde.

Emilie.

Comment saurois-je donc que tu veux avoir ton Luth, si tu ne t'étois entretenue avec toi-même? Car tu ne m'avois pas vue; ma chere enfant, je crois la conséquence juste; peut-être aussi me trompai-je?

Julie.

Il faut qu'aujourd'hui vous vous ſoyez tous donné le mot pour me contredire.

Emilie.

Je ne t'ai pas contredit que je ſache, & ſi Damis l'a fait, eſt-ce ma faute ? Pourquoi auſſi traiter ſi mal tes meilleurs amis ? Il m'a dit, en paſſant, qu'il avoit excité ta colere, pour avoir penſé, par malheur, un moment à l'amour.

Julie.

Ma Sœur, je crois que vous venez exprès pour me demander de nouvelles explications ; mais vous ſavez déjà que je ne puis pas me réſoudre à aimer.

Emilie.

Fort bien, Julie. Si M. Damis vous déplaît, je ſuis la premiere à vous conſeiller de ne pas l'entendre, de ne pas l'aimer.

Julie.

Voilà qui eſt très-ſentencieux, ſi Damis me déplaît ! Eſt-il donc dit qu'il faille haïr ce qu'on n'aime point ? Je ne t'ai jamais demandé, moi, ſi Dorante te déplaît ?

Emilie.

Non, mais ſi tu l'euſſes fait, je t'aurois répondu que je l'aime très-tendrement, & de toute mon ame ; je n'aurai pas un moment de honte de ma tendreſſe. Il y a mille fois plus de gloire à aimer avec choix, avec raiſon, qu'à perſiſter dans ſon goût pour la liberté.

Julie.

Voilà des contradictions qui me dépitent. Il n'y a qu'un moment que Damis vient de ſoutenir le con-

traire. Qui croira-t-on des deux? Pardonnez-moi la liberté que je prends, ma Sœur; je ſais que vous avez plus de prudence, plus de diſcernement que moi, mais faites-moi la grace de me dire, ſi M. Damis ne peut pas avoir raiſon, auſſi-bien que vous. Vous m'avez toujours dit que c'étoit un homme raiſonnable, aimable.

Emilie.

L'épithete d'aimable étoit peu néceſſaire à notre diſcuſſion; mais peut-être cette idée eſt-elle dans la claſſe des objets qui excitent ta ſenſibilité. Au reſte, Monſieur Damis m'eſt ſans doute très-ſupérieur en diſcernement, mais il peut s'être trompé, & le meilleur eſprit eſt ſujet à des erreurs.

Julie.

En ſorte que vous n'êtes venue ici que pour me prouver que Damis n'eſt point un Ange en intelligence. J'en ſuis perſuadée; mais, ma chere Emilie, vos railleries offençantes me ſont très-ſenſibles, il me ſeroit aiſé de dire que votre Dorante eſt auſſi du nombre des pauvres mortels, mais je n'en ferai rien. Votre malignité croiroit que c'eſt par caprice, par contradiction, que je ſoutiens le parti de Damis. Non, j'accorde qu'il n'a pas les grandes qualités, le génie ſublime, les agréments de votre Dorante, & j'en conclus que c'eſt une nouvelle raiſon pour ne pas perdre ma liberté en ſa faveur.

Emilie.

Tu prends feu, ma chere enfant, tu n'épargnes ni moi, ni Dorante; je ne ſors pas cependant de mon ſang froid. Il n'eſt pas poſſible de t'en vouloir: ton bon cœur perce au travers de tout ce que tu dis; va, je t'aimerai toujours; tes petits défauts ſont preſque des vertus, une perſonne moins ſincere ne les auroit pas.

Julie.

Laisse-moi, je te prie, ma sœur; j'ai du chagrin; de l'humeur, & qui s'augmentent en parlant.

Emilie.

Cela viendroit-il peut-être de ce que dans la chaleur du discours, j'ai prononcé un mot contre Damis?

Julie.

Mais pourquoi penser encore à lui? Veux-tu me donner occasion à de nouvelles vivacités? Je t'en conjure, laisse-lui son peu d'esprit, à moi mon chagrin, & la satisfaction d'un moment de solitude.

Emilie.

Je t'entends; tu veux que je m'en aille, bon; mais rejoins-nous bientôt pour n'être pas réduite à t'entretenir avec toi-même.

SCENE IX.

Julie, le Magister.

Julie.

Ne me sera-t-il donc pas permis d'être un moment seule? Faut-il absolument que vous veniez m'interrompre? M. le Magister, de grace, dites-moi en peu de mots ce que vous avez à me dire.

Le Magister.

Mademoiselle & très-chere Niece, j'ai quelque chose à examiner avec vous. Peut-être mon âge, mon expérience m'en rendent-ils capable. Je vous aime, & vous savez que le jugement est d'une nécessité absolue dans toutes les choses de la vie.

Julie.

Oui, je le fais, & cependant je fouhaiterois de n'en point avoir aujourd'hui; peut-être ferois-je plus tranquille.

Le Magifter.

Vous vous précipitez : qui nous aideroit à difcerner le vrai du faux, l'apparence de la réalité, fi ce n'étoit l'intelligence & le jugement? Qui porteroit notre volonté à des déterminations fermes & juftes, fi nous n'euffions eu en partage un efprit net & fûr? & vous-même, feriez-vous auffi aimable que vous l'êtes, fi vous n'étiez auffi fpirituelle?

Julie.

M. le Magifter, rappellez-vous que vous n'êtes pas dans votre cabinet. Pourquoi me tourmenter avec votre favoir? Je n'ai nulle envie de devenir auffi érudite que vous, & quand je le voudrois, je n'y réuffirois point, n'ayant pas la même capacité.

Le Magifter.

Dans le temps que vous femblez renoncer à ces avantages, vous prouvez par votre modeftie que vous les poffédez à un éminent degré; mais je n'exige point de favoir de vous; je me réduis même à oublier le mien pendant que je vous parle. Vous êtes deftinée aujourd'hui à faire le premier pas vers votre bonheur. Il ne paroît pas que vous y foyez réfolue. D'une autre côté, vous avez un pere qui le defire ardemment. Je lui ai promis de vous faire quelques repréfentations; je fouhaiterois que vous les écoutaffiez, que vous vouluffiez bien me propofer vos objections; tout vieux que je fuis, je fouffrirai cette liberté. Ecoutez-moi, ma Niece; l'amour eft une des plus belles & des plus dangereufes paffions. Il fe venge

de notre mépris. Il nous punit aussi quand nous nous hâtons de subir ses loix.

Julie.

Vous êtes diffus, abstrait, M. le Magister; cependant je conviendrai de tous vos arguments, sans vous opposer des objections. Tout ce que je souhaite, c'est d'être tranquille. Mon esprit est trop borné pour répondre aux arguments de la Philosophie; mais il a suffi jusqu'à présent pour conduire mon cœur.

Le Magister.

Ne savez-vous pas que les passions ne triomphent jamais si sûrement, que lorsqu'elles paroissent tranquilles. Le cœur de l'homme le trompe sans cesse : il séduit le plus sage; souvent celui qui aime ne s'apperçoit de son amour, que lorsqu'il n'est plus temps de le vaincre. Je ne vous demande pas de m'en croire sur ma parole; non, mais croyez, consultez ceux qui ont mieux connu le cœur humain; un Socrate, un Platon, un Séneque, & plusieurs de nos Philosophes.

Julie.

Je ne connois pas beaucoup tous ces gens-là, & ne desire pas même de les connoître à fond : mais puisque vous les dépeignez si sages, je suis persuadée qu'ils auront dit que les représentations, les arguments, ne font d'autre effet sur un cœur agité que de l'inquiéter encore davantage, & je suppose à Platon, à Séneque, assez de discrétion & de politesse pour m'avoir quittée, s'ils se fussent apperçus que leur présence me fût à charge. Mais, Monsieur, dès que je ne me sentirai plus assez de force pour gouverner mes passions, & particuliérement l'amour, j'implorerai aussitôt le secours de votre Philosophie.

Le Magister.

Votre sincérité me plaît, quoiqu'elle semble me con-

tredire; mais je ferois bien peu Philosophe, si je ne pouvois soutenir patiemment la contradiction. Non, vous n'avez point eu dessein de m'offenser, mais vous dites que vous êtes inquiete, agitée. Ne faudroit-il pas faire quelques recherches, pour trouver le moyen d'extirper ce mal? Quel en est la cause? Sont-ce les affections de l'amour? Est-ce la haine? Est-ce la crainte? Est-ce le desir? Je voudrois que vous en eussiez une connoissance évidente. Quand on connoît la cause d'un mal moral, il est aisé d'en trouver le contre-poison. Mes intentions sont bonnes. Je m'explique avec clarté, & je souhaiterois d'être plus compréhensible encore.

Julie.

Je ne me méfie, ni de votre sincérité, ni de votre science, mais j'ai du chagrin, j'en ignore le sujet, & crains de l'apprendre. De grace, laissez-moi; vous êtes trop élevé, trop sublime.

Le Magister.

Pourquoi me louez-vous? Si pendant plusieurs années la vérité avoit fait l'objet de vos méditations, comme elle a été celui des miennes, vous penseriez peut-être avec autant de justesse & de netteté. Définissez votre inquiétude, & mettez en considération le bonheur qui vous est offert aujourd'hui, pour toute votre vie. Damis desire la possession de votre cœur, & paroît le mériter. Que dit votre raison à cela? Du choix que fait l'amour, dépend tout le bonheur du mariage; mais combien est-il facile & funeste d'errer dans ce choix!

Julie.

Je crois ces instructions excellentes; mais à quoi me serviront-elles, puisque je suis résolue à ne point aimer?

Le Magister.

Vous parlez avec chaleur, & cependant voyez mon sang froid ; vous renoncez à l'amour, vous renoncez au mariage, ignorez-vous donc qu'il est de notre devoir d'y penser ? La nature même fournit une preuve de ce que j'avance. Vous souhaitez sans doute que l'espece humaine se perpétue ; sa propagation vous intéresse ; c'est une fin que la nature indique, l'amour en est le moyen, & il faut embrasser les moyens quand on desire de parvenir au but, si pourtant le but est raisonnable. Voyez-vous bien, ma Niece, vous êtes destinée, vous êtes obligée à vous lier par le mariage. Sentez-vous, dites-moi, la force de ce raisonnement ?

Julie.

Je ne la sens pas du tout, en vérité, & si l'on n'envisage l'amour que comme un devoir, je m'étonne que tant de cœurs se soumettent à ses loix. Pour moi, je ne veux point aimer savamment ; j'attendrai que les charmes de l'amour captivent mon cœur sans autre secours que leur puissance.

Le Magister.

Ma Niece, quand on ferme les yeux aux démonstrations les plus claires, on appelle cela être revêche. Si vous convenez que l'Hymen est un devoir, comment justifier l'indétermination de votre volonté ? Connoître l'évidence, agir conséquemment, ne sont-ce pas deux opérations immédiates de notre ame ? Dites-moi encore une fois, d'où vient que vous refusez votre main à Damis, si vous reconnoissez que le mariage est une de vos obligations ?

Julie.

Pardonnez-moi, M. le Magister, si je vous quitte sans être vaincue par vos maximes de morale, & par

vos arguments philoſophiques. Hélas ! eſt-ce la faute d'une pauvre fille, ſi elle n'a pas autant de diſcernement que Platon, Séneque, & Socrate ? Je laiſſe à ces habiles gens, & à vous, le ſoin de rendre raiſon de l'éloignement, que j'ai pour le mariage, quoique le devoir m'en faſſe une loi. Quelques occupations domeſtiques m'obligent à m'éloigner.

SCENE X.

Le Magiſter, Cléon.

Le Magiſter.

J'ai fait à ta fille Julie toutes les repréſentations poſſibles, je lui ai parlé avec force, clarté, évidence, mais....

Cléon.

Eh, que ne lui as-tu raconté plutôt deux ou trois exemples de mariages heureux ?

Le Magiſter.

Elle m'a contredit plus d'une fois, mais je lui ai toujours répondu avec douceur. Je lui ai démontré que l'Hymen étoit dans la claſſe de ſes devoirs.

Cléon.

Tu t'es donné bien de la peine, je croyois, moi, qu'une fille de dix-huit ans n'avoit rien à oppoſer à cette démonſtration.

Le Magiſter.

Julie écoutoit tout ; je tâchois de me rendre intelligible, car quand on parle à des ignorants, peu faits aux idées abſtraites, il faut deſcendre juſqu'à eux, & renoncer à ſoi-même, pour ainſi dire, en renonçant à ſon ſavoir.

Cléon.

Mais jusqu'où as-tu amené Julie par la force de tes arguments? Consentira-t-elle à épouser Damis? a-t-elle dévoilé les intentions de son cœur? Je ne voudrois pas amuser plus long-temps cet honnête homme; ses vues sont droites, & il est plein de mérite & d'honneur.

Le Magister.

Julie se disoit inquiete, agitée, & c'est ce qu'il y avoit de plus fâcheux. Pour que les principes & les arguments de la Philosophie produisent la conviction, il faut avoir le cœur tranquille; quand l'entendement est obscurci par les nuages des préjugés, les démonstrations les plus fortes ne sont que fleches émoussées.

Cléon.

Ne sois pas si profond, je t'en conjure; tu aurois dû tâcher de la rendre plus tranquille: à quoi m'a servi ton habileté?

Le Magister.

Je m'y suis pris de toutes les manieres; j'ai placé la tendresse dans son plus beau jour; je lui ai dit qu'un mariage heureux étoit la source de mille plaisirs.

Cléon.

Oui, c'est une très-belle chose qu'un mariage heureux; mais pourquoi ces généralités? Il falloit lui dire, que vraisemblablement le sien ne pouvoit faire que son bonheur. C'est pour lui parler sur ce ton-là, que je t'ai envoyé auprès d'elle.

Le Magister.

Oui, je le vois. Les démonstrations ne produisent rien sur son esprit; elle convient de la mineure & de la

la majeure, mais en accordant les principes, elle ſe refuſe à la conſéquence.

Cléon.

En ſorte que tu renonces à la convaincre, & que tu es hors d'état de me ſervir.

Le Magiſter.

Attendez, il y a encore d'autres ſavantes voies de perſuader les gens qu'on pourroit appeller des démonſtrations. Κατ' ἄνθρωπον (*) De ce nombre ſont les Fables, les allégories, les paraboles, qui ſont très-propres à convaincre ceux qui n'ont pas l'eſprit profond. J'eſſaierai ſi mon imagination pourra faire ce que ma Logique n'a pu opérer. Peut-être une fable lui donnera-t-elle plus de goût pour l'Hymen, qu'un argument. Je vais en faire une, & viendrai la lui lire; lui faiſant accroire, que je l'ai trouvée dans le recueil des ouvrages d'un Fabuliſte habile.

Cléon.

Oui, oui, fais cela pour eſſayer de tout : ſi ta Fable eſt jolie, tu pourras en faire préſent au Public, mais fais-la vîte : une Fable n'eſt pas un Sermon, elle n'a pas beſoin d'être ſi travaillée : ma fille ne te dénoncera pas : ſi tu réuſſis à lui faire dire, oui, je te remercierai ſans Fable, mais très-ſincérement.

SCENE XI.

Cléon, Emilie.

Emilie.

Mon pere, le Tuteur de Damis vous envoie ce billet.

(*) *Prononcez CATANTROPON.*

Cléon lit.

» Puiſque vous l'ordonnez, Monſieur, j'aurai l'hon-
» neur de me rendre chez vous cet après-midi. J'ap-
» prouve fort le choix de mon Pupile, il ne pou-
» voit être plus heureux. Je me fais un plaiſir ſenſi-
» ble de vous voir, ainſi que Meſdemoiſelles vos filles,
» & l'eſpérance que j'ai de vous apporter une nouvelle
» agréable, augmente cette ſatisfaction. En attendant
» que je vous apprenne ce qu'on me mande de la Cour,
» j'aurai l'honneur de vous dire qu'on ouvrira aujour-
» d'hui ou demain, le Teſtament de Mademoiſelle Ar-
» gant, votre couſine; je vous crois un des légatai-
» res. Peut-être pourrai-je vous apprendre quelque choſe
» de plus poſitif. J'ai l'honneur d'être.... » Voilà qui va très-bien, ma fille, j'avois toujours craint qu'Ariſte ne refuſât ſon conſentement, & que le peu de fortune de Julie, ne fût un obſtacle.

Emilie.

Pour moi, je ne l'ai jamais craint. Ariſte eſt l'homme qui penſe le mieux, il ſe croira heureux de contribuer au bonheur d'une perſonne, contre laquelle il n'y a d'objections à faire, que le défaut de bien.

Cléon.

Tu as raiſon, ma fille, c'eſt un homme de mérite. On diroit cependant qu'il a quelque défaut, puiſqu'à l'âge de quarante ans, il ne ſe trouve encore pourvu d'aucun emploi; mais à quoi nous ſert ſon conſentement, ſi Julie perſiſte à refuſer le ſien?

Emilie.

Ne craignez rien, mon pere, elle eſt à demi vaincue. Je crois qu'on ne pouvoit lui rendre de plus mauvais ſervice, que de lui laiſſer cette liberté dont elle paroît faire tant de cas. J'ai vu les marques les plus ſûres de ſa tendreſſe pour Damis.

Cléon.

Seroit-il possible? j'ai peine à le croire; mais voilà comme sont les femmes! sous une indifférence apparente, elles cachent une tendresse réelle; mais je ne vous en fais pas un crime. L'amour est un sentiment innocent, nécessaire même, puisque c'est la nature qui nous l'inspire.

Emilie.

Ce que vous dites là des femmes, ne peut pas m'être appliqué, mon pere. Il me semble que je ne fais point un secret de ma tendresse; car je crois l'amour raisonnable aussi innocent que l'amitié, & j'imagine que la vie humaine, n'est sujette à tant de traverses, à tant de peines, que pour manifester la puissance de l'amour, dont les charmes adoucissent, & font disparoître tous les maux, dont nous sommes atteints.

Cléon.

Mon enfant, si je suis un des légataires de Mademoiselle Argant, je pourrai me procurer la douce satisfaction de conclure aujourd'hui le mariage de deux filles chéries, & c'est avec joie, que je leur partagerai l'héritage, s'il m'est dévolu.

Emilie.

Vous êtes le plus généreux des peres, mais il seroit injuste de vous priver de ce bien aussi-tôt qu'il vous est tombé en partage. Non, mon pere, je puis attendre encore long-temps, & d'ailleurs Dorante ne peut songer au mariage, que quand il se verra un état fixe & assuré.

Cléon.

Fais du moins tout ton possible pour déterminer Julie. Il faut que les jeunes personnes aient de la ré-

ſerve, mais à quoi bon tant de cruauté? Pourquoi faire languir ceux qui vous aiment?

Emilie.

Ma mere ne nous auroit pas fait ce reproche.

Cléon.

Que veux-tu dire? Il eſt bien permis à un pere de badiner un moment. Je me reſſouviens de mes jeunes années, & me les rappelle ſans éprouver le repentir. Ta mere & moi avons vécu une année avant le mariage, & ſeize ans après dans la plus parfaite union. J'ai paſſé avec elle les jours les plus délicieux; auſſi l'aimerai-je au-delà du tombeau. Vous lui devez l'excellente éducation que vous avez reçue; j'en admire ſouvent les fruits; ta piété m'édifie, par tes ſoins ma maiſon eſt conduite avec ordre & ſageſſe, tu contribues à me rendre heureux, ma fille; & tu ne ſaurois manquer de l'être : n'aies point d'inquiétude ſur ton ſort; pour moi, ſatisfait de laiſſer, en mourant, une réputation ſans tâche, & à mes enfants des ſentiments d'honneur, j'irai retrouver avec joie l'épouſe qui m'a été enlevée.

Emilie.

Ah, mon pere! pourquoi m'attendrir par des idées ſi touchantes? Ah, vivez long-temps encore, pour éprouver que je ne cherche mon bonheur, que dans le devoir de vous plaire! En s'acquittant d'un devoir ſi cher, mérite-t-on des louanges? Ce jour ne vous offre que des ſujets de joie, mais peut-être cette émotion de triſteſſe que je voudrois bannir, eſt-elle un ſentiment délicieux pour le meilleur des peres & le plus tendre des époux?

Cléon.

Allons, ma fille, ne nous occupons que d'idées

riantes, l'heure de dîner s'approche. Cependant, avant que nous soyons rassemblés, je tâcherai de t'envoyer ta sœur, pour que tu puisses faire encore quelques efforts sur son esprit.

SCENE XII.

Emilie, Dorante.

Dorante.

J'ai trouvé l'occasion de parler un moment à Julie: elle paroît toujours contraire à Damis; mais au travers de ses ambiguités, l'on croit entendre l'amour, qui s'exprime en Langue étrangere. Je ne la croyois pas même si tendre, l'amour, l'amitié éclatent dans ses yeux, dans ses discours, au moment qu'elle veut dérober le premier de ces sentiments.

Emilie.

En vérité, M. Dorante, vous ne craignez guere de me rendre jalouse; ma sœur a plus de charmes que moi, n'est-il pas vrai? mais cependant vous m'aimez encore.

Dorante.

Ah, qui pourroit vous aimer & devenir infidele! Julie a du mérite, mais que le vôtre est supérieur! Vous connoissez votre amant, vous connoissez son cœur, vous faut-il d'autre garant de sa constance?

Emilie.

Oui, je vous connois, & cela me rend vaine; mais, mon cher Dorante, que je vous apprenne le bonheur qui nous est peut-être réservé. Mon pere a appris, par le Tuteur de M. Damis, que le Testament de Mademoiselle Argant sera ouvert aujourd'hui, &

que, ſelon les apparences, on y trouveroit un legs pour notre famille. O, que je bénirois le ſort, s'il me fourniſſoit les moyens d'améliorer votre ſituation!

Dorante.

Vous me rendez inquiet, troublé.... Ah! vous m'aimez plus que je ne mérite; mais ſoyez tranquille, ma chere Emilie, tout ira bien, j'oſe l'eſpérer &....

Emilie.

Vous êtes inquiet; qu'avez-vous? dites-le-moi. Ma vie ne m'eſt pas plus chere que votre repos.

Dorante.

Ah, mon Emilie! il ne me manque rien; rien que le bonheur de vous poſſéder pour jamais. Mais je ne ſuis pas tout-à-fait bien, une légere indiſpoſition....

Emilie.

Ah! reprenez votre gaieté, votre joie. L'amour en eſt la ſource. Venez, Monſieur, allons trouver Julie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Cléon, Julie.

Cléon.

Tu ſauras cependant, j'eſpere, ſi tu lui veux du bien.

Julie.

Mais, mon pere, comment le ſaurois-je? Ah! je vous obéirai de tout mon cœur, mais laiſſez-moi ma liberté.

Cléon.

Petite fille, que veux-tu donc dire? Si je te laisse ta liberté, où sera l'obéissance? Mais je ne veux point te forcer; non, je t'aime trop, dis-moi seulement si Damis te plaît.

Julie.

S'il me plaît? peut-être! je ne saurois l'assurer.

Cléon.

Ma fille, n'aies point de honte de découvrir tes sentiments à ton pere. L'amour n'est point un crime; sa personne, sa figure, te plaisent-elles?

Julie.

Elles ne me déplaisent point; peut-être même me plaisent-elles.

Cléon.

Que signifient tous ces peut-être? Nous ne parlons point de choses obscures, cachées; tu n'as qu'à connoître ton cœur.

Julie.

Mais si mon cœur est d'assez mauvaise foi pour ne pas me répondre clairement?

Cléon.

Quitte un peu ce langage poétique; ton cœur c'est toi, & tu sauras, j'espere, ce qui s'y passe. Quand un jeune homme riche, aimable, bien fait, spirituel, desire de t'avoir pour femme, ne t'est-il pas facile de savoir si tu serois bien-aise qu'il devînt ton époux?

Julie.

Mon époux! Ah, mon pere, laissez-moi du temps!

Je ne ſuis pas dans une ſituation paiſible aujourd'hui, & dans cet état d'inquiétude, je pourrois me précipiter. Je crois, en vérité, que je ne l'aime point, je ſerois plus gaie, plus contente ſi cela étoit; qui ſait d'ailleurs ſi je lui plais?

Cléon.

Si c'eſt là le ſujet de ton inquiétude, elle eſt mal fondée; peut-on raiſonner comme tu le fais, ſi tu ne lui plaiſois point? Se ſeroit-il donné tant de peines pour obtenir ton cœur? comment Damis t'appelle-t-il?

Julie.

Mademoiſelle, je penſe.

Cléon.

Ah, tu me trompes; n'y joint-il aucune épithete?

Julie.

Quelquefois d'aimable, de chere.

Cléon.

Ne te donne-t-il pas d'autre nom?

Julie.

Il ne m'en ſouvient pas bien. Il m'appelle.... Il m'appelle quelquefois ma Julie.

Cléon.

Pourquoi prononcer ce mot d'un ton ſi languiſſant? Ton nom te fait-il ſoupirer? Damis t'appelle donc, ma Julie! Eh bien, ne vois-tu pas par toutes ces expreſſions combien il t'eſt attaché? Ses diſcours le prouvent encore mieux. Ne t'a-t-il pas dit ſouvent, qu'il t'étoit affectionné?

Julie.

Non, en vérité, mon pere.

Cléon.

Sais-tu bien que tu me fâcheras? Il te l'a dit cent fois en ma préfence.

Julie.

Jamais, mon pere. Il m'a pu dire qu'il m'aimoit, qu'il m'adoroit, qu'il m'aimeroit toujours; mais non pas ce què vous difiez.

Cléon.

N'eft-ce pas là une pure chicane, une difpute de mots? Je l'ai dit cent fois à ta défunte mere, avant que nous fuffions mariés, & elle l'entendoit toujours avec plaifir. Eft-ce ma faute à moi, fi le langage a changé? Les filles font à préfent auffi attentives à un mot, qu'un Arithméticien l'eft à un chiffre. Va, mon enfant, Damis te plaît. Pourquoi balancer encore? Oui, je te le dis fincérement : une Comteffe fe feroit gloire d'un Amant tel que le tien. Damis voudroit une affurance pofitive.

Julie.

Mon pere!...

Cléon.

Eh bien, que veux-tu? Pourquoi cet air angoiffé? Ne fuis-je pas ton pere? Ne te parlé-je pas comme à une fœur?

Julie.

Mon pere, j'ai une grace à vous demander.

Cléon.

Demande, je te l'accorde; ne fais-tu pas combien tu m'es chere? Auffi chere que ta fœur, quoiqu'elle en fache un peu plus que toi. Demande, je t'en conjure.

Julie.

Je ſuis.... je ſuis très-irréſolue, très-agitée.

Cléon.

Eſt-ce là une grace? parlez donc à cœur ouvert.

Julie.

Je voulois vous prier.... de me laiſſer ma liberté!

Cléon.

Avec ton éternelle liberté! Je penſois déjà que c'étoit un habit de noce que tù voulois me demander. Eh bien, je te la laiſſe, cette liberté, mais fais-en bon uſage; je te laiſſe ſeule, examine tout, peſe tout; adieu, je vais faire des vœux pour toi.

SCENE II.

Julie, Damis.

Damis.

Eſt-il permis de vous entretenir, Mademoiſelle?

Julie.

Vous faites bien de venir; car je veux vous brouiller avec ma ſœur. Elle eſt aujourd'hui d'une humeur ſi cauſtique, ſi contrariante, qu'elle s'étend juſqu'à vous.

Damis.

Juſqu'à moi! Peut-on vous demander?...

Julie.

Je lui diſois que vous étiez convenu avec moi qu'il y a plus de mérite à réſiſter aux charmes de l'amour, qu'à s'en laiſſer vaincre; elle m'a répondu que vous aviez très-grand tort, ſi elle n'a pas dit pis.

Damis.

Emilie ne fauroit me deffervir ; c'eft la bonté, c'eft l'innocence même.

Julie.

J'aurois dû le prévoir, que, par efprit de contradiction, vous prendriez fon parti contre moi ; cependant je me rends juftice, & j'avoue qu'Emilie eft meilleure que moi ; elle fouffre qu'on parle d'amour, & je n'ai pas cette bonté-là !

Damis.

Je ne fuis point furpris d'avoir donné prife fur moi, je connois mes défauts ; hélas ! fi j'en avois moins, peut-être parviendrois-je à vous plaire.

Julie.

A quoi bon tant d'humilité ?

Damis.

Ah ! ma chere Julie, ne comprendrez-vous jamais combien je vous aime ?

Julie.

En vérité, Monfieur, je le comprends très-bien. Dévoué, comme vous l'êtes, à ma fœur, il feroit étonnant que vous ne me vouluffiez pas un peu de bien.

Damis.

J'ofe vous protefter que je préférerois Emilie à toutes les femmes, fi je ne connoiffois pas Julie.

Julie.

Je vois que le danger de me rendre orgueilleufe, ne vous touche pas affez pour vous empêcher de me dire une flatterie.

Damis.

Ah! il importe à mon bonheur, que ce n'en soit point une. Mais, ma Julie, pourquoi douter de ma ſincérité?

Julie troublée.

Qui, moi?... J'ai de vous la meilleure opinion.

Damis.

Mais, pourquoi dire cela d'un air ſi contraint? Hélas, il vous en coûte pour me louer! Je ſuis bien malheureux! plus je vous vois, plus je vous parle, plus vous paroiſſez mécontente. De grace, dites-moi ce que vous craignez? Je ne veux point vous enlever une liberté qui vous eſt chere. Non, je n'oſe former aucune prétention ſur votre cœur, je ne veux que vous aimer, ſans eſpoir, ſans récompenſe; m'envierez-vous ce bonheur?

Julie.

Ah, Monſieur! vous êtes plus généreux que je ne croyois. Si vous voulez m'aimer ſans me donner de chaînes, des ſentiments ſi épurés ne pourront que m'être agréables; mais c'eſt tout ce que je puis vous dire à préſent. Ne faites pas attention à mon inquiétude. Je ſens que je ferai bien de vous la dérober en me retirant.

Damis.

Mais de grace, qu'avez-vous, ma chere Julie?

Julie.

En vérité, je l'ignore moi-même. Aujourd'hui tout m'angoiſſe & me trouble, & cependant il paroît que ce trouble m'eſt cher. Que cette foibleſſe ne me faſſe rien perdre de votre eſtime. Je le ſais, la politeſſe exige que je vous entretienne plus agréablement,

mais le Ciel eſt témoin que cela ne m'eſt pas poſſible. Pardonnez-moi, Monſieur, je vous laiſſe; mais ne me ſuivez pas d'abord; j'oſe vous en prier. Je crains ma ſœur; je crains ſes railleries, ſi elle nous voit enſemble.

SCENE III.

Damis, Emilie.

Emilie.

Eh bien, M. Damis, où en ſont vos amours? Que vois-je? vous pleurez!

Damis.

Ah! laiſſez-moi jouir de cet état délicieux. Ce ſont les larmes de la joie que vous voyez répandre. Ah! ſi vous aviez entendu cette aimable enfant, ſi vous aviez vu le tourment qu'elle faiſoit ſouffrir à ſon cœur, pour qu'il ne ſe dévoilât point, ſi vous aviez été témoin de cette franchiſe avec laquelle elle avouoit ſon trouble? Ah, Ciel! avec quelle grace, avec quelle innocence ne faiſoit-elle pas cet aveu! Elle m'aime ſans le ſavoir, conſidérez, ma chere Emilie, ô conſidérez!..

Emilie.

Pourſuivez donc, Monſieur!...

Damis.

Ah! laiſſez-moi auparavant contempler tout mon bonheur. La charmante fille me prioit de lui pardonner ſon chagrin, de ne pas lui ôter mon eſtime, & le ton dont elle prononçoit l'eſtime, lui donnoit la ſignification de l'amour: enfin elle s'eſt retirée fort triſte, fort abattue.

Emilie.

C'eſt une preuve que ſa liberté rend le dernier ſou-

pir ; changez à préſent de manieres, redevenez peu-à-peu l'amant le plus tendre, afin que Julie ne ſoit pas trop punie.

Damis.

Que ce changement me ſera naturel ! Mais il faut que je ménage ſa délicateſſe. Si ſon amour naiſſant a des témoins, il l'effraiera. En me quittant, elle m'a recommandé de ne pas la ſuivre, voulant éviter, diſoit-elle, vos railleries, votre rencontre. Quelle crainte cela ne dénote-t-il pas ?

Emilie.

Je vais vous traduire ce diſcours, & je traduirai juſte. Ne me ſuivez pas, Monſieur, de peur qu'Emilie nous voyant enſemble, ne découvre combien je ſuis changée, combien je vous aime ; votre Amante ne redoute point l'amour, elle n'en craint que le nom. Si elle avoit moins de timidité naturelle, ſes ſentiments paroîtroient au grand jour ; mais peut-être en auroient-ils moins de charmes. Il en eſt, je crois, de la tendreſſe des femmes comme de leur ſavoir, il ne doit ſe montrer qu'avec précaution.

Damis.

Que me conſeillez-vous, ma chere ſœur ; dois-je ?... Mais quoi ? j'oſe vous appeller de ce nom, & dans le même moment je tremble de ne pouvoir vous le continuer.

Emilie.

Allez, mon cher frere, ce ne ſera pas la derniere fois. Mais que vouliez-vous dire ?

Damis.

Ah ! ne me demandez rien ; il ne m'en ſouvient plus, je ne ſais ce que deviennent mes idées ; elles ſe per-

dent sans doute dans la région la plus reculée de mon ame; à présent je n'y vois que Julie : elle y habite, elle y pense, elle y parle, & depuis que je l'ai vue triste, abattue. Je suis très-disposé à le devenir aussi. Quelle harmonie! quelle sympathie ne remarque-t-on pas entre deux cœurs! Je vois que je suis heureux, & je devrois être satisfait. Je vois que Julie m'aime, & cependant je suis triste, parce que Julie a de la tristesse.

Emilie.

Je ne saurois vous donner de meilleur conseil que celui de suivre votre penchant, d'être triste, puisque vous vous y sentez disposé. Les efforts que vous feriez pour être content, vous donneroient une nouvelle peine; la tristesse aura l'esprit de voir qu'elle n'est point à sa place; elle le cédera bientôt au plaisir qui s'emparera de votre ame à plus juste titre.

Damis.

C'est la crainte, c'est la timidité qui s'empare de moi. Quand je reverrai Julie, je crois que je n'aurai pas la force de lui parler.

Emilie.

Je le conçois; peut-être en sera-t-il de même de Julie. Je voudrois vous voir sans être apperçue. On vous verroit d'abord tomber tous les deux dans une profonde rêverie, puis vous voudrez parler, & l'on n'entendra qu'un soupir au-lieu d'une phrase; ensuite vous voudrez racheter ce soupir par un air d'indifférence, qui lui donnera encore plus de signification. Vous feindrez mutuellement de vouloir vous quitter, & vous ferez naître des raisons pour rester ensemble; enfin tout ce manege-là aboutira peut-être à une explication très-tendre. Mais j'entends ma sœur, je me retire de peur de vous troubler.

Emilie se retire & reste cachée sur la Scene.

SCENE IV.

Julie, Damis.

Julie.

Ma sœur n'étoit-elle point avec vous?

Damis, rêvant profondément.

Elle sort d'ici, de peur de nous troubler, disoit-elle.

Julie.

De nous troubler? Que veut-elle dire?

Damis.

Pardonnez-moi, je me suis mal expliqué. Ah, Julie!

Julie.

Vous vous êtes mal expliqué? En quoi donc? mais... Oui.... Je ferai bien de vous quitter.

Damis.

Vous voulez me quitter, ma Julie? Qui, moi?

Julie.

Ma Julie! Je ne suis point accoutumée à ce nom, vous vous oubliez. Oui, je veux sortir.

Damis.

Ah! restez de grace, j'ai beaucoup, beaucoup de choses à vous dire.

Julie.

Eh, quoi donc? Vous me retenez ici contre mon intention. Que vous est-il arrivé? que voulez-vous dire? parlez!

Damis

Damis d'un air pénétré.

Ma Julie.

Julie.

Voilà un nom que j'entends pour la troisieme fois. Vous vous taisez encore; il faut que je me retire.

Elle s'en va. Il la regarde tendrement, & elle se retourne.

En vérité, il faut qu'il vous soit arrivé quelque chose; ne puis-je le savoir?

Damis en s'approchant d'elle.

Si vous voulez me le pardonner, je vous le dirai. Mais non.... Je me mettrois mal dans votre esprit, &....

Il lui baise la main & la lui retient.

Non, je ne puis vous rien dire. Mais, ma chere Julie, je vous vois triste.

Julie.

Non, je ne la suis point; mais je suis effrayée du trouble où vous êtes. Oui.... Je ne suis point triste. Je suis fort tranquille; je voudrois que vous le fussiez autant que moi.... Pourquoi retenir ma main? Il faut que je m'en aille; il faut que je parle à ma sœur.

Damis.

Qu'auriez-vous à lui dire?

Julie.

Que mon pere la demande; non, je me trompe; c'est Dorante qui la demande, il m'a priée.... (*Elle le regarde.*) Mais, en vérité, vous avez l'air si mélancolique, que ma pitié....

Damis.

Ma Julie, votre pitié! Ah, dans quelle émotion ne me jettez-vous pas!

Julie.

Hélas! vous me la faites partager! Pourquoi me retenir? pourquoi répandre des larmes?

Elle tâche de dérober les ſiennes.

Qu'avez-vous? Ah, de grace, laiſſez-moi!

Damis.

J'obéis.

Julie à part.

Il me quitte.

Damis revient.

Mais ne puis-je ſavoir auparavant ce qui vous affecte? Vous n'avez pas toujours été dans cette ſituation.

Julie.

Je l'ignore; vous vouliez vous retirer; mon inquiétude vous eſt-elle à charge? Dites-moi ſi.... mais vous ne dites mot.

Damis.

Moi?

Julie.

Vous.

Damis.

Ah, que la douleur vous rend belle! Ah, Julie!

Julie.

Pourquoi ſoupirer? Y ſongez-vous? Ah! ſi ma ſœur venoit, & qu'elle vous vît avec votre triſteſſe, & moi.... Que diroit-elle?

SCENE V.

Emilie, Julie, Damis.

Emilie.

Je dirois que des mots entrecoupés, des larmes, des soupirs, sont des déclarations d'amour si précises, qu'on n'a pas besoin du nom pour exprimer la chose. En vérité, je ne dirois que cela.

Julie.

Que vous êtes cruelle! Il faut que je vous fuie.

Emilie.

Bon, tu fais souvent cette menace sans l'exécuter.

Julie.

Vous verrez le contraire.

SCENE VI.

Emilie, Damis.

Emilie.

J'ai un regret sincere de vous avoir interrompus; J'ai eu tort de le faire, mais de joie, je ne pouvois plus y tenir. Quel spectacle ravissant que l'union de deux cœurs comme les vôtres! Mais avouez, mon cher M. Damis, que j'ai su tirer l'horoscope de ce qui vous est arrivé. Si j'avois pu me retenir un moment de plus, votre attendrissement mutuel auroit produit des témoignages d'amour plus éclatants encore.

Damis.

Ah, j'en doute fort! J'étois, en vérité, fort triste; & le suis encore.

Emilie.

Je m'en apperçois ; mais, Monſieur, ne perdez pas votre temps à m'écouter. Tâchez de ramener la triſte Julie.

SCENE VII.

Emilie, Ariſte.

Ariſte.

Daignez excuſer, Mademoiſelle, la liberté que je prends de venir ſans m'être fait annoncer ; mais la joie me rend impoli. N'êtes-vous pas l'aimable perſonne à qui mon Pupille adreſſe ſes vœux ?

Emilie.

Et ſi je l'étois ?

Ariſte.

J'aurois l'honneur de vous annoncer une agréable nouvelle. On vient d'ouvrir le Teſtament de Madame Argant : elle fait don d'une terre de 50,000 écus à l'Amante de M. Damis ; le Conſeiller de Cour, votre Parrain, qui a aſſiſté à l'ouverture du Teſtament, m'a chargé d'apprendre cette nouvelle à M. votre pere, en attendant qu'on vienne la lui annoncer, ſuivant les formes preſcrites par la Loi.

Emilie.

O Ciel ! ſeroit-il poſſible ? Mademoiſelle Argant a été bien au-delà de nos vœux. Que ma ſœur eſt heureuſe ! En vérité, elle le mérite bien. Quel heureux coup du ſort ! Monſieur, vous me cauſez la joie la plus ſenſible. Je ne ſuis point la promiſe de M. Damis, mais ſi je l'étois, à peine cette nouvelle me réjouiroit-elle autant.

Ariste.

J'ignore, Mademoiselle, de laquelle de vous deux Damis attend son bonheur.; mais je sais que la fille cadette de M. Cléon, est celle à qui la Terre est laissée.

Emilie.

C'est ma sœur. Que je m'en réjouis!

Ariste.

Je suis bien fâché, Mademoiselle, qu'un pareil bonheur ne vous soit pas destiné. Avec quelle satisfaction ne vous l'apprendrois-je pas? Mais où est Monsieur votre pere? Je suis pénétré de la joie qu'il va ressentir.

Emilie.

Je vais vous conduire auprès de lui, Monsieur. Mais auparavant souffrez que je vous demande une grace, c'est de me laisser la satisfaction de dire la premiere à Damis & à ma sœur, l'heureuse nouvelle que vous m'apprenez. Est-il une satisfaction plus pure que celle d'apporter la joie dans les cœurs? Je crois que je distribuerois tout, si j'étois riche, pour avoir le plaisir de faire des heureux. Ah, Monsieur! m'accordez-vous cette grace?

Ariste.

De tout mon cœur, Mademoiselle. Une tendresse si noble, si désintéressée, est rare autant qu'elle est aimable. Je savois, Mademoiselle, que vous n'étiez point l'amante de mon Pupille, mais j'ai craint, en vous voyant, que la nouvelle que j'apportois, ne vous fît faire un retour désagréable sur vous-même; j'essayois de diminuer mon embarras par une feinte incertitude; mais que mes précautions étoient inutiles! Je vous admire, & je commence à regretter, que vous ne soyez pas l'amante de Damis, & l'héritiere de Madame Argant.

Emilie.

S'il ne faut qu'être exempte d'envie & capable d'amitié pour acquérir votre estime, j'ose me flatter que c'est un bien dont je jouirai toute ma vie. Vous permettrez donc, Monsieur, que j'instruise Damis & Julie de leur bonheur! que vous avez de bonté!

Ariste.

Il ne dépendra même que de vous de l'annoncer à Monsieur votre pere. Le voici qui vient.

SCENE VIII.

Cléon, Ariste, Emilie, Dorante.

Cléon.

Mon cher Monsieur, je vous ai cherché dans le jardin avec M. Dorante. Je vous ai vu entrer dans la maison, & je croyois que vous feriez venu me trouver. Je me réjouis fort de l'honneur que vous me faites. Je m'en réjouis de tout mon cœur.

Ariste.

Et moi, je me réjouis de vous apporter une bonne nouvelle.

Emilie.

Ah, mon pere! Ah, M. Dorante! Le leur dirai-je, Monsieur?

Ariste.

Ah, parlez, Mademoiselle, vous ajouterez au prix de ce que nous avons à dire!

Cléon.

Eh bien, qu'est-ce donc, ma fille? A qui le di-

ras-tu d'abord? A Dorante ou à moi? Lequel aimes-tu le mieux des deux, fripponne?

Emilie.

Si je consulte la voix du sang & de la nature, c'est vous, mon pere; si j'écoute celle de l'amitié, c'est Monsieur; mais j'apprendrai à tous les deux en même-temps l'heureuse nouvelle dont il s'agit. Madame Argant laisse à Julie une terre de 50,000 écus, & le Conseiller de Cour, mon Parrain, a chargé Monsieur de nous l'annoncer.

Cléon.

Le Ciel en soit loué! Que cela est heureux! De joie je suis tout ému, tout effrayé. Ciel! qui l'auroit dit? Elle a toujours aimé cette enfant. Le Ciel l'en récompense. Une terre noble, de 50,000 écus!

Dorante.

Voilà qui est admirable! la digne femme!

Ariste à Cléon.

Vous allez recevoir une copie du Testament, & l'on viendra bientôt vous annoncer juridiquement cet héritage.

Cléon.

Voilà un bonheur incompréhensible! Les pauvres doivent s'en ressentir; mais toi, ma fille, tu n'y trouves pas ton compte.

Emilie.

Moi, mon pere! j'aurois tort de me trouver à plaindre. Si les richesses étoient nécessaires à mon bonheur, le Ciel ne me les refuseroit point. Ne fait-il pas mieux que moi ce qui me convient? D'ailleurs je suis déjà assez heureuse : n'est-il pas vrai, M. Dorante? Qu'en dites-vous?

Dorante.

Que vous étiez auſſi digne que Julie, du bonheur qui lui arrive.

Cléon parle à Ariſte.

Vous m'avez appris par votre billet, que vous aviez reçu des nouvelles de la Cour, confiez-les-moi, Monſieur. Allons dans le jardin, & laiſſons enſemble ces deux ennemis qui ſauront bien nous rejoindre, quand ils ne pourront plus ſe ſupporter.

SCENE IX.

Dorante, Emilie.

Emilie.

Si je ne connoiſſois l'élévation de votre ame, j'aurois tremblé en vous annonçant la nouvelle du bonheur ſurprenant de Julie; mais je le ſais, je n'en ſerai pas un inſtant moins chere à votre cœur. Notre ſort dépend de la Providence, & ſes diſpenſations ſont toujours juſtes. Quelque événement favorable arrivera un jour, ſi ce n'eſt dans le moment où nous le ſouhaiterions.

Dorante.

Ma chere Emilie, mon amour pour vous écarte tous les regrets. Sans doute il faut eſpérer.... Mais, de grace, excuſez le trouble où je ſuis. J'ai eu une longue converſation avec M. votre pere, mais en vérité, je n'en ſais plus le ſujet.

Emilie.

Si vous m'aimez autant que je vous chéris, je n'ai pas de peine à comprendre la raiſon du déſordre où

je vous vois. Ce jour vous fait naître mille réflexions ; les apprêts du mariage de ma sœur, le souvenir cruel du procès que vous perdîtes, il y a aujourd'hui un an, car je me rappelle trop bien cette époque, toutes ces idées vous obsedent. Mais tranquillisez-vous. Dans peu vous aurez peut-être autant de sujets de joie, que vous en avez aujourd'hui de douleur. Mais, Monsieur, avez-vous trouvé occasion de parler à Julie ? avez-vous feint de l'aimer ?

Dorante.

Non, j'étois si troublé....

Emilie.

Fort bien. Vous pouvez vous épargner cette peine, son cœur se rendra sans ce secours. Mais ne lui dites rien de l'héritage; je vais la chercher, & lui apprendre la nouvelle en votre présence, & celle de son Amant.

SCENE X.

Dorante.

Quelle accablante nouvelle !... Julie.... une terre de 50,000 écus ! Julie... qui possede tant d'agréments, tant de charmes. Si je ne connoissois les mérites de sa sœur, Julie seroit.... mais quoi ? cette Julie n'est-elle pas remplie d'innocence & de vertus ? Elle personnifie la douleur, la bonté. Emilie est-elle seule estimable ?... Ciel ! où suis-je ? malheureux amour, que tu me tourmentes ! Faut-il, malgré soi-même, devenir infidele ! Pourquoi faut-il que Julie soit l'héritiere ! Mademoiselle Argant lui auroit-elle aussi reconnu plus de mérite ? Malheureux que je suis ! sans qu'il y ait de ma faute, je me suis vu dépouillé de mes biens.... mais... Damis m'est-il supérieur ? N'ai-je pas autant d'a-

vantages que lui? Julie rejette ſon amour.... Seroit-ce un crime?... Eſt-ce ma faute ſi je la trouve aimable? mes deſirs ſeront-ils coupables, s'ils s'accordent avec les ſiens? Mais que vois-je! c'eſt elle qui vient.

SCENE XI.

Dorante, Julie.

Julie.

Ma ſœur m'a dit de l'attendre ici; elle cherche Damis, & m'a promis de nous apprendre quelque choſe d'intéreſſant quand elle l'auroit trouvé.

Dorante.

Ne vous ennuyerez-vous point avec moi, en attendant qu'elle vienne.

Julie.

Avec vous! Non, en vérité; vous en avez agi trop cordialement avec moi, vous devez connoître mon attachement pour vous; il eſt très-ſincere, quoiqu'il ne ſoit pas de même nature que celui de ma ſœur.

Dorante lui baiſant la main.

Ce que vous me dites là, eſt très-flatteur; mais, Mademoiſelle, vous épouſez donc Damis?

Julie.

Qui, moi? Non, Monſieur, ne le croyez point; il ſe peut que Damis me plaiſe, mais il n'eſt pas dit pour cela que je l'épouſe. Non, il a même la complaiſance de ne me parler preſque plus de ſon amour.

Dorante.

Et ſi j'oſois vous parler du mien, me rejetterez-vous avec colere? Vous ne ſavez pas combien je... mais...

Julie.

Oh ! je n'ai rien à craindre avec vous. Tant qu'il y aura une Emilie dans le monde, vos déclarations d'amour ne signifieront rien. Vous voulez m'éprouver, je pense, mais je saurai me tenir sur mes gardes.

Dorante.

Ah, charmante Julie ! qu'il seroit heureux pour moi, que mes sentiments ne fussent qu'une feinte ! Mais non, ils ne sont que trop réels, ne savez-vous pas, Julie ?...

Julie.

Et quoi ?

Dorante.

Qu'on ne peut pas vous voir & demeurer insensible.

Julie.

Vous jouez le rôle de Damis, à ce que je vois.

Dorante.

Je suis donc bien malheureux, puisque ce rôle vous déplaît.

Julie.

Mais qu'importe à ma sœur & à vous que je rejette ses vœux ?

Dorante.

Il est vrai ; peut-être même y gagnerois-je, peut-être écouterez-vous le cœur le plus sincere ? Mais comment vous exprimer tout ce que je ressens !...

Julie.

Vous savez jouer au mieux le personnage d'un autre ; mais l'amour me déplaît, même dans le badi-

nage. Je ne sais ce qui arrête Emilie. Je voudrois savoir ce qu'elle a à me dire. Il faut que ce soit quelque chose d'important. Elle m'embrassoit dans le transport de sa joie. Il faut que je la cherche.

SCENE XII.

Dorante.

Malheureux ! qu'ai-je fait ? Je trahis l'ame la plus noble, un cœur qui m'aime, qui m'adore. Mais que Julie est belle, qu'elle est ravissante !... Elle ne l'aime point encore... & moi, elle m'a parlé d'attachement ! mais la raison... Qu'elle se taise... C'est à mon cœur à me conduire si mes vues ne réussissent point, Emilie me restera toujours. Ne m'a-t-elle pas ordonné de feindre d'aimer Julie. Est-ce lui être infidele ? Quoi, elle revient ? Seroit-ce moi qu'elle cherche ?

SCENE XIII.

Dorante, Julie, le Magister.

Julie à Dorante.

Ma sœur attend, pour rompre le silence, le retour de Damis, qui est sorti pour quelques instants. Pour vous, Monsieur, mon pere vous demande.

Dorante.

J'obéis ; mais, Mademoiselle, m'est-il permis d'espérer ?

Julie riant.

Puisque vous adoptez le langage des Amants, je vous répondrai dans celui des Belles, qu'il faut là-dessus que vous consultiez mon pere.

Le Magifter.

Oui, M. Dorante, mon frere vous attend, & moi j'ai quelques mots à dire à Mademoifelle Julie.

SCENE XIV.

Julie, le Magifter.

Julie.

M. le Magifter, fauriez-vous peut-être ce que ma fœur veut me dire ?

Le Magifter.

Non, je ne l'ai pas vue ; je fors de mon cabinet, où, pour m'amufer, j'ai jetté les yeux fur un recueil de Fables. Si vous vouliez m'écouter, je vous en lirois une qui m'a parue jolie. Je fais que vous avez du goût pour les chofes d'efprit.

Julie.

Oui, mais pas aujourd'hui, car je fuis trop agitée. Vous ne m'avez jamais lu de Fables, d'où vous vient à préfent cette idée ? Je me fouviens même que vous me regardiez d'un œil févere quand je lifois les Fables de La Fontaine.

Le Magifter.

Vous avez raifon, je n'aime guere que les compofitions fcientifiques, & le folide vaut mieux que le fpirituel ; mais l'efprit, ainfi qu'un arc, ne pouvant pas être toujours tendu, il eft permis de lire quelquefois des ouvrages qui le délaffent. Voulez-vous entendre cette Fable ? Elle a pour titre le Soleil.

Julie.

O ! j'ai lu tant de Fables fur le Soleil. Je crois

ſur votre parole que celle-ci eſt excellente ; mais ne me la liſez point.

Le Magiſter.

Je ne ſais, Mademoiſelle, de quelle humeur vous êtes aujourd'hui ; je vous ſacrifie des heures précieuſes, je travaille pour votre bonheur, pour votre repos, & vous êtes aſſez ingrate pour m'offenſer. Avez-vous ſi peu de conſidération pour moi ? Mes vues ne ſont-elles pas louables, ne méritent-elles pas toute votre attention ? La voix du ſang ne vous enſeigne-t-elle pas ce que vous me devez ? Pourquoi donc me contredire ſans ceſſe ? Eſt-ce ma faute ſi la raiſon vous oblige au mariage ? Eſt-ce moi qui ai établi les devoirs des enfants envers leurs peres ? Ne ſont-ce pas les Loix éternelles de la raiſon.

Julie.

Vous me grondez, M. le Magiſter, mais vous me grondez ſavamment ; ainſi je ne me fâcherai pas. Ayez la bonté de me lire votre Fable, afin que je puiſſe aller retrouver ma ſœur. Vous ne ſavez pas combien je fais cas de vous.

Le Magiſter.

Et pourquoi ne le ſaurois-je point ? Si vous n'avez pas l'eſprit le plus ſubtil, vous avez au moins le cœur bon. Je parierois même que ſi vous ſubſtituiez à vos lectures frivoles, quelque bon traité philoſophique-moral, vous apprendriez bientôt à penſer autrement. Si vous raiſonniez philoſophiquement ſur la nature de l'homme & les penchants de la volonté, vous ſeriez obligée de convenir que l'amour eſt un penchant néceſſaire, & qu'ainſi....

Julie.

Eh, M. le Magiſter, vous me parlez tant d'amour ?

avez-vous donc aimé dans votre jeunesse? Le connoissez-vous si bien cet amour? Qu'est-il donc? une Enigme. Qui pourra l'expliquer?

Le Magister.

L'esprit capable par ses lumieres & par ses efforts, de pénétrer dans la nature des choses. L'amour est l'harmonie, l'accord de deux volontés pour parvenir au même but. Il me semble que je vous en donne une idée adéquate, en voudriez-vous cependant une autre description.

Julie.

Non. J'ai assez à faire à comprendre celle-ci, lisez-moi plutôt votre Fable; il faut que je parle à ma sœur.

Le Magister.

Oui, oui, une Fable n'est pas aussi difficile à entendre qu'une définition causale. Celle-ci est courte, & paroît être une Allégorie plutôt qu'une Fable; la voici: » Le Soleil épris des charmes de la Lune, il lui découvrit sa tendresse dans les termes les plus touchants; mais la Lune, froide & insensible de sa nature, n'en fut point attendrie; elle résista aussi à toutes les sollicitations des Planetes voisines, & n'écouta pas même leurs arguments. Un secret orgueil lui faisoit rejetter un hommage, dont elle s'applaudissoit dans le cœur, mais la perte de ses charmes punit la fierté dont ils étoient la cause. Une priere à la divinité du Soleil répandit sur elle des taches, qui paroissent encore sur le visage de la Lune. » Voilà ma Fable; qu'avez-vous senti en l'écoutant?

Julie.

J'ai senti qu'elle me déplaisoit. Je crois que l'Auteur pourra sans peine en faire beaucoup de sembla-

bles. Mais sérieusement, M. le Magister la trouvez-vous jolie ?

Le Magister.

Je sais que l'esprit ne peut faire voir toute son étendue dans les choses de pur agrément. Mais quoi ? que diriez-vous, si j'en étois l'Auteur ?

Julie.

Je dirois que c'est sans doute ma faute, si je ne l'ai pas trouvée belle.

Le Magister.

Vous savez vous retourner ; allons, j'en conviendrai avec vous. Cette Fable est mon ouvrage, mais je n'en tire aucun sujet de vanité ; car il n'est pas besoin d'être savant pour avoir de l'esprit ; mais voudriez-vous bien expliquer cette allégorie, quelle en est la morale ?

Julie.

Ah, vous direz cela mieux que moi !

Le Magister.

Eh bien, voici la morale. Une jolie femme, qui rejette obstinément les vœux qu'on lui adresse, est en danger de voir flétrir ses attraits par la vieillesse.

Julie.

Vous êtes un homme d'un grand sens, M. le Magister : je vois que votre Fable me regarde : je suis la Lune, Damis est le soleil, ma Sœur & vous, êtes les Planettes. N'ai-je pas tout deviné.

Le Magister.

Je remarque que quand on revêt les idées d'images ; elles font une forte impression sur vous. Ma Niece, pensez à cette Fable, & ne rejettez plus l'amour de Damis. Quelle réponse ferai-je à votre pere ?

Julie.

Julie.

Dites-lui, je vous prie, que, malgré mon chagrin, je n'ai pu m'empêcher de rire de votre Fable. J'ai l'honneur de vous saluer, M. le Magister.

SCENE XV.

Cléon, le Magister, Dorante.

Cléon.

Eh bien, mon cher Magister, que dit Julie ? Je pense qu'elle n'aura pas besoin de ta Fable pour se résoudre à aimer.

Le Magister.

Elle demeure inflexible. Je ne sais pas pourquoi je me donne tant de peine pour une fille aussi obstinée. Quand on trouve des gens qui ne se rendent, ni aux raisonnements du bon sens, ni à ceux de la Philosophie, il faut, pour les punir, les laisser dans leurs erreurs. Je ne lui dis plus rien ; voilà ce qui en arrive, quand on ne fait pas donner de bonne-heure à ses enfants une connoissance approfondie de la morale. Je me suis offert cent fois d'apprendre à penser à tes filles, & de leur faire connoître les principes des choses ; mais non, elles devoient être spirituelles, & non pas raisonnables.

Dorante.

Quels discours ! Julie n'est-elle pas aussi raisonnable qu'on puisse l'être ?

Le Magister.

Pourquoi ne parlez-vous que de Julie ? mais je vous entends. J'aurai une autre fois l'honneur de vous répondre, car à présent mes écoliers m'attendent.

SCENE XVI.

Cléon, Dorante.

Cléon.

Je ne fais qui je dois croire des deux, Emilie ou le Magifter; l'une affure que Damis eft aimé, l'autre foutient le contraire. Il a de l'efprit, lui; ne le verroit-il pas fi cela eft? Dites-moi fincérement ce que vous en penfez, M. Dorante.

Dorante.

Je fuis prefque d'avis que Julie n'aime point Damis.

Cléon.

Mais quelle en peut être la caufe? Elle ne fait pas un mot de l'héritage, fans cela je croirois que c'eft fa Terre noble qui la rend fi vaine. Damis l'ayant aimée avant qu'elle ne fût riche, par reconnoiffance, elle devroit l'époufer à préfent, qu'elle l'eft. J'efpere encore qu'elle s'y réfoudra.

Dorante.

Oui, mais vous favez, Monfieur, que la contrainte dans le mariage, produit des fruits bien amers.

Tout ira bien, j'efpere; je me repofe fur la Providence, & fi votre intention eft toujours d'époufer Emilie, je defirerois fort de conclure aujourd'hui le mariage de mes deux filles.

Dorante.

Si ma fituation me le permettoit... mais... quelques dettes....

Cléon.

Julie les paiera; elle peut même encore doter fa fœur.

Dorante.

Cela eſt très-beau, mais....

Cléon.

Si vous épouſez Emilie, vous aurez en elle la femme la plus raiſonnable. Cette fille n'a preſque point de défauts, &, ſa figure n'a rien qui déplaiſe ? Je n'oſe pas le lui dire, mais ſouvent elle voit les choſes beaucoup mieux que moi. Vous n'êtes point changé à ſon égard.

Dorante.

Non, je ſerois heureux de la poſſéder; je vous obéirai, comme à mon pere, mais m'eſt-il permis de vous dire une choſe ? C'eſt qu'il ſemble que Julie me préfere à Damis, & d'un autre côté, qu'Emilie paroît très-bien avec lui. Oſerai-je vous dire encore que Julie m'a ordonné de vous.....

Cléon.

Qu'entends-je ? Ah ! j'entrevois à préſent la cauſe de l'embarras de Julie. Mon cher Dorante, je vous en conjure, dites-moi ce qu'il y auroit à faire. Pour moi, je m'y perds. Il ſe peut que Julie vous aime, mais aſſurément Emilie vous aime encore davantage.

Dorante.

Vous avez raiſon, Monſieur.

Cléon.

En ſorte qu'Emilie veut avoir deux époux, & Damis deux femmes. Cela n'a pas le ſens commun.

Dorante.

Cette affaire eſt très-embrouillée, & j'y joue un perſonnage fort embarraſſant; le mieux ſeroit, je penſe,

que vous gardassiez le secret sur tout ceci, & qu'on retardât de huit jours les noces de Damis. Peut-être Julie pourra-t-elle changer pendant ce temps-là.

Cléon.

O Ciel! à qui en parlerois-je qu'à vous?

Dorante.

Si le choix d'Emilie tombe sur Damis préférablement à moi, je pense avec trop de désintéressement, pour vouloir la priver d'un mariage aussi avantageux.

Cléon.

Vous êtes la générosité même; pour moi, je serois satisfait de cet arrangement. Il y auroit de l'égalité dans le partage des biens de la fortune. Damis étant riche n'a pas besoin d'une Terre, & je vous souhaiterois autant qu'à lui, celle que Julie vient d'hériter.

Dorante.

En sorte que si Julie consentoit... vous ne me refuseriez pas votre aveu.

Cléon.

Mais vous êtes si cher à Emilie, plus cher que je ne le suis moi-même. Il me semble qu'il seroit mal à vous de l'oublier. Je ne puis croire que ma fille soit inconstante. J'ai tant de fois été témoin de sa tendresse, & des vœux qu'elle faisoit au Ciel, pour que vous fussiez heureux; auroit-elle pu vous abandonner? Non, vous êtes dans l'erreur.

Dorante.

C'est à cause de cela que je demande le secret. Mon ame ne m'est pas plus chere qu'Emilie, & je ferai tous mes efforts pour l'obtenir.

Cléon.

Il faut les examiner attentivement aujourd'hui. Il eſt à ſouhaiter que les choſes reſtent comme elles ſont. Je tâcherai de vous envoyer Emilie. Parlez-lui avec tendreſſe, il faut encore que je ſonde Julie. Je ne puis m'arrêter plus long-temps. Adieu, je vais rejoindre Ariſte.

SCENE XVII.

Dorante.

Tout va bien, Julie ſera à moi; elle eſt belle, riche, aimable, ſpirituelle; mais ô Ciel! que dira ſa ſœur? De quelle perfidie n'accuſera-t-elle pas mon cœur? Mais non, elle m'aime trop. Qu'eſt-ce qui peut donc encore me tourmenter? Sont-ce les ſerments que je lui ai faits? Inutiles ſerments de fidélité, le Ciel ne vous entend point. O Julie! que tu as de charmes! Te poſſéder eſt-ce un ſouhait criminel?

SCENE XVIII.

Emilie, Dorante.

Emilie.

Enfin, nous allons être raſſemblés, je vais le leur découvrir. Ah, que ma ſœur ſera contente! Qu'elle aura de joie! Et vous, Monſieur, m'aimez-vous toujours? Pardonnez une demande auſſi inutile.

Dorante.

Oui, ma chere Emilie, je vous aimerai éternellement, & votre tendreſſe eſt le poids & le garant de ma conſtance. Ah, que ne puis-je vous rendre heureuſe! A quoi mon bonheur ſeroit-il comparable? Mais les voici qui viennent. Je vous quitte à regret, votre pere m'attend.

SCENE XIX.

Emilie, Julie, Damis.

Emilie à Damis.

Je vous cherchois, Monſieur, pour vous propoſer une jeune perſonne, belle, riche, aimable, & qui poſſede une Terre noble, elle eſt à vous, ſi vous voulez abandonner Julie.

Julie.

C'eſt là la nouvelle ?

Damis.

Qu'oſez-vous dire, Emilie ? quand elle m'offriroit un Empire, je lui préférerois ma Julie.

Emilie.

C'eſt pourtant une aimable enfant, elle vous apporteroit une Terre de 50,000 écus; elle eſt d'ailleurs très-bien élevée.

Julie.

Oui ! mais pourquoi.... comment s'appelle-t-elle ?

Emilie.

Elle eſt preſque auſſi belle que toi.

Julie.

La flatterie doit-elle être le langage d'une ſœur ? mais je ne ſuis pas fort néceſſaire ici. (*Elle veut s'en aller.*)

Damis.

Ah ! ne nous quittez pas, Mademoiſelle, ou je vous ſuis !

Julie.

Vous auriez tort; la Dame de paroiſſe pourroit s'en

offenser. Au reste, il ne vous sera pas inutile d'avoir fait avec moi un apprentissage de galanterie ; vous aurez moins de peine à lui exprimer votre tendresse.

Emilie.

Ecoute-moi ; ma sœur, il s'agit d'abord de savoir si cette Dame plaira à Monsieur. Je vais lui en faire le portrait. Elle a de grands yeux bleus, à-peu-près comme les tiens, une physionomie douce, la taille bien prise, les plus jolies mains du monde. (*Julie regarde les siennes.*) Elle rend justice à Damis, mais elle aime la liberté comme toi.

Julie.

Ah, je ne sais ce que tu veux dire ! Comment s'appelle-t-elle donc ?

Emilie.

Elle s'appelle Julie, comme toi.

Julie.

Tu te moques de nous.

Emilie.

Non, ma chere Julie, je t'annonce par-là un événement heureux, auquel tu ne t'attends point. Madame Argant te laisse sa Terre par son Testament ; c'est d'Ariste que nous tenons cette nouvelle, & à ma priere, il m'a laissé la satisfaction de vous l'apprendre. Embrasse-moi, ma chere Julie, je souhaite de toute mon ame, que ce don de la fortune contribue à ton véritable bonheur, & à vous, M. Damis, je vous souhaite Julie. Ah, que ce jour me rend heureuse !

Julie.

Quoi ? toute sa Terre ! & rien à toi ? N'auroit-elle pas pu partager ses bienfaits ? Mais, cela est-il sûr ?

N'eſt-ce pas une erreur? Pourquoi donc ne t'a-t-elle rien laiſſé?

Emilie.

Peut-être t'aimoit-elle mieux que moi; enfin l'héritage t'appartient, & il t'étoit deſtiné. Quant à ce qui me concerne, je ſerai ſatisfaite ſi je puis paſſer mes jours paiſiblement avec celui que j'aime. Mais, ma chere Julie, allons trouver mon pere. Je ſais qu'il attend avec la plus grande impatience le moment où il pourra t'embraſſer; il m'avoit promis de ne te rien dire de l'héritage, juſqu'à ce que je t'euſſe tout appris.

Damis.

Je ſuis encore ſaiſi de cette nouvelle; peut-être, hélas, me deviendra-t-elle funeſte! Ah, Julie! faudra-t-il vous perdre?

Julie.

Je partagerai ce bien avec mon pere & toi; non, je ne le veux pas tout entier, je ne le mérite pas non plus; triſte héritage! j'étois inquiete, agitée avant que de ſavoir cette nouvelle, & je ne ſuis pas encore contente à préſent; & vous, Monſieur?...

Damis.

Ah, Julie!

Emilie.

Venez, je vous prie, ſans cela, nous allons avoir un Scene triſtement tendre.

SCENE XX.

Cléon, Emilie, Julie, Damis.

Cléon.

Eh bien, ne viendra-t-on pas me trouver? combien m'a-t-on déjà fait attendre?

Emilie.

Ah, ne grondez pas, mon pere. Nous allions vous joindre.

Julie.

Ah, mon pere!...

Cléon.

Eh bien, que veux-tu? Que je te félicite! J'ai déjà pleuré de joie de ton bonheur. En as-tu remercié le Ciel, mon enfant? Pour toi, ma fille, va trouver Arifte. Damis voudra bien t'accompagner.

Il fait figne à Julie de refter.

SCENE XXI.

Julie, Cléon.

Cléon.

Eh bien, ma fille, dans quel état eft ton cœur? tu dois être charmée, je penfe, d'être devenue riche.

Julie.

Oui, parce que je puis enrichir le meilleur des peres, & la plus tendre des fœurs.

Cléon.

La bonne enfant! Garde ce qui eft à toi, ma fille; cependant je t'approuverai fi tu donnes quelque chofe à ta fœur. Quant à moi, je n'ai befoin de rien. Mais que dit ton amant? A-t-il paru charmé du bien qui t'arrive?

Julie.

Mon héritage paroît lui être fort indifférent.

Cléon.

Oui, c'eft qu'il a affez de bien par lui-même; fonge,

ma fille, qu'il t'a aimée avant que tu en eusses. Ah! si tu avois entendu l'éloge que son Tuteur m'en a fait, tu l'aimerois sûrement. Je ne l'avois jamais cru fort savant, parce qu'il ne dit pas tant de grands mots que le Magister, & qu'il parle plus intelligiblement que lui; mais Ariste assure que c'est un très-beau génie, & qu'il a fait des lectures immenses.

Julie.

J'ai toujours su qu'il avoit des connoissances; mais, hélas! je sais aussi que j'en ai très-peu. Peut-être préféreroit-il que sa femme eût des lumieres & de l'esprit, plutôt qu'une Terre noble.

Cléon.

Il ne te manque rien pour le rendre heureux. Tu as de l'esprit, des talents, une figure aimable, une naissance honnête, une fortune plus que suffisante. Que pourroit-il demander de plus?

Julie.

Ah, mon pere! vous me louez trop. Ma sœur mériteroit bien mieux votre éloge.

Cléon.

Il n'est pas question d'elle à présent; son sort est à-peu-près décidé, elle est contente de son Amant; si tu lui fais part de ton héritage, on pourra les unir bientôt: ou bien aimerois-tu mieux Dorante que Damis?

Julie.

Dorante! Qui, moi, mon pere? D'où peut naître cette idée? Si je voulois aimer, pourquoi ne seroit-ce pas Damis? N'a-t-il pas peut-être encore plus de mérite? & quand Dorante seroit plus aimable, pourrois-je y penser sans crime, pourrois-je l'enlever à ma sœur, à elle, qui l'aime si tendrement?

Cléon.

Tu as raiſon ; c'eſt fort bien dit, ma fille ; je t'approuve beaucoup. N'eſt-il pas vrai, tu ne mets point de comparaiſon entre Damis & l'Amant de ta ſœur ? Celui-ci me paroît un peu léger ; Ariſte m'en a parlé ſur un ton....

Julie.

Si je puis me réſoudre à aimer, je vous donne ma parole, que je n'épouſerai que Damis. S'il ne falloit point perdre ſa liberté.... D'ailleurs je ne ſais pas ſi je l'aime. Non, mon pere, je ne l'aime point encore. J'ai appris une nouvelle qui devroit me réjouir, & cependant je ſuis toujours triſte ; je crois que je ſuis malade.

Cléon.

L'amour rend malade, mais l'amour guérit, quand il eſt réciproque. A ta place, je dirois oui, pour prévenir les ſuites de cette maladie.

Julie.

Ah, mon pere !

Cléon.

Il s'agit de dire oui. Que crains-tu donc ? Tu lui plais, tu lui plairas toujours, il t'aime comme ſon enfant.

Julie.

M'aimera-t-il conſtamment ?

Cléon.

Rien n'eſt plus ſûr. A quoi vas-tu t'arrêter ? Crains-tu déjà une infidélité de ſa part ; cela eſt impoſſible. Son Tuteur m'a dit qu'il avoit beaucoup de Religion, & qu'il a ſouvent répété qu'on n'étoit point homme, ſi

l'on n'étoit en même-temps Chrétien. Voudroit-il rompre ſes ſerments ? Il t'aimera juſqu'au tombeau.

Julie.

Il ne m'a jamais confirmé ſon amour par des ſerments.

Cléon.

Cela lui fait honneur, & tu peux compter d'autant plus ſur ce qu'il te dit. Une promeſſe ſincere eſt le véritable ſerment en amour.

Julie.

Mon pere, je ſuis irréſolue, incapable de me décider encore.

Cléon.

Eh bien, je te laiſſe du temps juſqu'à ce ſoir. Je t'ai dit ce que je penſois; fais ce que tu voudras. Allons rejoindre ton Amant.

ACTE III.

SCENE I.

Dorante, Julie.

Julie.

Que me dites-vous ? Non, je ne le croirai jamais.

Dorante.

Et moi, j'en ſuis convaincu.

Julie troublée.

Vous l'a-t-il donc dit ? Que je ſuis malheureuſe !

Dorante.

Il ne me l'a point dit en termes formels, mais il

eſt ſûr qu'il vous préfere à Emilie. Je lui pardonnerois cet outrage, quelque affreux qu'il ſoit, s'il ne vous offenſoit, en m'outrageant. Que je vous plains, belle Julie! mais récompenſerez-vous mon zele, en taiſant mon nom?

Julie.

Etoit-ce là la cauſe de ſa triſteſſe? Le perfide! Quel avantage trouve-t-il à tromper un cœur ſans expérience? Non, s'il avoit voulu m'ôter la vie, je ne le haïrois pas; mais vouloir en impoſer ſous le maſque de l'amour & de la bonne foi, quelle horreur!

Dorante.

Ne croyez pas qu'il convienne de ſes torts.

Julie.

Il niera tout, l'infidele! Je ne veux pas lui donner lieu d'augmenter ſes crimes, je ne chercherai point à le punir, ſa conſcience me vengera. Eh! de qui? de celui à qui j'ai donné mon cœur! mais non, je ne l'ai point aimé. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit qu'il m'adoroit! Les hommes ſont-ils donc tous trompeurs?

Dorante.

Ah, charmante Julie! ne jugez pas, par cet inconſtant, de tout notre ſexe. Si vous connoiſſiez mon cœur... Oui, la colere vous rend encore plus aimable.

Julie.

Oſerois-je vous prier de me laiſſer un moment à moi-même!.. O, ma ſœur! vous ne me dites rien? Amour, tourment des mortels, ce ſont là tes effets! laiſſez-moi, Monſieur, je vous promets de ne pas vous découvrir, & de reconnoître ainſi votre ſincérité; mais revenez bientôt, je vous en conjure.

Dorante.

Dès que je pourrai vous croire un peu calmée.

SCENE II.

Julie, Damis.

Julie, qui se croit seule.

Quoi! dans le temps qu'il me donne les assurances les plus fortes de sa tendresse, il devient infidele! & moi je ne puis le haïr! est-ce un charme?...

Damis.

Vous ne me regardez point, ma chere Julie! avec qui vous entretenez-vous?

Julie.

Avec un perfide que j'eusse aimé, si je n'avois appris à le connoître. (*Avec douceur.*) Vous avez pu me tromper, moi, qui commençois à vous préférer à tout l'univers! Vous excitez en moi la plus affreuse jalousie, sentiment que je déteste au moment que je l'éprouve. Mais connoissez ce cœur que vous outragez, je ne vous haïs point, Monsieur, j'écarterai le souvenir de vos fautes, j'en effacerai même la mémoire.

Damis.

Que je suis malheureux! Mérité-je le titre de perfide? Non, je ne me justifie point, mais je dis avec la fermeté que donne l'innocence, que mon cœur ignore & déteste le crime. Je ne demande point à connoître celui qui m'a noirci. Le temps dévoilera sans doute le mystere.

Julie.

Quel orgueil!

SCENE III.

Emilie, Julie, Damis.

Damis.

Ah! venez, Mademoiſelle, commencez à me haïr. On m'accuſe d'avoir offenſé ma Julie.

Emilie.

Quoi, vous diſputez?

Damis à Julie.

Mademoiſelle, apprenez-lui donc mes crimes.

Julie.

Peut-être trouverois-je peu de défenſe.

Emilie.

Ah, Julie! ſi Madame Argant eût pu prévoir une pareille conduite, elle ne t'auroit pas laiſſé ſa Terre; mais il faut eſpérer que la guerre finira bientôt: ton cœur eſt pacifique, ſi l'amour eſt querelleur.

Julie.

Ah! ne raillez point.

Emilie.

Mais, qu'avez-vous donc enſemble?

Julie.

Ce que nous avons? Il eſt aſſez difficile de le dire en ta préſence; mais je ne t'en accuſe pas, tu n'y auras point donné lieu, & ce n'eſt pas même ſa faute que tu ſois plus aimable que moi. Il y a du mérite dans ſon infidélité. Il ne te donneroit pas la préfé-

rence, s'il n'étoit dans l'habitude de n'aimer que ce qui eſt le plus digne de l'être. Tu vois que je l'excuſe.

Emilie.

C'eſt donc moi qui ſuis ta rivale & la cauſe de tes chagrins! En vérité, ma chere enfant, j'ai pitié de toi, mais je vais te découvrir le myſtere. Tout cela ne vient-il pas de Dorante? Je le devine aiſément. Il devoit feindre de t'aimer, & ſe ſera ſervi de ce ſtratageme pour aider ton cœur à dévoiler ſes ſentiments. Pardonnez-lui ce jeu; il n'a que trop bien rempli ſon rôle.

Julie.

Il parloit très-ſérieuſement.

Damis à Julie.

Eh bien, mon cœur eſt-il perfide?

Julie.

Mais....

Damis.

Quoi! vous vous méfiez encore de lui? Ah, que vous le connoiſſez peu!

Julie.

Qui moi, Monſieur?

Damis.

Eſt-ce là la récompenſe de tant d'amour?

Julie.

La récompenſe! Me haiſſez-vous donc à préſent? Aurois-je été ſi ſenſible, ſi... vous ne m'avez donc pas trahi?... Ah! tout mon cœur parloit pour vous.

Emilie.

Te voilà priſe, ma chere Julie, & je remarque qu'il t'en

t'en coûte de n'avoir point encore fait de réparation à Damis. Eh bien, je vais la faire pour toi. (*à Damis.*) Monsieur, ayez la bonté de pardonner à Julie, de ce que vous êtes aimé d'elle plus tendrement que vous ne croyiez l'être.

Julie.

En vérité, je me soumets de bonne foi à la réparation, puisque Monsieur n'est pas coupable.

Damis.

Ah, que l'outrage seroit bien réparé, s'il m'étoit enfin permis d'espérer quelque retour!

Julie.

Eh bien, Monsieur, soyez satisfait. Oui, je vous aime, je le découvre, & n'en puis plus douter. Je suis prête à confirmer cet aveu devant votre Tuteur & mon pere.

Damis.

Ma Julie! ah, je suis trop heureux!

Julie.

Si je n'avois pas votre cœur, je desirerois de l'avoir; j'apprécie ce bien.

Damis.

Adorable Julie, je suis... mais non, il n'y a point d'expressions, point d'idées, capables de rendre ce que je sens.

Emilie, en l'embrassant.

Ma chere sœur, que ton amour soit à jamais heureux! que votre union soit l'image de la tendresse, & du bonheur! (*à Damis.*) Et vous, Monsieur, jouissez d'autant de félicité que j'en desire à ma sœur, &

ſoyez toujours l'ami de mon Amant. Mais de grace ; allons trouver mon pere. Il me tarde de jouir de la ſatisfaction qu'il éprouvera en apprenant la réſolution de Julie. Mais je vois venir Ariſte ; allez toujours, je vais vous ſuivre ; il faut que je le récompenſe de la nouvelle qu'il m'a appriſe, par celle de l'amour réciproque de vos cœurs.

SCENE IV.

Emilie, *Ariſte.*

Ariſte.

Je vous apporte enfin la copie du Teſtament, Mademoiſelle. J'ai été la chercher. J'étois impatient de l'avoir : ayez la bonté d'y jetter les yeux.

Emilie après avoir lu.

Que vois-je ? C'eſt moi qui ſuis l'héritiere.

Ariſte.

Oui, vous l'êtes, Mademoiſelle, & non pas Julie. C'eſt une erreur de M. le Conſeiller, votre Parrain, peut-être a-t-elle été volontaire ; peut-être a-t-il penſé que la nouvelle d'un bonheur inattendu vous cauſeroit une joie trop vive. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que vous êtes l'héritiere, & perſonne n'y prend plus de part que moi. Vous méritez un bonheur bien au-deſſus de celui-là.

Emilie.

O, quel triſte bonheur ! ma ſœur n'en ſera-t-elle point affligée ? & votre Pupille....

Ariſte.

Vous m'avez témoigné bien plus de joie quand je

vous annonçois que Madame Argant laissoit tout à Julie; mais vous n'avez point achevé; vous êtes l'héritiere, à condition que vous lui donnerez dix mille écus.

Emilie.

Ah, que j'en suis charmée! j'irai au-delà, pour qu'elle n'ait point de regrets. Ah, que mon cœur est ému! qu'éprouvera-t-il donc quand je ferai part à mon Amant de ce bonheur! Que je serai heureuse, si ma sœur ne s'afflige pas!

SCENE V.

Emilie, Dorante, Ariste.

Dorante.

J'apprends que Mademoiselle Julie vient de consentir à épouser Damis; cela est-il sûr? j'en serois enchanté.

Emilie parlant à Ariste.

Oui, Monsieur, elle s'est expliquée à la satisfaction de votre Pupille, elle vous témoignera sa reconnoissance, car c'est à vos soins qu'elle doit un Amant si digne d'elle. (*à Dorante.*) Mais, Monsieur, voici une copie du Testament; cela ne vous fait-il pas un peu de peine, que Madame Argant nous ait oubliée.

Dorante.

Pas un instant; votre cœur me tient lieu de toutes les richesses.

Emilie.

Mais si ma sœur nous offre une part de son héritage, l'accepterons-nous?

Dorante.

N'étant plus maîtresse de son cœur, elle ne le sera sans doute plus de son bien.

Ariste.

Ah, Monsieur! soyez persuadé que Damis ne l'empêchera jamais d'être généreuse & reconnoissante ; il cherche son bonheur, non dans le superflu, mais dans l'usage des richesses. Il aime Julie, sans que son héritage y ait part, il préféreroit même qu'elle ne dût son bonheur qu'à lui seul. Je souhaiterois que tous les Amants pensassent aussi noblement que lui.

Emilie.

Ah, quel bonheur de s'allier à un homme aussi estimable !

Dorante.

Il fait, & à son Tuteur & à nous, un honneur infini.

Ariste.

En vérité, Damis me rend quelquefois orgueilleux. Dès ses plus jeunes années, il a fait l'objet de mes soins, mais il y a répondu d'une maniere si satisfaisante, que je ne saurois décider lequel de nous deux a le plus d'obligation à l'autre.

Emilie.

Voilà une louange que j'envierois à tout autre qu'à l'Amant de ma sœur. Je voudrois être votre Pupille, pour mériter un semblable éloge. Qu'il est doux, qu'il est heureux de vivre avec des ames vertueuses! Mais, Monsieur, souffrirez-vous que je prenne en votre présence une liberté que l'amour autorise ? Vous êtes bien digne de voir mon cœur à découvert. (*Elle embrasse Dorante.*) La fortune me permet enfin de récompenser l'amour le plus fidele. Vous m'aimâtes avant que je connusse ses dons, puis-je faire un meilleur usage de ceux dont elle m'enrichit, que de les partager avec vous? Voici une copie du Tes-

tament, par laquelle je suis déclarée l'héritiere, à condition que je donnerai dix mille écus à ma sœur, enfin ce bien est à vous; que répond votre cœur?

Dorante.

Que c'est votre amour qui rend vos dons précieux; sans lui, qu'ils me feroient indifférents!

Emilie.

C'est par-là même que vous en êtes digne. S'il ne manque à votre félicité que ma tendresse, vous ne pouvez devenir plus heureux.

Dorante.

Ah, ma chere Emilie! que je suis ému de tant de bontés! Ah, combien vous savez rendre précieux l'amour & le bonheur! Pourquoi tout l'Univers ne peut-il être témoin de toute votre grandeur d'ame! Vous feriez aimer la vertu aux ames les plus vicieuses; votre exemple les forceroit à devenir estimables. Je bénis le sort qui me permet enfin de m'unir à vous, & dans l'impatience où je suis, il faut que j'aille me présenter à votre pere.

SCENE VI.

Les Acteurs précédents, un Laquais.

Le Laquais.

Mademoiselle, voici une lettre pour vous, qui vient de la poste.

Emilie.

Une lettre! me permettez-vous, Monsieur, de la lire?

Ariste.

Je vais, en attendant, féliciter Damis.

SCENE VII.

Emilie, Dorante.

Emilie.

Ah, Monsieur! l'on veut mêler de l'amertume au bonheur que j'éprouve; on me l'envie sans doute, puisqu'on vous outrage. C'est le trait le plus noir, mais non, je ne m'en afflige point; il vous fournira une nouvelle preuve de mon amour & de ma confiance. Je vais vous lire ce billet, il ne contient que deux lignes. » Mademoiselle, méfiez-vous de Dorante, » votre amant; c'est un malheureux qui vous trompe.

Dorante.

Moi? Je vous trompe?

Emilie.

Ah, je sais que vous avez assez de grandeur d'ame pour souffrir patiemment cet outrage; la calomnie ne m'en impose point.

Dorante.

Mais de qui part ce trait odieux? Quoi! ne seroit-ce pas d'Ariste? Vous aime-t-il? Peut-être votre héritage lui fait-il envie? Pourquoi s'est-il retiré quand cette lettre a paru? Lui pardonnerai-je cette offense mortelle? Qu'il attaque chez moi l'esprit, le savoir, je souffrirai patiemment cette humiliation; mais accuser mon cœur de perfidie, c'est le percer de mille traits. Moi, vouloir vous tromper! Ciel! c'est à toi que j'en appelle, éclaire & découvre le crime, apprends quel est le coupable, ou moi, ou l'Auteur de la calomnie! Est-ce là cet Ariste si vanté?

Emilie.

Je vous conjure au nom de notre amour, de tran,

quillifer votre cœur & d'épargner Arifte. Il eft impoffible qu'une noirceur foit l'ouvrage de l'ame la plus noble. Vous devez l'attribuer à quelque ennemi fecret, inftruit de notre tendreffe.

Dorante.

Quoi! vous ofez l'excufer? Avez-vous entendu ce qu'il a dit? Il feroit à fouhaiter que tous les Amants penfaffent auffi noblement que Damis. Quel outrage pour moi!

Emilie.

Je vous répete que vous m'offenfez en l'accufant: je lui confierois mon honneur & ma vie.

Dorante.

Il a fur vous des vues; je n'en faurois douter. Ses regards, fon attention à vos difcours m'ont paru fufpects. Encore une chofe qui ne m'a point échappée, c'eft qu'il a entretenu votre pere des nouvelles qu'il avoit reçues de la Cour, du caractere dont on le décore, de la penfion qui y eft attachée, & qu'il n'en a pas daigné dire un feul mot devant moi. Que cherche-t-il par ces réferves, finon à confommer mon malheur?

Emilie.

Je pardonne vos fautes à l'amour, qui en eft le principe. Je vous punirois fi vous n'aviez cette excufe; mais la chofe tournera à la confufion de vos ennemis. Ils font à plaindre de ne pas vous connoître. Ne faifons aucune démarche pour les découvrir; c'eft la plus fûre vengeance que nous pouvons tirer d'eux. Calmez votre reffentiment, je vais chercher mon pere & le refte de la compagnie, pour vous jurer en leur préfence de n'être jamais qu'à vous.

SCENE VIII.

Dorante ſeul.

Quel tour abominable vient-on de me jouer! Mais je n'en ai rien à craindre ; Julie eſt perdue.... Qu'importe ? Emilie eſt à moi, la Terre m'appartient. Je n'ai point été infidele, non, je n'ai eu que l'intention de l'être, & je penſe trop noblement pour le devenir en effet dans ces circonſtances. Mais Emilie ne revient point : ſoupçonneroit-elle mon inconſtance ? Il faut que je la raſſure.

SCENE IX.

Julie, Damis.

Julie, qui entend ces dernieres paroles.

Emilie ne revient point, ſoupçonneroit-elle mon inconſtance ? Avez-vous entendu cet aveu ? Quelle conduite cette lettre lui fera-t-elle tenir ? O! pourquoi avons-nous fait cette malheureuſe découverte ? Ah, ma ſœur! tu vas t'unir à un homme qui cache la noirceur de ſon ame ſous les apparences de la vertu!

Damis.

C'eſt un malheureux, digne de toute notre haine ; il nous a tous trahis, je le conjurois, dans les termes les plus preſſants, de m'aider à gagner votre cœur, & au lieu de s'employer pour moi, il engage votre pere à retarder notre union, il lui perſuade que vous le préférez à moi ; devois-je attendre ces artifices d'un homme à qui j'ai offert plus d'une fois, tout ce que je poſſede.

Julie.

Pour moi, il m'a aſſuré qu'Emilie étoit ma rivale,

que vous nous trahissiez, lui & moi. Je suis certaine à présent que les sentiments qu'il m'exprimoit, étoient aussi réels que ses accusations étoient fausses, mais ma sœur, ma malheureuse sœur, ne le croira jamais; elle lui avoit prescrit cette feinte, elle regardera ses outrages comme des services. Qui pourra la tirer d'erreur? Nous écoutera-t-elle? & supposé qu'elle le fasse, dans quelle douleur ne sera-t-elle pas plongée? Ah, ma sœur! que je te plains!

Damis.

Il faut cependant qu'elle apprenne son malheur, & si vous ne parlez pas, je découvre tout.

Julie.

Ah! considérez l'état affreux où nous la réduirons. Ne dites rien, peut-être mon héritage a-t-il seul....

Damis.

Quel qu'ait été son motif, je le trouve plus coupable qu'un malheureux entraîné au meurtre, par la misere. Quoi, la tendresse la plus pure, la plus vive, n'a pu l'enchaîner? Les vertus les plus touchantes n'ont pu mettre celle qui les possede à l'abri de sa perfidie? Il sacrifiera donc l'amitié, l'honneur, la Religion au plus léger, au plus vil intérêt.

Julie.

Ah! ma sœur, que deviendras-tu? Ne le faites point; je frémis pour elle.

Damis.

Ma chere Julie, vous êtes ce que j'ai de plus précieux dans l'univers, mais plutôt qu'Emilie s'unisse à un malheureux à jamais indigne d'elle, je consens à perdre ma fortune, mon honneur, & vous-même. Il n'y a point à balancer, il faut lui dire tout. C'est à ma sol-

licitation qu'Ariste lui a écrit ce billet. Il a tout su de votre pere, dont Dorante ne se défioit point. Il leur avoit recommandé le secret. Il espéroit de l'éblouir, mais il s'est trompé. Cléon s'est ouvert à mon Tuteur, qui déteste l'apparence même de la perfidie.

Julie.

Est-il donc impossible de le justifier ?

Damis.

Il ne sauroit l'être. Non, je ne voudrois point accuser la destruction du plus vil de tous les êtres : mais s'il persiste à nier son crime, s'il rend infortunée la plus vertueuse des femmes, il mériteroit qu'on lui donnât la mort. Quoi ! par la trahison la plus odieuse, nous chercherons à triompher d'un sexe aimable, à qui nous devons l'exemple des vertus !

Julie.

Mais comment ma sœur le punira-t-elle ?

Damis.

Par le mépris. Qu'il éprouve combien il est affreux de tromper l'innocence & la vertu.

Julie.

Mais si elle lui pardonnoit, cela ne seroit-il pas généreux ?

Damis.

Elle n'est pas dans le cas de le ménager, la vengeance est indispensable.

SCENE X.

Julie, Ariste, Damis.

Ariste.

Je suis dans l'inquiétude la plus vive ; la lettre n'a

produit aucun effet ; moins elle le croit coupable, & plus elle l'aime. Elle presse son pere de hâter la conclusion ; cet honnête homme aime sa fille, & la force de sa tendresse lui fait oublier la prudence & mes conseils. Si personne ne veut hasarder de parler à Emilie, j'ai le courage de le faire.

Damis.

J'y suis aussi résolu.

Julie.

Ah ! que ma sœur ne vient-elle ! Mais, Monsieur, elle l'aime au-delà de toute expression : quel tourment pour son cœur !

Ariste.

Il sera terrible ; elle l'aime autant qu'on peut aimer, mais elle ne l'aime que parce qu'elle l'en croit digne. Dès qu'elle aura connu son erreur, la raison, la vertu, l'horreur de la perfidie combattront, & vaincront l'amour, & la haine prendra sa place. Il faut réunir tous trois nos efforts avant qu'elle s'engage pour jamais.

Julie.

O ma sœur ! que ne puis-je par ma douleur diminuer le poids de la tienne ! Ah ! que ce jour se termine cruellement pour moi !

Ariste.

Ne vous affligez point de la perte d'un homme comme lui ; elle sera heureuse de le perdre, & malheureuse si elle persiste à l'aimer. Damis, ayez la complaisance de l'amener ici, & d'empêcher que son Amant ne vienne nous troubler. Mais de grace, attendez un instant. Avez-vous vu la copie du Testament que j'ai apportée ?

Damis.

Non, Monſieur.

Ariſte.

Ni vous, Mademoiſelle ?

Julie.

Non plus.

Ariſte.

Vous ignorez donc que la premiere nouvelle s'eſt trouvée fauſſe. Ne vous effrayez pas, Mademoiſelle, vous n'êtes point l'héritiere.

Julie.

Quoi, je ne la ſuis point ? Pourquoi donc m'avoir donné une fauſſe joie ? Cela eſt triſte ! Tout a donc tourné mal aujourd'hui ? Ah, Damis ! vous ne dites rien : ne m'aimez-vous plus ? Le malheur commence donc avec l'amour ? Que deviennent tous mes projets ? Cette retraite agréable que je voulois procurer à mon pere, à ma chere ſœur, ces promenades délicieuſes, que j'aurois faites avec vous dans ces bois, dans ces prairies, qui ne ſont plus à votre Amante ? Il ne me reſte donc rien ?

Damis.

Vous avez tout ce que je poſſede ; oubliez cet héritage ; qu'importe-t-il à notre bonheur ? Je ſuis charmé qu'il ſoit perdu pour vous ; le monde auroit pu croire qu'il entroit pour quelque choſe dans mes vues ; je veux qu'il ſache que je vous aime pour vous-même, je veux qu'il conſidere en vous les vertus, qui vous ont acquis mon cœur, & non l'heureux caprice de la fortune. L'empire que vous aurez ſur tout ce qui eſt à moi, me flatte infiniment plus que la poſſeſſion de

cette Terre ; il me suffit que vous méritiez de l'avoir. Ah ! si nous pouvions retirer Emilie de l'abyme des maux où elle va se plonger, que je serois satisfait !

Ariste.

C'est elle qui est l'héritiere de Madame Argant.

Julie.

Quoi ? c'est Emilie ! c'est ma sœur ! ô Ciel, j'ai pensé lui envier un instant.... mais, que ce sentiment est condamnable ! tout mon cœur le dément ; que peut-il manquer à mon bonheur, si vous m'aimez ? Ah, je lui cede tout.

Damis.

Et moi, me cédez-vous aussi ?

Julie.

Si je vous cede ? Non, je n'ai pas assez de grandeur d'ame pour cela. La vertu ne l'exige point, ah ! ne me demandez plus rien.

Damis.

Non, je vais chercher Emilie. L'amour a ses droits, mais l'amitié ne doit point perdre les siens.

SCENE XI.

Julie, Ariste.

Julie.

Il demande, si je le cede à ma sœur ! Pourroit-elle l'exiger ? M'enleveroit-elle tout ? Je l'aime tendrement, mais s'il faut renoncer à Damis pour assurer son repos, c'est trop demander ; cet effort m'est impossible.

Ariste.

N'ayez aucune inquiétude là-dessus ; elle n'a nulle

prétention ſur ſon cœur, mais je ne vous ai point dit qu'il vous revenoit dix mille écus, de ſon héritage.

Julie.

Cela eſt très-bien ; mais avec quelle joie ne les ſacrifierois-je point, ſi je pouvois racheter par-là l'infidélité de Dorante ? Peut-être ſera-t-elle cauſe que je perdrai Damis. Quelle affreuſe méchanceté que la ſienne ! Eſt-ce ma faute à moi, s'il eſt coupable ? Devrois-je en ſouffrir ? ne ſuis-je pas innocente ?

Ariſte.

Damis ne peut ceſſer de vous aimer ; repoſez-vous ſur ſa parole. C'eſt Emilie qui eſt à plaindre, mais il vaut mieux vivre ſans amour, qu'être malheureuſe par lui. Elle ne vient point.

Julie.

Et quand elle viendroit, que puis-je faire pour elle ? Elle m'eſt infiniment chere, mais pourquoi faut-il que mon amour ſouffre du ſien ? Non, je ne ſuis point aſſez généreuſe pour lui ſacrifier.... mon bonheur & celui de mon Amant. Que n'eſt-elle heureuſe ! Pour moi, je ne ſuis pas tranquille. N'a-t-il pas dit qu'il falloit que l'amour cédât ſes droits à l'amitié ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Ariſte.

Raſſurez-vous, Mademoiſelle, Damis eſt à vous, & vous méritez bien ſon cœur. Vous jouirez avec lui de ce bonheur pur & durable, qui eſt l'ouvrage & le prix d'une tendreſſe vertueuſe.

SCENE XII.

Julie, Ariſte, le Magiſter.

Le Magiſter.

Monſieur, je viens vous confier une importante

découverte que j'ai faite. Dieu ! quel empire l'appas des richesses n'exerce-t-il pas sur le cœur des mortels !

Ariste.

Je crois que cette malheureuse découverte ne m'est que trop connue.

Le Magister.

J'ai médité profondément la chose dans mon cabinet.

Julie.

Pourriez-vous en indiquer le remede ? Ah, faites-le ; mon cher Monsieur !

Le Magister.

Il faut que Dorante soit puni, afin que de la punition procede le repentir, & provienne la correction.

Ariste.

Il ne mérite pas de l'être autrement, que par le mépris.

Le Magister.

Mais, comment ses penchants seront-ils rectifiés ?

Ariste.

Le mépris n'est-il pas un moyen de corriger le cœur ?

Le Magister.

C'est ce que je n'examinerai point à présent ; mais dites-moi, les Stoïciens ont-ils tort, quand ils disent que toutes les infractions à la loi sont également criminelles, ou bien que là où il y a un crime, les autres le suivent à la trace, & qu'enfin ils se réunissent tous ? Examinez Dorante ; sa conduite ne semble-t-elle pas vérifier ce Paradoxe ?

Ariste.

Oui, M. le Magister; mais comment ferons-nous pour détacher Emilie de lui? Elle ne croira pas son infidélité.

Le Magister.

Tout cela pourra s'arranger. O dans quelle surprise cela ne jette-t-il pas, quand on considere le rapport, la liaison qu'il y a d'un vice avec les autres vices, & de tous avec un seul! Dorante, à l'occasion du Testament, devient avare: premier vice. Il tâche de captiver le cœur de Julie pour jouir de ses richesses: voilà l'intérêt propre qui agit. Il veut la rendre inconstante, lui-même, il devient infidele: voilà deux nouveaux crimes. Il ne peut parvenir à son but sans devenir un traître, un trompeur, en sorte qu'il outrage son ami, son futur beau-pere, vous, moi, & tous ensemble. Dès qu'il a une fois abandonné la vertu pour consommer sa perfidie, il faut qu'il soit menteur & parjure: il le devient aussi. Contenter la soif de l'or, c'est là sa fin, le reste n'est que les moyens de parvenir à ce détestable but. Ah! quelle intime union, quelle étroite parenté regne entre les vices! Les Stoïciens n'avoient-ils donc pas raison?

Ariste.

Personne n'en doute, M. le Magister. Je crois que vous êtes mieux en état d'en juger que Mademoiselle & moi. Vous parlez très-juste, très-savamment, vous avez été des premiers à découvrir ce mystere si cruel, si important, nous vous en savons un gré infini, mais de grace, aidez-nous à découvrir le moyen de guérir Emilie de son amour & de sa prévention pour cet infidele.

Le Magister.

J'y penserai; Emilie a été trop crédule; mais ce malheur

heur lui sera d'une très-grande utilité. Elle apprendra combien il faut se méfier du cœur humain, combien il faut le connoître, combien il faut étudier ses penchants. Nous avons tant de Logiques, tant de regles qui nous apprennent à bien penser; l'art de bien vouloir, de bien diriger notre volonté, nous seroit tout aussi nécessaire. Comment! la volonté n'est-elle pas une faculté de l'ame aussi essentielle à son être que l'entendement? Comme l'esprit a des axiomes qui constituent son essence, la volonté a des motifs, des penchants fondamentaux. En connoissant ceux-ci, l'on connoît la nature de la volonté & les moyens de rectifier ses déterminations. Parlez sincérement, ma Niece, ne vous ai-je pas dit cent fois que Dorante n'avoit point approfondi l'étude de la Philosophie? Hélas! en voilà les tristes fruits!

Julie.

Ah, M. le Magister! si son infidélité vous affectoit aussi vivement que moi, vous ne me feriez pas cette question. Vous m'avez lu une Fable aujourd'hui; j'aurois souhaité que vous vous fussiez ressouvenu de celle du Maître d'Ecole. Au-lieu de nous retirer du danger, vous nous amusez à nous en découvrir la grandeur & les causes. Excusez la liberté que je prends.

Le Magister.

Vous êtes toute excusée. Pour offenser un Philosophe, il faut connoître & discerner la nature de l'offense, & comme vous ne sauriez le faire, vos discours ont l'air offensant, mais ne le sont pas en effet.

Ariste.

Mais, quel parti prendrez-vous donc?

Le Magister.

Je veux, avant que rien ne se conclue, déclarer

au pere & à la fille que je refuse mon consentement. Vous verrez alors que les choses prendront une autre face.

SCENE XIII.

Julie, Ariste.

Julie.

Je vais le suivre, il pourroit tout gâter. Quand Emilie viendra, découvrez-lui tout son malheur, j'aurai soin que Dorante ne vous surprenne pas. Nous viendrons à votre secours, quand je croirai qu'il en sera temps.

Ariste.

Je suivrai, en lui parlant, la voix de l'honneur; dussai-je m'exposer à toute sa colere & à toute la vengeance de son Amant; il vaut mieux oublier ses propres intérêts, que de négliger de faire une action louable.

SCENE XIV.

Emilie, Ariste.

Emilie.

Que souhaitez-vous de moi, Monsieur? Auriez-vous quelque chose à me dire au sujet des dix mille écus que je dois payer à ma sœur? J'acquiesce d'avance à tout ce que vous me proposerez.

Ariste.

Nous nous entretiendrons une autre fois sur ce sujet; mais, Mademoiselle, croyez-vous que votre bonheur m'est cher, & me croyez-vous homme d'honneur? Pardonnez-moi ces questions; elles sont indispensables. Si vous n'y satisfaites pas comme je le sou-

haite, vous ne sauriez écouter ni croire ce que j'ai à vous dire.

Emilie.

Ah, Monsieur! que puis-je faire pour vous? Parlez librement. J'ai pour vous les sentiments que je dois à mon pere; quelle obligation ne vous aurai-je pas, si vous me fournissez les moyens de vous prouver par des effets, la haute estime que j'ai pour vous. Je suis aussi convaincue de votre droiture, que je le suis de celle de mon Amant. Parlez, Monsieur; après ces assurances, doit-il vous coûter de le faire?

Ariste.

Ce que j'ai à vous dire est contraire aux intérêts de votre Amant.

Emilie.

Damis voudroit-il peut-être, que je lui cédasse la Terre que je viens d'hériter? C'est sans doute la raison du chagrin qu'il témoignoit contre lui. Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit d'abord? Il l'aura, puisqu'il la souhaite, & nous n'en voudrons avoir que ce que vous-même jugerez convenable. Venez, Monsieur, allons rejoindre la compagnie. Cette malheureuse lettre que j'ai reçue en votre présence, m'a fait prendre la résolution de m'unir sans délai à celui qui, depuis longtemps, a des droits sur mon cœur. Je veux montrer à ses ennemis qu'on n'aime pas comme je le fais.

Ariste.

Mais cette lettre dont vous vous plaignez, c'est moi qui en suis l'auteur.

Emilie.

Plutôt que de le croire, j'en accuserois mon pere, qui m'aime si tendrement. Vous voulez badiner.

Ariste.

Non, Mademoiselle, le respect que je vous dois, m'interdiroit un semblable jeu. Non, affligez-vous, haïssez-moi, mais, je vous le répete, méfiez-vous de votre Amant.

Emilie.

Vous voulez avoir la satisfaction d'éprouver ma tendresse. Vous cherchez à m'effrayer, parce que vous êtes sûr que je ne saurois l'être.

Ariste.

Quoi, vous ne me croyez pas sincere? Eh bien, il faut vous parler plus clairement encore. Dorante est un perfide....

Emilie pénétrée.

Ah! que dites-vous! je garantis sa constance. Ne savez-vous pas que vous m'outragez en l'offensant? Et quand il seroit coupable, quand l'infidélité seroit prouvée, je haïrois autant celui qui m'en convaincroit, que celui qui l'a commise. Mais je m'emporte; non, Monsieur, je connois votre bon cœur: aussi sûr que j'existe, tout cela n'est qu'une feinte.

Ariste.

Aussi sûr que je vis, ce n'en est point une. Il est indigne d'être aimé un instant de vous.

Emilie.

Et cependant je l'aimerai éternellement.

Ariste.

Vous ne le connoissez pas.

Emilie.

Bien mieux que vous.

Ariste.

Vos vertus, votre droiture, cette confiance si naturelle aux belles ames, vous le font croire estimable; mais votre opinion ne le rend pas tel.

Emilie.

Vous me donnez des armes contre vous. Je vous ai cru tous deux dignes de mon estime. Je puis m'être trompée, mais lequel commencerai-je à haïr? Mon amitié vous est-elle chere? Cessez de me le rendre suspect. Vous changez, vous bouleversez tout mon cœur; nous vous devons mille bienfaits, mais vous ont-ils acquis le droit de me rendre infortunée? N'étoit-il pas plus digne de votre caractere de chercher à m'obtenir par d'autres voies? D'où vient donc ne m'avez-vous pas parlé plutôt?

Ariste.

Parce que ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai appris entiérement à le connoître; mais, puisque je ne saurois vous persuader, croyez-en du moins votre sœur & Damis.

Emilie.

Cela est cruel; quoi! vous avez su les gagner?

Ariste.

J'ai su les convaincre aussi-bien que votre pere, & je m'exposerois au plus affreux danger, plutôt que de vous voir unie au malheureux qui vous a trompée. Vous êtes trop aimable, votre ame est trop noble.

Emilie.

Voulez-vous peut-être m'offrir vous-même votre cœur? Si j'ai quelque mérite à vos yeux, faut-il pour cela que mon Amant soit coupable? Et vous croyez

qu'un cœur vertueux se laisse captiver par de semblables moyens? Dans quelle alternative me mettez-vous? Il faut, ou que je vous haïsse, ou que je cesse d'être vertueuse. Ah! bientôt je ne pourrai plus vous voir.

Ariste.

Toutes vos offenses sont des marques de la bonté, de la droiture de votre cœur. L'opinion où vous êtes les justifie : peut-être vous estimerois-je moins, si vous écoutiez mes accusations avec plus de sang froid : cependant....

Emilie.

Voilà un nouveau détour, Monsieur. Votre procédé est détestable à mes yeux. Quoi! lui que j'aime plus que ma propre vie..... Vous voulez lui succéder? Cela est-il croyable?

Ariste.

De tout ce que vous pouvez me dire d'outrageant, cette imputation est la plus humiliante, la plus cruelle. Il est certain que j'ai pour vous la plus haute estime, mais j'ai un moyen très-sûr de vous faire perdre l'odieux soupçon que vous osez concevoir; je suis prêt à vous promettre de ne jamais vous voir, tant que je vivrai, & si j'ai eu pour but de gagner votre cœur dans tout ce que j'ai dit, je me soumets à la vengeance du Ciel. Après l'avoir attesté, j'aurois honte d'ajouter encore à ce que j'ai dit.

SCENE XV.

Emilie.

O Ciel, que vient-on de me dire? Il me seroit infidele? Non, jamais.... Ariste est le seul coupable; il ne peut l'être. O toi, le cœur le plus sincere;

mon ami, mon Amant! on veut t'enlever à moi! quelles preuves a-t-il ſu m'alléguer?

SCENE XVI.

Emilie, Damis.

Emilie.

Venez à mon ſecours! Quand ils voudroient tous mon malheur, vous êtes trop généreux pour ne pas vous y oppoſer. Mon Amant a-t-il donné lieu à la haine, ah! dites-le-moi?

Damis.

Il vous eſt infidele.

Emilie.

Quoi! vous êtes auſſi mon ennemi? S'il vous a offenſé, cachez-moi du moins la vengeance que vous en voulez prendre.

Damis.

Mon cœur eſt trop grand pour ſe venger.

Emilie.

Mais aſſez petit pour être ingrat. Mon Amant ne vous a-t-il pas rendu encore aujourd'hui le ſervice le plus eſſentiel?

Damis.

Plût au Ciel qu'il ne me l'eût pas rendu! vous ſeriez plus heureuſe, & il ne ſeroit pas un traître, un trompeur.

Emilie.

O Ciel! ſont-ce là les noms de celui que j'aime?

Damis.

La colere où je suis ne m'en fournit pas d'autres. Si je faisois moins de cas de la droiture, je parlerois avec plus de modération. Quoi! vous qui méritez l'adoration par l'excellence de votre cœur, vous, qui lui avez donné les preuves les plus sûres, les plus flatteuses de l'amour le plus tendre, vous êtes trahie par l'ame la plus noire!

Emilie.

L'ame la plus noire! ô Ciel, en quoi donc? Il me faut des preuves; mais non, votre Tuteur, vous, ma sœur, mon pere même, réuniront en vain leurs efforts pour lui enlever ma tendresse. Je rejette toutes les preuves, je ne me rendrai qu'à son propre aveu. Je suis convaincue de sa délicatesse, que je suis certaine qu'il m'eût confié son inconstance, s'il s'en fût rendu coupable, & ma tendresse en seroit augmentée, s'il est possible qu'elle eût pu l'être.

Damis.

Puisque vous ne me croyez pas, Mademoiselle, je vous rends le cœur de Julie; c'est à vous que je le dois, mais je ne veux pas tenir de vous le plus grand des bienfaits, & en même-temps vous voir malheureuse.

Emilie.

Il faut que vous me supposiez bien légere, bien crédule, pour croire que de simples accusations me fassent renoncer à des sentiments gravés si profondément dans mon ame. Connoissez-vous mieux que moi le cœur de mon Amant? Et si vous êtes fondé à le noircir, pourquoi ne l'appellez-vous pas, pourquoi ne l'accusez-vous pas en sa présence, des crimes, qui doivent lui ôter mon amour? Non, il ne sauroit le perdre, il pense plus noblement qu'aucun de vous.

Damis.

Vous avez raiſon, je vais le chercher.

SCENE XVII.

Emilie Julie.

Emilie.

O Ciel! il va le chercher; il ne craint pas ſa préſence. Ah! je commence à trembler. Te voilà, ma chere Julie, m'aimes-tu encore? (*Elle l'embraſſe.*) Viens-tu me confirmer la plus accablante nouvelle? J'eſpere que non; tu ne dis rien? Pourquoi ne vient-il pas lui-même?

Julie.

Ma chere Emilie, je t'en conjure au nom de notre tendreſſe, ceſſe d'aimer un homme....

Emilie.

Il peut être coupable, mais faut-il pour cela qu'il ſoit indigne de mon amour? Non, ma chere ſœur, non, il eſt innocent. Ne ſaurois-tu le juſtifier? Oublies-tu ce qu'il a fait pour toi? D'où vient m'auroit-il été fidele dans le temps où je n'avois point de bien, pour ceſſer de l'être à préſent que j'en ai?

Julie.

Il t'a été infidele dans le temps où il me croyoit l'héritiere. Ah, ma chere ſœur! que je ſerois heureuſe, s'il ne t'avoit pas trompée!

Emilie.

Quoi! cela eſt donc ſûr? non, je ne puis le croire.

Julie.

J'ai combattu long-temps avant de le condamner

mon cœur l'excusoit auprès de Damis, auprès de son Tuteur & de mon pere; ma tendresse pour toi se refusoit à leur témoignage, mais l'illusion s'est évanouie, il s'est accusé lui-même, je l'ai surpris ici quand tu l'as quitté après avoir reçu la lettre. Il étoit seul & ne m'appercevoit point, le désordre & le crime parloient par sa bouche. Ah, ma sœur! pourquoi l'ai-je entendu!

Emilie.

Ciel, que dis-tu? Il s'est accusé lui-même, il est infidele! mais, comment pourrois-je encore l'aimer, si cela étoit? Non non, je l'aime, & il me paie du plus tendre retour. Ne lui ai-je pas donné les témoignages de l'amour le plus sincere? Pourquoi me tourmenter par des accusations que je ne saurois croire? Qu'a-t-il donc fait, quel étoit son but?

Julie.

Il a voulu supplanter Damis, & me persuader que celui-ci te préféroit à moi. Il m'a offert son cœur & sa main. Il a dit à mon pere que je paroissois l'aimer plus que Damis, & que d'un côté, tu semblois incliner vers mon Amant; il lui a conseillé de retarder la conclusion de huit jours, enfin il lui a demandé son consentement, au cas que je voulusse l'épouser.

Emilie.

Quel discours! il n'y a qu'un instant qu'il vient de me confirmer, par serment, le don de son cœur. Ah, vous nous haïssez l'un & l'autre!

Julie.

Oui, il t'a offert de nouveau sa main, parce que le Testament s'est déclaré en ta faveur.

Emilie.

C'est donc le Testament qui est la regle de son

amour, & non pas ma tendresse. Quoi, je serois trompée ! Mais il seroit injuste de le condamner encore; je veux le voir. Les plus belles ames ne sont pas exemptes de fautes, mais la repentance les efface bientôt. Ma sœur, ma chere sœur, est-il digne de pardon, est-il impossible qu'il soit innocent? Je renoncerois à l'épouser, je renoncerois à tout l'héritage, pour avoir la satisfaction d'apprendre que son cœur est droit, qu'il n'est pas indigne de ma tendresse. Amour! est-ce là la récompense de la fidélité?

SCENE XVIII.

Emilie, Julie, Dorante.

Dorante.

Serai-je maintenant assez heureux, pour obenir la confirmation de mon bonheur? Je viens de recevoir le consentement de M. votre pere; m'aimez-vous toujours, généreuse Emilie?

Emilie.

Et vous, m'aimez-vous encore?

Dorante.

Vous connoissez mon cœur depuis long-temps, vous savez que votre tendresse remplit le premier & le plus cher de ses desirs.

Emilie.

Mais.... ma sœur.... (*à Dorante.*) Pourquoi vous effrayez-vous?

Dorante.

Je m'effraie de ce que vous ne vous rappellez pas, que vous-même m'avez prescrit le rôle que j'ai joué.

Ne devois-je pas feindre d'aimer Mademoiselle, afin de mettre son cœur à l'épreuve. De grace, parlez, justifiez-moi.

Julie.

Vous justifier, Monsieur, cela m'est impossible. Rappellez-vous tout ce que vous avez dit à mon pere, tout ce que vous avez dit à moi-même, & votre propre confession que j'ai entendue, sans que vous vous en doutassiez. Tout ce je puis faire, c'est de prier ma sœur de vous pardonner votre infidélité.

Dorante troublé.

Je serois infidele?... Qui, moi?... J'aurois trahi le cœur le plus tendre?... O Ciel!... quelle injustice!... Je dois avoir parlé à votre pere.... Quel est ce secret, ma chere Emilie, l'angoisse, la douleur sont peintes sur votre front? Quoi! vous ne m'aimez plus, vous ne vous laissez pas émouvoir par mes raisons? Je me justifie en vain; ne suis-je pas un innocent! Quels sont mes ennemis? J'en appelle à mon cœur, à l'amour, à la terre, au Ciel même. Mais non, le soin de me justifier pourroit me rendre suspect. Non, il faut me croire sans serment, je consens à perdre mon repos, ma vie, & vous-même, si je vous ai été infidele. Me croirez-vous à présent?

Julie.

Ah, Monsieur! quelle imprécation!

Emilie pleurant.

Ah, il est innocent!

Dorante.

Oui, je le suis, je vous aime, je vous adore, & ne cherche mon bonheur que dans votre félicité. Voulez-vous le rendre parfait, oubliez ces odieuses accu-

ſations que je ne puis pardonner à perſonne dans l'univers, que pour l'amour de vous. L'eſpoir de vous poſſéder m'eſt-il encore permis ?

Emilie.

Oui, mais....

Julie.

Ma ſœur !...

Emilie.

Monſieur, il faut que je m'entretienne un moment avec mon pere, après cela, nous confondrons nos ennemis.

Dorante.

Je vais le chercher. Mais n'amenerai-je point auſſi ces Meſſieurs ? Ne faut-il pas qu'ils ſervent de témoins à la promeſſe ſolemnelle ?

Emilie.

Je ne veux dire qu'un mot à mon pere, après cela, je vous prie de les amener.

SCENE XIX.

Cléon, Emilie, Julie.

Cléon.

Eh bien, mes chers enfants, rien ne vous arrête plus, je penſe, vous pourrez donner la main à ceux qui poſſedent votre cœur. Qui t'auroit dit, ma fille, que tu te verrois maîtreſſe d'une belle Terre ? Le Ciel fait bien ce qu'il fait. Julie, qui n'a rien, épouſe un homme aimable & riche, & toi qui l'es devenue, tu fais la fortune de ton Amant. Il faut eſpérer qu'il reconnoîtra ta tendreſſe ; c'eſt un eſprit inſinuant qui

fait de moi tout ce qu'il veut. O, combien ne m'a-t-il pas caressé pour avoir mon consentement !

Emilie.

Ah, je renais ! mon pere, vous a-t-il paru aimer ma sœur ? je ne saurois le croire.

Cléon.

Oui, quelquefois, il pensoit que Damis avoit jetté les yeux sur toi, & que tu le préférois à cause de sa fortune. J'ai été indisposé contre lui, pendant quelque temps ; mais il a su se réconcilier, on peut quelquefois précipiter son jugement.

SCENE XX.

Cléon, Ariste, Emilie, Julie, Dorante, Damis, le Magister.

Cléon.

Enfin, nous voilà tous rassemblés ; chacun de nous en fait le sujet. Je ne vous arrêterai pas, Messieurs, par de longs discours, mais je bénis le Ciel d'avoir vécu assez pour voir ce jour heureux. Mes cheres filles, recevez mon consentement & ma bénédiction ! Emilie, ne pleure pas, mon enfant, car tu m'attendriras trop.

Emilie.

Mes larmes sont des larmes de tendresse. Vous donnez donc votre consentement à mon choix ? je vous en rends graces.

Damis.

Ah, Mademoiselle, je vous supplie.

Emilie.

De quoi ? voulez-vous recevoir Julie de mes mains ?

(*elle la conduit à Damis*) la voici. J'unis en vous les plus heureux Amants ; & vous, Monsieur....

Dorante.

Je reçois votre cœur avec la plus vive reconnoissance, & vous offre cette main....

Emilie.

Malheureux ! je puis vous donner mon bien, mais jamais mon cœur. Priez mon pere, & ceux qui sont ici présents, d'oublier la noirceur, l'iniquité de vos procédés pour moi. J'ai déjà prononcé votre pardon, sans m'inquiéter, si vous en êtes digne. (*au Tuteur.*) Pour vous, Monsieur, je vous rends grace de votre sincérité ; si jamais je puis me résoudre à aimer, vous avez les premiers droits sur mon cœur. (*à Dorante.*) Quittez-nous, Monsieur, & rendez-vous assez de justice, pour ne plus paroître devant nos yeux.

Dorante en s'en allant.

Très-volontiers. Que maudit soit l'amour !

Damis.

Non pas l'amour, mais l'infidélité ! c'est là sa récompense.

Emilie le rappellant.

Vous vous trouverez demain, par les arrangements que je vais prendre, assez de fortune, pour n'être pas réduit à l'avenir, à tromper pour elle, un cœur droit & vertueux.

Cléon.

Fais ce que tu veux, mon enfant, j'approuve tout, tu en fais plus que moi.

Julie.

O ma sœur ! que ton cœur est grand, que ton ame

eſt élevée ! le Ciel m'eſt témoin que je ne ſuis point cauſe de ſon crime. Que ne puis-je te voir auſſi heureuſe que moi !

Le Magiſter.

Je ſuis content de voir le crime découvert par moi, & puni par lui-même. Il en arrive toujours ainſi, quand on n'eſt pas ſévere envers ſoi-même. Nos extravagances vengent la complaiſance que nous avons pour nos paſſions.

Ariſte à Emilie.

Je me prévaudrois dès ce moment du droit que vous m'accordez ſur votre cœur, ſi je ne vous avois donné ma parole, que je n'oſerois jamais me promettre cette félicité ſi parfaite. Je ſuis récompenſé, puiſque je vois l'infidélité punie, & puiſque vous ne me jugez pas indigne de vous.

Emilie.

O Ciel ! n'abandonnez pas ce malheureux ! combien ne l'ai-je pas aimé, & combien cet amour ne me rend-il pas malheureuſe ! mais ce n'eſt pas la faute de l'amour, c'eſt celle de l'Amant. Ah ! plaignez-moi.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

CHAPI-

CHAPITRE XVIII.

Le Triomphe des bonnes Femmes, Comédie en cinq Actes, par M. Elie Schlegel.

Noms des Acteurs.

Agénor, *mari de Julie.*
Nicandre, *ami d'Agénor.*
Philinte, *femme de Nicandre, déguisée en homme, dont le vrai nom est Hilaire.*
Henri, *valet de Nicandre.*
Julie, *femme d'Agénor.*
Catherine, *sa suivante.*
Madame Agathe, *une vieille Gouvernante.*

*La Scene est dans la maison d'*Agénor.

ACTE I.

SCENE I.

Catherine, Philinte.

Catherine.

EN vérité, Madame, je commence presque à croire que, nous autres femmes, ferions comme les hommes, si nous étions à leur place. Je m'imagine qu'il suffit de porter un habit d'homme, pour avoir envie de séduire. Comment vous seroit venu sans cela l'idée d'en conter à Julie?

Philinte.

J'ai de bonnes raisons de faire ce que je fais, & je prévois d'avance mille rencontres....

Catherine.

Oui, j'en vois cent pour une, mais toutes pour chagriner Julie, & empirer encore votre mauvais sort!

Philinte.

Son état me touche, mais loin d'augmenter ses maux, peut-être trouverai-je moyen de faire connoître à son impérieux mari, tous les torts qu'il a vis-à-vis d'elle.

Catherine.

Mettez les fers au feu, j'y consens, reste à voir comment vous vous tirerez d'affaire.

Philinte.

Je peux en toute sûreté lui dire des douceurs sans craindre qu'elle me prenne au mot. Il est vrai que Julie est vive & de bonne humeur; mais, crois-moi, ma chere Catherine, rien ne prouve mieux la vraie vertu, qu'un enjouement noble & aisé; & ce ne sont pas toujours celles qui se scandalisent des moindres bagatelles, qui sont les plus sages.

Catherine.

Mais comment prétendez-vous par-là ramener le coeur de votre mari?

Philinte.

Tu ne vois que trop, combien Nicandre aime Julie. Quoi! je ne contrecarrerois pas ses amours! Non, elle a trop de mérite, si jamais il pouvoit se flatter de la moindre espérance, il seroit encore long-temps perdu pour moi.

Catherine.

Comme il pesteroit, s'il venoit à s'appercevoir que son rival le plus dangereux, que celui qui dérange tous ses projets amoureux, n'est autre que sa femme,

Philinte.

Oh ! je n'ai rien à craindre ſur ce point. Pourroit-il ſoupçonner, qu'après m'avoir abandonnée, comme il a fait depuis dix ans, je l'euſſe toujours ſuivi ?

Catherine.

Il eſt vrai qu'il ne pourroit l'exiger & il ſe rendra lui-même aſſez de juſtice pour convenir qu'il ne le mérite pas.

Philinte.

Quant à cela, on ne peut pas toujours ſavoir juſqu'où va la bonne opinion qu'un chacun a de ſoi, mais à peine nous ſommes-nous vus trois mois : j'ai grandi depuis, & pris de l'embonpoint : je me coëffois alors en brune, & je me poudre aujourd'hui ; je doute même fort qu'il me reconnût ſous les habits de mon ſexe.

Catherine.

Il faudroit qu'il eût une heureuſe mémoire, pour ſe rappeller toutes les perſonnes dont il a été amoureux quelques ſemaines. J'avoue que votre mari eſt un homme ſingulier : pouvoir quitter une femme faite comme vous, ſitôt après ſes noces !

Philinte.

Que ne fait pas la jeuneſſe, & l'envie de courir à droit & à gauche ?

Catherine.

Ce qui m'étonne le plus, c'eſt qu'il n'ait pas touché à votre bien, & qu'il n'ait pris que ce qui lui appartenoit.

Philinte.

Et c'eſt juſtement ce qui me fait voir que c'eſt ſans

dessein, & simplement par pure légéreté, qu'il m'a manqué. Je ne sais si mon amour me trompe, ou si c'est la raison qui me dit d'avance que Nicandre reviendra un jour à moi.

Catherine.

Du moins, ne vous faites pas connoître que vous ne soyez bien sûre de ses sentiments.

Philinte.

Prends soin, en attendant, de ce que j'ai apporté ici; aide-moi, ma chere Catherine, à m'insinuer dans les bonnes graces de Julie. Sans quoi, Nicandre, à l'aide d'Agénor, saura bientôt m'éloigner. Cependant je suis nécessaire ici. Ce n'est pas de Nicandre dont je suis inquiete, je ne crains que les charmes de Julie, c'est pourquoi je veux me saisir de ce poste & le défendre.

Catherine.

Paix! voici Nicandre; cessez d'être Hilaire, & redevenez Philinte. Attendez un moment, M. Philinte, je vais dire à Madame que vous êtes ici.

SCENE II.

Nicandre, Philinte.

Nicandre.

Te voilà déjà, Philinte?

Philinte.

Qu'est-ce que cela te fait? Entre nous, mon ame, sais-tu que je suis ici comme chez moi?

Nicandre.

Si cela est, je te conseille de te préparer à déloger;

Philinte.

Comment ? jusqu'ici je n'en ai nulle envie.

Nicandre.

Dis-moi, mon cher, pourquoi te trouvé-je toujours dans mon chemin ?

Philinte.

Dis-moi plutôt pourquoi tu me suis éternellement comme une ombre ?

Nicandre.

Parlons franchement, nous sommes du même métier.

Philinte.

Quel est le tien ?

Nicandre.

De réduire toutes les jolies femmes.

Philinte.

C'est justement mon cas.

Nicandre.

Nous sommes deux nouveaux Alexandres. Dis-moi, as-tu jamais trouvé une femme invincible ?

Philinte.

Dans tous mes voyages, je n'en ai trouvé qu'une assez sotte, pour ne pas se rendre; on l'appelloit Hilaire. Son mari....

Nicandre.

Comment Hilaire! y a-t-il long-temps que tu l'as vue ?

Philinte.

Pas long-temps.

Nicandre.

Etoit-elle encore jolie ?

Philinte.

Passablement.

Nicandre.

Avoit-elle du bien ?

Philinte.

Entre deux.

Nicandre.

Et tu n'as pu en venir à bout !

Philinte.

Non, elle avoit un ridicule de vertu.

Nicandre.

Est-ce la vérité ? parles-tu franchement ?

Philinte.

Comment ? que t'importe que ce soit la vérité ou non ?

Nicandre.

En rien. Je songe seulement comment il est possible qu'une femme ne se rende pas.

Philinte.

J'en peux répondre. Personne ne le sait mieux que moi.

Nicandre.

Brisons là-dessus.

Philinte.

Je ne sais qui je dois plaindre, du mari, ou de la femme. Je suis persuadé que le premier y perd le plus.

Nicandre.

Ecoute, Philinte, s'il n'existoit point de femme invincible, ce seroit un phénomene, dont on nous auroit obligation à tous deux. Nous nous dérangeons réciproquement, depuis quinze jours que nous sommes à nous épier, nous avons fait grace de la réputation à une demi-douzaine de femmes, qui l'auroient perdue. Voilà de beaux exploits.

Philinte.

Tu as raison, & il vaudroit mieux que tu ne te frotasses pas à moi; tu vois qu'il faut me céder quand nous sommes en concurrence: cherche fortune ailleurs, & cede la place au vainqueur.

Nicandre.

Ne veux-tu pas me céder Julie?

Philinte.

De bon cœur, si tu peux en venir à bout.

Nicandre.

Il ne suffit pas de me la céder, il ne faut plus mettre le pied ici.

Philinte.

En aurois-je moins son cœur?

Nicandre.

Si tu ne t'y prêtes de bon gré, je saurai bien t'y réduire.

Philinte.

Je crois que tu veux férailler. On voit bien que tu

n'as pas beaucoup à perdre, puiſque tu dégaînes ſi aiſément; mais prends garde à toi, je pourrois me défendre d'une façon qui te ſurprendroit.

Nicandre.

Fais-le voir; mets l'épée à la main.
Il tire ſon épée.

Philinte.

Il ne tiendroit qu'à moi, mais je ne le juge pas à propos.

Nicandre.

Non! tu veux donc me céder Julie.

Philinte.

Rien moins que cela; rengaîne, ſans quoi je vais m'évanouir; car, quoique j'aie beaucoup de courage, j'ai le malheur de ne pouvoir ſouffrir une épée nue.

Nicandre.

Fi! tu es un poltron.

Philinte.

J'ai plus de courage que toi; tu veux me faire quitter la place l'épée à la main, preuve infaillible que tu n'oſes y prétendre par le mérite.

Nicandre.

Je ne ſais quel mouvement intérieur m'empêche de tomber ſur lui.

Philinte.

Quelqu'un vient, remets ton épée, on pourroit croire que nous faiſons du bruit pour qu'on nous ſépare.

Nicandre.

Soit, tu n'as point de courage, ainſi j'aurois peu

d'honneur de parler de ta lâcheté ; mais je fais comme il faut m'y prendre pour te faire déguerpir. C'eſt un ſoin dont je vais charger Agénor.

SCENE III.

Julie, Philinte, Catherine, Nicandre.

Nicandre.

Que vous êtes belle ! aujourd'hui Madame.

Philinte.

Quoi, vous êtes déjà habillée ? Je venois vous faire ma cour à votre toilette, vous devriez cependant ſavoir que vous ne pouvez vous y paſſer de moi.

Julie.

Me paſſer de vous ! Et pourquoi ? qu'avez-vous à contrôler ?

Philinte.

Tu devrois avoir honte, ma pauvre Catherine, d'habiller ta maîtreſſe ſi fort à l'ancienne mode. Tu mériterois qu'elle ne te permît plus de mettre la main ſur elle.

Julie.

Ne la grondez pas. C'eſt moi qui ai voulu être ainſi.

Philinte.

Et moi, je ne le ſouffrirai pas. Une chaiſe, Catherine. Voudriez-vous, Madame, avoir la bonté de vous aſſeoir ? Je vous montrerai comme on ſe met. Otez-moi cette fleur. Ce nœud, ma chere Catherine, doit être tout autrement tourné. (*Catherine change quelque choſe à l'ajuſtement de ſa maîtreſſe.*)

Julie.

Cela suffit. Je ne sais, Philinte, quelle idée vous prend, & qui vous permet de vous donner ces airs avec moi; vous me fâcherez.

Philinte.

Vous devriez me remercier.

Nicandre bas.

Je ne m'étonne plus que ce blanc-bec me coupe l'herbe sous le pied, il est dix fois plus effronté que moi.

Julie.

Philinte, vous m'avez défigurée; mais, qu'importe, Je voudrois aujourd'hui ressembler à un monstre.

Philinte lui présentant un miroir.

Voyez, mon charmant petit monstre, n'avez-vous pas à présent un tout autre air? Pour aujourd'hui vous êtes parfaite, car vos charmes sont mon ouvrage.

Nicandre.

Je vous conseille, Madame, de renvoyer Catherine, & de prendre Philinte à sa place, puisque c'est une si excellente Fille de chambre.

Philinte.

Mais pourquoi vouloir aujourd'hui ressembler à un monstre? Avez-vous de l'humeur, je veux vous amuser par quelques contes, j'ai dîné avec votre mari, &...,

Nicandre.

Le trait est impayable! égayer une femme, en lui parlant de son mari.

Julie.

C'eſt ſuivant les maris, je doute, Nicandre, qu'on pût, ſi vous étiez marié, réjouir beaucoup votre femme en lui parlant de vous.

Nicandre.

Reſte à ſavoir ; il arrive ſouvent qu'une femme aime ſon mari par caprice, quelque bizarrement impérieux qu'il ſoit.

Julie.

Trêve de diſcours ſur les maris, s'il vous plaît.

Nicandre.

Vous avez raiſon, devant une jolie femme, il ne doit jamais être queſtion de ſon mari.

Julie.

Va voir, Catherine, ſi Monſieur eſt rentré.

SCENE IV.

Nicandre, Julie, Philinte.

Nicandre.

Voilà, Madame, qui déroge au traité que nous avons fait, vous avez exigé vous-même qu'on ne fît pas mention de votre mari.

Julie.

Cette loi, Nicandre, ne regarde que vous, puiſque vous ne parlez d'Agénor, que pour vous en moquer.

Philinte.

Vous me permettrez cependant de dire que vous avez le mari le plus éveillé que je connoiſſe.

Nicandre.

Et de si bonne humeur avec ses amis, qu'il n'y a que sa femme qui puisse connoître jusqu'où vont ses caprices.

Philinte.

C'est la complaisance même, on en fait ce qu'on veut, il se prête à tout, & si je voulois vous rendre toutes les histoires qu'il nous a faites ce midi....

Julie.

Oh! contez, je vous prie.

Nicandre.

Ne savez-vous pas encore aux dépens de qui les hommes s'amusent, lorsqu'il n'y a pas de femmes avec eux?

Philinte.

Pour aujourd'hui, les maris ont défrayé la compagnie, on a sur-tout daubé ceux qui sont ce que je voudrois que fût le vôtre.

Julie.

Je vous avertis tous deux que le premier qui parlera de mon mari, ne sera plus reçu chez moi.

Nicandre.

Parbleu, en faveur de la nouveauté! voici une loi qu'il faut respecter au moins une heure, vous serez tout au plus la troisieme femme dans le monde, qui en prescrive de pareilles.

Philinte.

Je rends justice à votre mari.

Nicandre.

C'est d'honneur vrai; il lui rend justice.

Philinte.

Je loue son esprit, son mérite, son savoir-vivre; & sur-tout sa bonne humeur & sa politesse.

Nicandre.

Il seroit trop parfait, s'il en avoit aussi vis-à-vis de sa femme.

Julie.

Je vous assure qu'il n'en manque pas.

SCENE V.

Catherine, Julie, Nicandre, Philinte.

Catherine.

Madame, Monsieur vient de rentrer dans l'instant; il est chez lui.

Julie.

Quoi! il ne passe pas un moment chez moi?

Philinte.

Qu'y trouvez-vous de si étonnant?

Nicandre.

Laissez-le où il est, ne sommes-nous pas avec vous?

Julie.

Il a cependant coutume, chaque fois qu'il rentre au logis, de venir droit à l'appartement; cela m'inquiete. Je ne sais....

Catherine.

Il a paru fort surpris que vous ne vinssiez pas au-devant de lui.

Nicandre.

L'entendez-vous! Cela eſt de l'étiquette du mariage.

Julie.

Ne pouvois-tu pas me dire cela à l'oreille, ma chere Catherine?

Nicandre.

Ce qu'elle en fait, eſt pour nous donner une preuve de cette politeſſe que vous louiez ſi fort dans votre mari, il n'y a qu'un inſtant.

Julie.

Avec votre permiſſion, je vous laiſſe un moment.

Nicandre.

Ne ceſſerez-vous donc jamais, Madame, d'agir à l'antique? A peine Agénor a-t-il le pied à la maiſon, que votre cœur vole & ſoupire pour le voir; vous ne vous verrez peut-être que trop.

Julie.

Mon deſſein eſt de vous l'amener.

Nicandre.

Non, je ne ſouffrirai pas que vous faſſiez les premiers pas. Il faut lui apprendre ſon devoir; vous n'irez pas le trouver, je veux le conduire à vos pieds.

Julie.

Nicandre, laiſſez-moi aller.

Nicandre.

Permettez, Madame, que je paſſe ſeul chez lui; j'ai quelque choſe de preſſant à lui communiquer.

Julie.

Puisque cela est, j'attendrai, crainte de vous déranger.

Nicandre.

Restez ici, Philinte, & ne souffrez pas qu'une aussi jolie femme se regle sur les caprices de son mari.

SCENE VI.

Julie, Philinte.

Philinte.

Enfin vous restez, Madame, j'en suis enchanté; tandis que Nicandre parle à votre mari, & qu'il lui parle sans doute de vous, j'ai de mon côté quelque chose de conséquence à vous communiquer.

Julie.

Et moi de même, Philinte; je vous ai jusqu'ici regardé comme un homme de bons sens, ou du moins comme un homme supportable; mais aujourd'hui vous me tirez de mon erreur.

Philinte.

Et comment?

Julie.

Pouvez-vous le demander? Vous êtes-vous jam donné les airs que vous venez de prendre à prése

Philinte.

J'en conviens, Madame, je suis un impudent fol, un étourdi; mais, avec votre permission, cel peut-être autrement.

Julie.

Et pourquoi ?

Philinte.

Parce que plus on aime, & plus on eſt fol, & que je vous aime au ſuprême degré.

Julie.

Quittez ce badinage trop uſé, il n'eſt nullement de mon goût.

Philinte.

Il eſt vrai qu'il eſt très-rare qu'on le diſe au ſérieux, & juſtement parce que c'eſt mon ſérieux, vous y devriez être d'autant plus ſenſible, quand ce ne ſeroit même que pour la rareté.

Julie.

Votre ſérieux, dites-vous ? cela ne ſe peut.

Philinte.

Je vous le répete, c'eſt très-fort mon ſérieux.

Julie.

Peut-on compter ſur ce que vous dites ?

Philinte.

Au moins autant qu'on peut compter ſur la parole l'une femme.

Julie.

Cela étant, Philinte, prenez congé.

Philinte.

Comment ? de qui ?

Julie.

Julie.

De moi! car j'ai fermement résolu d'éviter quiconque s'aviseroit de m'aimer, & me l'auroit dit.

Philinte.

En ce cas, oubliez plutôt que je vous aime, souffrez moi encore quelque temps, car je suis d'avance sûr qu'un jour vous m'aimerez aussi.

Julie.

Moi? vous aimer un jour? voilà encore une nouvelle impudence.

Philinte.

Oui, je le parie; de plus, vous m'aimerez publiquement, & vous m'en ferez l'aveu devant votre mari.

Julie.

Avez-vous perdu l'esprit, Philinte?

Philinte.

Oui, à la barbe de votre mari: je vous en assure.

Julie.

Finissez, j'ai cru jusqu'ici que vous aviez du respect pour moi, & qu'on pouvoit vous voir, mais je vois bien qu'il faut me résoudre à vous éviter.

Philinte.

Au nom de Dieu, ne vous décidez pas si vîte; je vois bien que je n'ose plus vous parler de mon amour, mais si de temps à autre il m'échappe un regard, un soupir.

Julie.

Je ne vous passe rien. Supprimez tout cela, je ne

vous permets pas même d'avoir l'air triſte. Soyez ſûr que vous me ſerez inſupportable, dès que vous paroîtrez ſérieux.

Philinte.

Ainſi du moins, ma bonne humeur vous plaît.

Julie.

Je vous ſouffre en faveur de votre enjouement, & parce que de temps à autre, vous diſſipez mon chagrin : ainſi gardez-vous bien de changer de rôle.

Philinte.

Ah! ah! de ſorte pourtant que vous pouvez me ſouffrir. Permettez que je vous baiſe la main. Vous me trouvez tolérable, dites-vous.

Julie.

Ne me ferez-vous pas grace d'un mot? prend-on toujours garde à ce qu'on dit?

Philinte.

Depuis quand êtes-vous ſi diſtraite?

Julie.

Depuis peu.

Philinte.

Sans doute, depuis que vous êtes mariée, j'en profiterai avec le temps; peu-à-peu vous ne ſaurez auſſi plus ce que vous faites, & ce ſera partie gagnée pour moi.

Julie.

Voilà mon mari.

SCENE VII.

Julie, Agénor, Philinte.

Philinte.

Tu viens fort à propos, mon cher Agénor; nous étions en diſpute, tu dois décider.

Agénor.

J'ai un mot à vous dire, Julie. *bas*, Ne s'en ira-t-il pas bientôt?

Philinte.

Ecoutez, je ſoutiens que la femme, ainſi que tous les autres êtres, n'eſt ici que pour nous autres hommes, qu'un homme ne prend ſa femme, lorſqu'il ſe marie, que pour ſon propre intérêt, & ta femme n'a pas aſſez d'expérience pour me donner raiſon.

Agénor bas à Julie.

Vous devez ſavoir que je ne peux le ſouffrir.

Philinte.

Réponds donc, Agénor.

Agénor.

Eh bien, oui, ma femme a raiſon.

Philinte.

Fi! langage de nouveau marié qui n'oſe dire ce qu'il penſe. Je ſerois honteux, ſi, comme toi, j'étois marié depuis trois mois, & ſi ma femme étoit auſſi mal inſtruite des devoirs de ſon état.

Agénor bas à Julie.

Faut-il donc que vous n'ayiez que des ſots autour de vous?

Philinte.

Je voudrois dès le lendemain de mes noces mettre ma femme ſur le bon pied, & je débuterois par lui dire au ſortir de l'Egliſe : ſouvenez-vous, Madame, que vous êtes mon premier Sujet.

Agénor bas à Julie.

C'eſt par pure malice que vous ne m'en débarraſſez pas.

Julie bas à Agénor.

Comment dois-je m'y prendre ?

Agénor bas à Julie.

Continuez à me choquer.

Philinte.

Que de jolies choſes vous avez à vous dire !

Agénor bas à Julie.

Décidez, il faut que l'un de nous deux s'en aille.

Philinte, en regardant à ſa montre.

Quelque plaiſir que j'aie à voir de jeunes mariés ſe parler à l'oreille, il faut cependant que je vous quitte.

Agénor.

Quoi ! déjà ? Oh ! je vous prie, Philinte, reſtez.

Julie.

Vous aurez ſans doute encore beaucoup de viſites à faire.

Philinte.

Je dois encore aller dans cinq ou ſix endroits, d'où les maris me voient partir plus volontiers qu'ils ne m'y voient arriver.

Agénor.

Venez nous voir quand vous voudrez, vous me ferez toujours plaiſir.

SCENE VIII.

Julie, Agénor.

Agénor.

Ainſi, parce que Philinte étoit près de vous, je n'ai pas eu l'honneur de vous voir dans ma chambre.

Julie.

Dites plutôt que Nicandre en eſt cauſe; il m'a dit avoir à vous parler, & m'a fait entendre qu'il ſeroit bien-aiſe d'être ſeul avec vous.

Agénor.

Convenez-en de bonne foi : vous craigniez que je ne rentamaſſe le diſcours de ce matin, qui vous a fait ſi vîte ſortir de mon appartement.

Julie.

Si j'en ſuis ſortie, c'eſt par rapport à yotre valet de chambre qui nous écoutoit.

Agénor.

Soit, mais à préſent perſonne ne nous écoute; je profite de l'occaſion pour vous faire ſouvenir, que les premiers mois de notre mariage ſont paſſés. Juſqu'ici j'ai gliſſé ſur bien des choſes, qu'à bon droit j'aurois pu critiquer. Je prétends que d'aujourd'hui vous meniez un tout autre train de vie.

Julie.

Quoi, Agénor, que vous ai-je fait? Que dois-je changer?

Agénor.

Tout.

Julie.

En quoi ai-je pu jusqu'ici vous déplaire?

Agénor.

En tout.

Julie.

Est-il possible? Ma soumission? Ma tendresse?

Agénor.

Ce n'est pas en me cajolant que vous vous tirerez d'affaire. Quand on aime quelqu'un, on a des attentions pour lui; & quand on a des attentions, on fait ce que veut ce quelqu'un.

Julie.

Vous conviendrez en même-temps, mon cher Agénor, que, dans ce cas, on a aussi l'attention de n'en rien exiger que de raisonnable. On ne l'accable pas à chaque instant de reproches, on ne lui demande pas tantôt une chose, tantôt une autre, & on se garde bien sur-tout, de lui faire appercevoir qu'on veut qu'il se regle en tout sur nos volontés.

Agénor.

Les faux-fuyants ne vous manquent pas, pour tâcher d'éluder vos devoirs. Vous feriez mieux d'employer votre esprit à me plaire. C'est en s'abandonnant aveuglément à la prudence de son mari, qu'une honnête femme fait voir qu'elle en a.

Julie.

Mais vous convenez souvent que je ne suis pas assez vaine pour faire parade de beaucoup d'esprit.

Agénor.

Vos badineries sont déplacées, Madame. Quand

je vous prêche la bonne morale, vous devez commencer par être plus posée. Vous avez une certaine vivacité que je ne peux souffrir.

Julie.

C'étoit cependant, me disiez-vous jadis, ce qui vous enchantoit en moi.

Agénor.

Pour qui toutes ces parures aujourd'hui?

Julie.

Pour vous, mon cher ami, pour moi, & pour le monde; car vous savez que nous sommes priés au bal.

Agénor.

Au bal! & vous y voulez aller?

Julie.

Avez-vous déjà oublié que vous l'avez promis hier en grande compagnie?

Agénor.

Je l'ai promis, parce que je vous croyois assez raisonnable pour refuser. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de feindre une indisposition.

Julie.

Ce n'est pas ma coutume d'être si subitement malade, sans savoir pourquoi.

Agénor.

Pourquoi? parce qu'il ne convient pas d'aller au bal. Ne vous rappellez-vous pas un Proverbe Latin, que je vous ai souvent cité: qu'il faut être ivre ou fol pour danser.

Julie.

Il me semble qu'il faut avoir le cerveau bien foible, pour craindre de le détraquer en dansant.

Agénor.

Quoi qu'il en soit, Madame, vous me ferez plaisir de rester chez vous. Je vous le répete, je veux dès aujourd'hui vous mettre sur un pied plus raisonnable ; & il en est temps. Si vous voulez me plaire, il faut prendre l'opposé de tout ce que vous avez fait jusqu'ici : pensez à ce que je vous dis ; une petite heure de réflexion ne gâtera rien. Adieu, j'attends votre réponse, & je prendrai mes mesures en conséquence.

SCENE IX.

Julie.

Où allez-vous, Agénor ? Il s'en va ! une petite heure de réflexion ! qu'ai-je à réfléchir ? Est-ce sur les caprices d'un mari ? Sur l'ennui qu'il inspire ? Il y a quelques mois qu'il auroit fallu y penser. Il faut que je me change, que je me change ! & cela en tout. Je voudrois voir, comme nous passerions notre temps, si j'étois aussi grognarde que lui. Mais il ne revient pas ! il me laisse seule ! il attend ma réponse ! il se réglera là-dessus. Qui sait quel rat lui passe encore par la tête ? Dois-je lui céder ? cela est si petit. A peine y a-t-il quelques mois que je suis mariée, & il faut déjà filer doux. Ma foi, j'ai beau y penser, il faut passer par où il veut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Julie, Catherine.

Julie.

Tiens, Catherine, ôte mon évantail, & dis au cocher que je ne sors pas.

Catherine.

Quoi? Madame, vous n'allez pas au bal?

Julie.

Non, je ne ſuis pas bien.

Catherine.

Pas bien! cela ſe peut, vous n'êtes du moins pas malade.

Julie.

Je ſuis de mauvaiſe humeur, Catherine, que faire pour me diſſiper?

Catherine.

Qu'ordonnez-vous?

Julie.

Je ne le ſais pas moi-même. Ne me le demande pas.

Catherine.

Quelque ouvrage pourroit-il vous amuſer?

Julie.

Soit: donne-moi quelque choſe à faire.

Catherine.

Je ne ſais pas encore quel ouvrage plaît le mieux. On vit ſi fort dans la confuſion dans ces commencements de mariage. Il n'eſt queſtion que de careſſes, comme ſi on en vouloit prendre pour le reſte de ſes jours.

Julie.

Donne-moi ce que tu voudras, tout m'eſt égal.

Catherine.

Aimeriez-vous peut-être mieux la lecture?

Julie.

Oui, pourvu que ce ſoit quelque choſe de gai.

Catherine.

Ma foi, j'ai peur que nous n'ayions point de livres; je vais en chercher un chez Monſieur.

Julie.

Non, ne me quitte pas.

Catherine.

En ce cas, il faut par force vous amuſer à lire ce qui vous reſte des vers qui ont été faits à l'honneur de votre mariage, & prendre ce dont nous n'avons pas encore fait des papillottes.

Julie.

Pour cela, non : on m'y prédit tant de folies, tant de bonheur imaginaire, dont on ſe flatte en vain.

Catherine.

Eh bien, prenez du thé !

Julie.

Je ne ſais ce que je veux : mais donne-moi du thé!

Catherine.

J'étois ſûre de mon fait. Le thé eſt aux femmes, ce que le vin eſt aux hommes : il diſſipe tous les chagrins; dans la minute vous aurez de quoi paſſer le vôtre.

Julie.

Non, reſte ici, ne me laiſſe pas à moi-même. Je ſuis trop mélancolique.

Catherine.

Oſerois-je demander à ma chere Maîtreſſe ce qui lui manque ?

Julie.

Tu n'y peux pas remédier.

Catherine.

C'eſt toujours un ſoulagement de le dire.

Julie.

Qu'on eſt malheureux d'être réduit, faute d'autres à ouvrir ſon cœur à un domeſtique! Il eſt vrai qu'il me ſera impoſſible de déguiſer mes peines, celui qui me les cauſe, me ménage ſi peu, que tout l'univers en ſera bientôt inſtruit.

Catherine.

Et celui qui vous les cauſe, s'appelle....

Julie.

Qu'ai-je beſoin de le nommer? tu ne le connois que trop.

Catherine.

Il eſt vrai que c'eſt une queſtion que j'aurois pu vous épargner. Quand on ſe plaint de quelqu'un, c'eſt la plupart du temps de ſa chere moitié.

Julie.

On vient, ma chere Catherine, de me ſignifiér qu'il falloit prendre un tout autre plan de vie. Il faut renoncer au monde pour m'enfermer avec mon mari.

Catherine.

Le compliment n'eſt rien moins que flatteur. Il faut que votre mari ait le goût gâté.

Julie.

Il me menace de ſa haine, ſi je ne change totalement.

Catherine.

De sa haine ! cela est fort ! mais que vous changiez ou non, il ne vous haïra pas moins.

Julie.

Pourquoi ?

Catherine.

Parce que certaines gens ont de l'antipathie pour tout ce qui sent le mariage.

Julie.

Malgré cela, Catherine, je ferai ce qu'il veut, ne fût-ce que pour le convaincre de ses torts.

Catherine.

Comment en convaincre un homme qui a pour principe, qu'il suffit qu'on soit femme pour avoir toujours tort ?

Julie.

Ecoute, Catherine, tu as servi d'autres femmes ; trouves-tu à redire à mes façons ? Crois-tu que je manque en quelque chose à mon devoir ? puisqu'il me rompt toujours les oreilles de devoir.

Catherine.

Je défie tout l'Univers d'y trouver à redire. Vous êtes naturellement gaie, il en devroit être enchanté !

Julie.

Et c'est ce qu'il appelle légéreté, cela passera bientôt de soi-même.

Catherine.

Et alors il vous taxera de caprice.

Julie.

Mais ne devrois-je pas l'avertir que Nicandre & Philinte m'en content ?

Catherine.

Au nom de Dieu ! n'en faites rien, fans quoi vous vous attirerez un tourment de plus. Tout ce qu'on dit à gens de cette efpece, devient un martyre pour nous-même.

Julie.

Du moins ne les verrai-je plus.

Catherine.

Ah ! le pauvre Philinte, il n'y avoit que lui, qui quelquefois favoit nous amufer.

Julie.

Je rougis d'autant plus d'être forcée de le fuir, que je lui ai obligation.

Catherine.

S'il n'y a que cela, ce n'eft que trop fouvent la raifon la plus valable d'éviter quelqu'un.

Julie.

Il faut abfolument que tu trouves un moment favorable, pour tirer de mon mari quelque chofe de l'argent qu'il s'eft engagé de me donner.

Catherine.

La commiffion eft difficile. On a aujourd'hui partagé le temps, de façon qu'il n'en refte plus pour donner de l'argent.

Julie.

C'eft à toi à voir comme tu t'y prendras. Phi-

Catherine.

Si vous voulez, Madame, qu'on vous croie, commencez par essuyer vos larmes.

Julie.

Le plaisir d'être avec vous, me fait oublier le reste de l'univers.

Agénor.

Enfin, vous tenez le langage que doit tenir une femme raisonnable.

Catherine.

Ce *doit*, ne seroit-il pas de trop ?

Agénor.

Il n'y a pas jusqu'à Catherine, qui ne se moque de vous.

Catherine.

Si j'étois homme, je ne voudrois rien devoir qu'à la bonne volonté de ma femme. Jamais elle n'entendroit prononcer le mot, *il faut.*

Agénor.

Tu as raison, une honnête femme ne doit pas se mettre dans ce cas-là. Il faut qu'elle fasse toujours plus qu'elle ne doit.

Catherine.

Plus qu'elle ne doit! Qui diable voudroit être femme?

Agénor.

Mais, que vois-je? il me semble que vous avez pleuré, par quelle raison?

Julie.

Ne le demandez pas : ce n'eſt rien.

Agénor.

Je le crois. Et je ſais que les femmes pleurent pour rien ; mais c'eſt de rien que je veux ſavoir.

Julie.

N'en parlons plus, je vous prie, cela eſt paſſé.

Agénor.

Catherine, il faut que tu me diſes d'où viennent ces pleurs.

Catherine.

Rien de plus aiſé. Vous en êtes la cauſe.

Agénor.

Moi ? Madame, votre ſilence dit qu'elle a raiſon. Je vous ſuis obligé de me faire l'honneur de gâter vos yeux pour moi. Mais dites-moi mon crime, pour que je vous en demande pardon !

Julie.

Qu'il n'en ſoit plus queſtion.

Agénor.

Je vous entends. Il vous en coûte des larmes pour quitter toutes ces bagatelles, auxquelles votre propre bon ſens, plus que moi, vous force de renoncer.

Catherine.

Comment quitter le monde ſans pleurer ? Il eſt ſi beau le monde ! (*elle pleure.*) & il ne paroît pas, Seigneur Agénor, que vous ſerez des nôtres quand nous l'abandonnerons.

Agénor.

Agénor.

Mais ne voyez-vous pas, Julie, combien je vous aime ?

Catherine.

Si on vous répondoit qu'oui, vous croiriez qu'on se moque de vous.

Agénor.

Où allez-vous, Julie ?

Julie.

Mon air triste vous choque, je veux vous le cacher.

SCENE III.

Agénor, Catherine.

Catherine.

J'aurois, avec votre permission, une petite priere à vous faire.

Agénor.

Tant mieux, Catherine. J'ai aussi à te prier de quelque chose, & nous serons d'autant plutôt d'accord.

Catherine.

Madame a besoin d'épingles, ne voudriez-vous pas me remettre les petits arrérages qui lui sont dûs à ce sujet depuis le jour de ses noces jusqu'aujourd'hui ?

Agénor.

Ma femme n'a qu'à s'adresser directement à moi, quand elle a quelques graces à demander.

Catherine.

Fi ! ne savez-vous pas qu'il est indécent, pour gens du bon ton, de se mêler d'affaires d'argent ?

Agénor.

Je ne comprends pas pourquoi ma femme en peut avoir besoin.

Catherine.

On dit que vous voulez totalement changer notre ménage, & ce changement demande de l'argent. Il nous faut faire emplette de livres, d'aiguilles à tricoter, de mille choses pour tuer le temps, & sur-tout d'une forte dose de patience.

Agénor.

Je ne lâche pas un sou, que je ne sache comment elle se conduira à l'avenir.

Catherine.

Vous devriez songer, mon cher M. Agénor, que vous vous y êtes engagé par ce même contrat, où ma Maîtresse vous a promis fidélité.

Agénor.

L'usage m'a fait perdre la sottise de le promettre, c'en seroit une plus lourde de le tenir.

Catherine.

On risque quelquefois beaucoup d'écornifleurs, quelque peu que ce soit un contrat de mariage.

Agénor.

Parlons d'autre chose. Dans ce changement de ménage, je te destine un poste; puis-je me flatter d'être un jour aussi avant dans tes bonnes graces, que ma femme y est à présent?

Catherine.

Je ne vous comprends pas. Je suis réellement très-attachée à mes Maîtres.

Agénor.

Dis à ta maîtresse : tu la flattes dans toutes ses vanités ; tu entres rarement pour quelque chose dans l'argent que tu me demandes pour des épingles, puisque tu le demandes avec tant de chaleur. Au surplus tu n'y dois rien perdre, & pour te prouver la différence qu'il y a d'être du parti de Madame ou de celui de Monsieur, tiens, voilà beaucoup plus que jamais ma femme ne peut te donner.

Catherine.

Je vous remercie pour elle : je cours lui porter.

Agénor.

Es-tu folle ? C'est pour toi, & afin que tu prennes désormais plus vivement mes intérêts.

Catherine.

Non, non ! vous badinez. Vous n'êtes déjà que trop fort par vous-même.

Agénor.

C'est pour que tu aies à l'avenir un peu l'œil sur ma femme, & que tu me rendes compte de ce qui se passe.

Catherine.

Ce seroit choquer la bienséance.

Agénor.

Oh ! tu pourrois bien une fois en ma faveur chiffonner un peu la bienséance. (*Il veut l'embrasser.*)

Catherine.

Ah ! ah ! Monsieur, que faites-vous ? Laissez-moi.

Agénor.

Comme tu cries ! ma femme est dans ce cabinet.

Catherine.

Je voudrois qu'elle fût ici. Je cours lui dire.

Agénor.

Demeure : je te l'ordonne. J'aime à te voir si sensible sur le chapitre de l'honneur ; ce n'étoit que pour t'éprouver.

Catherine.

Oui, oui ; pour m'éprouver ! je connois ces sortes d'épreuves.

Agénor.

Quoi ? Tu as déjà été éprouvée ?

Catherine.

La belle vertu qui ne l'auroit pas été !

Agénor.

Quoi qu'il en soit, je te défends d'en dire un mot à ma femme. Si je m'apperçois que tu en aies ouvert la bouche, je te mets à la porte sur le champ.

Catherine.

Vous êtes le maître.

Agénor.

Il faut que je me retire. Ma femme pourroit avoir entendu le bruit que tu as fait : crie une autre fois plus bas, m'entends-tu ? (*Il veut l'embrasser.*)

Catherine.

Oui ! ma foi, Monsieur, heureusement que je sais que ce n'est que pour m'éprouver.

Agénor.

Tâche donc de savoir un peu de ma femme ce

qu'elle pense de moi, je me doute qu'elle sera de mauvaise humeur de se voir si gênée. Je t'attends dans peu dans ma chambre, pour m'en dire des nouvelles. Je serai seul, m'entends-tu? Ne tarde pas, petite espiegle que tu es.

SCENE IV.

Catherine.

Ce qu'il y a de bon, c'est que j'ai de l'argent. Le garderai-je, & en priverai-je ma Maîtresse? Je pense trop bien pour cela. Mais lui dirai-je à quelles conditions je l'ai eu? Cela ne feroit qu'empirer les choses, & Madame ne le prendroit pas. Allons, puisque trop de franchise pourroit nous nuire, employons le mensonge.

SCENE V.

Henri, Catherine.

Henri.

Serviteur, ma belle enfant.

Catherine.

Votre servante.

Henri.

Seroit-il permis de baiser tes jolies mains?

Catherine.

Les voilà fort à votre service; vous êtes galant, M. Henri.

Henri.

Je le crois, Mademoiselle Catherine. Aussi n'en suis-je

pas à mon apprentissage. M. Nicandre & moi avons fait un cours complet de galanterie.

Catherine.

On m'a dit que plus on approfondissoit cette matiere, plus on l'oublioit.

Henri.

Tu te trompes ; tu ne saurois t'imaginer ce que vaut l'expérience.

Catherine.

Oserois-je vous demander à quel numéro votre expérience est montée jusqu'ici ?

Henri.

A 99, ma chere, & je viens te prier d'être la centieme.

Catherine.

Il est vrai que ce seroit dommage que la centaine ne fût pas complette.

Henri.

Mon Maître est venu jusqu'à deux cents, & meurt d'impatience de voir, par tes soins obligeants, ta Maîtresse, la deux cent & unieme Beauté qui possede son cœur.

Catherine.

Ma foi, l'expérience rend encore plus effronté que galant. M. Henri, parmi les 99 objets que vous avez subjugués, n'y en auroit-il pas un qui vous eût fait présent d'un vigoureux soufflet ?

Henri.

Je ne me vante jamais des faveurs qu'on me fait.

Catherine.

C'eſt une faveur qui vous étoit peut-être réſervée près de la centieme. (*Elle lui donne un ſoufflet.*)

Henri.

Oſerois-je, pour lier connoiſſançe, te faire une queſtion ?

SCENE VI.

Nicandre, Henri, Catherine.

Henri.

Que diable cherchez-vous ici, Monſieur ? Vous y venez, ma foi, très-mal à propos pour moi.

Nicandre à Henri.

J'ai changé d'idée. Tu n'es qu'un ſot, tu pourrois tout gâter. Je veux lui parler moi-même.

Henri.

Cela eſt cependant de mon reſſort.

Nicandre à Henri.

Va-t-en, laiſſe-moi ſeul avec elle.

Henri.

Voulez-vous auſſi me ſouffler la Chambriere ? C'eſt un fruit dont vous ne devez tâter qu'après moi ; (*bas à Catherine*) ne te laiſſe pas ſéduire par mon Maître, conſerve-toi pour moi.

Nicandre à Henri.

Veux-tu décamper ?

Henri.

En vérité, Monſieur, vous devriez avoir honte de partager avec un domeſtique.

SCENE VII.

Nicandre, Catherine.

Catherine.

Vous voulez peut-être, Monſieur, voir ma Maîtreſſe; mais je ne la crois pas au logis.

Nicandre.

Non, c'eſt Catherine que je cherche. Eſt-il poſſible qu'avec autant d'eſprit, tu ne voies pas ce qui m'amene ſi ſouvent ici?

Catherine.

Je puis, ſans être Sorciere, le deviner.

Nicandre.

Tu penſes peut-être que c'eſt par rapport à Julie.

Catherine.

A peu près.

Nicandre.

Tu es bien ſimple, ma pauvre Catherine, c'eſt par rapport à toi.

Catherine.

Par rapport à moi?

Nicandre.

Oui, par rapport à toi. Il faut, à la vérité, que je feigne d'aimer ta Maîtreſſe. Une jolie femme ne nous pardonne pas de paroître inſenſible à ſes charmes. Ainſi, pour mieux cacher mon jeu, il faut, ma chere enfant, que tu aies la bonté de me mettre bien avant dans les bonnes graces de Julie. Dis-moi, Catherine, n'eſt-

elle pas un peu brouillée avec son mari? ne pourroit-on pas jetter de l'huile sur le feu, pour me faire plus aisément parvenir à mon but?

Catherine.

Et le tout par rapport à moi? Monsieur, je n'y comprends rien.

Nicandre.

Je vais te l'expliquer. Je t'aime, Catherine, & ta Maîtresse aussi : cela peut très-bien s'accorder.

Catherine.

Puisque vous n'y regardez pas de si près, nous avons encore une jolie petite Cuisiniere; ne vous sentiriez-vous pas aussi un peu de tendresse pour elle?

Nicandre.

Comment est-elle faite? C'est dommage que je ne l'aie pas encore vue; mais pour reprendre le fil de notre discours, ne pourrois-tu pas faire croire à ta Maîtresse que son mari t'a fait certaines propositions? dès qu'une femme est jalouse, elle ne tarde guere à se venger. De mon côté, je mettrois martel en tête à Agénor sur le chapitre de Philinte. Le mari feroit du bruit, la femme s'impatienteroit, & Nicandre en profiteroit.

Catherine.

Avez-vous par hasard une conscience? Monsieur, je vous pardonne, en faveur de l'usage, de vouloir faire subir à mon Maître le sort qu'on destine à tous les maris; brouiller un ménage, le procédé est turc.

Nicandre.

Tu ne serois pas, mon joli petit Prédicateur, si conscienceuse, si toi & ta Maîtresse n'étiez coëffées

de Philinte. Je ne fais, à dire vrai, ce que vous en voulez faire l'une & l'autre; le meilleur, Catherine, seroit, ce me semble, de faire déguerpir ce petit efféminé.

SCENE VIII.

Philinte, Nicandre, Catherine.

Philinte.

Bon jour, Catherine, j'entends Nicandre, comme tu lui parles en ma faveur.

Nicandre.

Elle me disoit que tu ressemblois à une fille, & je lui répondois que souvent les physionomies étoient trompeuses, & que, malgré ton air de pucelle, tu n'avois pas moins d'effronterie qu'un homme qui a fait dix campagnes.

Catherine.

D'effronterie? tranchez le mot, vous savez qu'aujourd'hui, Messieurs, pour qu'un homme soit parfait, on exige qu'il soit aussi impudent qu'effronté, & je peux vous assurer qu'il ne vous manque rien pour être deux hommes accomplis.

Philinte.

Mais, Catherine, tu restes là plantée comme un piquet, au-lieu d'aller dire à ta Maîtresse que je suis ici.

Nicandre.

Tu ne fais pas vivre; il conviendroit de jaser premiérement un peu avec Catherine.

Philinte.

Je suis plus poli que tu ne crois. Je veux, sans tant de préambules, lui donner un baiser.

Nicandre.

Si cela eſt : je ſuis de la partie.

Philinte.

Oui ! tu ſeras ſpectateur.

Nicandre.

Je prétends de plus paſſer avant toi.

Catherine.

Et moi, Meſſieurs, je me ſauve. Vous pouvez me ſuivre des yeux.

SCENE IX.

Nicandre, Philinte.

Nicandre.

Si j'ai un conſeil à te donner, mon pauvre Philinte, c'eſt de t'en aller.

Philinte.

Pourquoi ? veux-tu encore m'y forcer l'épée à la main ?

Nicandre.

Cela n'eſt pas néceſſaire, mais crois-moi, je te plains.

Philinte.

Je veux moins être plaint de toi, que de tout autre.

Nicandre.

Je te plains, te dis-je. On te donnera ton congé.

Philinte.

Ici ?

Nicandre.

Oui, ici; c'eſt moi-même qui l'ai expédié, & Agénor l'a ſcellé.

Philinte.

Heureuſement que Julie ne l'a pas encore ſouſſigné. Ainſi ce n'eſt pas une affaire tout-à-fait décidée.

Nicandre.

Très-décidée, je te le jure. Catherine va dans le moment te l'apporter en bonne forme. Je te conſeille, pour ton honneur, de prendre ton parti en grand Capitaine. Retire-toi de bonne grace, avant qu'on t'y force.

Philinte.

J'attendrai tranquillement.

Nicandre.

Tu veux donc abſolument rendre mon triomphe complet, tu veux eſſuyer le déſagrement de me voir entrer, tandis qu'on te refuſera la porte.

Philinte.

Je veux tout voir. Voici Catherine.

Nicandre.

Eh bien, mon pauvre Philinte, tu vas l'entendre; Je vais tout droit vers la porte de l'appartement.

SCENE X.

Catherine, Nicandre, Philinte.

Catherine.

Meſſieurs, ma Maîtreſſe vous fait dire qu'elle n'eſt pas à la maiſon.

Nicandre.

Elle nous le fait dire? à tous deux? même à moi?

Catherine.

Vous pouvez en être sûrs l'un & l'autre, il n'y a qu'un moment qu'elle me l'a dit elle-même.

Philinte.

Quelle conduite! j'ai dû la mener au bal.

Catherine.

Elle n'y va pas, elle passera quelques mois à la campagne.

Nicandre.

A la campagne dans cette saison?

Catherine.

Du moins ce sera pour vous, comme si elle y étoit.

Philinte.

J'en conviens, Nicandre, j'ai mon congé; mais on te donne aussi le tien : cela me réjouit.

Nicandre.

Je me mets au-dessus de cela; (*bas à Catherine*) je comprends que c'est par rapport à Philinte, que Madame ne veut pas me recevoir. Je vais tâcher de m'en débarrasser, puis je reviens sur le champ.

Catherine.

Ma foi, Monsieur, ce sera à pure perte, ne vous en donnez pas la peine.

Philinte.

Je n'aime pas qu'on me donne mon congé; je le prends alors plutôt moi-même, (*bas à Catherine*)

tâche de t'en défaire. Je vais t'attendre dans la chambre. Je suis inquiet pour Julie. (*haut.*) Adieu, Catherine.

Nicandre.

Adieu, Catherine ! Je me ferai dans peu présenter à ta Maîtresse, non par toi, mais par son mari : alors elle sera sûrement au logis.

Catherine.

Bon, bon, Messieurs ! Notre parti est pris, prenez le vôtre. Bon voyage.

SCENE XI.

Catherine.

Toutes ces maudites intrigues ne m'ont presque point laissé de temps : *primò*, mon Maître, puis Henri, puis Nicandre, voilà bien des Amants ; cela est de mauvais augure. Une jeune personne qui a tant d'adorateurs, court risque de porter, tous les temps de sa vie, le triste nom de fille ; mais dépêchons. Ma Maîtresse a besoin d'argent : mon Maître veut que je lui dise ce qui se passe, & il me faut encore forger bien des choses.

SCENE XII.

Julie, Catherine.

Julie.

Ils sont enfin partis.

Catherine.

Oui, & cela dans la derniere surprise.

Julie.

Fais en sorte que je ne les revoie plus ; Nican-

dre, parce que je le haïs, & Philinte, parce qu'il déplaît à mon mari. J'ai peur de l'avoir traité tantôt un peu trop brusquement.

Catherine.

Brusquement? Sur mon honneur, je ne m'en suis pas apperçue. Soyez tranquille, votre mari ne vous envoie, à la vérité, pas l'argent que vous demandiez; mais voici un présent de sa part.

Julie.

Un présent?

Catherine.

Oui; mais il ne veut absolument point de remerciement.

Julie.

Qu'on dise ce qu'on voudra: Agénor a pourtant le cœur meilleur qu'il ne semble, où est-il? Je veux tâcher d'achever de l'adoucir.

Catherine.

Pour Dieu! gardez-vous bien de parler du présent. Je suis perdue, si vous en ouvrez la bouche.

Julie.

Pourquoi?

Catherine.

Pourquoi? Vous connoissez les caprices & la vanité de bien des gens. Ils s'imaginent qu'on ne parle jamais plus de leur générosité, que lorsqu'ils font semblant de n'en rien savoir. Votre mari ne veut pour rien au monde qu'on lui en parle.

Julie.

Cela est singulier.

Catherine.

Il faut bien que cela soit singulier, puisque cela vient de lui.

Julie.

Pourvu que tu ne me fasses pas commettre une faute.

Catherine.

Suivez mes avis, & vous n'en ferez jamais.

Julie.

Garde cet argent, Catherine, & paie Philinte; voici un grand souci de moins. Je vais trouver mon mari, & sans parler de remerciements, lui montrer du moins l'air le plus content que je puis; qui sait s'il ne révoquera pas l'arrêt de ma prison? Qui sait s'il ne se repentira pas des loix ridicules qu'il m'impose? Lorsqu'il verra jusqu'à quel point la moindre petite marque de bonté de sa part peut me toucher, & que, malgré tout le chagrin qu'il me cause, ma tendresse pour lui est toujours la même.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

Agénor, Julie.

Agénor.

On ne peut donc pas savoir d'où vient tout d'un coup cet excès de contentement?

Julie.

Pourquoi le chercher ailleurs qu'en vous-même?

Agénor.

Agénor.

Ne croyez pas vous ſauver par cette réponſe. Il n'y a qu'un moment que vous étiez triſte & abattue. On auroit dit que vous alliez mourir, & vous voilà à préſent vive & de bonne humeur.

Julie.

Bon : n'entendez-vous pas cela? Vous connoiſſez les femmes : tantôt elles pleurent, tantôt elles rient. Leurs larmes ſe ſechent auſſi vîte qu'elles viennent. Tout ce qu'elles font, eſt caprice, & elles ſont auſſi indéfiniſſables que le temps. Voilà pourquoi vous me voyez de meilleure humeur qu'auparavant.

Agénor.

Oui, oui! la remarque ſeroit juſte, ſi elle ne venoit pas de vous.

Julie.

C'eſt dommage que vous ne la trouviez pas telle, parce que je l'ai faite.

Agénor.

Vous n'en conviendriez pas, ſi cela étoit vrai.

Julie.

Suffit-il que je diſe une choſe, pour que vous ne la croyiez pas.

Agénor.

Il ſuffit que je veux ſavoir ce qui vous rend ſi gaie; je n'oſe croire que ce ſoit quelque choſe qui doive être un myſtere pour votre mari.

Julie.

Vous voulez éprouver, ſi je ſaurai me taire dans un cas où vous ne voulez pas que je parle.

Agénor.

Moi? je voudrois voir que vous me cachassiez quelque chose. Un mari doit tout savoir, j'ai droit de tout savoir, & j'ai de fortes raisons pour vouloir en être instruit : une femme qui caresse trop son mari, ou vient de le tromper, ou veut le tromper.

Julie.

On le dit de son ennemi : je ne m'imagine pas que vous comptiez votre femme de ce nombre.

Agénor.

Vous ne m'échapperez pas cette fois avec toutes vos subtilités, plus vous différez, plus votre gaieté m'est suspecte, je vous le demande, en honneur, d'où vient cette gaieté?

Julie.

Vous le savez trop bien pour me le demander, elle vient de votre bonté.

Agénor.

De ma bonté! quelle bonté?

Julie.

De celle dont vous me défendez de vous remercier.

Agénor.

Quelle énigme est-ce là?

Julie.

Dans le même moment que j'avois lieu de croire par vos façons, que vous vous plaisiez à me tourmenter, vous m'avez fait connoître que vous m'aimiez encore, voilà ce qui m'a consolée, & cela me donne même lieu d'espérer qu'un jour....

Agénor.

Voilà ce qui s'appelle parler comme il convient. Mais vous y mettez trop d'eſprit pour que je croie que c'eſt votre ſérieux.

Julie.

Si je prends vos bontés au ſérieux, pourquoi n'en faites-vous pas de même, lorſque je vous parle avec bon ſens?

Agénor.

Que je meure, ſi je ſais de quelles bontés vous voulez parler.

Julie.

Vous badinez. Vous l'aurez déjà oublié, mais puiſqu'abſolument vous le voulez, je vais vous rappeller de quoi il eſt queſtion; il s'agit du préſent que vous m'avez envoyé.

Agénor.

Un préſent! & par qui?

Julie.

Par ma Femme de chambre.

Agénor.

Que dites-vous? Eſt-il poſſible? Et la traîtreſſe vous a porté un préſent de ma part?

Julie.

Oui, pourquoi ſi fort vous irriter contre elle? Elle m'a priée de ne vous en faire aucun remerciement, m'ajoutant que vous ne vouliez pas qu'il en fût queſtion. Mais vous m'avez tant tourmentée, que je n'ai pu y tenir.

Agénor.

Quelle hardieſſe !

Julie.

Treve de déguiſement, mon cher cœur, je vous en remercie.

Agénor.

Remerciez-en celui qui vous l'envoie. Vous m'étonnez, Julie. Ne voyez-vous pas que ce préſent cache quelque myſtere ? Vous avez l'eſprit ſi perçant, vous vous douteriez de quoi il s'agit. Mais c'eſt à deſſein que vous feignez de n'y rien comprendre.

Julie.

Que voulez-vous que j'y comprenne ?

Agénor.

Ne l'ai-je pas dit ? On ne voit jamais moins que lorſqu'on ne veut rien voir. Ne remarquez-vous pas que Catherine vous a, ſous main, voulu faire accepter un préſent d'un de vos adorateurs, dont, graces à vos ſoins, Madame, vous ne manquez pas.

Julie.

Que dites-vous ? on me tromperoit ? C'eſt un fait qu'il faut éclaircir.

Agénor.

Demeurez ici, Julie : n'en touchez rien à Catherine.

Julie.

Quoi ? je ſouffrirois....

Agénor.

Je vous l'ordonne. Ne lui faites rien remarquer. J'ai mes raiſons.

Julie.

Voici Nicandre. Je vous quitte, mon cher.

Agénor.

Je vous le répete, pas le mot à Catherine, ſans quoi je croirai que vous vous entendez enſemble.

SCENE II.

Nicandre, Agénor.

Nicandre.

Eh bien, Agénor! je me réjouis de voir que votre nouvel arrangement vous réuſſiſſe à ſouhait, vous ferez de votre femme tout ce que vous voudrez: vous la gouvernerez d'un clin d'œil; vous voilà débarraſſé de Philinte & de tous les gens de ſon eſpece. Julie va au-delà de vos deſirs. Je voulois tantôt lui faire ma cour, elle m'a fait dire qu'elle n'étoit pas au logis.

Agénor.

Elle a refuſé votre viſite! je parie que c'eſt parce que vous êtes mon meilleur ami. Je vais de ce pas lui en laver la tête.

Nicandre.

Non, laiſſez-la s'accoutumer à ne voir abſolument perſonne. Vous en ſerez d'autant plus tranquille. Suppoſé même qu'elle l'eût fait par antipathie pour moi, elle n'a ſûrement pas lieu de m'aimer.

Agénor.

Comment? & qui pourroit vous haïr?

Nicandre.

Preſque toutes les femmes. S'il y en a qui par ha-

fard femblent me fouffrir, c'eft purement par crainte; & parce qu'elles favent que je connois toutes leurs foibleffes. Elles me careffent comme quelqu'un qui eft au fait de leurs fecrets les plus importants. Je vous l'ai dit cent fois, mon cher Agénor, je connois affez les femmes pour les haïr de bon cœur.

Agénor.

Que vous êtes heureux! comment y avez-vous pu parvenir?

Nicandre.

Je ne les fréquente que pour étudier leurs foibleffes, & les faire remarquer aux autres.

Agénor.

Il eft malheureux qu'on connoiffe leurs foibleffes, & qu'on ne les en aime pas moins.

Nicandre.

Je fuis ennemi juré de toutes les politeffes & de toutes les flatteries que notre fexe croit leur devoir. On les gâte par-là; elles s'imaginent n'avoir point de défauts, parce qu'on croiroit manquer à la civilité de leur en faire appercevoir quelqu'un. Quant à moi, dès que je fuis feul avec elles, je leurs dis, fans fard, tout ce que je penfe d'elles. J'aggrave fouvent leurs fautes, pour qu'elles en aient horreur, & fe corrigent d'autant plutôt.

Agénor.

Viens, que je t'embraffe, & te remercie au nom de tous les maris.

Nicandre.

Tu as tort, j'y trouve mon propre plaifir. Je haïs les femmes; mais je les haïs comme les gens raifonnables haïffent les fous. Je voudrois volontiers les rendre fages.

Agénor.

Il n'eſt point de mari qui ne dût te porter à belles mains près de ſa femme, & te laiſſer tout le jour ſeul avec elle.

Nicandre.

Ta femme, par exemple....

Agénor.

Que lui dis-tu, je te prie?

Nicandre.

Je me garderai bien de te faire remarquer tous ſes défauts. Tu l'en aimerois peut-être moins.

Agénor.

Je ne les connois que trop, je te jure, & il n'y a pas de jour que je ne lui en cherche de nouveaux.

Nicandre.

Madame, lui dis-je; par exemple, Philinte veut vous faire accroire que vous avez de l'eſprit, n'en croyez rien, pure flatterie, d'ailleurs ce n'eſt pas de ce côté que le pauvre homme brille.

Agénor.

Quoi? tu oſes lui tenir de pareils propos?

Nicandre.

Ne t'en-a-t-elle pas encore porté ſes plaintes?

Agénor.

Elle n'a garde.

Nicandre.

Vous avez, ajouté-je, quelque choſe qui reſſemble à de l'eſprit, quelque choſe qui fait que vous ne fai-

fiſſez que le ſuperficiel, & jugez, par conſéquent, toujours mal, parce que vous ne pouvez approfondir; une preuve infaillible de votre peu d'eſprit, eſt que vos idées ne ſe rencontrent preſque jamais avec celles de votre mari.

Agénor.

Oh! dis-lui bien cela, répete-le-lui ſouvent.

Nicandre.

Je le lui ai répété cent fois.

Agénor.

Tu ne ſaurois trop le faire, répete-le-lui tous les jours, je vais l'appeller, & lui défendre de t'éviter.

Nicandre.

Tu ſais que je pardonne aux femmes de m'éviter. Laiſſez-les me fuir. Je les fuis à mon tour.

Agénor.

Vois-la par complaiſance pour moi.

Nicandre.

Je ne ferai que me rendre importun.

Agénor.

Ne ſois pas inflexible, il faut que tu lui parles. Je lui ordonnerai expreſſément de te voir en tout temps, je veux que ſon appartement te ſoit toujours ouvert. Attends un peu, je te prie; dans un moment elle ſera ici.

Nicandre à part.

Ma foi, les plus fins ne ſont que des ſots, quand on les prend par leur foible.

SCENE III.

Nicandre, Henri.

Henri.

Monfieur, ce Marchand à qui vous donnâtes derniérement une Lettre de change, vous cherche.

Nicandre.

Par quelle raifon?

Henri.

Parce que la Lettre eft revenue avec protêt, votre Correfpondant a répondu qu'il n'avoit plus de fonds à vous.

Nicandre.

Voyons, que je calcule : 500, puis 300, font 800, puis 180... mon Correfpondant a raifon; c'eft un honnête homme, j'ai tout mangé.

Henri.

Quoi! tout votre bien?

Nicandre.

Eh bien! balourd que tu es, de quoi t'effraies-tu? j'ai bien fu qu'il ne dureroit pas éternellement, je l'ai mangé en galant homme.

Henri.

Revenons au Marchand.

Nicandre.

Qu'il attende que je gagne quelque chofe au jeu, ou qu'il m'arrive quelque autre bonne fortune.

Henri.

Je doute qu'il attende.

Nicandre.

Je ſais bien le moyen de le faire attendre, malgré lui. Je lui donnerai une nouvelle Lettre de change ſur un autre de mes Correſpondants.

Henri.

Qui ne ſera pas plus acceptée que la premiere.

Nicandre.

Cela ſe pourroit.

Henri.

Mais, Monſieur, juſqu'ici vous n'avez trompé perſonne.

Nicandre.

C'eſt ce que je ne prétends auſſi pas faire. Ne peut-il pas attendre que je lui paie la Lettre de change & les fraix tout enſemble ?

Henri.

Eſt-ce là votre réponſe ? je vais la lui porter.

Nicandre.

Dis-lui que dans l'inſtant j'irai le trouver; à propos, tu t'en vas ſans me rendre compte.

Henri.

De quoi ?

Nicandre.

De quoi ? l'as-tu oublié ?

Henri.

De cette jolie petite griſette que vous vîtes hier ?

Nicandre.

Justement, veut-elle souper chez moi, ce soir?

Henri.

Cela seroit aisé à ranger, mais il y un diable d'obstacle, qui vient à présent fort mal-à-propos.

Nicandre.

Quel obstacle?

Henri.

A quoi bon le dire, il n'y a pas de remede. Si ce maudit Correspondant avoit encore des fonds à nous.

Nicandre.

De combien s'agit-il?

Henri.

Ah! il faut être Juif pour cela; quinze ducats pour une si petite fille!

Nicandre.

Rien que cela? tiens les voilà.

Henri.

Encore cinq ducats pour la bonne Maman, qui d'abord jettoit feu & flamme, & étoit comme un dragon.

Nicandre.

Voilà les cinq ducats, & cinq de plus, pour nous faire faire la meilleure chere que tu pourras ce soir.

Henri.

Mais, Monsieur, vous pourriez de cet argent acquitter une partie de la Lettre de change.

Nicandre.

Va-t-en, obéis, & ne me replique pas, il faut bien que ces vingt-cinq ducats prennent le chemin des autres.

SCENE IV.

Julie, Nicandre.

Nicandre.

Vous voyez, Madame, comme l'amour eſt ingénieux. Vous m'évitiez, & je fais, par le canal de votre mari, me procurer un bonheur d'où dépend ma vie.

Julie.

Il n'y a que vous qui trouverez de l'eſprit à ſavoir aigrir un mari contre ſa femme.

Nicandre.

Qu'entendez-vous par-là ?

Julie.

J'ai ſouffert juſqu'ici avec trop de bonté les propos offenſants que vous avez tenus ſur mon chapitre. Je n'ai pas, comme je l'aurois pu, fait voir à mon mari de quelle nature étoit votre amitié pour lui, & les bons ſervices que vous cherchiez à lui rendre près de moi, & pour m'en récompenſer, vous l'engagez à m'interdire toute Société. Vous lui mettez en tête de me faire prendre un tout autre train de vie, & pour brocher ſur le tout, vous m'attirez le gracieux reproche que je ne ſaurois ſouffrir ſes amis, & que je ne me plais qu'avec des fols & des flatteurs.

Nicandre.

N'a-t-il pas ajouté auſſi que vous évitiez les gens, qui de temps en temps vous diſoient vos vérités ?

Julie.

Quand avez-vous pu remarquer que la vérité me déplaisoit ?

Nicandre.

Quand vous m'avez défendu de vous parler de mon amour.

Julie.

Tous les discours que vous m'avez tenus, n'ont-ils pas toujours été encore plus choquants pour mon mari que pour moi ?

Nicandre.

Au-lieu de vous fâcher, Madame, rions plutôt de mon invention.... *Il rit*.... Examinez bien la chose. Vous me refusez la porte, je mene votre benêt de mari au point de vous ordonner de me voir tête-à-tête, tandis qu'il vous cache à tout l'univers, n'y a-t-il pas de quoi rire ?

Julie.

Si fort, que je suis sûre que mon mari en rira lui-même, lorsque je le lui conterai.

Nicandre.

Si vous saviez toutes les choses désagréables qu'il m'a donné commission de vous dire ; mais, puisqu'il est une fois décidé que vous devez entendre quelque chose de désagréable de ma part, je vais vous entretenir de ma passion.

Julie.

Et moi, je vous dis très-sérieusement que je ne vous écouterai pas : je me flatte que l'aveuglement de mon mari cessera, lorsque je lui aurai ouvert les yeux sur votre chapitre ; j'espere qu'alors sa confiance diminuera, & que vous ne le tromperez plus si impudemment.

Nicandre.

Peines inutiles! il ne vous croira pas. Demeurez ici. Avez-vous oublié qu'il vous a ordonné de m'écouter? Ignorez-vous que je peux vous voir à toute heure, entrer dans votre appartement, quand bon me semble. Si mon amour vous déplaît, je saurai vous punir, & plus mes visites vous seront à charge, plus je vous en ferai : je vous suivrai par-tout; mais si vous voulez un peu vous radoucir, je n'abuserai pas de mes droits.

Julie.

De quoi n'abuserez-vous pas, si vous abusez si fort de l'amitié de mon mari?

Nicandre.

Je n'en ferai usage que pour vous être utile, je ne feins d'être son ami que pour être plus sûrement le vôtre. Dites, qu'ordonnez-vous que j'en obtienne pour vous? Rien ne me sera impossible, fût-ce la chose la plus extravagante.

Julie.

Je ne forme jamais de pareilles prétentions : d'ailleurs, je ne veux vous rien devoir; mais si vous voulez encore me témoigner une ombre de respect, engagez mon mari à me rendre justice. Au-lieu de l'en empêcher, représentez-lui le ridicule du plan de vie qu'il veut me prescrire; dites-lui qu'une femme n'est ni une esclave, ni une prisonniere, enfin apprenez-lui à mieux récompenser l'amour le plus tendre.

Nicandre.

Tout peut venir avec le temps, Madame; j'irai plus loin, je vous dirai comme il faut vous y prendre pour en faire ce que vous voudrez, pour en être adorée, en un mot pour vous rendre la maîtresse absolue.

Julie.

Et le moyen d'y réuſſir, ſi juſqu'ici toute ma tendreſſe n'a ſervi à rien?

Nicandre.

Trompez votre mari.

Julie.

Moi, le tromper!

Nicandre.

Oui, Madame, c'eſt le ſeul moyen d'en faire ce que vous voudrez.

Julie.

Eſt-il poſſible? & vous....

Nicandre.

Oui, moi-même, moi-même, je vous parle en ami, un mari eſt un animal qui veut qu'on le trompe. La vraie tendreſſe d'une femme eſt à ſes yeux trop froide & trop peu animée; il s'imagine mériter quelque choſe de plus vif, il faut rencontrer la vraiſemblance pour qu'il ſe croie ſuffiſamment aimé. Une femme qui n'a pas ſes petites vues, ne ſe donne pas toutes ces peines. Elle penſe que ſon cœur doit ſuffire à ſon mari, mais une femme d'eſprit n'a qu'à feindre une violente paſſion pour ſon époux, & paroître fort empreſſée près de lui; elle peut du reſte faire ce qui lui plaît, il verra tout ſans rien voir. Ainſi, Madame, croyez-moi, feignez la tendreſſe la plus vive pour Agénor, nous en ferons des gorges chaudes entre nous. Vous n'êtes pas la premiere à qui j'aie donné ce conſeil, & vous ne ferez pas non plus la premiere qui s'en ſoit bien trouvée.

Julie.

Gardez vos conſeils pour d'autres qui ſauront mieux les ſuivre, & faites-moi l'honneur de vous retirer.

Nicandre.

Non, belle Julie; je ne vous quitte pas, que vous ne me permettiez de vous parler une autre fois de ma passion, plutôt mourir à vos pieds. (*Il se jette à ses genoux.*)

Julie.

Je chargerai mon mari de votre oraison funebre. Vîte, levez-vous.

Nicandre.

Vous vous fâchez, Madame.

Julie.

Parce que vous êtes insupportable, (*elle sonne*) Catherine.

Nicandre.

Sonnez, sonnez; dans l'état de désespoir où je suis, peu m'importe si tout l'univers me voit à vos pieds. Je vous jure que je ne me leve pas.

Julie.

(*Sonne encore une fois.*) Catherine.

Nicandre.

Paix, j'entends quelqu'un, il faut me lever, c'est une terrible femme. (*En s'en allant.*) Allons trouver mon Banquier, le drôle pourroit me jouer un tour qui dérangeroit toutes mes petites intrigues.

SCENE V.

Julie.

Non, je ne peux plus me taire. Nicandre anime mon

mon mari contre moi, & loin de l'en punir, je l'aiderois à déguiser ses vues, il est temps d'ouvrir les yeux à Agénor. Il me croira; car je ne lui ai jamais donné lieu de soupçonner ma bonne foi. Mais écoutons, je l'entends qui parle avec chaleur, n'est-ce pas Catherine qui est avec lui? je crois qu'elle se sauve ici. J'ai envie de leur faire place, & de les écouter.

SCENE VI.

Caherine, Agénor.

Catherine.

Vous me forcerez de tout découvrir à Madame.

Agénor.

Ingrate, traîtresse! ne lui as-tu pas déjà assez dit?

Catherine.

Jusqu'ici je ne lui ai pas dit le mot; je lui ai remis l'argent que vous m'aviez donné, parce que je suis plus humaine que vous, & que j'étois fâchée de voir votre avarice vis-à-vis de votre femme, tandis que rien ne vous coûte avec les autres. Mais je lui ai fait accroire que c'étoit un présent de votre part, dont vous ne vouliez pas qu'elle vous remerciât.

Agénor.

Eh, Madame le croit?

Catherine.

Comment ne le croiroit-elle pas? Elle est accoutumée de tout croire, sans y réfléchir davantage, dès qu'on parle de son mari.

Agénor en riant.

Je ne me serois jamais imaginé que cette espiegle

auroit rendu ma femme ſi ſimple & ſi complaiſante: Mais, ma foi, Madame, cela n'eſt que juſte! Avant nos noces vous me gouverniez comme un ſot; mon tour eſt venu, & j'eſpere que mon regne durera un peu plus que le vôtre.

Catherine.

Ayez honte de vous moquer d'une femme comme la vôtre.

Agénor.

Catherine, puiſque tu ne m'as pas trahi, je vois que tu es une bonne pâte de fille. Je te pardonne en faveur de l'invention. Viens! que je t'embraſſe.

Catherine.

Non, Monſieur, vous me faites trop d'honneur.

Agénor.

Ceſſe d'aimer ſottement ma femme comme tu fais. Je ne ſais pourquoi tu la plains, que lui manque-t-il, que lui fais-je? Ce qui la chagrine, c'eſt que je prétends qu'elle vive à ma fantaiſie & non à la ſienne. Il faut abſolument que tu te défaſſes de cette tendreſſe déplacée que tu as pour ma femme, & qu'en revanche tu prennes de l'amour pour moi.

Catherine.

Ah, Monſieur! j'ai le défaut d'aimer conſtamment.

Agénor.

C'eſt un aimable défaut. Aime-moi ſeulement : & ce défaut me paroîtra un grand mérite. Il me faut abſolument près de ma femme une perſonne qui ait l'œil ſur elle, qui me rende compte de tout ce qu'elle dit & de ce qu'elle fait. Une femme ſe déguiſe toujours vis-à-vis de ſon mari : elle s'en défie, & ne lui fait

jamais voir ce qu'elle pense. Il faut le deviner. Tu dois veiller la mienne de près : elle est jeune, elle pourroit aisément donner à gauche. Je veux être informé de ses moindres actions, de ses discours, & de ses plus secretes pensées ; c'est là, Catherine, un poste de conséquence, & je te le destine. Mais pour que j'aie une entiere confiance en toi, il faut que je sois assuré que tu m'aimes.

Catherine.

J'ai su plaire à ma Maîtresse, elle m'aime, & dans ce monde corrompu, il est impossible d'être également bien avec Monsieur & Madame.

Agénor.

Pense-y bien, Catherine. Je t'ai trop ouvert mon cœur. Tu vois qu'il n'y a pas de milieu, ou il faut me donner des preuves convaincantes que tu m'aimes, ou quitter ma femme, à qui tu es si attachée. Je ne te laisse que ce moment pour opter. Veux-tu m'aimer ou non?

Catherine.

Pardon, si je vous dis que j'ai mille fortes raisons de m'en dispenser.

Agénor.

Tu ne m'aimes donc pas?

Catherine.

Non, en vérité.

Agénor.

Y as-tu bien pensé?

Catherine.

Autant qu'une personne de mon sexe peut penser.

Agénor.

Adieu! dis à ma femme que je veux lui parler.

SCENE VII.

Catherine, Julie.

Catherine.

Qu'avez-vous, Madame?

Julie.

Rien, Catherine.

Catherine.

Vous avez l'air si consterné!

Julie.

Pourquoi aurois-je l'air consterné? rien ne peut plus me surprendre.

Catherine.

Je parie que vous avez écouté ce que Monsieur vient de me dire.

Julie.

Non, mais si on vouloit te forcer à me quitter, le ferois-tu, ma chere Catherine?

Catherine.

Oh! à présent je vois bien que vous n'avez rien écouté.

SCENE VIII.

Philinte, Julie, Catherine.

Philinte.

N'allez pas vous imaginer, Madame, que je viens

pour vous voir. C'eſt Nicandre, c'eſt mon rival que je cherche.

Julie.

Je vous prie, Philinte, ne venez plus troubler mon repos. Il ne m'eſt plus permis de vous voir.

Philinte.

Puiſque je ſuis ici, profitez-en du moins pour me donner mon congé en forme. N'eſt-il pas cruel, de me l'envoyer par une Fille de chambre? Si du moins vous aviez eu la politeſſe de me dire vous-même; Monſieur, je ne peux abſolument pas vous ſouffrir, allez à tous les diables, ou quelque choſe d'équivalent, ç'auroit du moins été une eſpece de conſolation pour moi. J'aurois eu le plaiſir de voir encore une fois vos beaux yeux. J'aurois baiſé votre belle main.... (*Il lui baiſe la main.*)

Julie.

Ciel! quel moment prenez-vous pour venir me troubler?

Philinte.

Le moment que vous devriez être au bal.

Catherine.

Ma foi, Monſieur, vous faites comme un Médecin qui badineroit avec ſes malades, lorſqu'ils luttent contre la mort.

Philinte.

Comme un Médecin? quelle eſt ſa maladie? votre pouls!

Catherine.

Ce n'eſt pas le pouls, c'eſt le cœur qui eſt malade.

Philinte.

Que manque-t-il à ſon cœur ?

Catherine.

Une babiole : elle a entendu des propos que me tenoit ſon mari, propos qui ſentoient aſſez un mari qui veut devenir infidele.

Philinte.

Vous fâcher pour pareilles minuties ? Madame, paſſe, ſi c'étoit pour un amant ; mais pour un mari ! un mari ! je ne vous comprends pas, pure bagatelle, peut-il y avoir de l'infidélité où il n'y a point d'amour ?

Julie.

Ah ! Philinte, vous ne dites que trop vrai.

Philinte.

Pure badinerie, vous dis-je, que l'infidélité d'un mari, & on ne doit jamais ſe fâcher d'une badinerie, il n'y a qu'à prendre ſa revanche, prenez la vôtre, & mettez-moi de la partie.

Julie.

Méchant que vous êtes ! vous me faites preſque rire d'une choſe qui touche de ſi près.

Philinte.

Rien qu'une infidélité ; je ne comprends pas comment une honnête femme peut y faire attention, cela a l'air ſi intéreſſé.

Julie.

Son infidélité eſt ce qui me touche le moins, mais tourner ma tendreſſe pour lui en ridicule, paroître ſe défier de moi, ſe moquer de ce qu'il m'a ren-

due si souple & si docile, avouer lui-même qu'il se fait exprès un plaisir de me tourmenter, vouloir me mettre sous la tutelle d'une suivante ; n'est-ce pas là de quoi craindre & s'affliger ?

Philinte.

Vous n'ignorez pas, à ce que je crois, Madame ; combien je prends part à tout ce qui vous regarde, cela est triste, j'en conviens, mais cela n'est pas aussi terrible que cela le paroît.

Julie.

Il veut, afin de m'en faire un crime, savoir tout ce que je fais, tout ce que je dis, & tout ce que je pense, que répondrez-vous à cela ?

Philinte.

Est-ce l'amant ou l'ami qui doit s'expliquer ?

Julie.

Au nom de Dieu ! plus d'amant, je l'ai congédié ; que l'ami parle.

Philinte.

Vous plaisantez. Vous commencez à vous tranquilliser, je m'y connois.

Julie.

Eh bien ! que dit l'ami ?

Philinte.

Il vous dit qu'il y a des gens qui affectent d'être plus méchants qu'ils ne sont, comme il y en a qui se parent de mille bonnes qualités, qu'ils n'ont pas. Ils veulent qu'on les croie capables de faire du mal de propos délibéré, ils tourmentent les autres, quoique cela leur fasse peine, simplement pour l'honneur de

passer pour méchants. Ainsi, Madame, quoique vous ayiez entendu de vos propres oreilles, que votre mari cherche à vous choquer, n'en croyez rien, ce sont des airs qu'il se donne, que cela ne vous abatte pas. Je voudrois bien voir qui pourroit se faire un plaisir de chagriner une personne comme vous?

Julie.

Croyez-vous, Philinte, que cela soit impossible?

Philinte.

Ce n'est pas là mon vrai sentiment.

Julie.

Pourquoi donc tenir ce langage?

Philinte.

C'est le langage d'un ami. Mon idée, Madame, est qu'il faut vous venger; l'honneur de votre sexe l'exige; il faut qu'il y ait du moins de l'égalité entre le mari & la femme, supposé que la derniere ne puisse l'emporter. Votre mari vous a offensée, offensez-le à votre tour.

Julie.

Cessez de pareils propos, ils me déplaisent.

Philinte.

Quoi? vous êtes femme, & vous ne voulez pas entendre parler de vengeance?

Julie.

Pensez-vous assez mal de moi, pour m'en soupçonner capable?

Philinte.

Permettez-moi du moins qu'en ce cas vous ne vous adresserez qu'à moi pour vous seconder.

Catherine.

Le brave fecondant!

Julie.

Je n'en ai pas befoin.

Philinte.

Ne faites donc point de difficulté de me le promettre.

Julie.

A quoi cela vous fervira-t-il? retirez-vous. Savez-vous que je ne dois plus vous voir?

Philinte.

Plus me voir! & Nicandre vous verra?

Julie.

Hélas! malheureufement.

Philinte.

Je vous verrai donc auffi?

Julie.

Agénor le protege.

Philinte.

Soit! prenez-moi fous votre protection.

Julie.

Cela ne dépend pas de moi. Adieu.

Philinte.

Portez-vous bien : à revoir.

Julie.

Non ; adieu pour toujours. Je vais trouver mon mari ; il veut me parler. Ciel, que lui dirai-je!

SCENE IX.

Catherine, Philinte.

Catherine.

Avec votre permiſſion, Monſieur Hilaire, vous jouez ici un rôle ſingulier, ce que je ne comprends pas, c'eſt qu'on vous ſouffre encore ici avec votre paſſion comique.

Philinte.

C'eſt juſtement le comique qui nourrit l'amour, & ſoit dit entre nous, bien des hommes ne ſont ſouſferts des femmes que parce qu'ils ſont plaiſants. Cette femme, par exemple, ſe choqueroit d'une déclaration ſérieuſe, qui prend l'amour pour un badinage, lorſqu'on ne le lui préſente que ſous cette face. Mais ne ſais-tu pas, Catherine, où eſt mon mari?

Catherine.

Je l'ignore. Tout ce que je ſais, c'eſt que je décamperai bientôt d'ici, & qu'il ſera maître du champ de bataille, ſi nous ne prenons vîte nos meſures.

Philinte.

Nous en parlerons tantôt. Je n'ai pas de temps à perdre : il y a un Banquier qui guette Nicandre pour le faire arrêter par rapport à une Lettre de change.

Catherine.

Cela étant, tâchez de le tirer d'affaire. Il faudra voir à m'en tirer ſeule, à moins que le Ciel ne vienne à mon aide.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

Philinte, Nicandre.

Nicandre.

Quoi! tandis que tu devrois être mon ennemi, tu me tires d'embarras! Sans toi, ce faquin de Banquier me faisoit, ma foi, coffrer, pour cette bagatelle, & Dieu sait comme j'aurois fait pour me tirer de ses griffes. Que je t'embrasse, mon cher Philinte; que ne puis-je te témoigner ma reconnoissance! Dis-moi qui a pu t'engager à me rendre ce service?

Philinte.

L'amitié.

Nicandre.

L'amitié? Par où puis-je la mériter? Tu aimes Julie, je le sais. Jusqu'ici j'ai mis martel en tête au mari à ton occasion; je veux à présent lui dire du bien de toi, & vous raccommoder: en un mot je te la céderai tout-à-fait.

Philinte.

Je t'ai fait plaisir sans aucune vue d'intérêt; mais crois-tu que je ne puisse faire la conquête d'un cœur sans que tu me le rendes?

Nicandre.

Je te crois sur ta parole; mais je ne serai pas moins généreux que toi. Je veux te prouver que chez moi l'amour le cede à l'amitié. Je voudrois te porter sur mes propres épaules aux pieds de Julie. Tu as le choix parmi toutes les beautés dont je dispose, laquelle veux-

tu prendre ? Je t'en donne ma parole, je le fais de cœur & d'ame.

Philinte.

Avant de choisir, il faut les connoître.

Nicandre.

Je vais t'en faire le portrait, rien de si aisé que de te les nommer; mais si tu m'en crois, tu prendras Julie, c'est ce qui vaut le mieux.

Philinte.

Comment peux-tu me la céder, puisqu'elle n'est pas à toi? Mais que dis-tu de Léonore ?

Nicandre.

Pas grand'chose, c'est une tête qu'on ne peut aimer qu'une demi-heure.

Philinte.

Donne-moi Charlotte.

Nicandre.

De tout mon cœur; mais va bride en main avec elle, c'est une trompeuse. Elle promet monts & merveilles, tant qu'elle veut accrocher un présent, & se moque de nous, dès qu'elle le tient.

Philinte.

Et Lucinde ?

Nicandre.

Je te l'abandonne. Sa garderobe vaut six fois plus qu'elle.

Philinte.

Eh bien, Isabelle ?

Nicandre.

Je t'aurois obligation de vouloir t'en charger; mais ſi j'oſe te parler en ami, n'y penſe pas.

Philinte.

Par quelle raiſon? qui auroit peur d'une femme?

Nicandre.

Tu ne la connois pas, elle eſt....

Philinte.

Eh bien! qu'eſt-elle?

Nicandre.

Pire que le diable même. Ce n'eſt que caprices; elle bonde dès qu'on l'approche. Elle careſſe du même ton dont les autres ſe diſputent: elle jure auſſi aiſément que les autres pouſſent des ſoupirs, & elle ne s'adoucit que lorſqu'on ſort, afin qu'on revienne une autre fois, & qu'elle puiſſe encore nous tourmenter.

Philinte.

N'en connois-tu pas d'autres?

Nicandre.

Ma foi, non, à moins que tu ne veuilles tâter d'une petite fille qui doit ſouper ce ſoir avec moi. Allons, déclare, pour qui te décides-tu?

Philinte.

Pour aucune, je te plains, Nicandre, je te croyois un Héros, mais je ne vois rien de rare, parmi toutes tes conquêtes.

Nicandre.

Je les prends comme je les trouve, on s'amuſe quel-

quefois d'en conter à un objet ridicule, & si le cœur n'est que pour peu de la partie, l'esprit y entre pour d'autant plus; on se divertit à ses dépens. Au reste, je te serois obligé de me faire connoître quelque chose de mieux.

Philinte.

Si tu me donnois de bonnes paroles....

Nicandre.

Je me jette à tes pieds.

Philinte.

Eh bien, je veux te faire faire connoissance avec ma sœur.

Nicandre.

Je t'avoue franchement, mon cher, que je t'aime trop pour tromper ta sœur.

Philinte.

La tromper! je ne veux que te faire faire connoissance avec elle.

Nicandre.

Je t'en prie, ne me la fais pas voir, il faut que je te l'avoue, quoique je soisonciérement honnête homme, il ne faut pas trop se fier à moi sur cet article; à peine vois-je une jolie femme, que j'en tiens: & pour lors, je suis le plus grand chien de la terre, j'anime la femme contre le mari, le mari contre la femme, le frere contre la sœur. Je lui gâte le caractere pour toujours. Je la rends fiere, intéressée, capricieuse, méchante, rien ne me coûte pour venir à mon but.

Philinte.

Soit, cela ne m'empêchera pas de te la faire voir;

elle doit ce soir rendre visite à Julie. Que m'importe ma sœur? c'est à elle à ne se pas laisser tromper.

Nicandre.

Tu t'imagines peut-être que je pourrois l'épouser, il faut que je te confies deux secrets qu'on ne sait pas jusqu'à présent ici, & qu'on n'y doit pas savoir. Le premier est que j'ai mangé, en dix ans de temps, un bien assez considérable, & qu'il ne me reste pas un sou; l'autre est encore pire. C'est que je suis marié!

Philinte.

Tu es marié, & tu cours le monde! qui es-tu, malheureuse moitié?

Nicandre.

Cette même Hilaire, dont tu me parlois tantôt.

Philinte.

Quoi? c'est ta femme?

Nicandre.

Elle-même.

Philinte.

Mais pourquoi l'as-tu abandonnée? Puisque tu ne me caches rien, dis-moi ce qu'elle peut t'avoir fait?

Nicandre.

Rien au monde, je l'ai seulement épousée un jour trop tôt; car, dès le lendemain, je pensai qu'il auroit mieux valu garder ma liberté, & je saisis la premiere occasion qui se présenta de la quitter.

Philinte.

Et tu ne t'embarrasses pas des inquiétudes que tu lui causes?

Nicandre.

Entre nous, je t'avoue que l'idée ne m'en eſt pas encore venue, je ſais me rendre juſtice. Pourquoi diable, une femme voudroit-elle regretter un homme comme moi ? Il lui reſte de quoi vivre, car je me ſouciois alors fort peu de ſon bien, ma fuite en a fait une eſpece de veuve, & ſi j'étois femme, je voudrois toujours être veuve.

Philinte.

Toutes les femmes ne penſent pas de même, & la tienne....

Nicandre.

Ecoute, Philinte, ce ſoir je te conterai toute mon hiſtoire, veux-tu ſouper avec ma petite griſette ? je vais trouver Agénor, & lui parler avantageuſement de toi.

Philinte.

C'eſt le cadet de mes ſoucis, parle pour Julie, je ne veux pas troubler la paix du ménage, ce n'eſt qu'aux maris que bien ſecrétement....

Nicandre.

A revoir donc, juſqu'à ce ſoir.

SCENE II.

Philinte, Catherine.

Philinte.

Oui, Oui, à ce ſoir, heureuſement que je ne ſuis pas jalouſe. Oh ! ſi maintes femmes pouvoient, ainſi que moi, ſe déguiſer, que n'apprendroient-elles pas ? Tu viens fort à propos, ma chere Catherine, j'ai mille bonnes nouvelles à t'apprendre.

Cathe-

Catherine.

Et moi, j'en ai mille à vous raconter, qui vous feront horreur.

Philinte.

J'ai à présent lieu d'espérer d'être encore un jour heureuse avec mon mari.

Catherine.

Et Julie est sûre d'être éternellement malheureuse avec le sien ; quant à moi, on me fera sauter les escaliers deux à deux.

Philinte.

J'ai eu occasion de lire jusques dans les plus secretes pensées de mon mari.

Catherine.

Je viens, dans le même goût, d'écouter mon Maître & ma Maîtresse.

Philinte.

Mon mari n'est pas aussi corrompu, que je l'avois cru.

Catherine.

Mon Maître est plus capricieux qu'on ne pourroit se l'imaginer : ma Maîtresse commence à perdre patience ; il y a une demi-heure qu'ils se disputent qui des deux doit céder, sans pouvoir s'accorder.

Philinte.

Mes habits de femme sont dans ta chambre, viens que je m'habille, je veux paroître à ses yeux sous mes propres habits, peut-être m'aimera-t-il de nouveau, sans savoir que je suis sa femme : peut-être pourrai-je lui faire connoître que ce n'est pas un si grand

martyre d'aimer une femme ; la base la plus sûre de l'amour, est le parfait accord des sentiments. Si les miens semblent quadrer aux siens, s'il me paroît avoir pris une certaine estime pour moi, alors je hasarderai de me faire connoître ; viens, que je change d'ajustements.

Catherine.

Volontiers ! j'aurai tout le temps de vous conter au long le sort de ma pauvre Maîtresse.

Philinte.

Ah ! Catherine. Le mien m'enchante au point qu'à peine sais-je ce que tu m'as dit. Allons, nous verrons s'il y a moyen de regagner mon mari, & de faire retrouver à Julie le sien.

Catherine.

Prenez garde, voici Agénor. Retirez-vous, je veux l'arrêter un moment ici, crainte qu'il ne vous suive.

SCENE III.

Agénor, Catherine.

Agénor.

Où se fourre-t-elle, la méchante créature, où est-elle, la traîtresse ?

Catherine.

A toutes ces belles épithetes, je vois qu'il est question de moi : me voici.

Agénor.

Hors d'ici, ingrate, hors d'ici : je ne veux pas te souffrir une minute de plus. Ma femme n'entendra

plus un mot de ta bouche empoisonnée. Porte ailleurs ta méchanceté. Va brouiller d'autres femmes avec leurs maris. Hors d'ici.

Catherine.

A présent nous sommes seuls : vous ne me soupçonnerez pas, à ce que je crois, d'avoir oublié ce que vous me disiez tantôt. Pourquoi donc, puisque personne ne nous écoute, tant de mensonges inutiles? Pourquoi ne pas dire tout uniment : Catherine, tu ne veux rien faire pour moi; tu m'es un meuble inutile, prends ton parti?

Agénor.

Hors d'ici, te dis-je, sinon je te fais sauter par les fenêtres. J'apprendrai à Madame combien peu il lui sert de prendre le parti de quelqu'un contre moi.

SCENE IV.

Agénor, Catherine, Nicandre.

Nicandre.

Au nom de Dieu, Agénor! tâchez de revenir à vous : à quoi bon tant de bruit? n'êtes-vous pas le maître? ne suffit-il pas de parler?

Catherine.

N'allez pas encore vous joindre à mon Maître : il n'est déjà que trop fort sans vous.

Agénor.

Vous ne croiriez pas, mon cher, jusqu'où va le venin de cette créature.

Catherine.

Si vous saviez, M. Nicandre, jusqu'où vont les ca-

prices de mon Maître, si je vous contois tous ses tours & ses méchancetés, vous n'en pourriez revenir, quoique vous ne valliez guere mieux que lui.

Agénor.

Je te conseille, impudente....

Nicandre.

Tranquillisez-vous, de grace.

Agénor.

Ecoutez. La pauvre innocente....

Catherine.

Personne ne peut mieux certifier mon innocence que vous.

Agénor.

Entendrai-je toujours aboyer ce maudit dogue ?

Catherine.

Ayez honte, Seigneur Agénor. Quelles basses expressions ne fournit pas quelquefois la colere même aux gens les mieux élevés, & en apparence les plus honorables, lorsque sur-tout ils sentent qu'ils ont tort?

Nicandre.

Catherine, crois-moi, va-t-en dans ta chambre.

Catherine.

Empêchez-le de me suivre, Monsieur.

Agénor.

L'impudente!

Catherine.

Qu'il ne vienne pas dans ma chambre, je vous prie, M. Nicandre, sans quoi il pourroit en résulter une terrible catastrophe.

Nicandre.

Quelle cataſtrophe ?

Catherine.

Ah ! vous ne ſavez pas combien de ſortes de dangers je cours vis-à-vis de lui.

Agénor.

Je parie que dès que j'ai le dos tourné, elle fait entrer Philinte.

Catherine.

Je pourrois en bonne conſcience le faire entrer à votre barbe.

Agénor.

Que dis-tu ?

Catherine.

Retenez-le, au nom de Dieu ! retenez-le.

SCENE V.

Agénor, Nicandre.

Nicandre.

Mais ſérieuſement quel mal a-t-elle fait

Agénor.

Entre nous, pas grand'choſe, mais c'eſt juſtement pour des bagatelles qu'il faut faire du bruit. C'eſt le bon chemin pour que ma femme n'oſe s'émanciper à rien de plus : en un mot....

Nicandre.

N'en parlons donc plus, tu as fait aſſez de tintamare.

Agénor.

Je lui pardonnerois? elle eſt toute à ma femme.

Nicandre.

Moyennant une couple de ducats, tu l'auras toute à toi.

Agénor.

Tu te trompes, & c'eſt juſtement ce qui me pique, la drôleſſe n'eſt pas intéreſſée. Au contraire, elle fait avoir de l'argent à Madame, & je ne veux pas que ma femme ait de l'argent.

Nicandre.

Tu as tort. Un mari qui ne fournit pas à ſa femme toutes les petites bagatelles qui lui ſont néceſſaires, met ſa vertu à de terribles épreuves.

Agénor.

Et elle ne décamperoit pas? Non, il ſuffit que ma femme veuille la garder, il y va de mon honneur: qui? moi? je pourrois avoir tort!

Nicandre.

Tu auras raiſon une autre fois.

Agénor.

Non, je veux toujours avoir raiſon; voici, Madame, tu vas voir comme je ſais ſoutenir mes droits.

SCENE VI.

Agénor, Julie, Nicandre.

Agénor.

Madame, puiſque vous ne ſavez pas vous ranger à

votre devoir, j'ai fait votre besogne, & donne à Catherine son congé.

Julie.

Quoi! Agénor? en présence de Nicandre? je vous prie....

Agénor.

Oui, oui, en sa présence, & je le dirois à la face de l'Univers, tout le monde conviendroit que j'ai raison.

Julie.

Faites ce que vous voudrez, mon cher, mais du moins ne dites rien devant lui.

Agénor.

Et c'est devant lui justement que je veux parler, qu'il juge de vos procédés avec moi : écoutez, Nicandre, & prononcez.

Nicandre.

De bon cœur, j'aime à être juge entre mari & femme, ces sortes d'affaires devroient toujours être communiquées au Public, tant pour son utilité, que pour son plaisir.

Agénor.

Justifiez-vous donc, Madame, justifiez-vous, je vous le permets, je veux bien jusques-là déroger à mes droits, parlez, vous le voyez, Nicandre, elle ne fait que dire.

Julie.

Que dois-je répondre? Malgré tout le bruit que vous faites depuis une heure, je ne sais pas encore de quoi vous m'accusez.

Agénor.

Vous faites ſemblant de l'ignorer, parce que vous ſouhaiteriez fort d'être innocente, lorſque je vous ai dit que ſous mon nom, Catherine vous apportoit des préſents de vos Amants, auriez-vous dû prendre la choſe ſi tranquillement ? ne falloit-il pas l'approfondir ?

Julie.

Ne m'en avez-vous pas empêchée ?

Agénor.

Empêchée cela eſt vrai, mais je ne vous ai pas empêchée de mettre, ſans autre préambule, Catherine à la porte, qu'y avoit-il à approfondir ? ma parole ne ſuffiſoit-elle pas ? que répondez-vous à cela ?

Julie.

Rien.

Agénor.

Vous ne pouvez rien répondre, n'ai-je pas raiſon, Nicandre ?

Julie.

Ma réponſe ſeroit toute prête, ſi je ne craignois de vous humilier.

Agénor.

Faites-le, on n'humilie pas aiſément un homme comme moi; humiliez-moi, ſi vous pouvez.

Julie.

De grace, ne me forcez pas à dire des choſes, que de bon cœur, je voudrois ignorer.

Agénor.

Que peut-ce être qu'une femme voudroit ignorer ?

Nicandre.

Peut-être l'infidélité de fon mari.

Julie.

Ce que j'aurois encore moins voulu favoir, eft le plaifir que vous prenez à me faire fentir le poids de votre autorité, & comme vous....

Agénor.

Que voulez-vous dire par-là ? quels contes vous a faits Catherine ? & je ne la mettrois pas fur le champ à la porte ?

Catherine.

Patience, Agénor.

Julie.

Demeurez, fans quoi on foupçonnera que vous craignez d'entendre ma juftification.

Agénor.

Non, Nicandre, laiffez-moi aller.

Julie.

Si vous en voulez abfolument à la perfonne qui m'a fait tous ces rapports, c'eft toute autre que Catherine.

Agénor.

Soit qui voudra, il en a menti ; ce n'eft peut-être qu'un traître, un menteur, un trouble ménage, qui eft-ce ? nommez-le-moi, je ferois capable de le maffacrer.

Julie.

Eh bien, c'eft vous-même.

Agénor.

Moi ?

Julie.

Rappellez-vous ce que vous avez dit tantôt, je n'en ai pas perdu un mot.

Agénor.

Ah ! Madame ſe donne la peine de m'écouter.

Julie.

Le préſent que vous ſuppoſiez que Catherine m'avoit apporté de la part d'un Amant....

Agénor.

Rien de plus, je vous prie.

Julie.

Vous voulez que je me juſtifie : la raiſon pour laquelle vous voulez mettre Catherine à la porte....

Agénor.

Pouvez-vous vous amuſer à de pareilles diſputes devant des Etrangers ?

Julie.

Vous en vouliez faire part à tout l'univers. La Gouvernante que vous vous propoſiez de me donner....

Agénor.

Qu'il ne ſoit plus queſtion de toute cette affaire.

Nicandre.

Tu ſais que je ſuis ton ami ; elle peut tout dire devant moi.

Agénor.

En deux mots : ma femme croit que j'en conte à ſa Fille de chambre : voilà pourquoi elle fait tant de bruit.

Julie.

Comme il tourne la chose, vous verrez que c'est moi qui ai tort.

Agénor.

Pour vous faire voir combien j'aime la paix, & pour vous ôter jusqu'au moindre lieu de vous plaindre, il n'y a qu'à renvoyer Catherine. N'es-tu pas de mon avis, Nicandre ?

Julie.

Je n'ai aucun soupçon sur ma Fille de chambre, & je vous prie....

Agénor.

Trêve de compliments là-dessus : quoique vous fassiez, elle décampera, & ne vous donnera sûrement plus d'ombrage. Nicandre sent que j'ai raison : tranquillisez-vous, je vais moi-même vous chercher une personne que je connois, & qui, je vous le garantis, ne vous causera pas la moindre inquiétude.

Julie.

Non, permettez....

Agénor.

Demeure ici, Nicandre, tâche de la tranquilliser, (*bas*) & prends garde qu'en attendant, elle ne forme quelque complot avec Catherine & Philinte.

Nicandre.

Attendez donc, Agénor, & réfléchissez un peu.

Agénor.

J'ai tout réfléchi, & même pris mon parti. J'ai en vue une personne qui est son fait, & qui est même en état de lui donner de bons conseils.

Julie.

Ce m'est, de la part d'un domestique, une qualité très-superflue.

Agénor.

Vous m'avez entendu : adieu.

Nicandre.

Demeurez, Agénor, vous avez sûrement tort.

Agénor.

J'ai tort, oui j'ai tort; mais je veux avoir tort.

Nicandre.

Vous m'avez pris pour arbitre.

Agénor.

Si c'est ainsi que tu décides, tu peux t'en dispenser.

Nicandre.

Tu ne sortiras, ma foi, pas.

Agénor.

Je ne comprends rien à ta métamorphose. Tu as l'esprit aliéné, puisque tu n'es pas de mon sentiment. Mais, si tu es vraiment mon ami, dispose Julie à m'obéir.

SCENE VII.

Julie, Nicandre.

Julie.

Vous me parlez en vain : je n'ai que trop entendu à combien peu me sert toute ma tendresse; mais puisqu'on ne m'en tient pas compte, je saurai m'en défaire, je rendrai caprice pour caprice, & je ferai voir à mon mari que j'ai aussi mes fantaisies.

Nicandre.

Pourquoi ne teniez-vous pas ce langage, il n'y a qu'un moment? ordonnez-vous que je le rappelle?

Julie.

Parce qu'on ſait que Catherine m'eſt fidelle, & qu'on voit que j'ai confiance en elle, on veut me l'ôter, on veut me laiſſer à moi-même, pour me bien tourmenter; mais nous verrons qui s'aviſera de me faire faire quelque choſe malgré moi, je veux la garder pour faire piece à mon mari.

Nicandre.

Fort bien, mais vous filiez tantôt ſi doux.

Julie.

Si doux? je voulois voir juſqu'où il pourroit pouſſer ſa tyrannie. N'eſt-il pas cruel? tandis que je lui prouve qu'il m'eſt infidele, qu'il m'a offenſée, & qu'il prend à tâche de me maltraiter, n'eſt-il pas, dis-je, cruel de lui voir prendre les choſes à rebours, & en abuſer pour venir à ſes fins?

Nicandre.

Cela eſt du dernier indécent.

Julie.

C'eſt bien à vous à parler, comme ſi je ne vous connoiſſois pas, & que j'ignoraſſe le plaiſir que vous avez de nous voir brouillés mon mari & moi; mais ne lui cachez rien de tout ce que j'ai dit; vous pouvez même, en toute ſûreté de conſcience, ajouter encore plus, car vous ne ſauriez trop lui faire comprendre à quel point je ſuis outrée de l'irrégularité de ſon procédé.

Nicandre.

En vérité, Madame, vous êtes dans l'erreur, je ſuis

à présent tout autre, il est vrai qu'il n'y a qu'une heure, que j'aurois fait tout au monde, pour tirer de cette dispute tout le parti possible. Mais dans ce moment...

SCENE VIII.

Catherine, Julie, Nicandre.

Julie.

Tu es donc encore ici, Catherine?

Nicandre.

Catherine, ta Maîtresse te prend sous sa protection, elle te garde pour faire enrager son mari.

Julie.

Ah! non, à quoi cela serviroit-il qu'à tout gâter?

Nicandre.

Que sont devenues toutes ces belles résolutions?

Julie.

Si l'amour ne peut rien gagner, ce ne sera sûrement pas par des brusqueries que je viendrai à mon but.

Nicandre.

Hé bien, abandonnez-vous donc à votre sort, votre mari aura soin de vous procurer une personne en état de vous donner de bons avis, considérez sous quelle respectable tutelle il veut vous mettre, & qu'ainsi Catherine vous devient tout-à-fait inutile.

Julie.

Au nom de Dieu, Catherine, tâche de t'y prendre de façon à ne pas m'abandonner.

Nicandre.

Mais au cas que votre mari n'en voulût pas démordre, ne pourroit-on pas vous offrir une autre fille, dont la fidélité ne le cédât en rien à celle de Catherine; permettez, Madame, que nous en raisonnions elle & moi.

Julie.

Faites ce que vous voulez, je ne suis bonne à rien.

Nicandre.

Ecoute, Catherine, tu pourrois habiller ton ami Philinte en femme, & le présenter pour Fille de chambre? Il est si beau que je crois que les plus habiles y seroient trompés.

Catherine.

Quoi! êtes-vous fou? Si vous saviez, Madame, la proposition que me fait ce méchant homme. Fi, retirez-vous avec votre bon conseil.

Nicandre.

Point de déguisement, ma bonne Catherine, je t'ai sûrement devinée, puisque tu te gendarmes si fort.

Catherine.

Avant d'aller plus loin, Seigneur Nicandre, oserois-je vous prier de me dire, sur le peu de sincérité qui vous reste, si vous êtes du parti de Madame ou l'espion de Monsieur.

Nicandre.

Je te jure que je suis ami de Philinte, au point que je me jetterois au feu pour ta Maîtresse, pour toi, & pour tout ce qu'il aime.

Catherine.

Oseriez-vous bien en jurer? Mais gens comme vous

ſe moquent des ſerments : comment m'y prendre pour pouvoir me fier à vous ?

Nicandre.

Me croire ſur ma parole.

Catherine.

Eh bien, ne nous faites du moins plus de tort, on ne peut prétendre aucun ſecours de votre part. Soyez tranquille par rapport à moi, ma chere Maîtreſſe, paroiſſez indifférente ſur mon chapitre, je tâcherai ſeule de démêler la fuſée, & quand bien même on me feroit ſauter par une fenêtre, je rentrerois par l'autre.

Nicandre.

Voilà ce qui s'appelle une fille qui a du courage.

Catherine.

J'aurois preſque oublié de vous dire qu'il y a une Dame étrangere, qui veut vous voir, c'eſt la ſœur de Philinte, qui ne fait que d'arriver.

Julie.

Comment puis-je recevoir des viſites dans l'état où je ſuis ?

Nicandre.

J'avoue, Madame, que pour le moment, vous n'êtes guere en ſituation de voir quelqu'un ; mais ſi vous l'ordonnez, j'irai, en attendant, faire les honneurs de chez vous.

Catherine.

Chargez-vous-en, l'Etrangere eſt dans la chambre voiſine, je vous avertirai quand il ſera temps de la mener chez Madame : en attendant, ma chere Maîtreſſe, tâchez de vous remettre le mieux que vous pourrez.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

Nicandre, *Philinte* en habit de femme, ou Hilaire.

Nicandre.

Sentez-vous, Madame, tout le danger que je cours de trouver, outre tant de charmes & tant d'esprit, une façon de penser qui s'accorde si parfaitement avec la mienne?

Philinte.

Cet accord en prouve la justesse.

Nicandre.

Seroit-il possible, Madame, que vous fussiez la seule femme au monde qui crussiez que l'amour fût compatible avec la liberté?

Philinte.

Je m'imagine qu'on devroit toujours aimer sans gêne, du moins pour être heureux.

Nicandre.

Mais une personne qui, une fois, vous a aimée...

Philinte.

Peut cesser de m'aimer, dès que je cesse de lui plaire.

Nicandre.

Vous pouvez, il est vrai, être tranquille là-dessus; mais supposé qu'un homme fût d'assez mauvais goût pour être inconstant; ne seroit-il pas de son devoir?...

Philinte.

Qu'appellez-vous devoir? L'amour n'en connoît point;

on ne peut aimer que ce que l'on trouve aimable. Comment peut-on obliger quelqu'un de nous trouver aimables ? Peut-on prétendre de quelqu'un qu'une chose lui paroiſſe blanche ou douce, quoiqu'elle le ſoit effectivement ? Il ne faut qu'avoir l'uſage de ſes ſens pour appercevoir ou goûter ce qui eſt blanc ou doux ; mais ſi on les a perdus, il n'y a ni devoir ni ordre qui tienne.

Nicandre.

Vous parlez comme un Ange, Madame ; mais ſuppoſez que vous avez un mari, &c....

Philinte.

J'en ai eu un, & tout mon regret eſt de l'avoir perdu avant de lui avoir fait connoître ma vraie façon de penſer.

Nicandre.

Et vous lui auriez tenu le même langage, ſans craindre qu'il en abuſât ?

Philinte.

Je me ſerois bien gardée de prétendre qu'il m'aimât, il m'auroit ſuffi de me montrer digne de ſon cœur, il auroit eu beau le vouloir, il n'auroit pu me le refuſer.

Nicandre.

Mais s'il eût été inſenſible ?

Philinte.

L'aurois-je voulu forcer à m'aimer ? Je l'aurois plaint d'être réduit à vivre avec une femme, qui ne lui paroiſſoit pas faite pour lui ; & je lui aurois laiſſé pleine liberté, afin qu'il s'apperçût, le moins que poſſible, qu'il étoit marié.

Nicandre.

Quelle nobleſſe ! quelle élévation de ſentiments ! hélas ! que ne m'eſt-il permis de vous aimer !

Philinte.

Je vous le permets, pourvu que vous n'exigiez pas du retour.

Nicandre.

Mais je m'engage à vous aimer éternellement.

Philinte.

Quelle étourderie ! Comment oſer promettre une choſe qui ne dépend pas de vous ? Pouvez-vous me garantir que je ferai toujours agréable & aimable ? Êtes-vous ſûr de me voir toujours du même œil ? Qui ſait ſi le temps & l'expérience ne vous feroient pas découvrir en moi des défauts que vous n'y voyez pas à préſent, & qui feroient aſſez eſſentiels pour détruire votre amour ?

Nicandre.

Mais je me flatte de vous aimer éternellement.

Philinte.

Ceci eſt autre choſe. On peut s'engager de rendre la vie la plus ſupportable que poſſible à une perſonne, d'avoir pour elle toutes les complaiſances & tous les égards imaginables ; mais de l'aimer toujours, c'eſt à quoi tous les ſerments de l'univers ne peuvent nous aſtreindre.

Nicandre.

Eſſayez du moins de m'aimer.

Philinte.

Je ne parle qu'en général, il n'eſt pas ici queſtion

de vous, & cependant vous tournez directement la conversation sur moi.

Nicandre.

Oui, directement, Madame, & si directement, que jusqu'ici personne au monde ne m'a causé une si vive émotion que vous.

Philinte.

Comment pouvez-vous exiger que je vous aime? Vous ne savez si je le peux, & je ne le sais pas encore moi-même.

Nicandre.

Vous ne le savez pas? que ce doute est heureux pour moi, Madame!

Philinte.

Paix! paix! vous n'êtes pas aussi heureux que vous le croyez; car je doute que vous m'aimiez assez longtemps pour mériter du retour.

Nicandre.

Mettez-moi à l'épreuve. Risque à reprendre votre cœur si vous m'en jugez indigne. Fournissez-moi seulement l'occasion de le mériter, & permettez du moins que je puisse vous revoir aujourd'hui.

Philinte.

C'est aussi tout ce que je peux vous permettre.

Nicandre.

Mais où serai-je assez heureux de vous retrouver? Julie va venir interrompre l'entretien qui m'a le plus enchanté de ma vie.

Philinte.

Venez me reprendre ici dans une demi-heure : ose-

rois-je vous prier de tâcher, en attendant, de déterrer où est mon frere.

Nicandre.

Quoi! vous ne voulez pas vous confier à moi seul?

Philinte.

Il faut absolument que je lui parle.

Nicandre.

Si vous avez quelques ordres à donner, personne ne s'en acquittera avec plus de plaisir & de zele que moi.

Philinte.

Soit. Vous pourriez ne pas trouver mon frere, peut-être m'accuser de défiance, & vous en plaindre. Passez, s'il vous plaît, chez le Marchand voisin pour y prendre quelques papiers cachetés, que je ne veux laisser qu'en mains sûres. Vous n'aurez qu'à lui faire voir ce cachet.

Nicandre.

Je cours vous obéir. Adieu, songez, en attendant, à m'aimer.

Philinte.

Oui, il m'aime de nouveau. J'en veux courir les risques; il m'est impossible de me déguiser plus long-temps. Les papiers qu'il va chercher, lui apprendront qui je suis; mais quel en sera le dénouement? Ne cessera-t-il pas de m'aimer dès qu'il saura que je suis sa femme. Mon cœur tremble d'avance. Voici Julie, puisse-t-elle être aussi près de son bonheur que moi!

SCENE II.

Philinte, Julie.

Julie.

Quoi ! Madame, Philinte a une sœur, & il ne m'en a jamais dit un mot.

Philinte.

Il vous le dit à présent.

Julie.

Comment ?

Philinte.

Je m'apperçois, Madame, que vous êtes du nombre de ces bons cœurs, qui, après avoir fait les plus tendres adieux à une personne, l'oublient une demi-heure après.

Julie.

Comment puis-je avoir dit adieu à une personne que je n'ai jamais vue ?

Philinte.

Vous ne m'avez jamais vue ?... Pouvez-vous donc méconnoître votre tendre Philinte ?

Julie.

Philinte ! ô Ciel, Philinte ! qu'osez-vous faire ? qui ne vous auroit méconnu ? mais quel est votre but, à quoi bon ce déguisement ?

Philinte.

Vous me défendez de vous voir, Madame, & je

ne trouverois pas le moyen d'être à vos pieds, en dépit des jaloux & de vous-même!

Julie.

Que voulez-vous ici? vous ſavez qu'il m'eſt impoſſible de vous aimer.

Philinte.

Et à moi de me paſſer de vous voir, vous ne l'ignorez pas. C'eſt un plaiſir dont je ne peux me priver, dût-il m'en coûter la vie. Oui, duſſai-je y périr, je ne ſerai tranquille, qu'après vous avoir procuré de l'appui contre votre ſuperbe époux.

Julie.

A quoi ſervira votre foible appui, qu'à me rendre encore plus malheureuſe? s'il faut abſolument que vous me voyiez, que ce ſoit du moins ſous les habits de votre ſexe. J'aime mieux m'expoſer aux reproches de mon mari, que d'avoir à m'en faire à moi-même. Songez à ce qu'on diroit, ſi l'on venoit à ſavoir qu'un homme déguiſé en femme.... O Ciel! que vais-je devenir? j'entends mon mari, vous voyez le fruit de votre imprudence.

Philinte.

Tranquilliſez-vous. Sur-tout ne vous déconcertez pas; je ſoutiendrai mon déguiſement juſqu'au bout.

SCENE III.

Philinte, Agénor, Julie.

Philinte.

Il n'en ſera rien, Madame, je vous prie de ne pas vous en donner la peine. Vous n'êtes pas bien, vous

ne me reconduirez sûrement pas. Je vous supplie même de ne pas vous lever.

Julie.

Souffrez, Madame.

Philinte.

Il n'en sera rien, je ne bouge plutôt pas d'ici.

Julie.

Voilà mon mari, il aura l'honneur de vous donner la main.

Philinte.

Est-ce là Monsieur votre époux? Dieu le conserve, je suis charmée de faire sa connoissance, toute la ville en dit tant de bien, fasse le Ciel qu'il y ait du moins la moitié de vrai.

Agénor.

Que j'aie l'honneur de vous offrir la main.

Philinte.

La main, Monsieur, le Ciel m'en préserve, que voulez-vous faire de ma main?

Agénor.

Je veux vous aider à descendre l'escalier.

Philinte.

Dieu m'en préserve, je n'ai pas besoin de conducteur, je suis assez grande pour aller seule.

Agénor.

Mais, Madame....

Philinte.

Mais, il n'en sera rien, je ne souffre pas qu'on

me touche, je n'ai encore donné la main à aucun homme, qui feroit de pareilles chofes?

Agénor.

Je me rends à vos ordres : mais ma femme....

Philinte.

S'il faut abfolument qu'un des deux me reconduife, j'aime mieux que ce foit Madame....

Agénor.

Eh bien, conduifez-la. (*bas*) Le plutôt fera le mieux.

SCENE IV.

Catherine, Agénor.

Catherine.

Avançant la tête, oferois-je?...

Agénor.

Que veux-tu?

Catherine.

Ah! Monfieur, fouffrez que j'approche.

Agénor.

Infame ferpent, es-tu encore dans ma maifon?

Catherine.

Comme vous voyez.

Agénor.

Et tu ofes encore te montrer à mes yeux?

Catherine.

C'eft que j'aime à les voir vos yeux.

Agénor.

Je penſe que tu te moques de moi.

Catherine.

Non, Seigneur Agénor, je ne ſais que trop qu'il ne s'agit pas de badiner avec vous. Je me jette à vos pieds. J'avoue que je ſuis une folle, une enragée, enfin tout ce qu'il vous a plu de dire que j'étois, ne fût-ce que pour n'avoir pas connu juſqu'ici le bonheur qui s'offroit à moi; mais ſouffrez du moins que je prenne congé de vous, & que je vous demande pardon d'avoir été trop honnête fille, cela ne m'arrivera plus.

Agénor.

Si tu n'avois pas fait mal-à-propos la bégueule, tu ne ſerois pas dans le cas de demander pardon.

Catherine.

Que faire, Seigneur Agénor, vous n'ignorez pas combien le *qu'en dira-t-on* met une fille à la torture, la bienſéance veut qu'on faſſe une certaine réſiſtance. Hélas! qu'une pauvre fille eſt à plaindre! Diſons-nous d'abord *oui*, on nous mépriſe; nous défendons-nous trop long-temps, il y a des gens qui nous comprennent mal, & qui n'ont pas la patience d'attendre que nous nous rendions. Perſonne ne ſait mieux que moi, Seigneur Agénor, ſi c'eſt ma vertu, ou votre impatience qui m'a précipitée dans le cahos de malheur où je me trouve plongée.

Agénor.

Quand même ce ſeroit ton ſérieux, Catherine, il n'eſt plus temps, le ſort en eſt jetté, je ne puis plus rien pour toi.

Catherine.

Auſſi ne demande-je rien, que la permiſſion de

passer encore la nuit ici, & de vous rendre un service d'importance. Je veux obtenir mon pardon avant de vous quitter. Je veux vous convaincre qu'il s'en faut bien que j'aie été du parti de Madame. Il dépendra toujours de vous de me mettre à la porte, peut-être ne sera-ce pas sans regret que vous vous séparerez de moi; & quoique, pour vous plaire, il m'en coûte un petit tour de fripponnerie, vous ne pourrez cependant pas vous empêcher de dire : cette Catherine étoit une honnête fille !

Agénor.

Eh bien, voyons, tu peux rester. Leve-toi, j'entends ma femme.

SCENE V.

Agénor, Julie, Catherine, Agathe.

Agénor.

Entrez, Madame Agathe. Voici, Madame, une personne, en qui j'ai beaucoup de confiance.

Julie.

Vous êtes le maître d'honorer qui il vous plaira de votre confiance, pourvu que vous n'exigiez pas qu'en cela je sois de moitié de vos sentiments.

Agénor.

Je puis l'exiger avec justice, puisque c'est une personne que j'ai choisie pour désormais vous faire compagnie.

Julie.

Je préfere la solitude à une compagnie qui me déplaît.

Agénor.

C'est Madame Agathe, une femme que je connois

à fond, & qui, quoique de basse naissance, n'en a pas moins une expérience consommée.

Catherine.

Quoi ! c'est là Madame Agathe ? J'ai donc ainsi l'honneur de faire la connoissance de Madame Agathe avant de mourir ? Souffrez, Madame Agathe, que je vous baise la main, c'est le moins qu'on doive à une femme d'une expérience telle que la vôtre. Voilà donc, ma chere Maîtresse, cette fameuse Madame Agathe dont vous avez si souvent oui parler.

Agathe.

Que peut-on avoir dit de moi, mon enfant ?

Catherine.

Vous le devinerez aisément, Madame Agathe, si vous faites réflexion que l'innocence & la vertu sont toujours accusées.

Agénor.

Sur mon honneur, Madame, je puis garantir que c'est une femme très-prudente. C'est un trésor pour une jeune femme comme vous, qui ne connoissez pas encore le monde, qu'une personne en état de vous donner de bons conseils, & Madame Agathe a un très-grand usage du monde.

Catherine.

Plus que grand.

Agénor.

Quoi qu'il en soit, si vous vous réglez suivant mes idées, vous suivrez aveuglément ses conseils, & vous tâcherez de vous plaire en sa compagnie.

Agathe.

Je vous le dis, Madame, je suis la premiere femme

du monde pour faire compagnie.... oui, je suis infatigable à faire compagnie, & j'ose avancer, qu'avec moi, on peut se passer de toute autre compagnie.

Catherine.

Qui ne sauroit jusqu'où va l'expérience de Madame Agathe, en jugeroit d'abord par la délicatesse de ses expressions. Madame Agathe a de l'esprit comme un Ange.

Agénor.

Catherine raisonne juste, vous en conviendrez vous-même, Madame, lorsque vous vous connoîtrez davantage; je me retire pour vous laisser faire connoissance avec plus de liberté.

SCENE VI.

Julie, Agathe, Catherine.

Julie.

Ah! Ciel!

Agathe.

Oserois-je vous demander, Madame, à qui s'adressent ces soupirs?

Julie.

Impudente, qui vous autorise à me faire de pareilles questions?

Agathe.

Vous devez connoître sans doute la personne qui m'y autorise.

Julie.

Je vous répete que je ne veux pas vous voir.

Agathe.

Vous ignorez, Madame, & l'on ne doit pas s'en étonner, vous ignorez, dis-je, les usages du monde, que vous ne connoissez pas encore assez, & qui exigent qu'on ne s'asseie pas chez soi, sans avoir offert une chaise à une femme comme moi.

Catherine.

Cela s'appelle savoir vivre! j'aurois aussi bonne envie de m'asseoir. C'est dommage qu'il n'y ait pas ici un Sopha.

Agathe.

Qui vous donne ici, ma mie, la liberté de parler, & de vous moquer de me voir si sensible sur l'honneur?

Catherine.

Je vous en loue; moins on en a à perdre, plus on doit le ménager.

Agathe.

Madame, on a une fort mince idée de l'esprit des Maîtres qui souffrent que leurs domestiques se mêlent de la conversation.

Julie.

Laissez-la parler; elle est plus faite que moi pour vous tenir compagnie.

Agathe.

C'est au nom de votre mari que je vous demande, si vous ne voulez pas lui imposer silence.

Julie.

Catherine, débarrasse-moi de cette créature!

Agathe.

Ne vous donnez aucune peine, Madame, je ne bouge d'ici.

Catherine.

Ma bonne femme, vous ne connoiſſez pas encore les aides de la maiſon ; ſuivez-moi, je vous les ferai voir, & ſur-tout les eſcaliers & la porte.

Agathe.

Pour vous punir, Madame, je devrois m'en aller.

Catherine.

Oh ! Madame Agathe, ayez la bonté de nous punir.

Agathe.

Soit ; je vous obéis, Madame, je me retire. Ne croyez pas que je veuille porter des plaintes à votre mari : mais ne vous étonnez pas non plus, s'il s'en trouve choqué ; peut-être reviendrai-je bientôt ici en triomphe.

SCENE VII.

Julie, Catherine.

Julie.

Pour le coup, ma patience eſt à bout. C'eſt donc ainſi qu'on récompenſe l'amour le plus tendre. Un homme fait ſemblant d'être enchanté de nous, il n'épargne, pour nous plaire, ni prieres ni ſoupirs, on eſt aſſez bonne pour le croire, on l'aime, on ſe donne à lui, on l'épouſe ; & pour fruit de tant d'amour, voilà comme on nous traite. J'ai pris mon mari par inclination, je ſens que je l'aime encore, ſans quoi, je ne pourrois réſiſter à tout ce que je ſouffre, & je ne conçois pas qu'une femme qui auroit épouſé ſon mari ſans l'aimer, puiſſe ſoutenir de pareilles épreuves.

Catherine.

Si Philinte étoit ici, il pourroit peut-être vous dire quel parti prendroit cette femme.

Julie.

Ne me parle plus en sa faveur. Il ne me parle déjà que trop pour lui-même. Que dis-je ? ah si mon mari avoit le cœur la moitié aussi bon ! Il est vrai, c'est un devoir d'aimer son mari, mais les maris n'ont-ils donc point de devoir ? N'ont-ils d'autres loix que leurs fantaisies, tandis que nous sommes rigoureusement assujetties à nos devoirs ? Grand Dieux ! voici Philinte.

Catherine.

Oui vraiment : quand on s'occupe de la tentation, le diable n'est pas loin, cela va fort bien.... Mais reste à savoir si on peut aider ma Maîtresse ou non.

Philinte.

Voici le moment de faire jouer la mine. Fais, Catherine, ce dont nous sommes convenues ; amene Agénor ici.

SCENE VIII.

Philinte, Julie.

Philinte.

Quelle espece de furie ai-je rencontrée sur votre escalier, Madame ?

Julie.

C'est un démon que mon mari a soigneusement déterré pour me tourmenter. J'ai souffert que Catherine l'ait mis hors de mon appartement, & je tremble quand je pense au train que fera Agénor, quand il le saura.

Philinte.

Au nom de Dieu, Madame, cessez de vous immoler à sa barbare cruauté.

Julie.

Julie.

Plus d'avis, ni de repréſentations, vous connoiſſez mes ſentiments. Quel plaiſir avez-vous de tourmenter une femme, qui, à force de chagrins, eſt comme hors d'elle-même ?

Philinte.

Ce n'eſt pas ma ſatisfaction que je cherche en vous aimant, c'eſt votre propre tranquillité.

Julie.

Quelle tranquillité ? Comment pouvez-vous me la procurer ? Finiſſez, votre amour met le comble à mes inquiétudes, quoique je n'aie rien à me reprocher, je tremble qu'on ne vienne à le découvrir ; que n'aurois-je pas à craindre de mon mari, ſimplement parce que vous m'aimez !

Philinte.

Mon amour peut-il vous rendre plus à plaindre que vous n'êtes ? Vous n'avez pas le moindre reproche à vous faire, & cependant vous devez trembler. Je tremble moi-même pour vous tant que je vous ſais en la puiſſance de votre mari, & tant que je vous vois expoſée à toutes les cruautés qu'un tyran peut exercer chez lui.

Julie.

Je connois tout ce que j'ai à craindre, il eſt inutile, cruel, que vous me le repréſentiez. Qui ſait ce qui me pend à l'œil ce ſoir, pour avoir renvoyé l'infame Gouvernante qu'il vouloit me forcer de prendre ?

Philinte.

Et vous avez le courage de vous y expoſer ?

Julie.

A quoi ne dois-je pas m'attendre ? Ciel ! mais que faire ?

Philinte.

Je ne vous quitte pas que je ne vous aie mis en ſûreté.

Julie.

Moi, où?

Philinte.

Fiez-vous à moi, je vous mettrai en ſûreté.

Julie.

Devriez-vous haſarder une telle propoſition? Je me ſerois flattée que vous étiez plus délicat ſur ma réputation.

Philinte.

J'ai eu ſoin de la ménager; c'eſt chez une amie que je veux vous mener.

Julie.

Quoi! vous m'aimez? & je me confierois un moment à vous? Ne m'en parlez plus, que ne m'arrive-t-il pas? J'ai bien moins à craindre de mon mari que de vous, il n'en veut qu'à mon repos, & vous en voulez à ma vertu.

Philinte.

N'êtes-vous pas ſûre de mon reſpect?

Julie.

Vous m'en manquez déjà, mon malheur & le déſeſpoir où je ſuis, animent votre audace, & l'animeront encore davantage.

Philinte.

Je ne veux profiter ni de l'un ni de l'autre, je vous jure de ne vous rien dire de mon amour que vous ne ſoyez en ſûreté, & que vous n'ayiez repris vos eſprits.

Mes procédés, les égards que j'ai pour vous, les inquiétudes que je ressens, tout doit vous dire combien je vous aime. Je veux vous faire voir la différence qu'il y a entre un homme qui veut se faire aimer & obéir en faisant le tyran, & un autre, qui, pour gagner un cœur, n'emploie que les moyens les plus tendres. Enfin, je suis sûr que vous m'aimerez par reconnoissance, quand bien même le goût ne s'en mêleroit pas. Suivez-moi, belle Julie, je vous en conjure à genoux. (*Il se jette à genoux.*) Je ne survivrai pas à mes inquiétudes, si je vous laisse au pouvoir tyrannique d'un mari.

Julie.

Finissez, Philinte, si vous voulez me persuader que vous êtes mon ami, c'est en me consolant, & non en vous obstinant à me poursuivre. Levez-vous, sinon c'est vous qu'il faut que je fuie, & non Agénor; au nom de Dieu, levez-vous.

Philinte.

Non, je ne me leve pas que vous ne me promettiez que vous songerez à votre sûreté.

SCENE IX.

Julie, *Philinte*, *Agénor* l'épée à la main, *Catherine* derriere lui, qui lui retient le bras.

Agénor.

Je n'en peux plus entendre davantage, indigne suborneur, je veux récompenser tes infames conseils.

Julie.

Juste Ciel!

Catherine.

Patience, arrêtez. Ne m'avez-vous pas promis de ne pas vous mettre en colere ?

Agénor.

Laiſſe-moi, laiſſe-moi.

Julie ſe jettant dans ſes bras.

Modérez-vous, Agénor.

Agénor.

Eloignez-vous, Julie; voudriez-vous prendre le parti de ce traître ?

Julie.

Quelques paroles méritent-elles la mort ?

Agénor.

Eloignez-vous, vous dis-je, ſans quoi je ne vous épargnerai pas pour me faire jour, juſqu'à ſon perfide cœur.

Philinte.

Laiſſez-le aller. Hé bien, Agénor, tuez-moi, tuez-moi, ſi vous trouvez de l'honneur à tuer une femme.

Catherine.

Une femme ! une femme !

Agénor.

Quoi ! une femme.

SCENE X.

Nicandre, Philinte, Agénor, Julie, Catherine.

Nicandre.

Qu'y a-t-il ? quel bruit faites-vous ici ?

Philinte.

Voici quelqu'un qui, mieux que perſonne, peut ſavoir de quel ſexe je ſuis. Venez, Nicandre, & dites à la compagnie s'il n'eſt pas vrai que je ſuis une femme.

Nicandre.

Une femme, oui, je le ſais très-bien, une femme qui voudroit avoir toutes celles de la ville à lui ſeul.

Agénor.

Prétends-tu, infame ſéducteur, m'échapper par des propos auſſi ridicules?

Nicandre.

Arrêtez, Agénor.

Philinte.

Patience; la preuve eſt aiſée. Nicandre, avez-vous ces papiers que je vous ai prié d'aller prendre chez mon Banquier?

Nicandre.

Vous voulez dire votre ſœur.

Philinte.

Moi, ou ma ſœur, c'eſt la même choſe; je ſuis ma ſœur.

Nicandre.

Seroit-il poſſible?

Philinte.

Avez-vous les papiers?

Nicandre.

Les voici.

Philinte.

Ouvrez-les, vous verrez, & pourrez dire qui je ſuis.

Catherine.

Pourquoi les bras vous tombent-ils, Seigneur Agénor ? n'avez-vous plus envie de tuer ? Donnez-moi votre épée, il faut qu'elle meure, parce qu'elle eſt une femme. Quoi ! une femme a voulu.... à mon Maître ? Paſſe ſi c'eût été un homme. Une femme ſe donnera les airs d'en conter à ma Maîtreſſe, voyez ſi la pauvre femme avoit donné dans le panneau, comme elle en auroit été la dupe. Non, non, le fait crie vengeance, place, place, que je la tue.

Philinte.

Treve de badinerie, Catherine. Hé bien, Nicandre, découvrez-vous qui je ſuis ? croiroit-on bientôt que je ſuis une femme ?

Nicandre.

Hilaire, Ciel ! Hilaire, cela ſe peut-il ? Eſt-ce vous qui m'avez aujourd'hui donné des preuves ſi convainquantes d'amour ? Quoi ! tant de bontés, après tous les torts que j'ai vis-à-vis de vous ? Quoi ! vous vous êtes donné tant de peines pour moi ! Pouvez-vous encore aimer un mari qui vous a abandonnée depuis dix ans ? je ne l'ai pas mérité.

Philinte.

Ne dites pas cela. J'ai été à même, à la faveur de ce déguiſement, de connoître votre cœur. Je ſuis trop impartiale pour dire que, quoique vous ne m'aimiez pas, je ne vous trouve pas aimable.

Nicandre.

Oui, je vous aime, ma chere Hilaire, & je re-

grette le temps où je ne vous ai pas aimée. Tout ce que je vous ai dit tantôt ſans vous connoître, c'eſt le cœur qui vous l'a dit; (*ſe jettant à genoux*) mais comment me pardonnerez-vous tous mes égarements?

Philinte.

De pareils égarements ſont plus pardonnables qu'un ſeul acte de tyrannie.

Agénor.

Que dois-je croire?

Nicandre.

Voilà ma femme, mon cher Agénor!

Agénor.

Quel dénouement extraordinaire!

Philinte.

Savez-vous, Seigneur Agénor, que vous m'avez bien des obligations? Sans moi, vos mauvaiſes façons vis-à-vis de Julie, & l'amour de mon mari pour elle, auroient pu vous jouer un de ces tours, dont on ſe venge quelquefois l'épée à la main, mais qui ne ſe réparent pas pour cela. Soyez plus ſage une autre fois, il y a du danger, même pour Julie, dans des procédés auſſi durs que les vôtres : quelque vertueuſe qu'on ſoit, il faut céder quand l'amour d'un côté, & la mauvaiſe humeur de l'autre, nous attaquent. Son vainqueur pourroit bien ne pas toujours être une femme, & il ſauroit mieux tirer parti de ſes avantages que moi.

Nicandre.

J'ai demandé pardon à ma femme, ſuis mon exemple; tu as tort : ton épouſe eſt digne de reſpect, je t'en aſſure, il n'a pas tenu à moi qu'il ne fût pas autrement.

Agénor.

Je vous rends justice, Julie. Votre façon de vous exprimer avec votre Amant supposé, celle dont vous vous êtes plainte de mes injustices, & la tendresse que, malgré tous mes torts, vous avez laissé échapper, tout m'a convaincu, que jusqu'ici je m'y suis mal pris pour vivre heureux avec vous ; je vous en demande pardon.

Julie.

Un pareil aveu mérite plus encore.

Agénor.

Pardonnez-moi, de n'avoir pas eu plus de confiance en vous : je renvoie la Gouvernante que je voulois vous donner.

Catherine.

Je lui ai déjà donné son congé, & elle attendra long-temps, jusqu'à ce qu'on aille la rechercher.

Agénor.

Que Catherine reste, pour être témoin que désormais je veux rendre plus de justice à votre vertu & à votre tendresse.

Catherine.

J'espere que vous ne prendrez pas toujours des témoins.

Agénor.

Tiens, Catherine, voilà pour te récompenser de t'être si fort exposée, pour prendre les intérêts de ma femme.

Catherine.

Je vous remercie ; je mettrai cet argent de côté pour m'en servir, si de nouveau il en étoit besoin.

Agénor.

Non, ma chere Julie ; vous êtes la Maîtresse de disposer désormais de tout ce qu'il vous plaira, pour vos menus plaisirs.

Catherine.

Nous aurons soin de vous en rafraîchir la mémoire dans son temps.

Agénor.

Vous réglerez vos sociétés & vos dépenses à votre fantaisie, tout dépendra de vous, moi tout le premier.

Julie.

Pas trop, Agénor, pas trop.

Catherine.

Les conversions si subites, ne sont pas toujours les plus sinceres.

Agénor.

La mienne l'est sûrement.

Catherine.

Le malheur est qu'en pareil cas, il faut se contenter de simples promesses.

Agénor.

Nicandre & Hilaire en feront témoins, je les prie de rester ici.

Nicandre.

Volontiers.

Philinte.

Pardonnez, Nicandre, vous avez la mémoire courte.

Ne m'avez-vous pas promis de me faire ſouper ce ſoir avec une jolie fille ?

Nicandre.

Je renonce à toutes les jolies filles depuis que je vous ai retrouvée.

Catherine.

Voilà qui s'appelle du galant ! je commence à croire à préſent qu'il parle ſincérement. Meſſieurs les maris, quelques farouches, & quelques débauchés que vous ſoyez, une bonne femme a toujours l'art de vous ramener à elle, & de vous remettre dans le chemin.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

CHAPITRE XIX.

De l'Eloquence des Allemands.

Les occaſions font les grands hommes, & la nature a beau mettre dans des mortels le germe des talents ſupérieurs, ils reſteront enfouis, ſi la fortune ne leur prépare les moyens d'éclore, & de ſe produire au grand jour. Céſar aſſurément étoit né avec toutes les diſpoſitions néceſſaires pour atteindre au faîte des grandeurs humaines ; mais peut-être ſeroit-il reſté un homme ordinaire, ſi la Providence ne l'eût fait paroître dans un temps où la République chancelante étoit ſur le point d'écrouler, où Rome étoit abattue ſous le poids de ſa propre puiſſance, où l'univers ne pouvoit plus ſe paſſer d'un ſeul Maître, & où la fortune ſembloit être embarraſſée dans le choix des rivaux pour le premier poſte du monde ; il profita de l'occaſion, & voilà Céſar.

Ce n'eſt pas l'héroïſme ſeul qui demande les occaſions pour ſe montrer ; tous les grands talents en général ſont dans le même cas : les *Richelieu*, les *Mazarin*, les *Alberoni* ne paſſeroient pas à la poſtérité comme de grands Maîtres en Politique, s'ils n'euſſent pas brillé ſur un grand Théâtre, s'ils n'avoient pas gouverné de puiſſantes Monarchies, & ſi leurs Maîtres euſſent été des Princes de peu de conſidération : il en eſt de même de l'éloquence ; nous ne connoîtrions vraiſemblablement point celle de Démoſthene ou de Cicéron, ſi ces hommes habiles avoient vécu dans des époques moins intéreſſantes, & s'ils n'avoient eu les plus grands ſujets à manier.

Dans les derniers ſiecles, l'Angleterre & la France ont fournit des Orateurs admirables, & la raiſon en eſt toute ſimple ; c'eſt que l'art de bien parler eſt devenu néceſſaire, pour ne pas dire indiſpenſable, chez ces nations ; le Parlement d'Angleterre veut être perſuadé, ou ſéduit par un diſcours éloquent, & plein de force ; les leçons publiques dans les Univerſités, les Académies, la Chaire, le Barreau, tout eſt plein d'éloquence. En France, les harangues prononcées au Parlement, les Plaidoyers faits dans les Tribunaux de Juſtice, les compliments adreſſés au Roi ou aux Princes, les diſcours récités dans les différentes Académies du Royaume, les Oraiſons funebres des Grands, les Sermons de quelques habiles Prédicateurs, tout cela ne reſpire que l'art de l'Orateur.

Voilà bien des circonſtances où un beau Parleur peut exercer ſon talent, & le mettre au jour. Qu'avons-nous en Allemagne ? Il ne ſe trouve point d'occaſion où l'Orateur puiſſe ſe produire ; tout ce qui ſent la harangue eſt proſcrit des Cours, & les Princes y ſont ſi occupés de leurs Etats, qu'ils n'ont plus un quart-d'heure à perdre pour entendre prononcer, avec grace & avec force, un diſcours raiſonnable.

Il n'eſt pas non plus queſtion d'éloquence à la diete de l'Empire; tous les Souverains de l'Allemagne y comparoiſſent par des Miniſtres, ou des Députés, ſi abſorbés dans le droit public & dans la politique, que l'éloquence n'a point de priſe ſur eux, & d'ailleurs elle porteroit à faux, car ce ne ſont pas ces Miniſtres qui prennent les réſolutions ſur le champ; ils rendent ſéchement compte à leurs Cours des objets qui ont été agités, & chaque Courier ordinaire leur apporte les réponſes & l'avis, dont ils doivent être, ſur le point propoſé: d'ailleurs, toutes propoſitions faites à la diete ſont portées, comme on dit, *ad dictaturam*, à la Chancellerie de Mayence, & cela dans un langage barbare, qui, en vérité, eſt très-éloigné de celui de l'éloquence.

Le Barreau, en Allemagne, n'en eſt pas plus ſuſceptible; toutes les cauſes ſont plaidées par écrit, & Dieu ſait dans quel ſtyle? Les pieces des procès, auſſi-bien que les ſentences, ſont des eſpeces de grimoires que perſonne n'entend, ſi ce n'eſt ceux qui ſont initiés dans les myſteres de la chicane: il ſemble que l'on ait inventé des mots épouvantables pour défendre aux profanes toutes les approches de la Juriſprudence.

La Chaire a eu chez les Proteſtants d'Allemagne quelques habiles Orateurs; mais il eſt impoſſible que leur art puiſſe briller autant que chez les François; la Religion Proteſtante eſt trop ſimple pour admettre les ornements de l'éloquence. Les peintures des miracles, le merveilleux, les panégyriques des Saints, & mille choſes ſemblables, fourniſſent aux Prédicateurs Catholiques, des ſujets admirables pour exercer leur Rhétorique, au-lieu que les Proteſtants n'ont que des Commentaires à faire ſur le Texte de l'Ecriture Sainte, ou, tout au plus, quelques préceptes de Morale à débiter.

La mode des Oraiſons Funebres & des Panégyri-

ques des grands Hommes, commence auſſi à ſe paſſer, & je ne connois preſque plus d'occaſions où un excellent Orateur puiſſe faire valoir ſon talent.

Malgré tous ces obſtacles, nous avons eu en Allemagne pluſieurs beaux Parleurs, qui s'étant, pour ainſi dire, frayé eux-mêmes des routes, ont trouvé moyen de mettre leurs talents en œuvre.

Les bornes de cet ouvrage, ni celles de mon loiſir, ne me permettent point de traduire ici pluſieurs beaux morceaux d'éloquence que nous avons en notre Langue, je me contenterai d'en rapporter un ſeul; c'eſt le Panégyrique de l'Empereur LÉOPOLD, que le Baron de *Königsdorff* prononça après la mort de ce Monarque, au Sénat de Breſlau, aſſemblé le 26 Mai 1705.

Eloge Funebre de l'Empereur LÉOPOLD.

L'univers n'a jamais été plus conſterné qu'il l'eſt aujourd'hui; la ſoif de regner, arme preſque tous les peuples, elle fait heurter Royaume contre Royaume, & de leurs débris, elle voudroit élever un Empire qui eût les Bourbons pour Maîtres, & le genre humain pour Sujets. (*a*) L'Europe fume par-tout du feu que l'ambition a allumé, & ſes flammes dévorantes ont gagné juſqu'à l'Amérique. L'Océan ne peut ni les éteindre, ni même empêcher leurs progrès: les Provinces ſont dévaſtées, les Villes renverſées, les flots

(*a*) M. *de Konisdorff* fit cette harangue dans un temps où la Maiſon d'Autriche & l'Empire étoient enveloppés dans une guerre cruelle contre la France, il n'oſoit guere tenir un autre langage que celui qu'il tient; & dans ces temps orageux, la paſſion s'empare des eſprits, mais ſur-tout des Poëtes, & des Orateurs; il eût montré certainement des ſentiments plus modérés & plus équitables, s'il avoit parlé dans d'autres circonſtances; il faut ici faire abſtraction de la matiere que l'Orateur traite, & ne conſidérer que ſon art & ſon éloquence.

engloutissent des Flottes entieres, & il ne reste aux humains qu'une désolation universelle.

Au milieu de tant de calamités, le plus insigne de tous les malheurs, est que l'Atlas qui soutenoit seul encore le monde chancelant, *le Très-Haut & Très-Puissant Prince* LÉOPOLD LE GRAND, *Empereur des Romains, Roi de Hongrie & de Boheme, &c.* vient de nous être ravi par la mort. La Patrie a perdu son pere, l'Allié son ami fidele, l'Europe son protecteur, & la Terre son plus grand Prince. La Silésie a d'autant plus de sujet de déplorer cette perte, qu'elle a goûté pendant près de cinquante années la douceur de son regne; c'est par sa sagesse qu'elle a été conservée, comme la Salamandre au milieu des flammes, tandis que les Contrées voisines ont été en proie à tous les revers du sort.

Le Laboureur n'a employé le fer qu'à la culture de ses champs, & l'habitant des villes n'a fait usage de ses armes, que pour des feux de joie, ou pour célébrer des victoires : le devoir des Sujets, que la reconnoissance anime, exige donc d'élever à la mémoire de leur magnanime Empereur, un monument qui transmette à la postérité toutes ses vertus, & les fasse admirer jusques dans les siecles les plus reculés : mais rien n'est plus durable, rien ne résiste plus à l'instabilité & à la vicissitude, que les ouvrages des Savants; les pyramides & les statues ne frappent que ceux qui les voient, & quand même nous employerions le marbre & le porphyre de nos carrieres pour y graver les traits de ce Héros, les peuples éloignés ne seroient pas plus à portée de contempler son image, que de juger de notre gratitude. Les statues d'ailleurs, ne représentent que la physionomie & le corps, elles ne sauroient nous retracer les qualités bien plus excellentes de l'ame; aussi le marbre & le bronze ne sont-ils pas assez durs pour pouvoir résister au temps qui ronge tout, ni pour empêcher que l'ingratitude & la

barbarie ne les détruisent. Athenes dressa à son Démétrius trois cents soixante statues; mais bientôt après, elles furent renversées, & les Barbares en ont plus brisé en Grece & en Italie, que tous les peuples policés n'en avoient pu élever, au-lieu que les doctes écrits d'un Tite-Live ont survécu à tous les monuments de leurs Héros. Le panégyrique de Trajan est encore plus entier & plus parfait que la colonne qui lui fut érigée; & celle-ci n'auroit pas été reconnue sous les ruines de Rome, si le burin des Savants n'y eût gravé l'inscription. Tout ce que nous devons regretter, c'est qu'il ne se trouve point de Pline pour peindre dignement le Trajan de notre siecle; l'antiquité a épuisé les trésors de l'éloquence, les influences de notre Ciel ne sont pas assez bénignes, la douleur qui nous accable, offusque nos pensées, & nous lie la langue; les larmes affoiblissent autant les facultés de l'ame, que celle des yeux, & les fameux tableaux de Parrhasius n'auroient pas acquis la beauté & la perfection qu'ils ont eues, si ce grand homme, au-lieu de chanter, eût pleuré en les peignant.

Si j'avois le bonheur de voir encore cet auguste Monarque, assis sur le Trône Impérial, & dispensant les destinées aux Royaumes & aux Etats, l'éclat de sa majesté, la splendeur de sa gloire éclaireroit mon esprit obscurci; & peut-être ma langue seroit-elle capable de prononcer son éloge; mais il est dans le cercueil, son sceptre & ses couronnes sont devenues des ornements du tombeau; le Chef de l'Etat est mort, les Mémoires ne sauroient que languir. Le fils de Crésus, il est vrai, cessa d'être muet, lorsqu'il vit son pere menacé de la mort, mais ce prodige est unique; on en a vu beaucoup plus, qui, frappés par de grandes catastrophes, ont perdu l'usage de la voix, & c'est là le cours de la nature.

Enfin, les actions mêmes de notre Monarque, sont telles, que l'Orateur peut difficilement les présenter :

quand je ferois consommé dans l'art de regner pendant la paix, je ne possede pas les connoissances de l'art de la guerre ; notre Empereur étoit incomparable dans l'un & dans l'autre. Xénophon a dépeint également bien la valeur & la politique de Cyrus, mais il étoit lui-même un grand Capitaine & un grand Historien, il savoit manier l'épée des Perses avec la même dextérité que la plume des Grecs : tant d'autres Orateurs au contraire ont perdu leur propre gloire en voulant publier celle des autres.

Il y auroit donc de la témérité à vouloir continuer mon entreprise, si je ne voyois pas devant moi des avantages considérables, qui m'invitent à la poursuivre. Les actions de notre Empereur sont de telle nature, qu'elles excitent l'admiration par elles-mêmes ; le simple récit des victoires remportées des Pays conquis, des Royaumes secourus, des Alliés soutenus, des Sujets protégés, est assez éloquent pour immortaliser le nom de notre Monarque : que d'autres Orateurs louent d'autres Princes, & qu'au défaut des grandes actions, ils épuisent leur art pour exalter ces faits moins importants ! Pour moi j'imiterai le fameux Nicias, qui, pour rendre son pinceau célebre, ne peignit que des batailles & de grands Sujets : les objets que je veux étaler à vos yeux, n'ont pas besoin d'un coloris trompeur, la vie de mon Héros est semblable au marbre & au phorphyre, qui ne prennent point de couleurs ; l'art disparoît devant l'éclat de la belle nature : celle-ci, ou plutôt l'Etre suprême, avoit donné à notre Empereur un cœur doux & humain, aussi ennemi du desir de répandre le sang, que les Princes de la Maison d'Autriche, le furent toujours de la tyrannie. Son auguste Pere, *Ferdinand* III., lui laissa l'Empire paisible & tranquille. Comme il égaloit Salomon en sagesse, on crut aussi que son regne seroit également pacifique ; mais la perfidie & l'ambition ont excité contre lui, tant de guerres & tant de révoltes,

tes, qu'aucun Prince n'a si fort aimé la paix, & n'en a moins joui que lui. Son regne est un théâtre continuel de troubles & d'agitations; & pendant cinquante années, il a été, ou enveloppé dans des guerres ouvertes, ou occupé à des préparatifs pour sa défense. La France & la Suede s'étoient réconciliées, à la vérité, avec l'Empire par la paix de Westphalie, mais la premiere de ces Couronnes continuoit son ancienne Guerre contre l'Espagne, & la seconde en commença une nouvelle avec la Pologne. Les difficultés entre la France & l'Espagne étoient plus difficiles à franchir que les Pirénées, & les armes Suédoises firent des progrès si rapides, qu'on ne put leur résister que par la fuite. L'ambitieux *Ragotzki* se forgeoit déjà en idée une Couronne, & la libre Sarmatie, qui peut à peine supporter un Roi, étoit destinée à en avoir deux en même-temps. Le Roi *Jean Casimir*, pour joindre à ses titres celui d'un Royaume étranger, précipita le sien dans le plus grand de tous les dangers; tous les Polonois le quitterent, & il quitta tout pour chercher en Silésie un asyle, qu'il ne trouva nulle part ailleurs. Ses amis & ses Alliés ressembloient à l'ombre qui n'accompagne les hommes qu'aussi long-temps que le Soleil leur luit, & qui disparoît aussi-tôt qu'il se retire. Notre Monarque, comme Chef de la Chrétienneté, s'acquitta de ce que ce grand emploi demande, & ses entrailles s'émurent en faveur d'un Prince infortuné; sa valeur rétablit le Roi de Pologne sur son trône, & l'affermit dans son Royaume. *Fréderic* III., Roi de Danemack, avoit à la vérité les mêmes intentions, mais il n'eut pas les mêmes succès; le Héros Suédois l'enferma jusques dans sa Capitale; ce Roi intrépide n'avoit rien à opposer à ses ennemis, que son grand cœur. Avec ce secours, il marcha contre eux. L'hyver, qui d'ailleurs protege les impuissants, & qui arrête le cours des opérations militaires, comme celui des fleuves, excita les Goths à

leur entreprise, & le froid excessif échauffa les ames guerrieres ; la mer même changea de nature & de propriétés, elle servit au vainqueur de pont pour pénétrer dans les Isles Danoises, qui, depuis le commencement du monde jusqu'alors, avoient été inaccessibles. Léopold, qui avoit à peine sauvé un Allié de sa perte évidente, & qui voyoit l'autre dans un égal danger, prit en main la cause des opprimés, & par sa médiation, les Puissances belligérantes conclurent la paix à Copenhague & au Couvent d'Oliva. La joie de cet heureux succès fut universelle, les lauriers se changerent en rameaux d'Olivier ; mais de tant de soins & de trésors prodigués, la seule récompense qu'exigea notre magnanime Empereur, fut la gloire d'avoir remis à l'un de ces Rois, la Couronne qu'il avoit perdue, & d'avoir affermi celle qui chanceloit sur la tête de l'autre.

Mais son courage héroïque s'est sur-tout signalé contre les deux ennemis héréditaires de son auguste Maison, la Porte Ottomane & la France. Notre Empereur n'avoit fait jusques-là que prêter des secours à ses voisins, mais alors il fallut défendre ses propres Sujets ; son bras formidable venoit de relever des amis opprimés ; il étoit destiné désormais à dompter les superbes. La puissance des Turcs, depuis la conquête de l'Empire d'Orient, s'est accrue à un tel degré, que leur seul nom a inspiré la terreur aux peuples de l'Europe. Constantinople, le siege & la capitale de cet Empire, est si favorablement située entre deux mers, qu'elle sert de porte pour entrer dans la Chrétienneté & de pont pour passer en Asie. Aussi, depuis quelques siecles, l'Empire Ottoman n'a-t-il point commencé de guerre, qu'il n'ait réduit sous son joug quelque Province. Il est vrai qu'il a succombé dans diverses batailles, mais sa puissance étoit telle qu'on eût cru que les Turcs risquoient moins dans leurs défaites, que les Chrétiens après leurs victoires. Les plus belles contrées du monde gémissent sous la tyrannie des Mahométans, & la cruauté y est de-

venue une maxime d'Etat. Cet Empire ne contient qu'un seul Maître, tout le reste y est esclave; celui-ci ne s'asservit à d'autre loi, qu'à celle de n'en vouloir garder aucune; malheur à celui qui est frere du Sultan, dès-là même il a mérité la mort! L'avarice y est insatiable, & quiconque a le bonheur de posséder des richesses, devient aussi-tôt coupable du plus grand crime. Le Royaume de Hongrie a été plus d'une fois inondé par leurs armées innombrables, & par les flots de sang qu'elles ont fait couler; & l'Allemagne a déjà vu deux fois le siege de ses Empereurs, & le boulevart de la Chrétienneté, dans le plus éminent danger. C'est ce farouche, ce terrible ennemi que notre grand Monarque a vaincu en deux guerres, & dont il a humilié l'orgueil insupportable. Les victoires remportées près de Lewentz, du Raab, de Vienne, de Barckau, de Salankemen & de Zenta, sont les marques de son courage, & les conquêtes de l'Esclavonie, de la Croatie, de la Transylvanie, ainsi que de la plus grande partie de la Hongrie, sont la récompense de sa valeur. La crainte & le désespoir étoient si grands parmi ces Barbares, qu'ils crurent Constantinople même perdue. Et en effet, le bras victorieux de notre Empereur auroit déjà arraché le croissant qui profane le Temple de sainte Sophie, pour y arborer la croix : l'infidele Musulman auroit été réduit à chercher un asyle dans les déserts de l'Arabie, si la France jalouse n'eût traversé une si sainte entreprise. Cette Couronne, l'ornement de la Chrétienneté, & que la Providence semble avoir destinée à être l'instrument de la destruction du Paganisme, cette Couronne est devenue la Protectrice de l'impiété Mahométane.... (*b*)

La paix entre l'Espagne & la France fut à la vérité

(*b*) J'ai sauté ici un passage, où l'Auteur faisoit à la France des reproches trop amers, à l'occasion de la Politique & des guerres du Palatinat.

conclue dans l'Isle des Faisans, & on remit dans les bras du Roi de France une Infante vertueuse, pour gage d'une amitié éternelle. Mais à peine *Philippe* IV., Roi d'Espagne, eut fini sa vie, que sa mort devint la cause d'une nouvelle guerre, & l'amour une occasion de haine & d'inimitié. La Reine, d'ailleurs si religieuse, se porta malgré elle pour héritiere des Pays-Bas, quoiqu'elle eût renoncé, par les serments les plus solemnels, à la succession de toute la Monarchie d'Espagne. Notre Empereur, qui toujours avoit protégé l'innocence, défendit les droits du Roi d'Espagne, encore mineur, & envoya à son secours quelques milliers d'hommes de ses Troupes, accoutumées à vaincre, qui forcerent l'ennemi à faire la paix. Les Provinces-Unies, qui avoient beaucoup contribué à cette paix, offenserent par-là sensiblement la France, & celle-ci ne pensa plus qu'à s'en venger. Dans ce dessein, elle réunit ses forces à celles de ses Alliés, attaqua la Hollande, par mer & par terre, avec tant d'avantage, qu'il s'en fallut peu que ce formidable Etat ne succombât dans une seule campagne. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner, si la République alors avoit pris les mesures convenables pour sa défense; mais il est indubitable que ses ennemis lui étoient supérieurs en puissance, & que, sans des secours étrangers, elle auroit peut-être prolongé ses malheurs, mais n'auroit pas évité sa ruine. Notre Monarque, qui apperçut le danger, & qui en vit les conséquences, marcha au secours de la Hollande, & ses armes victorieuses réduisirent la France à n'y conserver pas un pouce de terre, & à la nécessité de conclure la paix. Dès ce moment, elle ne garda plus de mesures, mais sacrifia tout à l'idole de l'ambition. (*c*) Luxembourg & Strasbourg furent envahis en pleine paix, & à Cologne

(*c*) Il faut toujours que le Lecteur se souvienne que la Maison d'Autriche étoit alors en guerre ouverte avec la France.

elle voulut faire élire, par le fer & par le feu, un Electeur Ecclésiastique. Notre Empereur s'opposa à cette entreprise sanguinaire; il défendit les droits du Clergé : & quoiqu'il eût une guerre onéreuse à soutenir contre les Turcs, sa fermeté contraignit le Roi de France à se désister de son entreprise.

Enfin, lorsqu'à l'époque mémorable de la mort du Roi *Charles* d'Espagne, on vit éclore le surprenant projet que la France avoit médité depuis long-temps, cette Couronne voulant faire les premiers pas vers la Domination universelle, & toute l'Europe Chrétienne en étant saisie d'effroi, notre magnanime Empereur fut le seul qui, conservant un courage héroïque, attaqua les ennemis dans les Etats de Venise, ainsi que dans le Duché de Mantoue, & les força d'en sortir. Par-là il inspira à ses Alliés le généreux dessein de s'armer pour la défense de la liberté de l'Europe. L'Allemagne, il est vrai, tomba dans le plus grand danger, mais les deux victoires signalées de Donawerth & de Hochstet, réparerent non-seulement toutes les pertes, mais firent aussi trembler les ennemis pour leurs propres Sujets. Ces batailles sont les vrais feux jumeaux, Castor & Pollux, qui se montrerent à la fois sur le vaisseau de l'Empire Germanique; ils feront assurément renaître le calme après tant de fâcheux orages. S'il me falloit raconter toutes les autres victoires remportées, & toutes les villes conquises pendant cette guerre, je ne passerois pas les bornes de la vérité, mais j'excéderois celles d'un discours; je me contente de remarquer, à la gloire immortelle de notre Empereur, que toutes ses guerres ont été entreprises pour sa défense, & que ses ennemis lui ont toujours mis les armes en main. Surprendre à l'imprévu des Princes inférieurs en puissance, qui vivent dans la sécurité à l'ombre de la paix, soulever les Sujets contre leurs Maîtres, prendre des villes par trahison, ce ne sont pas là les œuvres d'un Héros. Attila & Tamerlan, ces fa-

rouches débellateurs des nations, n'ont pas été les plus criminels, & cependant leur fureur ne leur a valu que le titre de fléaux du genre humain. La Société ne s'est pas donné des Maîtres pour sa destruction, mais pour sa conservation; l'office de Souverain ne consiste pas tant à faire la guerre, qu'à gouverner en paix; il doit maintenir le repos, & protéger ses Etats, mais non point dévaster ceux des autres.

Remarquons encore que notre Empereur a toujours été inférieur à ses ennemis en nombre de Troupes, mais d'autant plus supérieur en courage. En Hongrie, il a défait plus d'une fois avec trente mille hommes des armées de plus de cent mille Turcs, & en Italie, avec vingt-quatre mille Allemands, il repoussa soixante mille François, depuis l'Adige jusqu'à Milan. Ecraser un foible Adversaire n'est pas d'un courage généreux, mais combattre un plus fort, le vaincre & le réduire, c'est là l'ouvrage d'un Héros,

Quoique les actions merveilleuses de notre invincible Empereur, dont je viens de crayonner l'ébauche, soient plus que suffisantes pour le placer dans le Temple de la gloire, à côté des Alexandres & des Césars, elles ne sont pas cependant à comparer à cette sorte de courage, que les grandes ames font éclater moins en agissant, qu'en souffrant. Les premieres sont filles de la bonne fortune; l'autre au contraire doit sa naissance à l'adversité. L'héroïsme, qui a la prospérité pour compagne, entreprend tout, & se sert de tous les secours; celle-ci au contraire se soutient uniquement par elle-même, & triomphe des obstacles. L'un peut être le partage d'une ame foible; l'autre au contraire est le vrai apanage des grands cœurs. *Auguste*, le Maître de la terre, ne possédoit pas cette derniere vertu, & la perte de trois Légions le mit au désespoir; mais elle est héréditaire dans la Maison d'Autriche. *Charles* V, en donna des marques dans le Port d'Alger; *Philippe* II, à la perte de sa flotte

invincible, & *Ferdinand* II. lorſque ſes Etats ſe ſouleverent contre lui. L'ingrate Hongrie, que notre Empereur avoit délivrée du joug des Mahométans, en épuiſant ſes Pays héréditaires d'hommes & d'argent, a tramé juſqu'à deux fois contre lui les rebellions les plus dangereuſes. La premiere étoit ſoutenue par cent-cinquante mille Turcs, & la ſeconde favoriſée par toute la puiſſance de la France & de la Baviere. Chaque fois ils pénétrerent juſqu'au centre de ſes Etats. Vienne fut menacée, & l'on eût dit que la Maiſon d'Autriche étoit près de ſon période fatal, que la Couronne & le ſceptre lui alloient être ravis; la conſternation étoit générale; l'Empereur ſeul conſerva la ſérénité de ſon ame; il écoutoit toutes ces nouvelles ſans s'émouvoir, perſuadé que tant d'orages ameneroient enfin un heureux calme. Tant de troubles alarmerent auſſi peu ſon ame, que la priſe de Syracuſe dérangea le compas d'Archimede; ils ne ſervoient tout au plus qu'à éveiller ſa prévoyance. Il prit des meſures ſalutaires, & donna des ordres précis pour faire exécuter ce que ſa ſageſſe avoit dictée; il ne précipita rien dans ſon cabinet, & ne négligea rien dans ſon armée.

C'eſt une erreur populaire de croire que pendant le bruit des armes, les Loix doivent ſe taire; Dieu donna ſes premiers commandements au milieu des foudres & des éclairs, & ſon dernier jugement ſe prononcera dans le fracas du monde périſſant. La juſtice eſt armée; un Prince eſt obligé d'avoir ſans ceſſe un œil attentif ſur ſes ennemis, mais il ne doit pas perdre ſes Sujets de vue : il ne faut point qu'il dépoſe d'une main le ſceptre, lorſqu'il prend de l'autre l'épée. L'ennemi parjure ne demande pas plus d'attention que le Sujet fidele, & l'unique but raiſonnable de la guerre eſt la conſervation des citoyens & de leur patrimoine : c'eſt ce que notre juſte Empereur a obſervé ſcrupuleuſement. Dans les plus grands troubles de la guerre, il a non-ſeulement maintenu l'activité

des Loix comme en pleine paix, mais il les a aussi réformées. Des abus sans nombre s'étoient glissés dans l'administration de la justice, l'hydre de Lerne étoit moins féconde en têtes envénimées, que la fourbe & la malice l'étoient en inventions pour surprendre l'équité des Juges; mais notre Hercule a terrassé ce dangereux serpent. Il a rendu aux Magistrats leur autorité; aux Jurisconsultes, leur ancienne considération; & aux opprimés, les secours dont ils ont un besoin si indispensable; il a donné des Loix remplies de Sagesse, & établi des tribunaux pour les faire observer. Les Magistrats sont les Colonnes de la Majesté, & les Organes du pouvoir suprême : le Prince dicte les Loix, ils en font la base des Sentences; comme le Souverain est la source de la justice, ils en sont les Canaux : mais l'office du Législateur & du Juge, est de rendre à chacun ce qui lui est dû : ni les petits, ni les misérables, ne sont point indignes des mêmes soins, & des mêmes privileges; c'est principalement en leur faveur, c'est pour les garantir de l'oppression des plus puissants, que les tribunaux de Thémis ont été érigés : la conscience & la raison veulent également qu'on les assiste; ils forment la moins brillante, mais la plus nombreuse partie de l'Etat, auquel les trésors des Riches ne sont pas plus utiles que les bras laborieux des Pauvres; car ceux-ci s'appliquent dans la paix au travail, & portent l'épée dans la guerre. On ne sauroit exprimer avec combien de zele & d'assiduité notre Empereur a rendu la justice. Un différent pour une Principauté, ou pour un Village, pour un Palais, ou pour une Chaumiere, lui coûtoit la même application; aucune sentence n'est émanée de son trône qu'il ne l'ait revue & signée de sa main; ce qui, par la multitude innombrable des affaires, étoit un travail plus qu'humain. Les Loix divines & l'équité naturelle, formoient toujours la regle de ses décrets, & c'est par elles qu'il a souvent corrigé ou aboli les Loix, qui sembloient

être fondées plutôt sur de vaines subtilités, que sur l'équité, ou qui étoient déraisonnables, telles, par exemple, que le duel, sous le nom duquel on permettoit le meurtre. Notre Empereur a mis un frein à cette fureur vengeresse, altérée de sang & de crime, & il a publié un édit contre les combats singuliers, qui est aussi terrible pour ceux qui le transgressent, que glorieux pour le Législateur qui l'a dicté.

Mais le même devoir qui engage un Prince à assister les opprimés & à punir les méchants, l'oblige aussi à ne pas laisser le mérite sans récompense. Dieu l'a établi à sa place pour administrer ses trésors, & distribuer les richesses de la terre à ceux qui en sont dignes. Bientôt les fleuves dessécheroient, si la mer vouloit retenir les eaux qu'ils lui apportent; & le Sujet seroit bientôt réduit à l'indigence, si le Souverain gardoit pour soi les trésors qu'il amasse. Ptolemée, Roi de Chypre, rendit par ses richesses ses Sujets misérables, & se précipita lui-même dans les malheurs; ils perdirent leurs biens, & lui, la vie. Ces Princes-là ne sont pas riches, qui ont des coffres remplis, & des Sujets dénués de tout. C'est des Rois qu'on peut sur-tout dire, qu'il est plus heureux d'enrichir les autres, que de s'enrichir soi-même; ils obtiennent l'un & l'autre en même-temps: ainsi que le corps humain ne peut vivre sans la circulation du sang, le corps de l'Etat ne sauroit subsister sans la circulation de l'argent. Ce n'est pas qu'il ne soit avantageux pour un Prince d'avoir des trésors tout prêts pour secourir son Etat dans des besoins soudains; mais il vaut encore mieux pour lui d'avoir des Sujets riches, qui s'intéressent vivement au bien public; que si les peuples, infortunés & misérables, souhaitent avec plus d'ardeur le changement que la conservation de l'Etat, on peut dire, avec vérité, à la gloire de l'auguste Maison d'Autriche, que ses Princes ont toujours eu pour objet la félicité de leurs peuples; qu'ils les ont épargnés, soulagés & enrichis en

toute occasion. Les dernieres années du regne de notre Empereur ont été, à la vérité, onéreuses; mais considérons que depuis plusieurs siecles, ses Etats n'ont pas été dans un danger aussi éminent, ni qu'on n'a point exécuté d'aussi grandes choses.

Sauver non-seulement des Royaumes & des Provinces de leur perte certaine, mais en conquérir à son tour, ce sont là des exploits qui ne sauroient se faire sans d'excessives dépenses; mais lorsque la guerre s'allume, il vaut mieux encore que ses flammes fassent fondre l'or & l'argent, que d'embraser les villes & les campagnes, & de réduire en cendres tout le pays, puisqu'aussi-bien les richesses des citoyens périssent alors avec leurs domiciles. Aussi le fidele Sujet a-t-il contribué avec d'autant plus de joie aux fraix de la guerre, que son magnanime Empereur lui en donnoit lui-même l'exemple, & n'épargnoit ni ses revenus, ni ses trésors pour sauver l'Etat. Tout le reste de sa vie n'a été qu'un tissu de bienfaits, nul besoin n'est resté sans secours, & nul mérite sans récompense; ses Domaines seroient infiniment plus considérables, s'il n'avoit pas disposé des fiefs vacants en faveur de ses Sujets, plutôt que de se les approprier. Feudataire, plein de candeur & de fidélité, lui paroissoit plus précieux, que la plus belle Seigneurie; les dons de sa libéralité étoient les seules chaînes, par lesquelles il attachoit les cœurs, & retenoit tout le monde dans le devoir.

Au reste, il ne distribuoit pas ses richesses indifféremment, mais avec choix. Verser les bienfaits sur des Sujets indignes, c'est dissiper les trésors, & non pas les employer. Combien de fois n'a-t-on pas vu la trahison plutôt nourrie qu'étouffée par-là? Les largesses d'un Prince ont souvent réchauffé des serpents engourdis, & n'ont fait que les mettre en état de lui nuire. *Charles* I. auroit terminé sa vie dans la pourpre & non sur l'échaffaud, s'il avoit été moins libéral envers les farouches Anglois. La sagesse de notre

Empereur ſavoit ſonder l'abyme du cœur humain, & elle mettoit les hommes au creuſet, pour reconnoître leur vraie valeur. Tel qu'un habile Médecin, il ſavoit employer le fer, où le baume étoit ſans effet; mais il ne connoiſſoit rien de ſi précieux qu'il n'eût donné à un ſerviteur, dont il avoit éprouvé le zele & la fidélité, perſuadé que les Princes ſont comme le Soleil, qui n'attire les exhalaiſons de la terre, que pour les rendre par de douces roſées, & par des pluies bénignes, au-lieu que les autres hommes reſſemblent à des lampes qui s'éteignent, dès qu'elles ne ſont pas entretenues.

C'eſt cette même ſageſſe qui lui ſervoit à comprendre tout, & à approfondir les myſteres les plus cachés; ſa piété lui ouvrit le Ciel, & ſon eſprit la terre. Il inſtruiſoit les Scrutateurs de la nature & les Philoſophes; il n'y a guere de Sciences qu'il n'ait connues, & preſque point de Langues de l'Europe qu'il n'ait parlées; il poſſédoit ſur-tout le don de la parole ſi néceſſaire aux Princes, & n'avoit pas beſoin d'emprunter des organes étrangers pour exprimer ſes idées. L'avantage qu'il avoit ſur tout autre Orateur, étoit celui d'appuyer l'éloquence de ſon diſcours, par la majeſté de ſa perſonne. Non-ſeulement il liſoit les Annales de tous les temps, mais il penſionnoit auſſi d'habiles Hiſtoriens; & par-là, il s'eſt acquis un double mérite envers la poſtérité, en faiſant lui-même des actions dignes d'être écrites, & en faiſant écrire celles des autres; car ſans les Hiſtoriens, les faits les plus mémorables diſparoiſſent. Ce ſont eux qui rendent préſent le paſſé, & qui font revivre les morts; leurs plumes ſont des trompettes, qui font retentir dans tout l'Univers la gloire des Héros; ils diſtillent la vraie Cédrie, qui garantit leur mémoire de la corruption.

Mais ſi le devoir de ces Hiſtoriens les oblige d'éterniſer la mémoire des grands hommes, que ne doivent-ils pas faire pour porter aux ſiecles futurs le nom de LÉOPOLD? Lui, qui au milieu de ſes actions héroïques, n'a pas dédaigné d'aimer les ſciences, & de jetter des

regards favorables sur ceux qui les cultivent! Lui qui envisageoit la gloire d'étendre les bornes de l'esprit humain, comme une gloire infiniment plus grande que celle de reculer les limites de ses Etats! Cependant il n'employoit pas ses moments précieux à de vaines spéculations, ni, comme *Alphonse*, à contempler les Astres; tout son génie étoit voué au Gouvernement de ses peuples, & il y rapportoit toutes ses veilles. La Sagesse, il est vrai, est une aimable fille du Ciel, mais elle a une sœur bien plus belle, c'est la prudence. La premiere se suffit à elle-même, & se plaît dans la solitude; l'autre au contraire se livre à la Société, met tout son plaisir à plaire aux autres, & sa gloire à leur être utile; elle rend heureux ceux qui l'aiment, & porte au comble de la grandeur ceux qui la servent; elle donne de bons conseils, & les exécute heureusement; elle fait l'honneur des Cours, & le plus bel ornement des Princes : le monde sans elle seroit un labyrinthe, & la vertu même perd tout son éclat, si elle ne l'a pour compagne. Notre incomparable Empereur l'estimoit à tel point, qu'il préféroit la gloire d'être l'homme le plus prudent, à celle d'être le plus grand Seigneur de la terre. Jamais il ne prenoit de résolution qu'après un mûr examen, & ne précipitoit aucune affaire sans la plus grande nécessité. Chaque être dans la nature, demande un certain espace de temps pour sa génération & son accroissement; mais les productions de l'esprit en exigent plus que toutes les autres, si l'on veut qu'elles ne soient pas difformes. Minerve, qui sortit du cerveau de Jupiter, lui causa, long-temps avant de naître, un violent mal de tête : mais toutes les fois qu'il survenoit des accidents où le délai pouvoit être funeste, personne n'étoit plus prompt que notre Empereur à les parer. C'est dans ces sortes de résolutions soudaines, que consiste le sublime de la prudence; ses effets sont appellés des coups d'Etat, que l'on sent plutôt qu'on ne les voit. La promptitude qui en est l'ame,

fait qu'ils ne sauroient être trahis, que le succès en est presque infaillible, & que c'est un miracle, s'ils n'en sont point. La sagacité de notre Empereur éclatoit sur-tout dans les événements qui paroissoient désespérés à tout autre qu'à lui; il démêloit tous les nœuds Gordiens, & tel qu'un sage Pilote, son esprit sondoit les profondeurs de cette mer orageuse; jamais il n'a rien entrepris qui ait surpassé ses forces. Malheur au Prince, dont le cœur est plus grand que l'esprit, & qui possede plus de courage, que de capacité! *Sébastien*, Roi de Portugal, au-lieu de perdre avec la vie son Royaume, en auroit conquis encore un autre, si son audace & sa prudence eussent été dans un équilibre égal. La valeur a souvent échoué contre cet écueil, en suivant plutôt les mouvements d'une trop grande confiance, que les conseils de la sagesse. Le danger est également grand, quand le Prince est supérieur à ses Etats, où que les Etats sont supérieurs au Prince. Ceux qui sont trop belliqueux, s'attirent la haine, & ceux qui sont trop pacifiques, le mépris.

C'est, à la vérité, un bonheur insigne, quand un Prince, tel que notre Empereur, a un Royaume à gouverner, dont les forces sont proportionnées à la vaste étendue de son génie; il peut entreprendre les plus brillants exploits : mais nous devons dire, à la gloire de *Léopold*, qu'il s'est toujours plus servi de sa sagesse que de sa puissance. La puissance est un feu follet qui conduit souvent au précipice; la prudence au contraire est la vraie étoile polaire, toujours immuable, & qui sert de guide assuré à ceux qui dirigent la Barque de l'Etat. L'esprit Macédonien détruisit la formidable puissance de l'Empire des Perses, & le petit Royaume d'Aragon, sous la conduite circonspecte de *Ferdinand le Catholique*, subjugua l'Espagne & le Nouveau Monde : la force peut commencer une entreprise, mais il n'y a que la prudence qui puisse la conduire à une heureuse fin. Les Princes les plus puissants,

sont à la vérité les plus audacieux, mais les plus sages sont toujours les plus heureux. La marque la plus infaillible d'un Prince vraiment politique, est quand il sait se plier au temps & aux circonstances ; celles-ci doivent se présenter d'elles-mêmes & ne sauroient être forcées ; le Printemps ne nous offre que des fleurs, & il faut attendre la maturité des fruits pour les cueillir. Combien de Princes n'avons-nous pas qui seroient placés dans les Annales des temps, au-dessus d'Alexandre, s'ils eussent possédé le don d'attendre les occasions ? Notre Empereur a connu cet art dès sa jeunesse, & s'en est servi avantageusement. Après que la mort eut enlevé son auguste pere, la France chercha à lui ravir la Couronne Impériale, & ses insinuations gagnerent plus d'un Electeur ; mais le jeune Roi, au plus fort de l'hyver, & dans le même temps que le Monarque Suédois, *Charles Gustave*, passoit la mer Baltique sur la glace, se mit en chemin, & sut détruire par sa présence à Francfort, tous les projets dangereux qu'on tramoit contre lui. Il acquit l'Empire tandis que *Charles Gustave* vouloit détruire un Royaume.

L'on voit des Princes qui guettent les événements, mais qui ne peuvent attendre le temps de leur maturité. Il se présente souvent des occasions pour entreprendre de grandes choses, mais l'époque n'est pas toujours favorable pour éclater. Notre Empereur auroit pu plus d'une fois reconquérir la Pannonie, ravie à ses Ancêtres ; la Porte Ottomane s'est vue enveloppée, pendant la longue durée du regne de *Léopold*, dans de fréquentes & dangereuses guerres contre ses voisins, & elle a essuyé plusieurs défaites sensibles. C'eût été peut-être l'occasion propice pour regagner ce qui avoit été perdu, mais le temps n'étoit pas encore arrivé ; & la treve conclue avec le Grand-Seigneur n'étoit point expirée. Il perdit plutôt de vue ses avantages que sa parole donnée, sachant bien que les promesses des Rois doivent être sacrées & inviolables,

quand même elles seroient faites à des infideles ou à des barbares. De pareils Princes sont toujours les plus grands du monde ; le Ciel bénit leurs armes, & la terre applaudit à leurs entreprises.

C'est ainsi qu'il profita du temps & des occasions ; mais il fit plus, il munit ses Généraux du pouvoir nécessaire pour ne point les laisser échapper. Si le choix des Chefs de l'armée a été fait avec discernement, le Monarque ne risque rien en leur permettant de combattre. L'occasion marche en tâtonnant devant le cabinet des Princes, elle vole d'une aîle rapide devant leurs tentes. Quiconque doit aller prendre dans le Conseil les ordres pour attaquer l'ennemi, recevra chaque fois la réponse, un jour trop tard. Lier ainsi les mains aux Généraux, c'est arrêter le vol de l'aigle en raccourcissant ses aîles. Les trois illustres Fils de Mars, *Louis* Prince de Bade, *Eugene* Prince de Savoye, & le Duc de Marlborough, ont fait voir assez que la fortune du Monarque, le salut de la République, & la gloire du Chef d'armée, dépendent souvent du pouvoir illimité, que le Prince remet entre les mains de son Général. Aussi l'événement a-t-il justifié pleinement la sage confiance de notre Empereur, & ses Maréchaux ont agi avec la même prudence, la même activité, la même valeur, que s'il eût été présent à l'armée.

Cependant cette même confiance, bien-loin d'endormir son esprit, le tenoit sans cesse éveillé, & il portoit un œil attentif sur tous les mouvements des peuples : la sûreté de l'Etat demande que le Souverain ne se livre jamais à la sécurité. Sur la mer, le trop grand calme devient suspect, & le plus insigne bonheur est accompagné de dangers. La vigilance de Palinure même fut trompée par la sérénité d'un Ciel étoilé : LÉOPOLD connoissoit l'ambition des Princes, & son œil perçant n'étoit point ébloui par des propositions captieuses ; néanmoins il n'entreprenoit jamais d'ouvrages importants sans consulter ses Ministres. Un des secrets de la Politi-

que eſt qu'un Prince ne doit pas ſe charger ſeul de tous les événements; la Sageſſe humaine, quelque parfaite qu'elle puiſſe être, eſt toujours ſoumiſe aux décrets de la Sageſſe divine, & les malheureux ſuccès attaquent trop directement la gloire d'un Monarque, qui n'a pris conſeil que de ſoi-même. Notre Empereur ne partageoit jamais ſa majeſté avec ſes Miniſtres, mais ſeulement ſes travaux : un Argus même n'auroit pas aſſez d'yeux pour voir & reconnoître tous les détours & toutes les profondeurs des affaires d'Etat. Les ſages délibérations d'un Conſeil, reſſemblent à un ruiſſeau qui coule ſur les cailloux & ſur les rochers, & dont les eaux deviennent plus claires à meſure qu'elles heurtent contre les obſtacles dans leurs cours.

Mais l'eſprit pénétrant de notre Monarque s'eſt manifeſté, ſur-tout en ce qu'il a gouverné un Empire, compoſé de tant de peuples divers : réunir des Langues, des loix, des mœurs, des coutumes & des inclinations ſi différentes les unes des autres, eſt un ouvrage bien plus grand & plus merveilleux, que de combiner la Méditerranée avec l'Océan. Le grand Electeur *Fréderic-Guillaume* de Brandebourg fit beaucoup, lorſqu'il unit la riviere d'Oder avec celle de l'Elbe, mais il a acquis une gloire bien plus grande, en raſſemblant tant de Provinces diſperſées, & les gouvernant ſagement.

Tant de perfections ne porterent aucun changement dans l'ame de notre généreux Empereur; il n'étoit ni ſuperbe dans la proſpérité, ni abattu dans les revers. Toute ſa vie n'a été qu'une modération continuelle des paſſions & des deſirs; l'audace, l'ambition, l'intempérance, la volupté, ſont des paſſions qui ſéduiſent les eſprits foibles & les cœurs timides; elles ont quelque rapport avec les vertus, en ce qu'elles commencent avec la même joie, la même ſatisfaction que les vertus finiſſent. Le combat qu'on leur livre eſt difficile, mais la victoire en devient d'autant plus glorieuſe. Quel mortel en a mieux triomphé jamais que notre Monarque?

que? Sa table, ses délassements, ses plaisirs, étoient dignes de sa grandeur, mais la sobriété & la modération éclatoient par-tout, & elles furent imitées par ses Courtisans. *Auguste* remplit sa Cour de Savants, *Tibere*, d'Adulateurs & d'Hypocrites, *Constantin*, de Chrétiens, *Julien*, de Païens, & notre Empereur de Sages. Son chaste amour n'étoit consacré qu'à ses épouses illustres; & l'Etre suprême, Rémunérateur de la vertu, lui a fait trouver dans le cœur de ces mêmes épouses le retour de la plus parfaite tendresse. L'illustre *Marguerite*, la vertueuse *Claude-Félicité* n'ont cherché qu'à plaire à cet auguste époux, & ne lui ont jamais donné d'autre chagrin que celui de leur mort; mais l'incomparable Impératrice, *Eléonore-Magdeleine-Thérese*, remporte sur les premieres l'avantage d'avoir joint la fécondité à toutes ses vertus, & d'être devenue une nouvelle mere, une seconde tige de l'auguste Maison d'Autriche. L'antiquité nous représente comme un exemple rare, que la Reine *Lampido* de Lacédémone étoit à la fois fille, épouse, & mere de Rois; & la France a vu la même gloire réunie dans les Reines *Blanche*, *Claude* & *Anne*. Mais, à plus forte raison, pouvons-nous dire d'*Eléonore*, qu'elle est la fille d'un Electeur égal aux Rois, l'épouse d'un Empereur, la mere d'un Empereur, d'un Roi, d'un Archiduc & de six Archiduchesses; la sœur de deux Reines, d'un Electeur & de huit Comtes Palatins du Rhin, & que par son amour & ses bienfaits, elle est devenue la mere de toute son illustre famille. La triste expérience nous montre aujourd'hui, combien de guerres & de troubles peuvent naître, quand une seule branche d'une grande Maison vient à dessécher. Hélas! les Royaumes & les Provinces de la terre nageroient dans des flots de sang, si cette famille auguste venoit à s'éteindre entiérement : mais cet heureux hymen a dissipé nos craintes, & la Providence a donné aux Etats héréditaires, ou plutôt à l'Europe bien inten-

tionnée, la joie inexprimable de la naissance de trois Archiducs & de six Archiduchesses. Il est vrai que Dieu en a diminué le nombre, en rappellant à soi un des deux Princes & trois Princesses, mais sa main semble n'avoir coupé ces branches, que pour faire pousser les autres avec d'autant plus de vigueur. *Joseph*, qui fait aujourd'hui notre consolation & nos délices, a déjà commencé de réparer ces pertes, & les deux Princesses *Marie-Joseph* & *Marie-Amélie*, sont des gages précieux, qui nous assurent la naissance d'une suite nombreuse d'Archiducs; leur innocente beauté nous les représente comme des Anges, & l'espérance nous les montre comme des Reines. Leur auguste frere, *Charles*, Roi d'Espagne, cet autre *Jason*, s'est embarqué pour chercher dans l'Ibérie, non-seulement la Toison d'or & la Couronne de Castille, mais aussi une épouse aussi spirituelle & plus vertueuse que *Médée*. Les trois graces, qui depuis long-temps s'étoient enfuies de la terre avec la candeur & la fidélité, reparoissent maintenant à la Cour Impériale, sous les traits des illustres Archiduchesses *Marie-Elisabeth*, *Marie-Anne* & *Marie-Magdeleine*. Notre Empereur a joui de la satisfaction inexprimable, d'embrasser tous ces tendres rejettons, tous ces dignes Héritiers de sa Maison & de ses vertus. Enfin il a tiré de sa modération & de sa sobriété, l'avantage d'avoir eu, en toute rencontre, un esprit toujours présent, & d'être parvenu à un âge fort avancé; mais enfin il a payé le tribut à la nature, & la majesté de sa vie n'a pu le garantir des atteintes de la mort. S'il a eu quelque avantage à cet égard sur le reste des humains, c'est qu'il en a senti les approches avec plus de constance & plus de grandeur d'ame que nul autre mortel. Plût au Ciel que je pusse ici parler de son trépas avec la même fermeté qu'il l'a subi! Tous les hommes envisagent la mort comme la destruction de la nature, les Chrétiens seuls savent que c'est un chemin qui nous con-

duit à une meilleure vie. Notre Empereur s'y étoit préparé dès sa jeunesse; il lui étoit d'autant plus facile de troquer les Couronnes périssables du monde, contre les Couronnes célestes & incorruptibles, que déjà dans sa vie il avoit refusé celle de Sarmatie qui lui fut offerte, & qu'il céda volontairement. Il déposa sa grandeur & sa dignité Impériale, avec la même résignation & la même tranquillité qu'il quittoit ses habits; & remit sans regret son sceptre entre les mains de ce fils bien-aimé, qu'il avoit déjà, plusieurs années auparavant, couronné Roi des Romains & de Hongrie. Sa maladie, quoique mortelle, ne put empêcher qu'il ne donnât, avant d'expirer, des leçons pleines de sagesse, & qu'il ne fît des réglements fort utiles pour être observés après son décès. Ses dernieres paroles attendrirent les cœurs les plus insensibles. Il passa les derniers moments de sa vie dans de saintes méditations, & ce Monarque mourant, qui n'étoit plus attaché au monde que par de foibles liens, vivoit déjà dans le Ciel. Enfin il mourut, ainsi que l'Aloës, qui porte les plus belles fleurs avant de se faner & de périr.

C'est ainsi que notre Empereur a été dans la vie & dans la mort, un Monarque digne de la plus haute admiration. Il a humilié la Puissance Ottomane, dont le seul nom inspiroit la terreur à toute la Chrétienneté; il a ébranlé la statue du Soleil, le Colosse François, qui sembloit affronter tous les efforts de la nature & du pouvoir humain; son ame a été tranquille au milieu des revers; il a pris la défense de ses Alliés dans les moindres vues d'intérêt, croyant qu'il lui étoit tout aussi glorieux de conquérir des Royaumes & des Provinces pour ses amis que pour lui-même. En administrant la Justice, il n'a eu égard à personne, mais il s'est toujours mis devant les yeux Dieu & les Loix; il a exercé le pénible emploi de Souverain, avec une sagesse qui l'a rendu terrible à ses ennemis, & respectable à ses Alliés; il a su dompter toutes ses pas-

ſions, & n'a lâché la bride qu'à ſa gloire qui a franchi toutes les barrieres : il eſt devenu une tige nouvelle de ſa Maiſon, & un ſecond *Rodolphe de Habsbourg*, dont les deſcendants ſeront à la tête du genre humain juſqu'à la fin des ſiecles ; il a rempli tous les devoirs d'un Prince accompli, & eſt devenu par-là, le modele des Rois ; enfin, par ſa vie héroïque & par ſa mort glorieuſe, il a mérité de porter à jamais le nom de *Léopold le Grand.*

Mais ſi tant de prérogatives rendent ſa mémoire immortelle, ſa mort nous eſt d'autant plus douloureuſe ; il a vécu aſſez long-temps pour ſa gloire, mais trop peu pour nous, & pour la Chrétienneté ; ſon ame qui s'eſt élevée au-deſſus de toutes les grandeurs, jouit aujourd'hui de l'aſpect de ſon Dieu. Mais nous, nous ſommes plongés dans la plus profonde triſteſſe, & nous ne voyons qu'un abyme de douleur. La Siléſie eſt devenue une veuve, & Breſlaw une orpheline ; les Princes & Etats du pays ſont déſolés, & les larmes que je vois couler de leurs yeux, marquent l'amour & la fidélité, qui animent leurs cœurs pour leur Souverain ; le Citoyen & le Sujet portent un deuil plus profond audedans d'eux, que dans leurs habits, & chacun voudroit, ou faire revivre ſon Prince, ou mourir avec lui.

Mais où m'emporte mon déſeſpoir ! *Léopold le Grand* ne nous a-t-il pas laiſſé un *Joſeph* qui eſt l'héritier de ſes vertus, auſſi-bien que de ſon Empire ? Fléchiſſons le genou devant ſa perſonne ſacrée, & adorons ce Chef de la Chrétienneté : offrons-lui des hécatombes d'obéiſſance & de fidélité. Il eſt notre Empereur, notre Roi, & notre ſouverain Duc ; il a épouſé ſes Royaumes & ſes Provinces ; il eſt devenu le pere de notre patrie ; il n'eſt monté au faîte des grandeurs humaines, que pour pouvoir contempler d'autant mieux les néceſſités & les beſoins de ſes Sujets ; il nous aſſiſtera, & maintiendra nos libertés & nos privileges. Son bras victorieux, qui a ſu arrêter la plus grande

Puissance de l'Europe, saura protéger ses Sujets : il sait conquérir les forteresses les plus formidables, mais aussi les cœurs. Les ennemis ont sa valeur à craindre, nous avons sa clémence, & les effets de sa générosité à espérer : la bonté est née avec lui, & la douceur de la Maison d'Autriche fait son plus bel apanage ; il sait porter également le sceptre & l'épée ; sa politique le rendra aussi invincible que ses armes ; il achevera le grand ouvrage de l'Europe, il en affermira la liberté. C'est devant ce *Joseph* que se prosterneront, non en songe, mais en effet, le Soleil François, & la Lune Ottomane ; ce second *Auguste* rétablira la paix universelle, & fera renaître l'âge d'or ; il comblera nos vœux & notre joie par la naissance d'une suite de jeunes Archiducs, sous le regne desquels nos descendants pourront vivre aussi heureusement que nous sous le sien.

Laissons donc reposer en paix notre Empereur *Léopold le Grand*, lui qui a si long-temps veillé pour notre salut. Ses os sacrés retourneront à la vérité en cendres & en poussiere ; mais son nom glorieux ne mourra jamais. Nous sentons encore les effets de son amour, & de ses soins paternels, en ce qu'il nous a laissé pour héritage le plus parfait des Monarques, l'abrégé de son éloge & de notre consolation, est que *Joseph* vit encore.

Cette piece, quoiqu'un peu longue, m'a paru mériter d'être traduite, quoique je sois fort éloigné de la croire sans défauts. Mais quel est le panégyrique qui soit parfait ? L'Orateur qui est obligé de s'embarquer dans une pareille entreprise, a trois écueils à éviter, contre lesquels il est très-rare qu'il n'échoue. C'est le style empoulé, le style épigrammatique, & le style trop simple, ou pour mieux dire, trop bas ; ces écueils sont la scylle & la charibde des Anciens ; si vous voulez éviter l'une, vous tombez dans l'autre.

Indépendamment du Baron de *Königsdorff*, nous avons encore quelques bons Orateurs en Allemagne,

comme M. de *Neukirch*, *Gundling*, *&c.* Mais leurs discours, quoique pleins de beautés, ne sont pas entiérement à l'abri d'une critique raisonnable.

La France a produit, ce me semble, les Orateurs qui ont approché le plus de la perfection, & je mets à leur tête l'illustre *Fléchier*, Evêque de Nismes. Ses Oraisons funebres me paroissent de chef-d'œuvres. Mais si l'on veut se convaincre que le reproche des Etrangers, qui prétendent que l'esprit & les grands talents ont beaucoup baissé dans la Nation Françoise, depuis le siecle de Louis XIV. n'est pas sans fondement, il n'y a qu'à confronter l'éloge funebre du Cardinal de Fleury, prononcé par un des plus beaux Parleurs du Royaume, *le Pere de la Neuville*, avec les panégyriques de *Fléchier*, & l'on trouvera en effet beaucoup d'esprit, chez l'un & l'autre de ces Orateurs; mais l'Evêque de Nismes nous donne de l'or, & son émule, du clinquant.

J'ai vu des morceaux d'éloquence en Allemand, qui m'ont paru singuliers dans leur espece. Un Homme de Lettres, qui avoit le malheur de ne pas pouvoir prononcer la lettre R. & qui, par conséquent, grasseyoit très-fort, fut chargé de prononcer l'Oraison funebre d'une personne distinguée. Il sentit le piege qu'on lui tendoit; mais plus fin que les mauvais plaisants qui vouloient le persifler, il composa un discours dans lequel la lettre R. est entiérement omise, & le débita avec beaucoup de grace, au grand étonnement de ses Auditeurs. Ce discours est tout plein de beautés, & l'on n'y remarque pas la moindre contrainte: je sens parfaitement qu'il y auroit une affectation pédantesque à mettre son esprit à la torture, pour imiter une pareille chose sans nécessité; mais je rapporte cette anecdote, uniquement pour faire connoître combien notre Langue est riche en expressions, & combien il seroit facile d'être éloquent en Allemand, s'il y avoit plus d'occasions à pouvoir déployer l'art de l'Orateur.

CHAPITRE XX.

Conclusion.

EN travaillant à ce petit Essai sur les progrès des Lettres en Allemagne, j'ai fait une observation qui me paroît digne de remarque ; c'est que toutes les Provinces Germaniques ne m'ont pas fourni également des noms illustres dans la République des Lettres, ni des Auteurs qui méritoient d'être cités comme des modeles : l'inégalité est même à cet égard des plus surprenantes, & il y a de certaines Contrées d'Allemagne fort puissantes & fort célebres d'ailleurs, où, malgré toutes les peines que je me suis données, il m'a été impossible de trouver un Auteur de nom, ni un Livre connu & estimé qui en soit sorti. Si l'on y fait attention, on verra au contraire, que la plupart des Savants célebres, que j'ai cités sans aucune partialité ni prédilection, la plupart des Artistes, &c. dont j'ai parlé, ont vécu dans les Etats du Roi notre Maître. La cause de cette singuliere différence ne me paroît pas fort difficile à développer. Depuis long-temps les augustes Princes de la Maison de Brandebourg ont eu la glorieuse maxime d'accorder à leurs Sujets, une entiere *liberté de penser & une protection généreuse* à tous les talents ; voilà ce qui a produit chez eux de grands hommes. En effet, rien n'est plus capable d'abrutir l'esprit humain que la misere & les entraves, dans lesquelles la rigueur ecclésiastique le captive ; & l'on ne sauroit guere comprendre comment un Souverain peut tolérer une pareille contrainte de l'esprit. Craint-on qu'il soit possible de mettre au jour de bons & solides arguments contre la Religion Chrétienne ?

Cette crainte seule feroit en effet plus de tort à la Religion que tous les Livres condamnés au feu. Quoi! vous êtes dans l'appréhension que la vérité paroisse au jour? Vous faites brûler un Ouvrage, parce qu'il dit vrai, ou si les raisonnements sont mauvais, que craignez-vous? La vérité & la Religion triomphent toujours des opinions fausses ou erronées, & c'est une fable de croire qu'ils puissent séduire à la longue.

A l'égard des récompenses que les Princes de la Maison de Brandebourg ont accordées si libéralement aux Savants; elles sont devant les yeux de l'Europe entiere. Quatre Universités célebres, tant d'illustres Colleges, un nombre presque incroyable d'Ecoles inférieures, fondées & entretenues dans les Etats du Roi, sont des monuments qui prouvent sans replique la vérité de ce que je viens d'avancer.

Mais si ceux qui cultivent les Lettres ont été récompensés & encouragés par tant de bienfaits, il faut convenir qu'en revanche, leurs travaux n'ont pas été inutiles à l'Etat. Jamais les Muses ne furent ingrates; elles rendent à la République ce que le Souverain leur donne. Ce sont elles qui forment le génie, & qui éclairent l'esprit d'une nation. Les établissements que l'on fait pour instruire la jeunesse, doivent être envisagés comme autant de sources qui produisent les grands hommes. Il est vrai que peu de jeunes gens acquierent des talents assez distingués pour pouvoir être mis au rang des Hommes illustres, qui sont rares dans tous les temps & dans tous les pays. Cependant, comme il n'est point d'Art, de Science & de Métier, où le génie & l'esprit cultivés ne portent une utilité directe, il est évident que les soins employés pour l'éducation de la jeunesse, dans toutes les classes des citoyens, sont toujours suivis d'un avantage immédiat, & d'une gloire assurée. L'oisiveté & la misere forment aussi de puissants obstacles aux progrès des arts utiles, & des talents. C'est pour tant de raisons que les Prin-

ces les plus éclairés, & les Ministres les plus sages, ont encouragé par toutes sortes de moyens ces bons citoyens, ces hommes entreprenants & infatigables, dont le zele patriotique a fondé des établissements pour l'éducation de la jeunesse, pour l'occupation des mains robustes, mais désœuvrées, & pour le soulagement de l'indigence & des infirmités. Quelle reconnoissance l'Etat ne doit-il point à ces génies sublimes & presque créateurs, qui osent concevoir le plan d'un établissement qui réunit ces trois grands objets! Aussi avons-nous vu Louis XV., feu le Cardinal de Fleury, & tout le Ministere François, approuver, louer, soutenir, assister, récompenser le zele actif du *célebre Curé de St. Sulpice*, qui a fait au sein de Paris plusieurs fondations pareilles, & toutes très-propres à concourir au même but. Avec de foibles commencements, & les seules ressources de son génie, cet homme adroit est parvenu à faire des fondations charitables, qui ont étonné également le François & l'Etranger; & il s'est acquis même au-dehors, une réputation immortelle.

Mais nous avons dans les Etats de notre Monarque un établissement (entre divers autres) que je puis, sans aucune exagération, mettre en parallele, & peut-être préférer à tous ceux du Curé François. Je parle de *la fameuse Maison des Orphelins à Halle.* Le plan seul de cette Maison fait honneur à l'esprit Allemand, & prouve que dans tous les genres, & pour tous les grands objets, nous avons de fort belles pieces de comparaison à opposer aux nations les plus policées de l'Europe.

Ce fut *Auguste Hermann Francke*, Pasteur Luthérien, & célebre Professeur en Théologie à l'Université de Halle, qui jetta les fondements de cet établissement, & qui seul le porta à sa perfection. Jamais homme ne fut plus propre à faire réussir une entreprise aussi vaste & aussi hérissée de difficultés. Il en conçut la

premiere idée en 1695. Il y fut encouragé par une aumône de quelques florins qu'une Dame lui envoya, pour la distribuer aux pauvres. Jamais don charitable ne fut mieux employé, & jamais grand dessein n'eut de plus foibles commencements. Il sembloit qu'un projet si beau & si patriotique eût mérité une approbation universelle, & remué tous les cœurs. Présents en matériaux pour la bâtisse, donations pieuses, legs, charités, aumônes, secours pécuniaires, venoient pleuvoir, pour ainsi dire, de tout côté dans la caisse, que M. Francke avoit formée pour cet établissement; il fit acquisition d'un vaste & beau terrein dans le Fauxbourg de Halle, nommé *Glaucha*, les fondements de la Maison des Orphelins furent jettés, & cet édifice, qui n'a rien de fastueux, ni d'éblouissant au-dehors, mais qui est fort spacieux & commode en-dedans, fut achevé, si non par une espece de miracle, au moins sous les auspices particuliers de la Providence, en peu d'années. Le Fondateur, soit pour exprimer sa gratitude envers l'Etre suprême, soit pour rendre compte au Public de son administration, soit aussi pour exciter les cœurs généreux à de nouveaux secours & à de nouveaux bienfaits, a donné l'Histoire de son établissement, dans un Ouvrage qui porte pour titre: *Traces de la Providence divine dans la fondation & les progrès de la Maison des Orphelins de Halle.* Ce livre, quoiqu'écrit d'un style un peu cagot & diffus, est fort curieux à lire, & rend compte, non-seulement des sources où M. Francke a puisé les fonds immenses, qui ont servi à élever tous ses bâtiments, de même que les capitaux, dont cette maison est encore aujourd'hui en possession, & dont les revenus servent à son entretien, mais aussi des objets auxquels tous ces fonds & ces revenus ont été employés, & le sont encore journellement. Bien des choses sont plus belles dans un livre, que dans la nature même: c'est tout le contraire pour la Maison des Orphelins. Je n'ai jamais vu

de Spectacle qui m'ait plus touché. Environ cent pauvres Orphelins, élevés dans une honnête abondance, nourris & couchés plus proprement qu'il n'est possible de se l'imaginer, soignés avec la plus grande attention, instruits dans les principes du Christianisme, dans la Lecture, l'Ecriture, l'Arithmétique, le Dessein, & même dans les Eléments des Sciences, formés à quelque métier utile, & enfin placés dans la Société avec une petite dot qui leur fournit les moyens de s'y pousser par leurs travaux & leur propre industrie: une infinité d'enfants particuliers, qui, sans être dans une indigence absolue, profitent des instructions publiques, données aux Orphelins. Un College établi pour la jeunesse destinée aux études, & partagé en différentes classes : un Séminaire fondé sous le nom de *Pædagogium regium* pour l'entretien, & l'éducation de la jeune Noblesse, où, moyennant une pension modique, des Etrangers qualifiés ou riches, peuvent même envoyer leurs enfants, & où d'habiles Maîtres leur enseignent les Langues savantes & les Langues les plus usitées en Europe, les éléments de la Philosophie, les principes des Sciences, des beaux arts, & les exercices : quantité de vieillards, & de personnes infirmes entretenus de la Maison : mille Pauvres assistés tous les jours par des aumônes, & toutes sortes de secours charitables; mille malades secourus par des remedes excellents, qui leur sont fournis *gratis*: & enfin la piété & la charité de cet établissement, s'étendant jusques dans les autres parties du monde, par le moyen des Missionnaires qu'on y envoie. D'un autre côté, l'ordre & l'exactitude, introduits dans la régie de cet établissement, la propreté & la régularité de la Maison dans toutes ses différentes parties: la Bibliotheque, le Cabinet de curiosités; les moyens inventés pour fournir aux besoins immenses d'un si grand établissement, la Pharmacie la plus belle & la mieux fournie de l'Europe entiere, l'Imprimerie, la

Librairie, les arrangements particuliers & ingénieux pour imprimer correctement, & à peu de fraix, la Bible & les Livres des Cantiques, les jardins, les plantations de mûriers, les pépinieres, les mesures prises pour les missions à Tranquebar, aux Indes, en Grece, au Mont Athos, & dans d'autres Pays lointains; l'impression de plusieurs Livres de piété, en Langue Malabare & Warugienne, & cent autres arrangements pareils. Tous ces objets, que je ne fais qu'indiquer simplement ici, mais qui méritent d'être observés, étudiés, & décrits pour le bien & la gloire de l'humanité, frappent & occupent bien agréablement l'ame d'un Spectateur, qui se plaît à examiner toutes les parties qui concourent à la formation d'un Etat bien policé, & à la félicité des peuples. Quant à moi, en voyant cette célebre Maison des Orphelins, je me suis dit, dans le ravissement de mon cœur: *Que le génie est un don admirable de Dieu! qu'un Particulier qui en est doué, peut faire de grandes choses! Veuille la Providence que cet établissement puisse durer jusqu'à la fin des siecles, & que les Souverains qui regneront à Halle, après Fréderic, imitent son exemple, & le laissent toujours subsister tel qu'il est, & le fassent toujours tourner sur son propre pivot! On ne sauroit y toucher sans le perdre. C'est une vraie générosité d'un Prince envers ses Peuples, que de former ou de laisser subsister des établissements, propres à dresser des Artistes & des Savants en tous genres.*

Mais quel Prince a porté plus loin la gloire d'être le Protecteur & le Bienfaicteur des Muses, que le Monarque qui occupe aujourd'hui ce Trône? Lui qui après avoir consolidé la grandeur de la Monarchie Prussienne par les victoires, & par les travaux de son cabinet, après avoir appliqué au réel la discipline & l'exercice militaires qu'il perfectionne tous les jours, après avoir réglé la justice, étendu & encouragé le commerce, établi les manufactures, perfectionné l'a-

griculture & l'économie, creusé de vastes canaux pour l'utilité de la navigation, élevé de superbes bâtiments, embelli sa Capitale, appellé dans ses Etats les arts & les plaisirs, pourvu à l'indigence des Pauvres & des Invalides par des fondations pieuses, réformé la police; ce Monarque, né pour être grand en tout, a bien voulu accorder une protection particuliere aux Sciences & aux Belles-Lettres. C'est pour les encourager fortement, qu'il a plutôt formé, que renouvellé l'Académie Royale de Berlin, qu'il l'a récueillie jusqu'ici, dans son propre Palais, & qu'enfin son amour pour les Muses lui a fait construire pour elles cet édifice somptueux, dans lequel l'Académie tiendra désormais ses assemblées. Je laisse à cette Compagnie d'hommes immortels, le soin de célébrer dignement de si grands bienfaits, & d'exprimer toute la reconnoissance qu'ils exigent. Ma voix est maintenant trop foible pour s'élever jusqu'au trône; mais mon cœur ne cessera jamais de former des vœux pour un Maître adorable.

Et vous, Allemands, mes chers Compatriotes, ce n'est pas pour flatter votre amour-propre que j'ai osé entreprendre la défense de notre nation; ce n'est pas pour vous inspirer une certaine vanité nationale, & vous faire reposer sur d'anciens lauriers, que ce petit Ouvrage est écrit; bien-loin delà, c'est pour vous appeller à de nouveaux & à de plus grands efforts. Vous aurez remarqué sans doute, qu'il est plus d'une science, plus d'une partie des Belles-Lettres, où nous sommes encore inférieurs à nos voisins. Travaillons, s'il est possible, à les surpasser. Les Noms illustres que j'ai cités, les Ouvrages que je viens d'étaler à vos yeux, sont autant de voix qui vous appellent à augmenter la gloire de la patrie par vos doctes écrits. Les morts & les vivants vous invitent à une si belle entreprise. Vos études & vos veilles ne demeureront pas sans récompense. Déjà la Renommée

qui diſtribue les récompenſes les plus flatteuſes, aux belles ames, ſe prépare à porter votre nom juſqu'au bout de l'Univers, vous ne manquerez pas d'éprouver, que la fortune verſe ſes dons ſur les talents, quand ils ſont ſupérieurs.

FIN.



ÆR BALTIQUE
Gripswald
Botu
POMÈ-
RANIE
Stettin
Konigsberg
PRUSSE
Berlin
Vistule
PO-
Franc-
fort
LO-
Wittemberg
INA NOSTRA.





